Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN

a: 1917

REVUE CELTIQUE

TOME X

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique10pari

P
La Celt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE

PAR

H. GAIDOZ

1870-1885

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

AVEC LE CONCOURS DE

J. LOTH
Professeur à la Faculté
des lettres de Rennes

E. ERNAULT
Professeur à la Faculté des
lettres de Poitiers

ET DE PLUSIEURS SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

G. DOTTIN
Secrétaire de la rédaction

Tome X

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 131
NIJMEGEN

a: 1917

PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON F. VIEWEG

67, RUE RICHELIEU, 67, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

1889

581466
6.4.54

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME X

Pages.

ARTICLES DE FOND.

Anciens noëls bretons, par H. de La Villemarqué. 1, 288
The Voyage of Mael Duin, by Whitley Stokes (suite et fin). . . . 50
Supplément à l'épigraphie latine de Saintes, par R. Cagnat. . . . 96
Notes on Welsh Consonants, by M. Nettlau (suite). . . . 105, 320
Les chars armés de faux chez les anciens Gaulois, par Th. Reinach. . 122
Gentilices en *-ius* employés au féminin dans la géographie de la Gaule, par H. D'Arbois de Jubainville. 153, 287
On some Irish Translations from medieval European Literature, by M. Nettlau. 178
La Création du monde, mystère breton, par l'abbé Eug. Bernard (suite). 192, 414
The adventures of Nera, by Kuno Meyer. 212
Taranous et Thor (deuxième partie), par J.-F. Cerquand. . . 265, 385
The Fer Diad episode of the Tain Bó Cuailnge, by M. Nettlau. . . 330
Irish Texts in Dublin and London manuscripts, by M. Nettlau. . . 456
Le Débat du corps et de l'âme en Irlande, par H. Gaidoz. . . . 463
A puzzle in Irish parsing, by Rev. Edm. Hogan 471

MÉLANGES.

Note sur le nom de Nancy et sur l'étymologie de divers autres noms de lieu du département de Meurthe-et-Moselle, par H. D'Arbois de Jubainville.. 229
Gobannicnos, par H. D'Arbois de Jubainville. 231

Encore un mot sur les chars de guerre gaulois, par Ch. Cournault. . 233
La religion gallo-romaine chez César, par A. Réville. 236
Le dieu irlandais *Lug* et le thème gaulois *Lugu-*. 238
Notes sur le voyage de Mael Duin, par Alfred Nutt. 347
Amliw, par J. Loth.. 348
La 2e personne du singulier du présent de l'indicatif actif (gallois *ydd*, cornique *ith*, armoricain *ez* ou *es*), par J. Loth. 348
Uxisama, Sena, Vindilis, Siata, Arica, par J. Loth. 350
Le *llechwasw* gallois et le *lia láimhe* irlandais, par J. Loth. . . . 354
Sur une faute d'un copiste de l'*historia* de Nennius, par J. Loth. . . 357
Darguid, *derwyddon*, *cyfarwyddon*, par J. Loth. 358
Aculia, Aquila, par P. Ristelhuber. 359
Gwyr, goar, par J. Loth 480
Eguetou, par J Loth. 482
Fec'h, *Fi* = *C'hwec'h*, *c'hwi* en breton de Pont-l'Abbé, par J. Loth.. 483

BIBLIOGRAPHIE.

Borderie (A. de la), *Les trois vies anciennes de saint Tudual*. . . . 253
Gelder (H. van), *Galatarum res in Graecia et Asia gestae*. 373
Hennessy (W.-M.), *Mesca Ulad*. 244
Loth (J.), *Les Mabinogion*. 256, 370
Quellien (N.), *Chansons et Danses des Bretons*. 371
Rhys (John), *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by Celtic Heathendom*. 484
Stokes (Whitley), *The tripartite life of Patrick*. 248
Zimmer, *Keltische Beiträge I*. 360

CHRONIQUE.

Annales de Bretagne. 136, 149
Archéologiques (nouvelles). 136
Archivio glottologico italiano 495
Arthur (*Le Morte d'*).. 260
Ascoli, *Glossarium palaeo-hibernicum*. 495
Atkinson, *Passions and homilies*.. 382
Aventicum. 137
Borderie (A. de la), Introduction à l'édition du Cartulaire de Landévennec.. 149
Brendan (saint), étude sur lui par Schirmer, 142; sa naissance. . . 507

Bretonnes (légendes) dans la *Revue des Traditions populaires*. . . . 379
Bretonnes (gloses) dans le *Formulaire de Tréguier*. 147
Bugge (Sophus), *Etude sur l'origine des légendes scandinaves*. . . . 496
Campbell, *West Highland tales*. 376
Cartaillac, Etude sur l'or gaulois. 379
Coelho (F.-A.), Étude sur les noms des dieux lusitaniens.. . . . 505
Corbilon (emplacement de l'*emporium* de). 381
Dafydd ab Gwilym, poète gallois. 381
Dareste (R.), Etude sur le droit irlandais. 145
Droit irlandais (cours de), 148; (procédure du jeûne dans le). . . 261
Duchesne (l'abbé), *Etude sur la liturgie latine avant Charlemagne*.. 378, 496
Duvau (Louis), nommé chargé de cours à Lille. 261
Ernault (Emile), nommé professeur à Poitiers, 261; Supplément au glossaire moyen-breton. 261
Fitzgerald (David), Mémoire sur Goban saer, etc.. 262
French, bibliothécaire à Dublin, sa mort. 495
Fustel de Coulanges, sa mort, ses écrits principaux. 492
Gaélique d'Ecosse (notation du). 377
Gaidoz, Naissance de saint Brendan, *Mélusine* 507
Gaule (un gouverneur inconnu de la). 376
Gentilices romains d'origine non latine. 379
Gilbert (J.-T.), *Calendar of ancient records of Dublin*, etc.. . . . 503-504
Golther (Wolfgang), Etude sur la légende de Tristan et Yseut. . . 149
Gwenolé (mystère de saint), 377; (ms. du musée britannique de la vie de saint). 377
Hennessy, Les Annales d'Ulster, 142, 503; sa mort, 151; notice nécrologique par Standish O'Grady. 260
Highland Monthly. 505
Hoernes, Etude sur la nécropole de Hallstatt. 379
Hogan (E.), professeur d'irlandais à Dublin. 504
Holder (Alfred), *Alt-celtischer Sprachschatz*. 497
Irish Echo (the). 146, 381
Irlandais moderne (étude de l').. . . . . 145, 501, 502
Kay (Ch. de), articles sur l'histoire d'Irlande. 382, 506
Lecan (reproduction du Livre de). 259
Lejay, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or. 507
Loth, *Chrestomathie bretonne*, 136, 507; traduction des *Mabinogion*, 151, 262; nommé professeur à Rennes, 261; son mémoire sur l'origine troyenne des Bretons. 506
Mac Carthy, saint Ruben, 139; critique de *The Tripartite life*, 140; Annales d'Ulster, 259; étude sur le texte de *The Tripartite life*.. 260, 503

Mac Sweeney (J.-J.), rapport présenté à la Society for the preservation of the Irish language. 262
Mac Sweeney (Patrick), ses succès. 145
Masson (Donald), notes gaéliques. 137
Meyer (Kuno), traduction du *Tochmarc Emere*. 137
Meyer (Wilhelm), Grammaire des langues romanes. 497
Muret (E.), Origine de la fable de Tristan et Yseut. 147
Nettlau (Max), Etudes de grammaire galloise. 144
Nutt (Alfred), *Studies on the legend of the holy Grail*, 143 ; étude sur le *Mesca Ulad*. 378
Obélisques (les) d'Aristote 383
Ogamiques (inscriptions) d'Irlande et de Galles. 378, 506
O'Grady (St.), *Remarks on the Oxford edition of the battle of Ventry*, 144; notice nécrologique sur Hennessy, 260; *ataebi*. 263
Quellien, *Chansons et danses des Bretons*. 262
Reinach (Salomon), Les Gaulois dans l'art antique. 249, 381
Schirmer, La légende de saint Brandan. 142
Serglige Conculainn, traduit en français. 148
Serrure, *Grammaire gauloise*. 263
Société pour la conservation de la langue irlandaise. 262, 506
Stabbio (inscription lépontienne de). 383
Stèles funéraires en Irlande, 378; dans le pays de Galles. 380
Stokes (Whitley), Cúcumne, 139; mss. du Vatican en écriture irlandaise, 150; gloses irlandaises dans des mss. du Vatican, 260, 378; critique de *The Passions and the homilies from Leabhar Breac*, 261, 382; de la *Vie tripartite* et des *Annales d'Ulster*. 503
Stonehenge (mémoire sur le monument de). 261
Stowe (missel de). 378
Thurneysen, *infra*, 262 ; sa collaboration au *Grundriss*. 262
Tristan et Yseut (légende de). 149
Wood-Martin, *The rude stone monuments of Ireland*. 150
Zeuss (visite de Sigfried à). 259
Zimmer, note sur les soi-disant aspirées en moyen irlandais. . . . 149

ANCIENS NOËLS BRETONS

Ces textes sont la reproduction de documents en breton moyen qu'on déclare *anciens* dans une édition de 1650 (An Nouelou ancien; 1 vol. in-16, Quemper-Caurentin, imprimerie de George Allienne; Biblioth. Nation. Réserve Y. 6187). Il n'en reste pas d'autre copie, du moins à ma connaissance; encore ont-ils été « accommodés et corrigés », de l'aveu de l'éditeur, Dom Tanguy Guéguen, prêtre, originaire du diocèse de Léon, en Basse-Bretagne: heureusement ses « accommodements et corrections » n'ont pas été graves, si j'en juge par les retouches qu'il avait déjà fait subir à d'autres textes bretons, en 1622. Il réimprima en effet, cette année-là, chez le même libraire, à Morlaix, sans défigurer les originaux, deux éditions gothiques, l'une de la Passion et de la Résurrection, qui a reparu de nos jours sous un titre nouveau (*Le Grand Mystère de Jésus;* Paris, librairie académique Didier, 1865); l'autre de la Mort de la sainte Vierge et de la Vie de l'Homme (*Poëmes bretons du moyen âge,* 1879, même librairie). On ne sait à quelle époque il naquit. En 1622 il était organiste de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, et fut nommé curé de Plouguerneau, la paroisse la plus considérable du diocèse, peut-être en récompense de ses services comme musicien et comme collectionneur d'anciennes poésies pieuses (*Biogr. bretonne,* t. I, p. 852).

La présente transcription, qui paraît pour la première fois, avec une traduction tout à fait littérale, en regard du texte, a été utilisée récemment par M. Emile Ernault pour son savant *Dictionnaire étymologique du breton moyen*, couronné par l'Institut, le plus complet qui existe (Nantes, Société des Bibliophiles bretons, 1887; Paris, Thorin, rue de Médicis, 1888). Son numéro-

tage des couplets des Noëls a été adopté afin de faciliter les références; les interprétations du jeune maître ont plus d'une fois servi, ainsi que ses lectures, à son vieil ami; celui-ci n'a donc pas besoin de donner de glossaire-index; il renvoie en toute confiance à l'ouvrage du disciple de Zeuss et de M. Whitley Stokes.

Reste à remercier M. d'Arbois de Jubainville d'avoir demandé un travail qui permet à l'auteur de dire à la *Revue Cel-*

I [1]

1 Noël! Noël! Pour nous rendre visite,
Notre vrai Roi béni est envoyé par Dieu.

A cette fête, offrons tous notre hommage,
Toutes nos joies, toujours, et nos louanges
Au fils de Marie qui vient d'arriver parmi nous,
Pour nous racheter tous tant que nous sommes nés.

2 A cause de notre père Adam nous étions condamnés,
Hélas! grands et petits, et quiconque était né,
A être dans l'enfer glacé, dans l'angoisse et la douleur,
Sans la venue de la jeune Vierge et du petit Enfant béni.

3 Eve, notre première mère, encourut un grand blâme,
Pour avoir cédé trop promptement aux artifices de Satan,
A l'instigation du Serpent, et pour avoir consenti [créa.
A violer le commandement de Dieu, notre Roi, qui nous

4 Pour un fatal morceau de pomme nous étions tous con-
A rester à jamais dans l'angoisse et la douleur : [damnés
Ils n'eurent pas d'autre faute ni d'autre péché grave;
Pour une seule offense ils furent châtiés.

1. L'air de ce Noël n'est pas indiqué, contrairement aux autres.

tique, ou plutôt à la science même qu'il aime et qu'il servira jusqu'à la fin :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ,
Membre de l'Institut.

I

1 Nouel! Nouel! E quentel don guelet
So diliuzret gant Doue hon guir Roue benniguet[1].

Ouz an fest man, greomp glan damany,
Joaou meurbet, bepret, ha meuleudy
Ouz Map Mary so entromp ny arryuet,
Euit hon prenaff glan quement maz omp ganet.

2 Dre pen hon tat Adam ez viomp condamnet,
Allas! bras ha byhan, quement a voue ganet,
Da bout en Ifern yen en anquen ha penet,
Pa na deuzy en Merchic han Mabic beniguet.

3 Eua, hon quentaff mam, he deffoue un blam bras
Ouz sentiff re buhan da saouzan Sathanas,
Dre atys an Serpant, ha hy a consantas
Terriff gourchemen Doue, hon Roe, nep hon croueas.

4 Dre un tam aual glas ez viomp oll tasset
Da bezaff bizuiquen en ancquen ha penet :
No deffoue muy a nech nac a bech a pechet;
Rac offansiff un guez ez viont carezet.

1. Ces deux vers sont sans doute le refrain, toutes les strophes du Noël étant des quatrains

5 La seconde Personne divine, du sein de la Trinité,
Est venue prendre chair dans la jeune Vierge bénie :
Il lui fut révélé respectueusement par un Ange
Que le Roi du ciel, corps et âme, serait conçu en elle.

6 Elle conçut donc, et il demeura en elle,
Comme cela lui avait été dit et prédit
Par l'Ange béni envoyé vers elle ;
Et du ciel vint sur la terre notre bien-aimé à Marie.

7 Nous devons croire fermement qu'il naquit
Du corps vierge d'une très douce jeune fille bénie,
Et qu'il vint au monde — croyez, soyez certain —
Pour jeûner dans un désert et pour être martyr.

8 Marie, daus la crainte, l'enfanta avec révérence.
Dans l'étable d'un bœuf et d'un âne, entre ces deux [ani-
[maux]
Fut mis au monde, sans mentir, notre vrai et glorieux Sei-
Ce ne fut pas en chambres ni au milieu des parures. [gneur;

9 Là, ce fut pitié, sur ma vraie foi ! que l'avènement !
Entre des animaux notre Seigneur venir au monde !
Le Roi des saints dans la misère ! il n'y avait pas de quoi
[faire des langes;
Hélas ! ni rien du tout pour servir de maillots !

10 Mais aussitôt qu'il naquit, ce Dieu, le Roi des saints,
Une étoile parut dont la grandeur était immense,
Et, à sa lueur, les trois Rois d'Orient
Vinrent lui offrir des présents qu'ils tirèrent de leur trésor.

11 Aux Bergers qui, la nuit, reposaient doucement,
Il fut, croyez-le bien, sûrement annoncé
Par les Anges, dans un chant, que cet Enfant était né;
Et eux, doux et humbles, de venir saintement le voir.

5 An eil Person diuin, a peutrin an Dryndet,
So deuet da compret quic en Merchic beniguet:
Dezy ez voe vuhel dre an Eal reuelet
Enn y ez voue Rouen eff, corff eneff, concevet.

6 Neuse ez concevas hac ez mansa[1] enny,
Euel maz oa coumset ha lauaret dezy
Gant an Eal beniguet diguacet dauety:
An eff ez deuz hon car en douar da Mary.

7 Crediff a dleomp glan ez voue heman ganet
A corff guerch un merchic doucesic, beniguet,
Hac ez deuz voar an bet — credet, bezet seder —
Da iun en un desers ha da bezaff merzer.

8 Mary, en em dougas, en ganas en hasaou.
En presep un egen hac un asen ho daou

Ez voue ganet, hep faut, peur baut, hon guir Autraou;
Ne voue tam en campraou nac en paramantaou.

9 Eno ez voe truez, dre guir fez! en dezraou!
Entre'n anevalet bout ganet hon Autraou!
Roue sent en paourentes! ne doa danvez treziaou;

Allas! na netra pur da ober mailluraou.

10 Ha quen buhan maz foue ganet Doue, Roue an sent,
Un sterent a savas hac a ioa bras he ment;
Gant an sclerder a voe, an try roue Orient
A deuz da proff offrancc chevancc a advancent.

11 Dan Pastoret, en nos, pan voant clos reposet,
Ez voe, credet detry, devry notyfiet
Gant an Aelez voar can ez oan Map man ganet;
Hac y, cuff hac vuhel, dont santel de guelet.

1. *Lisez* manas.

12 Les Rois, quand ils arrivèrent, lui demandèrent
Le doux Paradis, sans doute, comme je le dis.
Et le Roi des saints, sans feinte, le leur accorda tout de
Ainsi certainement les riches doivent l'acheter. [suite :

13 Qui fut bien chagriné ? Certes ce fut Hérode,
Quant il apprit que l'Enfant était né,
Par la bouche des trois saints Rois, dans la visite qu'ils
De dépit et d'envie il était enragé; [lui firent :

14 Si bien qu'il ordonna, sans hésiter, qu'on envoyât des hom-
Pour mettre à mort tous les petits enfants ; [mes armés
Et tous ces Innocents (je ne dis pas de fables)
Furent massacrés, hélas ! et eurent la tête coupée[1].

. . . . . .

. . . . . .

15 Nous, tous, en chœur, fesons honneur aux cinq plaies,
Et à la grande Passion, hélas ! et aux tourments
Qu'endura le Roi de la terre, sur le mont du Calvaire,
Quand il fut cloué à la croix par ses membres, hélas !

16 Longin aussi, l'aveugle, pécha par sa faute :
Il perça d'une énorme lance le fils de Marie,
Si bien que le sang coula en bas à grosses gouttes ;
Mais il demanda pardon et Dieu lui pardonna.

. . . . . .

. . . . . .

17 Jésus, fils de Dieu et homme, est sorti, pour notre joie,
Du corps d'une Vierge pure, — ceci est bien connu —
De même, à la fin du monde, il viendra certainement
Juger grands et petits et quiconque aura reçu la vie.

18 Prions tous maintenant ce divin Enfant, [rie ;
Et celle qui est si bien nommée sa chère douce mère, Ma-

1. Les deux couplets qui suivent devaient être précédés de quelques vers de transition.

12 Rouanez, pan deuzont, a mensont digantaff
An Barados, hep mar, clouar, dre'n lavaraff.
Deze he roas Rouen sent, hep fent, an pouent quentaff;
Hac an pinuizien a reng plen he prenaff.

13 Herodes hep quet sy a voe melconiet,
Pan clevas an dra man beza an Map man ganet,
Gant an try Roue santel, pan deuzont de guelet;
Gant depit hac affvy ez voe frenesyet;

14 Maz lavaras, hep mar, digas tut a armaou
Da distrugaff hep sy an bulgaleygaou;
An oll Inosantet, ne comsaff quet a gaou,
A voe, syouas! lazet ha trouchet ho pennaou

. . . . . .

. . . . . .

15 Oll greomp ny enor, a cor, dan pemp gouly
Ha dan Passion bras, allas! ha dan casty
En deffoue Roue nouar, e menez Calvary,
Pan voe greyet en croas, allas! dren isily.

16 Ha Longius, an dal, dre e goal a fallas:
Gant un goaff damany Map Mary a gryas,
Maz deue an goat dan traou dinaou bannechaou bras;
Hac enff goullen pardon ha Doue en pardonas.

. . . . . .

. . . . . .

17 Jesu, Map Doue ha den, so deuet don lauenhat
A corff un Guerches glan, — an dra man so haznat —
Juez, da fin an bet, ez deuy net hep cretat
Da barn bras ha bihan quement glan a ganat.

18 Entromp pedomp breman an Map man damany,
Hac e quer mam clouar hanvet hep mar Mary,

Qu'ils nous logent eux-mêmes dans leur maison bénie,
Au sein de la joie et du bonheur, après la fin du monde.

II [1]

19 Noël ! — Chantons, réjouissons-nous saintement !
Plus de peines maintenant, peuple du monde !
Faisons fête au petit Enfant,
Qui dans ce monde est né pour nous.

20 Dans le sein d'une Vierge, notre bonne maîtresse,
A été conçu, comme il devait l'être,
Le sauveur de ce long et large univers,
Pour nous rendre purs et agréables à Dieu.

21 La vierge courtoise et charmante,
Qui était parfaite et sans tache,
Fut choisie, à cause de sa perfection,
Pour être la mère de Dieu, notre vrai Créateur.

22 Quand vers elle vint Gabriel,
La voyant sainte et pleine de charmes,
Il ne faillit point à son message, et humblement,
Sans faire d'éclat, la salua :

23 « Le roi de tout bien, le Créateur de la nature,
Est dans ton chaste corps assurément formé,
Douce Marie; tu es sans aucun doute,
Bénie par-dessus chaque femme. » —

24 Alors fut conçue certainement
En elle une forme qui était surnaturelle,

1. Noël sur l'air de *Conditor alme syderum.*

Ma hon lochint y[1] en ho ty benniguet
En joa ha leuenez, goude finuez an bet.

II [2]

19 Nouel! Quenomp, joaeusomp glan!
Gant diboan breman, pobl an bet!
Greomp meuleudy dan Map bihan
A so en bet man deom ganet.

20 En un Merch guerches, maestres net,
Ez voue concevet competant
Saluer an bet het ha ledan,
Don ober glan hac auanant.

21 An guerches courtes ha plesant
A yoa excellant hac antier;
Dre he bout parfet, choaset voe
Da bezaff mam Doue, hon guir Crouer.

22 Pan deuez dauet y Gabriel,
Plesant santel pa he guelas,
Ne fallas pas dan cas, astut,
Hep ober brut, he saludas:

23 « Roue an oll mat, Crouer natur,
So ez corff pur sigur furmet;
Te so hep mar, clouar Mary,
Plen dreist pep heny beniguet. »

24 Neuse ez croeat a tra sur
Enn y figur dreist natur voe;

1. Lisez *yy*.
2. Nouel voar ton: *Conditor alme syderum.*

Et dans son chaste sein fut engendré
A l'instant celui qui était à la fois fils de l'homme et Dieu.

25 Au bout des neuf mois accomplis,
Il fut mis dans ce monde ;
Ce fut dans une étable à bêtes, croyez-le,
Que Dieu naquit; n'était-ce pas pénible?

26 Le Roi du Paradis coucha
Sur du foin vert, dans l'étable d'un âne,
Et Marie, sa bonne mère,
Entre des bestiaux de même.

27 Avec joie, harmonie et consolation,
Aux saints pasteurs il fut chanté:
« Gloire aux Cieux! paix sur la terre!
Il est né notre ami aimable! »

28 Et alors, les bons bergers
Quittèrent promptement leurs troupeaux;
Et ils se hâtèrent de se rendre
Vers le Fils de la bonne Marie.

29 Trois Rois prophètes attirés vers Dieu
Vinrent — hommes dévots, notez bien ceci —
Offrir des présents à Jésus, très désireux [de le voir];
Et une étoile les guidait.

30 Hérode, ce tyran de son royaume,
Par une instigation diabolique, aux trois bons Rois
Fit une recommandation, et n'y manqua point,
Sans être timide, par une feinte.

31 Mais, sans nul doute, un ange béni
Leur dit doucement
De changer de chemin et de retourner chez eux;
Tous les trois il les détrompa.

Hac en he corf pur ez furmat
Map Den tizmat pep stat ha Doue.

25 Da pen an nao mis fournisset,
Ez voe ganet voar an bet man;
E craou an milet, credet, voe
Ez ganet Doue ; ha ne voua poan ?

26 Roue 'n Barados a reposas
Voar fouen glas, e craou an asen,
Hac e mam Mary cordial
Entre an chatal evalhen.

27 Gant joa, meuleudy ha dyboan
Dan pastoret glan ez canat :
« Gloar en effaou ! peoch en douar !
Ganet eo hon car hegarat ! »

28 Ha neuse an bugale mat
A laesas tiz mat ho chatal,
Ha monet pront a gresont y
Bete Map Mary cordial.

29 Try Roue bete Doue proffedet
A deuez — tut deuot, notet se —
Da prof da Jesus, hetus ten ;
Hac an steren ho quelenne.

30 Herodes, pugnes en e stat,
An Try Roue mat dre drouc atys
A quemennas, ne fallas pouent,
Hep bezaff lent, dre un fentys.

31 An Eal benniguet, hep quet mar,
Deze clouar a lauaras
Ez chenchent hent, az yent do ty;
Ho try en ho diffazias.

32 Prions tous Jésus, doucement, humblement,
Bonnes gens, qui sommes à la messe de Noël;
Qu'à notre sortie de ce monde
Nous allions tous vers les saints.

III [1]

33 Chantons Noël au Roi des anges,
Joyeusement, avec amour,
Puisque Jésus est venu, dans sa miséricorde,
Pour nous conduire au bonheur.

34 La nuit de Noël, allègrement,
La vierge glorieuse, l'aimable Marie
Enfanta sans douleur le Roi puissant,
Bon et joyeux, dans une écurie.

35 En un lieu froid, pour porter peine,
Pour commencer à souffrir, il fut mis au monde.
Dans la pauvreté, selon le monde,
Vint le petit Enfant béni.

36 Et au bout de huit jours — sachez-le —
Après qu'il eut été saintement enfanté,
Vint un petit Ange béni,
Désigné pour le nommer Jésus.

37 Il serait terrible de conter ou de voir
Combien de peine dans le monde
Souffrit le petit Enfant béni
Pour nous tous qui étions perdus.

1. Noël dont l'air est populaire.

32 Pedomp oll Iesu, cuff, vuhel,
Pan omp, tut santel, en pel quent,
Ha goude holl fet an bet man
Maz ahymp glan dauet ant[1] sent.

III [2]

33 Quenomp Nouel da Roue 'n Aelez
Joaiussamant, dre carantez,
Pan eo deuet Iesu dre truez
Euit hon ren da leuenez.

34 Nos Nedelec, heb dieguy,
An Guerches gloar, hegar Mary
A ganas hep bel Roue 'n belly,
Mat ha mao, en un marchaocy.

35 En un lech ien, da douen penet,
Da dezraou poan, ez voue ganet;
En paurentez, heruez an bet,
Ez deuz an Mabic benniguet.

36 Ha da pen eiz dez — gouezet —
Goude bout glan heman ganet,
Ez deuez an Aelic beniguet,
De henuel Iesus diuset.

37 Meur ve ezr euel na sellet
Peguement a poan voar an bet
En deffoue 'n Mabic benniguet
Euyd omp oll pan oamp collet.

1. *Sic*, pour *ann*.
2. Nouel pe a heny an ton so commun.

38 Les bergers se sont mis en route
[Avec ?] trois rois d'Orient
Venant offrir à Dieu, le vrai roi des saints,
L'or, la myrrhe et l'encens qu'ils apportaient.

39 Plus tard il montra encore
Son amour et sa grande fidélité envers nous :
Il employa son précieux sang
A nous tirer des peines de Satan.

40 Quand le fils de Dieu qui nous créa était
Sur ses deux genoux dans le Jardin de douleur,
Il y vit surnaturellement
Les peines horribles qu'il souffrit [plus tard].

41 Quand il y songea, il versa du sang
Depuis les deux sourcils jusqu'à la plante des pieds :
Ils étaient arrivés, les peines et les soupirs
Et les ennuis pour notre bon Seigneur !

42 Incontinent, des brigands,
Gens affreux, sans raison,
Vinrent, en face, le prendre
Pour le conduire à une mort très cruelle.

43 Les juifs, sans aucun motif,
Après l'avoir pris, le firent venir
— Croyez-le bien — jusqu'à la maison d'Anne,
Et puis à la maison de Caïffe.

44 Une couronne d'épine fut enroulée
Sur la tête de l'homme Dieu, et avec quelle douleur !
Et sans égard on battit
Jésus, impitoyablement, et on l'accabla de coups.

38 An Pastoret so deuet en hent,
Rouanez try diouz Orient
Da proff da Doue, guir Roue an sent,
Aour, Mir, esancs a auancent[1].

39 Neuze yuez ez disquezas
Deomp ny carantez ha feiz bras,
E goat precyus a usas
Don lamet a poan Sathanas.

40 Pan oa Map Doue nep hon croueas
Voar e daouglin en Iardryn glas,
Eno peur santel es guelas
An poanyou greffus a usas.

41 Pan ho soungas, ez scuillas goat
An diou abrant bet plant an troat :
Arryuff voa 'n poan, han huanat
Han annyaou dan Autraou mat.

42 En continuant an brigantet,
Tut diffaeçon, diresonet,
A deuez en e drem de quemeret[2]
De quacs dan maro so garo meurbet.

43 An Iuzeuyon, diraeson bras,
Goude e quempret, en redas,
Credit splam, bete ty Annas,
Ha goude da ty Caiffas.

44 Vn curun spern a voe cernet
Voar pen Doue den, pebez penet !
Hep enebran ez voe cannet
Iesu, dytruez labezet.

1. Ce couplet ne semble pas appartenir à ce Noël.
2. *Lisez* quempret.

45 Pilate le condamna durement
Et — croyez-le bien — il ordonna
De le lier fortement à une croix de bois
Avec des clous (deux ou trois) très cruels.

46 Une croix d'une grandeur énorme, — n'en doutez pas —
Fut donnée [à porter] à notre ami, le fils de Marie;
Et quelque grande qu'elle fût, il la porta,
Ce Roi de la terre, jusqu'au Calvaire.

47 Après qu'il fut étendu sur la croix de bois
Il pria son père béni
De pardonner, sans nul délai,
A quiconque l'avait torturé.

48 Le larron de droite le plaignit,
Il se recommanda au Roi du monde,
Et alors le Dieu qui le créa
De bon cœur lui pardonna.

49 Et après encore, quand il fut temps,
Il donna à sa chère mère émue
Saint Jean, l'homme juste, pour la garder,
Comme son cher fils, sans nulle raillerie.

50 A la quatrième parole méditée,
Il eut une soif accablante,
Désirant, avant toute chose,
De nous sauver tous afin que nous ne fussions pas perdus.

51 A la sixième parole méditée,
Il dit, et n'y manqua pas,
Que les prophéties étaient accomplies
Telles qu'elles avaient été prédites dans l'Ecriture sainte.

45 Pilat voe[1] cadarn en barnas;
Ha, credet plen, a ordrenas
E gryat ten en un pren croas
Gant tachaou daou try, peur dyulas.

46 Croas bras meurbet, na lequet sy,
A roet don car Map Mary;
Nan doa mar bras, he dougas hy
Rouen nouar bete Calvary.

47 Goude e asten en pren croas,
E tat benniguet a pedas
Da pardonaff hep tardaff pas
Da quement unan en poanyas.

48 An laezr dehaou a caffaouas,
Ouz Roue 'n bet en em erbedas,
Ha neuse Doue nep en croueaz
A guyr calaoun en pardonnas.

49 Ha goude arre, pan voe pret,
Ez roas de quer mam estlammet
Sant Iahan, den guyr, de myret,
Euel he quer map, hep goap quet.

50 Dan peuare guer prederet:
En deffoue un bech a sechet,
Oz desiraff, an quentaff pret,
Hon seluell oll, na vemp collet.

51 Dan huechuet guer deliberet:
Ez lauaras, ne fallas quet,
Ez oan profecy achiuet
En Scriptur glan diouganet.

1. *Peut-être pour* en cadarn.

52 Et à la septième, quand il mourut,
Il inclina sa tête divine,
Et les planètes prirent le deuil
Et la terre entière trembla.

53 Alors Longin fut poussé
Par une haine très odieuse,
Car, debout, avec une grande lance,
Il perça le cœur du Fils de Marie.

54 Et le sang découla en bas,
Et le long de son côté jaillit
Sur sa face, avant qu'il eût bougé,
Et il recouvra la vue.

55 Quand il vit Dieu, il eut honte;
Et il implora sa pitié;
Et alors Dieu, le vrai Roi des anges,
Lui pardonna toute sa folie.

56 Et nous maintenant, petits et grands,
Prions l'homme Dieu qui nous racheta,
Et la Mère qui le mit dans ce monde,
De prier aussi. *Deo gratias!*

IV [1]

57 Chantons doucement, humblement, Noël au Roi puissant
Et à sa douce mère immaculée, joyeusement, sans perdre [de temps,
Qui a, il n'y a pas de doute,
Enfanté Dieu, notre Roi;
Cela lui fut annoncé,
Et révélé par l'Ange.

1. Noël sur l'air de *Courtoises dames.*

52 Ha dan seizuet, pan decedas,
E pen diuin a anclynas,
An planedaou a caffaouas
Han douar certen a crenas.

53 Neuse Longius a usas
A un cassouny re difflas,
Rac, ves e saff, gant un goaff bras
Calon Map Mary a gryas.

54 An goat dan traou a dinaouas,
Ahet e costez[1] ez diloffas;
Voar e bisaig quent ez flaychas,
Hac enff guelet a remedas.

55 Pan guelas Doue, en deffoue mez;
Maz mennas hep mar trugarez;
Ha neuse Doue, guir Roue'n Aelez
En pardonnas oll e follez.

56 Ha ny breman, bihan ha bras,
Pedomp Doue den, nep hon prenas,
Han Mam en bet man an ganas
Yuez supply. *Deo gratias.*

IV [2]

57 Quenomp cuff vuhel Nouel da Roe 'n velly
Ha dinam de mam chuec, choantec, hep dieguy;
He deueus, n'en deux sy,
Ganet Doue hon Roue ny;
Desy ez voe bryet,
Gant an Eal revelet.

1. *Lisez* coff.
2. Nouel voar ton *Courtes itroneset.*

58 Jésus le fils de Dieu le Roi des Saints, né dans la pau
A l'anniversaire de cette nuit souffrit la misère, [vreté,
Le froid cruel et la saleté;
Entre des bêtes, aujourd'hui,
Le Roi des anges, sachez-le,
Est né pour nous maintenant.

59 En l'attendant dans le monde, nous trouvions le temps dur;
Et nous fûmes cinq mille ans et plus encore dans l'ennui,
Quand il plut au Dieu des astres
D'envoyer son fils chéri, sans mentir,
Pour devenir le premier martyr,
Et nous retirer de l'enfer.

60 En cette nuit sans chagrin, où Dieu naquit,
Ce fut dans un lieu sans abri, dans une écurie;
Ce fut à cause de nos péchés, croyez-le bien;
Songez à tous les ennuis
De Jésus fils de Dieu et homme,
Quand il vint tout nu nous racheter!

61 L'Ange apprit avec grande joie et humblement
Aux bergers assemblés que le Roi de la mer était né;
Et, de la montagne, sachez-le,
Très humblement, pour le voir,
Ils vinrent, n'en faites doute,
Jusqu'à la douce Marie.

[étoile
62 On ne vit en aucun temps, vraiment, une aussi grande
Que celle d'au-dessus du pays où était Dieu, le Roi du
Si bien qu'un chant s'éleva [monde,
Là, au-dessus de sa tête:
Chacun se demandait
Où Dieu était né.

58 Jesu Map Doue Roue 'n sent ganet en paourentez,
Da quifin an nos man en deffoue bihanes,
Ryou difflas ha lastez ;
Entren loeznet, vetez,
Rouen Aelez, gouezet,
So deomp breman ganet.

59 Ouz e gourtos en bet ny hon boue caleter;
Hac a voe pemp mil bloas ha choaze[1] annoazder,
Pan pligas gant Rouen ster
Cacs e map, hep goap, quer,
Da bezaf[2] merzer querhaff,
An lim don redymaff.

60 Henoaz hep annoaz quet pan voa net ganet Doue,
En un lech dyabry, en un merchaucy voe;
Dre on pechet, credet, voe;
Songet plen pez enuoe
Jesu Map Doue ha den,
Deuet en noaz don dazpren!

61 An Eal a reuelas gant joa bras hac asquet
Bezaff ganet Roue 'n mor a cor dan pastoret;
An menez, gouezet,
Peur vuhell de guelet
Ez int deuez[3], na gret y,
Bete clouar Mary.

62 Ne guelat nep amser, a scler, quen bras steren
Euel a diouz an ploue maz edoa Doue Roue 'n glen,
Maz deuez scaff canauen
Eno, a dyouz e pen :
Pep cren a goulenne
Max oa net ganet Doue.

1. *Lisez* choaz e.
2. *Lisez* bout.
3. *Lisez* deuet.

63 Alors, en un carrefour, sans feinte, avec leurs largesses,
Se trouvèrent là tout de suite les saints Rois,
Cherchant partout la demeure
Où, par l'effet d'une grande pitié, Jésus,
C'est la Vérité, sachez-le,
L'enfant Jésus était né.

64 En passant par le pays ils trouvèrent Hérode,
Qui leur fit mille prévenances,
Et, à leur gré, bien et convenablement,
Les soigna de la belle façon,
Avec une vraie courtoisie,
Quoique malade d'envie.

65 — « Obéissez-moi, revenez ici, par ce chemin-ci, ô Rois,
Quand vous retournerez dans votre pays, et je vous logerai
Si bien qu'ils promirent sur leur foi [pendant tout
De revenir là à la fin; [le jour. »
Et il dit en lui-même : « Je leur tendrai
Des embûches pour les perdre. »

66 Ensuite, quand ils revinrent, ils trouvèrent, dit-on
Un messager du vrai Dieu, un bon ange, et sans délai :
« Venez par ce chemin à la maison, [dit-il]
Car Hérode, c'est notoire,
Est en train de prendre des mesures
Hélas ! pour que vous soyez tués. »

67 Comprenez bien la question, ne dites mot;
Car il est né, le fils de Dieu, notre Roi, notre Créateur,
Dans une pauvre maison,
Sans feu dans sa demeure;
Quelle hôtellerie
Pour le fils de Dieu, notre Roi !

63 Neuse, en un croashent, hep fent, gant larguentez,
Eno en em caffas glan buhan an Rouanez,
Oz clasq splan an annez
Jesu dre meur truez,
Guyrionez, gouezet,
Maz oa'n Map man ganet.

64 En un tremen dre[1] bro ez quefsont Herodes,
Hac o cuffias y a deffry alyes,
A do grat, mat hac aes,
Ho tretas a tra spes,
Certes dre courtesy,
Hac enff claff gant auy.

65 — « Sentyt, distroit aman, an hent man, Rouanez,
Pan tremenhet doz bro ha moz logo vetez. »
Maz diougansont fez
Donet dy en dyvez :
« Me gray rez, emezaff,
Ambuig do dystrugaff ».

66 Neuse, pan distrosont e quefsont, a conter,
Cannat Doue diffoue net, an Eal mat, hep atfer :
« Deuet an hent man dan queer ;
Rac Herot, so noter,
So esper commeret
Syouas ! maz vech lazet. »

67 Ouz an lyt ententyt escuyt, ne sonnyt guer ;
Pan eo ganet Map Doue, hon Roue hac hon Crouer
En un ty so dister
Ha hep tan en maner :
Pebez austelery
Da Map Doue hon Roue ny !

1. *Lisez* dren (dre'n).

68 Le roi des anges, sachez-le, est venu en ce monde
Pour souffrir continuellement la douleur, à dater du jour
C'est par le fait d'Adam [où il est né ;
Que nous avons été condamnés tous
A être retenus dans le feu
A jamais dans la douleur.

69 Marie, la mère de l'homme Dieu, alla certes, je le crois,
Jusqu'à Siméon, l'homme juste et droit ;
Et elle remit entre ses bras
Son petit enfant béni,
Huit jours, sachez-le,
Après qu'il fut né.

70 En cette rencontre on prophétisa à la douce Marie
Qu'un glaive traverserait profondément son cœur navré,
Et que lui verserait
Tout son sang pur :
Et en effet, à cause de nous,
Il a été attaché à une croix.

71 Ensuite il lui fut expressément recommandé par l'Ange
De fuir vite en Egypte afin d'être en liberté,
Car l'ordre avait été donné
Hélas ! qu'on tuât
(Pour chercher à trouver le Roi des saints)
Tous les innocents.

72 De grandes vilenies, de grandes amertumes, et des hor-
Eut à souffrir le Roi des saints, outre la pauvreté : [reurs,
Il n'avait certes, tous les jours,
Rien que peine, misère !
N'était-ce pas pitié de voir
Le fils de Dieu le Père en cet état ?

73 Pendant sept ans dans le froid ennui, dans l'angoisse et la
Ils furent en Egypte, avant d'être délivrés ; [peine,

68 Roue'n Aelez, gouezet, so deuet voar an bet man
Adal maz voe ganet bepret ouz compret poan;
Dre Adam voue 'n dra man
Maz oump condamnet glan
Da bout en tan manet
Bizuiquen en penet.

69 Mary, mam Doue ha din den, a yez certen, m'en cret,
Davede Symeon, den guiryon raesonet;
Hac ez roas dezaff net
He mabic beniguet
Dan eiz dez, gouezet
Goude glan bout ganet.

70 Aman dan goar Mary ez voe profecyet
Ez treusse clezev don he calon estonnet,
Hac enff a scuilse net
E goat pur assuret :
Rac palamour deomp ni
Ez voue crucifiet.

71 Neuse splan gant an Eal ez voue cre revelet
Techet cre en Egypt da vezaff acuytet,
Rac cren gourchemennet
Voa, syouaz! ez lazset
(Oz clasq caffout Roe 'n sent)
An oll inoçantet.

72 Vileny hiny bras peur dytflas ha lastez
En deffoue da consent Roue'n sent ha paourentez:
N'en deffoa lem bemdez
Nemet poan, bihanez!
An doa truez bezaff
Map Doue 'n Tat en stat man?

73 Seys bloaz en annoazien[1], en anquen ha penet
Ez vyont en Egypt quen bezaff acuytet;

1. *Lisez* annoaz ien.

Tant qu'il leur fut révélé par l'Ange
D'avoir, sans plus tarder,
A opérer, croyez-le bien,
Leur retour à Bethléem.

74 Après leur départ, ils le perdirent d'abord
Réellement, au milieu de Jérusalem ;
Et, par la foule, à qui ils demandaient
Où était Dieu, Roi du monde,
Ils furent renseignés
De manière à le retrouver.

75 Au milieu d'un auditoire, parmi les Docteurs,
Il disputait fortement et il ne les craignait pas ;
Il était tout rempli de beauté
Et de savoir — sachez-le bien —
A l'âge de douze ans,
Il les rendit confus.

76 Ramener son fils à sa maison, avec elle et son époux,
Voilà ce que fit alors la sage Marie, assurément,
En lui disant sans hésiter :
« Est-ce que vous ne saviez pas
Que nous étions occupés à vous chercher,
Dans l'angoisse et la douleur ? »

77 Jésus le fils du Dieu Créateur, sans faire aucune différence,
Nous a rachetés tous de la même manière par pure obéis-
Par-dessus tous les hommes une sagesse [sance.
De premier ordre est en lui,
Elevée au-dessus de toute créature :
Il est le Roi des anges, sachez-le.

78 Gens dévots et notables, sans raillerie ni fiction,
Songez à bien célébrer du commencement à la fin,

Gant an Eal revelet
Deze y, hep muy quet,
Voe donet, credet lem,
Adarre en Bezleem.

74 Faziaff quentaff pret, goude monet cret lem,
A gresont y reall en creys Hierusalem;
Ha, dr'en foul, oz goulen
Maz e doa Doue, Roue 'n glen,
Maz viont quelennet
De caffout hep dout quet.

75 En creys an auditor, e mesq an Doctoret.
Ez disputeve[1] creff hac enff no douge quet;
Leun voa plen a quenet
A squiant, ententet;
Da pen he daouzec bloaz,
Ho geureunnaz et zo[2].

76 Cacs he map de abry gant y ha he priet
A geureu Mary fur neuse pur, assuret,
Hep mar oz lauaret:
« A chuy na gouzye quet
Ez oamp oz hoz clasq plen,
En anquen ha penet? »

77 Iesu Map Doue Crouer a scler hep dyfferancç
Hon prenas e pep guys dre guyr obeyssancç.
Voar an oll tut prudancç
So enn aff quentaff lancç;
Voar pep noeancc lancet;
Roue 'n Aelez, gouezet.

78 Tut deuot ha notabl, hep comps goap na fablaou,
Ouz an lyt songyt frez a dyuez da dezraou

1. *Lisez* dispute etl.
2. *Lisez* Ho geureu annoazet.

Sans manque la fête de notre vrai Seigneur
Qui souffrit patiemment
Des peines et de rudes douleurs
Et la froide mort, le vendredi.

V [1]

79 Chantons Noël, humblement, en ce jour de Noël,
Et notre maîtresse la Vierge, la douce Reine, [souhait ? —
Qui mit au monde le Dieu, notre Roi — n'était-ce pas à
Dont la gloire est grande en l'esprit de tous les clercs !

80 Prédestinée avant de venir en ce monde, [Vierge]
Et créée par l'opération de l'Esprit saint, telle était [la
Je n'en dirai pas davantage ; la Théologie est faible
Pour donner raison de sa dignité.

81 Grâce à une pomme, [Satan] qui est faux comme une vipère,
Satan le voleur, vint vite
(En commençant par un mensonge et de belles paroles)
A bout de nous chasser du palais de l'Empereur.

82 Depuis cinq mille ans, oui, et davantage,
Le peuple du monde était dans la peine et dans l'effroi ;
Il était tenu par Lucifer dans le feu et la puanteur, quand
Grâce à la Passion, notre rançon a été remise. [soudain,

83 Il était temps de faire la paix entre Dieu le Père et Adam
Qui avait frustré [de son héritage] le peuple du monde
[par un morceau [de pomme]
Il est venu le jour de la joie tout nouvellement ;
Nous sommes parfaitement sauvés et absous de notre faute.

1. Noël dévot et ancien dont l'air est populaire.

Hep faut hon guir Autraou
A gouzaffas hasaou
Poanyaou ha gloasaou quer
Han marv yen, dez guener.

V [1]

79 Quenomp Nouel vuhel da Nedelec;
Ha don Maestres, Guerchez, Rouanez chuec
A ganas Doue hon Roue, ha ne voe chuec?
Bras eo he gloar e memoar pep cloarec!

80 Predystinet quent donet en bet man
Voe ha crouet dre splet an Speret glan :
Ne consiff muy, Theology so bihan
Da reiff raeson an person a houmman.

81 Dre un aual, diffeal eual aezr,
Tiz ha buhan ez deuez Satan an laezr
— (Ha da dezraou un gaou, dre comsaou caezr) —
Don chasseal a sal an Impalaezr.

82 Pemp mil blizen certen ha tremenet
Ez voe en poan ha saouzan pobl an bet
En tan ha fler, gant Lucifer, dre ret,
Dr 'en Passion, eo 'n ranccon pardonnet.

83 Pret voe peochat Doue an Tat ouz Adam
Pa'en doa pryuet pobl an bet dre un tam;

Deuet eo an deiz leuenez neuez flam;
Net omp saluet ha pardonnet honn blam.

1. Nouel deuot hac ancien pe a heny an ton so commun.

84 Quand l'humble Saint Gabriel la vit
Si merveilleusement sage, il la salua avec respect
D'un *Ave;* alors fut conçu
Dans le sein de la douce Marie, notre Roi, le Messie.

85 En un réceptacle très pur et excellent,
En cette Vierge, naquit pur, aussi lui,
Le Roi des Juifs, qui était Dieu et homme, je le sais.
Réjouissons-nous donc selon l'Écriture.

86 Il est né le Dieu, notre Roi, qui nous créa;
Parmi les témoins qui le prophétisèrent
Etaient Isaïe, Elie, Jérémie,
Tous les prophètes : heureux ceux qui les ont crus!

87 Que désormais chacun se livre à la joie!
Jésus est venu, le voilà; dans sa grande pitié
Il ne nous a pas oubliés, puisqu'il nous a tirés de la mi-
Il est notre ami, sa miséricorde est sans pareille. [sère;

88 Quoique venu d'en haut, il était humble, le Dieu des Anges,
Sorti du corps de Marie et ne montrant plus sa puissance.
Le Saint Esprit n'imposa aucune douleur [à sa mère]
Quand elle l'enfanta, quand elle le nourrit de son lait.

89 Une masse de misères de toute sorte a été, parmi nous,
Accumulée à cause du péché où nous étions,
Ah! certes, Jésus de tout côté est au-dessus de nous;
Il est devenu notre hôte, sans éclat, au-dessous de nous!

90 O gens du peuple, unissons-nous tous,
De tout péché soyons purs, et prions
Cette Vierge que nous chantons tous;
Malheur à nous si nous lui manquions jamais!

84 Sant Gabriel vuhel pan he guelas
Fur dre burzut, astut he saludas
Dre un *Ave;* neuse ez concevas
En goar Mary hon Roue ny, Messias.

85 En un supot peur deuot ha noter,
En Guerches man ez deuez glan pep manyer
Roue 'n Iuzeuyen voa den [1], me en goar;
Rac se greomp fest heruez test an Istoar.

86 Ganet eo Doue hon Roue nep hon croueas;
En testeny nep a proffecyas
Voe Isay, Hely, Hieremias,
An Profedet; guen ho bet ho credas!

87 Hyuizyquen gret pep den leuenez!
Deuet eo Iesu, chetu; dre meur truez
No n'ancouffas pa on lamas a lastez;
Eff eo hon car, dispar e trugarez.

88 A lech vuhel, izel voe Dou 'en Aelez
A corf Mary, hep muy autronyez;
An Speret glan ne laqua nep annoez
Hy de guenel de derchel voar he laez.

89 Vn bern mernent a pep hent so entromp
Multipliet dr' en pechet maz edoamp.
Certes Iesu a pep tu so aiouz omp;
Ma hon ostys dicouantys a is tomp.

90 Commun, un voan pep unan a hanomp,
A pep pechet bezomp net, ha pedomp
An Guerches man pe da glan ez canomp;
Nep guez dezy goa ny mar fazyomp!

1. *Lisez* voa Doue ha den.

91 Chère mère de Jésus, votre siège, à vous, est là-haut !
Et les mortels sont bien bas et dans la langueur !
Vierge des saints, garde notre carrière sous ta protection ;
Que nous allions bientôt à la joie des Apôtres.

VI [1]

92 Noël! Noël! Noël!
Languissants ici-bas
Dieu, là haut, nous a vus;
Peuples, de bonnes nouvelles
Nous ont été annoncées;
Dieu le Père l'a promis.

93 Adam, notre premier père,
A été tiré d'ennui
Et il est allé à la joie
Où sont les anges pour toujours;
A présent est né
Le fils chéri de Dieu, Roi du monde.
Heureux qui l'a cru!
Une fille vierge, pure
Des péchés de ce monde,
A enfanté ce Fils.

94 Dans cette fille glorieuse
Sont venues, certes, pour nous défendre,
Sont descendues des cieux
Ici-bas trois lumières:
Oui, certes, la Trinité,
Comme le jour à travers le verre,

1. Noël sur l'air *Beau Noël à Jésus.*

91 Quer man Iesu, ho seyg hu so vuhel,
Hac an bedis en languys so isel!
Guerches an Sent, mir hon hent ez quentel
Maz a himp prest da fest an Abestel.

VI [1]

92 Nouel! Nouel! Nouel!
E languis a isel
Doue vuhel hon guelas;
Tudaou, quehezlaou mat
Deompny proficiat!
Doue an Tat en gratas.

93 Hon quentaff tat, Adam
A estlam so lamet
Hac eat da leuenez
Ma edi 'n Aelez pepret;
Breman ez eo ganet
Quer map Doue, Roue an bet;
Guen e bet en credas!
Un merch so guerch, ha glan
A pechet an bet man
An Map man a ganas.

94 En merch man damany
Deuet detry don diffen,
Disquennet an effaou
Oz traou teyr goulaouen.
An Dreindet, credet hen,
Euel deiz dr' en guezren

1. Nouel voar ton *Nouel spes da Iesus.*

Est descendue sur la terre;
Toujours vierge, en ce monde
Fut préservée de toute souillure
Celle qui l'enfanta.

95 Comme le jour à travers le verre
Est descendu véritablement
Le Fils de Dieu, le Père éternel,
Qui est la sainteté visible.
Par un mot de son Esprit,
Furent créés en chaque pays
Les oiseaux et les grands animaux;
Pour sa gloire très douce,
Le soleil brillant et la lune
Et la terre ont été faits par lui.

96 Depuis cinq mille ans, tout contristés,
Les hommes étaient dans la contrainte;
Ils s'entassaient en enfer;
Toujours ils y étaient conduits.
Le châtiment était horrible,
Et la douleur profonde;
Malheur à nous, lorsque pécha
Eve, notre première mère!
Mais Marie innocente
Nous a tirés de la misère.

97 Chère mère de Dieu, Roi des Cieux,
Dans les chemins droits
Donnez la clarté à notre esprit,
Avant que nous quittions ce monde.
Tous, qui que nous soyons,
Gardez-nous soigneusement
Des pièges de Satan;
Par la grâce de Dieu délivrez-nous!
Par votre fils, notre appui,
Lui qui nous a créés.

En glen a dysquennas:
Guerch pepret, en bet man
Voa net preservet glan
Homan pa en ganas.

95 Euel deiz dren guezren,
A cren eo dysquennet
Map Dou' en Tat so padel
Ha santel da guelet.
Dre en guer e Speret
Pep ploue a voe crouet
Eznet ha loeznet bras;
Dre e gloar peur clouar
An eaul splan hac an loar
An douar a paras.

96 Pemp mil bloaz, annoazet
Ez vo'en bet en redy;
En Ifern ez bergnet;
Bepret ez reet dy;
Dyfflas voe an casty,
Ha don an melcony;
Goa ny, pa fazias
Eva, hon quentaff mam!
Hoguen Mary difflam
A estlam hon lammas.

97 Quer mam Doue, Roue 'n enffaou
En hynchaou dysauozan
Reyt sclerder don speret
Quent monet an bet man.
Commun, guytibunan,
Hon miret ny peur glan
Oz sauozan Sathanas;
Hon dilacc dre gracc Doue!
Ouz da[1] map hon azboue,
Hennez voue hon croueas.

1. *Lisez* hoz.

98 Noël au Roi suprême !
Tous, chantons avec grâce ;
Noël à la douce Marie !
Une prière de louange
A celle qui est pleine de gloire,
Qui est notre maîtresse, à la mère de Jésus,
Qui a été heureuse de nous disculper.
Fesons lui fête !
Toujours elle intercède pour nous
Assurément. — *Deo gratias !*

VII [1]

99 Beau Noël à Jésus !
Chantons tous avec grâce,
Avec joie, de la façon la plus agréable,
Puisqu'il est venu en ce monde
Doux et humble comme un agneau,
Aujourd'hui pour nous tirer de peine.

100 Sa pitié pour nous qui étions
Châtiés à cause de notre premier père,
Il la montra ce Dieu, ce Roi du monde,
En descendant du ciel
Pour naître en ce jour
Du sein d'une jeune fille vierge,
Parfaite, d'un cœur pur,
D'une grâce incomparable,
D'une amabilité au-dessus de la nature,
D'une jeune fille créée sans tache.

1. Noël sur l'air de celui qui précède.

98 Nouel da Roue 'n velly!
Quenomp ny gracyus,
Ha dan clouar Mary!
Supply melodius
Dezy hy glorius,
Hon Maestres, mam Jesus,
Ioaius hon escusas;
Greomp leuenez dezy!
Bepret hon erbet hy
Devry. — *Deo gratias!*

VII [1]

99 Nouel spes da Iesus!
Quenomp ny gracyus,
Haetus, plygandushaff,
Pan eo deuet en bet man
Cuff, vuhel, euel oan,
Breman don dypoaniaff.

100 Truez ouz hon bezaff
Dr 'en tat quentaff claffet
En deffoue Doue, Roue 'n glen,
Pan eo cren disquennet
Breman da bout ganet
Gant un merch he guerchdet
Parfait, a caoudet net,
Gracius dreyst musur,
Hegarat dreyst natur,
Merch illur so furmet.

1. Nouel voar ton homan diaraoc.

101 En aucun temps, sans faute,
On n'en trouverait pas d'aussi sainte,
Dans l'univers entier
Parcouru en travers, en long et en large.
Les voilà maintenant perdus
Par Satan ses titres [contre nous.]
Par le fait de sa naissance
Jésus a, en mille endroits,
A chacun gracieusement
Apporté la consolation.

102 Sainte et humble
Avait été trouvée incomparablement
Par le Roi de la terre, notre véritable ami,
Sa mère, la douce Marie.
A l'instant où d'elle
Naquit le Dieu notre Roi,
Voilà qu'un cri de gloire [partit] :
C'étaient les anges, n'en doutez pas,
Qui chantaient mélodieusement
Les louanges du Seigneur.

103 Pour ceux qui très gémissants
Et coupables avaient péché
Il y eut assurément
Une lumière allumée.
Puisqu'il s'est élancé
Le Messie envoyé
Au monde, pour nous porter remède,
Faisons-lui joie et fête,
Jusqu'à la fin de notre vie,
La nuit et le jour!

104 Bien des fois, à son sujet,
Très clairement et sans ambage,
Il avait été divinement
Prophétisé à notre race
Qu'il serait par grâce envoyé
Du ciel, pour supporter un mal

101 Dynam, e nep amser
Ne caffer he quen glan,
Euyt oll an holl bet
Treus ha het ha ledan.
Collet lem eo breman
E contrat gant Sathan.
Oz bout heman ganet
En deuex, lieux placc,
Da pep re, dre e gracc,
An soulacc diguacçet.

102 Santel en vuheltet
Ez voue caffet detry
Gant Roue 'n tyr, hon guir car
E mam, clouar Mary.
Presant maz oa gant y
Ganet Doue hon Roue ny,
Chetu cry glorius :
An Aelez, na gret sy,
A gre can letany
Meuleudy gracius.

103 Nep pep rout hirvoudus
Cablus a ioa ruset
So deze, nen deo gaou,
An goulaou enauet.
Pan eo flam dilamet
Messias digacçet
En bet, don remedaf,
Ioa plen ha leuenez,
En essu hon buhez,
Noz ha deiz greomp dezaff.

104 Lyes guez a nezaff
Peur scaff, hep douetaff quet,
Ez voe glan damany
Deomp ny proficiet
Dre gracc en dygacet
An enff, da duen clenffet

Très dur en ce monde;
Or, à Bethléem en ce jour
On sut très bien ceci
Par les saintes gens qui chantaient.

105 C'étaient les plus parfaits des bergers
Qui, dans leurs chansons,
Lui rendaient joyeusement grâce,
Comme des enfants bénis.
Instruits par l'Ange,
Le cherchant en foule,
Ils vinrent jusqu'à la maison;
Et, dans l'étable même,
Ils trouvèrent le Roi de la terre
Bien doucement avec Marie.

106 Et trois Rois aussi
Venus de l'Orient,
D'un trait jusqu'à Hérode
Accoururent humblement;
Et lui demandèrent hardiment
A lui-même, sans hésiter :
« Le vrai Roi des saints, tout nouvellement [arrivé,]
Où est-il donc par ici ?
Souverain de ce quartier,
Le Roi de ce pays où est-il né ? »

107 Alors tout de suite il eut peur
Certes, à cause de ce Roi
Dont on apprenait, trop clairement !
La naissance indubitable;
Si bien qu'il s'enquit
Auprès de ses gens, l'infâme,
[Du témoignage] des saintes Ecritures;
Et, faute de le trouver,
Par l'envie de tuer Jésus,
Il était malade de tristesse.

Voar en bet caletaff;
Hac en Bezleem breman
Ez gous flam an dra man
Dre tut glan oz canaff.

105 Pastoret parfetaff
Dezaff dre canaffen
A grea gracçaou laouen,
Euel plen mibyen guen.
Dr 'en Eal ouz ho quelen,
Poursuyuant a banden,
A deuz cren bet' en ty;
Hac en presep hep mar
Ez quefsont Roue 'n nouar
Peur clouar gat Mary.

106 Rouanez yuez try
Hep sy diouz Orient
Dan trot bet Herodes
A deuez certes he sent[1];
Ha cren ez goullennent
Out aff, hep bezaff lent:
« Guir Roue an sent quentrat
Ma edy dynam aman ?
An quartyer souueran,
Roue 'n bro man maz ganat ? »

107 Neuse pront ez spontat
Tiz mat dr' en pennadur
Allas ! dreau oz cleuet
E bout net ganet sur;
Maz en cherchas assur
Diouz e tut, an hudur,
Sigur an Scripturiaou;
Hac, a goall saout out aff,
Gant annoaz de lazaff
Ez oa claff gant caffaou.

1. *Lisez* hesent.

108 Richesse et offrandes
Et trésors joyeusement
Apportèrent de loin les trois Rois
Vraiment au Dieu-homme;
Ils étaient arrivés au but
Puisqu'ils cherchaient, et rien autre chose,
Le Dieu et l'homme assurément.
Honneur et joies
A notre véritable ami, le fils de Marie,
C'est ce qu'ils rendirent à qui mieux mieux.

109 Et nous, sans défaillance,
Vite, sans nous lasser,
Par sa mère, notre appui,
Si des douleurs et des tempêtes surviennent,
Si les désastres s'amoncellent;
Tournons-nous vers le Roi des Saints;
Et la douce Marie elle aussi
Prions-la, ne fesons que cela;
Et chantons avec feu *Amen!*

VIII [1]

110 Noël! Noël! Noël!
C'est le temps de l'appeler!
Peuple, honorons la Reine de tout bien;
Devant notre véritable avocate,
La belle jeune fille, l'Impératrice,
Notre maîtresse immédiate,
Nous devons nous présenter respectueusement.

1. Noël dont l'air est populaire.

108 Cheuancç hac offrancaou
Ha madaou en laouen
A dougas hir try roue
En diffoue da Doueden;
Deuet int ferm dan termen,
Pan clasquent, ne grent quen,
Doue ha den certenhaff.
Enor ha jolory
Don guir car, Map Mary,
A grent y an muyhaff.

109 Ha ny, hep faziaff,
Prestaff, heb bezaff lent,
Dre e mam, hon ampouent,
Mar deu glar na baluent,
Na nep bern a mernent,
Ouz Roue 'n sent ententomp;
Han goar Mary dyen
Pedomp, na greomp quen,
Ha flam *Amen!* quenomp.

VIII [1]

110 Nouel, Nouel, Nouel!
E quentel gueluomp!
Rouanes an Tensor, cosquor, enoromp.
Don guir Aduocades,
Merch caezr, Impalaezres,
Hon Maestres nessaff,
Ny a dle reuerant en em presentaff.

1. Nouel pe a heny an ton so commun.

111 On vient de nous écrire,
En ce pays, le [mystère] glorieux
De sa Conception[1]
Où se trouvait, assurément, notre Rédemption.

112 A elle, par Gabriel,
De la part du Roi des Apôtres,
Il fut révélé [Trinité.
Qu'elle deviendrait la digne alliée et parente de la

113 Toi, douce Vierge Marie,
Certes, par dessus chacun,
Tu es sanctifiée;
Tu es choisie pour être la mère de Jésus.

114 Celle-ci, avant qu'elle naquît,
Avait été manifestement préservée;
Et il avait été décidé
Que notre Roi béni descendrait en elle.

115 Il n'y avait ni mal en elle,
Ni péché, n'en doutez pas;
Ni vice originel
Dans la Vierge, mère de Jésus, ni vice actuel.

116 Si bien que, doux et humble, vint
Vers elle Gabriel
Pour lui annoncer
Qu'en elle descendrait notre Roi suprême.

117 Elle répondit tout de suite
A l'Ange de l'Annonciation:
« Ce serait une chose étrange,
Je veux garder ma virginité, je ne ferai pas cela. »

118 Le bon Ange, avec respect,
Lui parla noblement:

1. Saint Pie V, 1568.

111 Scriffet prym eo deonny,
En bro man, damany
He Conception,
He voue caffet, membry, don redempcion.

112 Dezy, gant Gabriel,
A perz Roue 'n Ebestel,
Ez voue reuelet
Ez vyse mat ha din quifin an Drindet.

113 Te, Guerches goar, Mary,
Certen, dreyst pep heny,
So sanctifiet;
Da bout mam da Iesu ez out dyuiset.

114 Houman, quent ma ganset,
A yoa scler preseruet;
Ha predestinet
Ez dysquense enn hy hon Roue benniguet.

115 N'en doa drouc enn y
Na pechet, na gret sy;
Na vicc originel
En Guerches, mam Iesu, na vicc actuel.

116 Ha ma deuez, cuff vuhel,
Davet y Gabriel,
Euyt reuelaff
Ez disquense enn hy hou Roue ny muyhaff.

117 Hy pront a respontas
Dan Eal pan revelas :
« Tra bras v'en dra se;
Me a delch ma guerchdet, ne grahen quet se. »

118 An Eal mor[1], gant atfer,
A comps out y fier :

1. *Lisez* mat.

« Marie, je le déclare,
Ta virginité demeurera toujours avec toi.

119 Par l'opération du saint Esprit
Tu concevras cet enfant;
Tu engendreras sans douleur
Jésus qui rachètera certainement la race humaine. »

120 — Puisqu'il plaît au cher Seigneur,
Mon Dieu et mon créateur,
De me recevoir, [il vous plaira. »
Qu'il me soit fait absolument, Roi des astres, comme

121 Alors elle conçut
Le Dieu-homme qui nous racheta
Hélas ! sur une croix de bois;
Et Marie le mit au monde dans l'étable d'un âne.

122 C'est notre ami de Nazareth
Celui qui est né,
— Croyez, n'en doutez pas, — [rie.
Et qui a été nourri doucement sur la terre par Ma-

123 Avec honneur, les Bergers
Tout remplis de joie
Quand il fut né,
Vinrent avec des louanges trouver le petit Enfant.

124 Hérode, l'imbécile,
Quand il apprit la naissance
D'un Roi du monde, autre que lui,
Tomba malade, hélas ! d'envie de le tuer.

125 Du corps aimable de Marie
Oui, assurément il est né
Notre Roi béni;
Donc les Léonais doivent être très joyeux.

« Mary, me dyscler se :
Chom a gray da guerchdet bepret guenede.

119 Dre gret an Speret glan
Ez conceuy Map man;
Hep poan te gano
Iesu lignez humen certen a preno.

120 — Pan plig dan Autraou quer,
Ma Doue, ha ma Crouer,
Ma dycoumeret,
Diff ez grehet seder, Roue'n ster, drez queret. —

121 Neuse ez conceuaz
Doue ha den hon prenas
Allas! en croas pren;
Ha Mary en ganas en craou un asen.

122 Hon car a Nazareth
Eo heman so ganet,
Credet, na lequet sy,
Ha maguet en douar clouar gant Mary.

123 Gant enor, Pastoret,
Pep guis rejouisset,
Pan voa ganet glan,
So deuet gand meuleudy bet en Map bihan.

124 Herot, an assotet,
Pan cleuas glan ganet
Roue 'n bet nemet aff,
A voue claff gand annoaz, syouas! e lazaff.

125 A corff hegar Mary
Ez eo ganet detry
Hon Roue benniguet;
Maz dle don Leonis bout rejouiset.

126 Vous, si irréprochables de toute façon,
Hommes loyaux du Léonais,
Soyez tous joyeux!
Noël au Roi des Anges! Vous le devez [crier].

127 Il est venu le Dieu, le Roi du Ciel,
Pour racheter les âmes.
Loyaux Léonais!
Voilà des braves gens toujours dociles à l'Eglise!

(A suivre.)

---

126 Huy quen net en pep guis,
Tut guirion, Leonis,
Oll rejouisset!
Nouel da Roue 'n Aelez! hennez a dleet.

127 Deuet eo Doue, Roue an Tron,
Da pren'an anaffon.
Guiryon Leonis!
Pepret int tut gentil en still an Ilys [1].

---

1. Par Y. Guyot, prestre.

THE VOYAGE OF MAEL DUIN.

(Suite)

[L. U. p. 25[b]].

XX.

Fogabat isin treslo iarsin insi n-aili, 7 múr orda impe, 7 lár gel am*al* chluim. Atchiat da*no* fer inti, 7 iss *ed* ba hetach do, findfad a chuirp fodessin. Imchomaircsetar[1] dó iarom cía sasad o mbered[2] bith? « Atá ém, » ol se, « sund topor isind insi-se. I n-aine 7 hi cetain medg *no* us*ce*[3] dob*er*ar ass. I ndomnachaib im*murro,* 7 hi felib mártir[4] deg-ass[5] (.i. loim) dob*er*ar ass. Mad hi feil apstal[6] im*murro* 7 Mairi 7 Eoin Bab*taist*[7] is coirm 7 fin dob*er*ar ass, 7 is-soll*amnaib* da*no*[8] ». Im nónai iarom dosn-anic ón Chomdid[9] doib uli leth-bairgen cech fir, 7 ordu eisc, 7 ibsit a ndoethain dind lind dobreth dóib asin tip*r*ait inna hinsi, 7 focheird hi súan cotolta ón t*r*ath-sin c*u*-*s*arnabarach[10].

O rofersat t*r*i aidchi aigidechta, f*or*forcongair in clerech f*or*ru

1. Imcomaircsit, *E.*
2. on-arb*er*ed, *E.*
3. ba medhgusce, *YBL.*
4. martirech, *YBL.* na mairtirech, *E.*
5. ba daghass, *YBL.*
6. apstail, *YBL.*
7. Iohannis baptaist, *YBL.*
8. 7 a sollamn*aib* uasl*ib* na bl*iadne*, *E.*
9. do rath Dé, *E.*
10. 7 a ndoethain lenno assin tiprait. *Con*tulsit go harauharach, *E.*

XX.

On the third day after that they find another island, with a golden rampart around it and the midst of it[1] white like down. They see therein a man, and this was his raiment, the hair of his own body. Then they asked him what sustenance he used. « Verily », saith he, « there is here a fountain in this island. On Friday and on Wednesday whey or water is yielded by it. On Sundays, however, and on feasts of martyrs good milk is yielded by it. But on the feasts of apostles, and of Mary and of John Baptist, and also on the hightides (of the year), it is ale and wine that are yielded by it ». At none, then, there came to every man of them half a cake and a piece of fish ; and they drank their fill of the liquor which was yielded to them out of the fountain of the island. And it cast them into a heavy sleep[2] from that hour till the morrow.

When they had passed three nights of guesting, the cleric

1. Literally « a floor ».
2. *suan cotulta,* lit. « sleep of sleeping (*cotlud*) », a very common expression.

imtecht, 7 lotar iarom ass *for* imtecht, 7 celebraiset dó iartain[1].

XXI.

A mbatár iarom ciana *for* imluad *for*sna tonnaib at*con*narcatar fota uadib insi, 7 am*al* roscuchsat cofoc*us* di, co cualatar[2] fog*ur* na ngoband oc tuarcain brotha *for*sind inneoin *co n*-ortaib[3] am*al* tuarcain trír *no* cethrair. Intan iarom lotar hi comfoc*us* co cualatar in fer oc imcomarc diarailiu[4]: « In fuilet hi foc*us*? » ol se. » « To[5] » ar araile. « Cia sóm[6]? » ar fer aile, « asb*er*itsi do tuidecht and? » « Meic[7] beca atchiat hi loth*ur*[8] bic anall út », *for* se. O rochúala Mælduin anísin atb*er*tatar inna gobaind, asb*eir*[9]: « Tecam *for*cúlu, » ol se, « *ocus* na himpam in curach, acht bíd a erais reme, árnaro ariget teched dún[10] ».

Imraiset[11] iarom 7 a erais resin curach. Iarfaigis aris in fer cetna búi isin cerdchai: « Indat facsi don purt indossa? » ol se. « Atát inna tost », ol in dercthaid[12], « sech ni thecat ille, ni thiagat innond ».

Nir'bo chían iarsin coro-íarfaig doris[13]: « Cid dogniat indosso? » ol se. « IS doich lemsa », ol in fegthaid[14], « is *for* teched tiagait: is sia lim attát indossa on phurt olda o chíanaib ». Dothæt in goba andsaide assain cherdchai, 7 bruth [p. 26a] romor[14] isin tenchoir inna laim, 7 focheird in mbruth

1. O rofersat teora loa *co n*-odq*u*i a n-oeghoidecht, roforchonguir in clé*rech* a n-imtecht. Dogni*ter* samlaid, *E*.
2. rochualatar, *E*.
3. con-ordaib, *YBL*., conorduib, *E*.
4. friaraile *YBL*., diaroli, *H*.
5. Tó, *YBL* and *E*.
6. son *YBL* and *E*.
7. Fir, *E*.
8. il-lothur, *E*., al-lothair, *YBL*.
9. atbert, *H*.
10. arnaron-airig*ter* *for* tech*ed*h, *E*.
11. lasiut, *H*.
12. fegaidh, *H*., feghthaig, *YBL*., dercuig, *E*.
13. dorisi, *YBL*.
14. feithmidh, *YBL*.
14. 7 bruth mor iairnn, *YBL*., bruth már, *E*.

ordered[1] them to go. So then they went forth on their way[2], and afterwards bade him farewell.

XXI.

Now when they had been long a-voyaging on the waves they saw far from them an island, and as they approached it, they heard the noise of the smiths smiting a mass (of iron) on the anvil with sledges[3], like the smiting of three or of four. Now when they had drawn nigh it they heard one man asking of another: « Are they close at hand ? » saith he. « Yea », saith the other. « Who », saith another man, « are these ye say are coming there ? » « Little boys they seem[4] in a little trough yonder », saith he. When Mael duin heard what the smiths said, he saith: « Let us retreat », saith he, « and let us not turn the boat, but let her stern[5] be foremost, so that they may not perceive that we are fleeing ».

Then they rowed away, with the boat stern-foremost. Again the same man who was biding in the forge asked: « Are they now near the harbour ? » saith he. « They are at rest[6] », saith the watchman : « they come not here and they go not there ».

Not long thereafter he asked again: « what are they doing now ? » saith he. « I think », saith the look-out-man, « that they are running away; meseems they are further from the port now than they were some time ago ». Then the smith came out of the forge, holding in the tongs a huge mass (of glowing iron[7]), and he cast that mass after the boat into the

1. Note the prefix *for*, of which eleven examples are given in the introduction to the *Tripartite Life*, p. lxxi.

2. The last two clauses in LU. have obviously been transposed. The whole chapter is substantially the same as chap. XIX, and has doubtless been taken by the compiler from a second ms

3. *ortaib* for *ordaib* pl. dat. of *ord* a sledge-hammer. = W. *g-ordd*.

4. *atchiat* « they see » here appears to mean « they seem ».

5. *erais* = *cross*.

6. Lit. « in their silence ».

7. *bruth* (gen. *brotha*) i. *caor*, the mass, lump, cast or charge of glowing metal in the forge or furnace, P. O'C.

sain indegaid in curaig hisin muir, coro fich in muir uile, acht nis-rocht-som, ar rotheichset fo ner[taib] bág[1] codian deinm[ne]tach isin n-ocian mór immach[2].

XXII.

IMraset iarsin *con*os-tarla im-muir ba cosmail fri glain nglais. Búi día glaine cor'bo réill[3] in grian 7 in gainem in mara t*r*it[4], 7 no*con*-faccatar biastai na hanmannai and et*ir* na carrce, acht in grian glan 7 an gainem glas[5]. Batár ré mor dind ló oc imram in mara sin, 7 ba mór a etrochta 7 a álli[6].

XXIII.

Focheirdat[7] ass iarsein him-muir n-aill cosmail fri nél, 7 andar leoseom nís-fælsad[8] féin nach[9] in curach. *Con*accatar iarsain fón muir fóthib[10] annís dúine c*u*mtachta 7 tír alaind, 7 atchiat anmanna[11] mór n-uáthmar biastaite[12] hi crund and[13], 7 táin do almaim[14] 7 indilib immon c*r*and immacúaird[15], 7 fer

1. acht ni rocht-som ar roteichsid fo n*er*taib bágh, *YBL.*
2. acht ní roacht eat, ar a déne rothechsiut ammach, *E.*
3. leir, *YBL.*, réil, *E.*
4. *For* in mara trit, *E. has* trethe, *YBL.* boi 'na hichtur.
5. 7 ni fhacatar biástai na anmonna na cairgiu, na na*ch* n-aimrédh et*ir* inte, *E.*
6. Bat*ar* ed cián don lo acc ascnam in maro sain, ar ba mor a hetrochta leo, *E.*
7. Fosceird *YBL.*, Foscerdat, *E.*
8. ni fóelsit, *E.*
9. inna, *E.*
10. foaib, *YBL.*, fóib, *E.*
11. anmonn, *E.*
12. biastaidhi, *YBL.*, mbiástaighe, *E.*
13. ard, *YBL.*, *E.*
14. almuib, *YBL.*
15. siu 7 anall, *E.*

sea; and all the sea boiled; but he did not reach the boat[1], for they fled with all their warriors' might, swiftly, hurriedly, forth into the great ocean.

XXII.

After that they voyaged till they entered a sea that resembled green glass. Such was its purity that the gravel[2] and the sand of the sea were clearly visible through it; and they saw no monsters nor beasts therein among the crags, but only the pure gravel and the green sand. For a long space of the day they were voyaging in that sea, and great was its splendour and its beauty.

XXIII.

They afterwards put forth into another sea like a cloud, and it seemed to them that it would not support them[3] or the boat. Then they beheld under the sea down below them[4] roofed strongholds and a beautiful country. And they see a beast huge, awful, monstrous, in a tree there, and a drove of herds[5] and

1. Compare the second cast of the Cyclops, Odyssey ix. 539, 540, and the following passage from *Perigr. Brandani*, p. 28: audierunt sonitus folium sufflantium quasi tonitruum atque malleorum collisionem contra ferrum et incudes... ecce unus ex habitatoribus eiusdem insule egrediebatur foras quasi aliquot opus peragens: erat ispidus valde, et igneus atque tenebrosus. Cum autem vidisset famulos Dei transire juxta insulam, reversus est in suam officinam. Vir Dei iterum se armavit et ait fratribus: « Filioli, tendite in altum plus vela et simul navigate quantocius et fugiamus istam insulam. Citius dicto ecce predictus barbarus occurrit ad litus illis a regione portans forcipem in manibus cum massa ignea de scorio inmense magnitudinis atque fervoris, qui statim super famulos Christi jactavit predictam massam, set illis non nocuit, transivit enim illos quasi spacium unius stadii ultra: nam ubi cecidit in mare cepit fervere mare quasi ruina montis ignei fuisset ibi, et ascendebat fumus de mari sicut de clibano ignis.

2. *grian* (« the gravel or sand of a sea, lake or river », P. O'C.) = W. *graian* sabulum, saburra, glarea (Davies).

3. *faelsad* the dependent form of the reduplicated 2dy s-fut. sg. 3 of *folangim*.

4. In *fo-th-ib* the *th* is inserted to shew that *fo-ib* is a dissyllable.

5. In *almaim* the final *m* is for infected *b*. Cf. *promadh* = *probare* infra, chap. XXXI.

*con*a arm hifarrad in chraind, co sciath 7 gai 7 claidiúb[1]. Am*al* atconnairc-sede[2] in n-anmanna mór út bói isin crund téit[3] ass for teced fochetóir. Sínis in t-anmanna[4] a brágit úad asin chrund, 7 furmid[5] a chend i ndruim in daim ba mó dond almai[6], 7 srengais lais isin crand, 7 nos-ithend fochétóir *f*riha brathad sula[7]. Techit ass fochétoir ind innile[8] 7 in búachaill; 7 ó'tchonnai[r]c Mæl dúin sin *con*a muintir nos-geib[9] imecla móir 7 ómon, ar bá dóich leo ní roistis taris ce*n* totim trít sís ar a thanaidecht am*al* chiaich[10].

Rosagat iarom thairis iar mórgábud.

XXIIII.

Fuaratar iarsin insi n-aile, 7 atraacht[11] am-muir impi suás, co ndernai alle[12] dímora impe imácúaird. Am*al* ro arigsetar[13] daine[14] in tíri sin eat-som atas-fobrat ic égmig impu, 7 at-b*er*at[15] : « Attésim-on, attesim-on ! » fot a n-a [p. 26b]-nali[16]. At*ch*o*n*catar iarom dáine imdai 7 alm(a) móra do indilib, 7 g*r*aige ech, 7 treóit[17] chærech imdai. Bói iarom banscál oca

1. Sc*iath* 7 gae 7 claidium laiss, *E*.
2. atchiat side, *E*.
3. tiaghuid, *E*.
4. in t-anmand, *E*.
5. foruirmed, *E*.
6. fa mo issin almó, *E*.
7. non-ithend fochetoir fri brathadh sula, *YBL*., non-malairtedh *f*ri pra-p*ad* na sulai, *E*.
8. Notechtis in innili fochetóir, *E*.
9. rus-gab, *E*.
10. ar dorumensat *con*a roistis beo, *E*.
11. atracht, *YBL*., *E*.
12. aille, *YBL*., allta, *E*.
13. rorathaighsit, *E*.
14. doene, *YBL*., fir, *E*.
15. rofuabuirsit oc éghim immpu 7 is ed isp*er*at, *E*.
16. athesimón, athesimón, fot an anala, *YBL*., atheisim ón, atheisim ón, fot a n-anála, *E*.
17. 7 graigib 7 treoto (treóit, *E*.) caireach, *YBL*.

flocks round about the tree, and beside the tree an armed man, with shield and spear and sword. When he beheld yon huge beast that abode in the tree he goeth thence at once in flight. The beast stretched forth his neck out of the tree, and sets his head into the back of the largest ox of the herd, and dragged it into the tree, and anon devours it in[1] the twinkling of an eye[2]. The flocks and the herdsman flee away at once; and when Mael duin and his people saw that, greater[3] terror and fear seize them, for they supposed that they would never cross that sea without falling down through it, by reason of its tenuity like mist.

So after much danger, they pass over it.

XXIV.

Thereafter they found another island, and up around it rose the sea, making vast cliffs[4] (of water) all about it. As the people of that country perceived them, they set to[5] screaming at them, and saying: « It is they! It is they! », till they were out of breath[6]. Then Mael duin and his men beheld many human beings, and great herds of cattle, and troops of horses, and many flocks of sheep. Then there was a woman pelting them

1. *fri-b-a* seems (like *imm-o*) a compound preposition = *frith* + *a*.

2. *bratbad* (gen. *brotto*, pl. n. *brettae*, acc. *brotu*) the older form of *brafad*, where *th* (= *b*) seems to have become *f*, as in *bradacc*, *mifrige*, *afraig*, *afridissi*: possibly also in *gatann* = Corn. *gahen* « henbane » and *allabar*, *allabrach* for * *allathr-*.

3. *mó* is here a comparative: see infra p. 61, note 3.

4. *alle*, acc. pl. of the neuter *s*- stem *all*, rock, steep, or cliff, P. O'C. precelte * *palos*, cognate with German *felsen* and Skr. *pāsiva*, *pashāna*.

5. *atus-fobrat*, cognate with *fobairim*, *fobairt*, Windisch Wœrterb. s. vv.

6. Lit. « the length of their breath » (*anál*, W. *anadl*).

ndíburgud[1] som anís co cnoib móraib co tairistis *for*sna tonnaib thuás occo som[2]. Rótheclaims*et*-som[3] mór dina cnoibsin[4], 7 dofucsat[5] leo. Dollotar-som ond insi *for*cúlu, 7 ansat[6] na hegme la sodain.

« Cairm[7] hi tát indossa ? » ol in duine ticced fónn egem dianéis.

« Dolotar ass », *for* cetherd aile dib.

« Nidat-é amlaid », ar cethernd aile.

IS *fr*is as chosmail da*no* anísin, am*al* bad nech dia mbeth hi tarngire leosom do dilgend[8] a tíri 7 dia n-innarba asa tír[9].

XXV.

Gabsat in n-insi n-aile hi tárfás dóib rét n-ingnad[10] .i. *co*-n-uargaib[11] sruth mór a *tr*acht na hinsi súas co téged am*al* tuáig[12] nime tarsin n-insi uli, *co n*diburned[13] isin *tr*acht n-aile na hinsi dond leith aile di. *Ocus* tictis-seom fói annís ce*n* fliuchad[14]. *Ocus* nogontais[s]eom écne mora ass anuas[15], 7 dofutitis écne móra d*er*mara asin tsruth anúas *for* talmain na hinsi sis, co mba lan ind inis uli dia mbréntaid[16], ár ní rabi nech ó tairs*ed* a teclamad ara n-imad[17].

1. bandscal mór oc a ndiubrucadh, *YBL.*, dibruccud, *E.*
2. *for*na tunna hi fog*us* doibsium, *E.*
3. Rotheclaimtís, *E.*
4. denaim cnoib, *E.*
5. dosfucsat, *YBL.*
6. ansait, *YBL.*
7. Cia hairm, *YBL.*, *E.*
8. Is *fr*iss ba samulta leosum do dílgiund a tíre *no* dia n-innarb*a*, *E.*
9. *YBL.* adds ut.
10. n-ingnum, *E.*
11. cotn-ocbudh, *YBL.*
12. stuaigh, *YBL.*, stuáidh, *E.*
13. contuirn*ed*, *E.*
14. gen flech*od* brotharne dia n-étach, *E.*
15. *for* écne mora ass anuas *YBL.* *has* súas iarom an sruth, *and E.* *has* in sruth suas.
16. dia mbrentaigh 7 dia mibalad, *YBL.*, dia mbrentaith 7 dia mibolad, *H.* do brent*aid* 7 do balud on iasc, *E.*
17. a tecluimm a n-immut, *E.*

from below with large nuts which remained (floating) on the waves above by them. Much of those nuts they gathered and took with them. (Then) they went back from the island, and thereat the screams ceased.

« Where are they now? » saith the man who was coming after them at the scream.

« They have gone away », saith another band[1] of them.

« They are not so », saith another band.

Now it is likely that there was some one concerning whom they (the islanders) had a prophecy that he would ruin their country and expel them from their land.

XXV.

They gat them to another island, wherein a strange thing was shewn to them, to wit, a great stream rose up out of the strand of the island and went, like a rainbow[2], over the whole island, and descended[3] into the other strand of the island on the other side thereof. And they were going under it (the stream) below without being wet. And they were piercing (with their spears) the stream above[4]; and (then) great, enormous salmon were tumbling from above out of the stream down upon the soil of the island. And all the island was full of the stench (of the fish), for there was no one who could finish gathering them because of their abundance.

1. *cetherd* for *cethernd*, *cethern*, as *card* for *carnd*, *carn*, etc.
2. Lit. bow (*tuag*) of heaven. In the *stuaigh*, *stuaidh* of *YBL* and *E* we have prothetic *s*.
3. *diburned* perhaps = *di-ber-in-i-d*, cognate with *doairindim*, *-tairnim*.
4. Here I translate from *YBL*. and *E*.

O espartain aidchi domnaig co hanteirt día lúain nin-gluás*ed*[1] in sruth sain, *acht* nothairiss*ed* ina thost inna muir immon n-insi immacuairt. Immainait[2] dóib iarom an bu móir dona hécnib, 7 línsait a curach dóib, 7 lotar ond insi sin f*or*culu f*or*sin n-ocian beos[3].

XXVI.

IMrais*et* iarsin co fuaratar colomain móir n-airgdidi. Cethr*i* slessa aicce i mboi [dá] sesbeim[4] in churaig f*r*i cech slis, co mbátár ocht sesbeimend don churuch a timchell uli. *Ocus* ni rabi óen fot do talmain imme, *acht* in t-ocían anf*or*cnedach[5]. *Ocus* ni accatar-som cinnas bói thís a híchtu*r* *no*[6] a huachtu*r* táas f*or* a hairde[7]. Bói lín argdide assa húachtor cofota uád immach, 7 dolluid in curach fo séol trena mocoll ind lín-sin. *Ocus* dob*er*t Diúran beim do fæbur a gæ[8] tar mocoll ind lín. « Na mandair in lín », ar Mæl dúin, « ar is o(pred) morfer[9] aní atchiam ». « Ar molad anma Dé, » ol Diuran, « is airi dogníu-sa so, corop mo-te ch*r*etir (mo scéla[10]), 7 bérthair uaimse f*or* altoír Aird Macha *acht* co r*ús* H(érinn ». Dí)[11] ungi

1. ní gluaisedh, *YBL.*
2. Inneonaid, *YBL.*, Tinólat, *E.*
3. 7 lotar on indsi arculo díarraigh beous, *YBL.*, 7 lotar as, *E.*
4. da seisbém, *YBL.*
5. nemf*or*cnedhach, *YBL.*, *f*o*rcnedach* by metathesis for *forcendach*, *forcennach*.
6. nach, *YBL.*
7. arairdiu, *H.*
8. gái, *YBL.*
9. opredh moirfher, *YBL.*
10. mo scela, *YBL.*
11. Da, *YBL.*

From Sunday eventide to Monday forenoon[1] that stream did not move, but remained at rest in its sea round about the island. Then they bring into one place[2] the largest[3] of the salmon, and they filled their boat with them, and went back from that island still on the ocean.

XXVI.

Thereafter they voyaged till they found a great silvern column. It had four sides, and the width of each of these sides was two oarstrokes[4] of the boat, so that in its whole circumference there were eight oarstrokes of the boat. And not a single sod of earth was about it, but (only) the boundless ocean. And they saw not how its base was below, or — because of its height — how its summit was above. Out of its summit came a silvern net far away from it; and the boat went under sail through a mesh of that net[5]. And Diuran gave a blow of the edge of his spear over the mesh. « Destroy not the net », saith Mael Duin, « for what we see is the work of mighty men ». « For the praise of God's name », saith Diuran, « I do this, so that my tidings may be the more believed; and provided I reach Ireland (this piece of the mesh) shall be

1. *anteirt* is = W. *anterth* the time between 9 A. M. and noon.

2. The *inneonaid* of *YBL* would mean « they strike » (*inneonaim* I strike, stamp. O'R.), cognate with *indeoin* « anvil », W. *einion gof*. The *immainait* of *LU*. is obscure. The *ainait* may be for *oinait*, *cenait* = a Latin *unant* (« dividere potius quam unare », Tertullian). If so, the *inneonaid* of *YBL* is a scribal error for *immoenaid*. *E* substitutes *tinolat* « they gather ».

3. *moir* here seems a comparative, as in chap. XXIV, supra p. 57, and in the passages cited by Zimmer (Kuhn's Zeitschrift, xxviii, 370) from *LU*. 59a 35 and *LL*. 252b, 25, 30, 35.

4. *sesbeim*. So in the Tripartite Life, 88, Ciaran hears the *fogur ocus sesbeim inna lungai* « the noise and oarstroke of Diarmait's vessel ». *seis* or *seist* tumult, noise, bustle, P. O'C.

5. Cf. Aparuit illis columpna in mari... Cum autem appropinquassent, vir Dei asspiciebat summitatem illius : tamen minime videre potuit pre altitudine illius, namque altior erat pene quam aer. Porro cooperta fuit ex raro conopeo : in tantum rarus erat, ut navis possit transire per foramina illius. Ignorabant de qua creatura est factus ipse conopeus : habebat colorem argenti ... ait ad illos vir Dei : Mittite navim intus per aliquod foramen, ut videamus diligenter magnalia creatoris nostri ». Perigrinatio, p. 27. The Irish word, *conopeus* or *conopeum* seems suggested by the canopy formerly suspended over the altar to keep off flies : *Conopeum* in simlitudine retis con-

co leith iss *ed* bói and íarna thom*us* i nArd Ma(cha. Co cua-) latár da*no* iarsain guth mór solusglan do úacht*ur* (na colomna) út : sech ní fetatar cía b*er*la rolabair 7 cid[1] rolabair.

XXVII.

Atchiat insi aile da*no* f*or* óenchois .i. óenchos (oca fulang[2]). *Ocus* imrais*et* a timchell d'íarraid chonairi inti, 7 ni (fuaratar)[3] [*YBL.*, col. 383] nach conair indte, *acht* adchoncatar a n-ichtar na coise tsís dorus fordunta[4] fó glas. Athgenatar-som ba sí sen conair noteighthe isan indsi, 7 adchonncatar arathor a n-ochtar na hindsi; sech ní acaillset neach, ní ros-acaill neach iat. Tecad[5] ass for cúlo.

[XXVIII.]

Rancatar iarsin indsi móir, 7 mag mor inte, 7 magsliab mór inti cen f*r*aech, is se ferach, slemoin. *Con*ac[at]ar dun mór ard isinn indsi sin, is e daingen, a comfoc*us* don muir, 7 teach mor cumdachta and co ndaghdhergudhaib. *Secht* n-ingena déc macdhachta ic denom[6] [col. 384] fothraicthe and. *Ocus* dolo-tar isan n-indsi sin co ndesitar for cnucc andorus[7] an duine. Is *ed* asb*er*t Mael d*uin* : « Is derb lind t*r*a as[8] dund dognit*her* an fothrocadh út ». T*r*ath nona iarom *con*acatar marcach for each[9] mbuadha don dun. Eachdillat maith cumtachta foa

1. no cidh b*er*la, *YBL.*
2. Sic, *YBL.*
3. acht ni fuaratar, *YBL.* Here ends the second fragment in LU.
4. duntæ, *H.*
5. tegait, *H.*
6. macdacht oc denamh, *H.*
7. andorus andorus, *YBL.*
8. ni, *H.*
9. eoch, *H.*

offered by me on the altar of Armagh ». Two ounces and a half was its weight when measured (afterwards) in Armagh.

And then they heard a voice from the summit of yonder pillar, mighty, and clear, and distinct. But they knew not the tongue it spake, or the words it uttered[1].

XXVII.

Then they see another island (standing) on a single pedestal, to wit, one foot supporting it. And they rowed round it to seek a way into it, and they found no way thereinto; but they saw down in the base of the pedestal a closed door under lock. They understood that *that* was the way by which the island was entered. And they saw a plow on the top of the island; but they held speech with no one, and no one held speech with them. They (then) go away back (to sea).

XXVIII.

After that they came to a large island, and there was a great plain therein, and on this a great table-land[2], heatherless, but grassy and smooth. They saw in that island near the sea, a fortress, large, high and strong, and a great house therein adorned and with good couches. Seventeen grown-up girls were there, preparing a bath. And they (Mael duin and his men) landed on that island and sate on a hillock before[3] the fort. Mael duin said this: « We are sure that yonder bath is getting ready for us ». Now at the hour of none they beheld a rider on a race-horse[4] (coming) to the fortress. A good, adorned horsecloth under her seat: she wore a hood, blue

textum propter muscas et culices. Nam culix conix hebra i ce dicitur... *Conofeo* muscarum rete uel ornamentum subtilissimum. Ms. Reg. Christinae (bibl. Vatican.) N° 215, f° 99 ».

1. Here, surely, we have some of that magic of Celtic romance, which Matthew Arnold loved and praised.

2. I conjecture this to be the meaning of *mag-sliab*, lit. « plain-mountain ». Cf. *maig-réid* supra.

3. *andorus*, O. Ir. *indorus*, a nominal preposition meaning « before ».

4. Lit. « horse of victory ».

suidhiu. Cocholl gorm geslach uimme. Brat cimsach corc*r*a uime. Lamanda co n-órphell[1] imma lamaib, 7 iallac*r*and[2] cumdachta imma chosa[3]. Am*al* t*ur*laingis fo cétoir gabais ingen dona hingenaib an t-each. Luid iarsin isan dun 7 luid isan fothrucadh. Adconcatar im*murro* ba bean tarblaing dind each, 7 nir'bo chian íarsin doluid ingen dona hingenaib ['nandochumm[4]]. « Focen bar tiachtu! » ol sí. « Tæd isin dun: dobarn-gair[5] ind rigan ». Lotar isin dun iarom: fothraicset[6] uile; 7 siasair an rigan isand-ara leith don tigh 7 a secht n-ingena déc uimpe. Siasair Mæl duin da*no* isan leith n-aile anircomair na rigna, 7 a secht fir d*éc* uime. Dobreath iarum mías co ndaigbiudh fuirre do Mælduin, 7 lestar do glain co ndaiglind[7] ina farrudh, 7 mías cacha trir 7 lestar ga*ch*a trir dia muintir. O roscaichset[8] a p*r*aind, is *ed* asb*er*t an rigan: « Cindus *con*tuilfet ind óighidh[9]? » ol si. « Indus asb*er*a-su », ol Mæl duin. « Arfecht[10] arfuiris », ol si, « bar tiachta-si dinn indsi. Gaibedh cea*ch*tar uaib a mnái[11] .i. a fil ana ercomair, 7 tíat isan imdhai aracul[12] ». Ar batar secht n-imdadha[13] dec cumdachta [isin tig] co ndagdergudhaib iarna cuire-som. Foiset[14] immalle iarum na *secht* fir déc 7 na secht n-ingena déc macdhacht, 7 faidhis[15] Mael duin lasan rigain. Con tuiled iarsuidhe co-mmatin arnamarach. At*r*achtatar iarom iar maitin[16]. « Anaidh[17] sund », ol an rigan, « *ocus* ní toeth[18] æss foraib, acht an æs inob-tarras[19]; 7 ro[b]bia bithbeatho dog*rés*, 7 a ndo[b]-farnic

1. orphelt, *H.*
2. iallac*r*ando, *H.*
3. Sic, *YBL*, *read* cossa.
4. Sic, *H.*
5. dobar-gair, *H.*
6. nos-fot*r*aicet, *H.*
7. Sic, *H.*, lestar co nglain do daiglind, *YBL.*, lestar di glain co ndaglionn, *H.*
8. o roscaitsid, *YBL.*
9. Sic, *H.*, inna haidigh, *YBL.*
10. arfes, *H.*
11. mnúi, *YBL.*
12. Sic, *H.*, fola culo, *YBL.*
13. nimdagha, *YBL.*
14. feotar, *H.*
15. fiu, *H.*
16. arabaruch, *H.*
17. Sic, *K.* Anaigh, *YBL.*
18. Sic, *H.* thæd, *YBL.*
19. an oess indubar-tarraid bete ann, *H.*

and .....[1] she wore a bordered[2], purple mantle. Gloves with gold embroidery[3] on her hands; and on her feet adorned sandals. As she alighted, a girl of the girls at once took the horse. Then she entered the fortress and went into the bath. Then they saw that it was a woman that had alighted from the horse, and not long afterwards came a girl of the girls unto them. « Welcome is your arrival! » saith she. « Come into the fort: the queen invites you[4] ». So they entered the fort and they all bathed. The queen sat[5] on one side of the house, and her seventeen girls about her. Mael duin sat on the other side, overagainst the queen, with his seventeen men around him. Then a platter with good food thereon was brought to Mael duin, and along with it a vessel of glass full of good liquor; and (there was) a platter for every three and a vessel for every three of his people. When they had eaten[6] their dinner the queen said this: « How will the guests sleep? » saith she. « As thou shalt say », saith Mael duin. « Your going from the island », saith she, « ... ...[7]. Let each of you take his woman, even her who is overagainst him, and let him go into the chamber behind her ». For there were seventeen canopied chambers in the house with good beds set. So the seventeen men and the seventeen grown-up girls slept together, and Mael duin slept with the queen. After this they slumbered till the morrow morning. Then after morning they arose (to depart). « Stay here », saith the queen, « and age will not fall on you, but the age that ye have at-

1. *geslach* « worked? », O'R. has « *geaslach* active i. e. gniomhach », and P. O'C. has *giostal* and *giustal* .i. gniomh no gaisceadh, a feat or exploit, a joust or tilt.

2. *cimsach*, P. O'C's *ciomsach* hemmed, edged, fringed, bordered, a derivative of *cimas, cimmas* F., Ital. *cimossa* (Ascoli).

3. *crfhell* = Fr. *orfroi*, v. fr. *orfrais, orfrisiel*; mlat. *aurifrigium*.

4. *do-bar-gair* : This form of the infixed personal pron. of pl. 2 is common in Middle-Irish. See many examples in Revue Celtique, III, 95, to which add *ro-far-cruthaigte*, LB. 184[a] and *ro-bar dimionigs bar*, LB. 184[b].

5. *sisair* a reduplicated deponential t-preterite ex **sisad-tai-r* · cf. skr. *sidimi* ex **sisdami*, **sisadami*.

6. *ro-s-caichset* corrupt speiling for *ro-s-caithset* « they consumed it ».

7. *furcas* « entertainment », O'R.; but here *arfuris* seems a verb.

arrǽr dofar-icba[1] cach n-aidchi[2] cen nach sæthar. *Ocus* na bidh for fændil[3] ni bus sia[4] o inis do inis forsan n-occian! »

« Aisneidh[5] dún », ol Mæl duin, « cindas atái[6] sund? ».

« Ni con andsa[7] son eim », ol si. « Robói fer maith isan indsi-síu, rí na hindsi. As do rucussa na *secht* n-ingena dec út[8], 7 [messi] a math*air*. Atrubalt iarom [a n-athair,[9]] 7 ní fargaib fer comurbai, co rogabussa rigi na hindsi-seo », ol si, « ana diaidh. Tiagsa », ol sí, « im-magh mór fil isand indsi do brithemnacht 7 do et*ercert* na tuaithe cach día ».

« Inge cid dia teighe uann aniu? » ol Mæl duin.

« Mane thiasur-sa », ol sí, « nin-tiucba a ndon-farnic[10] arráir[11]. Anaid amain[12] », ol si, « anbar tigh[13], 7 ní ba heicen[14] duib na*ch* sæthar[15]. Ragad-sa do breithemnacht na tuathe dobarcenn ».

Batar tri míssa an gemridh[16] iarom isand indsi sin, 7 andar léo batar teora[17] b*liadna*. « Is fata atam[18] sund », ar fer dia muintir fri Mæl duin. « Cidh na hascnom diar tír? » ar sé.

« Ni maith a n-adb*ere* », ar Mæl duin, « ar nochon fuigbem inar tir fén ní as ferr anda an ni fogabum sund[19] ».

1. a ndofarnic araer dofairgeb cech n-aidche, *YBL.*
2. dofar-faircebha dogres dano, ol sí, an dofairnic innocht, *H.*
3. foenniul, *H.*
4. ni ba sire, *H.*
5. Assneis, *H.*
6. do thescmalt sa, *H.*
7. assa, *H.*
8. ucut, *H.*
9. Sic, *H.*
10. ni ticfa a ndon-anic, *H.*
11. Sic, *H.*, a hireir, *YBL.*
12. Anaidsi namma, *H.*
13. in f*or*tigh, *H.*
14. ar ní bi ecen, *H.*
15. n-aill, *H.*
16. in gamridh sin, *H.*
17. Sic, *H.*, .iii., *YBL.*
18. is cian ataum, *H.*
19. Ní con bia inar tir fén ar fuirec sunt, ol se, *H.*

tained[1]. And lasting life ye shall have always[2]; and what came to you[3] last night shall[4] come to you every night without any labour. And be no longer awandering from island to island on the ocean! »

« Tell us », saith Mael duin, « how thou art here ».

« Not hard (to say)[5], indeed », she saith. There dwelt a good man in this island, the king of the island. To him I bore yon seventeen girls, and I was their mother. Then their father died, and left no heir. So I took the kingship of this island after him. Every day », she saith, « I go into the great plain there is in the island, to judge the folk and to decide (their disputes) ».

« But why dost thou leave us today? » saith Mael duin.

« Unless I go », she saith, « what happened to us last night will not come to us (again). Only stay », she saith, « in your[6] house, and ye need not labour. I will go to judge the folk for sake of you[7] ».

So they abode in that island for the three months of winter; and it seemed to them that (those months) were three years. « It is long we are here », saith one of his people to Mael duin. « Why do we not fare to our country? » saith he.

« What you say is not good », saith Mael duin: « for we shall not find in our own country aught better than that which we find here ».

1. *in-dob-tarras,* lit. « in which ye have been found ».

2. Cf. Calypso: τὸν μὲν ἐγὼ φιλέων τε καὶ ἔτρεφον, ἠδὲ ἔφασκον θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήραον ἤματα πάντα, Odyssey, v. 135, 136.

3. *dofairnic* redupl. pret. of *do-foricim.*

4. *do-far-faircebha, H,* redupl. fut. act. sg. 3 of the independent form of *tuargabaim.* For the infixed pronoun *far, bar* see supra p. 65, note 4.

5. *ni con andsa* for the usual *ni ansa.*

6. *an-bar* the nasal is preserved intact, because the following pronoun began with *v*, not with *f* or *b*.

7. *do bar cenn* seems one of the many idiomatic expressions into which *cenn* enters. Compare *do chinn a mbid* « for sake of their food », *Saltair na Rann,* 3406.

Gabais[1] a mundter fodord mor f*r*i M*æl* duin, 7 is *ed* as-b*er*t[2]: « As mor seirc a mna la Mæl duin[3]. Anudh lee iarom massa thoil dó », ar an munter. « Ragmuitne[4] diar tir ».

« Ní anub-sa darbar n-eisse[5] », ar Mæl duin.

La n-æn and da*no* luid an rigan don breth dia teighedh gach lái. Lotar-som diaeisse ana curach. Doroich-si iarom[6] fora heoch, 7 focerd[7] [col. 385] ceirtle anandiaidh, 7 nos-geib Mæl duin 7 lili[8] dia laim. Boi snaithe din[9] chertle in a laim-si, 7 tairrngidh[10] an c*ur*ach cuice al-lus an tsnaithe don purt arculo.

Ansat lee iarom andsin .iii. missa fot*r*i[11]. Rancatar-som co-mairle iarom. « Is *ed* as derb linde, tra », ol a mundt*er*, « as mor serc a mna la Mæl duin. Is aire f*r*ithailes an certle co ro glena[12] dia laim diar mbreth forculo[13] don dun ». « F*r*ithail-edh neach aile an certle, 7 dia lile[14] dia laim, tescthar[15] de a lam », ol Mæl duin.

Dolotar-som[16] iarom ina curach. Focerd-si[17] an cer[t]le an-andiaid. Nogeib[18] fer aile isin curach, 7 lenaidh[19] dia laim.

1. Gabait, *H.*
2. conepertetatar, *H.*
3. liar toisechni, *H.*
4. 7 ragmai-ne, *H.*
5. ní aniuphsa dufornesi, *H.*
6. Roairighsi iarom an ní sin, 7 mos-tanic, *H.*
7. cairt, *H.*
8. liligh, *YBL.*, lil, *H.*
9. asan, *H.*
10. cor' tharraing, *H.*
11. Ansit bliadain n-aile, andar-leoso(m): *acht* is mí feabra ón, 7 ní hassa imram ann. Cobó tri dogene friu annsain, co ro ansat tri missa erraig ann, *H.*
12. is aire frisninnle in certle corogle, *H.*
13. atheruch, *H.*
14. lil, *H.*
15. a himdibhi, *H.*
16. Allotar som, *H.*
17. focart-si, *H.*
18. Frithinle, *H.*
19. linaigh, *YBL.*, lil, *H.*

(But) his people began to murmur greatly against Mael duin, and they said this : « Great is the love which Mael duin hath for his woman. Let him, then, stay with her if he so desires », saith the people. « We will go to our country ».

« I will not stay after you », saith Mael duin.

One day, then, the queen went to the judging whereunto she used to go every day. When she had gone[1] they went on board their boat. Then she comes on her horse and flings a clew after them, and Mael duin catches it, and it clung[2] to his hand. A thread of the clew was in her band, and she draws the boat unto her, by means of the thread, back to the harbour.

So then they stayed with her thrice three months[3]. Then they came to (this) counsel. « Of this we are sure, now, » saith his people, « that great is Mael duin's love for his woman. Therefore he attends the clew that it may cleave to his hand and that we may be brought back to the fortress ». « Let some one else attend the clew », saith Mael duin, « and if it clings to his hand, let his hand be cut off ».

So they went on board their boat. (The queen came and) flung the clew after them. Another man in the boat catches

1. Lit. after her.

2. In *lil-i* (if this be the true reading) the *-i* seems a suffixed pronoun in the nom. sg. The *lil* is the redupl. pret. sg. 3 of *lenim*.

3. Something appears to be lost here. *H* has : « They remained, as seemed to them, another year; but it was (only) the month of February ; and not easy was it to voyage then. And thrice she dealt with them in that wise, so that they remained there for three months of spring ».

Benaid[1] Diuran a laim de[2], *con*-dorcoir[3] lasin certle. O'tconnairc-si[4] ón anísin focetoir, gabais gol[5] 7 eigem, cor'bo ængair, gol 7 egem a tír[6] uile. Conidh amlaidh-sin doerlaiset uaidhe[7] asand indsi.

[XXIX.]

Batar re mor chían iarsin *for*sna tonda for imluadh, co fuaratar indsi co *cr*annaib indti cosmail *fr*i sailich no coll. Toirrthi amra *for*aib. Bolca mor[a] foraib. Lomairset abaill mbic dib iarom, 7 focresa *cr*andchor léo iarom dus cia no*fr*omobadh a toradh búi forsin abaill. Dorochoir[8] do Mæl d*uin*. Faiscis drecht dib il-lestar, 7 ibis, 7 focherd a suan chotalta on *tr*ath sin cusan *tr*ath cetna arnamarach; *ocus* ní fes a béo seach a marb, 7 a cubur d*er*g ima beolu co ro duiscestair arnabarach.

Asb*er*t friu: « Teclomaidh[9] », ar se, « an toradhsa, ar is mor a feb*us* ». Tecloimsed[10] iarom, 7 conmescad uisci airi, do mesrug*ud* a mesca 7 a cotalta. Teclaimsed an ba de iarom, 7 nofaisced 7 línad[11] an ba di lest*r*aib léo, 7 immraised onn innsi sin.

1. Benaig, *YBL.*, Rombi, *H.*
2. disuidiu, *H.*
3. condofargaip, *H.*
4. Am*al* atconnaircsi, *H.*
5. mairg, *H.*
6. in tuat(h), *H.*
7. Sic, *H.*, terlaised uaidib, *YBL.*
8. Sic, *H.*, Dofocoir, *YBL.*
9. Sic, *H.*, teclumaigh, *YBL.*
10. teglamsat, *H.*
11. rofaiscsiot 7 liontar, *H.*

it, and it clings to his hand. Diuran cuts off his hand, and it fell, with the clew, (into the sea). When she saw that, she at once began to wail and shriek, so that all the land was one cry, wail and shrieking.

So in that wise they escaped from her[1] out of the island.

XXIX.

They were for a very long while afterwards driven about on the waves, till they found an island with trees upon it like willow[2] or hazel. Thereon were marvellous fruits thereon, great berries. So of these then they stript a little tree[3], and then they cast lots to see who should prove the fruit that had been on the tree. (The lot) fell to Mael duin. He squeezed[4] some of the berries into a vessel and drank (the juice), and it cast him into a deep sleep from that hour to the same hour on the morrow. And they knew not whether he was alive or dead, with the red foam[5] round his lips, till on the morrow he awoke.

(Then) he said to them : « Gather ye this fruit, for great is its excellence ». So they gathered (it), and they mingled water with it, to moderate its power to intoxicate and send asleep. Then they gathered all there was of it, and were squeezing it, and filling (with its juice) all the vessels they had; and (then) they rowed away from that island.

1. I here translate from *H*.
2. *sailich* acc. sg. of *sail* = Lat. *salix*, W. *helyg-en*.
3. *aball* acc. sg. of *aball*, which here means, not as usual « appletree », but « tree ». So in Icelandic the word cognate with *oak* has been generalised, and means « tree ».
4. *faiscis*, s-pret. sg. 3 of *faiscim* I squeeze, W. *gwasgu*.
5. *cubur* = *cubhar* froth, foam, scum or spume, P. O'C.

[XXX.]

Foscerd[1] iarsin i n-araile indsi moir. Fidhbadh inda[la]leath di, ibair 7 daraig mora i suidhiu. Machaire an leath [col. 386] aile dhe 7 loch bec inti. Treta mora indti di cairib. *Con*acatar eclais mbic 7 dun and[2]. Lotar donn eclais[3]. Senoir clerigh leith isand eclais, 7 rothuighestair a [f]indfudh uile hé. IMcomaircis Mæl duin do: « Can duit? » ol se.

« Meisse an coicedh fer d*éc* di munt*ir* Brenaind Birra[4]. Dodeachomar diar n-ailithri[5] isin [n-]ocian, *con*do-tarrla isan indsi-[se][6]. Atbathadar uile[7] *acht* messi amænur ». *Ocus* doarfaidh[8] doib iarsin pollere[9] Brenaind doucsat[10] leo dia n-ailithri. Rodo-slechtatar-som uile don pollaire[11], 7 dob*er*t Mæl duin poic dó.

« Toimlidh[12] t*r*a », ol an senoir, « bar lór dona cairib, 7 na caithidh forcraidh dar bar ndo[e]thain ».

B[i]atar iarom re and for feolaib na caireach [méth][13].

La n-aill ann doib, am*al* batar oc deicsin asan[14] indsi uaidib, adchíad[15] nell aníardess andochum. Iar cén iarom, am*al* botar ac[a]decsin b[e]ós, rathaighset ba hén bói and, ar adchitis na heite ac foluamuin. Iss *ed* doluid iarum isin n-insi co rotairis

1. Foscairt, *H.*
2. *For* « 7 dun and » *H. has:* 7 sí fo eidhiunn.
3. di suide, *H.*
4. Biroir, *H.*
5. dodeocator dia n-ailithri, *H.*
6. *con*ta-tarla isin n-insi-se, *H.*
7. mo ceile, *H.*
8. Tonarfaidh, *H.*
9. polaire, *H.*
10. ronucsat, *H.*
11. noda-sensat iarum don polaire, *H.*
12. Toimligh, *YBL.* Tomlid tra mar as tol liph, *H.*
13. Sic, *H.*
14. Sic, *H.*, isan, *YBL.*
15. conaccatar, *YBL.*

XXX.

Thereafter they land[1] on another large island. One of its two sides was a wood with yews and great oaks herein. The other side was a plain with a little lake in it. Great herds of sheep were therein. They beheld there a small church and a fortress. They went to the church. An ancient grey cleric[2] was in the church, and his hair clothed him altogether. Mael duin asked him: « Whence art thou? » saith he.

« I am the fifteenth man of the community of Brenainn of Birr. We went on our pilgrimage into the ocean and came into this island. They have all died save me alone ». And then he shewed them Brenainn's tablet[3], which they (the monks) had taken with them on their pilgrimage. They all prostrated themselves to the tablet[4], and Mael duin gave it a kiss.

« Now », saith the ancient man, « eat your fill of the sheep, and do not consume more than sufficeth you ».

So for a season they are fed[5] there on the flesh of the fat sheep.

One day, then, as they were looking out from the island they see (what they take to be) a cloud coming towards them from the south-west. After a while, as they were still looking, they perceived that it was a bird; for they saw the pinions waving. Then it came into the island and alighted on a hill

1. *fo-s-cerd*. There is no nominative to this verb. Read perhaps *fos-cerdat*.
2. Lit. « an ancient man of a gray cleric », a common Irish idiom.
3. *p laire, pollere, pollaire*, a loan from Lat. *pugillares*.
4. According to *H* : « they sained themselves with the tablet ».
5. *Biatar* (= biathatar) pres. ind. pass. pl. 3 of *biathaim*.

for tulaich[1] búi a comfoc*us* an locho[2]. Dorumenatar iarum a mbrith do ina chrobaib forsin muir[3]. Dob*er*t les da*no* gesca do crund mor[4]. Metit[h]er æn na ndarach mor[5] an gesca. Lamgesca mora ás[6], barr mordluith fair co nduillib uraib. Torad trom imdha fair, bolga d*er*ga fair cosmaile f*ri* [cæra[7]] fínemna, acht nama batar uilliu som[8]. Batar-som a foluch iarom ac fegad[9] cid dogenath. Robói[10] seal ina tost ara scís. Gabais alaill do torudh an craind do ithe. Tolluidh iarum Mæl duin co mbúi for ur na tulcha i raibe an t-en, dus an dingnedh ní d'ulc fris, 7 ní dherna ón. Dolotar a munt*er* uile inadhiaidh isan maighinsin.

« Tíat ænfer uainn », ar Mæl duin, « coro thecla[ma] ní do thorudh in gesci file[11] arbelaib an eoin ».

Luidh ænfer uaidhib iarom, 7 teclamaidh[12] drecht dina bolgaib, 7 ní rocairigh, 7 ní accai an t-en, 7 ní rala cor de. Lotarsom[13] an ocht feraib déc, co mbatar cona sciathaib forachulo, 7 ni dernai ní d'ulc friu.

Trath nona do ló iarom conacatar di sain-en[14] mora aniardes bail asa tudhchaidh an t-én mor[15], *con*da-turnsad[16] arbelaib an eoin moir. O robatar ciana ina tost gabsad eclaim 7 lomrud ina mil batar im oilib 7 im smeich[17] an eoin moir, 7 imma suilib 7 ima cluasa.

Batar occa co fescor. Gabsad[18] a t*r*iur andside ithe na cér 7

1. conid forruim isind tulaigh, *YBL.*
2. don loch, *YBL.*
3. Atraighsetar dia mbrit ina crob, ar ba met inna mid telcha no na tige mara, *H.*
4. an etargnaidh, *H.*
5. mær æn inna ndarach, *H.*
6. 7 gesce 7 lama im*da* ass, *H.*
7. Sic, *H.*
8. uilliu do caoraib cosmaile fri finairne, *H.*
9. oca deicsin, *H.*
10. o ropoi, *H.*
11. Sic, *H.*, an crainn foil, *YBL.*
12. teclamaigh, *YBL.*, teclam, *H.*
13. *Here YBL. inserts* uaid saide.
14. da seinen, *H.*
15. *YBL. inserts* conda-tudcaidh ant-én mor.
16. conda-forruimset, *H.*
17. lomrud ina cart robotar in oilib 7 for smeachaib, *H.*
18. Diud lai iarum gabsat, *H.*

near the lake. Then they supposed[1] it would carry them in its talons out to sea[2]. Now it brought with it a branch of a great tree. Bigger than one of the great oaks (was) the branch. Large twigs[3] (grew) out of it, and a dense top was on it (covered) with fresh leaves. Heavy, abundant fruit it bore — red berries like unto grapes[4] — only they were bigger[5]. So (the wanderers) werein hiding, a-watching what the bird would do. Because of its weariness, it remained for a while at rest. (Then) it began to eat some of the fruit of the tree. So Mael duin went till he was at the edge of the hill on which the bird was, to see whether it would do him any evil, and it did none. All his people then went after him into that place.

« Let one of us go », saith Mael duin, « and gather some of the fruit of the branch[6] which is before the bird ».

So one of them went, and he gathers a portion of the berries, and the bird blamed him not, and did not (even) look (at him) or make a movement. They, the eighteen men, with their shields, went behind it, and it did no evil to them.

Now at the hour of none of the day they beheld two great eagles[7] in the southwest, in the place whence the great bird had come, and they swooped down in front of the great bird. When they had been for a long while at rest, they began to pick and strip off the lice that infested the upper and lower parts of the great bird's jaws, and its eyes and ears.

They (the two eagles) kept at this till vespers. Then the three of them began to eat the berries and the fruit of the branch. From the morrow morning till mid-day, they were

1. *do-ru-ménatar*, act. perf. pl. 3 of *domuiniur*.
2. Cf. Ibn Batuta's description of the *rukh*, cited in Yule's *Marco Polo*, II, 412.
3. Lit. « hand-branches ».
4. Lit. « berries of a vine » (*fínemain*).
5. *uilliu* compar. of *oll* (= πολλός) « great, large, vast », P. O'C.
6. The *gesci* (branch) of *H* is here better than the *crainn* of *YBL*.
7. *sen-ín*, P. O'C's « *sein éan* an eagle, Alb. q. d. longlived bird ».

toraidh na gessca. O matain arabarach co medon lái gabsad eclaim ina n-anmanda cetna assa curp uile, 7 tochora na senchluma[1] ass 7 ina senland na claime do ecloim coler ass. Medonlai im*murro* lomarsat[2] na bolga din chruib 7 nos-bruiddís cona nguilbnib *f*risna clocho, 7 fos-cerditís iarom isind loch co raba a uan derg fair. Luidh iarsen an t-én mor isand loch, 7 bói occa nigi and cofoc*us* do díudh lái. Doluid asand loch iarsin, 7 f*or*ruim a maighin aile isin telaig cetna, arna dicsitis inna mila tallta ass[3].

Matain arnamarach dogensatar[4] ind[5] eoin beo*us* ecláim 7 sliachtad[6] inna cluma cona nguilbnib, am*al* bidh co cir dognethi. Batar occe co medhon laithe. Ansad[7] iarom biucan, 7 lotar iarum il-leth assa[8] tudchatar ríam.

Airisis[9] im*murro* an t-en mor dianéis occa clumad[10] 7 ac fochrothadh a eite co cend an t*r*eas læ. Cotn-ocaib iarom t*r*ath t*er*te an t*r*easlái 7 foluastar fot*r*i immon indsi, 7 foruim biucan airisse arin teal*aig*[11] cetna, 7 luid ass iarsen hi fot al-leith asa tudhchaidh[12] riam. Déiniu 7 tressiu a luamuin an fecht sain andas ríam, co mbo foll*us* doib uile ba hathnughudh dó a senddataidh a n-oitidh[13], iar mbreithir innd [ḟ]atha adb*eir* Renouabitur ut aquil[e] iuuen[col. 387]-tus tua.

Ba hand asb*er*t Diuran ic féghadh[14] an moradamra sin:

1. tocur na senclum, *H.*
2. lommairsit, *H.*
3. arna digsitis ind na mila lotar as riam, *H.*
4. dogensat, *H.*
5. Sic, *H.*, an, *YBL.*
6. sliachad, *H.*
7. ansit, *H.*
8. dia, *H.*
9. anis, *H.*
10. oc comhgabail, *H.*
11. Sic; *H.*, tecluim, *YBL.*
12. dia dtulaidh, *H.*
13. hathnudhugh dó a senddataigh an oitigh, *YBL.*, hathnududh di sentaid in oetidh, *H.*
14. iar n-aicsin, *H.*

picking[1] the same vermin out of all its body, and plucking the old feathers out of it, and picking out completely the old scales of the mange. At midday, however, they stript the berries from the branch, and with their beaks they were breaking them against the stones, and then casting them into the lake, so that its foam upon it became red. After that the great bird went into the lake and remained washing himself therein nearly till the close of the day. After that he went out of the lake, and settled on another place in the same hill, lest the lice which had been taken out of him should come (again).

On the morrow morning the (two) birds with their bills still picked and sleeked[2] the plumage (of the third), as if it were done with a comb. They kept at this till midday. Then they rested a little, and then they went away to the quarter whence they had come.

Howbeit the great bird remained behind them preening[3] himself and shaking[4] his pinions till the end of the third day. There at the hour of tierce on the third day he soared up and flew thrice round the island, and alighted for a little rest on the same hill. And afterwards he fared afar towards the quarter whence he had come. Swifter and stronger (was) his flight at that time than (it had been) before. Wherefore it was manifest to them all that this was his renewal from old age into youth, according to the word of the prophet, who saith *Thy youth shall be renewed like the eagle's*[5].

Then Diurán, seeing that great marvel, said: « Let us go,

1. *eclaim* and *eclom* infra seem cognate with *teclamaim* = *doecmallaim*.

2. « *sliachtadh* .i. *sliogadh* a cutting or hacking » P. O'C. But *sliogadh* rather means « smoothing », polishing « rendering soft and glossy » (see O'R. s. vv. *sliogach, sliogaim*, and the Highland Society's Dictionary s. v. *sliogadh*) and seems borrowed from the Eng. to *sleek*, or Icel. *slikja*.

3. *clúmadh*, lit. « feathering ».

4. *focrothadh*: cf. rothochroithed sliab nGargain uli, LB. 73a.

5. Psalm 102. 5. See Notker cited by W. Wackernagel, *Kleinere Schriften*, III, 187.

« Tiagham », ar se, « isan loch diar n-athnugudh[1] baile an rohathnuighedh an t-en[2] ».

« Nátho », ar a chele, « ar foragaib an t-en a nem[3] and ».

« Ní maith a n-asberi », ol sé[4]: « ragadsa[5] cetamus ind ».

Luid iarum ind 7 not-fot*r*aic and, 7 mescais ina beolu a n-uisce, 7 ibis lomainn de. Ogslan a suile[6] iarsin aired robo béo[7], 7 ní torchair[8] fiacail dó, na foiltne dia fult, 7 ní raibi é*n*e*r*ti[9] na indlob*r*a fair[10] o sin immach riam.

Ceileb*r*aised iarsin dia senoir, *ocus*[11] dobertadar lón léo dona cairib[12]. Focerdat[13] a c*ur*ach for muir, 7 sirit iarom an aicían[14].

XXXI.

Fogabat indsi moir aile, 7 mag mor reidh inte. Sochaide mor oc cluiche 7 ic gairib cen airisium et*ir* issan magh-sin. Certar[15] crandchor léo[som] dus cia dothocradh[16] dul isand-innsi dia p*ro*madh. Dochuir[17] son don tres comalta M*aile* d*uin*[18]. A ndoluid sidhe fochetoir gabais cluiche 7 sirgaire léo[19], am*al* bid occaib nobeith o ais. Batar re fota[20] cian occa irrnaidhiu, 7 ní taneic chucco. Fon-acbat[21] iarom.

1. athnudugh, *YBL.*, diunuch, *H.*
2. in senen, *H.*
3. oforacaib in t-en a neim, *H.*
4. Diuran, *H.*
5. ragatsa, *H.*
6. Sic, *H.*, ass uile, *YBL.*
7. eret romboi imbetu, *H.*
8. 7 ni con torcair dia cinn, *H.*
9. Sic, *H.*, eteri, *YBL.*
10. ni con rala inlobra na henirti fair, *H.*
11. *Sic, H.*, im, *YBL.*
12. di feol*ai* na caerach, *H.*
13. Fochartatar, *H.*
14. 7 cot-mescsat iarom dond aician, *H.*
15. Fochertar, *H.*
16. noragatht, *H.*
17. Dofuit, *H.*
18. Maoile d*uin* in doruaritt ann, *H.*
19. 7 gaire leosum 7 ni natgenatar et*a*rru fri oenuair, *H.*
20. mair, *H.*
21. Fonacabsat, *H.*

into the lake to renew ourselves where the bird has been renewed ».

« Nay », saith another, « for the bird hath left his venom therein ».

« Thou sayest ill », saith Diurán, « I the first will go into it ».

Then he went in and bathes himself[1] there, and plunged[2] the lips into (the) water, and drank sups thereof. Passing strong were his eyes thereafter so long as he remained alive; and not a tooth of him fell (from his jaw), nor a hair from his head[3]; and he never suffered weakness or infirmity from that time forth.

Thereafter they bade farewell to their ancient man; and of the sheep they took with them provision. They set their boat on the sea, and then they seek the ocean.

XXXI.

They find another large island, with a great level plain therein. A great multitude were on that plain, playing and laughing[4] without any cessation. Lots are cast by Mael duin and his men to see unto whom it should fall to enter the island and explore it. The lot fell on the third of Mael duin's fosterbrothers. When he went he at once began to play and to laugh continually along with the islanders, as if he had been by them all his life[5]. His comrades stayed for a long, long space expecting him, and he came not to them. So then they leave him[6].

1. *no-t-fotraic* for *no-d-fothraic*.

2. The usual meaning of *mescaim* is *I mingle*, Lat. *misceo*, But here, as in the *Tripartite Life*, p. 70 (*mescaid claideb n-and*) it seems to mean *I plunge*, and to be cognate with Lat. *mergo* from **mesgo*, Skr. *majj*.

3. Lit. hair (*coma*): *foiltne* is a single hair.

4. *gairib* seems a scribal error for *gáiri*.

5. *o ais*: this must be the meaning, but I have never met the phrase elsewhere.

6. This completes the punishment of the fosterbrothers for disobeying the druid. The other two fosterbrothers are disposed of in chaps. XI and XV.

XXXII.

Adchiat iarsin indsi n-aile nar'bo mor, 7 mur tendtidhe uimpe immacuairt, 7 imreithedh immon n-indsi imacuairt an mur sin. Bai dor*us* oslaic[th]i hi toib in muir sin. INtan iarom ticedh an dor*us* ina n-ercomair-sium beo*us* adchítis an indsi uile, 7 a mbith inte, 7 a hatrebthaidhi[1] uili .i. daine aille imda inte, 7 etaigi cumtachta imda[2], 7 lest*r*a orda ina lamaib ic fledhugud[3]. *Ocus* rochualatar a cormchéol. *Ocus* robatar re fota ic feghadh an adhamrai adchondcatar, 7 ba haibind léo.

XXXIII.

Nir'bu chian iar techt [doib] on indsi-sin, adchiat uaidıb coheter*c*hian et*ir* na tonda gnodh am*al* én úgel. Soiset braine an c*ur*aig cuce fodhes, do deiscin an neich adchondcatar. A ndolotar a comfoc*us* dó iarum ar imrum[4] conacatar ba duine bui and, 7 se tuighthe o findfut[h] giul a chuirp. Foidisium oc slechtanaib for carraic lethain.

A ndofoscaigset adochum tothlaigit bennachtain [col. 388] uadh, 7 imchomarcait do can doluidh isin carraic út.

« O Thoraich eim », ol sé, « dodechad-sa sund, 7 is a Tor-

1. Ms. hatrebthaighi.
2. imda, *YBL.*
3. fleghug*ud*, *YBL.*
4. *a*rimrum arimrum, *YBL.*

XXXII.

After that they sight another island, which was not large; and a fiery rampart was round about it; and that rampart used to revolve[1] round the island. There was an open doorway in the side of that rampart. Now, whenever the doorway would come (in its revolution) opposite to them, they used to see (through it) the whole island, and all that was therein, and all its indwellers, even human beings beautiful, abundant, wearing adorned garments, and feasting with golden vessels in their hands. And the wanderers heard their ale-music[2]. And for a long space were they seeing the marvel they beheld, and they deemed it delightful[3].

XXXIII.

Not long after they had gone from that island they see far off among the waves a shape (?) like a white bird. They turned the prow of the boat unto it southward, to perceive what they beheld. So when they had drawn near it in rowing they saw that it was a human being and that he was clothed only with the white hair of his body. He threw himself in prostrations on a broad rock.

When they had come to him, they entreat a blessing from him, and ask him whence he had gone to yonder rock.

« From Torach[4], verily », saith he, « I have come here, and

1. Lit. circumcurrebat.

2. *corm-cheol* drinking-music. Cf. *coirm-fleadh* a merry drinking treat, P. O'C.

3. Another specimen of the magic of Celtic romance. I know of no parallel to the revolving rampart of fire.

4. Torach is the name of an island off the coast of Donegal, where there were a monastery and a church in which S. Colomb cille was especially venerated.

aig rom-alt. Ranic dam iarom gursa coic inte, 7 bassa droch-coic, ar norenaind biadh inna hecailse a mbíinn ar seoto 7 muini dam fodhein, cor'bo lán mo theach leam di choilcthib 7 cherchaillib 7 d'etuch gach datha, et*ir* lín 7 olaind, 7 di chil-arnaib umaidhib[1] 7 di thellendaib becaib umaidhib, 7 di bret-nasaib argait co pletaib óir. *Con*a rabe ní bud iasacht as mo thig do gach ret as tascidhi do duine, et*ir* liubru ordhai 7 tiagha lebur cumdachtai umai 7 oir. *Ocus* foclaidind tighe na cille co mberind ilmuine eisib.

« Ba mór do*no* mo uall 7 mo dhium*us*.

« La n-oen dam (leg. da*no?*) dos-b*er*t f*r*im ara clasaind adh-nacol do cholaind aithich thuaithe dobreth isand indsi. Am*al* bassa i*con* adhnacol sin co cuala in guth f*r*ium aníss assan talmuin fom chossa. « Iiige na tochail an maighin-sin! » ol in guth. « Na tuc colaind an pec[th]aigh forum, os me duine næm, c*r*aibdeach ».

« Étrom 7 Dia », ol smé, « dober », la med mo dim*us*a.

« Amin », ol se, « dia nuduca-su f*or*msa », ol an duine nóem, « adbelad do béoil dia tres lai dhe, 7 bat ifernach, 7 ní anfe som ann ».

ISb*er*t-sa f*r*isin senoir: « Cid do maith dobera-su damsa mani n-adhnas f*or*t an fer! »

« Beatha ṡuthain do aitreb lat la Día », ol sé.

« Can rofesar-sa ón? » ol sme.

« Ní ba handsa duit son », ol sé, « na aicce. An adhnacol

1. umaighib, *YBL*.

in Torach I was reared. Then it came to pass that I was cook therein; and I was an evil cook, for the food of the church wherein I was dwelling I used to sell for treasures and jewels for myself: so that my house became full of counterpanes and pillows and of raiment, both linen and wool, of every colour, and of brazen pails and of small brazen *tellenna*[1], and of brooches of silver with pins[2] of gold. Insomuch that unto my house there was nothing wanting[3] of all that is hoarded by man; both golden books and book-satchels adorned with brass and gold. And I used to dig under the houses of the church and carry many treasures out of them.

Great then was my pride and my haughtiness.

Now one day I was told to dig[4] a grave for the corpse of a peasant, which had been brought into the island. As I was (working) at that grave I heard from below me the voice out of the ground under my feet: « But do not dig up that place! », saith the voice. « Do not put the corpse of the sinner on *me* a holy pious person! »

« (Be it) between me and God, I will put (it) », say I, in my excessive haughtiness.

« Even so », saith he. « If you put it on me », saith the holy man, « thou shalt perish[5] on the third day hence, and thou shalt be an inhabitant of hell, and the corpse will not remain here ».

Said I to the ancient man: « What good wilt thou bestow upon me if I shall not bury[6] the man above you?

« To abide in eternal life along with God », saith he.

« How », say I, « shall I know that? »

« That is neither hard nor... for thee », saith he. « The

1. *tellennaib* pl. dat. of *tellenn*, which is to me ἅπαξ λεγόμενον.

2. *pletaib* pl. dat. of *plet* .i. nomen rinda dogniat cerda, H. 3. 18, p. 73, col. 3.

3. *iasacht* « a loan, a thing lent or borrowed » P. O'C. and therefore absent?

4. Lit. « that I should dig », *clasaind* 2dy s-fut. act. of *claidim* = W. *claddaf*.

5. *adbelod* (leg. *atbélat*) *do beoil* lit. « thy lips shall perish ». Or should we read *atbéla do beoil* « thy flesh shall perish? » — « *beoil* sometimes written for *feoil* flesh », P. O'C.

6. *adnas*, better *adnus*, s-fut. act. sg. 1 of *adnacim*.

noclaidhi bid lán anosa di ghainimh. Bid foll*us* duit ass sain nat cæmais adnocul in fir foromsa ce t*r*iallai ».

Nír'bo deiridh din breithir-sin antan ba lan an t-anacol din gainim. Adnacht iarom an cholaind a mbaile aile iarsin.

IN-alaile amser iarom cuiriu[s]sa curuch nua co nd*er*gcodail f*or* muir. Lod-sa am curach, 7 ba maith lium m'imchaisiu, 7 ní fargbus im thigh, o biuc co mor, ní nad rucad[1] lium, com choimtibh[2] 7 cingitib 7 com cearnaib. A mbassa ic feghad an mara in ducht sin[3], 7 ba feth dam in muir, dom-fecad gætha mora 7 nom-srengad isan muir, co na hacca tir na talum. Gabais tost mo c*ur*ach fom i suidhiu, *conach* bói cor do chor de arsin d'ænbailiu.

Am*al* dech*us*-sa immum gach leath conacca for mo laim deis an fer ina suidhiu forsin tuind. ISb*er*t rium iarom: « Ca leth teighi-se? » ol sé.

« Mellach lium », ol-sme, « al-leath teit m'imchaisse forsan muir ».

« Ní budh mell*ach* latsu ón dia festa an ceithirn fuil immut ».

« Citne cethirnn son? » ol sme f*r*is.

« Airet rosaigh t'imchaise uait for muir 7 suas coruice níullo

1. rucaid, *YBL*.
2. choimtigh, *YBL*.
3. *in ducht sin* = *an tucht sin*, infra, p. 88, the *t* of *tucht* being medialised by the nasal ending of the article, which here is in the acc. sg.

grave thou art digging will now become full of sand. Thence it will be manifest to thee that thou wilt not be able[1] to bury the man above me, (even) though thou triest ».

That word was not ended when the grave became full of the sand. So thereafter I buried[2] the corpse in another place.

Now at a certain time I set a new boat with tanned hide[3] on the sea. I went on board my boat, and I was glad to look around me: and I left in my house nothing, from small to great, that was not brought by me, with my vats[4] and goblets[5] and with my dishes[6]. While I was in that wise looking at the sea, and the sea was calm for me, great winds come upon me, and draw me into the main, so that I saw neither land nor soil. Here my boat became still, and thereafter it stirred not from one stead.

As I looked round me on every side, I beheld on my right hand the man sitting upon the wave. Then he said to me: « Whither goest thou? » saith he.

« Pleasant to me », say I[7], « is the direction in which I am gazing[8] over the sea ».

« It would not be pleasant to thee, if thou knewest the band[9] that surrounds thee ».

« What may this band be? » say I.

Saith he to me: « So far as thy sight reaches over sea and

1. *caemais*, O. Ir. *c'imais*, redupl. s-fut. sg. 2 of *cumcaim*.

2. *adnacht*, *t*- pret. sg. 1 of *adnacim*.

3. Literally « red hide »: compare « fecerunt naviculam ... et cooperuerunt illam coriis bovinis atque *rubricatis in cortice roborina* », Perigrinatio S. Brandani abbatis, ed. Schrœder, p. 6.

4. *coimtib* dat. pl. of *coimte* = *coimde* .i. dabhach, O'Cl « a keeve, vat or large tub », P. O'C.

5. *cingitib* dat. pl. of *cingit*, Corm. Tr. 34. cingit chormma, LB. 9b: is cingit an liach dia lessaigther in laec h biad, H. 2. 16, col. 117, s. v. *Ingir*.

6. *cearnaib* dat. pl. of *cern* = κέρνος, of which the dimin. *cernine* occurs in Corm. Tr. 37. *cearn arbair*, Keating cited by P. O'C., who explains *cearn* as « a certain dry measure ».

7. *smé*: this form of the pers. pron. of sg. 1 occurs elsewhere in this story. It is doubtful where the *s* is prothetic (as in *s-ní*, G. C. 325), or whether it stands for *os* in *os-mé*, G. C. 325.

8. Lit. my view goes. A similar expression is *rosaig t'imchaise*, infra.

9. *ceithirn* acc. sg. of *cetheern* (anglicised *kern*) a troop or company of foot-soldiers. P. O'C.

is æn-tor demna umut uile », ol sé frium, « ar do ṡaint 7 t'uaill 7 dium*us*, 7 ar do gait 7 ar do drochgnimu olchena. IN fetar », ol se, « cid aran tairis do curach? »

« Nochon[ḟ]etar eim », ol sme.

« Ni ragha ass sund do c*ur*ach assin baile atá co tarda mo re[i]r-se ».

« Bes ni fæl*us* », ol sme.

« Folilais im*murro* piana ifirnn mina ḟælais mo reir-si ».

Doluid imdochum iarom, 7 fuirmidh a laim form, 7 dorairngert-sa a reir dó.

« Cuir t*ra* », ol sé, « isan muir an uile n-inneam fuil occut isan curuch ».

« As liach ém », ol smé, « a dul im-mudhu ».

« Ní rága et*ir* a mudhu », ol sé. « Biaidh[1] nech dia tarmnaighfe ».

Fochiursa uile isin muir *acht* cuadh bec craind. « Eirg ass t*ra* ifechtsa », ol se frium, « 7 baile i roisfe[2] do curuch an and », 7 dob*er*t dam iarum cuadh medhguisce 7 *secht* mbairghina do lon.

« Lod-sa iarum », ol an senoir, « leath rom-fuc mo c*ur*ach 7 an gæth, ar ro[col. 389]-leices uaim mo rama 7 mo lúi. Am*al* bassa and iarum for imluadh et*ir* na tonna dom-cuirethar forsan carraic-si, 7 ba cundtabuirt liumsa iarom in ba rossocht[3] don[4] curuch, ar ní acca tir na talmuin sun*n*, 7 ba cuman lium iarom a n-ebradh rium iarom .i. bale a tairisedh mo

1. Here begins the second fragment in Egerton 1782 (fo. 125[a]): oir biaid nech dia tarmnaigfe be*us*.
2. roichfe, *E*.
3. rochtuin, *E*.
4. *Sic*, *E*., an, *YBL*.

up to the clouds is one crowd[1] of demons all around thee, because of thy covetousness and thy pride and haughtiness, and because of thy theft and thine other evil deeds. Knowest thou », saith he, « why thy boat stops? »

« Verily, I know not », say I.

« Thy boat shall not go out of the place wherein it stands until thou do[2] my will ».

« Mayhap I shall not endure it[3] », say I.

« Then thou wilt endure[4] the pains of hell unless thou endure my will ».

He came towards me then, and lays his hand on me; and I promised to do his will.

« Fling », saith he, « into the sea all the wealth[5] that thou hast in the boat ».

« It is a pity », say I, « that it should go to loss ».

« It shall in no wise go to loss. There will be one whom thou wilt profit ».

(Then) I fling every thing into the sea, save a little wooden cup. « Go now », saith he to me, « and forth the stead in which thy boat will pause[6] stay therein ». And then he gave me for provision a cup of whey-water and seven cakes.

« So I went », saith the ancient man, « in the direction that my boat and the wind carried me: for I had let go my oars and my rudder. As I was there then, tossing among the waves, I am cast upon this rock, and then I doubted whether the boat had stopt[7], for I saw neither land nor soil here. And then I remembered what had been said, namely, to stay in the stead

1. *for* .i. imat, O'Dav.

2. Lit. « give ».

3. *faelus* for *foilus*, the dependent form of the act. redupl. s-fut. sg. 1 of *folangim*.

4. *folilais*, the independent, and *faelais* the dependent, form of the same tense and verb, sg. 2.

5. *inneam* = O. Ir. *indeb*. Compare *almaim* for *almaib*, p. 55 note 5.

6. *roisfe*, *b*-fut act. sg. 3 of *roissim* « nuto »; *roissid* (gl. nutat) Ml. 21[a]: *roisis* (gl. nutavit) Ml. 84[c].

7. *rossocht* = *rosacht*, Ml. 18[d] 20, gen. *rosachtae* (gl. hessitationis) Ml. 19[a] 5.

churach anadh ann. Adom-racht am seasam iarom *co n*-acca carraig mbic *f*rissi tibedh an tonn. Biru[1] iarom mo chois forsan carraig mbic-sin, 7 aslúi mo churuch uaim », ol sé, « co--[num]tuargaib[2] suas an charraic 7 foscibset[3] na tonda forculo. Secht mbl*iadna* dam sund », ol se, « for na *secht* mbairgenaib 7 f*or*san cuadh medguisce tuc*us* lium on fir rom-leic uadh, 7 ní raibe ocum[4] *acht* mo chuadh medhgusce nama : búi sidhe and beo*us*. Ba sa i t*r*edhen*us* iarsin », ol sé. « Aithle mo t*r*eadhain iarom, t*r*ath nona, dócuirestair doburchú eicne dam asin muir. Imraidhi*us*sa[5] ocum for mo menmain na bo sochma[6] dam an t-ecne om do ithe[7]. Nan-cuirer arís isan muir[8], iarom », ol sé, « 7 bassa [hi] t*r*eadhan aile. Immon tres nónai iarom *con*acca dochuir doburchu an ecne[9] dam aris asin muir, 7 dochuirestair doburchu aile connudh lassamain, 7 suidhigis, 7 séitis *con*a anail, co rolas an tene ass[10]. Fonassa iarom an écne, [7 ba] *secht* mbl*iadna* aile dam an tucht sin, 7 dom-ficedh ecne gach día », ol sé, « [con a thinith[11]] 7 forbrigh an charrac[12] *con*idh mor hí. *Ocus* ní tabur dam mo b*r*atan dia *secht* mbl*iadan* iarsin. Bassa [hi] treadhan[13] aile aris. Immon

1. Rolasu, *E*.
2. conum-tuarcuib, *E*.
3. roscibset, *E*.
4. *con*na*ch*am-raba do lon, *E*.
5. Imradimsi, *E*.
6. soc*r*aid, *E*.
7. thomuilt, *E*.
8. 7 rus-curius doridisi issin muir.
9. con faca dob*ur*cu co n-ecne, *E*.
10. 7 rochoruig he 7 rolec a anail fon g*urr*u*s* fursuinn, *E*.
11. *Sic*, *E*.
12. rof*or*buir in charruic, *E*.
13. treaghan, *YBL*.

where my boat should stop. So I stood up[1] and saw a little crag against which the wave beat[2]. Then I set my foot on that little crag, and my boat escapes from me, and the crag lifted me up, and the waves withdrew[3]. Seven years am I here », saith he, « (living) on the seven cakes and on the cup of whey-water which was given[4] me by the man who sent me from him. And I had no (provision) save only my cup of whey-water. This still remained there. After that I was in a three-days-fast », saith he. « Now after my three days, at the hour of none, an otter brought me a salmon out of the sea. I pondered in my mind that it was not possible for me to eat a raw salmon. I throw it again into the sea », saith he, « and I was fasting for another space of three days. At the third none, then, I saw an otter bring the salmon to me again out of the sea, and another otter brought flaming firewood, and set it down, and blew[5] with his breath, so that the fire blazed thereout. So I cooked[6] the salmon[7], and for seven other years I lived in that wise. And every day », saith he, « a salmon used to come to me, with its fire, and the crag increaseth[8] so that (now) it is large. And on that day seven years my salmon is not given me : (so) I remained again (fasting) for ano-

1. *ad-em-racht* « I raised myself up », *t-* pret. sg. 1 with infixed pron. sg. 1 : pres. sg. 3, *atraig*, Windisch Wort. 380.

2. *tibed* here seems cognate with πτύω, πτύσω. Usually *tibed* means to laugh. So in the Life of Senan (Book of Lismore, fo. 20b 1) : *doroidis ma tonna adochum cu tibitis uirme.*

3. *foscibset* seems a scribal error for *rescibset*, s-pret. pl. 3 of *scibim*, verbal noun *scibind* supra, or *scibud*, LU. 27a : *scibeadh beathadh* i. *gluasact beathadh* « the course or order of life », P. O'C.

4. *tucus* for *tucad*, by analogy to O. Ir. *rotess*, *rochloss*, *adchess*, *focress*, G. C. 478.

5. *sèitis*, s-pret. sg. 3 of *sètim*.

6. *fonassa*, better *fonussa*, s-pret. sg. 1 of *fuinim*.

7. Porro septimo die aparuit michi ista petra in quam intravi, dimissa navicula atque percussa pede meo ut isset unde venerat, confestimque vidi illam cursu velocissimo sulcantem undas per equora ut rediret in patriam suam. Ego vero mansi hic. Circa horam nonam luter portavit michi prandium de mari, id est, piscem unum in ore suo, et fasciculum de sarminibus ad focum faciendum inter suos anteriores pedes, ambulans super duobus posterioribus. Cum posuisset ante me piscem et cremina, reversus est unde venerat. Ego vero accepto ferro silicem percussi fecique ignem de cremi-nibus et paravi michi cibum de illo pisce, *Perigr.* p. 33.

8. *forbrigh* should probably be *forbridh*, Old-Ir. *forbeir*.

tres nóin [don tredan][1] docarastar dam lethbarghen cruithnechta 7 ordu eisc. Aslui rium[2] iarom mo chuadh medgus*ce*[3], 7 dom-ainic cuadh comméd *fr*is do daghlind, *con*id-fuil isan charraic sunn, 7 bíd lan gach dhia. *Ocus* nim-farraidh[4] gæth, na fleochadh, na tes, na fuacht isan maighin-seo. It he mo t*ur*te*cht*asa sin[5] », ol an senoir.

INtan t*r*a tanic t*r*ath nóna iarom nosn-ic lethbargen[6] 7 ordo eisc gach fir dibseom uile, 7 fogebthe isan chódh bói bócomair an clerig isan charraic al-lór uile do daiglind. As-b*er*t an senoir f*r*iusom iarsin :

« Ricfaidh uile do for tír[7], 7 an fer romarb t'athair-seo, a Mael-duin, fon-ngébaid[8] a ndun arforcind, 7 ní romarbaid[9], *acht* tabruidh dilghudh dó, fobithín robar-sær-si Dia di morguasachtaib imdaib[10], 7 basa fir bidhbuidh báis dochena[11] ».

Ceileb*r*aiset iarom don tsenoir, 7 lotar for a n-indtiuch gnath*ach*[12].

XXXIV.

[col. 390] IAr te*cht* doib de sen iarum, arrancatar indsi co cet*r*aib imdaib, co ndamaib 7 buaib 7 chairib. Ní batar tigi na dune inti, 7 ethait iarom féolo na cairech. Ba handsin asb*er*tatar alaile dib, ic aicsin errich moir and : « Ba cosmail in t-errach[13] f*r*ia herrcho Er*enn*[14] ». « Is fir son ém », ol fairenn ele. « Forcométaidh he », ol Mæl duin, « *co n*-aicidh cia thés uaib in t-en ». *Con*accatar foluastar uaidhib sairdhes[15]. Im-

1. Sic, *E*.
2. erum, *E*.
3. *E*. inserts : do dermat.
4. nin-farraigh, *YBL*.
5. it he mo t*ur*tenasa sin, *YBL*. it iat sin mo úsa, *E*.
6. INtan don-anic n*oin* in lai dusn-ic lethuargen, *E*.
7. 7 fogabat hi cod in cl*é*r*ig* in doethain do daglinn, 7 rotharngair doib co riccfitis slán a tir ule, *E*.
8. fonn-gebaigh, *YBL*.
9. nis-marbuid, *E*.
10. *E inserts :* hi rababuir indallana.
11. *E omits* : 7 basa... dochena.
12. Celep*r*aid cach diarale dib, 7 lot*ar* som f*or*sind imarchor ngnath, *E*.
13. *YBL*. anterrich.
14. At*con*cat*ar* erruch mor ann cosmuil fri herrchu Hérinn, *E*.
15. Con facatar adil [leg. agil ?] for foluamuin sairdess, *E*.

ther space of three days. At the third none of the three days there half a cake of wheat and a piece of fish were cast up[1] to. Then my cup of wheywater escapes from me, and there came to me a cup of the same size filled with good liquor, which is on the crag here, and it is full every day. And neither wind, nor wet, nor heat, nor cold affects me[2] in this place. Those are my narratives[3] », saith the ancient man.

Now when the hour of none arrived, half a cake and a piece of fish come to each of them all, and in the cup which stood before the cleric on the rock was found their fill of good liquor. Thereafter said the ancient man to them :

« Ye will all reach your country, and the man that slew thy father, O Mael duin, you will find him in a fortress before you. And slay him not, but forgive him, because God hath saved *you*[4] from manifold great perils, and ye, too, are[5] men deserving of death ».

Then they bade farewell to the ancient man, and went on their accustomed way.

XXXIV.

Now, after they had gone thence they come to an island with abundant cattle, and with oxen and kine and sheep. There were no houses nor forts therein, and so they eat the flesh of the sheep. Then said some of them, seeing a large falcon[6] there : « The falcon is like the falcons of Ireland ! » « That is true indeed », say some of the others. « Watch it », saith Maelduin, « and see how the bird will go from us ». They saw that it flew from them to the south-east. So they rowed

1. *docarastar* seems a scribal error for *docoras* the Middle-Irish pret. pass. sg. 3 of *docuirim*.
2. *ni-m-farraidh* : cf. *da-farraid galar hi tirib Cruithnech*, Trip. Life. p. 30.
3. *turtechta*. *tuirtheact* .i. airmneact no scealaidheact, P. O'C.
4. ro-*bar*-saer si : see above, p. 65, note 4.
5. The *basa* of *YBL*. is certainly corrupt. I conjecture *baithi-si*.
6. *errach*, sg. gen. *errich*, pl. acc. *erchu*, I have not met elsewhere. It probably means « falcon » or perhaps « sea-eagle ».

raised iarum indiáidh an eoin il-leth luidh uaidhib. Imraised al-laa-sin co fescor[1]. Tosach aidhchi iarom adchíat talmuin cosmail do thalmuin Erinn. Imraiset adochum. Fogabut indsi mbic, 7 is uaidhe sidhe ros-uc an gæth isin n-ocian art*us* intan tancatar a tosuch for muir[2].

Docuiretar a mbraine a tír iarum, 7 lotar c*us*an dún bói isand indsi, 7 batar ic étsecht, 7 is and so*n* batar aitrebthaidhi[3] an dúine ac praindiughudh.

Co cualatar araile dib. Asbertis[4]: « Ba maith dunn mane faicsimiss Mæl duin ».

« Robaidedh in Mæl duin sin », ar fer aile dib.

« Bess bidh he dofuisceba as bar cotludh », ar fer aili.

« Mad dia tísadh anossa », ar fer aile, « cid dogenmais? »

« Ní bud andsa són », ar tuisech an tighi: « failte moir fris dia tísadh, ar bái ar moir-imnedh re chian ».

La sodhain b*en*aid M*æl* duin [baschrann fris[5]]-an comlaidh[6].

« Cia fil and? » ar an dorrsaidh.

« Mæl d*uin* sunn », ol se fén.

« Oslaic iarum », ar in tuisech: « is mochen do tiachtu ».

Lotar iarom isa tech, 7 dognit*her* failti moir f*r*iu, 7 doberar étaigi nói doib. Adfiadatar iarom inna huile adhamra rofoillsighestar Dia doib, iar mbrethir inn fatha [noim[7]] asb*eir* [col. 391] *haec ollim meminisse*[8] *iuuabit*.

1. Here *YBL* inserts (but *E.* omits) the words: ar ba foc*us* do déodh lái rogabsad imrum.
2. *con*faccatar innsi mbicc uaidib, 7 is úaithi-seic rothuáitges*tar* in gaeth hi tús ind echtra, *E.*
3. Dochuirit braine in chur*aig* hi tír, 7 tiat budéin hi foc*us* in duíniu, co mbatar oc estecht frisin lu*cht* istaig oc fledug*ud*, *E.*
4. aitrebtaighi, *YBL.*
5. *Sic, E.*
6. comlaigh, *YBL.*
7. Sic, *E.*
8. meimise, *YBL.*

after the bird in the direction in which it had gone from them. They rowed that day till vespers. At nightfall they sight land like the land of Ireland. They row towards it. They find a small island, and it was from this very island that the wind had borne them into the ocean when they first went to sea[1].

Then they put their prow on shore, and they went to the fortress that was in the island, and they were listening, and the inhabitants of the fortress were then dining[2].

They heard some of them saying: « It is well for us if we should not see Mael duin ».

« That Mael duin has been drowned », saith another man of them.

« Mayhap it is he who will wake you out of your sleep », saith another man.

« If he should come now », saith another, « what should we do? »

« That were not hard (to say) », saith the chief of the house: « great welcome to him if he should come, for he hath been for a long space in much tribulation ».

Thereat Mael duin strikes the clapper[3] against the doorvalve.

« Who is there? » saith the doorkeeper.

« Mael duin is here », saith he himself.

« Then open! » saith the chief: « welcome is thy coming ».

So they entered the house, and great welcome[4] is made to them, and new garments are given them. Then they declare all the marvels which God had revealed to them, according to the word of the sacred poet who saith: *Haec olim meminisse iuuabit*[5].

1. *E* has: « They saw before them a little island, and it is from it that the wind had swept them away at the beginning of the adventure ». Here *seic* is the demonstrative suffix frequent in the Laws: *ro-fhuáilgestar* is the deponential *s*-pret. of *fuataigim*; Windisch, Wœrterb., *fuadach* to snatch, whip, or sweep away, P. O'C.

2. *E* has: They put the prow of the boat on shore, and they themselves go near the fortress, and were listening to the folk inside it who were feasting.

3. *bas-chrann* lit. « palm-wood » the rapper or knocker, P. O'C.

4. *failti* and *moir* are in the accusative — a common idiom with the vocalled Irish passive.

5. Verg. Aen. I. 203. The *faith noem* is a rendering of *vates sacer*.

Doluid Mæl duin dia c*r*ich fein[1], 7 dob*er*t Diuran Leicerd na coic leithe unga tuc dond lín, co rofuirim for altoir Aird Macha[2] hi cosg*ur* ocus hi commáidium in[na] ferta 7 mormirbul dorinni Dia erthu. *Ocus* atfia(datar) a n-imth*us*a o th*us* co der(ed), oc*us* ana fuaratar do gaibthib 7 gua(s)*acht*[aib] f*or* mu[i]r 7 tir.

Rochóruig[3] im*morro* Aed Finn, ardecnuid Herinn, in sgélsa am*al* ata s*unt*; comad ar ghairdech*ad* menman dorig*ni*, 7 do doinib Herinn hé inadiáidh[4].

---

1. 7 dia fherund buden, *E*.
2. 7 dob*er*t Diuran lethcerd mocul in lion i mbatar na cuig lethunga co rofhuirim for altoir Arda macha, *E*. Here *YBL*. ends. The rest is from *E*.
3. Ms. Rochoruid.
4. Ms. inadiäidh.

Mael duin (then) went to his own district, and Diuran the Rhymer took the five half-ounces (of silver) which he had brought from the net[1], and laid them on the altar of Armagh, in triumph and in exultation at the miracles and great marvels which God had wrought for them[2]. And they declared their adventures from beginning to end, and all the[3] dangers and perils they had found on sea and land.

Now Aed the Fair, chief sage of Ireland, arranged this story as it standeth here; and he did (so) for delighting[4] the mind and for the folks of Ireland after him.

Whitlley Stokes.

---

1. See chap. XXVI, p. 61.
2. *erthu* for *erru*.
3. Lit. *what* (*aan*) *of* (*do* for *di*). Here *ana* is for *inna-n*: compare *innandernai do fertaib* (lit. what of miracles he wrought), Tripartite Life of Patrick, p. 258, l. 28.
4. *gairdechad* = *gairdeaghadh* a rejoicing, elating, joy, P. O'C.

SUPPLÉMENT

A L'ÉPIGRAPHIE LATINE DE SAINTES

L'année dernière, à pareille époque, j'ai profité de l'hospitalité de la *Revue Celtique* pour y insérer quelques inscriptions de Saintes nouvellement découvertes, qui intéressaient l'onomastique gauloise. Les fouilles de M. le chanoine Julien-Laferrière ayant continué cette année avec succès, je dois compléter mes conclusions passées.

I.

La fin de la grande inscription où j'ai restitué le nom d'*Agedillus*[1] a été retrouvée en plusieurs morceaux. Je l'ai ainsi copiée[2] :

/
AE V
ΓO
EO V
I B
– V

1. *Revue Celtique*, IX, p. 78.
2. Ce fragment vient d'être publié, avec le reste de l'inscription, par M. Em. Espérandieu (*Rev. Poitevine et Saintongeaise*, V, p. 194). M. Espérandieu ne lit pas *Agedil[li]* sur la pierre, mais seulement *Aged*, ce en quoi je crois qu'il a tort. L'estampage que j'ai entre les mains en fait foi.

Les mots qui terminaient l'inscription sont donc : à la deuxième ligne, *Aiectorigianae*, et à la troisième, *excute*, comme on l'avait toujours pensé ; à la quatrième ligne, c'est bien *dupeo*[1] et non *dupei* qu'on doit lire ; à la cinquième, le mot *commilitonibus* était abrégé en *commilitonib* ; enfin, à la dernière, après le T initial de *testamento*, il y a un point triangulaire qui termine absolument le texte ; il ne faut donc pas songer à restituer [*p(osuerunt)*]. La fin de la première ligne a été emportée par la cassure de la pierre ; on n'y voit plus qu'un petit trait courbe qui descend un peu au-dessous du niveau inférieur des lettres. Or, ce trait ne peut appartenir à la queue d'aucune lettre. D'ailleurs, le surnom du personnage, *Macro*, était évidemment le dernier mot ; il faut donc supposer que cette ligne, qui se terminait un peu avant la limite extrême des autres, était agrémentée à la fin d'un point séparatif, non pas triangulaire comme sur le reste du monument, mais plus développé, et, peut-être, par une feuille cordiforme. Ce ne serait pas la première inscription, *du début de l'empire*, où l'on trouverait ainsi des points séparatifs, de forme différente, employés simultanément[2].

II.

En parlant l'année dernière d'un texte incomplet relatif à un prêtre de Rome et d'Auguste[3], j'avais conjecturé qu'on en trouverait peut-être un second exemplaire, me fondant, pour exprimer cette opinion, sur un petit fragment, déjà connu par une copie de Chaudruc de Crazannes[4], qui paraissait en être

1. L'E est enfermé dans l'O ; je les ai séparés pour la facilité de l'impression.

2. Cf. une inscription d'Arles (*C. I. L.*, XII, 855 *a*) où l'on rencontre la feuille cordiforme, la virgule et le point triangulaire ; une autre de Mayence (Hübner, *Exempla scripturae epigraphicae*, n. 205) où deux feuilles figurent à la fin, le reste du texte n'offrant que des points triangulaires ; une troisième de Constantine (*C. I. L.*, VIII, 6987) qui offre la même particularité, etc.

3. *Rev. Celtique*, IX, p. 83.

4. *Antiquités de Saintes*, p. 34, et pl. IV, fig. 3.

le début. La bonne étoile de M. le chanoine Julien-Laferrière m'a donné raison, plus même que je ne pouvais m'y attendre : non seulement il a mis au jour la suite du premier exemplaire que nous possédions déjà en partie, mais encore il en a exhumé trois autres plus ou moins fragmentés, de telle sorte que nous avons maintenant en quadruple l'épitaphe du même personnage. Ces quatre textes étant identiques, on peut les compléter l'un par l'autre pour les parties aujourd'hui manquantes. Je vais transcrire d'abord tous les fragments de ces inscriptions que l'on possède, d'après mes copies, ou, à défaut, d'après celles de M. le chanoine Julien-Laferrière ; j'essaierai ensuite de rétablir en son entier le texte, tel qu'il devait figurer sur les quatre faces du tombeau monumental de cet antique enfant de Saintes.

Premier exemplaire.

a)[1] C · IVLIO · CON
PATIS · NEPOTI · P
ROMAE · ET . AVG

b)[2] ONNETODVBNI
ECTO · FABRVM · TRIBV
II · AD · CONFLVENTEM · C ·

c)[3] F · VOLT · VICTORI
NO · MILITVM · COHORT
IVLIVS · VOLT · VICTOR · F · I

1. Fragment déjà connu. Cf. *Rev. Celt.*, IX, p. 81, et *Catalogue du musée de Saintes*, 1888, p. 34.
2. Cf. *ibid.*
3. Ma copie d'après l'original et une photographie de M. le chanoine Julien-Laferrière. Cf. *Revue Poitevine*, 1888, p. 245.

Deuxième exemplaire.

a)[1] C · IV
PAT
SAC

b)[2] IO CONC
S · NEPOTI · PR
RD · ROMAE · I

c)[3] NETO
CTO · FAI
VSTI · AD

d)[4] VICTORI · AC
ILITVM · COHO
C · IVLIVS · VOLT · V

e)[5] OMO
ARVM
LIVS ·

1. Copie de M. le chanoine Julien-Laferriere. Cf. *Revue Poitevine*, p. 246.
2. Ma copie d'après une photographie du même Cf. *Revue Poitevine*, p. 246, et *Revue d'Aunis et de Saintonge*, 1888, p. 416.
3. Ma copie, d'après une photographie du même. Cf. *Revue Poitevine*, p. 246, et *Revue d'Aunis et de Saintonge*, p. 416.
4. Ma copie d'après une photographie du même. Cf. *Revue Poitevine*, p. 246, et *Revue de l'Aunis et de la Saintonge*, p. 417.
5. Ma copie d'après une copie du même chanoine Julien-Laferrière. Cf. *Revue d'Aunis et de Saintonge*, 1888, p. 417.

Troisième exemplaire[1].

a) VLIO · CONGON
PATIS · NEPOTI · PRAEFECTO
ROMAE · ET · AVGVSTI · AD · CON

b) NI · F · VOLT · V
MIL [redacted] · COHO
IVS · [redacted] O [redacted] T · VICTOI

Quatrième exemplaire.

a) I O · = [*Iul*]*io*
b) V RI · = *V*[*icto*]*ri*

A quoi il faut ajouter le fragment autrefois publié par Chandruc de Crazannes[2]

C IVL
PATI
SAC

qui ne peut être rapporté qu'à ce quatrième exemplaire.

Ainsi est tranchée la question de savoir quel était le surnom du personnage. On voulait en faire un C. Julius Cogidubnus, en se référant à deux autres inscriptions de Saintes

1. Copie du même.
2. *Antiquités de Saintes*, p. 34, pl. IV, fig. 3.

qui ont été réunies en une seule par plusieurs de ceux qui s'en sont occupés [1] ; il se nommait C. Julius Victor.

Son père s'appelait *Congonnetodubnus* et non *Conconnetodubnus*, forme adoptée jusqu'ici [2]. La présence du G est d'autant moins extraordinaire que cette lettre figure déjà dans un certain nombre de mots de même racine connus par des inscriptions ou des textes d'auteurs : *Conginna* [3], *Congonna* [4], *Congonius* [5], *Congonnus* [6], *Congennicus* [7], *Congonetiacus* [8], *Congavata* [9].

Le nom de l'aïeul du défunt était *Agedomapas*, mot qui s'est déjà rencontré sur une monnaie gauloise sous la forme *Agedomapas* [10]. Le premier élément *Aged*, d'ailleurs bien connu, figure dans le mot *Agedillus* que j'ai rappelé au début de cet article, et dans un petit nombre de mots que j'ai eu l'occasion de signaler ici même [11]. La terminaison *pas* est assez fréquente.

Voilà encore deux noms gaulois de plus que nous a fournis la muraille de Saintes, et ce ne sont pas les seuls [12].

A la seconde ligne, il est dit que C. Julius Victor était tribun d'une cohorte dont l'expression se terminait par les lettres ARVM. Le nombre des cohortes connues qui satisfont à cette condition est très restreint ; je ne vois guère que *Numidarum*, *Delmatarum*, *Bracarum* ou *Belgarum* auxquels on puisse songer. Encore, si l'on tient compte du peu de place dont on dispose, faut-il écarter les deux premiers mots et retenir seulement le

1. Cf. Audiat, *Catalogue du musée de Saintes*, p. 39, et les auteurs cités par M. Audiat.
2. Gluck, *Keltisch. Namen*, p. 63 et suiv ; Zeuss, *Grammatica Celtica*, deuxième édition, p. 797 et 866.
3. *C. I. L.*, III, 5523. Cf. 3496.
4. *Ibid.*, V, 7181.
5. *Ibid.*, III, 1203.
6. *Ibid.*, V, 7243.
7. *Ibid.*, XII, 4883.
8. Liv., *Epit.*, 61.
9. *Notitia Dignitatum* (Occid.) XL, 48 (éd. Seeck). Congavata est une ville de Bretagne.
10. Ch. Robert, *Monnaies gauloises*, p. 58. Cf. de Barthélemy, *Rev. Numismatique*, 1884, p. 177 et suiv.
11. *Rev. Celtique*, IX, p. 80, et notes 2, 3, 4.
12. M. le chanoine Julien-Laferrière en a encore découvert d'autres qui trouveront place prochainement dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, publié par le ministère de l'Instruction publique.

troisième ou le quatrième qui conviennent également, le quatrième surtout. En 69, il y avait plusieurs cohortes de Belges parmi les auxilia de la légion I Germanica[1], et une *cohors I Belgarum* a subsisté pendant tout l'empire[2]. Mais ici il ne semble pas que nous ayons la place de rétablir un numéro, et il faut supposer que la cohorte de Belges mentionnée n'en avait point, c'est-à-dire qu'il n'y avait à ce moment qu'une seule cohorte de cette espèce, ce qui est très possible, étant donnée l'époque relativement ancienne du monument. Si l'on restituait *Bracarum,* on serait obligé de croire que le numéro n'était point exprimé, comme sur ces briques où on lit COH·BRAC[3] à côté de COH·I·BRAC. Il est vrai que sur des briques le numéro est omis pour un tout autre motif qu'il ne le serait sur cette épitaphe.

Naturellement il est possible que la cohorte ici mentionnée soit encore inconnue; mais on peut difficilement raisonner dans cette hypothèse[4].

Le deuxième texte était terminé par le mot *Filius*, en toutes lettres; le premier, au contraire, ne contenait que F suivi d'un point et d'une autre lettre formée d'une haste droite ou commençant ainsi (H, T ou L). Il faut sans doute chercher là une des formules qui terminent d'ordinaire les épitaphes, par exemple, *h(eres) e(jus)*.

En comparant entre eux les quatre exemplaires rapportés plus haut, on remarquera que deux d'entre eux (1 et 3) portent au commencement de la troisième ligne ROMAE, le mot *sacerdos* appartenant évidemment à la fin de la deuxième ligne, tandis que les deux autres (2 et 4) portent au même endroit SACERD·ROMAE. Ces quatre textes, semblables pour la rédaction, étaient disposés un peu différemment.

On lisait donc sur deux des faces du monument l'épitaphe

1. Tac., *Hist.*, IV, 20.
2. *C. I. L.*, III, 1790 (an 173), 1918, 2067, 2745; *Arch. Epigr. Mittheil. aus Œsterreich*, 1884, p. 106, n. 12; Brambach, *Insc. Rhen.*, 1030 (du temps de Sévère Alexandre). Cf. Hassencamp, *de Cohortibus Romanorum auxiliariis*, p. 23.
3. *Eph. Epigr.*, IV, 205.
4. M. Audiat, *Revue d'Aunis et de Saintonge*, 1888, p. 417, s'arrête à peu près à la même conclusion.

I.

C·IVLIO · CONGONNETODVBNI F · VOLT · VICTORI · *a g e d o m o*
PATIS · NEPOTI · PRAEFECTO · FABRVM · TRIBVNO · MILITVM · COHORT *belgarum sac*
ROMAE · ET · AVGVSTI · AD · CONFLVENTEM · C IVLIVS · VOLT · VICTOR · F · I

II.

C·IV*l*IO CON*con*NETO*dubni f. volt.* VICTORI · AG*e d* OMO
PAT*i*S · NEPOTI · PR*ae f*ECTO · FA*brum tribuno m*ILITVM · COHO*rt. belg*ARVM
SAC*e*RD ROMAE · *et augu*STI · AD · *c o n f l u e n t e m* C · IVLIVS · VOLT · V*ictor fi*LIVS

que nous avons restituée sous le n° I, et sur les deux autres celle qui porte ci-contre le n° II.

III.

En terminant, j'ai une rectification à faire à mon article de l'an dernier. Dans une épitaphe du musée j'avais cru, d'après l'estampage — je ne connaissais pas l'original — pouvoir lire par deux fois le gentilice Cappius [1]. M. Audiat, dans son *Catalogue du musée* [2], s'est décidé pour Caprius. Vérification faite sur la pierre même, il a raison. La queue du R est visible à la première comme à la troisième ligne du texte, surtout à la première. Ce gentilice est, d'ailleurs, parfaitement connu [3].

R. Cagnat.

---

1. *Rev. Celtique*, IX, p. 86.
2. *Catalogue du musée de Saintes*, 1888, p. 56, n° 135.
3. Cf. de Vit, *Onomasticon*, s. v.

NOTES

ON

WELSH CONSONANTS

BY DR. M. NETTLAU

(Suite[1])

CHW.

23. Chw arose mostly from *sv. In the loanwords chwefror, gwefror (léon. c'houevrer) and chwysigen, gwysigen (léon. c'houezigell, vessie) chw sprung from *ghw, in which g as in gw for v was put before an aspirated v (vh). Cf. Addit. Ms. 31060 gwefrol f. 153 a, mis gweffrol f. 210 a; L. Morris, Addit. Ms. 14944, f. 62 a: chwefror « in Anglesey chwefrol »; the same mentions chefrol in South w. *poems* (in a letter, printed in *Y Cymmr.*, II, p. 145). — Chw — gw occur both in chware, damchwein, chwedy; cf. Add. Ms. 14869 y warae oreu pan waraer, f. 23 a; *B. of Herg.* gwaryaf col. 563, a chwaryy di 563, ch6aryaf 660, a wharya6d 688, yn g6are 564, 565, 566, y g6are h6nn6 564(2), 565(2), y g6arywyt 720 etc. — damchweinio, damweinio Sp.; *B. of Herg.* damwheina6 col. 709, damwheineu 800, 801; *Ll. Gw. Rh.* damwein p. 9, damhweinaw p. 153; Ms. *Cleop B* 5 damchweynws f. 34 a; *S* = Addit. Ms. 22356 y lle y damcheino f. 65 a, damchein f. 110 b, na damcheina6d f. 69 a; or damch6eina f. 61 a, ac or damh6eina f. 64 a, or dam6eina f. 74 b; or dameina (sic) ryfel f. 64 b; *S* in Owen's *Laws:* damch6ei-

1 Voir le commencement de cet article t. IX, p. 64.

neu p. 558, damh6einieu ib., damcheinei p. 616; Gr. Roberts, *gramm.* damwain p. 84, etc. — It is probable that these doublets represent an earlier status durus and status mollis (cf. *Rev. Celt.*, VI, 314, n. 5); also the South Welsh wh, hw wants some consideration in this regard, see 24.

24. hw, wh are the South Welsh representants of chw. They are perhaps due to an initial mutation of the group in an earlier period of the language; compare the change of initial *s in Welsh into h, which is not without exceptions, since it occurred first only in words closely following a word ending in a vowel. Hw and wh, later even w are found in many South-Welsh Mss., but chw always occurs besides them; whether this is due in the oldest Mss. to the more common Northern orthography or whether chw and hw existed in different syntactic positions still both at the time of these Mss. cannot be decided without a special study of the details. In the Venedotian Ms. *A* occur e. g. chue byu p. 12, chuehet p. 27, kechuin, kecuyn p. 45, koquinyat p. 61, kecuuin p. 62, mystacuet p. 18; o damguenya p. 53, etc.; as to ch and c cf. decreu p. 2, hucc p. 32, mocch p. 36, kescho (cysgo, c-h like t-h in rotho, etc.), mecni p. 55, etc. But p. 14: huechet and p. 55 i guadu wecni (mechni) wec guir ac euo ehun seithuet (perhaps an error caused by wec of wecni).

25. *B. of Carm.* chuetlev a giklev, hwetil (17), chuetil (18), chuetyl. *B of Tal.* whegach (14). *T* = Harl. Ms. 958 a hweugein mu f. 4 a; *V* = Harl. Ms. 4353 whech, whefra6r f. 29 a. *S* = Addit. Ms. 22356 6heg6yr f. 4 a, 6he bu f. 12 b; on 6h6thu see my *Beitr.* § 107, in Neath wthu, fe wthiff; *B. of Herg.* dy whaer col. 728, a wharya6d col. 688, ni an whech col. 723, etc.; *Ll. Gw. Rh.* hwechet p. 215, hwimwth p. 155; cf. pp. 226, 234, 240; hwythu p. 237; cwrnu (chwyrnu) p. 130; drwy wherwder p. 237; y varwgywedyl ef p. 151 (cychwedl, Sp.). *Tit. D* 22 wimmwth, y wethel (th for dd; chweddl for chwedl is South W., see below), wched, etc. (*YC.* III). Addit. Ms. 19709 whemil f. 68 a. *Cleop. B* 5 hwiliaw (chwilio) f. 102 b, etc. Add. Ms. 14912, mis whefra6r, hwer6 f. 16 b, chechet f. 26 b, etc.

26. In later texts: Addit. Ms. 14921, 16th cent (Gwentian

dialect): whechant f. 46 a, wheddel f. 44 b, fo ddiwheloedd f. 8 a; hwssy f. 37 b = chwysu, etc.; *Stowe Ms.* 672, u wherddir f. 26 b, cf. u ddwad f. 26 a, u lainw; Addit Ms. 14913 hweched f. 72 a; *Llyfr Achau* 1602: ab Harri weched p. 12, Edward y weched ib., y wheched p. 35 (2), ai waer hithav p. 43, hwaer p. 57, etc.; Addit. Ms. 14973 na whenychech f. 81 a; *March. Croyd.* hwantau, yn hwennychu, etc. — In the modern South W. dialects wh or w are commonly written. — W. Salesbury, *pron.*, 1547 s. lit. ch gives hvvech, hvvaer as South W. which corresponds with the modern pronunciation (Ellis, l. c.). — On the Northern chw Sweet p. 417 says: (w) does not round the (ch).

27. Some clumsy orthographs are: chwhefrin, *B. of Tal.* (15); Sal. *N. T.* cwhedlea f. 377 b, cwherwa f. 384 b, cwherwoedd ib. (Huet); also *Canu y C.* 1672: cwharieu, cwhario p. 233, chwhenychu, chwhareu p. 226, chwhare p. 159; (ib. camweddle p. 419). Here Salesbury and Stephen Hughes combined in print the Northern chw and the Southern wh to satisfy the eyes of the readers of all dialects; Huet and Prichard wrote of course wh as their Gwentian dialects require and the respective editors added the Northern ch. In the older Welsh prints such accomodations to different dialects are not seldom met with.

The forms of anghwanegu also illustrate early orthography. Cf. *B. of Herg.* aghwanegu col. 779, yn ach6anec Sk. p. 203; *Ll. Gw. Rh.* yn yghwanec p. 119, yn angchwanec p. 120, heb arveu yghwanec p. 125, ygwanec pp. 124, 133, etc.

28. Ch for chw occurs so often in several Mss. that it seems to express some really altered pronunciation in which ch prevailed; also chi for chwi is common to all dialects. Cf. Ms. *A:* Chewraur p. 68 (twice), cuefraur p. 10, kanydemchel p. 46, eny emchelo p. 392, nyt hemchuel p. 159. Ms. *S:* damchein, etc., see 23. Ms. *A* (Owen, *Laws*) am chevgain, ac o chevgain p. 542; Addit. Ms. 14986 (16th cent.) yr eilchaith f. 6 a; *Ll. Achau,* 1602: a chedy (twice) and ach wedy p. 61; chefrol, see 23. — In *Beitr.* p. 79 I quoted from Ms. *Cleop. B 5* dychelut f. 152 a, ymchelut f. 138 b; in this Ms. ymchweilant, etc., occur often; on

ymchwelyd: ymhoelyd see my article in *Y Cymmr.* IX, pp. 84-88, where many forms are collected; on chi see ib., VIII, pp. 119-120.

29. An unique example, as far as I know, is chwadan (from *chwjaden), the Carnarvonshire form of hwyaden (duck), given by Sweet p. 428; cf. *Yr Arw.* chwiadan, 24, 2, 1859; chwiad, *Yr Amserau,* 31, 12, 46; chwyied 22, 4, 47. In *Y Traeth.* III, p. 7. South W. giâr a chwiaden, pl. geir a chwied = North W. iar a hwyaden, ieir a hwyeid; giâr is South W., but what is said on chwiaden is a mistake or this form is known all over Wales. Cf. Ms. *Cleop.* B 5 hwiedid f. 174 b, hwyedic f. 175 a; Ms. *S* h6yedyd f. 38 a. Perhaps, like the r of the article yr is sometimes wrongly transposed to the following word commencing with a vowel or h and causes an initial rh in it, the c of ac (and) caused chwjáden for hwjáden; a more probable explanation is that when y in hwyádan became j the group *hwj + vowel could not longer be pronounced in Northwales (in South W. hw, wh is a common sound); so *hwj became chwj, every following consonant modifying the preceding (j > w > h). In Glamorganshire gwialen becomes gjelan, for *gwjelan, which shows the tendency to evade the combination cons. + w (v) + j.

30. Engl. qu becomes chw in North W., cw in South W. (Powel, *dimet. loanwords* p. 16). Cf. maes kwarterog, *Ll. Achau* p. 18; ym mhob cwarter (marg. cwrr o'r wlad), *Cann. y C.* p. 585; L. Morris, Addit. Ms. 14944: chwart a quart, Anglesey — cwart, a quarter, Cardigansh, f. 56 a: cwart, a quarter, Cardigansh., f. 62 a; also f. 56 a: cwart, a quarter of any measure, Cardigansh. Chwaral, *Yr Arw.* 17, 7, 1856. — (*B. of Herg.* col. 774 a ch6artha6r eidon ieuanc).

II. — M, N, NG.

21. Initial m, n, w are in the spoken language aspirated after the words causing aspiration of the tenues; these mh, nh, wh are said to be South Welsh, but they are also given by Sweet from Carnarvonshire. Cf. Sal. *N. T.* ar y whynebey f. 385 b

(Huet); Gambold, *gramm.* 1727: South W. mh, nh p. 5; William Morris, Addit. Ms. 14947: mh, nh in Southwales and sometimes in Northwales as in Holyhead (where he lived), f. 38 a. *Y Traeth.*, III, p. 7, Rowlands *gramm.*[4] p. 9: South W. ei mhab, ei nhai, ei nhatur; cf. am ei nhatur, *Y T. a'r G.* I, p. 95, etc.; mh, nh occur also in the literary language of books printed in Southwales.

Sweet, p. 442: i tâd ai mham, i thâd ai mham; nh p. 432, i whatshi p. 419 (her watch). — Ellis, *Early E. Pron.* p. 748 says on the pronunciation of initial mh, nh, ngh in the colloquial language: in the case of no vowel preceding « a murmur is inserted, as 'mH, 'nH, 'qH ».

33. Initial rh and n seem to have been dropped occasionally; this was caused by the close connection of these words with the preceding article or with yn, etc., such a group (under one accent) being afterwards wrongly separated; thus South Welsh hoeth = noeth. Cf. Add. Ms. 14912 yn hoeth f. 41 a, 41 b; Sal. *N. T.* yn hoyth, hoeth (marg. noeth), f. 391 a, 392 b (Huet); *Y drych christ.* yr oedh y corph yn hoeth, f. 21 b; also f. 23 b, 27 a, etc.; Addit. Ms. 14921 (Gwent. dialect) yn hoython f. 57 b, ar bobol hoython f. 61 b; 14986: yn hoeth f. 23 a; *Hom.*, 1606 yn hoeth, II, p. 142; Addit. Ms. 14973 yn hoeth f. 90 a; *March. Cryredr.* yn nesaf idd y croen hoeth, *Y Brython* V., p. 257, etc.; noeth: demet. et antiqui hoeth'and hoeth v. noeth, Davies *dict.*

33. By a wrong separation n sometimes is prefixed to an initial vowel or h. Cf. nol and hol, to fetch Sp.; *Y Traeth.*, III, p. 14: Gwentian dos i hôl dwr (= dos i geisio, ymofyn d.) = North W. dos i nôl dwr. I think nol, hol contain ol (mark, trace, track), yn ol ('n-ol) according to; ago; back, past, after, Sp.; hence nol for yn ol. In Neath are used e. g. fy hōla i, fe holiff a, fe gās i hōl (it was feteled), fe holwd, etc. — Sweet p. 430 mentions neplas for eples (Sp.), leaven. Salesbury uses the engl. llefen and sur-does (toes); cf. surdoes (marg. llefen) f. 21 a, llefen (marg. surdoes) f. 26 a; lleven f. 282, etc. — Sa*int* a*co* E*l*ien; a Sa*int* I*co*las, Lew. Gl. C., *poems,* p. 340 (Nicolas; here saint being pronounced sain was the reason af the apparent dropping of n).

34. Ng in the interior of words between vowels became w in ewin, Old W. eguin (Oxon. I), léon. ivin; llewa: ir. longaim; llysywen; rhewydd, Old Bret. rogedou (*Lux.*); ffrewyll a scourge, *frangellum, see Rhŷs, *Arch. Cambr.* 1874, p. 56; the same change occurs before n in pythewnos and in the loanword llawethair, engl. long fetter. Pythewnos offers also other points of interest requiring some remarks.

35. Cf. petheunos *A* p. 69; *V* = Harl. Ms. 4353 pythe6nos f. 40 b; *B. of Heg.* a phe*ne*6nos a mis y buant yno col. 806 (?); *Cleop. B* 5 pethewnos f. 147 b; Davies *dict.* pythefnos, passim pythewnos; Addit. Ms. 31056, f. 17 a my fym yno buthefnos (ibe cungor, miewn, fo); bob thefnos, *Yr Ams.* 23, 11, 48, ib byfolieth; *S. C.* (dimet.) pethewnos and pythownos? I, p. 372, where the e in a southern dialect is not expected but if pronounced at all has its counterpart in bennag for bynnag in the same texts; North Welsh pythefnos, *Rev. Celt.*, II, p. 192. Sp. gives also pymthegnos, of course a modern composite; in the Gwladgarwr, 23, 2, 1861 even pymthefnosol occurs in literary language. Pythew- arose from *pytheng-; deng for deg, is common, cf. *Barddas,* I, p. 96; ib. unneng, deunneng, trineng, pedryneng, pumneng, chweneng, seitheng etc.; wythneng neu wyneng, seithneng neu seitheng p. 100, am bob lliosneng arall (lliosgant, lliosmil) ib. — Davies, *gramm.* dengmab o feibion[1]. In the middle Welsh Mss. using g for ng too deg can be deg or deng; it nasalizes not always the following consonant, cf. *Ll. Gw. Rh.* deg mydin p. 104 and y deg bydin ib.; deng mil pp. 29, 44. Deng seems to be due to an assimilation before nasalized consonants. Deng is still common in the spoken language before initial nasals: deng munud, deng mab. — On f in bythefnos, see 20. — The loss of m and the origin of th in pythew-, *pytheng are unexplained; I would suggest that either *pumddeg became *pu-ddeng or more probably that *pum-ddeng-

1. He gives: trigwr, triwyr, tri o wyr, even trywyr o wyr, dengmab o feibion, chwegwyr o farchogion, etc. E. Lhuyd, *Arch. Brit.*, p. 244 a says that numerals are constructed in South W. with the « gen. plur. » (form of the sing.), in North W. with prepositions and the plural: saith o veibion, etc.

nos was dissimilated into *pu-ddéng -nos and th for dd was caused by the accent being on the following syllable, as in bytho, rotho, etc.

36. On llowethir see *Beitr.* p. 44; Rhys, *Y C.*, IV, p. 197 remarks that it denotes in Carnarvonsh. also a cord tying the two feet (of the horse) together = hual in Cardigansh; cf. o bop march auo hual neu la6hethyr arna6 (a shackle or fetter) *L* (dimet.) p. 274; Ms. *Cleop. B 5* laffetheir, f. 195 a; Add. Ms. 14869, f. 224 b (Cynddelw); llawethair, llywethyr, llawethyr Davies *dict.*; North W. gefynn, -au = South W. llyfethyr, -iau, Davies *Ll. y Res.* — Ir. langfiter Corm. *translat.* p. 101, langpeiter, langphetir Corm. *B.*

37. Ng in inlaut and auslaut is often written n in popular texts, which may point to a change in pronunciation. Cf. danos[1] *Yr. Arw.* 30, 10, 1859, *C. f'ew. T.* p. 32, 56, 78; dynoswch, Yr Amserau 12, 11, 1851, mi ddynosa ib.; gillwn *Yr Arw.* 17, 7, 56, cnebrwn 30, 10, 59, cnebrwyn[2] and cnebrwn 20, 1, 59; gwllwn, gystwn Sweet p. 430; rhwn, gollwn *C. f'ew. T.* p. 258. Powel (*dimet. loanev.*) gives also bredin (engl. braiding), etc. — Ng is written m in *Y Bed.*, VIII, p. 106: yn brudd ac yn deilwm (teilwng); teilwn in Neath; cf. the next §. — In Neath: gillwn, gellwn; gishtwn, like ishta.

38. Final n becomes m in many words, especially in words of English origin, but even in Welsh terminations, e. g. llatwm, rheswm, cottwm, botwm, saffrwm and saffrwn Sp. *dict.*; Addit. Ms. 14986, 16th cent. megis ffelwn wr f. 10 b and dav ffel-

1. Gangos, either an error or the result of an assimilation occurs in two texts: Hengwrt Ms. 202, f 28 b 1, l. 33 (*Y Cymr.*, VII, p 147) and Ms. *H* p. 726 (Owen, *Laws*, 16th cent.); in the Hengwrt Ms. (14th cent) the popular amdler for amlder is also found. It is impossible to decide as to the authenticity of gangos, except if it happens to exist still in a living dialect.

2. Cnebrwyn for canhebrwng (heprwn, Neath), if genuine, is to be explained like bygwyth, see *Beitr.* § 108. In the sense of burial in which it is used here it is North Welsh, cf. L. Morris (in Addit. Ms. 14923, f. 134 a) South W. angladd, burial = North W. canhebrwng (so in Anglesey), claddedigaeth; Addit Ms. 14944, f. 46 a: claddedigaeth funus, Denbighsh; Hughes 1822, *Y Gwyl.* 1828: South W. angladd, North W. claddedigaeth. — Angladd is the Neath word for burial, pron anglodd plur. angladda; angladd in Monmouthshire.

wmwr (felons) f. 15 b; patrwm (patron), in booktitles, D. S. Evans, *llyfr.* 1679, 2, 1723, 4. *B. of Herg.* col. 566 o latt6m yr yspaen; *Ll. Gw. Rh.* p. 126 actwn (acketon) but p. 127 bwrkwm (burkun). Of Welsh words cf. cwthwn and chwythwm, Sp., cwthwm Addit. Ms. 14944. f. 53 a (L. Morris), a hurricane or spirt of bad weather, Cardigansh. E. Lhuyd, Arch. Brit. p. 235: ellyn a razor, not elhy*m* as commonly pronounced; gwialem for gwialen is given by W. Williams, called Caledfryn in his grammar, written in Welsh, 2nd edit., p. 58, 114.

39. Another change of final n, vic. into ng seems peculiar to the dialects of Cardiganshire; Rhŷs *lect.*[2] p. 120 gives fyng enw and pring from North Cardigansh. In *S. C.* III, p. 306 and *Seren Gomer* XXXVI, p. 362 (both dimet.) pring occurs (yn bring iawn, pring); pringder, Stowe Ms. 672, f. 117 b, pring vydd f. 195 a. — L. Morris, Addit. Ms. 14944 has: criafonllwyn, pen criafon neu criafol, ornus vel fraxinus sylvestris, the quickentree or wild ash, in Cardigansh. cerdinen and cerdingen, f. 61 b where ng is imported from the plur. cerding; this word is ordinarely written cerddin; on rd and rdd see below and cf. Ed. Lhuyd, *Arch. Brit.* s. v. ornus South W. kerdynen; cerdin (S. W.) = cerddin Sp.; W. Lleyn's *Vocab.:* cerddin = criafol. — Ng in llading, Katring seems to be not confined to this local dialect, but occurs also in the literary language. W. Salesbury, pron. 1547 s. lit. g mentions llating, Katering, pring; cf. owdyl Katring, Addit. Ms. 14986, f. 6 b. Rhuddin and rhudding, Davies *dict.* — In loanwords: coffing (coffin), Powel; dwsing (dozen) *Y Gen. Gymreig* (Caernarfon) 20. 5. 1885. — I'r cuffreding, *Yr Ams.* 17, 12, 46 (S. W.).

40. Halsing is a curious word. In *Llyfr. y Cymry,* s. a. 1781, 7 the following title is printed: Halsing neu Gân newydd ar Ddydd Natolic. Gan John Williams o St. Alban ym Morganwg; the editor adds: South W. halsing = North W. carol nadolig and quotes alseiniau a charolau (*Iolo Mss.* p. 175) and canu alsain mewn drain draw (William Edward *i'r Eos*). L. Morris (Addit. Ms. 14944, f. 104 a): halsingod a certain kind of barbarous verses used in South about Carmarthen.

Other terms are : cwndid = cân, W. Lleyn; carol ne cwndid, Gr. Roberts, *gramm.*; cwndid is said in *Y Geninen*, III, p. 19, to be a Glamorgansh. idiotism, meaning siarad yn bruddglwyfus a digalon.

41. Final n is dropped occasionally in the colloquial language, owing certainly to the close connection of the word containing it with the following one. The same occurs to final m, c, d, etc., mostly in prepositions, etc. which are nearly proclitics. In the Ms. 14921 (16th cent., Gwent. dialect) this peculiarity of the spoken language is more conspicuous than in any other text I know; as to n I counted 15 n dropped before vowels, 10 before c, 8 before t (8 + t), 4 + h, 6 + g, 9 + d, 6 + b, 3 + w (v), 1 + gw, 1 + dd, 3 + f, 1 + ff, 4 + r, 1 + ll, 2 + m, 3 + s, 1 + sh, cf. e. g. mew cerric f. 25 a, mew tri f. 38 b, y(n) hir f. 27 b, y(n) gorwedd f. 35 a, mew byr f. 38 a, mew braw(d) f. 49 b, etc.; cf. also pe clwir f. 39 a (peth a clwir), mo newyddol f. 31 a (mor); n : yr hw a, ar hw y, ariâ, nâssiw, tri fferso, nâmy, dît arglwydd, kyfiaw, er mwy kyrf, dwy(n) tal, postolio (pl.), etc. In other texts : mew dwr Addit. Ms. 14913, f. 78 a; wragedd mew tafarndy 31056 f. 197 a; Sweet p. 430 mew mynyd[1]. In loanwords : crimsi, shespi, shespin (crimosin, shespin, Powel).

42. In some groups of consonants, especially in those containing liquids and nasals, assimilations of two or more consonants, transpositions, etc., are of not infrequent occurrence in spoken Welsh. Now, many laws of these changes cannot be established as yet, though some evidently exist, since most of the forms which I am going to cite occur only occasionally in various different texts. [The groups containing dentals see below.]

43. *mn* : os camola *S. C.* III, p. 466 (cannol); camol, *Yr Amrywiau* 27, 8, 1851. E. Lhuyd, *Arch. Brit.* p. 235, kalan mai, vulgo *klammie*.

1 In the Ms. *Ie Coll.* 141 and less frequently in others also consonants in *ddant* are sometimes omitted in writing, cf. amdavnt f. 142, gwnwyic f. 143, e. eitvedion (eitveddion) f. 5 a. a wnaepwyt 10 a; in this Ms. also vowels are omitted in tywysgion marchogyon, etc., cf. *Beit.* § 28.

mn : plymnwyd struggle, conflict Sp.; plymlwyd in Iolo Goch's *poems,* see R. Jones' edition (1877), p. 45; W. Lleyn's *vocab.* plymlwyd = plymnwyd, rhyfel. — shimie, pl. shimneie (chimney), Powel; simdde and simnai Sp.; simdda, simddəya and simna Sweet, p. 435; cf. perhaps *mangnel aries bellicus, machina bellica, phalangae Davies *dict.,* to which L. Morris, Add. Ms. 14944, f. 126 a adds: « I also read it mangddel »; (mangonel, manganel, mangnel; manganello; mangonum, μαγγάνον); also magnel, see 45.

44. *mr:* cymyd for cymryd (*com-ber-) in North Welsh texts, cf. *Yr Arw.* cymud lle 17, 7, 56, cym gyngor gini rwan 18, 12, 56, a cym ditha dy siawns (engl. chance) bellach ib., na chymwn i 21, 5, 57; ipt. cymad 20, 1, 59; *Y Gen. G.* na chyman nhw 6, 5, 1885, p. 73; *Cab. F'ew. T.* mi gymist dy (= fe gymmeraist dy) p. 137, ni chymse p. 479, etc. Cymryd like diffryd (-ber-, *Rev. Celt.*, VI, p. 24) is interesting on account of its accentuation. So in Breton kemener (*com-ben-ār-) is stressed on the first syllable in Llanvollon, Plouha, etc., cf. Ernault, *de l'urgence,* etc., 1877; but I know nothing more on the accentuation of this Breton subdialect. In Welsh the notion of the stem *ber was lost and cymmer, cymmerth (cymmyrth), diffyrth had their accentuation generalized.

rm: L. Morris, Addit. Ms. 14944 f. 13 a gives as South Welsh forms (15059, f. 146 a: used in Cardiganshire): gomrod, onfi, clasgu for gormod, ofni, casglu.

nl : calyn for canlyn is not seldom met with since the 16th cent.; cf. calynant, *Z* (Gwentian Code), p. 304 (1480); Sal. *N. T.* a chalyn ar v'ol i f. 16 a; Gr. Roberts, *gramm.* yn i galyn p. 75, sy n calyn, *Y drych Christ.* f. 62 a; yn kalyn *Stowe* Ms. 785; *Ll. Achau,* 1602 ag a galyn p. 64; Addit. Ms. 14973 i galyn f. 105 b; 14936 fal ŷ calyn f. 8 a; 31058 kalyn 3 sing., f. 71 a; Davies *dict.* calyn corrupte pro canlyn; *Yr Arw.* calun 21, 5, 37; calyn in *C. f'ew. T., Yr Amserau* 12, 11, 1851; y cnigiad cylynol, 18, 5, 48, ib. Ca*nll*yn id. quod canlyn, calyn, Davies *dict.*

mld : Hgt. Ms. 202 (14th cent.) amylder, amdler f. 25 b, amdler f. 26 a (thrice); Addit. Ms. 31057 amdyler f. 109 a;

S. Evans, *Ilythr.* andler, cf. diandlawd for diamdlawd, L. Morris, 14909, f. 55 b; andler is frequent in modern dialects.

45. *nf:* dafnon for danfon, *Yr Ams.* 25, 1, 49; 8, 3 & 24, 5, 49; *Cab. f'ew. T.*, p. 91, 172; ib. danwon like angenwil (mil); danon, *Yr Ams.* 8, 2, 49 (S. W.). Cyfnas for cynfas (Sp.), engl. canvas is given by Sweet, p. 431. — Penfar idem quod pennor; pennor capistrum, fiscella; penfar, pennawr, penwar id., Davies *dict.*, cf. marwor, etc.

fn: f before n and l is frequently lost, cf. South W. côl for cofl, Hughes 1822. Cofn: South W. echon (Rhŷs); Gwentian ewn; vnon corrupte pro unofn, Davies *dict.*; see some quotations in *Beitr.* § 63. — Or f and n are transposed: South W. onfi, see § 44 (rm); *Y Traeth.*, II, p. 34: cenfu, llynfu (cefnu, llyfnu); III, p. 8: onfi, cenfi, llynfi; cf. *Y T. a'r G.* onfi, I, p. 117 (1856), in i onfi fe, *Y Gwron Gymreig*, 20, 5, 1852; onfu, 18, 11, 52. Denfydd for defnydd, W. Sal., 1547, see 20. — Fn before consonants becomes n: kender (cefnder), *Ll. Achau*, p. 10, 46; deifniog (fnj), vulgo deiniog et deiniol, Davies *dict.*; cyndedyn (cefndedyn, mesentery), L. Morris, Addit. Ms. 14909, f. 55 b; cenfor (cefnfor) *Y Traeth.* II, p. 34; Ms. *S* y gael drachen neu daly dros y gyf*nwid* (*e* later inserted), f. 70 a.

Cf. also tyrpeg (turnpike), magnel (mangonel), given by Powel, *loanwords*.

46. Other alterations of nasals due to assimilation and dissimilation are: mateyn = engl. napkin (Powel); gwymed given by Spurrell, *gramm.*[2] 99 for gwyneb; gwymeb was the intermediate form; 6rth6y*m*ebedigyon in Ms. *B.* of *Brud y Tywysogion*, p. 194 (ed. Williams) may contain this form (if it is no error or misprint), for as early as in the 16th cent. Addit. Ms. 14921 y hwymede occurs (f. 61 a, y hwynebe f. 57 b); *S. C.* wmed, I, p. 331, 337; gwymad in Neath. The North-Welsh maip, turnips arose from *naip, cf. Ir. neip f. (O'Reilly), Gael. neup, neip, sneup (Mac Alpine); Manx. napin (Cr.). Sp. has: maip N. W. = erfin S. W. (Bret. irvin, navets); cf. also L. Morris, Addit. Ms. 14944, f. 98 a: gwinllan faip, a field (properly a vineyard) of turnips, Anglesey; he compares to this use of gwinllan the proper meaning of which

must have faded away in this connection, the use of buches (locus mulgendi vaccas, Davies, *dict.*) in buches o ddefaid, a fold of sheep, C ardiganshire (f. 38 a); E. Lhuyd *Arch. Br.* s. v. ovile: deveidty, — korlan devæd — kaid dev*æ*d; S. W. lhok dev*æ*d; Cornish bowdzhe devaz. — Add. Ms. 14912 (medic.): sepadiu*m* ervin; spadiu*m* eruin f. 92 a; had eruin f. 77 b.

R, L; LL.

47. Down from the end of the 15th cent. rr is often written in Mss. for initial rh, cf. *Ies. Coll.* Ms. 141 rryngvnt f. 54 b, etc.; Sal. *N. T.* rrwn (yr hwn), rrai, etc.; *Y C.*, VII, p. 176 (Ms. B 2), p. 178 (Ms. B 5), etc.; E. Lhuyd, *A. Br.*, p. 229 a says: rr occurs since about 1500 « in several North W. Mss. ».

48. Sweet p. 418 describing the sound of rh remarks, h « seems to belong almost as much to the following vowel »; he gives p. 431 the plur. ogla (rhogl scent, odour, smell Sp. and arogl). Initial rh with the article y is often written in Mss.: y-r h-, cf. yr hwymon Addit. Ms. 14986 (16th cent), f. 14 b; also ir hof i f. 15 a, ar hwymo f. 14 b (a r(h)wymo). On the other side r of the article yr is often transported before the following initial vowel, cf. y r-wythnos, Ms. *A* p. 498, y r-ynat p. 499; *Ies. Coll.* Ms. 141 yr r-eiddvnt f. 55 b, etc. These orthographs illustrate the pronunciation and make it clear how in some words both initial rh and h occur; cf. also noeth and hoeth, 32, 33.

E. Lhuyd, *A. Br.* gives heddig, radish (from H. S.); L. Morris (Addit. Ms. 14944, f. 105 a) remarks: recte rhuddigl; Davies *dict.* has rhuddygl vide huddygl; huddigl Mawrth, potius Rhuddygl, raphanus vulgaris sine agrestis, radix, cheria; rhuddygl Sp., hiddig Sweet p. 415. — L. Morris, l. c.: rhuddgwn or hyddgwn and rhuddwernen, birds cherry tree f. 144 b. — Ib. yr wŷll in Anglesey f. 155 b; rhwyll gumphus, etc. (Davies). — Plur. ogl-a Sweet (arogl). — Ynga-ser i (my razor), 'r hysbant (wristband), Powel, *loanwords* p. 29. — In *Y C.*, VII, p. 235 rhwyddel is said to be « the regular Breconshire form » of hwyddel, hwyfel (salmon). —

Canet yra6c *B. of Herg.*, ed. Skene, p. 256; yrhawc *Y S. Gr.* p. 280, 427, na deuynt y rawc dracheuyn § 5, etc.; L. Morris, Addit. Ms. 14944: rhawg or y rhawg or yr hawg, a good while to come or after, not used in Cardiganshire, f. 144 a; North W. yr hawg = South W. enyd o amser, *Y Tracth.*, III, p. 13, etc., a North Welsh word. — Eminiog, hiniog; rhiniog (not in Sp., *dict.*), Davies (doorpost); L. Morris, Addit. Ms. 14944: amminiog q. Limen, Hypothyrum = South W. trothwy; mehiniog, vid. rhiniog, ib., f. 123 b (like mysang: ymsang?).

49. I cannot say whether similar relations exist between the North W. hogyn and the South W. rhocyn, for c in rhocyn could have been caused by the peculiar Gwentian pronunciation of the mediae, see below; but I do not know whether it is only a Gwentian word. However the dialectal distribution of this and other words of similar meaning affords some interest. L. Morris, Addit. Ms. 14923 says: South W. rhoccyn m., rhocces f. = North W. hog, hogyn m., hogen f.; hoglange; South W. bras roccyn m., llodes f. = North W. llange m., llodes and vulgo llangces f., f. 133 a; South W. crwtt, crwttyn m. (cf. crut, a youth, in Pembrokeshire English, *Cambr. Journ.*, II, p. 305), crottes f. = North W. plentyn, bachgen m., geneth f. (ib.); Addit. Ms. 14944: North W. llange a lad, a lass; llangces a ladess, f. 114 b; Addit. Ms. 14923 l. c. South W. bachgen m., benyw f. = North W. llange, dyn m., merch f., Addit. Ms. 14944, f. 34 a: « bun, benyw common for a young woman in North W.; to call a woman menyw or benyw is a slighting word in Cardiganshire and thei 'll answer menyw ydyw caseg ». Cf. also *Y Geyl.* 1828: South W. crwttyn m., crotten f. = North W. hogyn m., hogen f.; W. Llevn's *vocabulary* has rhoccas = llanc, thus giving words of different dialects as often, see *Beitr.* p. 28; *S. C.* crotesi plur. I, p. 374; pan own I (= oeddwn i) 'n grwt bach yn shirgar yma, *Punch Cymraeg*, 18, 2, 1860; 'mhoylwr go lew w'i o grwt, dimet. dialect, given in Powel's *notes* to the text printed in *Y C.*, III, from Ms. *Tit. D* 22; y llancie ar myrynion, *'Rhen ffarmwr*, 9, 10, 49; am i lancesi fynta; morwun ib.

50. The irrational vowels, inserted between r, l and consonants and other groups of consonants, (commonly called svarabhakti) are widely spread in Welsh; but some orthographs prevailing in later Mss. which contain apparently svarabhakti want further consideration and a previous examination of the different dialectal forms of svarabhakti. The ordinary literary form is y with the sound of the syllables previous to the last, i. e. ä, cf. gwddäf, cwbäl Davies, *gramm.* p. 42, who uses different types for the two y. Rhŷs, *Arch. Cambr., loanwords* s. v. autor (and *lectures*[2], p. 243) says, the svarabhakti developed in South W. into a full vowel, the quality of which is dependent from the neighbouring vowels: cafan, dwfwn, dofon, lleidir — Northw. lleidar (*Yr Amserau*, 19, 3, 1851), from lleidär. Also in *Y Traeth,* III, p. 9, South W. cefen, drachefan (?), llester, llyfyr, llyfur, ofan, ochor, temel, trefen, symyl, ystorom are given. — In Lewis' Glyn Cothi *poems* -er of broder rhymes with genuine -er, cf. p. 42 y tri broder, lle gosoder, | Yr aur doder ar wyr dedwydd; p. 43 yn rhanau'r tri broder: Rhosser; p. 433: Dau vroder, ryw amser, oedd | a wnaeth Ruvain a' i threvoedd; but this er is more likely to be a rest of the old declension of this r-stem, showing an other degree of stammabstufung than *brodr (brodyr). — In Neath: llŵtwn, llydynod; gweddal, gweddélod (chwedl); the plurals show the syllabic value of the svarabhakti vowels.

51. Ofan is curious, but its existence cannot be doubted. Cf. Ms. *Tit. D* 22 ouan f. 11 b; Addit. Ms. 14973, 1640 (Rees Prichard) ofan in rhyme with y hynan; Addit. Ms. 14921 ofon f. 9 a, 11 a, diofon f. 3 b, diofyn f. 11 a, eon f 4 and ofan f. 4 b; ofan Ms. *B* 3, Jerwerth Vynglwyd's *poems, Y C.* VII, p. 177; *C. y C.* ofan and chwarian (an usual infinitive form in this text) rhyme; ofan, *Punch Cymraeg* 21, 1, 1859 (from Ebbw-Vale, Monmouthsh.). The only way in which I could account for this a is to suppose an old *afan, of which I have no examples, but the following forms of ofnadwy are not unlikely to support it: *Y Traeth.* III, p. 12: ofnadwy, ofnaswy; in Ardudwy (a part of Carnarvonsh.) *a*fnadsan; *Yr Arw.* ofnadsan, ofnatsan, ofnedsan, afnadsan (thrice);

Y Bed. (Monmouthsh.) wyt ti 'n depyg afnatyw i dy dad, VIII, p. 106; *Y Gwron Gymreig:* gwaith afnatsen, 20, 4, 52; yn afnatsen, afnadwu 3, 6, 52; afnatw, ofan ewn in Neath; afnadsen in Carmarthenshire; see on -san and on other dialectal forms my article on the adverbs, *y C.* IX, p. 277 and *Beitr.* § 55, 63. — Afn exists but has a somewhat different meaning though a connection of both is not altogether excluded.

52. In middle Welsh Mss. the svarabhakti is mostly written y, but in some South Welsh Mss. the now prevailing full vowels are found as early as at that time. Cf. *B. of Herg.* t6r6f col. 558, 667, 683, 772, kynn6r6f 571, ac a dogon o arueu g6r a march 648, dogon o gynnut 650 (dogyn 650, 651), yst6ff6l 664(5), na chorof na chyfr6y 742, hoedel 699, 702, 824, lloeger 555, 745, (y holl gyfaranc 714, amylach 741). *Ll. Gw. Rh.* torof p. 253. *S.* gobor p. 608 (Owen), lleidir, lleidyr f. 8 b, gidleidir f. 9 b; Ms. *Cleop. B* 5 dynnyon diwala heb wybor dim, f. 52 a; kenedil f, 33 a, 65 b; o genedyl f. 44 b; cf. gwabar, gwabor Addit. Ms. 14973, f. 86 b vulgo gwabar, gwobor, L. Morris, Addit. Ms. 14944, f. 94 b; *S.* ym6ystelleist p. 599, y 6ystoloryaeth f. 59 a, ganteref p. 195, berenhin p. 586, ran o deref eu tadeu f. 74 b; kyreuyd f, 108 a, datyleuoed f. 68 a, datyl6ryaeth, f. 68 b, 69 a; Cleop. B 5, dechereu f. 109 a, diolochas f. 143 b. Ms. *Tit. D* 22 angheredigyr6yth f. 7 a, llifdyuuyreth f. 11, llifdyuuyreth, dyuereth (dyfredd) f. 8, etc.

L. Morris in a letter (1762) printed in *Y C.* II mentions cafan, dafan, trwscwl in South W. *poems. S. C.* ofon I, p. 231, 233, sobor p. 373, cefen, n-wncwl II, p. 382, etc.

In Addit. Ms. 14921 (16th cent.) cf. chweddel f. 46 b, drechefen f. 35 a, 37 b, karregel f. 26 a, llester f. 24 a, 30 b (even lleste f. 21 a, final r is often omitted, and llestair which proves the pronunciation e for ai in final syllables), llwdwn f. 61 a, etc. — Add. Ms. 14913: dwyvwr f. 65 b, 60 b, 77 a; y kylaff f. 51 a, gwlybiaroc f. 53 a, dwffyr f. 53 a, dwr and dyfwr, etc.

The North W. talwm (er ys talwm, ystalwm, 'stalwm — in South W. er ys llawer dydd, ys dyddie, etc., are used in the

same sense) is a rare example of a svarabhakti becoming syllabic w; cf. yr ystalym, *B. of Herg.* col. 714.

53. A svarabhakti exists also in groups containing liquids or nasals in the commencement of a stressed syllable, e. g. tylawd, kynawd, etc. The r and l in groups like vowel + r, l + cons. or r, l + vowel + cons. are not seldom transposed and orthographs containing a vowel before and after the r, l appear as the intermediate forms. But here real metatheses like plygain for pylgain must be separated from the frequent apparent metatheses in pretonic syllables besides whom also vowels + r, l + vowels, vowels alone (r, l apparently dropped) and neither vowels nor r, l (the whole syllable lost) are written. These orthographs have nothing to do with the svarabhakti; the unstressed syllable was reduced here to an irrational vowel or, if the surrounding consonants permitted it, was totally lost.

54. Cf. the following examples of the alterations of initial cons. + r, l, n (cons. + m never occurs). Latin *Laws,* 13th cent. cherechỳt ardea, Owen p. 775 (see *Beitr.* § 111), deressaur p. 771, 773 (drysor). Addit. Ms. 19709 ac y bu reit ydunt yna o *dolodi* b6yt a dia6t mynet yr tir oc eu llogeu f. 14 a; ib. in the fragment of the Welsh Dares Phrygius always goroec for groec. Kana6d *Tit. D* 22, f. 1 b. Talodion see *Beitr.* § 3, n. 14. Gr. Roberts, *gramm.* taramwy and tramwy, tylawd and tlawd (p. 68 of the part on poetics; talodi Ms. *S,* f. 73 a. Addit. Ms. 14913 (16th cent.), kynawd f. 13 a, 16 b, kylaff f. 51 a (claf). Addit. Ms. 14986 (16th cent.) cyroes f. 19 b, ynghyroc f. 20 a (croc), kyredwch f. 26 a, kyriawdyr f. 20 a; deng myrenin f. 44 a, bylynyddoedd f. 10 b (dechyre f. 48 b, kythereiliaid f. 19 a), Addit. Ms. 14938 (17th cent.) pyriodi f. 68 a (cf. fe brodes, Add. Ms. 14921, f. 22 b; North W. prodi, Sweet p. 428). In a prose text in the 17th cent. Ms. Add. Ms. 31060 such orthographs are regularly used, cf. a byriodes f. 216 b, kylyddaddodd f. 217 a (he buried, leg. kylyddodd, the error was caused probably by claddodd in the original text; as I have not the context of this passage now before me I must concede that kylyddaddodd can be all right, as magaddoedd, etc. with dd where d is expected, occur also) f. 217 a; ynys byrydain f. 214 b, byrytaen, byry-

tain f. 215 a, byrytain, byritain f. 215 b, 217 a, brydain, brudain f. 216 b, byritanied f. 217 a, byrtanied f. 214 a; ap Vyrytus Darian las, ap byrutus, ap byrtus ib. f. 214 b, 215 a; krvlon f. 216 b, kyrvlon f. 214 b, 216 b; mylynedd f. 215 b; byryddewyd f. 226 a (breuddwyd); (ib. vsydd, dowad for dyfod). Addit. Ms. 31057 dyrygioni, y kylowir (clywir) chwedlav, f. 108 b, 107 b, ffylowr ddylis (fleur de lis) f. 118 a, oi bylegid, ffyrangec, etc.; *Stowe* Ms. 672, f. 320 a pyrgethwr.

55. These forms are proved by the following modern forms to be merely orthographs trying to represent a nearly vanished unstressed syllable. Cf. *C. f'ew. T.:* es bylnydde lawer, bylnyddoedd p. 475, sgyrfena di p. 269, pyrffesswr p. 146, yn bylserus iawn p. 258, pyrgethu pp. 42, 73, cyrfyddol p. 56; cryadur p. 9, cyradur p. 57, cradur pp. 21, 34, 96; pl. cryduried p. 9, cyrduried p. 34 etc.; o syr Gynarfon p. 62, dychgéfn p. 60 (so also in Add. Ms. 14921: dechéfn f. 3 a, dechefen f. 24 b, skifeny f. 35 a, yn skefenedic f. 41 b, etc.); myrwymo, *Yr Amserau* 1, 7, 47 (i byrtoi 4, 11, 47, ryferyd 18, 11, 47; anffredin 16, 12, 47), etc. *Yr Arw.* pygethu 20, 1, 1859, yn sgwenud, sgwenu 17, 7, 56 (also syfenu, syfenodd = ysgrifenu, etc.), sgwenwr 31, 7, 55; *Y Cyfaill difyr* (Ruthin) pygethwrs, o gethu; *Y Traeth.* 1864, p. 111: cydwried, etc. — Yn rywinol iawn, *'R Hen Ffarmwr,* 9, 10 1849; yn ryswydus, 29, 11, 1849.

(*A suivre*). NETTLAU.

LES CHARS ARMÉS DE FAUX

CHEZ LES ANCIENS GAULOIS

Les Gaulois ont fait usage, à diverses époques, de chars de guerre, analogues aux chars homériques, dont Mazard et plus récemment M. d'Arbois de Jubainville ont esquissé l'histoire[1]. Mais à côté de ces chars ordinaires, simples véhicules destinés à transporter rapidement le guerrier d'un point à l'autre du champ de bataille, nos ancêtres ont-ils connu le chariot armé de faux, cet engin de guerre plus effrayant que réellement efficace, dont l'antiquité tout entière attribuait l'invention à Cyrus, roi de Perse? Telle est la question que je me propose d'examiner brièvement. La plupart de nos histoires, de nos dictionnaires d'antiquités, la résolvent, sans hésiter, par l'affirmative[2]; quelques témoignages anciens paraissent venir à l'appui de leur dire; peut-être cependant un examen attentif des documents nous conduira-t-il à une conclusion différente.

Voici, tout d'abord, quelques observations préliminaires, dont l'importance n'échappera à personne :

1° On a recueilli, notamment dans les sépultures du dé-

1. Mazard, *Essai sur les chars gaulois de la Marne*, Revue archéologique, 1877, I, p. 154 et suiv. — D'Arbois de Jubainville, *Le char de guerre des Celtes dans quelques textes historiques*, Revue Celtique, t. IX, p. 387.

2. Dictionnaires de Smith et de Rich, articles *Covinus, Essedum, Falcatus currus;* Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois* (éd. 1863), I, p. 262; II, p. 178.

partement de la Marne, bon nombre de chars de guerre gaulois (belges); or, on n'a rien trouvé, parmi ces débris, qui ressemble aux redoutables garnitures en fer des chariots perses, décrits par les auteurs[1] : faux longues de deux coudées fixées au bout des essieux, antennes longues de dix coudées pointant des extrémités du timon ; les jantes, les rais des roues ne portent, non plus, aucune trace de pointes de fer.

2° Les auteurs anciens qui ont rédigé des traités techniques sur l'art militaire, Arrien, Végèce, etc., dans leur énumération des engins de guerre démodés, mentionnent naturellement les chariots armés de faux ; or, ils n'en attribuent l'usage qu'aux Perses ou à leurs imitateurs orientaux, Antiochus et Mithridate[2], jamais aux Gaulois. Qu'on ne dise pas que c'est là une simple omission. Arrien, par exemple, sait très bien que les Gaulois de Bretagne se servaient de chars de guerre, mais il oppose nettement ces véhicules aux chariots à faux perses. Le passage mérite d'être cité : « Les Romains ne se sont jamais servis de chars de guerre, et même parmi les barbares d'Europe il n'y a que les habitants des Iles Britanniques qui en aient fait usage. Ceux-ci employaient en général des *biges* (συνωρίδες), où ils attelaient deux méchants bidets, de petite taille[3] ; mais ces chars sont propres à évoluer sur toute espèce de terrains et ces petits chevaux sont rompus à toutes les fatigues. Parmi les barbares d'Asie, les Perses firent jadis usage de chariots armés de faux, traînés par des chevaux bardés de fer; l'invention de ces chars remonte à Cyrus[4]. »

3° Les historiens qui ont raconté avec le plus de détail et d'exactitude les guerres de Rome contre les Gaulois, soit en Asie, soit en Europe, Polybe, Tite-Live, César, Diodore, Dion

1. Xénophon, *Cyropédie,* VI, 1, 29; VI, 2, 17; Tite-Live, XXXVIII, 41, 5; Quinte-Curce, IV, 35, 5.

2. Végèce, III, 24 : *Quadrigas falcatas in bello rex Antiochus et Mithridates habuerunt.* La tradition paraît avoir été ressuscitée par les premiers Sassanides (Lampride, *Alexandre Sévère*, c. 55-6; chiffres et documents sont sujets à caution).

3. Dion Cassius, LXXVI, 12, s'exprime presque dans les mêmes termes : στρατεύονται (les Calédoniens) ἐπί τε ἁρμάτων, ἵππους ἔχοντες μικρούς καὶ ταχεῖς.

4. Arrien, *Ars tactica*, c. 19.

Cassius, mentionnent plusieurs fois les chars de guerre celtiques : jamais ils ne les qualifient de chars porte-faux. Pourtant leur attention avait été attirée sur cette variété de chars : Polybe, Tite-Live signalent, décrivent les chars à faux d'Antiochus le Grand [1], César ou son historiographe officiel, Hirtius [2], mentionne ceux de Pharnace, à la bataille de Zéla ; est-il croyable que ces auteurs eussent passé sous silence ces mêmes engins s'il s'en était rencontré dans les armées gauloises ? Strabon, qui mérite d'être nommé à côté de ces autorités historiques, signale — probablement sur les dires d'un voyageur mal informé — des chariots à faux chez deux tribus africaines, les Pharusiens et les Nigrètes [3] ; mais quand il parle des chars gaulois et bretons, il les qualifie simplement de chars (ἁπήναι) [4] ; il se garde bien d'ajouter que ces chars fussent armés de faux.

Ces arguments *e silentio* ont, dans l'espèce, une valeur presque décisive ; ils ne peuvent nous dispenser, cependant, d'étudier les textes qu'on allègue en faveur de l'opinion courante. Ces textes se réfèrent soit aux Galates d'Asie, soit aux Celtes de Gaule et de Bretagne : examinons-les dans cet ordre.

1° *Galates d'Asie-Mineure.* — A la bataille gagnée par Antiochus Soter sur les Galates (vers 272 av. J.-C.) ceux-ci mirent en ligne, d'après Lucien [5], quatre-vingts chariots porte-faux, probablement attelés à quatre (ἅρματα δρεπανηφόρα) et deux fois autant de *biges* ordinaires (συνωρίδες). Voilà un témoignage qui paraît bien explicite, et la distinction précise des deux espèces de chars semble en renforcer la valeur ; mais ce n'est pas assez qu'un témoin parle net, il faut encore qu'il soit digne de foi. Or il suffit de lire d'un bout à l'autre ce brillant récit de bataille pour se convaincre que Lucien, ou plutôt sa source, n'a visé que l'effet poétique et romanesque, sans aucun souci de la vérité historique. Je laisse de côté le personnage indécis,

1. Polybe, V, 53 (chars du rebelle Molon), Tite-Live, XXXVIII, 41, 5.
2. *Bellum alexandrinum*, c. 75.
3. Strabon, XVII, 3, 7.
4. Strabon, IV, 5, 2.
5. Lucien, *Antiochus sive Zeuxis*, c. 8 et 12 (dialogue 22 de l'édition Didot).

sentimental et pleurard qu'il prête gratuitement à Antiochus Soter; mais que dire de ces « 20,000 cavaliers gaulois » qui auraient figuré à la bataille, alors que nous savons que les Gaulois venaient à peine de franchir l'Hellespont, au nombre de 20,000[1] ? Comment concilier cette « phalange de fantassins, formée sur 24 rangs de profondeur et dont tout le premier rang était cuirassé », avec le mépris bien connu, persistant de nos ancêtres pour les armes défensives; un siècle après la victoire d'Antiochus Soter, les Galates combattaient encore à moitié nus[2] ! C'est le cas, ce semble, d'appliquer la règle *Ab uno disce omnes :* convaincu d'inexactitude et d'exagération sur deux points essentiels, le récit de Lucien est suspect pour tout le reste; pour ma part je n'y vois de réellement historique que ce qui est confirmé par d'autres sources : le fait même de la victoire d'Antiochus et la part décisive qu'y prirent les éléphants[3]. Quant au détail des chars, on peut admettre, à la rigueur, que les Gaulois qui envahirent l'Asie Mineure au IIIe siècle se servaient encore de chars de guerre — on en voit représentés sur les bas-reliefs de Pergame — mais c'est l'imagination d'un narrateur érudit qui a transformé ces chars « homériques » en chariots armés de faux; si les Galates avaient eu des chariots de ce genre en 272, à plus forte raison en auraient-ils eu en 189, lorsqu'Antiochus le Grand eut remis cet engin à la mode : or dans le récit très détaillé de la campagne de Manlius Vulso chez Tite-Live, il n'y a pas un mot qui permette de soupçonner la présence de chars armés de faux.

Au reste, le caractère fabuleux de ce récit cesse de nous étonner quand on sait à quelle source Lucien l'a puisé : cette source, comme l'a montré Wernsdorf[4], n'est autre qu'un poème épique de Simonide de Magnésie, contemporain d'Antiochus le Grand[5]. Simonide voyait dans les armées de son

1. Tite-Live, XXXVIII, 16.
2. Tite-Live, XXXVIII, 21. Cf. Plutarque, *Crassus*, c. 25.
3. Cf. Van Gelder, *Galatarum res in... Asia gestae* (Amsterdam, 1888), p. 129.
4. Wernsdorf, *De Republica Galatarum*, p. 42.
5. Suidas : Σιμωνίδης, Μάγνης, Σιπύλου, ἐποποιός. Γέγονεν ἐπὶ Ἀντιόχου τοῦ Μεγάλου· καὶ γέγραφε τὰς Ἀντιόχου τοῦ Σωτῆρος (mss. Μεγάλου) πρά-

temps des mercenaires galates bardés de fer[1] : il en a supposé dès le temps d'Antiochus Soter. Simonide voyait les Syriens faire usage de chariots porte-faux : il en a prêté gratuitement aux Galates. Ce sont là articles de machinerie épique, anachronismes excusables chez un poète, mais qui n'auraient pas dû en imposer aux historiens.

2° *Gaulois d'Occident, Bretons.* — Frontin, après avoir raconté comment Sylla, à la bataille de Chéronée, brisa l'élan des chars à faux d'Archélaüs en leur opposant des palissades improvisées, ajoute : « C'est par le même moyen, des pieux fichés en terre, que Jules César arrêta les quadriges armés de faux des Gaulois[2]. » Le terme dont se sert ici Frontin, *Galli,* est équivoque : il désigne tout aussi bien les Celtes de Gaule que ceux de Bretagne ; mais d'autres textes ne permettent guère de douter que l'auteur ait eu en vue les Bretons. En effet, à l'époque de César, comme nous l'apprennent les *Commentaires,* le char de guerre, *in genere,* avait complètement disparu de la Gaule continentale[3] ; les Romains le rencontrèrent pour la première fois dans l'île de Bretagne, et César dit expressément que ses soldats furent « déroutés par la nouveauté de ce mode de combat[4] ». Ce qui est vrai du char de guerre *in genere* l'est, à fortiori, du char à faux ; s'il en a jamais existé, c'est en Bretagne seulement que César a pu en rencontrer ; c'est là seulement que peut se placer l'épisode rapporté par Frontin. Par malheur, on chercherait vainement dans les *Commentaires* de César — la seule source sérieuse que nous possédions pour l'histoire de ses campagnes — la moindre trace du stratagème que lui attribue notre compilateur. Cependant les batailles contre les Bretons, et en particulier les charges

ξεις καὶ τὴν πρὸς Γαλάτας μάχην, ὅτε μετὰ τῶν ἐλεφάντων τὴν ἵππον αὐτῶν (mss. αὐτοῦ) ἔφθειρε.

1. Appien, *De rebus Syriacis*, c. 32 (à la bataille de Magnésie) : Γαλάται κατάφρακτοι.

2. Frontin, *Stratagèmes*, II, 3, 18 : *C. Caesar Gallorum falcatas quadrigas eadem ratione palis defixis excepit inhibuitque.*

3. Si Strabon paraît dire le contraire (IV, 5, 2 : ἀπήναις χρῶνται... καθάπερ καὶ τῶν Κελτῶν ἔνιοι) c'est qu'il a sous les yeux un texte, déjà arriéré, de Posidonius. Il faut expliquer de même Diodore, V, 29.

4. *Perturbatis nostris novitate pugnae,* César, *Bell. gall.,* IV, 34.

troublantes de leurs chars de guerre, y sont décrits avec beaucoup de détail : si les Romains avaient réellement employé des pieux à cette occasion, César n'aurait pas manqué de le raconter; or, en fait de pieux, les seuls que mentionne son récit sont ceux que les Bretons plantèrent dans le lit de la Tamise pour empêcher la cavalerie romaine de la passer à gué [1] ! On est en droit de conclure que le stratagème de Frontin n'est pas historique; j'ajoute que je ne le considère même pas comme authentique. Le paragraphe qui le renferme est relié au précédent par une formule — *eadem ratione* — qui trahit d'une manière presque infaillible, dans nos manuscrits de Frontin, la main des interpolateurs. Nous avons affaire ici à un nouvel exploit de ce terrible *homo otiosus* de nos vieux paléographes. Supposons un lecteur désœuvré, un vieux militaire, médiocrement érudit, qui vient de lire le stratagème de Chéronée, raconté par Frontin d'après Sylla. Les chars pontiques rappellent à notre homme les chars bretons, qu'il se souvient vaguement d'avoir rencontrés chez César. On sait (par Végèce) que l'emploi des pieux portatifs à quatre tiges, appelés *tribuli,* était devenu un moyen classique pour garantir l'infanterie contre les attaques des chars à faux [2]; notre lecteur, encore sous l'influence des chars à faux d'Archélaüs, n'aura pas hésité d'abord à confondre dans ses souvenirs les chars bretons avec des chars de ce genre, ensuite à *supposer* que César avait pu ou dû leur opposer le même stratagème que Sylla; l'*homo otiosus* ne se contente pas de penser tout haut, il écrit sa pensée; et ainsi la remarque oiseuse, l'hypothèse gratuite d'un faux savant, inscrite en marge d'un exemplaire des *Stratagèmes,* a fini par faire partie intégrante du texte. Frontin lui-même, qui fut gouverneur de la Bretagne [3], était trop bien informé des choses de ce pays pour commettre une pareille bévue.

Nous n'en avons pas fini avec les textes relatifs aux Bretons; ceux que nous allons citer ont tous ceci de commun

1. César, *Bell. gall.*, V, 18.
2. Végèce, III, 24.
3. Tacite, *Agricola*, c. 17.

qu'ils désignent le char breton par son nom national, *covinus*. « Les Bretons, dit le géographe Pomponius Méla, ne combattent pas seulement à pied et à cheval, mais encore montés sur des chars, équipés à la façon gauloise : ils appellent ces chars *covins* et les essieux se terminent par des faux[1] ». Lucain, à son ordinaire, emboîtant le pas derrière Méla, fait figurer, dans son dénombrement de l'armée de César, « le Belge, adroit cocher du *covin* qui l'abrite[2] ». Enfin Silius Italicus mentionne également, dans une comparaison, le « *covin* porte-faux » des habitants de Thulé ![3] Nous pouvons, sans danger, laisser de côté ces deux derniers textes, d'abord parce qu'ils viennent de poètes, ensuite parce que ces poètes n'ont fait probablement que reproduire le renseignement de Méla ; d'ailleurs, le vers de Lucain, avec la leçon la plus autorisée, ne parle point d'un char à faux — *covinus rostratus* — mais simplement d'une voiture couverte — *covinus constratus* — ce qu'était, en effet (on le verra à l'instant) le *covin* breton. Si, au lieu de Bretons, Lucain nomme des Belges comme faisant usage de ces chars, c'est sans doute par licence poétique ; on sait, d'ailleurs, que les conquérants celtes du sud de la Grande-Bretagne étaient de race belge[4], et il n'est pas impossible qu'ils aient apporté avec eux ce véhicule national.

Reste le texte de Méla ; celui-ci affirme en propres termes que le *covin* belge était un char armé de faux. Je pourrais me contenter d'opposer à cette assertion le texte d'Arrien, cité plus haut, où le char breton est défini « un bige traîné par deux mauvais petits chevaux, mais propre à rouler sur tous les terrains » ; assurément rien ne ressemble moins à l'idée qu'on se fait d'un char porte-faux, dont l'emploi exige avant tout la

1. Pomponius Mela, III, 6 : *Dimicant* (Britanni) *non equitatu modo aut pedite, verum et bigis et curribus, gallice armati : covinos vocant, quorum falcatis axibus utuntur*. La fin de cette phrase est peu latine et paraît altérée.

2. Lucain, *Pharsale*, I, 426 : *Et docilis rector monstrati Belga covini*. Le mot *monstrati*, leçon des manuscrits, est impossible ; on l'a corrigé soit en *rostrati* (en rappelant les *falces rostratae* de Columelle), soit en *constrati*, ce qui paraît préférable.

3. Silius Italicus, *Punica*, XVII, 417 : *incola Thules Agmina falcifero circumvenit arta covino*.

4. César, *Bell. gall.*, II, 4 ; V, 12.

vitesse, la vigueur des attelages, le combat en plaine. Mais on pourrait à la rigueur récuser l'autorité d'Arrien, comme celle d'un tacticien de cabinet. Je préfère donc produire ici la déposition de deux témoins oculaires, dont l'un nous dira comment était fait le *covin,* l'autre comment on s'en servait ; ces témoins sont Martial et César.

Martial écrivait sous Domitien, à une époque où la Bretagne était non seulement conquise, mais encore pacifiée. Déjà même l'anglomanie commençait à s'introduire à Rome, et, comme toujours, c'est par les choses du sport que l'influence britannique se faisait d'abord sentir. Les élégants de Rome adoptèrent le *covin* breton, non pas comme char de guerre, mais comme voiture d'agrément ; un ami de Martial, Elien — peut-être le célèbre tacticien de ce nom — fit cadeau à notre poète d'un spécimen du véhicule à la mode, et voici comment Martial célèbre son acquisition : « O covin, délicieuse solitude, préférable à tous les carrosses, à tous les chars-à-bancs du monde, présent de l'éloquent Elien ! C'est là, mon ami Juvatus, c'est là que tu peux, seul à seul avec moi, laisser courir ta langue en liberté : point de postillon nègre, point de cocher court vêtu, point de muletier gêneur pour nous espionner ; quant à nos petits bidets, ils savent écouter et se taire... »[1]. On voit ce qu'était le *covinus* de Martial : une petite voiture légère, à deux roues, probablement muni d'une capote fixe (*covinus constratus,* chez Lucain), et traînée par deux chevaux de moyenne taille, deux bidets gaulois (*mannuli*) ; à l'intérieur prenaient place deux personnes, dont l'une tenait les rênes ; on n'avait besoin ni de cocher, ni de postillon. En un mot, le *covin* romain était ce que nous appelons aujourd'hui un

1. Martial, XII, 24 :

O jucunda, covinne, solitudo,
Carruca magis essedoque gratum
Facundi mihi munus Æliani !
Hic mecum licet, hic, Juvate, quidquid
In buccam tibi venerit, loquaris :
Non rector libyci niger caballi,
Succinctus neque cursor antecedit ;
Nusquam est mulio : mannuli tacebunt...

cabriolet, attelant à deux ; comme, jusqu'à nouvel ordre, qui conserve le mot conserve la chose, c'est également sous cet aspect que nous devons nous représenter le char de guerre des Bretons.

Voyons maintenant fonctionner ce char sur le champ de bataille. C'est César qui va nous renseigner à ce sujet ; il ne prononce pas, il est vrai, le nom de *covinus;* le char breton s'appelle chez lui *essedum,* mais il n'y a là qu'une différence de mots insignifiante : *essedum* paraît être le nom belge du char de guerre[1], *covinus,* le nom breton. La preuve que les deux noms désignent (au moins quand il s'agit de la Bretagne) un seul et même véhicule, c'est qu'ils ne sont jamais employés simultanément : là où César dit *essedarii*[2], Tacite dit *covinnarii*[3] ; et le contexte prouve qu'il s'agit bien, dans les deux cas, de la même troupe. Laissons maintenant la parole à César : « Voici en quoi consiste le mode de combat avec les chars de guerre. D'abord, ils font courir leurs chars dans tous les sens, en lançant des traits : la terreur qu'inspirent les chevaux, le fracas des roues suffisent ordinairement à troubler les rangs ennemis. Quand ils ont réussi à se faufiler entre les escadrons de cavalerie, ils sautent à bas de leurs chars et combattent à pied ; pendant ce temps, les conducteurs ramènent les chars hors de la mêlée et se placent de telle sorte que les guerriers, qui ont mis pied à terre, s'ils sont accablés par le nombre, puissent facilement regagner leurs voitures et y trouver un refuge. Ils combinent ainsi sur le champ de bataille la mobilité du cavalier et la stabilité du fantassin. En s'exerçant tous les jours, ils arrivent, à force d'habitude, à une telle dextérité, qu'ils savent arrêter net leurs chevaux lancés sur une pente rapide, leur faire décrire des voltes et des demi-tours rasants ; parfois, ils s'élancent en courant sur le timon, s'arrêtent sur

1. Voir Virgile, *Géorg.*, III, 204 : *Belgica vel molli melius feret esseda collo.*

2. Non seulement dans les Commentaires, mais encore dans un fragment d'une lettre à Cicéron (livre III), conservé par Philargyre sur Virgile, *Géorg.*, III, 204 : *multa milia equitum atque essedariorum habet* (Cassivellaunus). Cf. le César de Dinter (Teubner), III, 140.

3. Tacite, *Agricola,* c. 35-36.

le joug pour lancer leur trait, et rentrent précipitamment à l'abri du char[1] ». Ces derniers mots confirment ce que nous ont appris Lucain et Martial sur la couverture ou capote du char breton : on ne « se réfugie » *(se recipere)* que dans une voiture couverte. L'ensemble du texte montre aussi clairement que possible en quoi consistait la tactique des chars bretons : non seulement César ne leur attribue point d'appendices falciformes, mais encore l'existence de pareils appendices eût été complètement incompatible avec le genre de service que les Bretons exigeaient de leurs chars; ils se seraient gênés et heurtés mutuellement dans ces évolutions rapides, et, excepté dans des plaines immenses, il eût été impossible de déployer cette nombreuse « artillerie ». Dans la seule armée de Cassivellaunus, on comptait 4,000 *essedarii,* c'est-à-dire 2,000 chars, et nous savons par César, comme par Arrien, que ces chars manœuvraient aussi bien en terrain de montagne qu'en plaine *(locis impeditis atque silvestribus)*[2].

Le passage de César convaincra, j'espère, les plus sceptiques que Méla s'est trompé sur la nature des chars de guerre bretons. Reste à expliquer l'origine de son erreur : je crois qu'elle est de tout point semblable à celle que nous avons constatée chez Lucien. Ici encore, les poètes ont fait tout le mal. Méla écrivait sous le règne de Claude, au lendemain de la conquête de la Bretagne; il exprime, dans le chapitre même que j'ai cité, le vœu qu'on soit bientôt un peu mieux renseigné sur les choses de cette île : c'est dire clairement qu'on l'était fort mal. En effet, depuis César, sauf quelques rares marchands, personne n'avait sérieusement exploré la Bretagne ; l'éloignement du pays, sa situation insulaire, la sauvagerie des habitants, tout concourait à faire de la Bretagne, pour les Romains du Ier siècle, ce qu'était l'Amérique pour les Espagnols du XVIe : une sorte de terre fabuleuse, que l'imagination avide de beaucoup de gens transformait en Eldorado. Les deux campagnes de César elles-mêmes n'avaient guère été que des reconnais-

1. César, *De bello gallico*, IV, 33. Cf. Juvénal, IV, 126 : *aut de temone Britanno Excidet Arviragus*. La manœuvre, on le voit, était assez risquée.
2. César, *Bell. Gall.*, V, 19.

sances rapides, fugitives, dans tous les sens du mot; l'audace et la brusquerie de ces apparitions leur donnait de loin quelque chose d'héroïque, de propre à frapper les imaginations. La Gaule était trop connue, trop voisine pour que les campagnes de César dans ce pays inspirassent beaucoup de poètes épiques[1]; il en était autrement de la Bretagne, et dès le premier jour l'expédition bretonne fut considérée comme une « admirable matière à mettre en vers latins ». Quintus Cicéron avait projeté d'écrire un poème épique sur ce sujet : son frère applaudit à son dessein et offrit d'y collaborer[2]; on ignore ce qui en advint, mais à supposer que Quintus ait abandonné son projet, d'autres durent le reprendre à sa place et développer à l'infini le thème varié par plusieurs épigrammes contemporaines :

Cernitis ignotos Latia sub lege Britannos
..... Et jam Romano cingimur Oceano[3].

Les œuvres, les noms même de ces Camoëns romains se sont perdus, mais nous pouvons encore apprécier leur manière par un exemple caractéristique, que le hasard a conservé. L'auteur des *Stratagèmes* grecs, Polyen, raconte quelque part que César employa contre les chars et la cavalerie des Bretons le moyen qui avait si bien réussi aux Grecs contre les Galates : il transporta un éléphant au delà du détroit, et la seule vue de cet animal inconnu fit prendre la fuite aux Bretons qui s'apprêtaient à disputer aux Romains le passage de la Tamise[4]. Inutile d'insister sur l'ineptie de ce récit dont il n'y a pas trace dans les *Commentaires* de César; mais Polyen est un auteur trop médiocre et trop enchaîné à ses autorités pour qu'on puisse l'accuser d'avoir tiré ce stratagème de son propre cru; il n'a pu l'emprunter, directement ou indirecte-

1. Cependant Varron d'Atax avait écrit un poème intitulé *Bellum sequanicum*, cité par Priscien. (Cf. Teuffel, *Geschichte der roemischen Literatur*, § 212). Furius Bibaculus avait traité un sujet analogue (ib., § 192, 9).
2. Cicéron, *Ad Quintum*, II, 16, 4.
3. Voir les épigrammes 419-426 dans l'*Anthologie latine*, éd. Riese (Teubner, 1869).
4. Polyen, VIII, 23, 5.

ment, qu'à un poème épique et, si je ne me trompe fort, la source qui a fourni l'éléphant de Polyen est de la même famille que celle d'où sont sortis les chars à faux du Pseudo-Frontin et de Méla. Comme Simonide de Magnésie, Quintus Cicéron et ses émules ont dû puiser à pleines mains dans l'arsenal de la tradition épique et de leur érudition livresque pour « embellir » le récit des campagnes de leur héros, et c'est ainsi que de modestes chars de guerre traînés, comme dit Arrien, par de méchants bidets, ont été, dans l'un et l'autre cas, métamorphosés en de redoutables quadriges, armés de faux meurtrières : la vérité perdait peut-être au change, mais la couleur gagnait singulièrement, et l'on sait que

Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.

*
* *

Il est temps de formuler en deux mots la conclusion de cette étude sur les chars à faux des Gaulois : il n'y en avait point.

Théodore Reinach.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. Nouvelles archéologiques par A. de Barthélemy. — II. *Annales de Bretagne*. — III. *Archæological Review*. — IV. Recherches de M. Whitley Stokes et du Rév. Mac Carthy sur la collection canonique irlandaise et critique des travaux de M. Whitley Stokes par le Rév. Mac Carthy. — V. M. W. M. Hennessy et les *Annales d'Ulster*. — VI. Les thèses de M. Schirmer sur la légende de la Croix et sur celle de saint Brendan. — VII. Le livre de M. Alfred Nutt sur la légende du Saint Graal. — VIII. Un nouveau mémoire de M. Nettlau sur la grammaire galloise. — IX. Critique par M. St. O'Grady de l'édition de la *Bataille de Ventry* par M. Kuno Meyer. — X. Les *Études d'histoire du droit* de M. R. Dareste. — XI. L'enseignement de la langue irlandaise en Irlande et les succès du jeune Patrick Mac Sweeney. — XII. Le journal *The Irish Echo*, de Boston. — XIII. Gloses bretonnes du Formulaire de Tréguier. — XIV. Divers articles relatifs aux études celtiques dans des revues françaises. — XV. Note phonétique de M. Zimmer dans la Revue de Kuhn. — XVI. Études de MM. Wolfgang Golther et Muret sur la légende de Tristan et d'Iseult. — XVII. Recherches de M. S. Reinach sur les Gaulois dans l'art antique. — XVIII. M. de la Borderie et la vie de saint Guenolé par Vurdestin. — XIX. Le livre de M. Wood Martin sur les monuments de pierre brute du comté de Sligo en Irlande et dans l'île d'Achill. — XX. Nouvelles recherches de M. Whitley Stokes à la bibliothèque du Vatican. — XXI. La traduction des *Mabinogion* par M. J. Loth. — XXII. Mort de M. W.-M. Hennessy.

I.

Nous devons signaler quelques articles publiés dans la *Revue archéologique*, tomes X, XI et XII, qui peuvent intéresser les lecteurs de la *Revue Celtique*. — M. le baron de Witte [1], à propos de l'arc de triomphe d'Orange, présente de nouveaux arguments à l'appui d'une opinion déjà ancienne sur le fait historique qui dut donner la pensée de construire ce monument. On hésitait entre deux hypothèses ; suivant les uns, l'arc d'Orange rappelait la victoire de Marius sur les Cimbres et les Teutons ; suivant d'autres, il daterait du règne de Tibère, voire même des Antonins. Les armes qui figurent dans les sculptures ne laissent aucun doute sur le but que l'on s'est proposé ; il s'agit d'une victoire remportée sur les Gaulois, et M. de Witte pense qu'il s'agit des campagnes heureuses menées contre les Arvernes et les Allobroges par Domitius Ahenobarbus et Fabius Maximus (121 av. J.-C.). A ce sujet, il rappelle une série de monnaies en argent de la République romaine, portant le nom de Cn. Domitius, fils du vainqueur de Vindalium : on y remarque, dans un bige, un guerrier tenant une lance, un bouclier et la trompette de guerre gauloise nommée *carnyx*. M. de Witte, dans ce personnage, voit Bétultus, roi arverne, dans un char d'argent [2], tel

1. T. X, p. 129.
2. Le char de Bétultus nous fait penser au mémoire qui a paru dans la

qu'il parut au triomphe de son vainqueur. — M. Salomon Reinach [1] parle de trois statuettes du British Museum, deux de guerrier et une de femme nue, dont la nationalité est clairement indiquée par son torques et des bracelets ; il donne un croquis de la gauloise qui a inspiré la Jeanne d'Arc de M. Chapus ; nous regrettons qu'il n'ait pas pensé à reproduire aussi les deux guerriers. — M. A.-L. des Ormeaux [2], à propos du mors de cheval en bronze trouvé par M. le docteur Gros à Moeringen, cherche à déterminer la race de chevaux contemporaine et l'analogie de ce mors avec ceux qui sont représentés sur les monuments assyriens. — M. Ant. Héron de Villefosse [3] fait connaître plusieurs figurines en terre dont on a déjà trouvé dix exemplaires sur divers points de la France. Celui qui provient de Caudebec-lès-Elbeuf porte la légende : RIIXTVGIINOS SVLLIAS AVVOT. Dans cette marque de fabricant, M. de Villefosse propose de voir trois mots : *Rextugenos,* le nom du potier, *sullias* dont la valeur n'est pas encore déterminée, et *avvot* qui pourrait être l'équivalent du verbe *fecit.* — M. Abel Maître [4] a dressé un inventaire complet et méthodique des objets recueillis dans cinquante-deux tombes, de l'époque gauloise, explorées dans une nécropole à Saint-Maur-les-Fossés : les armes et les ornements offrent une grande analogie avec ceux qui proviennent des cimetières de la Marne et de Marzabatto, près de Bologne. Il est à noter, d'après les observations de M. Maître, que ces sépultures n'ont fourni, jusqu'à ce jour, ni poteries, ni torques, ni chars de guerre, ni pendeloques, ni couteaux, ni perles en verre. On n'a recueilli que des épées, des ceinturons formés de chainettes, des fibules, des umbos de boucliers. — Dans une autre note [5], M. Maître cherche à établir que l'origine de l'épée en bronze, dite à soie plate ou à crans, doit être cherchée dans l'imitation de l'appendice que porte sur le museau le squale à scie. — M. Adr. Blanchet signale [6], d'après le ms fr. 15634 de la Bibliothèque nationale, le dessin d'un cippe, trouvé à Toul en 1700, représentant le dieu gaulois au marteau. Le souvenir de ce monument n'est plus conservé que par le dessin fait pour les *Monuments de la monarchie française :* il était resté inédit.

Nous devons une mention toute spéciale au travail important publié par le lieutenant-colonel G. de la Noë, intitulé : *Principes de la fortification antique depuis les temps préhistoriques jusqu'aux croisades.* Dans la première livraison qui vient de paraître [7], l'auteur traite des enceintes dites préhistoriques (le mont Vaudois, le mont Bart, etc.) et n'y retrouve aucun caractère stratégique. Mais lorsqu'il aborde les fortifications gauloises, il donne

Revue Celtique, IX, 387, et dans lequel M. d'Arbois de Jubainville parle des chars de guerre dans les Gaules.

1. T. XI, p. 19.
2. T. XI, p. 52.
3. T. XI, p. 145.
4. T. XI, p. 324.
5. T. XII, p. 86.
6. T. XII, p. 114.
7. Paris, Ern. Leroux, 1888.

des indications précieuses sur les nombreux *oppidum* étudiés par lui sur le terrain. C'est un véritable manuel, rédigé par un homme qui connaît également la stratégie, les textes et l'archéologie. Nous voudrions voir son livre entre les mains de tous les travailleurs de province qui seraient ainsi à même d'apprendre beaucoup et de le compléter par leurs observations personnelles.

Les fragments épigraphiques que l'on retrouve à Saintes permettent de rétablir la famille de Caius Julius Agedomapatis dont le nom se lit sur des monnaies gauloises, très rares, dont l'attribution, jusqu'à ce jour, était restée incertaine ; on n'en connaît guère que cinq ou six exemplaires, et la légende n'a été lue complètement que grâce à un denier qui fut découvert à Jersey. Il semble que cette pièce doive être classée aux Santones, chez lesquels entre l'an 50 et l'an 17 avant J.-C., C. Julius Agedomapatis aurait été à la tête de la nation pendant cette période d'autonomie qui laissait une véritable indépendance aux cités libres et fédérées de la Gaule [1].

A. DE BARTHÉLEMY.

II.

Dans le numéro de juillet des *Annales de Bretagne* (t. III, n° 4), M. Loth continue à étudier le breton du dix-huitième siècle. Il nous donne des extraits : 1° (p. 612-618) de Robert le Diable, mystère manuscrit daté de 1741 et conservé à la Bibliothèque Nationale (fonds celtique, n° 51) ; 2° (p. 619-622) de la Création du Monde, mystère, d'après un manuscrit de 1760 appartenant à M. Luzel [2] ; 3° (p. 622-627) de la tragédie de Saint Alexis traduite du français en breton et représentée le 19 mai 1799. La source française n'est pas connue.

Pour donner une idée des dialectes bretons au XIXe siècle, M. Loth a réuni plusieurs traductions bretonnes de la parabole de l'Enfant prodigue (Luc, XV, 11-32). Il publie dans le numéro de juillet les spécimens des dialectes : de Léon (p. 630), de Léon (Landerneau) (p. 632), de Tréguier (p. 633), de Tréguier (pays de Goello) p. 635), de la haute Cornouailles (p. 637), de la Cornouailles du nord-est (p. 639), du bas-vannetais (p. 641).

Le numéro de novembre (*Annales de Bretagne*, t. IV, n° 1) contient les spécimens du dialecte haut-vannetais (îles de Houat et Hédic), p. 103; des dialectes : de Groix (p. 105) et de Belle-Ile (Locmaria), p. 107. Dans le même numéro commence le vocabulaire-index de la chrestomathie, la partie publiée comprend les noms de lieux et de personnes (p. 109-161).

1. Voyez les travaux de M. de Barthélemy sur les légendes des monnaies gauloises dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 296, col. 2 ; t. III, p. 249, et t. IX, p. 28 ; comparez le mémoire de M. Cagnat intitulé : Supplément à l'épigraphie de Saintes, *Revue Celtique*, t. X, p. 96 et suiv., notamment p. 101, 103. — Note de la rédaction.

2. Comparez au passage correspondant de la version publiée par M. l'abbé Bernard dans la *Revue Celtique*, t. IX, p. 324-326.

Nous signalerons encore (p. 162-165) des chansons bretonnes de l'époque de la Révolution trouvées parmi les papiers de Louis-Marie Goujon, prêtre, prévenu d'émigration et arrêté le 9 floréal an VII. Ces chansons appartiennent maintenant aux archives des Côtes-du-Nord.

G. D.

III.

Par suite d'une erreur commise dans l'expédition des numéros de l'*Archaeological Review* qui me sont adressés, je suis fort en retard avec cette intéressante publication.

La traduction de « la demande en mariage d'Emer », *Tochmarc Emere*, par M. Kuno Meyer, commencée dans les numéros de mars et d'avril 1888, comme nous l'avons annoncé déjà, s'est continuée dans le numéro de mai et s'est terminée dans le numéro de juin. Dans les exemplaires reliés de l'*Archaeological Review*, on trouvera son intéressant travail au tome premier, pages 68-75, 150-155, 231-235, 298-307. Le *Tochmarc Emere* n'avait pas été traduit jusqu'ici. Il en existe un fragment dans le *Lebor na h-Uidre* : M. Kuno Meyer a complété ce fragment à l'aide d'une copie prise par lui à Dublin du texte complet contenu dans le manuscrit Stowe 992, aujourd'hui conservé dans la bibliothèque de la Royal Irish Academy.

Dans le numéro d'août dernier de la même revue, tome I, p. 413-425, M. E.-J. Miles a inséré un très intéressant article sur *Aventicum*, la métropole romaine de l'Helvétie. Cet article est consacré à peu près exclusivement à la période romaine de l'histoire de cette ville. Malheureusement dans l'énoncé d'un des rares détails qui touchent aux questions celtiques, nous remarquons une faute d'impression deux fois répétée, p. 419, seconde ligne à partir du bas, *Lugones* pour *Lugoves*, nominatif pluriel du thème celtique *Lugu-* qui dans la mythologie irlandaise désigne une divinité bien connue.

Dans le numéro de septembre 1888 (t. II, p. 45-50), M. Donald Masson a donné un recueil de quatre notes prises par lui dans les hautes terres de l'Ecosse. La première est sur les noms de lieux gaéliques dont un élément exprime l'idée de couleur, comme *geal* « blanc » dans *Gealcharn* « blanche montagne », *Cairn-gorm* « montagne bleue », *Carn-glas* « montagne grise », *Carn-ruadh* « montagne rouge », *Carn-dubh* « montagne noire ». La seconde a pour objet un menhir dressé en 1755 pour rappeler la mémoire d'un mariage : il y avait déjà des celtomanes à cette date. La dernière concerne une prophétie gaélique suivant laquelle le monastère de saint Colomba à Hi, l'Iona, ou mieux Iova, du moyen âge, devrait un jour se relever de ses ruines. M. Donald Masson parle à nouveau de cette prophétie dans le numéro d'octobre, tome II, p. 107-108, et en donne une version plus complète que la première :

Hi mo chridhe, Hi mo ghraidh,
An aite guth manaich bithidh geum ba;
Ach mun tig an saoghal gu crich
Bithidh Hi mar a bha.

« Hi de mon cœur, Hi de mon amour, au lieu de voix de moine il y aura beuglement de vache ; mais, avant que vienne le monde à sa fin, Hi sera comme il fut. »

M. Donald Masson attribue cette prophétie à saint Colomba et pense qu'elle annonce le futur rétablissement de l'abbaye. La première fois, dit-il, qu'il entendit citer cette prophétie, c'était dans les forêts glacées du Canada, sur les bords du lac Huron. Il visitait alors en qualité de missionnaire protestant les populations gaéliques d'Ecosse établies dans ces contrées sauvages. « Ses croyances ne l'empêchèrent pas de prier Dieu de « bon cœur, en lui demandant que le jour pût bientôt venir où se re- « lèverait plus glorieuse qu'autrefois la sainte habitation de Colomba, la « Jérusalem vers laquelle son âme pieuse dans son long exil tournait si « tendrement ses regards » (tome II, p. 50).

Dans une critique, par M. W.-H. Stevenson, de Taylor, *Words and places*, nous remarquons (t. II, p. 107) l'observation fort juste du danger que présente l'emploi étymologique des langues modernes : un exemple souvent donné tant en France que dans les Iles-Britanniques est la prétention qu'ont tant de celtomanes d'expliquer plusieurs noms de lieu anciens par le mot qui s'écrit aujourd'hui en breton *dour*, en gallois *dwr* et qui veut dire « eau » ; ils ne s'aperçoivent point que ce mot a perdu un *b* avant l'*r*.

Le principal article de la *Revue* en ce qui concerne les études celtiques est celui que M. Alfred Nutt a intitulé : *Celtic myth and saga* (p. 110-142). C'est un mémoire savant sur les publications les plus récentes dont la mythologie irlandaise a été l'objet ; c'est-à-dire : 1° le volume de M. Rhys : « *On the origin and growth of religion as illustrated by Celtic heathendom* » ; 2° l'article de M. Zimmer sur les procédés de compilation auxquels on doit les textes légendaires irlandais compris dans le *Lebor na h-Uidhre* (*Revue de Kuhn*, t. XXVIII, p. 417-689) ; 3° les textes publiés et traduits dans le tome IX de la *Revue Celtique ;* 4° les articles de M. Macbain sur les légendes héroïques des Gaels, dans le *Celtic Magazine*[1]. L'auteur apprécie les travaux des deux directeurs successifs de la *Revue Celtique* en des termes trop favorables pour qu'il soit facile ici de parler de lui sans un certain embarras. Il a, je crois, parfaitement raison d'insister sur le mérite du mémoire de M. Zimmer dont nous venons de donner le titre et dont nous avons parlé beaucoup trop brièvement dans la *Revue Celtique* (t. IX, p. 533). Il consacre la plus grande partie de son article à l'étude du livre si complet et si érudit de M. Rhys. Le principal reproche qu'il lui fait, ce me semble, consiste à constater que M. Rhys a négligé de faire connaître son opinion sur la valeur des sources galloises auxquelles il a puisé les faits mythologiques qu'il expose avec tant d'abondance et une si incontestable autorité.

IV.

Les recherches faites concurremment, je ne dirai pas en collaboration,

1. Voyez *Revue Celtique*, t. IX, p. 144, 293, 418, 497.

par M. Whitley Stokes et par le révérend Mac Carthy ont amené une découverte très intéressante pour l'histoire du droit canonique irlandais. Dans le manuscrit latin de Paris 12021 daté du xe siècle par M. Delisle, *Inventaire des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés,* page 33, la collection canonique irlandaise se termine par les mots : *hucusque ruben et cu. cuiminiae. et durinis* [1]. M. Bradshaw avait pensé que cette courte phrase faisait connaître les noms des auteurs de la collection canonique, que le dernier mot était le nom de l'abbaye où leur travail avait eu lieu. Cette abbaye, suivant lui, était Dairinis, dans la région sud-ouest de l'Irlande, et quant aux noms d'homme il croyait que l'un d'eux pouvait être celui de l'abbé Cummeanus, auteur d'un pénitenciel dont la meilleure édition est, à ma connaissance, celle qu'a donnée Wasserschleben, *Die Bussordnungen der abendlaendischen Kirche*, p. 460-493, et qu'on peut trouver aussi dans la *Patrologie latine* de Migne, t. 87, col. 979-998. Cette hypothèse avait été combattue par M. Wasserschleben dans une note à la page LXXIII de sa deuxième édition de la collection canonique irlandaise. Dans l'*Academy* du 14 juillet dernier, p. 26, col. 3, M. Whitley Stokes fait observer que le nom du second des auteurs mentionnés par le manuscrit latin 12021 de Paris est non pas Cummean, mais Cu. cuiminiae qu'il corrige en Cú-cummne. Or c'est exactement une des deux orthographes données par les *Annales des quatre maîtres* au nom d'un savant irlandais qui serait mort en 742 [2]. Du nom de ce savant il y a dans les mêmes Annales une autre orthographe plus récente, Cucuimme [3]. C'est celle-ci qu'on trouve dans les *Annales d'Ulster* où la mort de ce personnage est placée en 747 [4]. Son nom est méconnaissable dans l'édition des *Annales de Tigernach* donnée par O'Conor où on est réduit à le deviner [5]. Quant au nom de l'abbaye, M. Whitley Stokes le comprend comme Bradshaw et propose de suppléer une syllabe en écrivant *du*[*Dai*]*rinis*, c'est-à-dire « à Dairinis ».

M. Whitley Stokes laissait sans explication le premier nom, Ruben. Le Rév. Mac Carthy a eu la bonne idée de consulter l'index des *Annales des Quatre Maîtres* qui l'a renvoyé à l'année 720 de notre ère, et dans la liste de personnages décédés cette année-là ; a trouvé mentionné saint Ruibin, sur lequel les *Annales des Quatre Maîtres* donnent en irlandais une notice

1. Wasserschleben, *Die irische Kanonensammlung*, p. XXXI, LXXII, 243. Ces mots se trouvent à la p. 190, fol. 127 vo, l. 3 du ms.

2. Cucummne eccnaidh togaidhe eisidhe doécc. Edition d'O'Donovan, 1851, t. I, p. 342, l. 16.

3. *Ibidem*, ligne 18.

4. Cucuimme sapiens obiit. Edition Hennessy, p. 208 ; plus bas : Cuchuimme au nominatif, et Coincuimme au datif, ce qui montre que nous avons affaire à un composé dont le premier terme est *cú* « chien »

5. Cuimine sapiens obit, p. 247, sous la date de 747. Des savants modernes qui ont parlé de Cú-chummne le plus ancien à notre connaissance est Colgan, *Trias thaumaturga*, p. 218, col. 2. Vient ensuite Harris, *The History of the writers of Ireland*, p. 46.

erronée [1] ; mais la bonne leçon nous a été conservée dans une langue partie latine, partie irlandaise par les *Annales d'Ulster* et par celles de Tigernach sous la date de 724 dans les unes [2], de 725 dans les autres [3]. On y voit que Rubin, fils de Conna ou de Connad, était scribe de Munster [4]. (Cf. *Academy* du 3 novembre 1888, p. 290-291.)

De ces observations, il résulte que la collection canonique irlandaise remonte au plus tard à l'année 725 [5].

Le Rév. Mac Carthy ne s'est pas contenté de cette découverte. Ayant remarqué que M. Whitley Stokes avait fait un *Errata* à son édition de la *Vie tripartite* et que le savant éditeur continuait cette bonne œuvre, il a voulu lui apporter son concours, comme pour l'histoire du droit canonique irlandais. Cette entreprise était inspirée par d'excellents sentiments : elle a donné en plusieurs circonstances des résultats très satisfaisants. Ainsi, à la page 264, ligne 8, q*uo*duis est une faute évidente pour q*uam*uis, et le Rév. Mac Carthy a très bien fait de la signaler. Mais les corrections n'ont pas toutes le même intérêt. Le Rév. Mac-Carthy prétend rectifier la traduction de M. Whitley Stokes. Or voici comment il procède. Je commence par la première correction qu'il propose. Quoiqu'il s'agisse d'anglais, j'espère que le lecteur français pourra me comprendre. L'auteur irlandais du moyen âge débute comme nos prédicateurs par un texte latin : *Et sedentibus in regione et umbra mortis, lux orta est eis;* puis il le traduit en irlandais ; on peut rendre littéralement sa traduction ainsi : « et les gens qui furent en pays et en ombre de mort trouvèrent lumière de quoi vint leur illumination. » Voici en français la reproduction de la phrase anglaise par laquelle M. Whitley Stokes rend la traduction irlandaise : « et ceux qui habitaient dans la terre et dans l'ombre de la mort trouvèrent une lumière d'où vint leur illumination. » Suivant le Rév. Mac Carthy, il y a dans cette phrase une grosse faute, et cette faute est d'avoir rendu *in lucht* « les gens » « la troupe [qui] » par « ceux qui ». Je suis étonné que le critique n'ait pas poussé ses principes jusqu'au bout et n'ait pas reproché à M. Stokes d'avoir traduit *robatar* « furent » par « habitaient » *(dwelt)* et d'avoir mis dans sa phrase anglaise un certain nombre d'articles qui manquent en irlandais. Probablement le Rév. Mac Carthy pensera que je ne sais pas un mot d'anglais parce que je traduis *shadow of death* par « ombre de *la* mort » en intercalant un article qui manque dans le texte anglais de M. Whitley Stokes.

1. S[anctus] Ruibin mac mic Connaid sccribhneoir Mumhan, mac sidhe Brocain ó Tigh Telle. Edition O'Donovan, 1851, t. I, p. 318.
2. Edition Hennessy, t. I, p. 176.
3. Edition O'Conor, p. 234.
4. Rubin, mac Connadh (Hennessy), Connaidh (O'Conor), scriba Mumhan.
5. M. L. Delisle, à qui j'ai soumis la question de savoir si la formule : *Hucusque Ruben et Cú-cummne* désignait des auteurs ou des copistes, paraît incliner vers la seconde hypothèse.

Mais continuons. L'auteur irlandais du moyen âge reproduit une parole bien connue de saint Jérôme. Ce père, voulant louer le prophète Isaïe, a dit que ce saint de l'Ancien Testament devrait être appelé plutôt évangéliste que prophète. Voici la traduction littérale du texte irlandais : « pour le louer, saint Jérôme dit cette CHOSE-CI : *quod non tam dicendus est propheta quam evangelista* ». Dans la traduction anglaise de M. Whitley Stokes nous lisons : « pour le louer, saint Jérôme dit ceci ». Il a passé CHOSE ! s'écrie M. Mac Carthy, encore une faute irréparable qui déshonore la traduction officielle de la *Vie tripartite !* Je tremble en écrivant devant un juge si sévère, car en traduisant l'anglais de M. Whitley Stokes, je me suis permis deux inversions. Si j'avais traduit mot à mot j'aurais dit : « pour louer *lui, dit* saint Jérôme ceci ». Or je me suis cru autorisé à changer de place un pronom et un verbe. J'ai écrit : Pour *le* louer, saint Jérôme *dit* ceci.

Mettons si l'on veut que je me permets avec les textes anglais beaucoup trop de liberté, et revenons aux critiques adressées par le Rév. Mac Carthy à M. Stokes. Les deux exemples que je viens de donner suffisent pour montrer en quoi consiste le système de traduction que le Rév. Mac Carthy prétend imposer. Je passe aux endroits où le savant ecclésiastique irlandais veut donner des leçons de grammaire à son contradicteur. A la page 160, ligne 2, il est question d'églises fondées par saint Patrice : *forothaigestar cella*, dit le texte irlandais de M. Whitley Stokes. Le premier mot est le verbe « il fonda », le second est l'accusatif pluriel du substantif féminin *cell* « église », qui est le mot latin *cella ;* en vieux et moyen irlandais ce substantif se décline ainsi au singulier :

Nominatif, *cell ;*
Génitif, *ceille ;*
Datif, *cill ;*
Accusatif, *cill n-*.

La *Vie tripartite* est remplie d'exemples de ce mot. Mais l'irlandais moderne a supprimé en général l'accusatif singulier des noms, et ce cas aujourd'hui se confond avec le nominatif. On dit donc maintenant *cell* aux deux cas, l'ancien accusatif *cill n-* est tombé en désuétude. O'Curry, homme de génie qu'on ne peut trop admirer, mais qui n'avait de la grammaire du vieil irlandais que de très vagues notions, a fait du texte de la *Vie tripartite* une copie où il a écrit *cell* dans le passage précité, et pour le révérend Mac Carthy c'est la bonne leçon, en sorte que M. Whitley Stokes, au lieu d'écrire *cella*, forme régulière de l'accusatif pluriel en vieux et en moyen irlandais et de traduire par le pluriel *churches* « églises », aurait dû écrire *cell* accusatif singulier moderne et traduire par le singulier *church* « église ». Le Rév. Mac Carthy ne s'est pas aperçu que cette traduction supposait le vieux et moyen irlandais *cill n-*.

Le vieil irlandais avait deux formes pour le prétérit sigmatique, la forme absolue et la forme conjointe. On disait à la troisième personne du singulier *sénais* « il a béni » ; c'était la forme absolue, et *ro shén*, même sens ;

c'était la forme conjointe. La loi dont il s'agit ici a été étudiée à fond dans la *Grammatica celtica*, deuxième édition, p. 462-463 (comparez la Grammaire de Windisch, p. 66). Les grammaires modernes ne donnent plus que la forme conjointe; de cette règle nouvelle, le Rév. Mac Carthy conclut que M. Whitley Stokes traduisant la troisième personne du singulier *sénais* par le passé, commet une faute d'irlandais, et qu'il aurait dû employer le présent [1].

Le Rév. Mac Carthy est un homme fort instruit et très intelligent. Il sait, je pense, l'irlandais moderne, soit qu'il l'ait appris dans son enfance, soit qu'il l'ait étudié depuis, et c'est pour lui une grande supériorité sur la plupart des disciples de Zeuss. Il fait pour apprendre l'irlandais ancien les plus louables efforts, et j'espère qu'il sera bientôt maître de cette langue difficile. Mais s'il était assez aimable pour entreprendre la publication d'un texte irlandais, il nous rendrait bien plus de services qu'en employant son temps à critiquer comme il le fait les travaux d'autrui. Il a notamment de réelles aptitudes pour l'érudition historique et dans le cas par exemple où il donnerait une nouvelle édition des *Annales de Tigernach*, elle serait la bienvenue.

V.

Les lecteurs de la *Revue Celtique* apprendront avec un vif chagrin que M. Hennessy est forcé par sa santé de renoncer à terminer la publication des Annales d'Ulster dont il a publié le premier volume avec cette science profonde à laquelle ses précédents travaux nous avaient habitué.

VI.

M. Gustav Schirmer, dont la thèse de doctorat a eu pour sujet la légende de la Croix dans le Leabhar Breac [2], vient de publier comme *Habilitationsschrift* un mémoire sur la légende de saint Brendan [3] : il l'a divisé en deux chapitres : le premier traite du saint Brendan qui paraît avoir véritablement existé, le second a pour objet le personnage légendaire qui s'est

1. Les critiques du Rév. Mac Carthy se trouvent dans les numéros de l'*Academy* du 1er et du 15 septembre 1888, p. 138 et 172. Dans l'*Academy* du 1er décembre, p. 354, M. Whitley Stokes dit quelles sont celles de ces critiques qu'il peut accepter et quelles sont celles qu'il repousse.

2. *Die Kreuzeslegenden im Leabhar Breac, inaugural-dissertation zur Erlangung der Doctorwürde an der philosophischen Facultæt der Universitæt Leipzig* von Gustav Schirmer. St Gallen, Zollikofer'sche Buchdruckerei, 1886, in-8, 91 p. Cette thèse est divisée en trois parties : la première comprend le texte irlandais, la seconde la traduction, la troisième une étude : 1° sur le légende de la Croix, 2° sur la langue du texte irlandais.

3. *Zur Brendanus-Legende*. Leipzig, Pœschel und Trepte, 1888, in-8, 75 p.

greffé sur le premier ; l'auteur y examine comment ce phénomène littéraire s'est produit en Irlande et quel écho il a eu en Angleterre, en Allemagne et dans la Bretagne continentale. Il s'exprime avec une précision, une clarté, une connaissance des sources qui attestent chez lui toutes les qualités distinctives du véritable érudit.

J'ai peu de critiques à lui adresser. L'une porte sur une question d'arithmétique. Saint Patrice aurait un certain jour prédit que cent vingt ans après sa mort, saint Brendan naîtrait. Suivant M. Schirmer, saint Patrice étant mort en 460, il faut ajouter 120, retrancher 100 et on trouve la date de la naissance de saint Brendan, savoir 480. La soustraction de 100 me semble un peu arbitraire. Voici une autre explication. Dans la quatrième vie de saint Patrice publiée par Colgan, on lit : *Patricius... prophetavit... de sancto Brendano qui CXX anno post beati viri obitum oriundus fuit*. Le texte de la Vie tripartite est probablement préférable : il n'indique aucun point de départ pour le délai de cent vingt ans : *Profetauit do Brenainn mac uu Altae qui nasceretur CXX anno* [1]. Or dans la langue liturgique *natalis* désigne le jour de la mort des saints et en retranchant 120 de la date approximative où serait mort saint Brendan, 576 ou 577, on trouve 456 ou 457 qui serait la date de la prophétie attribuée à saint Patrice. Saint Patrice était vivant à cette date.

J'ai vu aussi avec surprise (p. 6, note 5) que parmi les éditeurs de la liste des saints irlandais les plus anciens, M. Schirmer ne paraisse connaître que le premier, c'est-à-dire Ussher, et qu'il ne renvoie pas à l'édition donnée par Arthur West Haddan et William Stubbs, *Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland*, vol. I, partie 2, p. 292-294.

VII.

Sous le titre de *Studies on the legend of the Holy Grail, with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin* (Londres, David Nutt, in-8, 1888, xv-281 pages), M. Alfred Nutt vient de faire paraître le travail le plus complet qui ait été publié jusqu'à ce jour sur les sources primitives d'une des des fables les plus importantes du cycle de la Table Ronde.

Dans le savant, clair, mais trop court résumé que M. Gaston Paris a intitulé *La littérature française au moyen âge*, l'érudit français constate (p. 39-40) que le type de l'épopée guerrière française a été créé de 1050 à 1120. C'est postérieurement à cette période et dans les années suivantes du XIIe siècle que l'épopée amoureuse et féerique fait son apparition avec les romans de la Table Ronde (*ibid.*, p. 88 et suiv.). Ce fait littéraire est contemporain d'un événement juridique d'une haute importance, la reconnaissance du droit des femmes à la succession des royaumes et des fiefs.

Henri Plantagenet, du chef de sa mère et de sa femme, devient duc de Normandie, roi d'Angleterre, duc de Guyenne, l'égal et peut-être sur bien des points le supérieur du roi de France dont comme comte d'Anjou il

1. Edition Whitley Stokes, p. 208.

était un des petits vassaux. On pouvait dire alors des comtes d'Anjou, en ne changeant qu'un mot, ce que plus tard on a tant de fois répété au sujet de l'Autriche :

Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube :
Nam quae Mars aliis dat tibi regna Venus.

Les femmes alors ont acquis une puissance inconnue jusque-là ; une littérature nouvelle est créée pour elles : c'est le cycle de la Table Ronde. Il emprunte à des poèmes gallois une partie de ses éléments fondamentaux, mais quels sont précisément ces éléments ? Il est souvent difficile de le déterminer d'une façon rigoureuse, et beaucoup de points restent douteux, parce que les poèmes gallois primitifs sont perdus. Les plus anciens monuments de la littérature épique du pays de Galles ne remontent pas — du moins paléographiquement — au delà du XIVe siècle, et nous ignorons dans quelle mesure ils ont subi, par une sorte de choc en retour, l'influence de la littérature française du XIIe siècle. Il est vrai que la littérature irlandaise nous offre des monuments antérieurs aux plus anciens romans de la Table Ronde, mais ces monuments n'ont pas été la source où ont puisé les romanciers français, et d'autre part, malgré le savant travail de M. Zimmer dont nous parlons plus haut, la critique de la littérature épique irlandaise ne fait que naître ; elle offre encore bien des points obscurs.

Nous recommanderons à nos lecteurs l'ouvrage de M. Nutt, certainement un des hommes qui ont étudié avec le plus de compétence ces difficiles questions.

VIII.

Notre collaborateur, M. Max Nettlau, continue ses savantes études sur la grammaire galloise et vient de publier dans le volume du Cymmrodor en cours de publication, p. 259 et suiv., un recueil d'observations sur les noms, les adjectifs et les adverbes gallois.

IX.

M. Standish O'Grady a inséré dans le recueil de la *Philological Society* sous le titre de *Remarks on the Oxford edition of the battle of Ventry*, une critique de l'édition du *Cath Finntrâga* publié par M. Kuno Meyer en 1885.

X.

Sous le titre d'*Etudes d'histoire du droit*, M. Rodolphe Dareste a réuni et publié à la librairie Larose et Forcel en un volume in-octavo le recueil de ses mémoires sur les plus anciens droits de l'Egypte, de l'Asie occidentale

et de l'Europe à l'exception des droits grec et romain. Il y a reproduit l'étude sur le droit irlandais dont nous avons parlé déjà dans cette Revue. Nous recommandons vivement ce livre aux personnes qui voudraient se rendre logiquement compte de la situation qu'occupe le droit irlandais dans l'ensemble des législations anciennes sans se contenter, comme l'ont fait jusqu'ici bien des gens, de rapprochements saisis au hasard, ici dans la loi anglaise moderne, là dans le droit de Justinien ou encore dans le droit indou.

XI.

Le dimanche 21 octobre dernier a eu lieu, sous la présidence du lord-maire, M. Sexton, membre du Parlement, la distribution solennelle des prix à l'école des Frères, North Richmond Street, à Dublin. A cette réunion, deux discours ont été prononcés : l'un par le Frère directeur, l'autre par le lord-maire. Naturellement le principal sujet de ces discours était les succès obtenus par les élèves de l'établissement dans les examens publics en concurrence avec les élèves des autres écoles. Je relève dans un résumé du discours du lord-maire, donné par l'*Irish Catholic* du 27 octobre dernier, le passage suivant : « Je n'ai, disait le lord-maire, qu'une remarque critique à faire. Oui, je n'en ai qu'une ; c'est que, de tous les élèves — et cent trente ont été reçus — un seul a passé l'examen pour l'irlandais. J'espère que le nombre augmentera dans les années futures. Ce n'est pas la faute du peuple irlandais ni des professeurs irlandais si chez nous le temps présent est défavorable à l'enseignement de l'irlandais. La situation changera. Sur le continent, des savants étudient l'irlandais avec zèle. Je pense que le temps est proche où, trouvant dans le gouvernement du pays un concours et non des obstacles, les savants irlandais, les écoles irlandaises rivaliseront les unes avec les autres en cultivant et en protégeant le noble langage de nos pères. Je citerai donc avec haute approbation le nom de Patrick Mac Sweeney qui a passé avec un brillant succès l'examen non seulement en irlandais, mais en anglais, en latin, en français, en arithmétique, en algèbre, en chimie, en philosophie naturelle et en dessin, qui a réussi dans l'examen de tenue de livres et de géométrie. Je pense que tout le monde m'approuvera quand je dirai que Patrick Mac Sweeney ne vaut pas moins que les autres, pour savoir un peu d'irlandais. Il n'y a pas d'homme auquel il ne soit capable de tenir tête, ni de route où il ne puisse s'engager sans compter sur le succès. »

Pendant le premier séjour de M. Zimmer à Dublin, il y a environ dix ans, le jeune Mac Sweeney a été plusieurs fois le compagnon de ses promenades. Quelque temps après à Dublin, en me parlant du jeune Mac Sweeney, on me disait : « votre jeune ami ». Il est fils de M. J.-J. Mac Sweeney, sous-bibliothécaire de l'Académie royale d'Irlande et secrétaire de la Société pour la conservation de la langue irlandaise. Des différentes branches de connaissances qu'il a cultivées, puisse-t-il ne pas préférer la tenue de livres et puisse-t-il devenir un jour le successeur des O'Longan, des O'Curry, des O'Donovan, des Hennessy et des O'Looney !

XII.

La rédaction de la *Revue Celtique* a reçu quelques numéros d'un journal intitulé *The Irish echo* qui paraît tous les mois à Boston, Etats-Unis d'Amérique, depuis le commencement de l'année 1887. Le but de cette publication paraît être de conserver chez les Irlandais établis en Amérique la connaissance de l'irlandais moderne. Si les rédacteurs de ce journal n'avaient pas d'autre but, nous ne pourrions songer à leur donner que des encouragements. Entre autres articles intéressants, nous citerons un recueil de proverbes irlandais imprimés en caractères irlandais, avec : 1° la transcription en caractères ordinaires ; 2° la prononciation notée en donnant aux lettres la valeur qu'elles ont en anglais, par exemple en représentant l'*á* par *aw*, l'*i* par *ee* ; viennent ensuite : 3° une traduction en mot à mot ; 4° une traduction libre en bon anglais. Parmi ces proverbes, il y en a de fort jolis. On dit en français : « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». La formule irlandaise correspondante est plus imagée ; « mieux vaut roitelet en main que grue sur parole » : *Féarr dreoilín i n-dorn 'ná corr air cáirde.*

Ce que l'on pourra regretter, c'est que la direction de ce journal ait la prétention de traiter les questions linguistiques sans la moindre préparation scientifique. M. Michel C. O'Shea, qui paraît être le principal rédacteur, est fort irrité contre MM. Max Müller et Whitney. Il trouve insultante la conviction qu'a M. Max Müller de la supériorité de la race germanique sur la race celtique. Les Teutons, a dit M. Max Müller, ont rejeté les Celtes dans l'Europe occidentale et en dernier lieu d'Irlande au delà de l'Atlantique. Heureusement, répond M. O'Shea, il reste encore en Irlande assez de Celtes pour vexer les Teutons du parti tory, en sorte que M. Max Müller, dans la phrase que nous venons de citer, a montré bien peu de jugement. M. Whitney, le professeur de sanscrit, est, continue M. O'Shea, un bien plus habile homme que M. Max Müller ; mais il ne vaut pas mieux. Cet arrogant personnage croit pouvoir d'un seul mot biffer tous les titres de la race celtique ; ce mot insultant est *celtomanie*[1]. Malheureusement, dans le même numéro, deux pages plus haut, M. O'Shea a écrit sous le titre de *Philological proofs*, un article qui ne motive guère bien son appel contre la censure prononcée par M. Whitney. Il prétend expliquer la racine sanscrite SKAND « sauter » par trois mots irlandais : *so*, *ac*, *eanda* « aisé ou bon pouvoir d'oiseau ». M. O'Shea emploierait beaucoup mieux son temps et son encre en donnant à ses lecteurs une étude sur la partie celtique de la grammaire comparée de Brugmann : *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Le second volume de cette savante publication vient de paraître chez Trübner, à Strasbourg, et en vulgarisant les doc-

1. *Irish Echo* du mois d'août 1888.

trines qui y sont enseignées, M. O'Shea répondrait victorieusement au reproche de celtomanie qu'il confirme à son insu. Ce serait plus utile que de réimprimer par fragments les leçons d'O'Curry ou de compiler, d'après O'Donovan et O'Mahony, l'histoire imaginaire de l'Irlande pendant les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne.

XIII.

M. Léopold Delisle, le savant administrateur de la Bibliothèque Nationale, me communique une épreuve d'un article qui va paraître dans le tome XXXI de l'*Histoire littéraire de la France*. Cet article a pour objet un manuscrit du commencement du quatorzième siècle, jadis conservé à l'abbaye de Marmoutiers, Indre-et-Loire : de là, ce ms., après des pérégrinations inconnues, est passé dans la bibliothèque de M. Jules Desnoyers et enfin à la Bibliothèque Nationale. Il y porte aujourd'hui le numéro 426 du fonds latin des nouvelles acquisitions. C'est un recueil de modèles de lettres composé dans le diocèse de Tréguier, Côtes-du-Nord. Aussi M. Delisle lui a-t-il donné le nom de *Formulaire de Tréguier*. Quelques morceaux sont étrangers au genre épistolaire, entre autres celui-ci qui pourra intéresser les celtistes; c'est un texte latin avec des gloses bretonnes. On les reconnaîtra facilement, quoique chaque mot ne soit représenté la plupart du temps que par la lettre initiale ou les premières lettres.

« Aquiloni, fratrum saevissimo, pulsanti flatu nubila, subvertenti mon-
« tibus robora, equora concassanti et orbem tremoribus horridis, nives in
« grandine induranti, quercus *i. m* (1), prunus *i. p* (2) et corulus *i. c* (3),
« pomus *i. a* (4), pirus *i. p* (5) et cerasus *i. c* (6), esculus *i. mesp* (7) et
« sambucus *i. s* (8), priunus *i. hiri* (9), cinus *i. spri* (10), bodegares *i. au-*
« *grosent* (11), juniperus *i. p. c* (12), cornus *i. cormes* (13), alnus *i.*
« *guer* (14), laurus *i. l* (15), populus *h* (16), holeaster ceteraeque arbores
« quae terra radicibus infiguntur, querimoniam lacrimis defluentem. »

Nous allons reproduire les gloses en les complétant et en les expliquant :

1. *m* (quercus) = *mesenn* « gland ».
2. *p* (prunus) = *prunenn* « prunier ».
3. *c* (corulus) = *celvezenn* « avec *c* dur, écrit, du XVe siècle au commencement du XIXe, *quelvezenn*, aujourd'hui *kelvezenn*, plus anciennement *colvezenn* « noisetier ».
4. *a* (pomus) = *avalenn* « pommier ».
5. *p* (pirus) = *perenn* « poirier ».
6. *c* (cerasus) = *ceresenn* avec *c* dur, écrit du XVe siècle au commencement du XIXe *queresenn*, aujourd'hui *keresenn*.
7. *mesp* (esculus) = *mesperenn* « néflier ».
8. *s* (sambucus) = *scavenn* « sureau ».
9. *hiri* (priunus *pour* prinnus) = *hirinenn* « prunelier » : *prinnus* est, je crois, pour *prīnus* « chêne vert » ; en sorte qu'ici il y aurait un

contre-sens, comme plus haut dans la traduction de *esculus* par *mesperenn* « néflier ».

10. *spri* (cinus) est une mauvaise leçon, je crois, pour sꝑn, avec *p* barré = *spernenn* « épine ». *Spernenn* est traduit par *cinus* dans le glossaire de Lagadeuc.

11. *angrosent* (bodegares) est une mauvaise leçon pour *angroesenn ;* c'est un des noms de l'églantier écrit *langroesséen* par L'Armerye, *agroazen* par Le Gonidec et Troude; chez Rostrenen on trouve le pluriel *amgroaz* et *angroaz*.

12. *p. c* (juniperus). « Génevrier » se dit aujourd'hui *genevreg*, en sorte que je laisse cette glose inexpliquée.

13. *cormes* (cornus), lisez *cormel*, au singulier *cormelenn* « cormier ».

14. *guer* (alnus) = *guernenn* « aulne ».

15. *l* (laurus) = *lorenn* « laurier ».

16. *h* (populus) = probablement *hefflenn* pour *efflenn* « peuplier ».

La raison, pour laquelle on a mis le nom du gland au lieu de celui du chêne, est que, dans un grand nombre de cas, le fruit et l'arbre portent le même nom, sauf un suffixe : *aval* « pomme », *avalenn* « pommier » ; *per* « poire », *perenn* « poirier ». Pour le chêne, c'est différent, en sorte que, sur cet article, il y a erreur.

XIV.

Quelque embarras que l'on puisse éprouver à parler de soi, nous croyons devoir, pour être complet, donner les indications qui suivent. On pourra trouver dans la *Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence* publié par la librairie Thorin, 7, rue de Médicis, douzième année, p. 224-225, le résumé d'un cours de droit irlandais professé au Collège de France pendant le premier semestre de l'année 1887-1888. La *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger* publiée par la librairie Larose et Forcel, a donné dans sa douzième année, p. 303-310, deux notes du même auteur sur la saisie dans la loi salique et dans le droit irlandais et sur la peine du vol en droit irlandais et en droit romain. La *Revue de linguistique et de philologie comparée* qui paraît à la librairie Maisonneuve contient dans son tome vingt et unième, p. 342-360, la traduction des deux premières parties du morceau épique irlandais intitulé : « Maladie de Cûchulainn et unique jalousie d'Emer » ; la première partie de cette traduction est l'œuvre de M. G. Dottin. Ont paru dans la *Revue archéologique*, t. XII, p. 61, 125, deux mémoires intitulés : 1° La source du Danube chez Hérodote, recherches pour servir à la plus ancienne histoire des Celtes; 2° De l'emploi des bijoux et de l'argenterie comme prix d'achat en Irlande avant l'introduction du monnayage.

XV.

Le quatrième cahier du tome XXX de la Revue de Kuhn, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, contient (p. 452) une note de M. Zimmer destinée à prouver que les soi-disant aspirées *f*, *th*, *dh* et *ch* n'avaient pas en 1100 d'autre valeur que celle d'une simple aspiration *h* comme aujourd'hui.

XVI.

Dans la *Romania* d'octobre 1888, p. 603-609, M. E. Muret, à propos du livre de M. Wolfgang Golther, *Die sage von Tristan und Isolde*, discute avec talent l'origine de la fable de Tristan et d'Iseut qui appartient, comme on sait, au cycle de la Table-Ronde. Pour cette fable la grande difficulté est de déterminer quels éléments d'origine celtique offrent les récits des trouvères français. Ce qui, dans le travail de M. Muret, m'a semblé le plus intéressant, est le renvoi à Hermann de Tournay : *De miraculis sanctae Mariae Laudunensis*, livre II, c. 15 et 16, où l'on voit les quêteurs de Notre-Dame de Laon, revenant d'un voyage en Grande-Bretagne en 1113, raconter ce qui suit : venimus in provinciam quae vocatur Danavexeria, ubi ostenderunt nobis cathedram et furnum illius famosi.... regis Arturi, ipsamque terram ejusdem Arturi esse dicebant..... Quidam... dicens adhuc Arturam vivere..... (Migne, *Patrologia latina*, t. CLVI, col. 983). Ce voyage est de plus de vingt ans antérieur à l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (1135).

XVII.

La *Revue archéologique* de novembre-décembre 1888 contient le commencement d'un savant travail de M. Salomon Reinach sur les Gaulois dans l'art antique, et sur le sarcophage de la vigne Ammendola. Nous parlerons de ce mémoire avec plus de détails quand sa publication sera plus avancée. Il nous manquait un recueil des monuments de l'art antique où les Gaulois sont représentés, et les découvertes de Pergame ont augmenté beaucoup le nombre de ceux de ces monuments qu'on peut rassembler aujourd'hui.

XVIII.

Dans les *Annales de Bretagne*, numéro de janvier 1889, t. IV, p. 295 et suivantes, M. de la Borderie a inséré l'introduction de son édition du Cartulaire de Landevenec. La première livraison de cette édition, contenant le texte, les variantes et les notes, vient, dit-il, de paraître à Quimper. Dans l'introduction, M. de la Borderie défend avec beaucoup de science et de

talent sa doctrine sur la valeur historique de la vie de saint Guenolé par Vurdestin. On sait que cet auteur, qui écrivait au neuvième siècle, prétend avoir eu à sa disposition des documents relatifs à cette vie qui auraient été écrits antérieurement à lui. La question est de savoir dans quelles parties de son récit Vurdestin copie ces documents, et quelles sont les parties pour lesquelles il a puisé à d'autres sources, soit dans la légende orale, soit dans son imagination, soit enfin dans d'autres vies de saints. Ce sont des questions qui ne peuvent guère être discutées ici, et je ne saisis pas beaucoup d'autres preuves d'antiquité que celles qui résultent des formes de la langue. Ainsi les noms d'hommes Maglus, Conomagli filius (livre I, c. 18) et Catmaglus (livre II, c. 23) appartiennent à un âge antérieur au neuvième siècle : au neuvième siècle Maglus se serait dit Mael, Conomaglus Conmael, Catmaglus Catmael. De là donc il résulte que lorsque Vurdestin a rédigé le chapitre dix-huit de son livre premier et le chapitre vingt-trois de son livre deux, il avait sous les yeux des documents antérieurs au neuvième siècle.

XIX.

M. Wood Martin a publié sous le titre de *The rude stone monuments of Ireland (Co. Sligo and the island of Achill.* [1]) un tirage à part de ses études si remarquables sur les monuments de pierre brute du comté de Sligo et de l'île d'Achill. Nous avons déjà parlé de ces études qui ont paru dans le Journal de l'Association royale historique et archéologique d'Irlande. Les savants et les amateurs qui s'occupent d'archéologie préhistorique trouveront avec plaisir réunies en un volume les descriptions des monuments mégalithiques : cercles de pierres, dolmens, menhirs, etc., d'une des parties à ce point de vue les plus curieuses de l'Irlande. Ce volume est orné de planches où l'on remarque, par exemple, d'intéressants spécimens de poterie.

XX.

Dans l'*Academy* du 12 de ce mois, p. 26, M. Whitley Stokes a publié sous le titre de *Spicilegium Vaticanum* un recueil de notes recueillies par lui pendant une courte excursion dans la bibliothèque du Vatican ; le savant celtiste a constaté dans cette bibliothèque l'existence de quatre manuscrits écrits par des scribes irlandais. Ces manuscrits sont cotés : Vaticanus 5755, Regina 1209, Palatinus 65 et 830. L'érudit chercheur n'y a pas trouvé de gloses irlandaises inédites. Il n'a pas été plus heureux avec les vingt-huit manuscrits qui viennent de l'abbaye de Bobbio et qui sont aujourd'hui cotés 5748-5776. Mais il en a découvert trente-trois dans le manuscrit Regina 215. Ce manuscrit, écrit au neuvième siècle par un scribe du continent, paraît être la copie d'un manuscrit irlandais.

1. Dublin, Hodges Figgis and Co, 1888, gr. in-8, XVIII-274 p.

Dans le manuscrit Ottob. 1474, M. Whitley Stokes a découvert un poème latin qui paraît traduit du cornique et qui est accompagné de gloses corniques.

L'article de M. Whitley Stokes se termine par un recueil des principaux résultats de sa collation : 1° d'un fragment de traité du comput contenu dans le codex Vaticanus 5755 et publié par M. Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 259-261 ; 2° de fragments de la chronique de Marianus Scotus extraits du codex Palatinus 830 par le même auteur, et insérés dans le même ouvrage, p. 274-282. Les lectures du savant et consciencieux professeur de Greifswald ne sont pas toujours exactes, et on lui rend service en colligeant à son usage des errata dont il ne manque jamais de tirer un excellent parti.

XXI.

Cette semaine a paru à la librairie Thorin, 7, rue de Médicis, à Paris, le premier volume de la première traduction en français des *Mabinogion* qui ait été publiée jusqu'ici. Elle est l'œuvre de notre savant collaborateur, M. J. Loth, et elle devra, je pense, tant à ses efforts personnels qu'à la nouvelle édition du texte des *Mabinogion* par MM. John Rhys et Gwenogfryn Evans, une grande supériorité sur la traduction anglaise de Lady Charlotte Guest dont la fidélité n'égale pas l'élégance.

XXII.

Au moment de terminer cette chronique, nous recevons l'*Irish Times* du lundi 14 janvier ou nous lisons l'article dont suit la traduction, et qui nous arrive comme un coup de foudre : « — Mort de M. W.-M. Hennessy — « C'est avec beaucoup de regret que nous apprenons la mort de M. Wil- « liam-Maunsel Hennessy, l'éminent celtiste et archéologue. Il avait dû « à son érudition et à sa capacité une situation élevée aux Archives publi- « ques d'Irlande. Il était aussi membre de l'Académie royale d'Irlande, « dans les comptes rendus de laquelle il avait inséré plusieurs mémoires « importants, entre autres un remarquable traité sur l'ancienne déesse cel- « tique de la guerre, et un autre sur la preuve par le jugement de Dieu. « M. Hennessy a aussi publié le *Chronicon Scotorum* et les Annales de *Loch* « *Cé* qui ont paru dans la collection anglaise du Maître des rôles. Il a écrit « dans la *Revue Celtique* et dans le journal l'*Academy* auquel il a donné un « remarquable article sur la controverse ossianique. Il est né en 1828 à « Castle Gregory, dans le comté de Kerry, en Irlande. Dans une courte « période de sa vie, de 1853 à 1856, il a appartenu à la presse périodique ; « il était alors un des principaux rédacteurs du journal la *Nation*. Sa mort « sera vivement regrettée par les celtistes de tous pays, par les savants « irlandais sans exception et par beaucoup d'habitants de Dublin. »

M. Hennessy continuait avec une grande supériorité sur ses devanciers la tradition des O'Donovan et des O'Curry. Je n'ai jamais rencontré un sa-

vant plus libéral des trésors de son érudition. Il était toujours prêt à donner aide à qui le lui demandait, et plus d'une personne qui a écrit et signé un mémoire n'a pas compris et n'a pu donc penser à dire que la plus grande partie avait été dictée par M. Hennessy. Il l'avait fait, comme en se jouant, pendant les courts instants de récréation qu'il se donnait tous les jours dans la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande en sortant des Archives après l'accomplissement de sa tâche officielle, et avant de rentrer chez lui où d'autres labeurs l'attendaient.

Paris, le 16 janvier 1889.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

ERRATA DU TOME IX.

Page 457, ligne 16, *après* my *insérez* own.
Page 485, ligne 3, *supprimez* that.
Page 490, ligne 2, *au lieu de* Alain (dem tu) *lisez* Alain(d em tu).
Page 498, ligne 11, *au lieu de* meraid *lisez* meraib.
Page 499, ligne 10, *au lieu de* skip *lisez* scip.
Page 499, ligne 16, *au lieu de* primid *lisez* prinid.

M. Whitley Stokes nous fait observer que le mot composé *cethalitride* pour *cetharlitride*, page 497, ligne 14, « est ainsi écrit dans le manuscrit de Milan » ; que par conséquent la faute est imputable au scribe, et non à M. Ascoli.

Le Propriétaire-Gérant : E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

GENTILICES EN *IUS*

EMPLOYÉS AU FÉMININ DANS LA GÉOGRAPHIE DE LA GAULE[1]

L'Itinéraire d'Antonin nous donne un exemple d'un nom de *fundus* employé au féminin et s'accordant avec *villa* exprimé : *ad villam Servilianam* (p. 42), c'est en Afrique. Le plus souvent, dans l'*Itinéraire d'Antonin*, le mot *villa* est sous-entendu : voici des exemples de noms de *fundi* au féminin tirés de gentilices à l'aide du suffixe *-anus :*

Antistiana (*Itinéraire,* p. 398)
Barbariana (p. 406)
Bassiana (p. 362)
Clodiana (p. 318)
Crispiana (p. 267)
Domitiana (p. 499, 500)
Malliana (p. 38)
Manliana (p. 292)
Marcelliana (p. 110)
Mariana (p. 445)
Variana (p. 220)

1. Ce travail contient le texte de deux leçons faites au Collège de France en janvier 1889. Il est la suite d'une étude sur les gentilices en *ius* employés au masculin singulier dans la Géographie de la Gaule ; cette étude sera publiée dans la *Revue des Patois gallo-romans* de MM. Gilliéron et Rousselot.

Ont été formés avec le suffixe *-acus :*

Arriaca (*Itinéraire,* p. 436, 438)
Artiaca (p. 361)
Darentiaca (p. 554).

Il ne faut donc pas s'étonner si les gentilices employés comme noms de lieux se rencontrent quelquefois au féminin dans les documents du moyen âge. On en peut citer pour la France un exemple qui remonte au temps de l'Empire romain :

CANTILIA,

dans la Table de Peutinger, aujourd'hui Chantelle (Allier)[1], est la forme féminine du gentilice Cantilius.

La forme féminime Cantilia de ce gentilice est un nom de femme dans une inscription du musée de Naples (*C. I. L.*, *X*, 4116). Au masculin, L. Cantilius est le nom d'un *scriba pontificis* mentionné par Tite-Live, XXII, 57 ; il fut condamné à mort pour avoir rendu grosse une vestale et périt sous les verges.

Au lieu de *villa Cantilia,* on aurait pu dire *villa Cantiliana* ou *fundus Cantilianus.* C'est d'un *fundus Cantilianus* que tire probablement son nom la *vicaria Cantilianensis* mentionnée dans une charte de 926 que M. Doniol a publiée dans son *Cartulaire de Brioude,* p. 63. De *Cantilianus* est venu le dérivé *Cantilianicus* écrit *Cantillanicus* dans une charte de 894 conservée par le *Cartulaire de Brioude,* p. 115.

Les dérivés en *acus* de *Cantilius* ne sont pas rares en France. Nous citerons Chantilly (Oise), Chantilly, commune de Courcelles (Indre-et-Loire), Chantillac (Charente), Chantillac, commune de Ceyssac (Haute-Loire), Cantillac (Dordogne), Cantilly, hameau de Cerisy-la-Forêt (Manche).

De cet exemple fourni par un document contemporain de l'empire romain, nous passons à ceux que nous offrent les textes du moyen âge.

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger,* p. 298.

ACULIA.

Une localité de ce nom dans le pays de Vosge, *in pago Vosago,* est mentionnée en 713 par une charte de l'abbaye de Wissembourg (Pardessus, *Diplomata,* II, 437). En 1056, une charte de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille parle d'un château appelé *Agulia : castrum quem vocatur Agulia* (Guérard, *Cart. de Saint-Victor de Marseille,* t. I, p. 264). *Agulia* est une orthographe moderne pour *Aculia.*

Aculia est le féminin d'Aculius, gentilice écrit Aqulius dans la marque d'un potier qu'on a relevée sur un vase trouvé à Aix en Provence : C. Aqulius Felix (*C. I. L.,* XII, 5686, 69. Aculius est le pendant du gentilice Aculenus (*C. I. L.,* IX, 3351). En dérivent le *cognomen Aculinus* (*C. I. L.,* VIII, 7973) et quelques noms de lieu.

Tel est *Aguliacus* pour *Aculiacus* dans une charte de l'année 850; c'est aujourd'hui Saint-Apollinaire (Côte-d'Or) comme l'a reconnu M. J. Garnier, *Nomenclature historique,* p. 190, n° 28, cf. p. 8, même numéro. Un primitif *Aculiacus* explique Eguilly (Aube), au XIIe siècle Aguilley (Boutiot et Socard, *Dict. topogr. du dép. de l'Aube,* p. 61); Eguilly, commune de Saint-Avit (Eure-et-Loir), au XIVe siècle Aguilly (Merlet, *Dict. top. du dép. d'Eure-et-Loir,* p. 63).

Aiguillan, commune de Merindol (Drôme), Aiguillanes, commune de Vilhac-Aiguillanes (Ardèche), sont dérivés du gentilice Aculius au moyen du suffixe *-anus.* Aiguillon (Lot-et-Garonne) et les deux Aiguillon de la Vendée nous offrent le même gentilice développé à l'aide du suffixe *-o, -onis.*

ALBANIA.

Les mots *in territorio quod dicitur Albania* (*Cart. de Saint-Victor de Marseille,* t. I, p. 67), *in territorio villae Albaniae* (*ibid.,* p. 83), *in castro Albaniae* (*ibid.,* p. 162), dans des chartes du XIe siècle, paraissent désigner Aubagne (Bouches-du-Rhône).

C'est un gentilice dont les inscriptions romaines nous offrent quelques exemples en Afrique et en Italie[1]. Nous remarquerons qu'on le trouve aussi dans une inscription romaine de Valence (Drôme)[2].

Le nom d'Aubagnan (Landes) est un dérivé en *-anus* de ce gentilice. Les dérivés en *-acus* sont plus nombreux en France : Tels sont trois hameaux du département de l'Aveyron, tous appelés Albagnac, communes de Montagnol, Sauveterre et Saint-Igest; Albagnac, commune de Saint-Etienne de Chomeil (Cantal), Aubagnat, commune de Frugières-le-Pin (Haute-(Loire)[3].

ALBIA.

C'est Albi, chef-lieu du département du Tarn.

La plupart des textes les plus anciens supposent une orthographe *Albiga* avec un g parasite entre l'i et l'a. C'est ainsi que la *Notitia dignitatum* parle des *equites cataphractarii albigenses* placés sous les ordres du *magister militum* de Thrace[4]; que la *civitas Albigensium* figure dans la « Notice des provinces et des cités de la Gaule[5] ». Grégoire de Tours appelle Albi au génitif *Albige*[6] et en tire l'adjectif *Albigensis, Albiginsis*[7].

D'Anville, *Notice des Gaules,* p. 45, a reconnu qu'*Albiga* est une notation d'*Albia*. M. Schuchardt (*Vokalismus des Vulgaerlateins*, I, 170; III, 25) a relevé des analogues : *aligenare* pour *alienare; aliginigenus* pour *alienigenus*; *erigentis* pour *orientis*.

Nous avons étudié le gentilice Albius et son dérivé Albiacus

1. *C. I. L.,* VIII, 6718, 7185, 8003, 8005; IX, 1639, 5351; X, 6132.
2. *C. I. L.,* XII, 1759.
3. Voir Chassang, *Spicilegium Brivatense,* p. 579, 585.
4. *Notitia orientis,* c. VII, § 1, B. 1. Ed. Boecking, t. I, p. 31, 216.
5. Longnon, *Atlas historique de la France,* Texte, p. 15.
6. *Historia Francorum,* l. IX, c. 20; éd. Arndt, p. 375, l. 16.
7. *Historia Francorum,* l. II, c. 3, 37; l. VI, c. 33; l. VII, c. 1; l. VIII, c. 22, 45; édition Arndt, p. 65, l. 18; p. 102, l. 1; p. 274, l. 5; p. 292, l. 2; p. 340, l. 9; p. 356, l. 14.

dans le t. XLVIII, p. 359-360, de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

ANTIA.

Ancia, forme vulgaire pour *Antia,* est un nom de lieu mentionné dans un diplôme faux du roi Dagobert II en faveur d'une abbaye au diocèse de Trèves[1]. Ance (Basses-Pyrénées), Anse (Rhône) se sont peut-être appelés primitivement *Antia*.

Antius est un gentilice romain peu connu. Le moins obscur de ceux qui l'ont porté sous la république est Antius Restio ; étant tribun du peuple, édile ou préteur, on ne sait lequel, il fit voter une loi pour empêcher les candidats aux magistratures et les magistrats d'aller dîner en ville. Sa loi ne fut exécutée par personne, lui excepté ; ayant soin de bien dîner chez lui tous les soirs, il n'eut jamais la tentation de dîner une seconde fois chez les autres[2].

On trouve ce gentilice sous l'empire à Rome[3] et hors de Rome.

Le gentilice Antius a donné à la France des noms de lieu dérivés en *-acus* et en *-anus :* Ancy-le-Franc (Yonne) est appelé à l'accusatif : *Anciacum* dans deux testaments, l'un de l'année 721, l'autre de 746 (Pardessus, *Diplomata,* t. II, p. 324, 400, cf. Quantin, *Cart. de l'Yonne,* t. II, p. 2), et dans une donation de la fin du XIe siècle (*Cart. de l'Yonne,* t. II, p. 18). L'église d'Ancy-le-Serveux (Yonne) est en latin *ecclesia Anciaci* dans une charte de 1108 (*Cart. de l'Yonne,* t. I, p. 216). Ancey (Côte-d'Or) a la même origine, bien que les textes les plus anciens, XIIe siècle, ne conservent la tradition ni de l'*a* ni du *c* du suffixe et écrivent son nom *Anceium* (Garnier, *Nomenclature historique,* p. 56, n°s 243). Ancy (Rhône) dans une charte de la fin du XIe siècle est à l'ablatif *Anciaco* (*Cart. de Savigny,* p. 429). Ansac (Charente) parait être la notation

1. Pardessus, *Diplomata,* II, 168.
2. Aulu-Gelle, II, 24, 13 ; Macrobe, *Saturnales,* III, 17, 13 ; cf. De-Vit, *Onomasticon,* I, 345.
3. *C. I. L.,* VI, 11940-11945.

méridionale d'un antique *Antiacus*. Ansan (Gers) doit être la forme moderne d'un primitif *Antianus*.

ARIA, mieux ARRIA.

Une charte de l'année 856 contient la date de lieu *Actum Aria monasterio* (Guérard, *Cart. de Saint-Bertin*, p. 162). Il s'agit d'Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais).

On a trouvé à Rome les épitaphes de L. Arius Abascantus, d'Arius Amandus et d'Aria Gemella (*C. I. L.*, VI, 12328-12330). Cependant les inscriptions et les textes classiques écrivent ordinairement ce gentilice avec deux *r*. La bonne orthographe du nom de lieu serait donc *Arria*. C'est la forme féminine du gentilice Arrius. Arrius est le nom d'un centurion qui s'empara des biens de Virgile à Mantoue. Servius nous l'apprend dans son commentaire sur le vers 47 de la première éclogue, sur le vers 94 de la troisième et sur le premier vers de la neuvième [1]. On y voit que le domaine occupé par Arrius touchait au Mincio, un affluent du Pô; que, Virgile s'étant remis en possession, Arrius voulut le tuer, et que le poète ne put sauver sa vie qu'en se jetant dans la rivière et en la traversant à la nage.

Catulle se moque de la prononciation d'un autre Arrius qui ornait la langue latine d'aspirations inutiles :

> Chommoda dicebat, si quando commoda vellet
> Dicere, et hinsidias Arrius insidias.

Arrius est fréquent chez les auteurs, et on rencontre par exemple chez Cicéron plusieurs Arrius. On trouve souvent aussi ce gentilice dans les inscriptions romaines. Ainsi, parmi celles de la ville de Rome, on a publié les épitaphes de dix-sept Arrius et de vingt Arria (*C. I. L.*, VI, 12366-12415). Nous citerons dans la Gaule méridionale le nom du potier Arrius au musée de Nîmes (*C. I. L.*, XII, 5686, 76). L'épitaphe d'un certain Capito, trouvée près de Mayence, nous apprend

1. Ed. Thilo. t. III, p. 11, 41, 108.

que ce Capito était affranchi d'Arrius et qu'Arrius, son patron, avait un esclave nommé Diomède (Brambach, 934). Une inscription de la Bavière rhénane rappelle que G. Arrius Patruitus avait élevé un temple à la déesse Maia (Brambach, 1835).

Les noms de lieu dérivés d'Arrius ne nous offrent qu'une seule *r* dans les monuments du Moyen Age. En 721, l'abbé Wideradus donne à l'abbaye de Flavigny (Côte-d'Or), une *colonica in Ariaco,* c'est-à-dire à Herry (Nièvre), (Quantin, *Cart. de l'Yonne,* t. II, p. 540). Dans la charte du *Cart. de Saint-Bertin,* d'après laquelle nous avons donné le nom ancien d'Aire-sur-la-Lys, on trouve l'indication géographique *in Ariaco.* Une charte du IXe siècle, comme la précédente, et conservée par le *Cart. de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 15, donne une énumération de localités comprises dans le comté de Vienne, et nous y lisons au cas indirect *Ariaco,* c'est Heyrieux (Isère). Nous citerons encore la *vicaria Ariacensis* mentionnée au Xe siècle dans le *Cartulaire de Conques,* p. 230. Elle était située en Rouergue, c'est aujourd'hui Arjac, commune de Saint-Cyprien (Aveyron). La bonne orthographe nous est conservée par l'Itinéraire d'Antonin, où une station d'Espagne est deux fois appelée *Arriaca.*

A côté du dérivé en *-acus* il y en a un autre en *-anus* dont la forme féminine nous est offerte par le nom de lieu *Ariana.* Ce nom de lieu sert à distinguer des autres Giraud, Giraldus *de Ariana* dans une charte de la fin du XIe siècle conservée par le *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble,* p. 127. Ce nom de lieu a dû s'écrire originairement par deux r. Dans une inscription de Pompeï, il est question de l'*Insula Arriana* (*C. I. L.,* IV, 138).

ARTIA.

Nous diviserons cet article en cinq paragraphes. Le premier traitera de l'étymologie du mot Artia. Nous dirons dans le deuxième qu'une idée religieuse était associée à ce mot. Dans le troisième paragraphe, la preuve en sera donnée par l'examen des noms d'hommes composés gaulois dont le second terme est *genos.* Le quatrième paragraphe concernera trois

noms propres d'hommes gaulois identiques à des noms communs d'animaux divinisés et les dérivés de ces noms propres. Le cinquième aura pour objet une difficulté phonétique.

§. 1. — *Artia, Artius, Artos.*

Le testament d'Abbon en 739 met *in pago Gratianopolitano,* c'est-à-dire en Graisivaudan, une *colonica* (c'est-à-dire une terre habitée par les colons) ... *prope Arcia* (*Cart. de Saint-Hugues de Grenoble,* p. 44). La même localité est appelée *Arces* vers 1100 (*Ibid.,* p. 105); c'est aujourd'hui Arces, commune de Saint-Ismier (Isère). *Arcia,* Arces (lisez Arce), figurent la prononciation moderne d'un antique *Artia,* féminin d'Artius.

Artius est un gentilice romain peu répandu. De-Vit, *Onomasticon,* t. I, p. 494, au mot *Artia,* en offre deux exemples. On trouve Artius servant de *cognomen* dans une inscription de Pozzuoli en Campanie ; c'est l'épitaphe d'un monument funèbre élevé par deux affranchis à leur mère, affranchie comme eux d'un certain Junius : l'un s'appelle M. Junius Artius (*C. I. L.,* X, 2626). Artius est dérivé d'Artus ou Artos, que l'on suppose être le nominatif d'Arti dans le composé syntactique gaulois Arti-cnos « fils d'Artos », conservé par une inscription grecque d'Ancyre[1] en Galatie, et par une inscription de la Pannonie supérieure où est mentionnée la *turma Arti,* le peloton d'*Artus* qui faisait partie de l'*ala Pannoniorum,* c'est-à-dire de l'escadron des Pannoniens (*C. I. L.,* III, 4376). Arti peut être le génitif d'Artius aussi bien que d'Artus. Cependant l'existence d'un nom d'homme Artos ou Artus paraît démontrée par le nom de lieu *Arto-briga,* forteresse d'Artos, en Norique suivant la table de Peutinger, en Vindélicie suivant Ptolémée ; c'est par un premier terme primitif *arto-* que s'explique le nom d'*Arte-dunus, Arti-dunus* ou *Arta-dunum* porté au VIIIe et au Xe siècle par Arthun (Loire) dans les Cartulaires de Savigny et de Saint-Victor de Marseille.

A *Arto-briga* comparez *Eburo-briga* « forteresse d'Eburos »,

1. Μούσανος Ἀρτίκνου, Boeck, *C. I. GR.,* t. III, n° 4039, l. 37.

nom d'une station romaine des Gaules; *Augusto-briga, Caesaro-briga,* noms de villes d'Espagne dont le premier terme est un cognomen romain comme Eburus; *Coelio-briga, Flavio-briga, Julio-briga,* noms de villes d'Espagne dont le premier terme est un gentilice romain. A **Arto-dunum,* comparez *Augusto-dunum, Caesaro-dunum.* Arto-s a donné plusieurs dérivés; l'un est Artinus, cognomen d'Acceptius, dans une épitaphe trouvée à Trèves (Brambach, 817); un autre est Artilius, gentilice, employé au féminin dans une inscription de Lyon (Boissieu, p. 200), au masculin dans une inscription de Brescia (*C. I. L.,* V, 4535). On trouve les gentilices Artanius et Artidius dans des inscriptions de Rome (*C. I. L.,* VI, 12452, 12471).

D'Artius est venu le nom de lieu dérivé *Artiacus* employé au féminin dans l'*Itinéraire d'Antonin* où *Artiaca* est Arcis-sur-Aube (Aube). L'accusatif pluriel féminin *Arciacas,* dans un diplôme de Charlemagne en 802, désigne Assé-le-Bérenger, Mayenne (L. Maître, *Dict. top. du dép. de la Mayenne,* p. 7). Ailleurs le masculin l'emporte : *Artiacus* est Arçay (Vienne) dans un acte de l'année 791 (Redet, *Dict. top. du dép. de la Vienne,* p. 11); Arcy-sur-Cure, Yonne, s'appelle à l'ablatif *Arsiaco* dans une charte du XIIe siècle (Quantin, *Cart. de l'Yonne,* t. I, p. 71); *Arciacus* est en 1125 le nom d'Arcy-Sainte-Restitute, Aisne (Matton, *Dict. top. du dép. de l'Aisne,* p. 8); le même nom désigne au XIe et au XIIe siècle dans le Cart. de Saint-Vincent de Mâcon, p. 340 et 374, Arciat ou Arcieux, commune de Saint-Jean-de-Thurigneux (Ain).

Dans le midi de la France, les communes d'Arsac (Gironde) et d'Arzacq (Basses-Pyrénées; les hameaux d'Arzac, commune de Cahuzac (Tarn), d'Arsac, commune d'Auzers (Cantal), d'Arsac, commune de Garat (Charente); d'Arsac, commune de Saint-Frejoux (Corrèze); d'Arsac, commune de Coubon; d'Arsac, commune de Saint-Pierre-du-Champ, tous deux dans la Haute-Loire, se sont probablement appelés primitivement chacun *Artiacus.* Arsague (Landes) paraît être une ancienne *Artiaca* (villa). Ces formations ne sont pas spéciales à la France: M. Flechia, dans le t. XXVII des mémoires de l'Académie des sciences de Turin, signale les noms de lieu *Ar-*

zago et *Arzaga,* près de Milan et près de Bergame. Une charte de 976 qui fait partie des archives de la cathédrale de Novare mentionne près de cette ville un *fundus Arciacus* (*Historiae patriae monumenta, Chartae,* I, 249).

Le nom d'homme gaulois Arto-s, dont le gentilice Artius dérive, paraît identique au gallois *arth* « ours ». Le nom latin de cet animal, *ursus,* a été employé en Gaule comme cognomen sous l'empire romain. A Grézy, près Aix en Savoie, existe encore l'épitaphe de Rutilia Ursa (*C. I. L.,* XII, 2476). On a autrefois copié à Narbonne les épitaphes de Cornelia Ursa (*C. I. L.,* XII, 4747) et d'Usulena Ursa (*C. I. L.,* XII, 5265). On a trouvé : à Vienne (Isère), une lampe romaine qui porte la marque du fabricant de poterie L. Aemilius (?) Ursus (*C. I. L.,* XII, 5682, 53) ; près de Mayence une dédicace au génie du collège de la jeunesse d'un vicus par Acutius Ursus et par Acutia Ursa (Brambach, 1138).

Ursus fut un nom fréquent chez les chrétiens vers la fin de l'Empire romain, et dans les siècles qui ont suivi sa chute : nous citerons saint Ursus, évêque de Troyes, au commencement du ve siècle ; saint Ursus, évêque d'Auxerre, vers la fin du même siècle ; saint Ursus, né à Cahors, qui devint abbé de Loches et dont Grégoire de Tours a raconté l'histoire dans ses *Vitae Patrum* (c. XVIII, § 1-2) ; il était contemporain du roi Alaric et vivait sous la domination de ce prince qui périt, comme on sait, à la bataille de Vouillé en 507. Grégoire de Tours raconte dans l'*Historia Francorum* (IV, 46) comment au temps du roi Sigebert, (I, 561-575), un certain Ursus, riche habitant de Clermont-Ferrand, faillit être dépouillé de sa fortune par les intrigues d'un aventurier appelé Andarchius. Andarchius avait trouvé pour compère un pauvre diable nommé aussi Ursus qui s'était engagé à lui donner sa fille en mariage, et il prétendait contraindre le riche Ursus à exécuter cette promesse.

D'Ursus est venu le gentilice Ursius dans les inscriptions romaines, par exemple aux environs de Mayence (Brambach, 1238) et dans l'Italie méridionale (*C. I. L.,* X, 6238). On peut y rattacher le nom d'Orsay (Seine-et-Oise) et d'Orçay (Loir-et-Cher) qui seraient d'anciens *Ursiacus ;* ces noms de

lieu auraient le même sens qu'Arcis, Arcy, Arçay, etc., ceux-ci dérivés d'un gentilice tiré du gaulois Artos « ours », tandis qu'Orsay viendrait d'un gentilice dérivé du latin Ursus.

On ne doit pas hésiter à reconnaître l'identité du mot gallois *arth* « ours », en gaulois *arto-s,* avec le premier terme des noms d'hommes composés : 1° Arth-mael, 2° Arth-uiuu, fréquents au IXe siècle dans les chartes de la Bretagne continentale que nous a conservées le Cartulaire de Redon, 3° Arthbiu, qui s'y rencontre aussi, mais une fois seulement. Arth-mael = * Arto-maglo-s paraît signifier « prince, roi des ours »[1] ; Arth-uuiu « digne d'être un ours » ; Arth-biu « vif comme un ours ». On a proposé d'expliquer le premier terme de ces noms composés par l'irlandais *art* « pierre » ; il est bien plus naturel de l'expliquer par le gallois. Le premier et le dernier de ces deux noms composés ont été usités chez les Gallois comme chez les Bretons. On trouve dans le Cartulaire de Llandaf au XIIe siècle le nom d'homme Arthmail = Arth-mael « roi des ours » (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 114) ; Artbeu = Arthbiu « vif comme un ours » est un nom d'homme inscrit au VIIIe ou au IXe siècle sur une stèle funéraire du pays de Galles (Hübner, *Inscriptiones Britanniae Christianae,* n° 57). M. Rhys, dans ses *Lectures on Welsh Philology,* 2e édition, p. 358, 369, traduit comme nous les substantifs *arth* et *mail* dans les noms d'homme composés gallois.

Il y a un nom d'homme germanique dont la comparaison avec Arth-mael est propre, je crois, à convaincre les plus sceptiques, c'est Bernrich, dont M. Fœrstemann a réuni des exemples dans le tome II de son *Altdeutsches Namenbuch,* col. 233. Nous en connaissons un exemple français : il est fourni par les actes des évêques du Mans fabriqués au IXe siècle, où on voit paraître les témoins Bernaricus (Pardessus, *Diplomata,* I, p. 95), Bernerichus (*ibid.,* I, p. 98) et Bernericus (*ibid.*, I, p. 99, 127 ; II, 45). Ces personnages créés par le même faussaire constituent, à côté des exemples alle-

1. M. Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, deuxième édition, p. 369, traduit comme nous *mael* = *maglos*, et on peut voir dans le même ouvrage, p. 358, que *arth* a été employé comme nom d'homme en Galles.

mands réunis par M. Fœrstemann, un témoignage français unique, mais ce témoignage atteste que le nom dont il s'agit était connu dans le diocèse du Mans au IXe siècle. Un autre nom bien plus répandu est le nom germanique Bernhard, littéralement « dur comme un ours »; il peut se comparer aux noms bretons Arthbiu « vif comme un ours », Arth-uuiu « digne d'être un ours ».

Le nom d'homme Arth-mael a fourni le second élément du nom de lieu breton Ploermel (Morbihan). Ploermel s'appelait *Plebs Arthmael* au IXe siècle comme nous l'apprend une charte du *Cartulaire de Redon,* p. 20.

Plebs Arthmael signifie « paroisse d'Arthmael », c'est-à-dire du « roi des ours », comme *Artiaca,* sous-entendu *villa,* signifie « ferme d'Artius », c'est-à-dire « ferme du fils d'Artos », du fils de l'ours, et *Arto-Briga,* **Arto-dunum,* château d'Artos, c'est-à-dire d'un homme dont le nom était le nom gaulois de l'ours.

Nous serions incomplet si nous ne disions qu'Artilius, signalé plus haut comme dérivé d'Artos, a donné un nom de lieu en *-acus,* c'est *Artiliacus* dans le Talou, *pagus Tellavus*[1], c'est-à-dire aux environs d'Eu, suivant un diplôme de Pépin le Bref pour l'abbaye de Saint-Denys en 751[2].

Artiliacus a pour pendant *Ursiliacus* en Lyonnais donné à l'abbaye d'Ainay vers le milieu du XIe siècle (Aug. Bernard, *Cart. de Savigny,* t. II, p. 568).

§ 2. — *Les animaux divins.*

Une des causes qui ont dû contribuer à faire adopter à certaines personnes dans le monde gaulois le nom d'Artos et les noms dérivés d'Artos, est le sentiment religieux. L'ours était considéré comme un animal divin. Chez les Celtes, on avait divinisé l'ours et l'auroch, qui étaient les plus redoutables animaux des forêts, et le corbeau qui, après la bataille, rongeait le cadavre du guerrier vaincu. Les Germains avaient des

1. Voyez sur ce *pagus,* dont le nom est ordinairement écrit *Tellaus,* Longnon, *Atlas historique de la France,* p. 98.
2. Tardif, *Monuments historiques,* p. 45, col. 2.

croyances analogues. En Scandinavie, ours, *biorn,* était un surnom de Thorr, dieu de la foudre [1], et un corbeau perchait sur chaque épaule du grand dieu Odin [2]. Dans les premiers siècles du royaume de France des parents donnant à leurs fils les noms de Bero « ours » de Chramnus ou Hrabanus « corbeau », ont dû avoir présentes à l'esprit ces croyances religieuses.

En Irlande, le mot *art* = *artos,* au gén. *airt* = *arti* « ours », tombé en désuétude comme nom d'animal, survécut dans la littérature la plus ancienne comme nom de dieu en général ; on le trouve même appliqué à Jésus-Christ [3].

En Gaule, au temps de l'empire romain, nous le reconnaissons au féminin dans le nom And-arta = Ande-arta d'une déesse honorée à Die (Drôme), comme l'établissent plusieurs inscriptions dédicatoires (*C. I. L.,* XII, 1554-1560). And[e]-arta, dont le premier terme est la particule augmentative *ande,* dont le second terme est un nom d'animal divinisé, peut être comparé à deux noms d'homme qui devinrent noms de lieux : *Ande-matunnum* et *Ande-camulus.* Tous deux ont pour premier terme le préfixe *ande* et pour second terme un nom de divinité. *Ande-matunnum,* nom de la ville de Langres sous l'empire romain, est probablement une expression abrégée pour *Ande-matunno-dunum,* forteresse d'*Ande-matunnus,* et le second terme de ce nom d'homme n'est autre chose que le nom du dieu Matunus, probablement par *u* long, mentionné dans une inscription romaine de la Grande-Bretagne (*C. I. L.,* VII, 995), et employé au féminin comme *cognomen* dans une inscription romaine de Séville (*C. I. L.,* II, 1209). Quant à *Andecamulus* [fundus] ou *Ande-camulum* (pour *Andecamulo-dunum*) tout le monde connait le nom de Camulus, un des dieux gaulois de la guerre, qui a fourni le second terme de ce composé.

D'**artos,* nom de l'ours mâle, ou d'*arta,* nom de sa femelle, paraissent tirés deux autres noms de divinités : 1° celui de

1. Grimm, *Deutsche Mythologie,* troisième édition, p. 633 ; Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie,* cinquième édition, p. 239.
2. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie,* cinquième édition, p. 174.
3. *Glossaire de Cormac,* v° Art, chez Whitley Stokes, *Three Irish glossaries,* p. 2.

la déesse Artio : un fragment de statue de cette divinité a été découvert dans le canton de Berne[1] ; 2° celui du dieu Artaios assimilé à Mercure : une dédicace Mercurio Augusto Artaio a été trouvée à Beaucroissant (Isère) (*C. I. L.*, XII, 2199).

On comprend l'importance du culte de l'ours dans le voisinage des Alpes, mais ce culte paraît avoir été connu dans le monde celtique en des régions bien éloignées de ces montagnes.

§ 3. — *Matu-genos, Arti-genos; -genos en général.*

De l'étude du mot *art-o-s* qui est un des noms de l'ours, nous ne pouvons guère séparer l'étude du thème *matu-* qui est un autre nom du même animal. Matu-s est en moyen irlandais *math,* gén. *matho,* que M. Windisch donne dans le glossaire de ses *Irische Texte*. Les dictionnaires modernes fournissent le composé *Math-ghamhain* ou *math-ghamhuin,* dont le second terme veut dire « veau ». *Math-gamhain* est à proprement parler le veau de l'ours, c'est-à-dire l'ourson. Cependant ce mot signifie « ours » aujourd'hui. C'est l'expression qui dans la traduction irlandaise de la Bible correspond à l'*ursus* de la Vulgate. *Math-ghamhna,* gén. sing. de *Mathghamhain* se prononce aujourd'hui Mahon, c'est la seconde partie du nom de famille Mac-Mahon qui s'écrit en irlandais *Mac-mathghamhna* et qui veut dire « fils de l'ours ».

Le principal témoignage qui atteste le culte de l'ours sous le nom de *matu-s* dans le monde celtique est le nom d'homme Matu-genos « fils de l'ours ». On le lit écrit sur une monnaie gauloise comme on peut le voir dans le dernier travail de M. de Barthélemy sur les légendes des monnaies gauloises (*Revue Celtique,* t. IX, p. 33, col. 1). On a trouvé en France, tant dans le département du Gard qu'à Narbonne, les épitaphes de trois Matugenus (*C. I. L.*, XII, 2865, 2880, 4986) ; à Bordeaux, un autel dédié à Jupiter par les soins d'un quatrième Matugenus (Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux,* p. 25). On conserve au Musée Britannique quelques

1. Mommsen, *Inscriptiones helveticae,* 215.

vases qui portent la marque du potier Matugenus (*C. I. L.*, VII, 1334, 34; 1336, 683); de ce nom gaulois dérive le gentilice Matugenius dont le féminin Matugenia nous a été conservé par une inscription de Soleure en Suisse (Mommsen, *Inscr. helveticae*, 231) et dont la forme masculine apparaît avec un *c* au lieu d'un *g* : Matuceni au génitif dans une inscription trouvée à Saint-Benézet-de-Cheyran (Gard) (*C. I. L.*, XII, 3935).

Les composés asyntactiques dont le second terme est *-genos* expriment une filiation mythologique ; ils s'opposent aux composés syntactiques dont le premier terme est un nom d'homme au génitif et dont le second terme est *cno-s* : exemple, Druti-cnos « fils de Drutus » ; Tanotali-cnos « fils de Dannotalos » ; Toutissi-cnos « fils de Toutissos » ; Arti-cnos cité plus haut, etc. Ces derniers noms expriment la relation juridique de fils à père ; tandis que les noms dont le second terme est *-genos* ont un sens religieux : tel est dans une inscription de Rome (*C. I. L.*, VI, 2407) Totati-gen[u]s, fils de Totatis, ailleurs Toutatis, dieu assimilé à Mars, le Teutatès de Lucain. Totati-genus est le nom d'un soldat gaulois au service de l'empire romain. Camulo-genus, chef aulerque d'Evreux, qui prend les armes contre César en l'an 52 avant J.-C., est étymologiquement un fils du dieu Camulus. Divo-genus, Divogena dans des inscriptions de Bordeaux (Jullian, p. 129, 27), variantes dialectales d'un plus régulier *Dêvo-genos, *Dêvogena signifient fils et fille de Dieu. Le grec a des composés analogues, Διογένης, Ἑρμογένης, fils de Zeus, fils d'Hermes.

Des noms gaulois dont le second terme est *genos* et dont le premier terme est un nom de divinité, on peut rapprocher les noms gaulois en *genos* dont le premier terme est le nom d'un être abstrait : Rectu-genus « fils du droit » dans deux inscriptions romaines d'Espagne (*C. I. L.*, II, 2402, 2907)[1], Boduogenus « fils de la volonté, du bon plaisir, peut-être du destin », dans une inscription romaine de Grande-Bretagne (*C. I. L.*, VII, 1202) ; Litu-genus « fils de la fête » dans un graffito romain de Grande Bretagne (*C. I. L.*, VII, 1256) et dans des marques de potier du même pays (*C. I. L.*, VII, 1331, 66 ;

1. Rextu-genos dans l'inscription de la figurine de Caudebec.

1336, 563), au féminin Litu-gena « fille de la fête » cognomen de femmes dans plusieurs inscriptions romaines du Norique (*C. I. L.*, III, 5066, 5099, 5269, 5430). Litugena faisait au génitif Litugenes ou avec une orthographe moins exacte Litogenes : c'était le nom d'une fabricante de lampes en terre dont on a trouvé des spécimens dans plusieurs localités de l'Italie septentrionale (*C. I. L.*, V, 8114, 81).

Ce nom antique a persisté en Grande-Bretagne après la chute de l'empire romain. On signale encore, dans le comté de Pembroke, l'épitaphe du fils de *Lito-genus,* gravée entre les années 500 et 700 de notre ère, Hübner, *Inscriptiones Britanniae Christianae*, 98.

Les chartes du moyen âge gallois et breton nous offrent des exemples de noms d'hommes formés de cette façon : Anaugen = *Anavo-genos « fils de la musique et de la poésie » dans le *Liber Landavensis,* manuscrit du pays de Galles, et dans le Cartulaire de Redon qui est breton ; Cat-gen = Catu-genos dans le *Liber Landavensis,* veut dire « fils de la bataille » ; Budien = Bodi-genos, dans le Cartulaire de Redon, signifie « fils de la victoire ». *Bodigenos exprime une idée analogue au sens de Bodiacos qui veut dire « celui qui appartient à la victoire », « celui qui est en quelque sorte membre de la famille dont la victoire personnifiée est le chef ». Le suffixe *-acus* a une valeur analogue à celle du suffixe latin *-anus,* et celui-ci dans les noms d'hommes exprime la filiation naturelle de l'enfant adoptif par opposition à sa filiation légale : Octavianus est celui qui, de par la nature, a appartenu à Octavius et auquel une fiction légale a donné un père nouveau. Bodiacus forme le second terme du nom d'un peuple de Galatie, les Teuto-bodi-aci, Pline, V, 146. Ce nom peut être rendu par : « fils ou protégé de la divinité qui préside aux victoires sur les peuples ».

La paternité mythologique chez les Celtes a été attribuée à un minéral : Hoiarn-gen = *Èsarno-genos, fils du fer ; Dubrien = Dubro-genos « fils de l'eau » dans le Cartulaire de Redon. En regard de ce nom aquatique conservé au moyen âge on pourrait mettre le nom plus gai de Medu-genus « fils de l'hydromel » porté par un Gaulois d'Espagne sous l'empire romain (*C. I. L.*, II, 162). Mais Dubr-ien = Dubro-genos « fils

de l'eau » s'explique par la croyance à la divinité des rivières. Cette croyance explique aussi le vers où Properce parlant du chef gaulois Virdumarus tué par le consul Claudius Marcellus l'an 222 av. J.-C., dit que Virdumarus prétendait compter le Rhin parmi ses ancêtres :

> ... genus hic Rheno jactabat ab ipso
> (livre V, élégie 10, v. 41).

Cela veut dire qu'il était fils de Reno-genus. Il s'appelait Virdumarus Renogeni-cnos. Le Rhin (c'est-à-dire non seulement le grand fleuve, mais tout amas d'eau, *rian,* en irlandais « la mer »), était dieu : on pouvait s'appeler par piété *Renus* dans le monde celtique, comme Mercurius dans le monde romain. Parmi les inscriptions romaines de Padoue se trouve le nom d'une femme appelée Isellia Rena (*C. I. L.,* V, 2967). De Renus on a tiré en abrégeant l'*e* et en doublant l'*n* le gentilice Rennius. Les Gaulois ont porté ce gentilice dans diverses parties de l'empire romain. On le rencontre par exemple à Aquilée (*C. I. L.*, V, 8444), à Adria (*C. I. L.,* V, 2359), à Oderzo (*C. I. L.,* V, 1977), dans l'Italie du Nord; à Nonnberg, près de Salzburg en Autriche (*C. I. L.,* III, 5554). On le trouve enfin en Gaule, à Narbonne (*C. I. L.,* XII, 5967). Il a donné naissance au nom de lieu **Renniacus* très répandu en France. On doit, je pense, reconnaître d'anciens *Renniacus* dans les nombreux Regney, Regny, Reignac, Reignat, Reigny, Rignac, Rigneux, Rigné, Rigny que la France possède. Les uns ont conservé l'*e* de la première syllabe, les autres l'ont assimilé à la syllabe suivante. Dans la première catégorie sont Regney (Vosges), Regnié (Rhône), *Regniacus* au xe siècle dans le *Cart. de Saint-Vincent de Mâcon,* p. 59, Regny (Aisne), appelé Regni en 1110 et Reini en 1143 (Matton, *Dict. top. du dép. de l'Yonne,* p. 228) et six autres Regny (Cher, Isère, Loire), sept Reignac (Charente, Corrèze, Gironde, Indre-et-Loire, Lot-et-Garonne), deux Reignat (Puy-de-Dôme), un Reigny (Cher), total dix-neuf. La seconde catégorie comprend trente-trois localités : Rignac (Aveyron), encore appelé à l'ablatif *de Regniaco* au xie siècle dans le *Cartulaire de Conques,* p. 3, 4, et huit autres Rignac (Cantal,

Corrèze, Dordogne, Gers, Ille-et-Vilaine, Lot), Rigné (Maine-et-Loire) qui s'appelait déjà ainsi vers 1100 (Port, *Dict. de Maine-et-Loire,* t. III, p. 257), Rigney (Doubs), deux Rigneu dans l'Ain et dix-neuf Rigny, dont il est inutile d'énumérer les départements, et enfin Rinhac (Lot); cela donnerait un total de cinquante-deux *Renniacus,* noms de lieux dérivés du gentilice Rennius, dérivé lui-même de Renus et ayant pour point de départ la croyance à la divinité du grand fleuve comme *Reno-genos, fils du Rhin, nom probable du père de Virdumarus. Rennius, gentilice en Gaule, est le résultat d'un procédé de formation grammaticale analogue à celui qui, en Grande-Bretagne, a donné naissance au cognomen Belismius (*C. I. L.,* VII, 97). Belismius, surnom d'une personne dans une inscription romaine de Caerleon en Galles, est dérivé de Belisama qui, en Grande-Bretagne, est l'embouchure d'une rivière près de Liverpool, tandis qu'à Saint-Bertrand de Comminges, Belisama est une Minerve (Orelli, 1431).

De *Reno-genos on peut rapprocher Eni-genus, nom du père d'un certain Secundus, qui près de Vence fit élever une stèle funéraire à ses enfants (*C. I. L.,* XII, 33). Eni-genus veut dire fils de l'Enus ou mieux de l'Ænus, qui est l'Inn. Du thème Eno- on a peut-être tiré le gentilice Enius conservé par une inscription des environs de Vence (*C. I. L.,* XII, 17) et qu'on croit reconnaître dans la marque de potier où le nom du fabricant est écrit au génitif Q. Eni (*C. I. L.,* XII, 5686, 329); cf. Eni-boudius, « vainqueur de l'Inn » (V, 7865, 7886).

La croyance à la divinité de l'eau et du fer qui a donné naissance aux noms comme Dubrogenos, Esarno-genos, a eu son effet dans l'ordre des choses juridiques. Le fer, c'est-à-dire l'épée, était le juge des contestations, non seulement quand les parties recouraient aux armes, mais aussi quand le serment d'une des parties décidait du gain du procès : les Irlandais juraient sur leur épée et croyaient que l'épée se levait elle-même pour frapper le parjure. L'épreuve de l'eau bouillante était usitée dans le droit irlandais comme dans celui des Germains. Des deux côtés on l'appelait l'épreuve du chaudron, *caire* en irlandais, *aeneum* dans la loi salique; mais ce n'était pas le chaudron, c'était l'eau qui, en brûlant le coupable, fai-

sait triompher la justice. Le Rhin, en qualité de dieu, était le juge des femmes mariées dont les maris suspectaient la fidélité, il engloutissait, disait-on, l'enfant adultérin qui, couché sur un bouclier, était exposé aux hasards des flots par un mari soupçonneux; l'enfant légitime surnageait.

Un poète grec anonyme a chanté cette épreuve juridique : il peint les inquiétudes de la mère qui, après les douleurs de l'enfantement, ressent des angoisses nouvelles et attend toute tremblante le jugement des flots agités. Si l'on prenait cet auteur à la lettre, tous les enfants des Celtes auraient été soumis à cette redoutable épreuve [1] ; il est évident qu'il ne faut pas l'entendre ainsi. En règle générale, chez les Celtes comme chez les Germains, on ne recourait aux ordalies, au jugement de Dieu, que lorsqu'il y avait contestation et que les autres preuves faisaient défaut, et il faudrait connaître bien mal le cœur humain pour admettre qu'un mari croyant être père aurait exposé son enfant au danger de périr dans les flots [2].

Il serait intéressant de savoir à quelle date l'épigramme grecque dont nous parlons remonte. Nous l'ignorons; elle est probablement la source où a puisé l'empereur Julien quand il parle de cet usage dans son second discours à l'empereur Constance et surtout dans une lettre au philosophe Maxime.

Voici comment Julien s'exprime dans son discours :

« On dit que chez les Celtes un fleuve est le juge incor-
« ruptible de la légitimité des enfants; jamais les pleurs des
« mères n'obtiennent de lui qu'il voile et cache leur faute; les
« pères attendent sans crainte la sentence qu'il prononce sur
« les femmes et sur les enfants; c'est un juge véridique et qui
« ne ment pas [3] ». Julien ne dit pas ici le nom du fleuve dont il s'agit, il est plus explicite dans sa lettre au philosophe Maxime : « On ne peut », écrivait-il, « accuser le Rhin d'in-
« justice envers les Celtes, car il engloutit dans ses flots
« tourbillonnants les bâtards et punit ainsi la profanation du
« lit conjugal; mais quand il reconnaît qu'un enfant est légi-

1. ... καὶ οὐ πάρος εἰσὶ τοκῆες
πρὶν πάλιν ἀθρήσωσι κελουμένον ὕδατι σεμνῷ
2. *Anthologia*, l. IX, ép. 125; éd. Didot, t. II, p. 24.
3. Oratio II, édition Teubner-Hertlein, p. 104-105.

« time, il le tient élevé au-dessus des eaux et le ramène entre « les mains de la mère tremblante ; en le lui rendant plein de « vie il est en quelque sorte le témoin incorruptible de la « vertu et de l'honneur de l'épouse[1] ».

Des noms de rivières divinisées, on peut rapprocher le mot gaulois *nemeton* qui signifiait « temple ou plus exactement espace de terrain consacré à un ou plusieurs dieux ». On disait Reno-genos « fils du Rhin », on disait aussi Nemeto-genos, fils du temple.

Il y eut à Bordeaux, sous l'empire romain, une esclave de la cité, *ancilla publica,* qui s'appelait Nemeto-gena « fille du temple » (Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux,* t. I, p. 194). On a trouvé dans la même ville l'épitaphe d'une autre femme qui portait le même nom, mais avec une légère modification dans l'orthographe, le second terme est écrit avec un *c* au lieu d'un *g* : Nemeto-cena (*Ibid.,* p. 366). Cette particularité orthographique se remarque avec une autre qui est le doublement de l'*n* dans le nom le plus ancien d'Arras, *Nemeto-cenna* pour *Nemeto-gena,* formule abrégée probablement pour *Nemeto-geno-bona.* Le doublement de l'*n* de gena se rencontre ailleurs, par exemple dans Nitio-genna, surnom d'une femme qui fit à la Victoire une dédicace conservée au musée de Lausanne (*C. I. L.,* XII, 162). *Gena* a été altéré en *cenna,* non seulement dans *Nemeto-cenna,* mais aussi dans *Sumelo-cenna,* nom d'une station romaine inscrite dans la carte de Peutinger. *Sumelo-cenna* paraît avoir occupé l'emplacement de la ville moderne de Rottenburg et donna son nom au territoire appelé dans une inscription romaine *saltus sumelo-cennensis* (Brambach, 1633). *Sumelocenna* doit probablement son nom à un personnage appelé Sumelo-genus; mais le premier terme de ce nom, probablement nom de divinité, reste obscur pour nous, tandis que nous croyons comprendre Nemeto-gena, qui signifie, ce nous semble, « fille du temple personnifié et divinisé ».

1. Ed. Teubner-Hertlein, p. 495 ; l'idée de la mère tremblante τρεμούση est évidemment empruntée par Julien à l'épigramme dont l'auteur a écrit τρομέουσα.

Quelquefois le père que l'imagination celtique donne à un homme est un végétal : Guidgen = *Vidu-genos « fils de l'arbre », Guern-gen = *Verno-genos « fils de l'aune », dans le *Liber Landavensis ;* Der-gen = *Dervo-genos « fils du chêne » dans le Cartulaire de Redon. Der-gen, notation du IXe siècle, est devenu plus tard Der-ien qu'on trouve au IXe siècle dans une charte de Beauport. Aujourd'hui on écrit Derrien, c'est la dernière partie du nom de La Roche-Derrien (Côtes-du-Nord). Ce nom de lieu veut dire « La Roche du fils du chêne ».

Enfin le père mythique peut être un animal divinisé. Un prêtre du nom de Con-gen = Cuno-genos « fils du chien » est témoin au IXe siècle dans une charte du Cartulaire de Redon, p. 25. A la même catégorie appartiennent chez les Celtes contemporains de l'empire romain : 1° *Uro-genos « fils de l'auroch » (ūrus), nécessaire pour expliquer le gentilice Urogenius dans une épitaphe trouvée à Lyon (Boissieu, p. 193) et le nom du vétéran Uro-geno-nertus « celui qui a la force du fils de l'auroch », dont l'épitaphe a été découverte à Lyon comme la précédente (Boissieu, p. 330) ; 2° Branno-genos « fils du corbeau », nom d'homme barbare nécessaire pour expliquer le terme géographique *Brannogenium* qui désigne dans *l'Itinéraire d'Antonin* une station romaine de Grande-Bretagne. *Branno-genium*, sous-entendu *praedium,* est le neutre d'un gentilice romain Branno-genius, dérivé de Branno-genos; 3e Matu-genos « fils de l'ours », synonyme antique, — mais avec sens mythologique — du moderne Mac-Mahon, qui désigne une filiation réelle et veut dire fils d'un homme appelé Mahon ou l'ours ; 4° un autre synonyme antique de Matu-genos, c'est un mot dont nous n'avons rien dit encore, *Arto-genos, ou avec une légère variante Artigenos qui explique le nom, *Arti-geni,* d'un endroit où l'abbaye de Saint-Victor de Marseille avait une *colonica* au commencement du IXe siècle (*Cart. de Saint-Victor de Marseille,* t. II, p. 641). *Artigeni,* sous-entendu *fundi,* est un domaine formé par la réunion de plusieurs fonds de terre dont le plus ancien propriétaire connu s'appelait Arto-genos ou Arti-genos « fils de l'ours », de l'ours divinisé. Il ne faut pas confondre ce nom avec Arti-cnos, qui veut dire fils d'un homme appelé Artos ou l'ours.

§ 4. — *Les noms d'hommes Uro-s, Branno-s, Matus et leurs dérivés.*

Le nom d'homme Arto-s « ours » était adopté sous l'influence d'une idée religieuse analogue à celle qui a fait créer le nom d'Artigenos. Les noms d'homme Urus « auroch », Brannus « corbeau » parallèles à Urogenus et à Brannogenus s'expliquent de même par un sentiment religieux.

On a trouvé à Bordeaux l'épitaphe de Julia Uri filia (Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, p. 351); Uro-magus, champ d'Urus, est le nom probable d'une station romaine de Suisse (*C. I. L.*, XII, p. 21).

D'*uro-s* on a tiré un gentilice *Urius;* je n'en connais pas d'exemple dans les inscriptions; mais son existence est prouvée par le nom de lieu dérivé *Uriacus* dans une charte de Louis VI en 1113 (Lasteyrie, *Cart. de Paris*, p. 188), c'est aujourd'hui Ury (Seine-et-Marne). L'*u* du latin se prononce *u* en français parce qu'il était long : telle est la quantité d'*urus :*

> Silvestres uri assiduae capraeque sequaces
> Illudunt. . .
>
> Virgile, *Géorgiques*, II, 373-374.

> Quaesitas ad sacra boves Junonis, et uris
> Imparibus ductos alta ad donaria currus.
>
> Virgile, *Géorgiques*, III, 532-533.

C'est le nom d'homme Brānos par *a* long et simple *n*, variante de Branno-s « corbeau », par *a* bref et *n* double, qui explique le terme géographique Brano-dunum, nom d'une localité de Grande-Bretagne, où dans les derniers temps de l'empire romain les cavaliers dalmates tenaient garnison [1]. La *villa Brandono* d'une charte de l'an 1000 ou environ dans le Cart. de Saint-Vincent de Mâcon, p. 225, est un ancien Brano-dunum ou Branno-dunum ; c'est aujourd'hui Brandon (Saône-et-Loire). Braine (Aisne) appelé *Braina* par Flodoard au

1. *Notitia occidentis*, c. 25, § 4 ; éd. Bœcking, t. II, p. 81.

xe siècle dans son histoire de l'église de Reims, est une ancienne *villa Brana* ainsi nommée à cause d'un ancien propriétaire Brānos. On retrouve le double *n* chez César, *de Bello Gallico,* dans le surnom des *Aulerci Branno-vices* où Branno- est un nom d'homme comme Eburo- dans le surnom des *Aulerci Eburovices* chez le même écrivain. On doit reconnaître Brannos dans le nom d'homme Bran fréquent au IXe siècle dans le Cartulaire de Redon. De Brannos ou de Brānos est venu un gentilice *Brannius ou *Brānius, d'où le dérivé *Braniacus* qui, dans un pouillé du XIe siècle, désigne Bragny-en-Charolais (Saône-et-Loire) (Aug. Bernard, *Cart. de Savigny,* t. II, p. 1052, 1109).

De *matu-s* « ours » employé comme nom d'homme, nous n'avons pas trouvé d'exemple, mais de ce mot viennent les *cognomina* dérivés primaires : 1° Matuus et Matua à Bordeaux (Jullian, t. I, p. 287-288); 2° Matucus en Grande-Bretagne (*C. I. L.,* VII, 1336, 682) d'où Matuco et Matuccius. Matuco est un cognomen qu'on trouve en Norique (*C. I. L.,* III, 5624). Matuco, au génitif Matuconis, a donné naissance au gentilice Matuconius dans une inscription de Castellane, Alpes-Maritimes (*C. I. L.,* XII, 66). Matuccius, autre dérivé de Matucus, est un gentilice qu'une inscription de Nice nous a conservé (*C. I. L.,* V, 7923, p. 931). Ces noms complètent ce que peut apprendre du culte de l'ours chez les Gaulois l'étude du thème *arto-* et ses dérivés.

§ 5. — ar *notation d'*r *voyelle.*

Je ne me suis pas arrêté dans cet article à une difficulté phonétique : le nom indo-européen de l'ours est **rk-tó-s* avec *r* voyelle initiale dont la résonnance produit en grec un *a*, en latin un *u* antécédent : ἄρκτος, *ursus*. Régulièrement cette voyelle *r* devrait produire en celtique un *e* ou un *i* subséquent : *recto-s,* ou *ricto-s ;* or elle donne naissance à une voyelle antécédente identique à celle du grec.

Mais ce phénomène n'est pas isolé en celtique. Comparez au latin *mortuos,* d'une racine réduite MR avec la voyelle brève *r,* l'irlandais *marb,* le breton *marv* « mort ». Mettez en

regard du latin *posco* pour *porc-sco* = *prc-sco,* en sanscrit *pr-chāmi,* racine PRC, l'irlandais *arco.* Dans ces deux cas l'*r* voyelle est suivi de plus de deux consonnes et nous avons *ar* au lieu de *re* ou *ri;* la voyelle produite par la résonnance de l'*r* dans ces mots celtiques est la même que dans le latin *arduus,* que dans le gaulois *Arduinna,* où la voyelle *r* est longue ainsi que le prouve le sanscrit *ūrdhva-s.*

BARBARIA

Par une charte dont la date se place en 971 ou en 972, il fut fait donation à l'abbaye de Cluny d'une vigne *in Barbaria* (Bruel, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny,* t. II, p. 386).

Le gentilice Barbarius, dont Barbaria est le féminin, est rare mais s'est rencontré en Italie et en France. Une inscription d'Avella en Campanie nous fait connaître les noms de Barbarius Pompeianus v[ir] c[larissimus] cons[ularis] Campaniae (*C. I. L.,* X, 1199). On a trouvé à Valence en France l'épitaphe que M. Barbarius Perpetuus fit graver pour sa femme (*C. I. L.,* XII, 1756).

L'*Itinéraire d'Antonin* mentionne un nom de lieu dérivé de ce gentilice, c'est *Barbariana* : ainsi s'appellent deux stations romaines d'Espagne. A l'aide du même suffixe a été formé le nom *Barbarianus,* noté *Barbairanum* en 1185, d'une ferme appelée aujourd'hui Barbayrac, Hérault (E. Thomas, *Dict. top. du dép. de l'Hérault,* p. 13).

Le suffixe *-acus* est ordinairement préféré en France. Une *terra de Barbariaco* est mentionnée au IXe siècle dans le Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon édité par M. Ragut, p. 243. En 992, il fut fait don à l'abbaye de Cluny d'un champ et d'une vigne *in villa Barberiacense;* cette *villa* était située au pays de Châlon-sur-Saône, *in pago Cabilonensi,* dans le territoire du Ballore (Saône-et-Loire) *in fine Balornensi* (Bruel, *Rec. des chartes de l'abbaye de Cluny,* t. III, p. 147). Suivant la Chronique de Saint-Bénigne de Dijon, qui date du milieu du XIe siècle, le roi Gontran, l'an 23 de son règne, soit en 583, aurait donné à cette abbaye des biens situés dans plusieurs lo-

calités voisines de Dijon, notamment *in Barbiriaco* (Migne, *Patrologia latina,* t. CLXII, col. 768; édition Bougaud et Garnier, p. 29); il s'agit de Barbirey, Côte-d'Or (Garnier, *Nomenclature,* p. 57). Vers l'année 1100, l'église de Barberay (Savoie) est appelée *ecclesia de Barbariaco* dans une nomenclature des bénéfices qui dépendaient de l'évêché de Grenoble (*Cart. de Saint-Hugues de Grenoble,* p. 187). Barberey, Aube, est nommé *Barbariacum* dans deux documents du XIIe siècle, *Barbari* dans un autre du même siècle (Boutiot et Socard, *Dict. top. du dép. de l'Aube,* p. 12).

H. d'Arbois de Jubainville.

NOTA. — Du nom de personne Renus, au féminin Rena, p. 169, on peut rapprocher le nom d'homme Rhodanus ou Rodanus dans deux inscriptions de la Gaule Cisalpine (*C. I. L.,* V, n°s 3677, 5559).

Enignus, nom pérégrin dans trois inscriptions de la Pannonie supérieure (*C. I. L.,* III, 3784, 3793, 3871) paraît ne différer que par une variante orthographique d'Eni-genus, ci-dessus, p. 170.

ON SOME IRISH TRANSLATIONS

FROM MEDIEVAL EUROPEAN LITERATURE.

In looking last spring through some of the Irish Mss. at Dublin I found several texts, not actual translations of but more or less closely based upon some widely spread texts of medieval european literature, vic. Irish redactions of the life and adventures of *Heracles, Guy of Warwick, Bevis of Southampton* and the *Queste du St. Gral,* all in 15th cent. Mss. A closer examination of Irish and Welsh literature reveals the fact that many of these texts, familiar to all literatures from Iceland to Russia exist also in at least fragmentary kept texts in Ireland and Wales; a great part of them remains unedited, f. i. a large prose text on the *Theban War,* of which besides a fall copy in Ms. Eg. 1701, ff. 87 a 1—f. 120 a 1 fragments exist in Ms. H 2, 7 (p. 457 a—p. 460 b), written in 1479 and in an Edinburgh Ms. (Kilbride Ms., two last folios, mentioned first to me by Mr. Wh. Stokes)[1]. The following extracts from the above named four texts may enable others to decide whether the publication of these texts would in any way further the solution of the many questions connected with their originals in other literatures. Their language like f. i. that of the translation of *Maundeville's travels* forms a counterpart to that of

1. I have given a list of the Irish and Welsh translations, etc , from foreign literatures known to me in an article on the Welsh translation of *Maundeville's travels* (*YCymmrodor,* vol. X, not yet published.)

the romantic tales of the same or later ages (so *Echtra an mhadra mhaoil* is found already in Ms. Eg. 1782) and so is not without interest as affording means to control in several instances the meaning and the genuine or traditionary use of words or expressions in the later native productions. I have not copied these texts and the extracts given below are what I then considered to be sufficient specimens of the texts and the language. M. N.

October 22, 1888.

I. STAIR ERC(AIL) 7 A BAS (P. 299 A).

Ms. H 2, 7 (T. C. D.), a 15th cent. vellum Ms. formerly belonging to Edward Lhuyd's collection, p. 258 a—p. 299 b.

P. 258 a: Bui rí uasal oirmide doncinel g*rega*ch ampit*rio*nis m*ac* alisius m*ic* gorgofon m*ic* saduirn m*ic* iuran*us*. Rosan*n*taigh aū. i*n*righside mnai adhingmala donchínel *cet*na .i. alcamena i*ngen* electrion m*ic* gorgofon 7 ni bui hicomhrere ben robo cæi*me* cruth 7 cuma i*n*as 7 Doronadh coibfledh comiadhamla leo 7 doratsat do cured diacoibnesai*m* 7 diat*es*tighib dolongadh nafesside. Doradudh an*n* asenath*air* dibhlinaibh i*n*andochu*m* .i. iub(iter) m*ac* sad*uir*n 7 abanseitce .i. iunui*nd* bandee 7 Arfaicsin alcamena do iub(iter) rolas dia g*rad* 7 iartochaithimh nafessi doibh ro imthigh cach dib diacathrach*aibh*. Jub(iter) aū... — p. 259 a: Ba hala*cht* an*n* alcamena oíub(iter) 7 oampit*rion* doncu*musc* sin. *Con*idhe toghail cathr*ach* nabotheme 7 geínemai*n* ircail *con*uigi sin.

Dala íub(iter) iaru*m* docuaidh reime dia c*rich* budeín 7 rofoill(sighedh) sin diabanseitce .i. íunai*nd* bandee g*or*cin*n*taigh iub(iter) remnai ampit*rion* 7 dochuaidh idha adb(ul) *uath*m*ar* eoda isinasalmnai sin 7 An aíms*ir* *tes*midhthi athoirr*ces*a dalccumena... — p. 259 b: *Con*idhe si*n* *cet* gni*m* gaisgid e*irc*(ail).

P. 261 *a*: *Con*idh aml(aidh) si*n* dorug erc(ail) gell arm*a*craidh nag*rege* anæ*n*ach na*m*buadh.

P. 263 *b*: *Con*idh hi ect*ra* erc(ail) anoilen nacæ*rach* corc*ra* *con*niccisin 7 r(e)l(iqu)a.

P. 264 *b* : *Con*id e comruc erc(ail) 7 naleoghan 7 adhmol(adh) íunai*n*de f*or* erc(ail) *con*nigisin.

P. 265 *b* : *Con*idhi gabhail nahegepta la herc(ail) 7 ag(ed) arigh *con*nicc sin.

P. 266 *a* : *Con*idhé m*a*cgni*mra*dha erc(ail) 7 tochmarc megera *con*nicisin. Dala pirot*es* m*i*c esoín 7 i*n*gíne righ poda*m* ahain*m* sidhe iartia*cht*(ain) i*n*madha iar*um* nahi*n*gi*n*e rothínoilsit nasloig asg*ach* naird docu*m* antochmairc sin... — P. 268 *a* : *Con*idi cuairt rí nasisaile anif*ir*n*n* *con*nici si*n*.

Cír aū. .i. m(athai)r mná righ nasisaile tanic roi*m*pi sa*n*n-gr*e*icc do cosaid ahi*n*gi*n*e dob*r*eith úaithi dopluto*n* 7 dofuairsi uaisli 7 ardmaithi nag*r*e*g*i acaithem nafleidhi bai*n*nsi dori*n*dedh di*n*gin ri nahispirni 7 dopirot*es* m*a*c esoín .i. rí na tesailli 7 Tarrla pirot*es* 7 tese*us* uirrthe arceíde nacathr*ach* 7 fo*cht*aid sc(el)a di. Adub(air)t i*n*rígan da fhaguínd [p. 268 *b*] uaisli na g*r*e*g*i ulí dolathuir roi*n*deosain*n* mosc(el)a doíbh. Ad(ubrad)*ar* índamil(idh) m*or*chalma sin i*n*dis sc(el)a duin*n*e arsiat 7 dodenu*m* doles i*n*cach *con*uir ambeir. Atp*er*t ínrigan ata mi*n*gen arsi .i. ben righ na sisuile agpl(uton) ri [i]f*ir*n*n* arnab*r*eith leis ar*e*gin 7 is nár dibsi maithi nag*r*e*g*e mi*n*atucthai mi*n*ge*n* cugu*m* opl(uton) mebhlach midhæ*m*un*n*ach uair ata coir f*ir* talm*an* air 7 ní [fuil a] coir ar æn nech a*cu*. Ad(ubrad)*ar* i*n*daardthæis*ech* sin .i. pirotes 7 tese*us* coracdis fein datab*ach* arpl(uton) 7 Docuad*ar* sacatr(aigh) iar*um* 7 roi*nn*sidur nasc(el)a si*n* donag*regach*aib 7 ad(ubrad)*ar* san n*ach* rachad*ar* 7 narbeg leó iat nandís doco*m*lun*n* rehæ*n*dui*n*e isi*n*cruin*d*e 7 roi*m*getar ro*m*pa iar*um*. ISan*n* si*n* adub(air)t erc(ail) refiloces linge*us* i*n* fogmoir buí i*n*acíme lais dob*r*eith dachoi*mét* do*n*teíb 7 ac*uir* isi*n*carcair coí*mét*a i*n*aroibe p*r*ím m*a*c l(amedoin) angialla lais. Dala filoces iar*um* doruc se linge*us* leis 7 docuaid ar muir 7 nircían do i*n*tan do cun*n*aicc íncablach mor adhbul i*n*adoc*um* 7 Robuí fodhmor fichm*ar* f*or*níata at*us* íncabl(aigh) and*ru*madas aain*m* sidhe 7 Dofhiarf(aigh)se sc(el)a dolinge*us* iarnaaithne dó. atp*er*t linge*us* atai*m* amci*m*e c*ru*paillti acerc(ail) iarmarb(adh) mothig*ir*na *con*amui*n*dt*ir* do 7 atathar combr*e*ith do*n*teíbh do*m*coi*mét*. And*ru*mudas .*ū*. iarclos nasc(el) si*n* dó dog*a*b se inlong 7 filoces 7 dosgair aglais 7 agebe*nn*a do linge*us* 7 Atp*er*t linge*us* aaird*r*i*g*h arsé cur f*est*a dogab(ail)

nateíbhe 7 dicen*nter* c*rai*d[on] rí natiabhan*ach* lat 7 b*eir* ben erc(ail) angialla lat 7 gabh la*n*rígh*i* natiabhan*ach*. Roi*m*thigh and*ru*mudas iar*um* dogab(ail) nateibhe 7 .s. mili fodhmoir marænris 7 dog*a*bsat cuan ac*ri*chaibh natiabhan*ach*. doairgedur [p. 269 *a*] 7 doin*n*rud*ar* intirsin coleír. IArclos nasc(el)sin do c*rai*dhon .i. rí na tiabhan*ach* doc*uir*se te*ch*ta arcen*n* a*m*pit*ri*on 7 tanícc se cugi *con*amor*t*eghlach 7 tugad*ar* daceile 7 and*ru*mudas 7 tarrla linge*us* 7 c*rai*dho*n* daceile isi*n*cath 7 Doro*n*sad co*m*rucc f*ri*thir f*er*gach f*or*níata reroile 7 dobuail línge*us* t*ri* bei*m*en*n*a b*ri*ghm*ar*a bais ar rí natiabhan*ach* co*n*dorchair marbh ganan*m*ai*n*. uair rog*err* achathbarra cæ*m* clochbuadhach cu*m*daigh don c*et* builli 7 rot*ra*scair e dond*ar*a beim 7 doben acen*n* de dont*re*as beim. Rob*ri*sedh iar*um* arnatiabhan*ach*aibh iarmarb(adh) arigh 7 rotheithsit isi*n*cathr(aigh) 7 ampit*rí*o*n* maræn riu iarna c*re*chnug(udh) comor isi*n*cath 7 Rolen and*ru*mudas *con*athodhmoraibh iat in*nus* co*n*dechudar anenf*echt* 7 natiab(anaighe) isi*n*teibh 7 rog*a*bsat i*n*cathr(aigh) 7 domarbad*ar* asl(uaigh) uili. Anuair docun*n*uicc megera .i. b*en* erc(ail) ahath(air) artoiti*m* rogabh eneirte hi 7 adub(air)t niheid*ir* dul sech ancin*nea*dh[1] arsi 7 is t*ru*ag dui*n*d gan erc(ail) acarni*m*didi*n* dī bud*es*ta 7 Rogab(adh) megera 7 ampit*rio*n lehand*ru*madas 7 dori*n*di se rí arcathr(aigh) nateibhe dolinge*us* 7 rofhagaibhse ceit*ri* c*et* fodmoir fare linge*us* acoi*m*ed na cathr*ach* sin 7 Dolleic se p*ri*m m*ac* l(amedoin) robui andæírsi acerc(ail) amach. *Coni*dhe gab(ail) nateibe 7 marb(adh) righ na tiabhan*ach* co*n*nicci.

P. 269 *b* : *Coni*dhi tuar*as*cbail ifirn*n* .i. *cathrach* pl(uton) si*n*.

P. 270 *b* : *Coni*dhi toghail ifirn*n* 7 marb(adh) plutoi*n* 7 dicen*n*ud ceribr*us* co*n*nicci si*n* 7 r(e)l(iqu)a. Uilliam m*ac* anlega q*ui* sgribhsit u[t] bo*n*a m*or*te p*er*ibit.

P. 271 *b* : *Coni*dh aml(aidh) sin rog*a*b erc(ail) i*n* teibh f*or* linge*us*.

P. 271 *b* : *Coni*dh aml(aidh) sin rodigail erc(ail) aesanoir fadho ar *prim* uair rotoghl(adh) i*ntra*æ fadó les 7 domarb(adh) *prim* fein arantoghail dh*edin*aigh.

P. 272 *a* : *Coni*dhe tochmarc echee i*n*gíne asfeir co*n*nícci si*n*.

1. I have used *ea* to transcribe e with a small a underneath it of the Mss.

P. 272 *b* : *Con*idhe sin an *cet* cath doc*uir* erc(ail) aran*n*tenor.

Dosmuain erc(ail) ínam*en*mai*n* nach *test*ta dot*r*eigib rig*a*-*cht*a uadha *acht* amaín ab*eith* ganel(adh)ai*n* dó 7 Docual(a)se coroibi rí isindo*m*un i*n*níb(aidh) sin 7 *gor*bardmaigist*ir* isna 7 neladhnaibh somais*ech*a særa hé 7 condenad se ars memoratiua .i. el(adhn)a nacui*m*ni dochach acoitcin*ne* 7 Rot*ri*all erc(ail) cuigi dfaghail foghluma uadha ..... — p. 273 *b* : *Con*idhi e*cht*ra erc(ail) agdenu*m* nanel(adh)an *con*nici.

P. 274 *b* : *Con*idh aml(aidh) sin dochoisc erc(ail) díum*us* 7 *eg*oir an*n*tenoi*r*.

P. 275 *a* : *Con*idh aml(aidh) sin do ruc erc(ail) buaidh *for*na mnai*m* mo*r*calma mileta sin 7 r(e)l(iqua). (..... ate*cht*-air*echt* oban*n*righai*n* naheigipti 7 natisi 7 na capadoisi 7 nahasia ule .i. sinoib ahain*m* .....).

P. 276 *b* : *H.* inc*ri*chaibh nacalidoíne ... æne*us* .i. aird*ri*gh i*n*tíresin; *his daughters* dianira 7 gorge, *etc.*

P. 276 *b* : Tareis nanílgni*m* sin dodenu*m* derc(ail) roloduir *con*a dirm*a*duibh d*eth*sloigh colerne.....

P. 279 *a 1* : *Con*idhe comhr*ac* h*er*c(ail) remonstræ *con*niccisi*n*.

H. went cocathr(aigh) aten*us* .i. i*n*cathair i*n*aroibhi tesi*us*..., *to the town of* ligsi isi*ngr*eig....., sanespain 7 coruigi i*n*muír af*r*aicci. ..... Cirion ..... p. 281 *a* : iarclos dulixes .i. tois*ech* g*regach* erc(ail) dob*eith* isi*neg*in sin doc*uir* se mailio*n* .i. rid*ir*i mo*r*men*m*ach diachab*ur* cosloghaibh aidhbli maræn ris ocathr(aigh) megida ..... Conidhe si*n* i*n*dara cath doc*uir* erc(ail) f*or*cirio*n*.

P. 282 *b* : G*or*ubh aml(aidh) sin tairnicc i*n*cogudhsi*n* laerc(ail) arnaspaíne*ch*aibh.

Foundation of the town of coroíghne ..... p. 281 *b*. Dala sluaigh na cartagine ..... calc*us* ..... aitilais .i. ardmaigist*ir* isnaheladhnaibh d*r*aige*cht*a ..... ulcan ..... agrigh nasisaile ..... *city of* terracone ..... Dala erc(ail) iar*um* ..... (*he went to the city of*) salamanque 7 robui sel in*n*ti agdénum eladhan anuaim talm*an* 7 docuaid assi*n* cocatiloigne .i. cathair ele ísidhe 7 robui sel in*n*ti agdenu*m* eladhan isi*n* cathr(aigh) si*n* ..... (*he went afterwards*) ap*r*oín*n*si ele 7 dori*n*di cathair daíngen in*n*ti dar-

bain*m* barsiloine, *where he made* delb alaín*n* dór bruin*d*ti *which answers every question put to it relating to the liberal arts* ..... p. 286 *b*: Robui .ỷ. sg*ri*benoir acoi*m*id*echt* erc(ail) agsg*ri*b(adh) astaire budhein uair roban*n*sa le h*er*c(ail) líub*uir* 7 eladna særa narigi natalm*an* ule .....; acatr(aigh) nacremone 7 acathr(aigh) na melane ..... euander .i. rí nahedaille ..... p*ri*cc*us* .i. rí nacalidoi*n*e .....

P. 290 *a* : G*o*raib aml(aidh) sin dochoisc erc(ail) dium*us* 7 *eg*oir calc*us* corpthi clænb*re*athaigh.

..... Facua, *also written* faucua, bain*n*tig*ir*na laurin*n*cí ..... Dala h*er*c(ail) iar*um* doceileb*air* doib 7 roi*m*igh uatha ..... p. 291 *a:* Dala ..... — p. 291 *b: Con*idhe sin c*et*(cath) do-c*uir* h*er*c(ail) f*or* p*ri*cc*us*.

P. 293 *a : Con*idh hi toghail cathr*ach* na cailidoi*n*e laher-c(ail) 7 marb(adh) p*ri*cc*us con*nici sin.

P. 294 *a : Con*idhe tochmarc yole i*n*gine p*ri*c*us* lah*er*c(ail) *con*nicisi*n*.

P. 294 *b* : *Con*idh aml(aidh) sin romarbh erc(ail) i*n* fodh-moir 7 rofhostaigh se abancheile .i. dianíra i(ngin) righ na-cailidoi*ní*.

P. 296 *b : Con*id [a]ml(aidh) si*n* dothoit an*n*tius m*ac* t*erra* lah*er*c(ail) ..... licas *etc.* ..... p. 299 *a :* Doc*ru*in*n*ig filoces *cor*p ant*re*nmil(idh) diab*re*ith diaan*n*lucudh dontempull do ordaigh fein dodenu*m* san edaille areuand*er*. Docuidh se cocathr(aigh) lisi 7 roi*nn*is in more*cht* si*n* 7 Docainedh a*cu* cot*ro*m 7 [t ?]ai-brenach e 7 arféd nag*re*ige uili maill(e) heigim arda acai*n*techa 7 regoluibh g*re*an*n*m*a*ra glithfin[*leg.* d ?]echa 7 relamco*m*airt lamh. *Con*idhi STAIR ERC(AIL) 7 ABAS *con*nicci si*n*. finit.

Bi cuma dianíra ingine righ na cailidoine fa erc(ail) annso. oir i*ntan* dochual(a) dianira bas dfagbhail derc(ail) adub(air)t is t*ru*ag ingni*m* si*n* ..... p. 299 *b :* IS e erc(ail) romarbh atach coimeda oilein na caer*ach* corcra 7 ise rocengail filoces ..... *then folloms an enumeration of the contents of the story which is brought up to p. 279 a (H.'s struggle with the* monstræ) *when the Ms. breaks off at the end of col.b. So the Ms. contains the complete text (safe a few lines) and a part of the list of contents.*

2. QUESTE DU ST. GRAL.

Stowe Ms. 992 (D, 4, 2) on a part of the other contents of which see K. Meyer's article in Rev. Celt. VI, *contains large fragments of an Irish translation of the Queste du St. Gral bound up with the other parts of the Ms., vic. ff. 40-45, 57, 58, 67, 69-74. A few extracts are:*

..... [ioso] F. 40 *a 1 :* p*us* airm amboi eualac 7 rotairmisc [....] antsl(uaigh) ..... Rotindscain iosop*us* p*rae*cept breit*ri* de 7 intsosc(el) coimdeta 7 sc(el)a anre*cht*a næi 7 paisi i*h*u cr(ist) 7 aeiseirigh ifiad(nais)i eualac 7 inadeg(aidh) si*n* roerrlamhaidh iosop*us* sciath gle gel 7 rosuig(idh) c*ro*is dos*ro*ll datha don*nd*e*ir*g imeodhon insceith 7 rotaiselb ifiad(nais)i eualac 7 roraidh f*ri*s co*m*bad ana*n*mai*m* c*ru*ichi cr(ist) norag(adh) anag(aidh) tholam*ir* uair ata ifaistíne olse comuidf(er) cath fh*or*t re tolam*ir* cocen*n* teora laithe 7 teora naidhch(e) co*m*ba comfoccus d*ui*t budhei*n* tide*cht* indarrdenaibh ecca 7 oigh*edh*a íntan b*us* do aig*ni* duit ic*con*cathach(udh) no*cht* ansc(iath) 7 gaidh ancoímdhiu cum*acht*ach rofodhaim c*ro*ich 7 cesad darcen*n* anci*ne*da dæn*n*a *cor*rofo*rtacht*aidi tu asaneicen ambia 7 corotsæra f*or*t nai*m*díu 7 corotidlaici tu c*us*anc*re*idem catholica ardaigh combia afrescisi de fodeoigh. roimth(igh) eualac remé ar am*us* tolam*ir* 7 rofe*r*ad cath ain*m*in escairdem(ail) et*ur*ra 7 eualac c*or*romhuidh f*or*eualac f*ri* *teo*ra laithib am(ail) isb*er*t iosop*us*. IS andsi*n* rocuímnidh ios eualac f*or* aithescc iosop*us* 7 rono*cht* donsc(iath) 7 at*conn*airc deilb *noi*dhen i*n*maighin c*ro*iche cr(ist) i*m*m*edhon* i*n*sceith 7 alo*m*ma c*ro* icte*pri*sin darbel(a) nanal(adh) bat*ar* fair. ISandsin ro cuímnídh eualac f*or*co*m*uirle iosop*us* 7 isp*er*t inroraidh iosop*us* f*ri*s ut an(te) d(i)c(tu)m. Asahaithle sin rosoied incath f*or* tolam*ir* coto*r*cuir uodeín 7 ínrop mes*s*a día m(uin)t(ir) 7 roímpo eualac combuaid 7 coscar cocat*ra*ig sarais 7 romorad aín*m* de 7 ac*ru*iche 7 iosop*us* t*ri*asin mirbuil sin Dorala nech isincath iartesc(adh) alaimhe de ..... 7 doratad mord*re*ns fair *(upon Eualac)* ,.... sarapi ... 7 dor*a*tad nasiens fair .....

F. 41 *a 2 :* ..... Doronad mortínol ele nanag(aidh) sidhe lasluadha nab*r*itaíne i*m*marig 7 rof*e*radh cobleng c*ro*da et*a*rru dísiu 7 anall coromhuidh íncath f*or* britaínibh corolád anár co dirime iartoitím inrigh .....

F. 40 *b 1 :* ..... 7 fogeba ansciath *con*id he sin fís bunaidh ínscel roathcomaircís ol inrid*i*ri 7 ist*us*a in tairrng*ir*t(e) sin olsé 7 ise día ro erb fort tid*echt* c*us*ín maínist*ir* airm ifil nasinens.

Iartaircsin namb*r*iat*ar* donrid*i*ri roimtig re*m*i 7 ní fes do galafas cait and*ea*ch(aidh). Rosoi im(orro) sir .g. 7 inscuiber c*us*ínmaínist*ir* doridisi 7 ro oirn(idh) sir. g. esím *con*nd*er*næ rid*i*ri de 7 rogaidhsim sir. g. imalecadh leis ce(ch) conair nodhighsedh. rofei*m*idh sir. g. fair uair baf*er*r leis b*eith* índuath(adh) ..... 7 rochual(a) an ngarbfog*ur* nglifid*ech* icergi asanadhnac(ul) ..... dorat sígín na c*ro*iche daraenech...

F. 41 *a :* ..... 7 dob*er*t sir balbuaidh gai dó 7 doroíne sir ímui*n* 7 sir boos an c*et*na ..... acd fechsaín caich is gaisc(idh) .i. gi*us*dail doronsat anla sin díb línaib ..... sir. l. 7 s*ir* p*er*sual ..... it*er* sir. l. 7 i(ngi)*n* rig pesiur.....

F. 42 *a :* ..... cotaíníc araile maigdín ogc ..... Boi d'ingnad aile acomaidhe*cht* ancl(aidh)i*m* .i. c*ri*s dobarrach cnaibi icaímc*ur* 7 roboi sc*ri*btha air .....; f. 42 *b*: dorat an cl(aidh)i*m* buille daraslinden *co*torch*air* faonf*or*tarrsna dara ais isinluíng...

F. 42 *b 1 :* Dala narid*iredh* .*ů*. dodlutaidsid risi*n* nimdaigh 7 at*conn*cadair t*ri* huathn*edh*a cusaíne ndatha agahimfula*ng* .i. uaitne indath sn*echt*a 7 araile andath fhola 7 araill and*a*th asmirón .i. cloch cond*a*th nglás ..... f. 43 *b* 2 ... 7 la hairseduib irgaile in buird c*ru*índ s*ech*non na b*r*itaíne moíre .....

F. 44 *a 1 :* ..... sir balbuaidh 7 sir echtair maireis 7 dola*tar* sidhe riangalafas isincath ..... dardor*us* incaisteoíl ..... 7 tarfas doib (*to Galafas and the* maighdín) long lu*cht*mar lanfairsing icluthar incuaín 7 incaladp*oi*rt ..... f. 44 *b* 2: fuath nat*ra*ch neíme dianadain*m* papal*us*tes 7 nígaband t*es*bach imarc*ra*ch acath nacomhl(ann) ínti icambia 7 fuath eiscc ..... asruth renap*er*ar efr*a*en ..... — f. 45 *b* 2 ..... Den*um* am(ail) sut arid*i*rida arínmaighdin uair rectaí alleas [u]arscith 7 uartoirrsi doch*uir* dib. Dogni*ter* saml(aidh) 7 rof*re*slaitt cohanorach eat anoidhchi sin 7 rofiurf(aigh) gal(afas) dib c*re*d asafuarad*ar* ancis aíngid et*ro*car si*n* boi a*cu* icathabhach. Ni(nse)

orsiad acind dabli(adn)a onaímsirsi rotoit bantig*er*na ancais-teoilsi alub*ra* galair 7 dor*a*tait legha 7 fisicc*ed*a diahíndsoig(idh) 7 is(edh) f*or*fuarad*ar* ínaleb*ra*ibh comad*edh* noslanaigf*edh* hi .i. adæthaín do c*ru* i(ngi)n nen*n*ac dofagbail 7 t*u*cad*ar* sluaigh ancaistialsi andaíngen 7 anerrsnad*m*an*n* fo gan i(ngi)*n* righ na roflatha do leccad uath(a) ca*n* ancís utt dobeín dí 7 ismor do i(nge)*n*aibh airdtig*er*na 7 dofol(a) uaisle 7 anuaisle doroc*rad*ar lind risi*n*resi*n* 7 dand*ea*ch(aidh) aon i(ngi)n uaín*n* sær ní hi an i(ngi)*n* *(end of f. 45).*

F. 57 *(to be inserted after f. 40), a* 1, l. 8. Iarnafaicsin sin do sir meliant rogaidh sir. g. imalecc isin *con*air boí donl*eth* cli ardaigh cond*er*b(adh) agaisc(idh) 7 cotormaigh*edh* aall(udh) 7 aird*ercus* indacetguaisid. Rocetaig sir. g. dou 7 rogab uadeín isin l*eth* ndeis 7 nihairm(i)t*er* aimt*echt*a sunda colecc *acht* is do sir meliant labras budesta. Dala im(orro) sir meliant.....

F. 58 *a 2 :* Imth*us*a teglaigh anbuird c*ru*ind ot*con*dcat*ar* ancathæir bæglach arnoirisim fanrid*ir*i occ 7 narscar aon neach dandeach(aidh) i*n*dti riam can bas no bithain*im* f*ri*a. Roíngantaigsit comor annísin 7 is(edh) rotuicsit *con*idhe ancoi*m*díu cum*acht*ach rofæidh dia nindsaig(idh) he .....

Among the unbound fragments of vellum Mss. forming a part of the collection of Irish Mss. in the Franciscan Convent *of Dublin there are two leaves of a 15th cent. Ms. containing parts of probably the same translation of this text (dealing with Bort and Lionel's adventures) ; cf.*

F. 1 *a :* [cin]iudha doéndai 7 ise a*n* cran*n* étoirt*ech* f*or*saraibhe .i. an sæg(ul) roboi cen crede*m* ci*n* riaghail ecalsa ria*n*gei*n* cr(ist) *acht* sil adhai*m* uile icdul anif*ir*n aci*n*aidh asi*nnsir* uair ropiatsei*n* na heoi*n* marbha corodoirt i*n*tén uasal .i. ih¯u cri(st) afhuil isin c*ro*ich cesta diataithbeodhadh .....

F. 2 *b :* Otcual sir bo(rt) na haithescasi*n* ba d*er*b lais *con*id bas f*or*uair sir liui*n*el 7 ba moiti athoirrsi 7 at*ru*aighne*me*li anairetsai*n* diascel(a) dfhaghbhail 7 roboi sist cen labra cen ermasi*n* aruamhan i*n*sceoil. Oroermais labhra fa deoigh rogaidh sir bo(rt) f*or*in senoir c(or)p abrathar dotaiselbad do masamarbh roboi aco*mh*air aadhnaicthi dosom *con*anoir co*ner*-

mhiti*n* am(ail) uadh chub(aidh) f*ri* huasli achi*n*eil 7 f*ri*a degairill(iudh) fei*n* ..... Asahaithli fei*n* rotócaib sir bo(rt) i*n*c(or)p et*er* adibh lamhaib 7 rochuir andillait a*n* sdeda h*e* 7 roataig f*o*ranseo*n*oir aseol(adh) coaroile mai*n*ist*ir* eci*n* i*n*anadhnaicf(edh) c*or*p ab*ra*th(ar) ISp*er*t i*n* se*n*oir f*ri*seo*m* boi deirt*ech* bec i*n*aco*m*fhoc*us* 7 bataitt- *(end of f. 2)*[1].

3. BETHADH S*ir* GHUI OB[AR]B[H]UIC.

This is the title (written in a later hand) of the story contained on pp. 300-347 of Ms. H 2, 7 (T. C. D.), following immediately after the above described life of Heracles.

P. 300 *a :* Buí iarla roím saidhbir asaxanaib doshindrudh diarbaco*m*aínm risderd obharbhaicc 7 robuí da iarla*cht* aigi .i. iarla*cht* ó b*ar*bhuicc 7 iarla*cht* bocigam 7 dobf*er* saidhbhir sochinelach i*n*tíarla conílimad g*ach*a maith*us*a ẏ Robui íngen c*ru*thach cæmhaluin*d* adíngmala aigi .i. feilís ahain*m* sidhe 7 niroibi inahaímse*r* ben dobf*err* delbh 7 denu*m* modh 7 múnudh drui*n*e 7 d*eth*bes nani*n*gín sin. Doc*uiredh* .ẏ. ardmaigist*ir* diamunud an*n*snahel(adhnaibh) særa 7 nírcían iar*um* disi comell(a) amaigist*ir* ing*ach* elathai*n* cotucc i*n*maighist*ir* slat amui*n*ci di budhei*n* iarnasarug(udh) di íng*ach* egna acín*n* a *secht* mbl(iadhna) d*e*g dosin*n*r(u)d. Coclos fonuli domun ad*eth*clú it*ir* egna 7 ordan 7 eínech et*er* c*ra*dhb(udh) 7 cíun*us* 7 c..... it*ir* gloine 7 gais 7 glic*us* g*or*bolan das*er*c 7 dasírg*ra*dh uaisli 7 ard*m*aithi na*cr*uin*n*e cocomcoitcen*n*. Robuí dī sdibard uasal oirbi*n*dech agiarla o b*ar*buicc anínbuidh sin .i. siccard aain*m* sidhe 7 dobf*er* f*or*till firchalma e combuaidh coscuir 7 co*m*maidhmi ing*ach* gni*m* robo dír doneoch dob*adh* aigi 7 Gem*adh* *uath*adh doniarla nirba homhun lais n*er*t sl(uaigh) na soch(rait)i *acht* combeth íntuasal barun sin agaimcoim*ét* 7 ISé robidh actabhach acissa 7 achana doniarla 7 gidbe donídh do-

1. Ms. *Rawl. B.* 512, ff. 123 a 1-139 b 2 contains another fragment of this text, as the extracts printed from it by Wh. Stokes show (*Tripartite Life of Patrick*, 1887, I, pp. XXXVIII-XXXIX).

gra no doible *fris* imcis íníarla ... dob*er*adh san achar 7 in*n*arb(a) asaflaith*ius* fei*n* forra, 7 Robui m*ac* adíngmala agansdibard sin. gyi a ain*m*sidhe, 7 rosháraigh na uili macu aaíms*iri* arm*ét* armaisi armacanta*cht* arnós arn*er*t arnidech*us* aruaill araicned arara*chtus* *gor*balan nac*ri*cha coco*m*la*n* 7 nacen*n*acha comfocuiss dia clu 7 dia all(udh) 7 Gachinadh i*n*acluíneadh gyi cluithighi aonaig 7 ibhnis 7 oi*rechtais* arfed 7 arfiarlaid c*ri*chi særuaisli saxa*n* [p. 300 *b*] dofr*e*ag*ra*dh íat 7 dob*er*adh buaídh g*ach*a buidhni cobarruil 7 ..... *G. was made* sguiger ..... do*cuir* sé leíne sremnaighi s*ro*ill reg*ri*an ageilchnis ..... p. 302 *b* sicart ... *sir* eront ... *sir* uront ... *sir* uri ...

P. 303 *a* : *Con*idhí eslainti 7 guas*acht* *sir* gyi o b*ar*buic t*rí*g*ra*dh i*n*gine i*n*iarla *con*nicci sin 7 r(e)l(iqu)a.

P. 303 *b* : *Con*idhi cuairt s*ir* gy sanormoi*n*t sin.

P. 304 *b* : *Con*idhe *cet*gni*m* gaisgidh s*ir* gyi iarfagb(ail) saxan *con*nicci sin ... (*sir* gayer ... otan .i. díuici na paní ...).

P. 305 *b* : *Con*idhi digbail nalu*m*bard*ach* ogyi *con*níci si*n*.

P. 305 *b* : *Con*idhi cuairt s*ir* gyi ob*ar*buic acri(ch)aib brighm*ara* nab*ri*tai*ne* *con*nígi sin 7 r(e)l(iqua) ... *Con*idhi cuairt gyi ac*ri*chaibh saxan *con*nícci.

P. 307 *a* : *Con*idhi cuairt gyí cob*ru*idis *con*nígisi*n*.

P. 308 *a* : *Con*idh aml(aidh) si*n* rofh*ea*l díuíci otun argyi... *Con*idhe othr*us* *sir* gyi conigi si*n* ..... *Con*idhe othr*us* *sir* he*r*ont *con*nígi sin 7 r(e)l(iqua).

P. 309 *a* : *Con*idhi cuairt s*ir* gyi afarradh poeil si*n*.

P. 310 *a* : *Con*idhe *cet* cog*ad*h s*ir* gy aranimp*er* *con*nígi sin.....

P. 310 *b* : *Con*idh é sin an t*re*as cath doc*uir* s*ir* gyi armui*n*dt*ir* animp*er*i.

P. 316 *a* : *Con*idh aml(aidh) sin fa fui*n* do*n* cogudh id*ir* antimp*er* 7 d(iuice) na lobei*n*e.

P. 315 *b* : *Con*idhi cuairt s*ir* g(yi) san almai*n* *con*nigi si*n*.

P. 319 *a* : *Con*ide ai*m*les ansdibaird ars*ir* gyi *con*nigi si*n* 7 r(e)l(iqua).

P. 320 *a* : *Con*idhe sin i*n*dara *cath* doc*uir* s*ir* g(yi) aransabdan.

P. 322 *a* : *Con*idh aml(aidh) sin fa fui*n* do cogadh i*n*tsabdai*n* la s*ir* gyí.

P. 323 *b :* *Con*idhi cuairt sir g(yi) fare hi*m*p*er*i *con*santin-nobile *con*nigi sin.

P. 325 *a :* *Con*idhe *cet* cu*m*an*n* *sir* g(yi) re *sir* t*irr*i an*n* sin.

P. 326 *a :* *Con*idh aml(aidh) sin fa fui*n* do*n* *cath* si*n*.

P. 327 *a :* *Con*idh aml(aidh) sin ro comhuirligh d(iuici) na l(oren) fell f*or* gyi.

P. 328 *a :* *Con*idhe sc(el)a i*n* fill conícci sin.

P. 328 *b :* *Con*idhi cuair *sir* gyi ac*ri*ch nat*ur*cach *con*ícci si*n*.

P. 330 *a :* *Con*idh aml(aidh) si*n* doc*ri*chn(aigh) *sir* gy aco-ga*dh* re d(iuici) na l(oren) 7 m*ar* dodighail arid*ir*i.

P. 331 *a :* *Con*idh aml(aidh) si*n* docoiscedh cogadh i*n*dadi-uice de *sir* g(yi) ó b(arbhuic).

P. 334 *a :* *Con*idhe tochmarc i*n*gi*n*e iarla ob(arbhuic) les*ir* g(yi) *con*ígi (... ioh(ann)es de alcino...).

P. 335 *a :* *Con*idh a*m*l(aidh) si*n* doc*uir* gyi i*n*sægail de.

P. 335 *b :* *Con*idhí dichu*m*a nasaxanach i*m*gyi 7 lorguir*echt* *sir* her*o*nt *con*níci si*n*.

P. 338 *a :* *Con*idhe comr*ac* *sir* gyi ób(arbhuic) 7 amoront *con*níci.

P. 339 *a :* *Con*idh í címiacht *sir* h*er*ont isi*n* af*r*aic *con*nicisin.

P. 341 *b :* *Con*idhi cuair *sir* gyi fare iarla t*irr*i conicci.

P. 343 *a :* *Con*idhe co*m*rug colob*r*on 7 *sir* g(yi) conící.

P. 344 *a :* *Con*idh aml(aidh) sin doc*ri*chnuigh*edh* b*eth*a anæ*u* rid*ir*i isluga dobolc daroibhi i*n*ai*m*s*ir*.

P. 345 *b :* *Con*id aml(aidh) si*n* rofagad*ar* i*n*darid*ir*i si*n* cricha nahaf*r*aice.

P. 346 *b :* *Con*idh aml(aidh) si*n* rog*abh* r(oighnebron) n*er*t f*or*inríg sigdha *con*nicci sin.

P. 347 *a :* Doraidh ínrid*ire* ín*n*eosa mísi scéla dibh arse. uair is rid*ir*i saxanach misi arse 7 m*ac* do *sir* h*er*ont me 7 ri-d*ir*i domui*n*dt*ir* *sir* gyi obarbuic 7 *sir* aslog main*m* arse 7 Do-cuaidh math(air) .i. *sir* eront do lorgair*echt* adalta .i. roighne-b*r*on m*ic* *sir* gyi ob*ar*buic dogoidedar foiren*n* luínge cenn[ai-ghe] uadha sanafr*a*icc hé 7 atait *secht* mbl(iadn)a óduaidh eran-lorgair*echt* si*n* 7 nifuaramar enfocul dosc(el)aib c*echt*ar dibh risi*n* ré sin 7 Anuair fatainic ais gaisgidh damsa dogab*us* *gra*-dha gaiscidh 7 deisi rid*ir*i cugu*m* 7 tanag doshiub(ail) ando-

*m*an dolorgair*echt* math(ar) 7 mod*er*bhcomhdhalta 7 Rofostaid iarla salua me docogad arduicnice nab*ur*gui*n*e 7 rohin*n*radh 7 roharged inb*ur*guine liu*m* in bl(iadain) so 7 Ata coimh*et* na slighedh so rebl(iadain) uair isí so *con*uir coitchen*n* g*ai*ch æin shiubhl*as* i*n*do*man* soir no siar 7 nisíubhuil i*n*co*n*uir so rebl(iadain) æn rid*ir*i narfiabhroighesa sc(el)a mathar 7 mod*er*bcomalta dibh 7 nifuar*us* en fhoc-(p. 347 *b*)ul dasc(el)uibh risi*n*re 7 ornach fuar*us* nírleighis eladhach b*eth*ad oru*m* dib gan marb(adh) 7 isíad sin mosc(el)a dibsi 7 Fos doden in *cet*na ribsi .i. boinfed adharcen*n* dibhsi sul nachsgarud rib. Adub(air)t s*ir* h*er*ont nicoir duit sin*n*e domarb(adh) arse uair is misi hath(air) 7 isesin roighneb*ro*n resnafuil tu aco*m*rug. IArnaclos sin do s*ir* aslocc dothuirrlig coluath 7 dothoirrbig teora pogh chodil dichra d*eth*tairisi do. r(oighnebron) 7 dos*ir* h*er*ont m*ar* an *cet*na 7 Dochuad*ar* amillsi b*ri*athar 7 acaíne co*m*raidh recheíle 7 docuad*ar* iarsin acen*n* iarla salua 7 dorónsad sídh it*ir* e 7 díuice nab*ur*guíne 7 Tangad*ar* asaxanaibh iarsi*n* 7 nírug roighneb*ro*n beo aramath(*air*) an*n* 7 doglac se oighr*echt* ashenath(ar) cuigi .i. iarla*cht* ob*ar*buic 7 iarla*cht* boicigam 7 tug sé barúnta*cht* dos*ir* h*er*ont 7 ilimud maith*ius*a ele irechois.

4. BIBUS O HAMTUIR.

The same Ms. contains on pp. 348 a—363 b a translation, imperfect at the end, of the story of Bevis of Southampton.

P. 348 *a*: Buí iarla saidhb*ir* socharthan*a*ch asaxanaibh doshin*n*rudh diarbaco*m*ain*m* sir gyi ohamtuir 7 dochaith se da*tr*ian a aisi 7 aaims*ir*i regaisced 7 regnathirgail 7 niroibi bancheile aigi risi*n*re sin 7 Tugad*ar* aæs g*ra*dha m*ar* com*air*le dó ingen righ albun do thab*air*t m*ar* mnaí 7 ISaml(aidh) robui ani*n*gen sin 7 g*ra*dh adbulmor aici dom*a*c animp*iri* almai*n*digh .i. para aain*m* sidhe 7 dobidh seisi*n* disi m*ar*sin 7 Gidhedh isi facom*air*li le righ albun athab*air*t diarla oha*m*tuir aregla alai*m*e 7 adighult*ais* uair niroibi *acht* sruth biroigi eturra 7 [g*or*]beidir lehiarla ohamtuir ales *no* anai*m*les dodenu*m*. Tug iarla oha*m*tuir i(ngi)n rig albun 7 dori*n*di abanais iar*um* 7 tug

leis hi da cathr(aigh) fein 7 nírchian di gorba halacht hi 7 dorug gein minalainn mic 7 tucadh bibus dainm fair 7 Tugadh daoilemaine do sir sabir .i. ridiri crodha fader brathair doniarla 7 r(e)l(iqua).

Aroile la diaroibi incunndais cruad cuisech sin agafothrug(udh) inaseomra 7 dochunnaicc si [adelbh ... fein] 7 Adub(air)t is truagh dhamh arsi senoir crechtach crolinntech arcaithemh forgla aaisi 7 aaimsiri dobeth mar cheile agam 7 mocheile comaisi 7 mo c(et) gradh dferoibh intalman .i. intimper óg almaindech gambancheile fós domsercsi 7 domsirgradh 7 dafhedur arsi isgerr co[-]gen athoil 7 asirmían. Tug anoig righan sin sguiger damuindtir feis cuici 7 dogab minta ruin fair 7 do- [p. 448 *b*] lig acoibsena fris 7 doghell na huili maith dó 7 dul uaithi atechtairecht .....

P. 349 *b*: Conidhi adhaigh iarla hamtuir sin.

P. 350 *b*: Conidh e sin loinges .b.

P. 351 *b*: Conidh aml(aidh) sin dosæradh .b. armarb(adh) na ridiri. (... eirmín ... sisian).

P. 353 *b*: Conidh aml(aidh) sin docuir sir b(ibus) incath sin arrigh na damaisci 7 r(e)l(iqua).

P. 356 *a*: Dala sisian ingine ermin .....

P. 359 *a*: Dala bibus o hamtuir .....

P. 360 *a*: Conidh aml(aidh) sin fuair sisian uainges imthechta..... Dala yboir .i. ri na memroine ..... intoilirtech....., oilirthech ..... asgobard .....

P. 362 *b*: Conidhe comrucc .b. risin dragun sin.

P. 363 *b*: (*of difficult reading*) *ends* Dala e[s]g[ob]ard [i]arsin rogab se ag imrudh naluingi relamhaibh ... 7 rogab cuan 7 ... cumnacatrach [*the rest is lost*].

Max Nettlau.

ISTOIR D'EUS A CREATION AR BET-MAN

AR FORMATION AN DEN HAC HE VUE

AR HENTAN PHILOSOF A VOA ADAM, HAC HE VARO

HA BUE AR PROFET HENOC HAC ELI

AN DILUJ

HA BUE NOE HAC HE VARO

(Suite).

An drivet proloc a comans.

Auditoret santel, hac a brudans carguet,
1140 Gant guir humilite ec'h oun n'em avancet,
Pehini oar ar vertu hac ar rosen roial
D'eus an holl vertuio ebars en general,
Dre pehinin e heller esperin, hep soupçon,
Dous ha caër e heuliet d'eus a perfection.
1145 Rac-se ec'h oun hardi dont hoas d'en em avans,
Da dont d'ho supplian da chom hoas en silans.
« Adam, eme Doue, houi hoc'h eus meritet
« Supliço an Ifern, balamour d'ho pehet.
« En em dennet ho taou, an eil d'eus eguile,
1150 « Da hout hac ar serpant a lavar guirione ».
Truez hen defoa ont-han, balamour ma voa den,
Hac e roas d'ehan un abit a crohen,

HISTOIRE DE LA CRÉATION DE CE MONDE

LA FORMATION DE L'HOMME ET SA VIE

LE PREMIER PHILOSOPHE FUT ADAM, SA MORT

LA VIE DU PROPHÈTE HÉNOCH ET CELLE D'ELIE

LE DÉLUGE

LA VIE DE NOÉ ET SA MORT

(Suite).

Le troisième prologue commence.

Auditeurs que la sainteté distingue et que la prudence conduit, je me présente à vous avec un véritable sentiment d'humilité. Je connais la vertu et la voie royale de toutes les vertus en général, et l'on peut espérer sans témérité vous voir en suivre les lignes douces et fleuries, pour atteindre à la perfection. C'est pourquoi j'ai la hardiesse de paraître de nouveau devant vous, et de venir vous supplier de garder encore le silence.

« Adam, dit Dieu, vous avez mérité les supplices de l'Enfer, « à cause de votre péché. Retirez-vous tous deux, écartez-« vous l'un de l'autre, pour vous assurer si le serpent a dit la « vérité. »

Le Seigneur avait pitié d'Adam, parce que c'était un homme : il lui donna un habit de peaux et un autre pareil à Eve, son

Hac he briet Eva hen defoe couls hac hen,
Pa voaint coet er pehet er memeus calite.
1155 « — Ma Doue, eme Adam, bras eo ho puissans !
« M'ho pet d'am pardonin a dimeus ma ofans.
« Houi demeus a netra en deveus ma crouet,
« Me a obeïsso d'ar pes a gomandet.
« Groet hoc'h eus, ma Doue, ar bet-man a netra,
1160 « Pardonet evel-se d'ar paoures ques Eva.
« Dre ma frajilite ha dre ma ignorans,
« Ma Doue, siouas d'in ! e coesis en ofans ».
« — P'ho clevoan, eme Doue, ho taou o regretin,
« True am eus ous-hoc'h, me deu d'ho pardonin.
1165 « Me'm boa ho confirmet dre ma gras immortel;
« Breman, gant an amser houi a renquo mervoel.
« Dimeus a douar out, arre e retornet,
« Ha soufrin cals a poan, entre veet er bet,
« Labourat an douar houi a renquo bemde,
1170 « Gant ar hoes ho crohen evit pean ho tle,
« Ha soufrin evit Doue ha tomder hac anvoet,
« Ha goude ho peso hac ilboet hac sehet.
« Neuse eur voes ar bla, e teui da produin
« An douar labouret, evit ho substantin.
1175 « Ha houi ive, Eva, a renquo couls hac hen,
« Bean participant er memeus paourente,
« Hac ar freus a douguet gant poan houi a hano,
« Ha quent e voac'h exant d'eus a pep sort poanio.
« Eva, houi a renquo bout sujet d'ho priet,
1180 « Evel ma comando, gant guir basiantet,
« Hac ive pep labour ebars en ho gallout,
« Pa'n d-eo formed ar boan, houi ho peso ho lot ».
Ma comando d'eshe mont da vale Hebron,
Hac eno e soufront tomder ha ieneon.
1185 « Nep a deuio d'amanti dre ur guir binijen,
« A renquo, eme Doue, er barados antren ».
Doue lar da Adam quent fin d'eus he vue,
Digas unan-bennac dimeus he vugale,
Da guerhat an eoul d'eus a visericord
1190 Digant ar Churubin, evit ober acord.

épouse, puisqu'ils étaient également tombés dans le même péché.

« Mon Dieu, s'écriait Adam, grande est votre puissance! « Je vous prie de me pardonner ma faute. Vous m'aviez créé « de rien, j'obéirai à tout ce que vous commanderez. Mon « Dieu, vous avez tiré le monde du néant, pardonnez aussi à « la pauvre chère Eve. C'est par ma faiblesse et par mon igno- « rance, mon Dieu, que je suis, pauvre de moi! tombé dans « le péché. » — « Quand je vous entends, répond le Sei- « gneur, tous deux exprimer vos regrets, j'ai pitié de vous, et « j'en viens à vous pardonner. Je vous avais, par ma grâce, « assuré l'immortalité : maintenant avec le temps il vous « faudra mourir. Tu es poussière et tu retourneras en pous- « sière. Vous souffrirez beaucoup de peines tant que vous se- « rez au monde; tous les jours vous travaillerez la terre à la « sueur de votre peau, afin de payer vos dettes. Pour Dieu « vous supporterez la chaleur et la froidure, vous endurerez la « faim et la soif. Une fois l'an, la terre cultivée donnera ses « produits pour vous sustenter. Et vous, Eve, aussi bien « qu'Adam, vous partagerez la même pauvreté; les fruits que « vous porterez, vous les enfanterez dans la douleur, et au- « paravant, vous étiez exempte de toute souffrance. Eve, vous « devrez être soumise à votre époux, obéir à ses ordres avec « une patience inaltérable, l'aider dans ses travaux autant que « vous le pourrez, et puisque la peine est entrée dans le « monde, vous en aurez votre part. »

Dieu leur commandera de se rendre à la vallée d'Hébron, et là ils souffriront du chaud et du froid.

« Quiconque, dit le Seigneur, s'amendera par une vraie « pénitence, arrivera par ce moyen à entrer en Paradis. »

Dieu avertit Adam d'envoyer avant la fin de sa vie un de ses enfants chercher auprès du Chérubin, l'huile de miséricorde, afin de faire la paix.

Doue a digasas Cherubin en douar
Da conjurin Adam hac he briet Eva,
Hen laquat er jardin da vesa gouarner :
Er Barados terest achu voa ho amser.
1195 « — Adam ha houi Eva, 'me an el Churubin,
« A beurs Doue an Tat me so deut d'ar jardin,
« Evit ho conjurin da dilesel ar plas ;
« Balamour d'ho pehet hoc'h eus collet ar plas ».
Adam, o tetestin pa 'n em considere :
1200 « — Bras eo ho madeles, eme-han, ma Doue !
« Queus am eus, eme-han, o quitat an deliço,
« Monet da vale Hebron da soufrin ar poanio ».
Promettin ra Adam gant guir pasiantet
Houesan an dour, ar goat, evit gonit he voet,
1205 Ma halje eur veach, goude fin he vue
Bout evurus en env en presans un Doue.
Dre urs ar Cherubin e teuio da quitat,
Pa deui d'ho conjurin a beurs Doue an Tat,
Hep donet d'en em glem pa voa int voa quiriec,
1210 Dre ho frajilite balamour d'ho fehet.
Mes an el Churubin a promettas d'eshe
E petje evit-he dirac ar guir Doue ;
Mar soufjent ho foanio gant guir basiantet,
E vijent evurus en pales an Drindet.
1215 Pa sortias Adam hac he briet e-mes,
E ordrenas Doue serrin ar Baradoes,
Hac evesat erfat ne antreje hini
A nep sort nation, evit he ofansi.
Adam hac he briet 'n em dennas da Hebron,
1220 Trubuillet gant ar heus, ha fatic ho halon.
Adam a lavaras en defoa un irvoet :
Ret voa dibri lousou da servijout da voet.
Ous o bean en noas e soufrent an anvoet,
Ha cavent alies hac ilboet ha sehet.
1225 Ma teujont da sevel d'eus a douar, un ti,
Hen golo gant delio d'en em sauvetei.
« — Breman, eme Eva, pa 'n d-e savet an ti,
« Ret vo monet ebars hon daou da reposi.

Le Seigneur donna ordre à un Chérubin de descendre sur la terre pour chasser Adam et Eve, son épouse, et il l'établit gardien du jardin ; pour eux, leur temps était fini au Paradis terrestre. — « Adam, et vous, Eve, dit le Chérubin, c'est de « la part de Dieu que je viens au jardin vous commander de « quitter la place : à cause de votre péché, vous êtes bannis « de ces lieux. »

Adam exhalait sa douleur en se considérant lui-même : « Votre bonté, disait-il, est grande, ô mon Dieu ! J'ai re- « gret, ajoutait-il, d'abandonner ce séjour de délices pour aller « à la vallée d'Hébron souffrir toute sorte de peines ».

Adam promet de montrer une véritable résignation, de suer l'eau et le sang pour gagner sa nourriture, afin de pouvoir, au terme de sa vie, être heureux au Ciel, en présence de l'Eternel. Ils quittent le Paradis, sur l'ordre du Chérubin, quand celui-ci vient leur en signifier l'arrêt de la part de Dieu le Père. Aucune plainte ne tombe de leurs lèvres, puisqu'ils étaient coupables de s'être, par leur faiblesse, laissé aller au péché. Le Chérubin leur donna l'assurance d'intercéder pour eux auprès du Tout-Puissant : qu'en supportant leurs peines avec patience, ils seraient heureux au palais de la Sainte Trinité.

Lorsque Adam et son épouse furent sortis du Paradis, Dieu ordonna d'en fermer les portes et de prendre garde qu'il n'y entrât personne, de quelque pays que ce fût, pour offenser sa Majesté.

Adam et Eve se retirèrent à Hébron, le cœur tourmenté par le chagrin et par la tristesse. Adam déclara qu'il avait faim : il fallut manger des herbes et les prendre pour nourriture. Comme ils étaient nus, ils souffraient du froid et ils se ressentaient souvent de la faim et de la soif. Ils se mirent à construire une maison en terre et à la couvrir de feuilles, afin de se trouver à l'abri. « Maintenant, dit Eve, que la maison est bâtie, il faut y entrer tous deux pour nous reposer. Le temps

« An amser a so ien, hac an nos so tefal,
1230 « Ha nin so fall guisquet ous an amser digar. »
Rac-se, compagnones, me a houlen iscus
Humblament, a galon, mar d-oun bet anvoius;
Me ho pet, a galon, da donet da compren.
Me ia da sortian, da sedin an dachen,
1235 Evit an drede proloc a voelan finisset.
Rac-se, compagnones, m'ho pet, ma iscuset,
Ha deut da profitan. En hano an Drindet
Iscus a houlennan, quenavo, ar hentan guelet.

SENNE I.

Adam hac Eva a antre.

Doue an Tat a coms.

Breman, Adam, Eva, houi hoc'h eus meritet
1240 Supliço an Ifern, balamour d'ho pehet.
En em sellet ho taou, an eil hac eguile,
Da hout hac ar serpant a lavar guirione.
Hen-nes a laras d'ec'h pa voa ous ho tentin,
Ma tebjac'h an aval, e vijac'h engal d'in
1245 A corf, hac a furnes, hac ive a speret.
Sellet en pe miser oc'h breman 'n em rentet.
True am eus ous-it balamour ma out den,
Me raio d'it un abit a vo gret a grohen[1].
Ha houi breman, Eva, a renquo couls hac hen,
1250 Pa'n d-oc'h coet er pehet er memeus dignite.
Rac-se sellet breman ho crat hac ho feson,
Ha houi a so henvel ous guir Roue an Tron?

1. La mémoire de celui qui dictait s'est ici surprise en défaut. Six vers commençant par: *Hac ar freus a douguet...*, que le scribe avait transcrits à cet endroit, ont été effacés et se trouvent transportés plus loin, après le vers 1274.

est froid, la nuit est obscure, et nous sommes mal habillés contre les rigueurs de la saison. »

C'est pourquoi je demande à la compagnie pardon humblement et du fond du cœur, si j'ai été ennuyeux. Je vous engage charitablement à faire en sorte de comprendre. Je vais me retirer et céder la place après le troisième prologue, que je termine à l'instant. Ainsi, mes amis, je vous prie de ne pas m'en vouloir, et tirez-en votre profit. Au nom de la sainte Trinité, excusez-moi, s'il vous plaît, au revoir, à la première occasion.

Scène I.

Adam et Eve entrent.

Dieu le Père.

A cette heure, Adam et Eve, vous avez mérité les supplices de l'Enfer à cause de votre péché. Regardez-vous l'un l'autre pour savoir si le serpent a dit la vérité : il vous assura, lorsqu'il vous induisait en tentation, que si vous mangiez la pomme, vous deviendriez mes égaux en nature, en sagesse et en esprit. Examinez en quelle misère vous êtes tombés. J'ai pitié de toi, Adam, parce que tu es homme, je vais te donner un vêtement de peaux. Et vous, Eve, vous partagerez son sort, puisque vous avez commis le péché dans les mêmes conditions. Observez donc maintenant votre état et vos manières, et voyez si vous êtes semblables au Roi des Cieux ?

Adam a coms.

O Doue, ma Hrouer! bras eo ho puissans!
M'ho pet d'am pardonin a dimeus ma ofans.
1255 Houi demeus a netra en deveus ma crouet:
Me a obeisso da guement a leret.

Eva a coms.

Ma Doue! houi en deus groet ar bet d'eus netra!
M'ho pet da pardonin d'ar paoures ques Eva.
Dre ma frajilite ha dre ma ignorans,
1260 Ma Doue, sivoas d'in, e coesis en ofans!

Doue an Tat a coms.

P'ho clevoan er guis-se o tont da reclamin,
True am eus ous-hoc'h, me deu d'ho pardonin.
M'em boa ho confirmet, dre ma gras, immortel,
Breman gant an amser houi a renquo mervel.
1265 Demeus a douar oc'h, arre e retornet;
Ha soufrin cals a boan entre ma veet er bet,
Labourat an douar houi a renquo bemde
Gant ar hoes d'eus ho corf en durant ho pue.
Houi en defo tomder hac ive anvoet,
1270 Ha goude-se houi po hac irvoet ha sehet.
Neuse eur veach ar bla e teui da produi
An douar a ve ret evit ho substanti.
Ha houi breman, Eva, a renquo couls hac hen,
Bean participant er memeus paourente,
1275 Hac ar freus a douguet gant poan houi ho gano,
Ha quent e voac'h exant d'eus a bep sort poanio.
Neuse houi a renquo bout sujet d'ho priet,
Evel ma comando, gant guir pasiantet,
Hac ober ho labour ebars en ho callout,
1280 Pa 'n d-e formet ar boan houi ho peso ho lot.
Na chomet mui aman, et da vale Hebron,
Hac eno e soufret tomder ha ieneon.
Neuse, hen laran d'ec'h, ret e bout pasiant

Adam.

O Dieu, mon Créateur, votre puissance est infinie! Je vous en prie, pardonnez-moi mon péché. Vous m'avez créé de rien, j'obéirai à tout ce que vous ordonnerez.

Eve.

Mon Dieu, vous avez tiré le monde du néant, je vous en prie, pardonnez à la pauvre Eve. Par ma faiblesse et par mon ignorance, mon Dieu, malheureuse que je suis ! j'ai succombé à la tentation.

Dieu le Père.

Lorsque je vous entends m'implorer en ces termes, j'ai pitié de vous et je viens vous pardonner. Je vous avais, par ma grâce, assuré l'immortalité : maintenant avec le temps, il vous faudra mourir. Vous êtes sortis de la terre, vous y retournerez : vous endurerez beaucoup de peines tant que vous serez en vie; vous êtes condamnés à travailler tous les jours la terre, à la sueur de votre corps. Vous souffrirez du chaud et du froid, vous ressentirez la faim et la soif. Une fois l'an, la terre produira ce qui est nécessaire à votre subsistance. Et vous, Eve, aussi bien que votre époux, vous partagerez la même pauvreté, et les fruits que vous porterez, vous les enfanterez dans la douleur. Auparavant, vous étiez à l'abri de toute souffrance, à présent vous devrez être soumise à votre époux, obéir à ses ordres avec patience, travailler autant qu'il sera en votre pouvoir, et puisque la peine existe, vous en aurez votre part.

Ne demeurez pas ici davantage, allez à la vallée d'Hébron; là vous endurerez la chaleur et la froidure. Il faut, je vous le dis, vous montrer patients dans vos souffrances, vos ennuis et

Ebars en ho poanio, anvoio ha tourmant,
1285 Hac ho holl miserio ofret evit ma gloar.
Ha houi, ha quement den a deui voar an douar,
A veso en pehet; rac-se dre binijen
E renquer, ma mignon, er Barados antren.
Quent evit ma verfet, en difin ho pue,
1290 Houi a digaso aman unan ho pugale,
Da guerc'hat an eol d'eus a visericord,
Digant ar Churubin, evit pean ho fot.
Me hen leso hep mar gant an el Churubin,
A veso en ho plas gouarner er jardin.

SENNE II.

Doue an Tat a ia da cafet an el Churubin, neuse a coms.

1295 Ma mignon Churubin, disquennet d'an douar,
Da conjurin Adam hac he briet Eva,
So er Barados terest : achu eo an amser.
Houi a veso en ho flas, er jardin gouarner.

An el Churubin a coms.

Ma Frins ha ma Roue, gant reson competant,
1300 D'ar pes a comandet me vo obeissant,
Hac a iel prontamant da lavarat d'eshe
E renquont sortian dimeus a beurs Doue.

Aman e a da cafet Adam, ha ma continu da coms.

Adam, ha houi Eva, me a so deut ractal,
A beurs Doue an Tat, aman voar an douar[1],
1305 Evit ho conjurin da dilesel ar plas,
Balamour d'ar pehet hoc'h eus collet he c'hras.

1. Ce vers avait échappé à la mémoire de celui qui dictait le mystère : il a été rétabli à la marge du manuscrit.

vos tourments et supporter toutes vos misères pour ma gloire. Vous, et tout homme qui naîtra sur la terre, serez dans le péché; aussi, mon ami, est-ce par la pénitence qu'il vous sera donné d'entrer au Paradis. Avant de mourir, au terme de votre vie, vous enverrez ici un de vos enfants chercher auprès du Chérubin l'huile de miséricorde pour expier votre faute. Je la laisserai, je vous promets, entre les mains de cet Ange qui, à votre place, sera gardien du jardin.

Scène II.

Dieu le Père va trouver le Chérubin.

Mon cher Chérubin, descendez sur la terre, allez chasser Adam et Eve, son épouse, qui sont dans le Paradis terrestre : le temps d'y demeurer est fini pour eux. Vous garderez le jardin à leur place.

Le Chérubin.

Mon prince et mon roi, c'est avec juste raison que j'obéirai à votre commandement. Je vais sans délai aller leur dire qu'ils doivent sortir sur l'ordre de Dieu.

Ici il se dirige vers Adam et continue.

Adam, et vous Eve, je viens à l'instant au nom de Dieu le Père, ici, sur la terre, vous signifier de quitter ce séjour. A cause de votre péché, vous avez perdu la grâce du Seigneur.

Adam a coms.

O Doue eternel, pa 'n em consideran,
Bras eo ho madeles em andret, er bet-man.
Queun am eus o quitat ar plas a deliço,
1310 Ha mont da vale Hebron da soufrin ar poanio.
Birviquen ne gleman pa 'n d-eo ret er guis-se,
Entre vin er bet-man, o tremen ma bue.
Me labouro an douar gant pep pasiantet,
Ha hoeso an dour, ar goat evit gonit ma boet,
1315 Ma hellin eur veach, goude fin ma bue
Bout evurus en env, en presans ma Doue!

Eva a coms.

Churubin, pa 'n d-eo ret d'imp quitat,
Pa deut d'hon conjurin a beurs Doue an Tat,
Arabet eo 'n em glem pa 'n d-e nin so quiriec,
1320 Dre hor frajilite, balamour d'ar pehet.
Churubin, ma mignon, evel m' hoc'h eus pouver,
Goulennet d'imp pardon digant an Eternel,
Hac ar c'hras da soufrin bepret evit he gloar
Ar poanio hon beso breman voar au douar.

An el Churubin a coms.

1325 Adieu, Adam, ha houi Eva, me'm eus ous-hoc'h true;
Me pedo evid-hoc'h dirac ar guir Doue.
Comeret ho paourente gant guir basiantet,
Hac e viet evurus en pales an Drindet.

Adam hac Eva a sorti.

Doue an Tat a coms d'eus he tron.

Churubin, ma El guen, serret ar Baradoes,
1330 Pa'n d-eo Adam, Eva, d'eus ma feurs, et e-mes.
Teulet evoes erfat, na les't den da antren,
Ret veso d'ec'h bepret derhel ma gourhemen.

Adam.

O Dieu éternel, je me considère et je vois combien grande est en ce monde votre bonté à mon égard. Je regrette de quitter ce lieu de délices pour aller à la vallée d'Hébron souffrir toute sorte de peines. Jamais je ne me plaindrai, puisque c'est de cette façon qu'il me faut, tant que je serai sur terre, passer mon existence. Je suerai l'eau et le sang pour gagner ma nourriture ; que je puisse une fois, à la fin de ma carrière, être heureux au Ciel, en présence de mon Dieu !

Eve.

Chérubin, il nous faut donc partir, dès que vous nous en apportez l'ordre de la part de Dieu ! Nous ne nous plaindrons pas, puisque nous sommes coupables, par suite de notre faiblesse, d'avoir commis le péché. Chérubin, mon ami, comme vous en avez le pouvoir, demandez à l'Eternel pour nous le pardon et la grâce de toujours endurer, pour sa gloire, les peines que nous rencontrerons désormais sur la terre.

Le Chérubin.

Adieu, Adam, et vous, Eve, j'ai pitié de vous et je prierai pour vous devant le Tout-Puissant. Supportez votre pauvreté avec une vraie patience, et vous serez heureux au palais de la Sainte Trinité.

Adam et Eve sortent.

Dieu le Père parle de son trône.

Chérubin, mon bel Ange, fermez le Paradis dès l'instant qu'Adam et Eve l'ont quitté sur mon ordre. Prenez bien garde, ne laissez entrer personne : il vous faudra toujours exécuter mes commandements.

An el Churubin a coms.

Evel guir crouadur, reson eo, ma C'hrouer;
Me a obeisso d'ec'h evel ur guir buguel.
1335 Me a evoesai erfat ne antreo hini
A nep sort nation, evit ho ofansi.

SENNE III.

Adam hac Eva a ia dre ar broiou evit mont da vale Hebron.

Adam a coms goude.

Breman, ma guir briet, e ret d'imp choas hor plas,
Evit gonit hor boet, pa'n hon deus bet ar c'hras;
Pa'n deus ar guir Doue eur veach hon pardonet,
1340 Ur remors bras am eus d'he bean ofanset.

Eva a coms.

El lec'h ma tisiret, me so ive contant.
Birviquen na vesin e nep guis rebellant.
Evel ho guir briet d'ec'h me a obeisso,
Pa e comandet d'in a beurs ar guir Autro.

Adam a coms.

1345 Eva, chetu ar plas so d'imp da possedin.
Squisan a ran gant an hent, irvoet bras a deu d'in.
O Doue, ma C'hrouer, m'ho pet, hon sicouret!
Ret vo dibrin lousou da servijout da voet.

Eva a coms.

Me voell a-hont lousou: me a ia da guerhet,
1350 Ha c'houi, ma friet Adam, me ho pet, aucoeet.
Dija es omp fallic: ret eo 'n em gourajin,
Bete fin hor bue bepret perseverin.

Le Chérubin.

Comme une créature docile, je le dois, ô mon Créateur. Je vous obéirai toujours comme un enfant soumis. Je ferai bonne garde afin de ne laisser entrer personne, quelle que soit sa nation, pour vous offenser.

SCÈNE III.

Adam et Eve s'en vont à travers pays, se dirigeant vers la vallée d'Hébron.

Adam.

Il nous faut, ma chère épouse, maintenant choisir notre place, afin de gagner notre nourriture, puisque nous en avons obtenu la grâce. Comme Dieu nous a une fois pardonnés, j'ai un grand remords de l'avoir offensé.

Eve.

L'endroit qui vous plaira me conviendra aussi. Jamais, en aucune façon, je ne me montrerai rebelle, et comme une bonne épouse, je vous obéirai, puisque j'en ai reçu l'ordre de la part du souverain Seigneur.

Adam.

Eve, voici la place que nous devons occuper. Le chemin m'a fatigué, je me sens une grande faim. O Dieu, mon Créateur, je vous en prie, venez à mon secours ! Il nous faudra manger des herbes et nous en servir en guise de nourriture.

Eve.

Je vois là-bas des herbes, je vais les cueillir. Et vous, Adam, mon époux, je vous en prie, oubliez. Déjà nous sommes faibles, il faut nous encourager, et jusqu'à la fin de la vie, toujours persévérer.

Adam a coms.

Disqueset al lousou : guelomp ar gout ho deus.
Chanchamant a voelan d'hon bue ha d'hon freus.
1355 Nin hon eus bet evurustet guesall possedet er jardin.
Da veso e pep amser meuled an Tat divin !

Eva a coms.

Al lousou a so glas, ha dinatur, ha cri :
Mes evit gloar Doue ret veso d'imp dibri,
Evit-ho bout callet. Ret veso ur veach
1360 En em acustumin da dremen pep outrach.

Adam a coms.

O Doue so en env, divar ho holl puissans,
Me ho supli breman da rein d'imp asistans,
Da dremen ma amser, ha couls ma faourente,
A renquer da soufrin entre vin en bue !

Ma tebront, ha goude Adam a coms.

1365 Nas devoas labourat, pa'n d-e gret ar repas
D'eus a voet bras. Casi es omp en noas,
Me a ia da ober un ti, rac aon ar gual amser.
Biscoas bete breman n'am boa soufret miser.

Pa voa gret an ti, e coms.

Ah ! ma friet Eva, pelec'h es oc'h manet ?
1370 Disquennet da efan : maro oun gant ar sehet.
Ur fatic bras am eus aman, o labourat,
Ha me o c'hoesan an dour casi bete ar goat.

Eva a digas d'ehan da efan gant eur goquen, hac coms.

Me lavar d'ec'h, ma friet, es oc'h impatiant.
Ret eo bout patiant da dremen an tourmant.
1375 Chetu aman dour mat da derrin ho sehet,
Na heller quet cavet evel ma ve souhet.
Leret d'in ho toare, petra hoc'h eus esom :
Ha me raio ma fossipl da pourvein d'e-omp.

Adam.

Montrez ces herbes. Voyons quel est leur goût. Il y a du changement, je le vois, dans notre vie et dans notre nourriture. Jadis, nous étions heureux au jardin! Que Dieu le Père soit en tout temps loué!

Eve.

Les herbes sont vertes, de mauvaise qualité et crues. Mais pour la gloire de Dieu, nous devons les manger, bien qu'elles soient dures. Il nous faudra une bonne fois nous accoutumer à surmonter toute contrariété.

Adam.

O Dieu qui êtes au Ciel, au nom de votre toute-puissance, je vous supplie de m'assister pour m'aider à mener mon existence, à supporter ma pauvreté qu'il faudra subir tant que je serai en vie!

Ils mangent et Adam continue.

Il faut travailler puisque nous avons fait notre repas avec mets distingué. Nous sommes presque nus, je vais bâtir une maison, de peur du mauvais temps. Jamais jusqu'à présent je n'avais souffert de la misère.

Lorsque la maison est construite, Adam poursuit.

Ah! Eve, mon épouse, où êtes-vous restée? Versez-moi à boire, je meurs de soif. Je me suis bien fatigué ici à travailler, et je sue presque jusqu'au sang.

Éve lui apporte à boire dans une coquille.

Je vous le dis, mon époux, vous n'avez point de patience. Il faut en avoir pour supporter la souffrance. Voici de bonne eau pour étancher votre soif : on ne peut pas en trouver au gré de ses désirs. Contez-moi vos affaires, dites de quoi vous avez besoin, et je ferai mon possible pour y pourvoir.

Adam a coms.

Chetu aman un ti batiset a douar:
1380 Ret vo d'in he holo gant eur sort bennac all.
Me a ia breman da vit un nebeudic dellio,
Gant ar c'hras a Doue, gant-he m'hen dislavo.

Ma a da vit dellio.

Eva a coms.

Breman, ma guir Doue, pa eo savet hon ti,
Ret vo monet ebars breman da reposi.
1385 An avel a so ien, an nos a so tefal,
Ha nin so fall guisquet, an amser so digar.

FIN D'EUS AN DRIVET ACT.

Adam.

Voici une maison que j'ai construite en terre. Il me faudra la couvrir avec quelque autre chose. Je vais à présent chercher un peu de feuilles, et grâce à Dieu, elles me serviront à la mettre à l'abri de la pluie.

Il va chercher des feuilles.

Eve.

Maintenant, ô mon Dieu, que notre maison est bâtie, nous n'avons qu'à y entrer pour nous reposer. Le vent est froid, la nuit est sombre, nous sommes mal habillés et le temps est mauvais.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(A suivre.)

THE ADVENTURES OF NERA

The following tale, now printed for the first time, seems to have been variously known as the *Echtra Nerai* or the *Táin Bé Aingen*. See Jubainville, *Catalogue*, pp. 124 and 213. Under the former title it is mentioned in LL. 245 b, 32, as one of the *remscéla* or introductory tales of the *Táin Bó Cuailnge;* the latter title it bears in one of the two copies that have come down to us, viz. that in H. 2. 16, col. 658-662. The other copy, preserved in Egerton 1782, fo. 71^{b}-73^{b}, is without a heading.

The *Echtra Nerai* is closely connected with the *Táin Bó Regamna* (referred to in the text, l. 169), which may be regarded as an episode of it. One of the incidents of the tale is referred to in the body of the *Táin Bó Cuailnge,* see note on l. 175.

An analysis of part of the *Echtra Nerai* is found in O'Curry, *Manners* III. pp. 199-201, and Hennessy has quoted some extracts from it in the *Revue Celtique,* I. p. 44.

The two MSS. give the same text and clearly go back to one archetypus. Neither of them can have been copied from the other, as mistakes caused by homoioteleuta occur in both at different places. See ll. 52, 87, 108, 142.

I have printed the text of Egerton as it stands, because it is more carefully written than that of H. 2. 16, and because of

its peculiar orthography. The various readings, but not the orthographical deviations, of H. 2. 16 are given at the foot of the pages, later additions and corrections by the hand of a different scribe and in paler ink being enclosed in parentheses.

Kuno Meyer.

ECHTRA NERAI

[EGERTON 1782, Fo. 71 b]

1. Bui Ailill oc*us* Meudb aidqi samnoi hir-Raith C*ru*ach*an con*a techl*ach* huili. Gaibtiur ar bearbad bid leu. Rocrochta da chimid leo al-laa remiu sin. Asmbert Ailill iarum: « Inti domberud t*ra* », ol se, « id im choiss nechtar
5 na da chimmig fil issien croich, rambiath a log lium-so airiu, amuil bied ail do ».

2. Ba mor iarum a dorchotai na haidqi sin, og*us* a grandatai, og*us* doaidbitis demnoie ind oidqi sin dogres. *No* teged gach f*er* ar huair huaidip i*m*mach dia f*rom*u*d* ina
10 haidqi sin 7 ba hopunn ticc*ed* issin tech doridisi. « Rombith-si a loug lat », oll Neroi, « 7 ragat hi*m*mach ». « Rotmbiad mo claidium orduirn-sie eim », ol Ai*l*ill.

3. Dochomlui ass iarum inti Nero 7 gaibiss gaiscc*ed* maith fair dochum na cimmido. Atnaid iarum id him choiss in-
15 daro fiur dona cimbethuip. Docuirethar iarum ina deguid aith*er*ruch co ma t*ri*. Asmbert iarum in ci*m*mith f*ri*ss, mano thuco menuth taccuir fair, dia m-be aicci co maitin, ni duinfiuth iarum fair a menod fein ind fedo. Atnaig Nero menod taccuir fair iar sin.

20 4. Atp*er*t in cimith assin croich fria Nero : « Ferdoi sin, a Nero! » « Feurdo ecin! » ol Nerai. « Ar fir do læch-t*acht*doi f*ri*tt, nombeir f*or*t muin *con*n-esb*iur* dich latt.

H. 2. 16, col. 658. — 1 Tain Be Aingen and so. 2 gabthar docrocht*h*a 4 olse an*n*oso ith 5 na*m*biad log 6 bid 7 mar t*ra* andorchadu 9 cach arnuair nahaidche 7 [col. 659 10 rombithsa log 12 rodbia 14 naci*m*ead

THE ADVENTURES OF NERA

1. One Halloween Ailill and Medb were in Rath Cruachan with their whole household. They set about cooking food. Two captives had been hanged by them the day before that. Then Ailill said : « He who would now put a withe round the foot of either of the two captives that are on the gallows, shall have a prize for it from me, as he may choose ».

2. Great was the darkness of that night and its horror, and demons would appear on that night always. Each man of them went out in turn to try that night, and quickly would he come back into the house. « I will have the prize from thee », said Nera, « and I shall go out. Truly thou shalt have this my gold-hilted sword here », said Ailill.

3. Then this Nera went out towards the captives, and put good armour on him. He put a withe round the foot of one of the two captives. Thrice it sprang off again. Then the captive said to him, unless he put a proper peg on it, though he be at it till the morrow, he would not fix his own peg on it. Then Nera put a proper peg on it.

4. Said the captive from the gallows to Nera : « That is manly, o Nera! » « Manly indeed ! » said Nera. « By the truth of thy valour, take me on thy neck, that I may get a

indara cimid do*cuir*ther do*no* 16 ba 17 mi*n*athuca menad tacair ciabe aigi 18 ni(*n*) dunfa*d* fair amenad fen i*nd* adnaid 20 ferrda 21 ferrda do læch-dacht rit 22 *con*asfiur deoch

Rombui hito mor form in tan romcrochad. » « Tair eím form muin ! » oll Nero. Dotoet iarum for a muin. « Cedh leth notmber ? » oll Neuro. « Don taich iss nessum duinn », or in cimith.

5. Lotar iarum don taich hi sin. Confaccatar iarum ni, in loch tiniuth immon tech sin. [72a] « Ni fil ar n-dig hissin tig siu », ol in cimith. « Ni bi teniu gen cogluid ann dogres. Tair riunn don taich aili dono iss nessim duinn », ol in cimith. Lotar dono do sidi. Confaccatar dono loch n-uscci hime suidiu. « Na herich don tich sin », ol in cimith. « Ni gnath athinndlad na athfotraccod na ambor co némiud ann ind aichce iar cotlud. Tair riund don toig aili beus », or in cimid. « Ata mu dig-siu isin taig siu immoro », or in cimid. Dolleciu de for lar. Tet issin tech. Athinnlat ogus athfothruccud ann, ocus bid dig hi cectur de. Ammor con-nemid dana for lar in taige Ibid dono dig a cechtarna dosuidiu, 7 sroithid loimb n-degenuch asa beluib im aigti na n-doini batar hisin tig, connapatar uili. Is iar[1] sin tra ni maith athindlat na athfotraccod na teniu gin cogluid na ammor con-nemid a taig iar cotlud.

6. Dombeir iarum sin dochum a rede doridisiu. Ogus dotet Neru for a chulo do Chruachnuib, connfacco ni. Ro loisccid in dun ar a chiunn 7 connfaco cendail am-muinntiri lasna hoccu on dun. Tet i n-diaig int sluaig iarum ind uaim Cruachaon. « Fer hi lorcc so », ol in fer deginuch fri Nero. « Trummu al-lorg so », ol in fer deginuch. 7 ispert cech fer fria cheili in foccul sin ond fir deginuch gusin fer toisiuch. Iar sin dosegatt sid Cruachan 7 lotar issin sid. « Cid dogentar don fiur thanuicc lib ? » ol fer

1. iarn MS.

24 formomuin dothaed iarum dontig asnesam dun ol incimid 28 tened imon tellach hisin istigsea 29 tine cencoiclead 30 tairr roinn dontig naile dino 31 lodur dino dosuidiu. confhacadar ni dino in loch usci imiside naherc dino don tigsea 33 amur conemed 35 modeochsa 37 and ibid deod a ceachtarde 38 conemed dino 39 dino deod deside 7 sroithe loim deigenach 41 iarsin 42 tine cen coicled connemed 43 collad 44 iarsin areigi doridisi confaca ni 7 dothæd nera 45 dochruachnoib dorisi roloscad 47 hocaib 48 f.. il-

drink with thee. I was very thirsty when I was hanged. » « Come on my neck then! » said Nera. So he went on his neck. « Whither shall I carry thee? » said Nera. « To the house which is nearest to us », said the captive.

5. So they went to that house. Then they saw something. A lake of fire round that house[1]. « There is no drink for us in this house », said the captive. « There is no fire without sparing in it ever. « Let us therefore go to the other house, wich is nearest to us », said the captive. They went to it then and saw a lake of water around it. « Do not go to that house! » said the captive. There is never a washing- nor a bathing-tub, nor a slop-pail in it at night after sleeping. « Let us still go to the other house », said the captive. « Now there is my drink in this house », said the captive. He let him down on the floor. He went into the house. There were tubs for washing and bathing in it, and a drink in either of them. Also a slop-pail on the floor of the house. He then drinks a draught of either of them and scatters the last sip from his lips at the faces of the people that were in the house, so that they all died. Henceforth it is not good (to have) either a tub for washing or bathing, or a fire without sparing, or a slop-pail in a house after sleeping.

6. Thereupon he carried him back to his torture, and Nera returned to Cruachan. Then he saw something. The dun was burnt before him, and he beheld a heap of heads of their people (cut off) by the warriors from the dun. He went after the host then into the cave of Cruachan. « A man on the track here! » said the last man to Nera. « The heavier is the track », said his comrade[2] to him, and each man said that word to his mate from the last man to the first man. Thereupon they reached the sid of Cruachan and went into it. Then the heads were

1. round that hearth, H. 2. 16.
2. the last man, Eg.

lorgsa frim*h* tu*m*u lorc f*r*is olachele f*r*isuidi 7 asb*e*r*t* 50 o*n*nir toisi*n*ach rosegad 52 Gabair taisbenad na cend iar*um* do*n* rig fiados*om* isi*n*sid. Cid dodentar donir

dib-sium. « Taet ille *con*n-accallar-su », ol in rig. Dothaet qcco iarum oc*us* isp*e*rt ind *rig* fr*i*uss : « Cid dotucc lasna
55 hocco issin sid ? » ol in rig fris. « A comuitecht do sluaigsi », ol N*e*rai. « Aircc don taig uut tall t*ra* », ol in rig, « ata b*en* aentomu ann, denud maith fr*i*ut. Abair fr*ia* iss uaim faiter chuici. Oc*us* tair-siu cach dia co cuail *con*nuid don taig siuo. »

60 7. Dognith-sium iarum inní sin am*ail* issbr*eth* fr*i*ss. Fertair iarum failte fr*is* 7 isp*e*rt : « Fochen det, masso he in rí rofuid ille. » « Is he eim », oll Nero. *No* teged N*e*ro co cuail *con*nuid do*n* du*n* gach dia. Atchid assin dun im*m*ach cach dia ar a chiunn dall 7 baccoch f*or* a mui*n*. *No*
65 tegdis co m-bitis f*or* ur na tib*rat* i n-dor*us* in duiniu. « In fil ann ? » ol in doll. « Fil ecin », oll in baccoch. « Tiagom ass ! » ol in bacc*ach*.

8. Rofiarf*acht* N*e*ro iarum inní sin don mnai. « Cidh tathaigit », ol se, « in dall 7 in baccach don tip*rai*t ? »
70 « Tathuigid in m-barr fil issi*n* tip*rai*t », ol in u*h*en, « .i. mionn n-oir bis f*or* cionn ind *rig*. Iss ann docoisigar. » « Cid armod in dias uccott dotathuig*ed* ? » ol Nero. « Ni *ansa* », ol si, « huair rob iat roba tairisiu lassi*n* rig do thath*aigid* in bairr. Rodall*ad* indaro f*er* 7 ro-
75 bacc*ad* araili. » « Tair ille biucc, » ol Nero fr*ia* a mnai, « *con*n-ecius dam ni do mo imtechtuib collecc. » « Cid dotarfas ? » ol in u*h*en. « Ni *ansa* », ol Nero. « In tan ro*m*ba oc tuidecht issin sid, andarlem rohorta Raith C*r*uach*an* 7 doroch*air* Ai*l*ill 7 Me*dh* co*n*a tegl*uch* [72b] huili
80 ann. » « Ni fir eim on », ol in bea*n*, « *acht* is sluag siab*ra* dotainicc. Firfaigth*ir* inni si*n* », ol si, mano foilset-

53 *con*nanaicillirsa 54 dodtuc 55 ico*m*aide*cht* dotluaigsiu 56 erc t*h*all 57 ben æntu*m*a and 7 denad 58 rot*h*it*er* cucu condaig 60 dognis*om* asbreth feraid iar*om* in ben 61 duid olsi masa he inrig rochi*n*d ille 62 no theid*dh* nera [col. 600 iar*om* 63 condaig 65 nifil tiagam as d*ino* 68 roiarfacht 71 isand dochoisecair 72 armad nothathaiged 73 huair robdar iat robo tairisi

displayed to the king in the sid. « What shall be done to the man that came with you? » said one of them. « Let him come hither, that I may speak with him », said the king. Then Nera came to them and the king said to him : « What brought thee with the warriors into the sid? » said the king to him. « I came in the company of thy host », said Nera. « Go now to yonder house », said the king. « There is a single woman there, who will make thee welcome. Tell her it is from me thou art sent to her, and come every day to this house with a burden of firewood ».

7. Then he did as he was told. The woman bade him welcome and said : « Welcome to thee, if it is the king that sent thee hither ». « It is he, truly », said Nera. Every day Nera used to go with a burden of firewood to the dun. He saw every day a blind man and a lame man on his neck coming out of the dun before him. They would go until they were at the brink of a well before the dun. « Is it there? » said the blind man. « It is indeed », said the lame one. « Let us go away », said the lame man.

8. Nera then asked the woman about this. « Why do the blind and the lame man visit the well? » « They visit the crown, which is in the well », said the woman, « viz. a diadem of gold, which the king wears on his head. It is there it is kept ». « Why do those two go? » said Nera. « Not hard to tell », said she, « because it is they that are trusted by the king to visit the crown. « One of them was blinded, the other lamed ». « Come hither a little », said Nera to his wife, « that thou mayst tell me of my adventures now ». « What has appeared to thee? » said the woman. « Not hard to tell », said Nera. « When I was going into the sid, methought the rath of Cruachan was destroyed and Ailill and Medb with their whole household had fallen in it ». « That is not true indeed », said the woman, « but an elfin host came to thee[1]. That

1. to them, H. 2. 16.

74 dothathaigid in barr robacaideg 75 bicc t*ra* 76 *con*eci domimtheachtaib 77 ben intan rodba octaidecht isisi*n*th intarlim roort 81 rodata*n*ic firfaid*b*ir manifaillsigfedsom

som dia chelip. « Cinn*us* bērut-si robud dom muinnt*ir* ? » ol N*e*ro. « Eircc a n-dochum », ol si. « Atat immon caire *cet*no be*us*, 7 ni tallad in lu*cht* don ti*n*ig cuse. »
85 Sech bao hairem t*ri* laa oc*us* teoro n-aidqi leissium bui issin tsid. « Abair f*ri*u, airich*lith*ir immon samfuin-si dothaet, mana taesat-som do orgain in ṡidiu ; ar dorairn-geiriud doib-sium on : orguin hin sido do Ailill oc*us* do Me*idb* oc*us* in barr B*ri*uin do b*ri*th doib ass. »

90 9. Is *ed* tredi f*ri*th hi suidiu .i. cetach Loeguiri hind-Ard Macho oc*us* in barr Briui*n* la *Con*nachto oc*us* ind enach Dunlaithe la Laigniu hi Cill Daro.

10. « Cinnus crètfidt*er* uaim-si techt hissi*n* sid ? » ol N*e*ro. « Beir toirthe sam*r*uid latt », ol in u*b*en. Dob*er*t iarum
95 crem leis oc*us* sobairche oc*us* buiderath. « Et biam torruch-so uaitt », ol si, « oc*us* berot m*ac* duit. Oc*us* domhisiu fis-sc*el* huait, in tan ticcfoi do muinnt*er* do orguin in ṡidui, co ruco do muinnt*ir* oc*us* do chet*ra* assi*n* sid. »

11. Luid Nero iarum co a muin*ntir*, *conus*fuair imon
100 coiri *cet*no. Oc*us* atfet sc*el*o doib. Oc*us* dobr*eth* do iarum a cl*aid*im, 7 anuis lia a muint*ir* co cenn m-bl*iadna* iar sin. Is hi in bl*iadain* si*n* da*na* intsainrud luidi F*ergus* m*ac* Roich a *cr*ich hUloth f*or* lunguis co hAi*li*ll oc*us* Me*idb* co C*ru*achn*a* Aii. « Tainicc do dal tra, a N*e*ro », oll Ai-
105 l*il*l f*ri*a N*e*ro. « Eircc co tucca do muinnt*ir* 7 do cet*ra* assi*n* tsid, *con*n-icsim-ni do orguin in tsido. »

12. Teit Nero iarum co mnai issi sid 7 f*er*uis a ben failte f*ri*ss. « Eircc ass t*ra* don dun », ol a b*en* f*ri*a Nero, « 7 b*er* cuail *con*nuid lat. At*ú*-*s*a bl*iadain* lai*n* oc a athigid co

82 b*er*adsa ro. . di*m* 83 erig doc*um* dotigi 75 di*n*tene cose 85 t*ri* naidchi nombui isi*n*tig 86 airichlither 87 minatædsad intsida doail*ill* 7 domeidb 7 inbarr 90 ised treidi isuidiu .i. in *cet*ach laegairi 91 macha 7 ineineach dunlatha lalaigniu hicill dara 93 creidfider tuidecht 95 bidam(*m*) 96 doni

will come true », said she, unless he would reveal it to his friends. « How shall I give warning to my people ? » said Nera. « Rise and go to them », said she. « They are still round the same caldron and the charge has not yet been removed from the fire. » Yet it had seemed to him three days and three nights since he had been in the sid. « Tell them to be on their guard at Halloween coming, unless they come to destroy the side. For I will promise them this : the sid to be destroyed by Ailill and Medb, and the crown of Briun to be carried off by them ».

9. [These are the three things, which were found in it, viz : the mantle of Loegaire in Armagh, and the crown of Briun in Connaught, and the shirt of Dunlaing in Leinster in Kildare.]

10. « How will it be believed of me, that I have gone into the sid ? » said Nera. « Take fruits of summer with thee », said the woman. « Then he took wild garlic with him and primrose and golden fern. And I shall be pregnant by thee », said she « and shall bear thee a son. And send a message from thee to the sid, when thy people will come to destroy the sid, that thou mayest take thy family and thy cattle from the sid ».

11. Thereupon Nera went to his people, and found them around the same caldron ; and he related his adventures to them. And then his sword was given to him, and he staid with his people to the end of a year. That was the very year, in which Fergus mac Roich came as an exile from the land of Ulster to Ailill and Medb to Cruachan. « Thy appointment has come, oh Nera », said Ailill to Nera. « Arise and bring thy people and thy cattle from the sid, that we may go to destroy the sid ».

12. Then Nera went to his wife in the sid, and she bade him welcome. « Arise out to the dun now », said the woman to Nera, « and take a burden of firewood with thee. I have gone

hissa 99 com*uintir* 100 dobreth(a) anclaid*em* 102 is(s)inblia*dain* do-*sh*ondrud doluidh 103 nul*ad* 104 tanic dal *tra* ne*r*a 106 *conigh*esum doargain 107 coa*m*nai issi*n*tid 108 *bris* 7 *ber* cuail *con*naig lat do*n* du*n* ol abe*n* at*us*a 109 octhathaigid

qil *con*nuith *for* mo mui*n* cech dia tart'eisiu, 7 atrub*art* iss i n-gal*ur* robad*use*. 7 uinnsi do m*ac* sunn ucut do*no*. » Teid-sium ass iarum don dun 7 beir*id* chu*ail con*nuith leiss f*or* a muin. « Fodia do betho assi*n* gal*ur* hir-rabo ! » ol ind *righ*. « Olc lium im*moro* in b*en* do feiss lat cin ath-comarcc. » « Dogent*ar* do riar-so im soduin », ol Nero. « Ni bud hannso duit-si on », ol in ri. Dotaet dia tig *for* culo. « In[gar] t*ra* do bu aniud », ol in u*h*en. « Dora-t*us* bui*n* dib dot m*ac* iarna gein foc*e*toir. » Tet N*e*ro da*na* lia a cet*ra* in laa insin.

13. Beirid in Morrigan iarum bui*n* a mic-seom cein bui-sium ina chotl*ud*, *con*drodart in Dunn Cuailgne thair hi Cuailgne. Dotoet *con*a buin doridisi anair. Nosstairthenn Cucul*aind* hi Muig Muirtem*ne* oc tuidecht tairiss. Ar ba do geissib *Con*ql*aind*, cetteit ban asa thir, manip aurd*er*g leis. Ba dia geissib enlaith do fogailt a thiri, mani fac-bati*s* [73[a]] ni leiss. Ba dia geissib iascc ind inberuib, muni thuitidis laiss. Ba dia geisib oicc[1] echtarchiniul ina thir, mad i n-ag*aid* thistis, gen imaccalluim *for*ru ria matain, mad fria laa t*h*istais, cen imacall*aim* fria matain. Nach ing*en* macda*cht* 7 nach ben æntamai nobid la hUlltai, is *for* a inchuib-seom *no* bitdis noco n-irailtis *for* feraib. It e gessa *Con*cul*aind* in sin. Doairthen*n* Cuc*ulaind* in Mor-rigan cona bain 7 asb*ert* : « Ni berthar i*nd* imerge ! » ol Cuc*ulaind*.

14. Dothaet N*e*ra ass iar*u*m fesc*ur* dia thig *con*a buaib. « Tome*st*a bo mo m*ic* tra », ol se. « Ni mo du do dul-sa do ingairiu fo*n*n alt si*n* », ol a ben f*r*issi*m*. Tanic in bo fo sodain. « A ing*nad* t*ra*, can dodeoch*aid* in bo sai ? » « Dodeoch*aid* em, » ol in ben, « a Cuailngne iarna tair don Don*n* Cuailng*ne*. Erg ass tra a fe*cht* sa », ol in ben,

1. oice MS.

110 cach tairrisiu 7 (andiv *added over the line*) adub*ert* isangalar dobasu 111 hun*n*siu di*no* 112 b*eir*ith cuail 116 niba han*n*su*m* teit diathig Ingar t*ra* 119 allasi*n* [col. 661] 121 condarodart don*n* tair 122 nostærtend 124

to it for a whole year with a burden of firewood on my neck every day in thy stead, and I said thou wert in sickness. And there is also thy son yonder ». Then he went out to the dun, and carried a burden of firewood with him on his neck. « Welcome alive from the sickness in which thou wast! » said the king. « I am displeased that the woman should sleep with thee without asking ». « Thy will shall be done about this », said Nera. « It will not be hard for thee », said the king. He went back to his house. « Now tend thy kine today! » said the woman. « I gave a cow of them to thy son at once after his birth ». So Nera went with his cattle that day.

13. Then while he was asleep the Morrigan took the cow of his son, and the Donn of Cualgne bulled her in the east in Cualgne. She (the Morrigan) then went again westward with her cow. Cuchulaind overtook them in the plain of Murthemne as they passed across it. For it was one of Cuchulaind's *gessa* that even a woman should leave his land without his knowledge. [It was one of his *gessa* that birds should feed on his land, unless they left something with him. It was one of his *gessa* that fish should be in the bays, unless they fell by him. It was one of his *gessa* that warriors of another tribe should be in his land without his challenging them, before morning, if they came at night, or before night, if they came in the day. Every maiden and every single woman that was in Ulster, they were in his ward till they were ordained for husbands. These are the *gessa* of Cuchulaind]. Cuchulaind overtook the Morrigan with her cow, and he said: « This cow must not be taken ».

14. Nera went back then to his house with his kine in the evening. « The cow of my son is missing », said he[1]. « I did not deserve that thou shouldst go and tend kine in that way », said his wife to him. On that came the cow. « A wonder now! Whence does this cow come? » « Truly, she comes from Cualgne, after being bulled by the Donn of Cualgne »,

1. she, H. 2. 16.

ceteit maniburd*o*rc 125 do*th*ogeilt 127 oic echtairceniuil 128 remaidin 129 renaidchi 131 noconeraildais 132 dathairthe 133 imirce 135 f*r*anon*a* 136 domesta modú 138 dodechaid 140 dun*n* *ch*uailg*ne* ass ol in b*en*

« nachas fogluaisit do oic », ol si. « Forremdeth *in* coibden hisiu a m-blednai *cus*in samain aitherrach. Dotiasait aidqi shamnai aitherruch, ar it aursluictiu sido h*Er*inn dog*res* him sam*uin*. »

145 15. Dothet Neru dochum a muint*er*iu. « Canas tuthcho? » or Ail*ill* 7 Me*dh* f*rie* Neru, « oc*us* cait hi rabaduis o duchuduis uainn? » « Roua a tirib cainib », ol Neri, « co setuib oc*us* muinib moruib, *co nn*-imboth bruitt oc*us* biid oc*us* set n-ingnad. Doragut du f*or* n-orccui*n* oidqi hsam-
150 noi dotæt, mano foillsigt*er* doib. » « Rosnicfim-ne eim », ol Ail*ill*. Biit ann t*ra* co cenn m-bl*iadna*. « Manotdfuil ni t*ra* isi*n* sid », ol Ail*ill*, « a Nero, co tucco ass. » Treiss laa iarum ria samui*n* co tucc a himircce assin tsid. Am*ail* dodech*aid* iarum in tairbiniu assi*n* sith, ad*aig*
155 loeg bo Aingen — .i. Aingeni ainm a m*ic*-sium, — adaig a t*ri* geiminno a*s* in tairbin. Is hi sin huair robui Ail*ill* oc*us* F*ergus* ac imb*ir*t fithcilli. Co cualatar ni, geim in tairbini hissin mag. Is ann isp*er*t F*ergus*:

16. « Ni bud inmui*n* lim*m* ind ag
160 geissius hissin C*r*uacha*n*mag,
mac Duib Chuailngne *con*odsoid,
m*ac*an in tairb ol-Loch Loig.

Bet loegai*n* de cin buū
i m-Bairchi hi Cuailgniu:
165 cichis reím roirge ind *rig*
do ág aide Aingini. »

17. Aingene ainm ind fir oc*us* Bee n-Aingeni ain*m* na mna, oc*us* ba hinun*n* *congra*im atcond*airc* inti Nerov f*or*ru oc*us* at*con*aircc Cuql*ainn* hi Tai*n* Bo Ragamna.

141 fogluaiset foremteach*air* 142 hisi*n* atharruch arit fosgoilti sid*h*a Er*enn* dog*res*. Dothet 145 tud*h*chais 146 araba oduch*ad*(ais)uaindi 147 ronba 149 doregad don*n*orgai*n* samna 150 manifaillsigther duid ronicfamne 151 biid tra *om*. manadfuil 152 erc cotuca as. Tet nera iar*om*. Tresla dia-s*h*amain 154 asinsid .i. laig bo aingen .i. angene ainm ameicseom. 158 atnaig

said the woman. « Rise out now, lest thy warriors come », she said. « This host cannot go for a year till Halloween next. They will come on Halloween next : for the fairy-mounds of Erinn are always opened about Halloween ».

15. Nera went to his people. « Whence comest thou ? » said Ailill and Medb to Nera, « and where hast thou been since thou didst go from us ? » « I was in fair lands », said Nera, « with great treasures and precious things, with plenty of garments and food, and of wonderful treasures. « They will come to slay you on Halloween coming, unless it had been revealed to you ». « We shall certainly go against them », said Ailill. So they remain there till the end of the year. « Now if thou hast anything in the sid », said Ailill to Nera, « bring it away ». So Nera went on the third day before Halloween and brought her drove out of the sid. Now as the bull calf went out of the sid, viz. the calf of the cow of Aingen (Aingene was the name of his son), it bellowed thrice. At that same hour Ailill and Fergus were playing drafts, when they heard something, the bellowing of the bull calf in the plain. Then said Fergus :

16 « I like not the calf
bellowing in the plain of Cruachan,
the son of the black bull of Cualgne, which approaches,
the young son of the bull from Loch Laig.

There will be calves without cows
on Bairche in Cualgne,
the king will go a ... march
through this calf of Aingene. »

17. [Aingene was the name of the man and Be Aingeni the name of the woman, and the appearance which this Nera saw on them was the same as that which Cuchulaind saw in the Tain Bo Regamna.]

gemenda 156 intairbiniu 157 fichli inni gem intairbin 158 andsin 159 nibinmain inath 160 ma(i)g 161 *mac induib cualgne* conadsaig 162 *mac* intairbin olochlaig beidt leeg cenbu imbairchiu hicuailg*ne* cithis remi roirge inri diag aigi ai*ne* gene ainm an(t)ir 7 be aingene ainm namna 168 inti *om.*
169 regamna

170 18. *Con*drecat iaru*m* in toirbi*ne* oc*us* in Finnbennach hi Muig Cr*uach*an. La oc*us* ad*aig* doib hi com*ruc* ann sin *gur*ro[73[b]]moig f*or*sin toirbine fodeoig. Beccistair in tairbini iar*u*m in tan ro mebuid fair. « Ced ro u*h*ec*ustair* ind ad? » ol M*edb* fr*i*a a buach*ai*l, Buaigliu a ainm sidein.
175 « Ro fet*ur*-so ni, a mo bop*a*, a F*ergus*, as sin laid ro gaubuis himbuaruch », ol B*riccri*u. Doneco F*ergus* seco la soduin oc*us* bentoi sethnu a chinn do B*riccri*u *con*a durn *co* lot*ur* na cuicfir fichilli bat*ar* hind-durn F[er]*gus*o hi cenn m-B*ric*criunn, co m-bo buan d'olcc do. « Ap*air*
180 f*ri*um, a Buaidliuo, cid isrubuirt in tarb », ol Me*db*. « Adubuirt eim », ol Buaigliu, « mad a athuir-sium tissiud do chomrucc f*ri*ss .i. Dunn Cuailgne, ni*con*n-ar-t*ra*igfeth ind A'i 7 no meb*aid* fair reme fo Mag n-Oi huili gach leth. » Is ann sin isp*er*t Me*db* o bēs lugai: « Tonga
185 na dea thung*us* mo thuath, na tairinnfit 7 na coitelfat f*or* cluim na colccuid 7 ni bom blathcha 7 ni cai*n*fuirim mo tæib 7 ni cai*n*airbiur d*er*gflatha na finn 7 ni*con*n-airbiur biuth, *con*amrabat na da tharb sin ar mo u*h*el*aib* a com*ra*cc. »
190 19. Iar sin t*ra* tiaguit *Con*n*acht*uid 7 in dubluingius hissin sid, gurairc̄siut in sith 7 co tucsiutt ass a m-bui ann. 7 co tucsiut ass in m-barr m-B*ri*uin iar sin. Is hi si*n* tr*a* in tres issa am*ra* ind-h*Er*inn 7 cetach Loeg*air*e ind-Ard Macho 7 enech Dunluinge la Laigniu hio Cill Daro. F*or*-
195 fagbud Nero t*ra* *con*a muinnt*ir* ina sid 7 ni tainic a*s* cose, ac*us* nie thicfo co brath. Finit. .3 .uii. m*ai*ni .on .uiii. nox na casc.

---

170 tairbin finnbennach ai 171 aidchi ochomroc 172 maig tairbin beccastair 173 robecestair in*n*ag 174 fribuachail buaidliu side 175 ni *om.* popa a ferg*h*ais rogab*us* 176 dodechai(d) secha 177 benta sechnu(*n*) do Br. *om* conadurn f*h*erg*us*a hic*in*d in bricrend 179 aolcc 180 buigliu (col. 662) 181 buaibliu tisad 182 indond 183 inai samag nai huili *om.* 184 Medb *om.* lugu tonga mothuath nitbiur bith cocomracad nadatarbsin armobe-

18. Then the bull calf and the Whitehorn[1] meet in the plain of Cruachan. A night and a day they were there fighting, until at last the bull calf was beaten. Then the bull calf bellowed when it was beaten. « What did the calf bellow ? » Medb asked of her neat-herd, whose name was Buaigle. « I know that, my good father Fergus », said Bricriu, « it is the strain which thou sangest in the morning ». On that Fergus glanced aside and struck with his fist at Bricriu's head, so that the five men of the draft-board that were in his hand, went into Bricriu's head, and it was a lasting hurt to him. « Tell me, o Buaigle, what did the bull say ? » said Medb. « Truly, it said », answered Buaigle, « if its father came to fight with it, viz. the Donn of Cualgne, it would not be seen in Ai, and it would be beaten throughout the whole plain of Ai on every side ». Then said Medb in the manner of an oath : « I swear by the gods that my people swear by, that I shall not lie down, nor sleep on down or flockbed, nor shall I drink butter-milk nor nurse my side, nor drink red ale nor white, nor shall I taste food, until I see those two kine fighting before my face ».

19. Thereafter the men of Connaught and the black host of exile went into the sid, and destroyed the sid, and took out what there was in it. And then they brought away the crown of Briun. That is the third wonderful gift in Erinn, and the mantle of Loegaire in Armagh, and the shirt of Dunlaing in Leinster in Kildare. Nera was left with his people in the sid, and has not come out until now, nor will he come till Doom.

---

1. of Ai, add. H. 2. 16.

laib docomruc 190 *conachta* inlong*us* 191 coroairgsed 192 iarom isisi*n* di*no* intres ascaid is am*ra* iner*inn* 194 ein(e)ach dunlai*n*gi 195 tra *om.* 196 conid remscel dothanaid bocuail*gne* si*n*. Finit. Am*en*.

NOTES

L. 36. This house reminds one of the *tech díged* described in the *Aislinge Maic Conglinne,* LBr. 213[b], 37.

L. 37. *athinndlad.* Cf. LBr. 213[b], 47 : benais fén iarum a chuaranu de 7 indlais asin aithindlat út, « he took off his shoes himself and washed (his feet) in the washing-tub there. »

L. 38. *ambor co nèmiud.* This seems to be the same thing as *lóthommar,* LL, 54 a, 34, LBr. 213[b], 45. For *nèmed* cf. O'Cl. néimhédh .i. ainm don uile salchar.

L. 86. *airichlithir,* from *airichlim* (= airfochlim) I prepare. LL. 82 a. 10: ara n-airichlea 7 ara n-airelma. Cf. Tog. Tr. Ind. *airichill.*

L. 89. On the *barr Briuin meic Smethrach* see Book of Lismore, fo. 96 a, 1 (in Stokes' forthcoming edition of the Lives of Saints).

L. 91. *enach,* O'R's *eneach* « a shirt or smock; weft .»

L. 92. For Dunlaithe read Dunlainge, as in l. 194. On this Gen. see Stokes, Celtic Declension, p. 18.

L. 95. I take *buiderath* to be meant for *buide-raith* « lit. « yellow fern ». *raith* = W. **rhad, rhedyn,* Gaul. *pratis,* Lith. *papartis,* Russ. *paporotí.*

L. 123. None of these *gesa* is mentioned in the piece called *Gessa 7 ilberta Conculaind,* LL. 107[b], 26-32.

L. 124. For this meaning of *airderc* cf. Bricriu's saying (LL. 264 a, 11, 268 b, 37) : is irdarcu dam-sa sanas 'ná do neoch aile égem, « clearer to me is a whisper than to any one else a cry ».

L. 136. *dú* is used as a noun also in LL. 247 b. 6 : doberar dam co tinniu dóib cona dú di chormaim dia feiss.

L. 139. *dair.* Cf. O'R. dair, daireadh « bulling »; bo ag daireadh.

L. 142. *coibden* F. « a host ». coibhdean .i. coimhfheadhan .i. buidhean, O'Cl. d'ar m-breith sech coibdin, sech creich, LL. 308[b], 19.

L. 143. Cf. ar badair oslaicte sidha Erenn im samain dogres, air ni feta diamair dia samna dogres for sidaib, Mcgn. Find, 21.

L. 161. *conadsaig.* Cf. adsegat nad arget, LL. 344 d.

L. 164. *i m-Bairchi hi Cuailgniu.* These are the Benna Bairche, now the Mourne Mountains, mentioned in the Tripart. Life pp. 408, 422, in the *Táin Bó Fráich,* LL. 251[b], 45, and in the TBC. LL. 83[b].

L. 165. *cichis,* 3rd sing. of the redupl. s-fut. of *cingim*

Ib. *rèim roirge* (= roríge) « a course of great kingship »?

L. 167. *Bee n-Aingeni.* For other examples of the neuter gender of *bé* see Stokes, Celtic Declension, p. 29.

L. 175. Bricriu, we are told in LL. 103[b], 36, had come from Ulster to beg presents from Fergus. But Fergus kept him waiting for jewels and precious things. From the wound he received from Fergus he lay ill at Crúachan during the whole war of the Táin. On the day on which the men of Erinn returned from the war he got up for the first time. For his taunt to Fergus (*athis mór*) he had to pay with his life ; for he was forced to witness the fight between the Whitehorn and the Donn of Cualnge, and was killed by the infuriated beasts LL. 103[b], 44-104[a], 12.

L. 183. Cf. rommebdatár rium-sa mórchatha cach leth, LU. 114 a.

MÉLANGES

I.

NOTE SUR LE NOM DE NANCY ET SUR L'ÉTYMOLOGIE DE DIVERS AUTRES NOMS DE LIEU DU DÉPARTEMENT DE MEURTHE-ET-MOSELLE.

La forme la plus ancienne du nom de Nancy est probablement *Nanti-acus,* dérivé du gentilice romain **Nantius.*

**Nantius* est lui-même dérivé du nom d'homme gaulois **Nantos,* parfaitement reconnaissable dans le nom de lieu dérivé Nanteuil. Les inscriptions romaines de Bordeaux récemment publiées par M. Camille Jullian nous offrent sous les numéros 209 et 277 deux exemples du génitif *Nanti* d'un nom d'homme qui, au nominatif, était évidemment soit *Nantius,* soit **Nantus* ou **Nantos*, dont **Nantius* lui-même vient. **Nantos* se rattache vraisemblablement à la racine qui a donné au vieil-irlandais : 1° le substantif *nith* « blessure mortelle »[1] ; 2° le substantif *neit* = **nanti-* « combat, blessure », et nom du dieu de la guerre[2]. Cette racine était germanique en même temps que celtique. Comparez le verbe gothique *ana-nanthjan* « être brave », et le premier terme du nom de femme *Nantechildis* porté par une reine de France, femme du roi Dagobert I, morte en 642. C'est l'orthographe observée dans la chronique dite de Frédégaire et dans deux diplômes. On écrit

1. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 709.
2. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 704-705.

aujourd'hui Nantilde. L'allemand moderne *neid* « envie » se rattache à la même racine.

Le nom de Nancy fait partie de la liste des noms de lieu qui sont d'anciens noms de *fundi* romains. On en reconnaît un certain nombre dans le *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe* publié par M. H. Lepage. Tels sont :

Acci-aca villa, Essey et Maizerais, dérivé du gentilice *Accius.*

Acciagum, pour *Acci-acus,* Essey-lès-Nancy, même origine.

Biliniacum, pour *Bilini-acus,* Bulligny, dérivé de *Bilinius.*

Bucculiacum, pour *Bucculi-acus,* Bicqueley, dérivé de *Bucculius.*

Caldiniacum, pour *Caldini-acus,* Chaudeney, dérivé de *Caldonius.*

Caliniacum, pour *Calini-acus,* Chaligny, dérivé de *Calinius.*

Cauliacum, pour *Cauli-acus,* Cheloy, dérivé de *Caulius.*

Crepiacum, pour *Crispi-acus,* Crépey, de *Crispius.*

Flavini-aca villa, Flavigny, de *Flavinius.*

Luciacum, pour *Lucci-acus,* Lucy, de *Luccius.*

Paterniacum, pour *Paterni-acus,* Pagney et Pagny, de *Paternius.*

Tulliacum, pour *Tulli-acus,* Thuilley, de *Tullius.*

Vitriacus, Vitrey, pour *Victori-acus,* de *Victorius.*

Cette liste de dérivés est loin d'être complète ; mais elle nous offre un recueil de témoins de la domination romaine.

Les noms de lieu qui se terminent en *-court,* en *-meix,* en *-mesnil,* en *-mont,* en *-val,* en *-ville* et en *-viller* sont des composés ; le premier terme de chacun d'eux est en général un nom d'homme franc ; c'est le nom d'un des conquérants barbares qui, à la chute de l'empire romain, sont venus fonder de nouveaux établissements agricoles dans un pays ruiné par les précédentes invasions. De là les noms si nombreux comme *Abonis curtis,* Aboncourt ; *Agnaldi curtis,* Ajoncourt ; *Almerici curtis,* Amelécourt ; *Bernart-manil,* Bénaménil ; *Gibbonis mansus,* Gibeaumeix ; *Bathelani mons,* Bathelémont ; *Bosonis mons,* Bauzemont ; *Arnaldi villa,* Arnaville ; *Ansoldi villa,* Ansauville ; *Boddonis villa,* Boudonville ; *Gerberti villare,* Gerbéviller, etc. Dans le nord-est de la France, les noms de lieux

de cette catégorie sont de beaucoup les plus fréquents[1]. C'est la région où principalement s'établirent les conquérants germains, quand l'empire romain succomba.

Dans l'ancien département de la Meurthe, très peu de noms de lieux habités paraissent conserver le souvenir de la période de l'indépendance celtique. On peut supposer que Vandœuvre est un ancien *Vindo-briga,* et Denœuvre un ancien *Dano-briga.* Le nom de Condé, aujourd'hui Custine, peut être d'origine celtique. On pourrait croire la même chose de Liverdun, si le premier terme ne semblait pas être un cognomen latin (*C. I. L.*, XII, 2916, 3509, 5686. 480), comme *Tullum,* aujourd'hui Toul (*C. I. L.*, XII, 3726). Vandœuvre signifierait « château de Vindos », Deneuvre « château de Danos » ; ces noms seraient des composés, et leurs premiers termes seraient des noms d'hommes gaulois.

On sait que *Condé,* autrefois *Condate,* a une autre origine et paraît signifier confluent. Il y a en effet quelques noms de lieux habités qui ne s'expliquent point par des noms d'hommes. Tels sont, parmi les noms de lieu que la langue latine a fournis : *Fontan-etum,* Fontenoy ; *Aln-etum,* Aulnois ; *Prun-etum* (*Prun-idum* en bas latin), Preny, et une grande partie des noms de lieu que la prononciation moderne termine en *-ière* ou *-ières* = latin *-aria, -ariae,* comme Bouxières, Chenevières ; ces mots sont dérivés de noms communs.

H. d'Arbois de Jubainville.

II.

GOBANNI-CNOS.

Guichenon, *Histoire généalogique de la maison de Savoie,* Lyon, 1660, t. I, p. 57, a publié une inscription conservée

1. Dans le *Dictionnaire topographique de la Meurthe* publié par M. Lepage, j'ai relevé 87 noms en « court », 3 en « meix », 11 en « mesnil », 24 en « mont », 91 en « ville », 26 en « viller », total 237. Les noms de lieu dérivés de gentilices romains ne me semblent pas atteindre la cinquantaine. Je ne donne ces chiffres qu'à titre provisoire.

au jardin de l'abbaye de Saint-Just, près de Suze, et dont le texte serait ainsi conçu :

ORENSIAE CL.SEVERAE
ANTIPHO GOBANNILNO
VIBIO SEXT. F
SEVERA VXOR B.IT.V.
F. V. E

De là elle est passée chez Muratori, 1384, 4. Zeuss, dans la première édition de la *Grammatica celtica,* 1853, p. 774, a cité d'après Muratori le *Gobannilno* de la seconde ligne, l'a corrigé en *Gobannicno* et l'a donné comme exemple de *-cnos* dans les noms gaulois. De là ce mot est arrivé chez Glück, *Keltischen Namen,* 1857, p. 108, où il est rapproché de *Gobannitio* (César, *De bello gallico,* VII, 4). Ensuite Becker, publiant dans le tome III des *Beiträge* de Kuhn, 1863, son mémoire sur les restes de la langue celtique dans les inscriptions, a donné le datif *Gobannicno* comme un exemple du procédé de la composition dans la formation des noms de personnes (p. 427). En 1868, notre savant collaborateur, M. Whitley Stokes, annotant la traduction du glossaire de Cormac, a placé le gaulois *Gobannicnos* parmi les mots celtiques qu'il rapproche de l'irlandais *goba* « forgeron », p. 89. Ebel, en 1870 et 1871 dans la seconde édition de la *Grammatica celtica,* a cité trois fois le même mot, d'abord aux pages 263 et 776, où il le donne comme exemple des thèmes en *-ann* par double *n,* enfin à la page 854 où il le met dans la liste des noms patronymiques gaulois qui se terminent en *-cnos.*

Gobanni-cnos est certainement un des plus jolis mots gaulois qu'on puisse trouver. L'inscription qui le fournissait se trouvant près de Suze devait être reproduite dans le tome V du *Corpus inscriptionum latinarum.* J'ai constaté avec désespoir que le nom pérégrin *Gobannicnus* manquait à la table des *cognomina,* et je n'ai pas eu le talent de trouver ce qu'était devenu sous la plume de M. Mommsen l'inscription de Guichenon et de Muratori dont les celtistes avaient tiré si bon parti. J'ai profité d'un séjour de M. Mommsen à Paris pour le prier de me

tirer d'embarras. Voici la réponse que j'ai reçue du savant épigraphiste :

« Monsieur,

« L'inscription dont vous me demandez compte appartient « à Suze et se trouve dans le *C. I. L.*, V, 7290 (cf. 7230). « Nous en avons deux copies, corrompues tous les deux; « probablement les lettres de la dernière ligne étaient incom- « plètes et illisibles. Il est absolument impossible de la rec- « tifier et du texte qui existe on ne peut tenir aucun compte; « tous les rapprochements qui s'y appuient sont sans fon- « dement quelconque ». [Paris, le 8 février 1889].

Pour bien comprendre ce qui précède, il faut savoir que l'inscription de Guichenon et de Muratori fait deux inscriptions dans le *C. I. L.*, V; l'une correspondant aux deux premières lignes porte le numéro 7290 :

FORENSIAE
C· L· SEVERAE
IIIPHOGOBANNILO

l'autre, correspondant aux trois dernières lignes, porte le numéro 7230 :

VIBIO· SEX·F·
SEVERA
VXOR
BTVVONIS· F
V· F

H. d'A. de J.

III.

ENCORE UN MOT SUR LES CHARS DE GUERRE GAULOIS.

Malzeville, près Nancy, le 30 juin 1888.

Voici, mon cher et aimable collègue des Antiquaires, la note sur les découvertes de chars gaulois dont j'ai connaissance et que je vous ai promise.

SUISSE.

1° Tumulus de la forêt de Grauholz, canton de Berne. Fragments de cercles de roues de char. Idem des moyeux en bronze. Les cercles en fer des roues ont environ 0 m. 60 de diamètre. Ces objets sont au musée de Berne.

2° Tumulus de Grachwyl, canton de Berne. Boîtes de moyeux en bronze. Essieu en bois de chêne. Le fer des roues avait environ 0 m. 60 de diamètre. — Musée de Berne.

3° Premier tumulus d'Anet (Ins en allemand), canton de Berne. Boîtes de moyeux en fer recouvertes d'une feuille de bronze. Jantes en bois de chêne. Rayons idem, recouverts d'une feuille de bronze mince. Plaques de bronze découpées à jour qui paraissent avoir servi à décorer le char.

4° Second tumulus d'Anet. — Char dont les débris étaient analogues à ceux du premier tumulus, excepté les plaques découpées à jour qui ne s'y trouvaient pas. Clous de bronze. Le moyeu avait 0 m. 08 à 0 m. 09 de diamètre et 0 m. 07 de hauteur. — Musée de Berne.

5° Tumulus de Wilzingen, à deux kilomètres sud-ouest de Sigmaringen. Char de guerre trouvé avec des bracelets et des vases de bronze. — Bande de bronze, d'environ 0 m. 03 de largeur et de 0 m. 003 d'épaisseur, brisée en un grand nombre de morceaux qui, réunis, formaient une longueur de 0 m. 70, ayant pu former le bord supérieur du char. — Garniture en bronze du moyeu de la roue. Un des rayons des roues, en bois de chêne recouvert d'une feuille de bronze très mince. Un grand morceau de cuir conservé grâce à l'oxydation du cuivre qui le recouvrait. Le fer n'existait plus qu'à l'état d'oxyde dans un grand panier, où je l'ai vu chez le paysan de Vilsingen qui avait fouillé le tumulus. Depuis mon départ de Sigmaringen, j'ai appris que le prince de Hohenzollern avait acquis tous les objets provenant de ce tumulus pour son beau musée d'antiquités.

6° Tumulus de Langenfeld, près de Walburg, Parsberg, Haute-Bavière. Sépulture composée de très grosses pierres. Ossements humains et ceux d'un jeune porc. Le char avait été en bois revêtu de cuir sur lequel avaient été disposées une

multitude de pièces découpées en cercles. Il y en avait plus d'une centaine. La roue avait 0 m. 76 de diamètre. Le fer était fixé à la roue par sept clous ronds et trois carrés de 0 m. 028 de longueur. Les moyeux avaient 0 m. 16 de diamètre extérieur. On trouva aussi les fragments d'un plat en bronze et d'un bandeau orné de petits clous. — Musée national bavarois, à Munich.

Tous les objets cités plus haut ont été dessinés par moi, d'après nature. Ces dessins sont conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, neuf volumes in-folio.

7° Tumulus situé sur le territoire de Diarville, au lieu dit Devant-Gillot, Meurthe-et-Moselle. — Segments de roues de char, en fer, pareils à ceux trouvés par M. Morel dans les sépultures de Somme-Bionne (Marne). Journal de la Société d'archéologie lorraine, 1888, page 115. Archéologie préromaine. Fouilles à Diarville.

Je vous envoie aussi le calque d'un dessin que j'ai fait à Metz, il y a bien des années. A cette époque, le bas-relief était dans le vestibule, à gauche en entrant, renversé, la roue en bas, les têtes de chevaux en haut. On paraissait en faire peu de cas. Je l'ai dessiné dans cette position. Il est très curieux. C'est l'*esseda* ou *essedum*. Voici la description qu'en donne Rich dans son dictionnaire des antiquités romaines et grecques.

Esseda ou Essedum, char ou chariot découvert, placé sur deux roues, ouvert par devant, mais fermé par derrière et tiré par deux chevaux, dont se servaient habituellement à la guerre les anciens Bretons, Gaulois et Belges (Caes., *B. G.*, IV, 33 ; V, 16. Virg., *Géorg.*, III, 204, Servius ad l.). Les Romains firent aussi des voitures sur le même modèle qu'ils employèrent pour des usages ordinaires et désignèrent par le même nom. (Cic. *ad Att.*, VI, 1. Ov., *Pont.*, II, 10, 34. Suét., *Cal.*, 51). Il n'existe pas, que l'on sache, sur aucun monument authentique, de représentation du char original des Bretons ou de celui des Romains construit sur le même modèle.

Je trouve que cette description convient très bien au char de Metz. Le cocher en bardocucullus est sur un siège d'osier.

Les brancards de la voiture sont assez forts pour supporter un homme qui voudrait combattre comme on dit que le fesaient les Gaulois. Les chevaux ont des colliers élevés comme dans le bas-relief de Langres et comme ils en portent encore aujourd'hui. Je ne vous donne pas ce char comme étant celui d'un chef gaulois, mais bien celui d'un gallo-romain.

En attendant, bonne santé, et agréez mille amitiés de votre tout dévoué confrère.

Ch. Cournault.

IV.

LA RELIGION GALLO-ROMAINE CHEZ J. CÉSAR.

Paris, 23 décembre 1888.

Mon cher collègue,

Je me suis *ramentu* plusieurs fois cette semaine l'intéressante conversation que j'ai eue avec vous dimanche dernier chez notre collègue M. Gaston Paris. Et comme vous m'aviez fait l'honneur de me consulter sur un point concernant l'histoire religieuse, je crains que dans ma réponse je ne me sois pas exprimé avec la précision désirable, de sorte que, par ma faute, vous auriez lieu de prendre pour mon opinion ce qui ne l'est que partiellement. C'est pourquoi je désire la préciser par écrit.

Je ne puis que vous donner raison quand vous dites que J. César a assimilé les dieux gaulois et les dieux romains, bien qu'il n'y eût pas d'identité entre les divinités respectives qu'il affublait du même nom, tout au plus quelques ressemblances accessoires.

J'incline aussi à penser comme vous que César était bien aise, à son point de vue politique, d'établir ces assimilations, sans même nous dire — ce qui eût été si aimable de sa part — les noms indigènes des dieux gaulois qu'il romanisait ainsi d'un trait de plume.

Seulement je tiens à vous faire remarquer qu'il ne faudrait pas lui attribuer sur ce point un plan très prémédité, très personnel et jusqu'à un certain degré machiavélique. Il a sim-

plement suivi une habitude, un cours d'idées universel dans l'antiquité polythéiste. On croit d'emblée à l'identité des dieux de noms divers que l'on apprend à connaître à mesure qu'on se familiarise avec les pays étrangers. Les Romains y ont cru à l'égard des divinités grecques (Minerve = Athena, Mercure = Hermès, Ercolès = Héraclès, Junon = Héra, Vénus = Aphrodite, Diane = Artémis, etc., etc.). Les Grecs y ont cru à l'égard des divinités égyptiennes (voir Hérodote), et il semble d'après celui-ci que les prêtres égyptiens étaient du même sentiment. Les Grecs ont donné des noms de dieux grecs aux divinités phéniciennes, chaldéennes, assyriennes, perses et même indiennes (Mégasthène), et le Phénicien Philon de Byblos leur donne absolument raison ; seulement il prétend que c'est en Phénicie que sont les originaux. Plus tard nous voyons Tacite, sauf quelques exceptions, appliquer la même règle aux divinités germaniques. C'est ce qui devait mener à cette συγκράσις τῶν Θεῶν qui fut si bien à la mode aux derniers temps du paganisme et dont le néo-platonisme fit tout un système.

Donc César, en identifiant les dieux gaulois et les dieux romains, ne se distingue en rien de l'ensemble des écrivains de l'antiquité classique, tous dominés par le même préjugé. Il n'eût été ni politique ni conquérant qu'il eût fait absolument de même. C'est la nuance, mon cher collègue, que je crains de n'avoir pas fait assez ressortir dans notre conversation.

L'étude que je fais en ce moment de la religion phénicienne me montre précisément sur quels fondements légers les Grecs et à leur suite les Latins procédaient aux identifications divines. Melkart (Melek-Kirjath, roi de la cité), le dieu-patron de Tyr et de Carthage, est appelé par les Grecs tantôt Apollon ou Hélios, parce que c'est un dieu-soleil, tantôt Zeus, parce que c'est le premier des dieux, tantôt Kronos, parce qu'il dévore les petits enfants. Cela dépend de l'écrivain, ou de ceux dont il rapporte les dires. Et du reste ils attachaient à tout cela cette insouciance du fond qui nous étonne toujours, nous élevés à l'école de dogmatismes très arrêtés et montrant toujours leurs pointes offensives.

Bien à vous. A. Réville.

V.

LE DIEU IRLANDAIS LUG ET LE THÈME GAULOIS *LUGU-*.

Dans l'ouvrage intitulé *Le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique,* 1884, on lit, p. 178, que le dieu irlandais Lug est identique : 1° au dieu gaulois qui, suivant César, avait inventé tous les arts : *omnium inventorem artium ;* 2° aux *Lugoves* mentionnés par deux inscriptions, l'un de Suisse, l'autre d'Espagne et que son nom a fourni le premier terme du nom des villes et localités secondaires appelées *Lugudunum* en Gaule, La vraisemblance de ces hypothèses a été contestée dans la *Revue Celtique,* t. VI, p. 487-490. Elle n'est pas admise par M. Allmer, *Revue épigraphique,* t. II, p. 144. Elle est acceptée, sauf peut-être quelques réserves portant sur des détails accessoires, par notre savant collaborateur M. John Rhys, *The Hibbert lectures,* 1886, *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by Celtic Heathendom*, Londres, 1888, p. 424-430, et en dernier lieu par M. Alfred Nutt, *Studies on the legend of the holy Grail, with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin.* Londres, 1888, p. 184. On est revenu sur ce sujet dans la *Revue Celtique,* t. VIII, p. 169-172, et t. IX, p. 267-268, en discutant l'étymologie du nom de Lyon et en signalant le nom de femme *Lugu-selva.*

Au sujet du nom primitif de Lyon, *Lugu-dunum,* on peut faire observer que ce nom a été plus répandu en Gaule qu'on ne le croit généralement. Il a été porté non seulement par les villes de Leyde, Laon et Saint-Bertrand-de-Comminges, mais par des localités d'importance secondaire ; telle est la *villa Lucdono* ou *Lugduno* dans le Maine mentionnée dans plusieurs diplômes carlovingiens, en 802 (Dom Bouquet, t. V, p. 768 e); en 832 (Dom Bouquet, VI, 585 e); en 838 (Dom Bouquet, VI, 617 d). Tel est le *mons Lugdunus* encore mentionné sous cette forme au XIVe siècle dans un document des archives de la Chaise-Dieu (Chassaing, *Spicilegium Brivatense,* p. 423),

c'est aujourd'hui Mont-Lahuc, commune de Bellegarde, Drôme. M. Longnon nous fait espérer quelques autres indications analogues.

Le fondement principal de la doctrine exposée ci-dessus est un passage du récit épique irlandais connu sous le nom de *Cath Maige Tuired na Fomora*. Ce récit conservé, et malheureusement d'une façon incomplète, par un seul manuscrit, British Museum Harleian 5280, fol. 52-59, est resté jusqu'à présent inédit. Jusqu'ici le passage qui nous intéresse n'avait été cité que d'après une traduction donnée par O'Curry, *On the manners and customs of the ancient Irish*, t. III, p. 42-43. La *Revue Celtique* doit à l'obligeance savante de M. Whitley Stokes, la copie que voici. On remarquera que Lug porte trois fois dans ce document le surnom de *Samhildánach*. M. Whitley Stokes propose de considérer comme un *m* primitif la seconde consonne de ce mot composé qu'il traduit par *συμπολύτεχνος*. O'Curry avait cru devoir reconnaître dans cet *mh* un *b* primitif, et suivant lui *samh* était identique à l'irlandais *sab*, génitif *sabad* « prince ».

TEXTE IRLANDAIS

(HARLEIAN 5280, fo. 65 r°).

Bui Nuadhæ doridesi *tar* eisbu*ith* a rige for Thuaith Deu. Bui morfleg[1] ocu-side di Tuaith Dei a Temraig an inbaidsin. Boi dn*o* oruli[2] oglæch og saighid de Temr*aig*, Samhildánach[3] aainm-side. Bótar dors*aidi* for Temr*aig* an inbuid sin, Gamal mac Figail 7 Camald mac Riaghaild a n-anmonn-sidei. A mboi side and atei andirim n-anetarcn*aid*h 'nadocum oglæch coem cruth*ach co* n-imscigg riog a n-airenuch na buidne sin. Atb*er*tatar risin dors*aid* ara n-indised a Temruich a tia*cht*ai. Atb*er*t in dorsaid :

« Cia fil and » ?

« Fil sunn Luch Lonnandsclech mac Ciein m*eic* Dienc*echt* 7

1. *leg.* fled.
2. *i. e.* araile.
3. *sam-* = Skr. *sam-*, Gr. ἀ (ἄ-λογος), *-il* = πολυ-, *-dánach.*

Ethne ingen Baloir dalta siden Taillne i*ngin*e Magmoir ri Es*páin*e 7 Echlach Gairu*h* m*a*c Duach ».

Rofiarf*aig* ion dors*aid* do t-Samhilldanuch :

« Cia dan frisangeie [1] ? » al sei, « ar ni teid nech cin dan i Temruid [2] ».

« Dene mo athcomarc, » ol se : « am sær ».

Friscort an dors*aid* : « Nit-regaim i leas. Ata sær lenn cenu .i. Luchtai mac Luachadhæ » [*leg*. Luachad hé ?]

Atpert-sum : « Atum-athc*o*mairc, a dorrsoid, am gobhæ ».

Frisgart ion dorsaid dou : « Ata gobæ liond cenai .i. Colum Cuaollémech teora nuagres ».

Atp*er*t-som : « Atom-atchomairc, am t*r*énfer ».

F*r*iscart in dorsaid : « Nid-regoim a les : ata t*r*énfer lend cenu .i. Oghmæ m*ac* Ethlend ».

Atb*er*tsum diridesi : « Atom-athcom*airc*, » ar se, « am crutiri ».

« Nit-regaim [fo. 65v] a les : ata crutiri lenn cenai .i. Au*h*can mac Bicelmois ara n-utgatar fir tri ndea i sidoib ».

Atp*er*t-sum : « Atom-athcom*airc* : am níadh ».

F*r*isc*a*rt an dorrsoidh : nit-regam e les : ata niad lion ch*e*nu .i. Bresal Echarlam m*a*c Ech*ach* Bæthlaim ».

Atbert-sum iarum : « Adum-athcom*airc*, a dorsaid, am file 7 am senchaid ».

« Nid regam i les : ata file 7 sench*aid* cenai lenn .i. E*n* mac Ethom*ain* ».

Atb*er*t sum : « Atom-athcom*airc* », ol se, « im corrguinech ».

« Nit recom e les. Ataut corrguinidh lionn ch*e*no : at imdou ar ndruith 7 ar lucht cum*ach*tai ».

Atb*er*tsom : « Atom-athcom*airc* : am liaich ».

« Nit-regam a l*es* : ata Diencecht do liaigh lenn ».

« Atom-athcomairc », ol *sé*, « am deogbore ».

« Nit-regom a l*es* : ata deogb*ai*re linn cenau .i. Delt 7 Drucht 7 Daithe. Taei 7 Talom 7 Trog. Glei 7 Glan 7 Glési ».

1. *leg*. frisan-gní.
2. *leg*. Temraig.

Atb*ert* : « Ato*m-athcomairc* : am cert maith ».

« Nit-regom e les : ata cert lind cenu .i. Credne *cer*d ».

Atb*er*t som aither*rach* : « Abair f*r*isind rig », ol se, « an fil les oein*fer* codogabai ina dan*usæ* ule, 7 ma ata les, ni toc*him*-sa i Temr*aig*.

Luid in dor*said* isin rigtech iar sudiu, *co n*eicid dond riogh ulei : « Tanaic ocl*aec*h iondoras lis », al se, « Samilldánach a ainm, 7 na huili dano aru-fognot det muntir-si atat les ule a oenor, *con*edh fer cecha danai ule ei »……

Rohinnis*ed* iarsin thrá do Nua[d]aitt an ní sin. « Tuleic isin les », ar Nuadha, « ar ni tan*aic* ríam f*er* a sham*ail* sin isin dun-sa ».

Dolleic iar*um* an dorrsaidh seca, 7 luid isin dun, 7 siasur[9] a suide suad, ar bo sui cach dála [*leg*. dána ?] é.

TRADUCTION

Nuadu, après sa déposition, redevint roi de la Tuathdê. Il fit faire pour la Tuathdê un grand festin à Tara dans ce temps-là. Or, il arriva qu'un autre jeune guerrier vint à Tara, Samhildânach était son surnom. Il y avait des portiers à Tara en ce temps-là ; Gamal, fils de Figal, et Camall, fils de Riagall, étaient leurs noms. L'un d'eux était à la porte quand il vit une troupe de gens inconnus venir à lui. Un jeune et beau guerrier au vêtement de roi était en tête de cette troupe. Ces gens dirent au portier qu'il annonçât à Tara leur visite. Le portier dit : « Qui est là ? »

Ils répondirent : « C'est Lug Lonnandsclech ; son père est Cian, fils de Diancecht ; sa mère est Ethne, fille de Balor ; il a été élevé par Tailltiu, fille de Magmor, roi d'Espagne, et d'Eochaid Garbh, fils de Dua. »

Le portier demanda à Samhildânach :

« Quel métier exerces-tu ? », dit-il, « car il ne vient à Tara personne sans métier. »

« Interroge-moi », dit [Samhildânach], « je suis charpentier. »

1. *leg. siasair.*

Le portier répondit : « Nous n'avons pas besoin de toi, il y a un charpentier chez nous déjà. C'est Luchtae, fils de Luacha. »

[Samhildânach] dit : « Tu m'interroges[1], ô portier, je suis forgeron. »

Le portier lui répondit : « Il y a un forgeron chez nous déjà ; c'est Colum Cuaollémech des trois nouvelles œuvres. »

[Samhildânach] dit : « Tu m'interroges, je suis un homme fort et brave. »

Le portier répondit : « Nous n'avons pas besoin de toi : il y a un homme fort et brave chez nous déjà ; c'est Ogma, fils d'Ethne. »

[Samhildânach] reprit la parole : « Tu m'interroges », dit-il, « je suis harpiste. »

« Nous n'avons pas besoin de toi », répliqua le portier, « il y a comme harpiste chez nous déjà Abhcan, fils de Bicelmas, pour récréer les hommes des trois dieux[2] dans les demeures féeriques. »

[Samhildânach] dit : « Tu m'interroges, je suis un guerrier habile. »

Le portier répondit : « Nous n'avons pas besoin de toi ; il y a déjà chez nous un guerrier habile : c'est Bresal Echarlam, fils d'Eochaid Baethlâm. »

[Samhildânach] dit alors : « Tu m'interroges, ô portier, je suis poète et je suis savant en histoire. »

« Nous n'avons pas besoin de toi », répliqua le portier, « il y a déjà chez nous un poète savant en histoire : c'est En, fils d'Ethoman. »

[Samhildânach] dit : « Tu m'interroges, je suis sorcier. »

« Nous n'avons pas besoin de toi. Il y a des sorciers chez nous déjà. Nombreux sont nos druides et nos puissants magiciens. »

[Samhildânach] dit : « Tu m'interroges, je suis médecin. »

« Nous n'avons pas besoin de toi : c'est Diencecht qui est médecin chez nous. »

1. *At-um-athcumairc,* littéralement « sont à moi questions ».

2. Ces trois dieux paraissent être les trois rois qui régnèrent conjointement sur les Tuatha Dè Danann, savoir Mac Cuill, Mac Ceacht, et Mac Greine. *Annales des Quatre Maîtres,* sous l'an du monde 3471.

« Tu m'interroges », dit [Samhildânach], « je suis échanson. »

« Nous n'avons pas besoin de toi : il y a des échansons chez nous déjà. Ce sont Delt, Drucht et Daithe ; Taei, Talom et Trog ; Glei, Glan et Glesi. »

[Samhildânach] dit : « Tu m'interroges, je suis bon forgeron. »

« Nous n'avons pas besoin de toi, il y a un forgeron chez nous déjà, c'est Credne, le forgeron. »

[Samhildânach] reprit la parole : « Demande au roi », dit-il, « s'il y a chez lui un homme qui à soi seul réunisse tous ces métiers-là, et s'il a chez lui un tel homme, je ne vais pas à Tara. »

Alors le portier entra dans le palais ; adressant la parole[1] à la royale [assemblée] tout entière : « Il est venu », dit-il, « un jeune guerrier à la porte de la forteresse : Samhildânach est son nom, et tous les métiers qui se pratiquent chez tes gens sont réunis chez lui seul, en sorte qu'il est l'homme de tous les métiers. »

On rapporta cela à Nuadu. » Fais-le entrer dans la forteresse », dit Nuadu, « car jusqu'à présent il n'est venu homme pareil dans ce château-ci. »

Alors le portier fit entrer [Samhildânach]. Celui-ci vint dans le château et s'assit sur le siège de docteur, car il était docteur en tout métier (*ou* en toute partie).

---

1. Sur *eicid*, voyez Atkinson, *Todd Lectures*, II, p. 676, col. 2, au mot *ecid*.

BIBLIOGRAPHIE.

Royal Irish Academy. Todd Lecture Series. Volume I, part. I. **Mesca Ulad** or The Intoxication of the Ultonians, with Translation and Introductory Notes, by William M. Hennessy, Esq. M. R. I. A., Todd professor (delivered April 24, May 22, and June 12, 1882). Dublin, 1889, in-8, xvi-58 p.

Le *Mesca Ulad* est un des morceaux qui composent le cycle de Conchobar et de Cûchulainn. Il était inédit.

W.-M. Hennessy lui a consacré en 1882 ses trois premières leçons comme professeur de la fondation Todd, à Dublin. L'Académie d'Irlande a entrepris de publier les leçons faites en exécution de cette fondation. Mais l'impression n'a pas eu lieu dans l'ordre chronologique où les leçons avaient été données. On a commencé par mettre sous presse une partie du cours fait par le savant qui a succédé à Hennessy comme professeur de la fondation Todd. De là le volume II des *Todd Lectures* qui contient les Passions et Homélies du *Leabhar Breacc,* texte, traduction et glossaire par M. Robert Atkinson. Ce gros et instructif volume date de l'année 1887, et il en a été rendu compte dans la *Revue Celtique,* t. IX, p. 127.

Après avoir fait paraître le tome II, l'Académie d'Irlande commence la publication du tome I, dont le *Mesca Ulad* formera la première livraison. Le texte dont il s'agit est d'un grand intérêt : il appartient au plus ancien cycle épique de l'Irlande et il a été conservé par les deux manuscrits épiques irlandais les plus anciens que nous ayons. Cependant il est du nombre des morceaux qui ont été composés et ajoutés au cycle à une date relativement récente. Il n'est pas mentionné dans

le catalogue le plus ancien de la littérature épique de l'Irlande et il débute par une donnée inconciliable avec la tradition épique primitive, c'est que le roi Conchobar n'aurait eu primitivement qu'un tiers du royaume d'Ulster et que les autres tiers auraient été possédés l'un par Cûchulainn, l'autre par Fintan.

Le sujet est une expédition que les guerriers d'Ulster auraient entreprise sous l'empire de l'ivresse. M. Robert Atkinson a donné l'analyse de ce morceau dans les *Contents* du Livre de Leinster, p. 59-61.

Le travail de W.-M. Hennessy est digne du savant si distingué dont nous regrettons la perte. Mais nous croyons être plus utile ici en faisant quelques critiques qu'en accumulant de stériles éloges. Dans sa préface, W.-M. Hennessy a inséré une étude intéressante mais incomplète sur les mots *sid* et *brug*. Au sujet de *sid* (p. VI-VII), il cite les doctrines d'O'Donovan et d'O'Beirne Crowe, et il paraît ignorer sur l'origine de ce mot l'opinion de M. Thurneysen (*Journal de Kuhn*, t. XXVIII, p. 153-154). Sa notice sur le mot *brug, broga,* pourrait aussi être plus complète. Il dit par exemple que dans les lois des Brehons, *brug* est expliqué par *ferann* « land ». Il s'est borné à consulter sur ce point le supplément par O'Donovan du glossaire d'O'Reilly. Or, les renvois d'O'Donovan ne sont ni tout à fait exacts ni suffisants. D'abord ils contiennent une légère inexactitude : O'Donovan explique *brug* par *fearann* « terre », et cite à ce sujet les mots *brugh righ* glosés par *fearann in righ* dans sa copie des lois des Brehons, pages 377 et 2101. Au lieu de p. 377, lisez p. 378 (il s'agit du ms. H. 3. 17 du Collège de la Trinité de Dublin, col. 287 ; ce ms. contient, col. 255-304, un traité des septaines qui se trouve aussi à Oxford, Rawlinson 487, fol. 53-64 ; le passage correspondant se rencontre au fol. 60, p. 1 de ce second ms., et à la p. 2101 de la copie d'O'Donovan). D'ailleurs les renvois d'O'Donovan ne sont pas suffisants pour nous renseigner complètement sur le sens du mot *brug*.

Si, au lieu de se reporter à O'Donovan, Hennessy avait consulté les *Ancient laws of Ireland,* il y aurait trouvé non seulement la glose de *brug* par *ferann* (t. IV, p. 124, l. 16, 17), mais

aussi le passage (t. I, p. 132, l. 11-15 ; cf. p. 138, l. 33-35) où *brug* signifie « pâturage éloigné » par opposition à *faithce* « pâturage situé près de la maison ». Enfin Hennessy paraît, bien à tort, considérer comme non avenus les articles consacrés aux mots *borg, brog* et *mruig* par M. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 401, col. 1 ; 404, col. 2, et 697, col. 1 [1].

La traduction d'Hennessy, malgré tout son mérite, pourrait aussi donner lieu à quelques critiques. Je prends comme exemple le début du fragment emprunté au *Lebor na h-Uidre*, p. 19 du manuscrit, p. 46 de l'édition. Hennessy commence par un contre-sens. Les mots *dian-da-tairle mo lorgsa mairfid-us* veulent dire : « si mon gourdin l'atteint, il le tuera ». Sur le sens de *da*[*n*] infixe, voyez *Grammatica celtica*, 2e éd., p. 330 ; c'est un pronom infixe de la troisième personne du singulier. Quant à *us*, c'est un pronom suffixe de la troisième personne du pluriel aussi employé au singulier : voyez la grammaire de Windisch, p. 48, § 205, et les *Irische Texte*, t. I, p. 512-513. Hennessy a donc eu tort de traduire comme si ces deux pronoms étaient de la seconde personne : « Si mon gourdin t'atteint il te tuera » (p. 47, l. 3, 4) : *If my club reaches thee, it will kill thee.*

Dans beaucoup d'autres cas, la traduction pourrait être plus littérale. Ainsi, à la même page, l. 12-13 « l'homme que les Ulates honorent, » *honour*, ne rend guère exactement *fer do-n-gegat Ulaid*, p. 46, l. 12 « l'homme que choisiront les Ulates ». *Do-n-gegat* est la troisième personne du pluriel du futur réduplicatif du verbe *togu* « je choisis », c'est précisément un des exemples de ce futur dans la *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 453 (cf. Whitley Stokes, *The old Irish glosses at Würzburg and Carlsruhe*, p. 179, et p. 331, glose 8 ; Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 184, 3 ; Güterbock et Thurneysen, *Indices*, p. 75).

Fris-n-érachtatar iarom i-sin les, p. 46, l. 17, signifie non pas « ils s'avancèrent », *advanced*, p. 47, l. 18, mais « ils montèrent », littéralement « s'élevèrent dans le fort ». Le

1. Cf. Zimmer, *Keltische Studien*, I, p. 117, 118 : et *Keltische Beiträge*, I, dans *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. XXXII, p. 279.

verbe qui commence cette petite phrase a été fort bien expliqué par M. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 578.

Do-n-fangid (p. 46, ligne dernière, p. 48. l. 1), *do-n-angid* (p. 48, l. 2), veut dire « qui protège » (*Grammatica celtica* [2], p. 431) et non « qui a protégé », *protected,* p. 49, l. 1, 3.

Erbaid (p. 50, l. 6) doit se traduire par « chargez de » et non par « envoyez », *send* (p. 51, l. 9).

Le sens littéral de *co tarla a di bond bána fair* (p. 50, l. 23-24) est « en sorte que ses deux bases devinrent exangues ». « Il s'évanouit », *fainted*, p. 51, l. 23, ne me semble pas une traduction suffisante.

Cette trop courte brochure se termine par quelques notes, la plupart intéressantes et exactes ; mais dans une des dernières (p. 57), Hennessy, trompé par O'Donovan, *Supplément* à O'Reilly, confond *mac gor* « le fils qui prend soin de son père infirme » (*Ancient laws,* t. III, p. 56, l. 20, 22) avec *gormac,* qui veut dire « fils de la sœur » suivant *Ancient laws,* t. I, p. 206, l. 16 ; t. IV, p. 290, l. 7-8, cf. p. 42, l. 1-8.

De ces critiques on aurait tort de conclure que je n'aie pas la plus haute estime pour le travail de Hennessy. Seulement la traduction d'un texte irlandais présente plus de difficulté que le vulgaire ne le croit. Hennessy connaissait le vocabulaire irlandais mieux que ne le savent la plupart des érudits qui étudient le vieil irlandais sur le continent, mais, comme un grand nombre de ses compatriotes, il n'avait pas fait d'études grammaticales suffisantes, il négligeait quelquefois l'analyse grammaticale, ne sentait pas toujours assez l'utilité d'un mot à mot rigoureux ; enfin il ne comprenait pas bien en quoi un mot à mot et une traduction doivent se ressembler, doivent en même temps différer l'un de l'autre. Il n'y a pas de savant dont l'érudition n'ait ses lacunes, et malgré ses côtés faibles, Hennessy était un homme d'un grand talent, un celtiste de premier ordre. J'ai été pendant quelques semaines l'élève d'Hennessy, que n'ai-je mieux profité des leçons de ce maître si instruit, si modeste, si bienveillant, que vient de nous enlever une mort prématurée !

H. d'A. de J.

The tripartite life of Patrick with other documents relating to that saint edited with translations and indexes by Whitley STOKES, D. C. L., LL. D., etc., published by the authority of the lords commissionners of her Majesty's Treasury, under the direction of the Master of Rolls. Londres, 1887, 2 vol. in-8, CXCIX-676 pages.

C'est avec une grande confusion que je transcris la date de ces deux volumes : ils contiennent l'ouvrage le plus considérable dont les études celtiques aient été l'objet depuis bien des années, et voilà deux ans que j'ai cet ouvrage sous les yeux, sur ma table. Combien de fois ne l'ai-je pas déjà ouvert, feuilleté, lu, annoté ! voici seulement que j'en commence le compte rendu. Mon excuse, au milieu de mes remords, est la difficulté d'apprécier comme il le mérite et en pleine connaissance de cause un travail aussi développé que savant, et où sont traitées avec tant de compétence une si grande quantité de questions différentes, les unes grammaticales, les autres historiques.

On peut y distinguer trois parties : 1° une introduction ; 2° le texte irlandais inédit de la *Vie tripartite* publié avec une traduction anglaise en regard[1] ; 3° un recueil de documents divers concernant saint Patrice, v^e^-XIVe siècle, et qui peuvent être considérés comme un supplément de la *Vie tripartite*. De copieux index facilitent les recherches dans ce vaste recueil.

L'introduction est divisée en cinq sections : 1° description des manuscrits ; 2° date probable de la *Vie tripartite ;* 3° étude sur les documents publiés comme supplément à la Vie tripartite ; 4° recherche sur ce qu'il peut y avoir de vraiment historique dans la légende de saint Patrice ; 5° tableau de la civilisation irlandaise primitive.

Des manuscrits décrits, le plus important est celui de la bibliothèque bodléienne d'Oxford qui est coté Rawlinson B. 512. Il a fourni au savant anglais la plus grande partie du texte de la *Vie tripartite*. M. Whitley Stokes a consacré à ce

1. On ne connaissait jusqu'ici la *Vie tripartite* que par deux traductions : celle de Colgan (*Trias thaumaturga,* Louvain, 1647, in-fol., p. 117-208), en latin, et celle d'Hennessy, en anglais (celle-ci publiée par Mary Frances Cusack, 1871).

manuscrit trente pages (XIV-XLV) qui annulent l'analyse donnée par Macray en 1862 : *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecae Bodleianae partis quintae fasciculus primus,* p. 728-732 : or ce ms. ne contient pas seulement la *Vie tripartite;* on y trouve un grand nombre d'autres morceaux curieux, il est plein d'intérêt pour l'histoire de la littérature irlandaise tant religieuse que profane.

Pour fixer la date de la *Vie tripartite,* M. Whitley Stokes s'appuie sur deux sortes d'arguments : les uns sont historiques, les autres grammaticaux. Les arguments historiques sont les plus concluants. Colgan avait prétendu que la *Vie tripartite* datait du VIe siècle. C'est impossible, car plusieurs personnages du IXe siècle sont mentionnés dans la *Vie tripartite.* Le plus récent de ces personnages est Cenngêcân, roi et évêque de Cashel, mort vers l'année 900 ; on lit dans la *Vie tripartite,* p. 196, qu'après le baptême d'Oengus, roi de Cashel, vingt-sept rois de la même race régnèrent à Cashel sous la suprématie de la crosse épiscopale d'Armagh jusqu'au temps de Cenngêcân ; ce Cenngêcàn est identique au personnage du même nom qui fut remplacé sur le trône de Cashel par Cormac Mac Cuilennan en 900, suivant les *Annales d'Ulster* (édition Hennessy, p. 416) ; en 896, suivant les *Annales des Quatre Maîtres* (édition d'O'Donovan, p. 554) Tel est le personnage le moins ancien dont il soit fait mention dans la *Vie tripartite.* Car on doit, je pense, considérer comme étranger à cette vie le chapitre additionnel publié, p. 264 et 266, d'après le manuscrit du Musée Britannique Egerton 93, f° 18, où apparaît Joseph, archevêque d'Armagh, au milieu du Xe siècle. Il est donc certain que la *Vie tripartite* a été écrite au plus tôt vers l'an 900 et il n'y a pas de preuve historique qu'elle soit postérieure à cette date. Le savant éditeur prétend démontrer par des faits grammaticaux que la rédaction date du XIe siècle. Nous ne sommes pas tout à fait convaincus.

Les manuscrits sont du XIVe ou du XVe siècle ; rien ne prouve que les formes caractéristiques du moyen irlandais n'aient pas été introduites par les copistes et se soient trouvées déjà dans la rédaction originale. Dans les mss., à côté d'exemples du nom.-acc. sing. neutre *tech* « maison » précédé de l'article *a*[*n*]

qui est vieil-irlandais, on rencontre des exemples du même mot au même cas précédé de l'article *in* caractéristique de l'irlandais moyen (p. LXV). Il n'est pas démontré que dans la rédaction originale l'auteur n'eût partout écrit l'article neutre devant ce mot au nom.-acc. sing.; c'est même le plus vraisemblable. Quand le copiste a écrit *a*[*n*] il a reproduit le texte original; lorsqu'il a écrit *in*, ses habitudes personnelles ont exercé sur sa plume plus d'influence que le vieux document qu'il voulait transcrire.

On trouve en vieil irlandais la troisième personne du singulier du prétérit en *t* : *for-ro-chongart* « il ordonna », de *for-congur* « j'ordonne » (*Grammatica celtica*, deuxième édition, p. 412). Dans quatre exemples offerts par la *Vie tripartite*, la particule *ro* est notée *or* : *for-or-conggart* ou *for-or-congart* (p. LXXI), ce qui semble indiquer le transport de l'accent sur l'initiale contrairement à la loi archaïque qui veut l'accent sur *ro*. Mais rien ne prouve que le rédacteur primitif n'eût pas écrit *for-ro-chongart* comme le glossateur du Saint-Paul de Würzburg, f° 20 c (Whitley Stokes, *The old Irish glosses*, p. 119, glosse 9). Ici encore le copiste aurait inconsciemment rajeuni la leçon archaïque du texte original.

M. Whitley Stokes a consacré six très intéressantes études : 1° aux verbes composés qui sont accentués tantôt sur le premier terme, tantôt sur le second suivant la règle (p. LXXII-LXXXII); 2° à la distinction des formes conjointes et des formes absolues (p. LXXXII-LXXXIII); 3° au parfait redoublé (p. LXXXIII-LXXXVI); 4° au prétérit en *-t* (p. LXXXVI-LXXXVII); 5° au futur redoublé (p. LXXXVII-LXXXVIII); 6° au futur sigmatique (p. LXXXVIII). C'est un utile complément des travaux analogues que nous devons aux auteurs de la *Grammatica celtica*, à MM. Windisch, Thurneysen et Zimmer.

Mais M. W. St. ne s'est pas contenté de relever les exemples de ces vieilles formes. Il note avec soin (p. LXXXIX) les cas où dans la *Vie tripartite* des formes d'irlandais moyen ont été substituées à ces formes archaïques; ainsi, p. 184, l. 20, *ro-sn-edhbair* « il les offrit » tient lieu d'un plus ancien *ro-sn-edbart*; mais, on nous permettra d'insister, nous ignorons si dans le ms. original on ne lisait pas *ro-sn-edbart* et si le scribe du XIVe

ou du xve siècle auquel nous devons le ms. Rawlinson B. 512, f° 22, n'a pas substitué à cette vieille leçon, qui conservait le prétérit en *t*, le prétérit sigmatique *ro-sn-edbair* dont la dernière syllabe est conforme à l'usage de son temps.

L'étude sur les documents publiés en supplément à la *Vie tripartite* contient entre autres choses intéressantes une description du livre d'Armagh, IXe s. (p. XC-XCIX), et le travail le plus complet qui ait été fait jusqu'ici sur le Livre des hymnes des Franciscains de Dublin, fin du XIe s. (p. CII-CIX).

La section consacrée à saint Patrice considéré comme personnage historique et dégagé de la légende sera lue avec beaucoup d'intérêt et de profit. Mais ce qui peut-être attirera le plus l'attention, c'est l'étude sur la civilisation antique de l'Irlande qui occupe les pages CXLIV-CXCVII de l'introduction. Ce qui pourrait être critiqué dans ce travail où la variété des renseignements est égale à la précision et à l'exactitude des citations, c'est une certaine absence de rigueur chronologique. La plus grande partie des textes dont se sert l'auteur sont empruntés à la *Vie tripartite,* c'est-à-dire datent, suivant lui, du XIe siècle. Or, M. W. St. ne s'est pas fait faute de citer des textes plus anciens, par exemple le manuscrit de Milan qui paraît être du VIIIe siècle; le manuscrit de Würzbourg qui peut nous offrir la copie d'un texte du même siècle; Tirechan qui écrivait au milieu du VIIe siècle; la collection canonique irlandaise qui paraît avoir été compilée au commencement du même siècle, même la Confession de saint Patrice qui remonte au Ve siècle. Il pourra sembler singulier de voir figurer dans le même tableau (p. CLXXXVII) un traité des huit couleurs des ornements ecclésiastiques emprunté au *Leabhar Breacc,* manuscrit du XIVe siècle. On peut faire la même observation sur les litanies de la Vierge publiées (p. CLXV-CLXVIII) d'après le même manuscrit. M. Whitley Stokes croit que ces litanies sont du XIIe siècle. Il me paraît difficile d'admettre que les usages primitifs de l'Eglise d'Irlande se soient maintenus sans changement jusqu'à cette date. J'aurais mieux aimé citer cette vieille leçon d'un article de l'oraison dominicale : *Ne patiaris nos induci in temptationem* conservée par le livre d'Armagh au IXe siècle (p. XCIV) dans un passage qu'on peut

voir reproduit dans les fac-simile de Gilbert. Peut-être trouve-t-on un écho de cette vieille leçon au XIVe siècle dans la traduction irlandaise : *ni-r-lecea sind in amus n-dofulachtai :* « ne nous laisse pas dans une tentation insupportable » (cf. *Revue Celtique,* t. IX, p. 131).

Pour en revenir à la savante étude de M. Whitley Stokes sur la civilisation irlandaise, elle nous fait connaître la civilisation irlandaise telle qu'elle est dépeinte par la *Vie tripartite,* compilation du Xe siècle, contemporaine par conséquent de la domination normande en Irlande, et quelques digressions qui nous font soit remonter plus haut, soit descendre plus bas.

Grâce aux nombreux documents que l'érudit éditeur a joints à la *Vie tripartite,* grâce à la supériorité qu'offre le texte original de cette vie sur la traduction latine de Colgan, la publication de M. Whitley Stokes a une bien autre valeur que le recueil analogue jadis colligé par le franciscain irlandais. Cependant le sujet n'est pas épuisé : il serait bien à désirer que quelque savant entreprît une édition critique des vies auquel Colgan a donné les n°s 2, 3, 4, 5 et que M. Whitley Stokes n'a pas reproduites. En publiant les vies de saint Patrice du ms. d'Armagh, déjà connues d'Ussher, déjà citées par ce savant célèbre il y a deux cent cinquante ans et cependant restées inédites jusqu'en 1882, le père Hogan a donné à la critique une base nouvelle. M. Whitley Stokes a su montrer l'importance des vies du ms. d'Armagh comme source de la *Vie tripartite,* on peut établir d'une manière analogue qu'elles sont la source de l'hymne dite de Fiacc. Espérons que quelque jour, soit M. Whitley Stokes, soit le père Hogan, soit quelque autre, entreprendra un classement scientifique des autres vies de saint Patrice antérieures à Jocelin. Les nombreux documents réunis par M. Whitley Stokes dans la publication dont nous rendons compte seront la base de cette publication à venir que nous appelons de tous nos vœux.

H. d'A. de J.

Histoire de Bretagne, critique des sources, par A. de la Borderie, correspondant de l'Institut. Les trois vies anciennes de saint Tudual. Paris, Champion, 1887, in-8, 134 p.

M. de la B. me semble avoir bien ordonné ses textes ; la deuxième vie suppose la première, la troisième, la deuxième.

Celle-ci, cependant, la deuxième, ne me semble pas beaucoup plus ancienne que la troisième ; c'est à peine si je la ferais remonter jusqu'au xie siècle. Ce qui me donne cette impression, ce sont surtout les détails romains. Rome, désignée par le nom de *civitas imperialis,* cela sent l'époque postérieure au milieu du xe siècle, le temps des Othons et des empereurs suivants. — Le Monte Mario désigné par le nom de *Mons Gaudii* ne se rencontre pas avant le début du xie s. — Enfin l'idée de faire d'un évêque breton un pape du nom de Léon me paraît avoir été suggérée par le *Romanus catalogus,* que cite en effet le biographe. Le seul pape Léon qui puisse être rattaché à cette fable est Léon V (905) que les catalogues pontificaux appellent *presbyter forensis* ou simplement *forensis (Iste forensis fuit*). Ce terme signifie un prêtre non cardinal, mais il a pu être interprété dans le sens plus large d'étranger, d'*advena, alienigena.* — Il est difficile de dire par quelle voie le catalogue pontifical romain est parvenu en France et en Bretagne ; Flodoard, au milieu du xe siècle, n'en a nulle connaissance ; mais on le trouve employé dans la chronique d'Hermann Contract († 1054) ; les pèlerinages et autres voyages à Rome ont dû contribuer à la propagation des pièces de ce genre.

M. de la B. fait de grands efforts pour démontrer que la *civitas Lexobiensis* n'apparaît dans la deuxième que par interpolation. Je crois qu'il se trompe et que les deux passages où cette localité est mentionnée sont bien de première main.

La vie en irlandais me paraît une pure fiction. Du reste, pour le deuxième biographe, *Scotigena* est l'équivalent de *Transmarinus :* il ne fait pas la distinction du breton et de l'irlandais. C'est par ignorance qu'il a commis le péché de faire naître Tudual en Irlande, péché qui scandalise si fort le troisième biographe.

En ce qui regarde la première vie, je ne vois pas l'ombre

d'une raison en faveur de la date que lui assigne M. de la B.

Il est vrai que le troisième biographe l'attribue à Louenan, disciple du saint. — Oui, mais disciple à quelle génération? On était disciple de S. Tudual du moment que l'on vivait dans son monastère de Tréguier. Rien n'empêche que cette pièce ait été écrite plusieurs siècles après S. Tudual.

Dans cette première vie il y a deux idées : la première, c'est que S. Tudual (c'est-à-dire le monastère de Tréguier) a beaucoup de propriétés dans la Bretagne du nord et que les titres de ces propriétés ont été légalisées *ab antiquo* et en bon lieu ; la deuxième, c'est que le même saint a été réellement *évêque* et de par toutes les autorités légitimes, le S. Esprit (colombe) et le souverain frank.

Cela sent le IXe siècle et, plus spécialement, le temps où l'évêché de Tréguier, récemment fondé, éprouvait le besoin de mettre ses origines sous les protections traditionnelles les plus respectables.

En dehors de cela, le biographe ne sait autre chose que la généalogie du saint; les généalogies sont toujours l'objet d'une attention spéciale dans l'hagiographie bretonne. Sa vie devait être absolument inconnue. M. de la B. (p. 112 et suiv.) fait de vains efforts pour distinguer son saint Tudual de ceux dont il est question dans les légendes de S. Guénolé et de S. Brieuc. Pour moi c'est le même personnage. La vie de S. Guénolé lui prête un miracle qui reparaît dans celle de S. Malo : les charbons ardents portés dans un pli du manteau sans que celui-ci soit brûlé. Cette communication des aventures montre bien que l'histoire était peu fixée. — Quant à S. Tudual, neveu de S. Brieuc, son attestation n'est pas bien forte; mais le fait qu'on ait pu inventer une telle histoire prouve que la légende de Tréguier n'était pas très arrêtée ou du moins très accréditée.

En somme, sauf examen plus détaillé, mon impression est :

1° Qu'on ne sait rien de S. Tudual, sinon qu'au IXe siècle il était considéré comme le fondateur du monastère de Tréguier.

2° Que l'évêché de Tréguier ayant été fondé par Nominoé, on mit son origine et son temporel sous la protection de Tu-

dual, sans s'inquiéter de lui faire une biographie, pour laquelle les éléments faisaient défaut ; en tête du cartulaire on plaça le petit écrit n° 1 qui n'est pas une biographie.

3° Que les clercs ou moines du XIe siècle suppléèrent cette lacune en confectionnant des biographies pour lesquelles la tradition locale leur fournissait peu de chose, en dehors peut-être de l'épithète *Scotigena,* dont le sens pourrait bien être, non pas *irlandais,* en particulier, mais *transmarin*, en général. — Quant à l'existence d'une vie en irlandais, je voudrais d'autres autorités, pour l'admettre, que celle du biographe n° 2.

4° Que les aventures de S. Tudual étaient racontées, en dehors de Tréguier, d'une façon un peu différente, mais tout aussi peu sérieuse, qu'elles le furent par les biographes du XIe siècle.

Appendice. — Ne semble-t-il pas que la généalogie, p. 57, soit dérivée des hagiographes bretons, plus ou moins bien combinés ? — Celui de S. Tudual aura fourni Riwal et Desoch; celui de S. Samson, Iona, Judwal et Juthael; enfin les chroniques mentionnent Riotham et Judicael.

M. de la B. va un peu vite en besogne quand il fixe à l'année 1047, environ, la rédaction de la troisième vie. — Il n'est nullement sûr qu'elle soit contemporaine du dernier évêque mentionné. Celui-ci, Martin, a été *élu* évêque de Tréguier à une date postérieure à 1047 et antérieure à 1082 ; son épiscopat était fini en 1086. Rien ne prouve qu'il fût vivant, ou même mort depuis peu quand le troisième biographe écrivit.

Ce troisième biographe est le seul qui identifie Albinus, compagnon de Tudual, avec l'évêque d'Angers. Il est possible que la tradition se rapporte à une autre personne[1].

***

1. Si les pages ci-dessus ne sont pas signées, c'est qu'elles n'étaient pas destinées à voir le jour. Leur auteur y avait consigné rapidement ses impressions après lecture, se réservant de leur donner plus tard une forme plus littéraire. Un accident, dont il n'est pas responsable, a fait tomber ses notes sous les presses de la *Revue Celtique.*

Cours de littérature celtique, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, et par J. LOTH, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. — Tome III. **Les Mabinogion**, traduits en entier pour la première fois en français, avec un commentaire explicatif et des notes critiques, par J. LOTH. Tome premier. Paris, Thorin, 1889, gr. in-8, 360 p.

Ce premier volume de la traduction française des Mabinogion comprend les récits suivants : Pwyll, prince de Dyvet (p. 27-63); Branwen, fille de Llyr (p. 65-96), Manawyddan, fils de Llyr (p. 97-116); Math, fils de Mathonwy (p. 117-154); le songe de Maxen (p. 155-172); Llud et Llevelys (p. 173-183) : Kulwch et Olwen (p. 185-283) ; le songe de Rhonabwy (285-314). Une introduction aux Mabinogion occupe les pages 1-26. Le volume se termine par des notes critiques (p. 315-356).

La traduction a été faite sur l'édition diplomatique du livre Rouge, donnée par MM. Rhys et Gwenogfryn Evans, en 1887. Les corrections apportées au texte gallois sont signalées dans les notes critiques ; par exemple, à la page 9, ligne 2 de l'édition Rhys-Evans, *ynvud* a été corrigé avec raison par M. Loth en *yn uuud* « humblement, avec empressement » ; à la page 119, l. 27, de l'éd. Rhys-Evans, *ac odif* a été corrigé en *ac odif* ; nous citerons encore pour le même passage une correction importante réclamée par le sens (Rhys-Evans, p. 119, l. 21), au lieu de *y dywawt Yspaddaden Pennkawr na saethutta vi*, il faut lire *y dywedassant wrth Yspaddaden Pennkawr : na saethutta ni.*

Dans sa traduction, M. L. a recherché avant tout l'exactitude et s'est efforcé de reproduire les défauts comme les qualités de style de l'écrivain gallois. La traduction anglaise de Lady Guest a selon nous le tort de dissimuler soigneusement les uns et de dénaturer les autres. Les répétitions de mots si fréquentes dans les textes gallois, le manque de lien entre les phrases, les obscurités d'expressions ne peuvent point se deviner sous les périodes élégantes et bien construites de Lady Guest. D'autre part, la négligence du conteur gallois est devenue souvent dans la traduction anglaise une simplicité affectée

ou une naïveté voulue. Nous ne voulons point abaisser le mérite de Lady Guest qui a eu à lutter avec les nombreuses difficultés du texte et qui les a généralement surmontées; d'ailleurs, en 1838, il était encore admis qu'une traduction devait être une transformation d'un texte original pour l'adapter aux habitudes d'esprit et de style d'un autre peuple. La traduction de M. L. conserve, autant que possible, la physionomie du texte gallois. Le sens précis des mots rares a été déterminé exactement par le rapprochement de tous les passages où se trouve la même expression, c'est ainsi qu'un certain nombre de contre-sens ou d'inexactitudes que renfermait la traduction anglaise ont pu être corrigés.

Le commentaire contenu dans de nombreuses notes placées au bas des pages est surtout grammatical et historique. Les nombreux surnoms des personnages sont simplement transcrits dans le texte et sont expliqués en note; et les morceaux de la littérature galloise où on retrouve les personnages des *Mabinogion* sont partout signalés. M. L. s'est abstenu de toute comparaison avec d'autres contes populaires. Il n'a fait de rapprochements qu'entre certains passages des Mabinogion et quelques épisodes des romans français de la Table Ronde et de l'épopée irlandaise. Nous ne pouvons le blâmer d'avoir cherché à éclairer les traditions galloises les unes par les autres et de s'être abstenu de comparaisons plus lointaines. Ces comparaisons, en effet, risquent fort d'être contestables quand elles ne reposent pas sur un examen attentif de la tradition locale étudiée en elle-même.

L'introduction comprend une intéressante étude sur les sources et la chronologie des Mabinogion. M. L. les répartit en quatre classes : 1° Les Mabinogion de Pwyll, de Manawyddan, de Branwen et de Math appartiendraient au cycle gallois le plus ancien; 2° Le songe de Rhonabwy et le songe de Maxen Wledic sont des compositions dues à l'imagination de celui qui les a écrites; 3° Kulwch et Olwen est une œuvre de transition où l'on trouve des personnages appartenant à différents cycles, et un mélange de traditions païennes et d'idées chrétiennes. Il semble aussi que l'auteur de ce Mabinogi ait eu l'idée de parodier les romans de chevalerie, et dans

un grand nombre de passages l'ironie est tout à fait transparente; 4° Enfin Owein et Lunet, Gereint et Enid, et Peredur ab Efrawc remontent à la même source que les trois romans correspondants français de Chrestien de Troyes. Quant à la date des Mabinogion, certains détails historiques ou géographiques permettent de dire qu'ils ont été écrits à la fin du XIIe siècle.

Le second volume de la traduction des Mabinogion comprendra un choix de triades qui seront à la fois le résumé et le commentaire naturel des Mabinogion. Quand l'ouvrage sera complet, les celtistes auront ainsi une traduction exacte et un commentaire sûr d'un des plus importants monuments de la littérature galloise du moyen âge, et sur cette traduction et ce commentaire les folkloristes pourront en toute sûreté fonder d'intéressantes comparaisons entre les diverses traditions populaires et la légende celtique.

G. D.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Visite de Siegfried à Zeuss en 1855. — II. Le Rév. Mac-Carthy chargé de continuer l'édition des *Annales d'Ulster*. — III. Le fac-simile du *Lebar buide Lecain*. — IV. Le Rév. Mac-Carthy et la *Vie tripartite*. — V. Le *Spicilegium Vaticanum* de M. W. St. — VI. *Le Morte d'Arthur*, nouvelle édition. — VII. Deux notices nécrologiques sur W. M. Hennessy. — VIII. Critique par M. W. St. du tome II des *Todd Lectures*. — IX. MM. Loth et Ernault, professeurs titulaires ; M. Duvau, maître de conférence. — X. Supplément au glossaire moyen-breton de M. Ernault. — XI. La procédure du jeûne. — XII. Le monument mégalithique de Stonehenge. — XIII. Légendes irlandaises d'après M. Fitzgerald. — XIV. *Chansons et Danses des Bretons*, par M. Quellien. — XV. Nouvelles publications de M. Loth. — XVI. La société pour la conservation de la langue irlandaise. — XVII. M. Thurneysen dans le journal de Kuhn ; M. Thurneysen collaborateur de M. Brugmann pour la partie celtique de la grammaire comparée publiée par ce savant linguiste. — XVIII. La formule *atoibe*. — XIX. M. Serrure, son *Essai de grammaire gauloise* et ses « convictions ».

I.

M. Gaidoz nous prie d'insérer, comme complément à sa notice sur Zeuss (*Rev. Celt.*, t. VI, p. 519 et suiv.), la citation suivante qu'il vient de retrouver dans ses notes. C'est un témoignage de Sigfried :

« I paid a visit to this remarkable man [Zeuss] in the vacation of 1855 when his health was fast sinking. He was a tall, well-made, rather spare man, with black hair and moustache, giving on the whole more the impression of a Slavonian or a Greek than of a German ».

Cité par O'Donovan, dans l'*Ulster Journal of Archaeology*, t. VII, p. 15.

II.

L'Académie royale d'Irlande a chargé le Rév. Mac-Carthy de continuer la publication des *Annales d'Ulster* dont le premier volume a eu pour éditeur le regretté W.-M. Hennessy. L'Académie royale d'Irlande ne pouvait faire un meilleur choix.

III.

Le même corps savant a décidé de reproduire en fac-simile le célèbre manuscrit du Collège de la Trinité connu sous le nom de *Lebar buide Lecain*, XIVe siècle. On pense exécuter une grande partie de ce fac-simile dans le courant de l'été prochain. Après le *Lebar na hUidre* et le Livre de Leinster, le *Lebar buide Lecain* est le manuscrit irlandais le plus intéressant pour l'étude de la vieille littérature épique de l'Irlande ; il est à ce point de vue bien préférable au Livre de Ballymote.

IV.

Le Rev. Mac Carthy va publier dans les *Transactions* de l'Académie royale d'Irlande une étude sur le texte de la *Vie tripartite* de saint Patrice.

V.

La cinquième livraison du t. X, nouvelle série, de la *Revue de Kuhn,* contient, p. 555 et suivantes, 1° le texte des gloses irlandaises inédites découvertes par M. Whitley Stokes dans le ms. du Vatican Regina 215 ; 2° un savant commentaire sur ces gloses.

VI.

La librairie Nutt de Londres vient de faire reproduire en caractères typographiques l'édition donnée par Caxton en 1485 d'un roman de la Table Ronde dont voici le titre :

THE NOBLE AND IOYOUS BOOK ENTYTLED Le Morte Darthur *NOTWYTHSTONDYNG IT TREATETH OF THE BYRTH / LYF / AND ACTES OF THE SAYD KYNGE ARTHUR / OF HIS NOBLE KNYGHTES OF THE ROUNDE TABLE / THEYR MERUAYLLOUS ENQUESTES AND ADUENTURES / THACHYEUYNG OF THE SANGREAL / & IN THENDE THE DOLOROUS DETH & DEPARTYNG OUT OF THYS WORLD OF THEM AL / WHICHE BOOK WAS REDUCED IN TO ENGLYSSHE BY SYR THOMAS MALORY KNYGHT*

Il y a trois prix suivant le papier : 6 l. 6 s. ; 3 l. 13 s. 6 d. ; 21 s.

VII.

M. Standish O'Grady a publié dans le journal l'*Academy* du 26 janvier dernier une notice nécrologique sur W.M. Hennessy. Un éloge funèbre du même érudit a été inséré dans le rapport annuel présenté à l'Académie royale d'Irlande au nom de son conseil le 16 mars dernier. Suivant le rapporteur, l'œuvre la plus admirable du regretté savant serait sa traduction de la vision de Mac-Conglinne ; cette traduction a paru dans le *Fraser's Magazine,* septembre 1873. Le rapporteur insiste avec raison sur l'étendue et la précision de la science de W.-M. Hennessy et sur l'excessive libéralité avec laquelle il prodiguait aux autres les trésors de son érudition. Il termine à peu près ainsi : La mort de cet homme à la physionomie sympathique paraît marquer le terme d'une période importante dans l'histoire des études dont la langue et la littérature irlandaises sont l'objet au sein de l'Académie d'Irlande. Hennessy a été probablement le dernier représentant de la vieille école qui devait exclusivement sa science à une étude attentive et patiem-

ment prolongée des pages à demi-effacées de nos manuscrits. Son nom ne sera pas indigne de prendre place dans l'avenir à côté de ceux d'O'Curry et d'O'Donovan.

VIII.

Dans une séance de la *Philological Society* qui a eu lieu le 1er mars dernier, M. Whitley Stokes a donné lecture d'une étude critique sur le texte, la traduction et le glossaire des passions et homélies publiées d'après le fac-simile du *Leabhar Breacc* par M. Robert Atkinson, cf. *Academy* du 16 mars, p. 190.

IX.

Nos savants collaborateurs, MM. J. Loth et E. Ernault, viennent d'être nommés professeurs de littérature et d'institutions grecques, l'un à la Faculté des Lettres de Rennes, l'autre à celle de Poitiers. M. Duvau, auteur d'une étude sur le *Compert Conculainn*, qu'ont certainement remarquée nos lecteurs, avait été au commencement de la présente année scolaire chargé d'une conférence à la Faculté des Lettres de Dijon. Il vient d'être appelé à celle de Lille où il remplace M. V. Henry, chargé du cours de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Paris.

X.

La dernière livraison des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. VI, p. 416-441, contient le commencement d'un glossaire moyen breton composé par M. E. Ernault, pour servir de supplément à celui que contient son édition du Mystère de sainte Barbe.

XI.

Dans la *Nouvelle Revue historique de droit*, n° de novembre-décembre 1888, t. XII, p. 729-739, on trouve une note intitulée : « La procédure du jeûne en Irlande d'après le *Senchus Mór* ».

XII.

M. Arthur J. Evans a publié dans l'*Archaeological Review* de janvier 1889 un mémoire sur le célèbre monument mégalithique de Stonehenge. L'auteur croit que la construction de ce monument a dû commencer vers l'an 300 avant notre ère et a pu durer soit un demi-siècle, soit un siècle. Cette construction appartiendrait à la période qui a immédiatement précédé l'invasion belge, et l'invasion belge aurait eu lieu vers l'an 200 avant notre ère ; elle a eu pour effet l'introduction en Grande-Bretagne d'un mobilier funéraire qu'on ne trouve pas encore dans les tombes dont le monument de Stonehenge est entouré (*Archaeol. Review*, t. II, p. 324-325).

XIII.

Dans la *Revue des Traditions populaires*, nos de novembre 1888 (p. 602-607) et de février 1889 (p. 80-87), M. Loys Brueyre a donné la traduction

d'un mémoire inédit de M. David Fitzgerald sur quelques récits légendaires irlandais concernant Goban saor, Lug-Lámhfhada (n° de novembre), Cearbhall O'Dalaigh, Gárlach Iollánach, Iollan, les chats (n° de février).

XIV.

M. N. Quellien vient de faire paraître un volume intitulé *Chansons et Danses des Bretons*, Paris, Maisonneuve, in-8, 300 pages. Ce volume est divisé en trois parties : notes de voyage, p. 3-56, chansons populaires en breton avec traduction en français, p. 57-238, mélodies notées p. 239-296. Les « notes de voyage », écrites en un style élégant et facile, exposent les doctrines que l'auteur s'est formées sur la poésie populaire bretonne en parcourant le pays à la recherche de documents inédits. Quant aux seconde et troisième parties, M. Quellien a eu l'intention d'en faire un supplément aux recueils de chansons populaires bretonnes formés par MM. de La Villemarqué et Luzel. Ainsi le volume de M. Quellien pourra prendre place dans la bibliothèque de l'amateur et de l'érudit, à côté du *Barzaz Breiz* et des *Gwerziou Breiz Izel*.

XV.

Nous espérons voir paraître prochainement le second volume de la traduction des *Mabinogion* par M. J. Loth, et la *Chrestomathie bretonne* du même savant.

XVI.

Le 5 mars dernier, M. J.-J. Mac Sweeney a lu, en séance de la Société pour la conservation de la langue irlandaise, le rapport sur les résultats obtenus pendant l'année 1888. Ce rapport montre où l'on peut arriver avec une persévérance obstinée. Le nombre des examens passés avec succès sur l'irlandais par les élèves des écoles primaires d'Irlande s'est progressivement élevé de 12 en 1881 à 443 en 1888. L'enseignement intermédiaire offre une progression analogue, quoique moins forte, de 49 en 1883 à 210 en 1888.

XVII.

Le dernier cahier du tome XXX du *Journal de Kuhn* contient un fort intéressant recueil de mélanges latins par M. R. Thurneysen. Quelques-unes des observations réunies dans ce travail touchent aux questions celtiques. Ainsi à propos du mot *infra*, M Thurneysen étudie, p. 491, l'étymologie de l'irlandais *is*, *isel*, bas; p. 492, celle du gaulois *Uxello-s*, en irlandais *uasal*, et dans les dialectes bretons *uchel* « haut ». Je profite de cette occasion pour réparer un oubli que j'ai commis dans la précédente chronique. J'ai signalé très brièvement, trop brièvement la publication du second volume du savant ouvrage auquel M. Brugmann a donné le titre d'*Esquisses de la grammaire comparée des langues indo-européennes*. J'aurais dû au moins dire que ce volume qui traite de la morphologie a été composé avec le concours de M. Thurneysen. Pour la partie celtique, dit M. Brugmann dans sa préface, M. Thurneysen, professeur à Fribourg-en-Brisgau, m'a donné son aide bienveillante de la même manière que dans le premier volume.

XVIII.

Dans l'*Academy* du 30 mars, p. 221, M. Standish O'Grady recherche le sens de deux textes irlandais où se rencontre la formule *atóibi* écrite *ataebi*, p. 4, l. 5, et *atoibe*, p. 430, l. 1, de Whitley Stokes, *The Tripartite Life of Patrick*. Nous ne comprenons pas bien la doctrine grammaticale du savant auteur. Il nous semble que dans *a-tóibi*, *a* = *a*[*n*] est le pronom relatif, et que *tóibi* est la troisième personne singulier du présent de l'indicatif d'un verbe dénominatif tiré de *tóib* « côté », en irlandais moderne *taobh*, d'où le verbe irlandais moderne *taobhaim* « I side, join, depend » (O'Reilly), identique au vieil irlandais *tóibim* « adhaereo ». L'auteur irlandais des documents publiés par M. W. St. vient de citer le verset 2 du chapitre IX d'Isaïe, *Populus qui ambulabat in tenebris*..., et il ajoute que le verset précédent et auquel se rattache, *toibi*, le verset *Populus etc.* est le verset 1, *Primo tempore alleviata est*, etc.

L'infinitif de *tóibim* est *tóibud;* chez O'Reilly : *taobhadh*. Il se trouve précédé du pronom possessif féminin de la troisième personne *a* dans le composé syntactique *a-tóibad* (*The tripartite Life*, t. I, p. 90, l. 12) qui signifie « sa dépendance ». Il s'agit d'église, *cell*, féminin. Sur *taobhaim* et *taobhadh*, on peut, outre le dictionnaire d'O'Reilly, consulter celui d'O'Brien et le *Dictionary of the Gaelic language* publié par *the Highland Society*. M. Atkinson, dans son glossaire, p. 553, admet un verbe *atóibim* « to correspond, be in harmony »; nous ne saisissons pas l'utilité de cette hypothèse; dans les exemples qu'il donne, *a* nous semble être le pronom relatif. Le verbe *atóibim* veut dire « je suis lent » et non « je me rattache à ».

Atoibthe (Priscien de Saint-Gall, p. 29 b, gloses 15 et 18; édition d'Ascoli, p. 31, 32) signifie « de leur adhérence, de leur relation » (par exemple du père et du fils, du maître et de l'esclave) voir le texte latin ; *toibthe* est le génitif singulier de *tóibud ; a* est le pronom possessif de la troisième personne du pluriel.

XIX.

Après avoir inséré dans le *Muséon* de janvier et de novembre 1886 une étude sur la numismatique gauloise, M. C.-A. Serrure a publié dans la même revue, nos d'août et de novembre 1887, d'août et de novembre 1888, et de janvier 1889, t. VI, p. 489, 511 ; t. VII, p. 434, 513 ; t. VIII, p. 21, un « Essai de grammaire gauloise ». Suivant lui, Zeuss a fait fausse route: ni l'irlandais, ni le gallois, ni le breton ne sont des idiomes celtiques, ce sont des langues cimmériennes ; le latin est une langue celtique. Sept ans d'études ont suffi pour amener M. Serrure à ce résultat nouveau, et il est *convaincu* que c'est l'incontestable vérité. Combien faut-il que nous soyons peu intelligent pour être arrivé après un travail cinq fois autant prolongé à un résultat contraire qui, dans la *conviction* de M. Serrure, est absolument faux ! Quel cénacle d'ineptie que le petit monde des celtistes ! Leur esprit obscur et aveuglé est incapable de voir la lumière nouvelle, et ils restent disciples de Zeuss, tous, les entêtés, y compris l'auteur de cette chronique.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Paris, le 1er avril 1889.

CORRIGENDA

Tome IX.

P. 459, note 2, *for* seem *read* seems
461, l. 7, *for* them *read* him
463, headline. read *Voyage*
l. 13, *for* it, bring *read* it, He will bring
465, l. 11, *dele* and
467, l. 8, *dele* [1]
l. 13, *after* ... *insert* [1]
469, l. 20, *for* the *read* that
471, note 4, l. 3, *for* di oghail *read* dioghail
485, l. 12, *for* Fillets *read* Hoods
l. 16, *for* a comrade of theirs *read* of like colour with them (*com-thach* is a syncopated form of *com-dathach*)
note 2, for *cenn-snáith,* etc., read *cennide* supra, p. 422.
489, *dele* note 4.
495, note 2, l. 5, *read* rédaction
499, l. 28, for *géol* read *geól*.

Tome X.

P. 51, l. 11, *after* came *insert* from the Lord
53, l. 4, *for* voyaging *read* tossing
65, l. 18, for .... *read* thou shouldst delay for a time
note 5, should be: *siasair* the deponential *s*- aorist of a desiderative formation from the root *sed*.
69, l. 10, *for* band *read* hand.
71, l. 9-10, *after* fruits *omit* thereon
77, l. 18, *for* There *read* Then
83, l. 21, *for* you *read* thou
l. 26, *for* you *read* thee
85, l. 6, *after* boat *insert* (covered)
87, l. 8, *for* Mayhap *read* Surely
l. 19, *read* Go forth ... and the stead
91, l. 3, *after* to *insert* me.
l. 20, *for* come *read* came
l. 26, *for* us *read* you
93, l. 13, *for* Mayhap *read* Surely
note 4, l. 2, *for* vocalled *read* so-called
95, l. 9, *for* delighting *read* diverting
note 3, l. 1, for *aan* read *ana*

W. St.

Le Propriétaire-Gérant : E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

TARANOUS ET THOR

Deuxième partie

TARANOUS ET THOR ADVERSAIRES DES FLÉAUX[1]

Le travail que la *Revue Celtique* publie sous ce titre est la suite d'un mémoire publié dans notre tome VI, p. 417 et suiv., par M. Cerquand. Il se rattache à l'étude d'un mythe gaulois dont M. Cerquand s'occupait avec amour, sur lequel il avait précédemment donné un autre article à notre recueil (tome V, p. 381 et suiv.) et sur lequel il avait publié une monographie en volume (voir *Rev. Celt.*, t. V, p. 229).

M. Cerquand n'ignorait pas que depuis longtemps je me proposais aussi d'écrire sur le mythe de Taranis (voir ma note dans la *Rev. Celt.*, t. VI, p. 457); mais cette émulation, bien loin d'altérer nos relations, les avait rendues plus amicales. Le 12 mai 1888, M. Cerquand mourut presque subitement, d'une maladie de cœur, à Avignon, où il résidait depuis qu'il avait pris sa retraite définitive d'inspecteur de l'enseignement primaire (il était né à Epinal le 21 mars 1816). Dans ses papiers on trouva un carton portant cette mention : *Pour remettre à M. Gaidoz*... C'était le manuscrit du mémoire que l'on va lire.

Ce mémoire était entièrement rédigé, quoique peut-être l'auteur eût pu le retoucher encore : je n'ai eu d'autre addition matérielle à y faire que de marquer le point d'attache des notes. Je n'y ai fait aucun changement, et j'ai respecté l'orthographe que M. Cerquand a employé pour les noms nordiques, quoique pour ma part j'aurais pu en employer une autre. Je remercie M. d'Arbois de Jubainville d'avoir accueilli ce mémoire comme complément à celui que j'avais inséré dans le tome VI de ce recueil.

Les études de mythologie et de légendes avaient toujours eu un grand attrait pour M. Cerquand, et c'est à elles qu'appartiennent tous ses écrits, ses études sur les *Harpyes*, sur les *Charites*, sur les *Sirènes*, son recueil de *Légendes et récits populaires du pays basque*. Dans les dernières années de sa vie, il s'était tourné vers la mythologie gauloise et le mythe de Taranis, si

1. Voir la note 1, p. 282. — Les notes sont imprimées à la suite de l'article.

grandiose par ses conceptions, si intéressant par ses rapprochements avec le mythe germanique de Thor, l'avait tellement fasciné qu'il lui consacrait tous les loisirs de sa studieuse retraite. Il était devenu le dévot et comme le hiérophante de Taranis. Ses idées toujours ingénieuses, mais quelquefois un peu aventureuses, appelleront plus d'une contradiction et subiront plus d'une correction : car, sur ce sable mouvant de la mythologie gauloise, qui de nous peut se flatter de tracer un dessin qu'épargnera le prochain reflux? Mais M. Cerquand est un de ceux qui auront le mieux mérité de ces études par ses recherches, par ses découvertes et par ses rapprochements dans la question de Taranis; et son nom restera comme celui d'un bon et modeste ouvrier dans l'œuvre commune de la mythologie gauloise. — H. Gaidoz.]

I.

Thor, adversaire des Iotnes.

Une phrase d'Adam de Brême atteste l'intervention de Thor dans la répression des Fléaux, œuvre des Iotnes :

« Les Svéons, dit-il, ont affecté à chacun de leurs Dieux des prêtres qui leur offrent les sacrifices publics. Si la peste ou la famine sont imminentes, on fait des libations à l'image de Thor; si c'est la guerre, à celle de Vodan; si l'on veut célébrer des noces, à celle de Fricco (Freyr)[2]. »

Il ajoute un peu plus loin :

« Les chants qui accompagnent les libations pendant les cérémonies sont divers; ils sont aussi inconvenants et c'est pourquoi je ne les relaterai point. »

Il faut en croire Adam. Il avait pu étudier directement les actes de l'établissement du christianisme dans le Nord, converser avec les derniers missionnaires, entendre ces chants liturgiques que sa réserve exagérée a empêchés d'arriver jusqu'à nous. De plus, ce qu'il dit du rôle de Thor au sujet de la répression des fléaux concorde tout à fait avec ce que nous savons du Dieu, adversaire de Iörmungand. Iörmungand en effet est une formule particulière de l'inondation marine, laquelle est un fléau au même titre que la peste et la famine.

Les textes norrains — chant d'Ymir de Sœmund; récit de Snorri — présentent des détails assez précis pour que le lecteur comprenne bien le caractère de la lutte qui se produit entre Thor et Iörmungand. C'est un duel de proportions gigan-

tesques entre deux ennemis également redoutables et courageux : l'un armé du marteau qui ne manque jamais son but et qui revient de lui-même, le coup porté, dans la main qui l'a lancé ; l'autre, pourvu d'une gueule immense, qui répand à flots un venin mortel, et dont le souffle même est empoisonné. Aucune mythologie n'a imaginé un monstre comparable à l'Iotne ennemi de Thor, au serpent dont les plis enserrent la terre. Aucune mêlée cosmogonique n'approche ni dans l'Inde, ni dans la Grèce, de l'horreur de cette bataille.

En ce qui concerne la lutte entre Thor et les fléaux, Sœmund et Snorri ne nous fournissent plus le même secours. A peine en trouve-t-on quelques traits sommaires dans le *Chant d'Harbarz* suffisants pour éclairer la phrase d'Adam de Brême, mais trop dépourvus de ces détails épiques qui aident si bien à la compréhension d'un mythe.

Le chant d'Harbarz a pour but de peindre une des circonstances où Thor est sans force et son marteau impuissant. Le dieu arrive déguenillé, fatigué de la marche et mourant de faim au bord d'une rivière que Harbarz, un Iotne, refuse de lui faire traverser dans sa barque. Thor se répand d'abord en menaces vaines, puis, ainsi que le vieux Nestor dans l'assemblée des rois, il rappelle les souvenirs de sa vaillante jeunesse :

« J'ai fait une expédition à l'Orient. Là, j'ai frappé les géantes habiles au mal. La race des géants deviendrait bientôt invincible et détruirait la race humaine si on les laissait vivre tous.

« J'ai frappé les femmes des géants dans Hléseya. Elles avaient commis mainte violence, surpris les hommes dans leurs pièges.

« C'étaient des louves plutôt que des femmes. Elles ont brisé mon solide navire, essayé de m'écraser avec des barres de fer, mis Thialfi aux abois. »

Les géantes dont parle Thor sont les femmes et les mères des Iotnes ; elles possèdent la force et la science mauvaise de leurs maris et de leurs enfants. L'habitation que leur assigne la mythologie est un enclos au delà de l'Océan du Nord, en dehors (Utgard) de l'enclos des Ases (Asgard) et de l'enclos

des hommes (Mitgard). Elles y resteront confinées jusqu'au déclin des Puissances. Ainsi elles ne peuvent actuellement attaquer en face les Ases et les hommes; mais elles savent les blesser de loin. L'appellation de *louves* dont Thor les flétrit est une allusion à ce pouvoir actuel. Dans les mythologies du Nord, une sorcière est une louve. Les géantes louves sont habiles dans la pratique des enchantements; elles jettent des sorts sur les hommes et sur leurs biens (Fléaux). Tel est leur aspect dans l'épopée.

Elles personnifient les forces hivernales, violentes et déréglées, qui donnent à la mythologie norraine un caractère si personnel. Leur pouvoir prestigieux glace la mer, les fleuves et les sources, retarde le retour du jour et du printemps et détruit sous la grêle, la neige et la pluie les récoltes prêtes pour la moisson.

L'ennemi naturel des géantes, comme de tous les pouvoirs malfaisants, est Thor, le dieu tonnant, le dieu de l'orage, qui dissipe à coups de marteau les nuages chargés de frimas, brise les glaces qui entravent le cours des eaux et amollit les terres pour permettre l'éclosion des plantes. Mais Thor ne rappelle pas l'invincible Jupiter; il achète toujours assez durement ses victoires, ainsi que le fait entendre le chant d'Harbarz, ainsi que le montrent d'autres épisodes de ses aventures chez les Iotnes. Lorsqu'arrive l'hiver, il ne lutte plus avec les Iotnes, alors tout-puissants. Un poème eddique le montre endormi pendant cette saison, et quand il s'éveille avec le jour et le printemps, il s'aperçoit que son marteau lui a été ravi. Il faut qu'il ruse pour le reprendre. Mais une fois en possession de l'arme redoutable, il en écrase le voleur.

Les Iotnes en général et les géantes louves ne se servent que d'armes de jet. Ici ce sont des barres de fer, ou plus exactement des branches de fer arrachées aux arbres de la forêt de fer qui pousse dans le Pays des Géants. Geirrod, le forgeron, lance à Thor une masse de fer incandescente que le Dieu attrape au passage et lui retourne. Rongnir, dont la tête est de pierre, est armé d'une pierre à aiguiser. Ce sont encore des pierres que lancent à Thor les fils de Svarang. Toutes ces armes, les dernières surtout, n'étant pas façonnées, nous reportent aux

temps les plus anciens. Elles trahissent, à ce qu'il semble, l'identité des Iotnes qui s'en servent avec les glaciers et les montagnes qui tantôt retiennent, tantôt précipitent sans mesure les eaux printanières. C'est ainsi que s'explique et se justifie le marteau de Thor. Pour briser ces têtes de pierre ou de glace, une lance et une épée ne serviraient de rien.

En considérant que le fléau de l'inondation marine se personnifie dans le serpent Iörmungand, on serait porté à croire que les autres fléaux se personnifient dans d'autres figures Iotniques ; mais il n'en est rien. Le chant d'Harbarz et d'autres documents eddiques nous montrent les Iotnes et les louves unissant leur méchanceté en toute circonstance. Thor, de son côté, s'en prend à l'engeance tout entière, quoiqu'il ne fuie pas à l'occasion les duels avec les plus puissants ; il vise surtout à diminuer le nombre des Iotnes. Le salut des Ases et des hommes est à ce prix. Iörmungand a été confiné dans l'Océan, les Iotnes dans Utgard, comme dans des prisons dont Thor a la garde. Ils en sortiront une fois, les uns et les autres le savent, et ce sera la fin des Ases et la ruine du monde. La grande affaire est de les tenir bloqués dans leur enclos. C'est pourquoi toute tentative du serpent pour envahir le rivage, tout maléfice des louves pour troubler l'ordre universel amène aussitôt une répression de Thor appelé à cause de cela le défenseur des hommes et le champion des Ases.

La doctrine et la liturgie scandinaves relatives à la répression des fléaux se résument dans les points suivants :

1° Les Fléaux sont des actes désordonnés des Puissances du mal, en vue de nuire aux Ases et aux hommes.

2° La répression des actes malfaisants des Iotnes appartient à Thor.

3° A l'apparition d'un Fléau, les prêtres invoquent le secours de Thor et célèbrent un sacrifice en son honneur. Ils y joignent des chants consacrés, un festin et des libations.

4° Thor invoqué se transporte au repaire même des Iotnes, et en écrase bon nombre de son marteau.

5° Les Iotnes se défendent avec des armes grossières de fer ou de pierre, et disputent courageusement la victoire à leur ennemi.

II.

Doctrine des Fléaux, différente dans la Gaule payenne et dans l'église des Gaules.

Il s'agit de montrer que les Gaulois, menacés ou frappés par les Fléaux, se mettaient, ainsi que les Scandinaves, sous la protection du Dieu armé du marteau, l'invoquaient dans des chants, lui offraient un sacrifice et des libations ; et que les adversaires du Dieu, les Fléaux, étaient, comme chez les Scandinaves, des Puissances malfaisantes, même des *louves,* en sorte que la légende de Taranous, dans la répression des Fléaux, aurait reproduit la légende même de Thor.

Nous arrivons à la démonstration de ce fait par le procédé d'investigation que nous avons employé dans la première partie. Selon les croyances de la Gaule payenne, l'inondation, œuvre de la Gargouille, paraissait comme une menace de ruine prochaine, que Taranous seul était capable d'éloigner. C'est pourquoi le dieu était appelé au secours de son peuple par des sacrifices, des festins, des chants consacrés. Les Gaulois, même convertis au christianisme, n'avaient pas oublié les anciennes terreurs, ni les fêtes religieuses pour les conjurer. C'est alors que les Evêques, suivant la méthode constante de l'Eglise, adoptèrent des cérémonies parallèles, mais où la force de l'esprit parut substituée à la force matérielle : la prière, la bénédiction, l'exorcisme, aux luttes, aux armes brutales. Cette conduite eut un résultat bien singulier : elle fit oublier le dieu, jusqu'à son nom, mais n'éteignit pas la croyance payenne. Le symbolisme liturgique échappa aux Gaulois qui n'y virent que des actes de force, et les Evêques furent regardés comme remplaçant le Dieu. De là les légendes que nous avons étudiées, où le travestissement involontaire des faits nous a permis de retrouver la mythologie gauloise sous les miracles des saints. De même, les écrivains ecclésiastiques, quoiqu'ils n'eussent aucunement l'envie de nous conserver rien qui concernât le culte gaulois, ont mentionné, sans y songer, les résistances ouvertes ou cachées aux cérémonies

qu'ils instituaient pour conjurer les fléaux. Au cours de leurs instructions, ils ont mis les fidèles en garde contre certaines pratiques payennes et soulevé ainsi un coin du voile qui recouvre si obstinément la mythologie celtique. Les documents qu'ils offrent à notre étude ont un double inconvénient : le premier, d'être incomplets dans chaque écrivain, en sorte qu'il est très difficile de rattacher les fragments aux fragments ; le second, c'est que rarement la langue est assez précise et que l'écrivain, par système peut-être, procède par allusions plutôt que par arguments directs. Toutefois, j'estime que les principales lignes du tableau ne manquent pas de netteté, et qu'elles correspondent exactement aux traits que nous ont conservés de la légende de Thor Adam de Brême et les récits eddiques.

Le ve siècle a été justement appelé le siècle des Fléaux. A ceux qui font cortège à la guerre et qui se produisirent alors avec une effrayante intensité, se joignaient ceux qui semblaient avoir une origine divine. Comme aux temps des guerres civiles de Rome, la foudre frappait les temples et les palais ; les commotions du sol renversaient les murailles des cités ; les fleuves débordés ravageaient les campagnes prêtes pour la moisson ; la peste suivait les barbares à la piste, du Rhin au Rhône, du Rhône aux Pyrénées et à l'Océan. Là où le Vandale ou le Goth n'avaient pas encore pénétré, le Romain, voyant la ruine prochaine, redoublait les rigueurs fiscales. « A tout moment, dit un contemporain, nous voyons arriver de nouveaux secrétaires envoyés par Leurs Sublimités. Ils s'arrangent avec quelques Illustres pour la ruine de la multitude. Les Puissants dressent les rôles, les pauvres paient. » Et quand les pauvres avaient payé, ils étaient ruinés. Les uns acceptaient comme une faveur d'exploiter à ferme le domaine dont le fisc les avait dépouillés. Ceux qui avaient conservé quelques meubles se réfugiaient sur les territoires occupés par les Barbares. « Ils renonçaient au nom romain, à la liberté romaine. » Les plus désespérés allaient se joindre aux bandes des Bagaudes. Un grand découragement avait suivi la furieuse attaque des Vandales en 406. Les citoyens, désarmés, ne se défendaient plus. On en était venu à douter de la Providence.

« Dieu laisse les choses aller à l'aventure ; il ne s'inquiète

point de ce que font les hommes ; il ne protège pas les bons, ne retient pas les méchants. Nous sommes catholiques ; il nous soumet à des Ariens. Les barbares, vainqueurs, ne respectent ni les vierges, ni les veuves vouées à Dieu, ni l'enfant innocent, ni l'ermite en prières. Derrière leurs charriots, ils traînent le pasteur et ses ouailles, pliant sous le même faix, liés des mêmes chaînes, recevant les mêmes coups sur le dos, jetés enfin au même bûcher. C'est la guerre, dit-on ; mais Dieu ne montre pas plus de souci de nous pendant la paix. Quiconque est violent, retors, impitoyable, avide, sans foi, sans pudeur, celui-là est admiré, respecté, honoré ; à lui les hauts emplois et la richesse. L'honnête homme a pour lot le mépris et la pauvreté. Dieu ne se défend pas lui-même ; il laisse le blasphémateur impuni ; il permet l'incendie des églises, la violation des vases consacrés. »

De telles plaintes s'étaient déjà formulées à diverses époques. Elles avaient été l'objet des méditations des philosophes, des chants des poètes : elles étaient devenues des lieux communs d'école. Mais c'est la première fois qu'elles sortaient des entrailles d'un peuple souffrant, à qui on avait promis le règne de Dieu, et qui voyait le mal triomphant.

L'Église des Gaules, spécialement touchée, répondit par la voix de deux prêtres éminents, Salvien et Prosper :

« Vous osez accuser Dieu de vous soumettre aux Barbares ; mais, s'il vous avait donné de les vaincre, c'est alors qu'il faudrait accuser sa justice. Par quoi, en effet, avez-vous mérité sa clémence ? Où sont vos vertus ? Les puissants d'entre vous ne se servent de l'autorité que pour l'injustice, le pillage et le luxe. Autant de curiales, autant de tyrans. Les prêtres cachent sous leur habit les passions du siècle. Ils sont durs, insensibles à la misère d'autrui, spoliateurs d'héritages. Et le peuple chrétien, dont les vertus devraient apaiser Dieu, que fait-il que de l'irriter par ses vices ? Les enfants de l'Eglise en sont venus à ce point qu'une moindre immoralité y est considérée comme un degré de sainteté.

« Mais vous dites : « Les barbares aussi sont vicieux ; pourtant Dieu les favorise. » Il est vrai ; le Saxon est féroce, le Franc sans foi, le Gépide sans humanité, le Hun impudique ;

la vie des barbares est tous vices. Mais qui leur a appris la pudeur, l'honnêteté, la pitié, la clémence ? Vous, vous affectez leurs vices, après avoir appris les vertus chrétiennes; et les barbares ont des vertus que vous n'avez pas. Ils s'aiment et s'aident entre eux : vous vous persécutez les uns les autres, parents et concitoyens. Au milieu de la guerre, Dieu continue à faire mûrir vos fruits et accroître vos troupeaux ; vous ne songez pas à lui en rendre grâces. Les Vandales et les Goths s'adressent à Dieu dans leurs angoisses ; ils regardent leurs succès comme une faveur d'en haut ; ils disent que Dieu les mène et les pousse en avant. Dieu vous châtie par eux. Repentez-vous, secouez le joug du péché ; implorez de Dieu son pardon. »

Se repentir et s'amender pour fléchir Dieu, telle est la doctrine de l'Église au ve siècle. Elle est en conformité avec celle de l'ancien testament telle qu'elle est exposée dans la Genèse, dans l'Exode, et plus amplement chez les prophètes, qui assistaient à la ruine de Sion, comme Salvien à la ruine de la Gaule. C'est la doctrine des religions monothéistes. Le mal n'y peut être qu'une manifestation de la colère divine : c'est-à-dire un châtiment, *flagellum*. Dans les religions dualistes, le mal a nécessairement pour auteurs les Puissances ennemies des Dieux et des hommes ; c'est pourquoi Dieux et hommes font alliance pour repousser l'ennemi commun. Adam de Brême, malgré son laconisme, nous renseigne suffisamment sur les pratiques qui scellent cette alliance : un sacrifice public, un festin public avec des libations, des chants dont la licence arrête la plume de l'écrivain.

Les croyances des Romains (je n'ose dire la doctrine) sont fort peu claires sur ce point. Dans les désastres publics, on avait recours aux livres sibyllins, qui prescrivaient le rituel à suivre. Ce rituel a varié souvent. A propos d'une peste en 397 av. J.-C., les livres avaient ordonné un *lectisternium*, cérémonie qui devint bientôt de règle en pareil cas. Mais en 360, c'était le troisième depuis 397, on ajouta des jeux scéniques. On fit venir d'Etrurie des Ludions qui dansaient gracieusement en jouant de la flûte (Tite-Live, V, 13 ; *ibid.*, VII, 2). Le festin du lectisternium, les danses sur la scène paraissent un

divertissement offert aux dieux pour les apaiser, et plus d'un texte ancien montre que les désastres étaient considérés comme un effet de la colère des Dieux. Pline (*Nat. hist.*, XI, 35) attribue les ravages des sauterelles au courroux divin : « *Deorum irae pestis ea (Locusta) intelligitur.* » Tite-Live est encore plus précis : « *Pestilentiam agris urbique illatam haud dubia ira Deorum* » (T.-L., V, 14). Dans cette dernière circonstance, les livres sibyllins témoignèrent que les Dieux voyaient de mauvais œil le tribunat militaire accordé à des plébéiens. Les Dieux furent apaisés cette fois par l'élection de tribuns militaires, tous patriciens. Sauf le mode d'expiation, la croyance ne s'éloigne pas beaucoup de celle des chrétiens, c'est-à-dire qu'elle diffère de la doctrine celtique. Cependant on ne peut s'empêcher de voir entre le dualisme celtique et le polythéisme latin une certaine analogie quand on rencontre les noms de certains dieux et déesses de Rome : « Nous voyons des Dieux partout ; il y en a des catégories aux enfers ; les maladies et les fléaux (pestibus) sont des Dieux que nous essayons d'apaiser par des manifestations de terreur. Il y a une chapelle publique à Febris, au Palatin, et aux Esquilies un autel à Malechance, *Mala Fortuna* (Tite-Live, II, 5) ». Prudence ajoute à ces divinités funestes, *Scabies :*

> Par furor illorum quos tradit fama dicatis
> Consecrasse Deas Febrem Scabiemque sacellis.

Il arrive encore que le Fléau (Pestis) est confondu avec le *prodigium,* quoique Tite-Live (*l. c.*, V, 14) ait soin de distinguer l'un de l'autre. En 397, dit-il, l'hiver avait été terrible et marqué par des prodiges divins ; en 396, on eut, non plus des prodiges, mais des désastres, *non prodigia, sed eventus.* La famine et la peste deviennent dans Jul. Obsequens le présage d'une bataille malheureuse contre Viriathe, d'un succès contre les Celtibères. Les effets des prodiges étaient conjurés par des cérémonies, tantôt spéciales, tantôt empruntées au cérémonial des fléaux. Une pluie de pierres est l'occasion d'un novemdiale, d'une purification de la ville, d'une procession de suppliants autour de tous les temples. Cf. J. Obseq., passim [3].

Gaulois et Scandinaves semblent demander à l'ivresse du

courage pour la bataille, les chrétiens prient et s'humilient. Cependant, quand l'Église traduisit sa doctrine en actes cérémoniels, elle n'abolit point absolument les pratiques payennes ; elle les fit côtoyer par celles qu'elle introduisait ; il y eut analogie d'aspect, mais l'esprit différa. Au lieu de l'orgie religieuse, elle ordonna les repas maigres pendant trois jours, et l'abstinence du vin. Aux chants grossiers et immodestes elle substitua les psaumes pénitentiels et les litanies des Saints, qui paraissent avoir été spécialement composées pour le triduum. Elle remplaça les courses avinées par la majesté des processions. Tout le peuple chantait, et il comprenait alors ce qu'il chantait :

« Seigneur, ne me reprends pas en ta fureur ; ne me châtie pas dans ta colère.

« Nuit et jour ta main s'appesantit sur moi ; je me débats dans ma douleur, comme si une épine pénétrait dans ma chair.

« Prends pitié de moi, Seigneur, selon ta grande miséricorde.

« Saints prêtres et lévites, ermites et moines, vierges et veuves saintes, intercédez pour nous.

« Seigneur, délivre-nous de tout mal, de tout péché ; délivre-nous de ta colère, de la mort subite et imprévue, des embûches du démon, de la foudre et des tempêtes ; délivre-nous des tremblements de terre, de la mort éternelle. »

La distinction entre les rites gaulois et chrétiens paraît ainsi bien établie ; elle ne l'est pas moins entre ces deux et les rites du polythéisme romain. Quoique les Romains préférassent détourner les prodiges par des cérémonies consacrées, ils savaient distinguer les prodiges (*prodigia, omina*) des désastres (*eventus, pestes*). Ceux-ci sont des manifestations de la colère des Dieux. On retrouve dans cette croyance la doctrine chrétienne. Pour apaiser les Dieux, on consulte les livres sibyllins, on organise un *lectisternium*, des jeux scéniques. En ce qui concerne les prodiges, les cérémonies pour en détourner l'effet sont très nombreuses. Des jeunes gens et des vierges des plus grandes familles de Rome parcourent certaines rues en chantant, les Vestales font des lustrations ; il y a des prières

(precatio), des supplications (supplicatio), qui durent neuf jours (novemdiale). Le caractère distinctif de ces cérémonies est leur aspect esthétique si marqué dans les jeux scéniques ordonnés à propos d'une peste. Il semble que les Romains, élèves des Grecs et des Etrusques, aient voulu séduire les Dieux plutôt que de les apaiser. Par leur principe, aussi bien que par leurs caractères extérieurs, les cérémonies propitiatoires des Romains payens ne peuvent donc se confondre ni avec celles des chrétiens, ni avec celles des Gaulois.

Il est bon de faire remarquer ici que les Evêques ne semblent pas avoir visé les pratiques romaines dans l'établissement des Rogations. Les Romains pensaient comme les chrétiens que les fléaux sont une manifestation de la colère divine ; c'est pourquoi en Italie, en Espagne, en Afrique, les évêques qui se trouvaient en présence du seul romanisme n'ont pas senti le besoin des Rogations, quoique leurs peuples eussent autant à souffrir que la Gaule de l'invasion ; ils ne les ont admises que longtemps après. En Gaule, la doctrine des Gaulois payens, issue du dualisme, constituait un danger sérieux et comme une renaissance du manichéisme. Ce danger était si évident que, dès l'établissement des Rogations par Mamert de Vienne, tous les évêques s'empressèrent de l'adopter.

Ces Rogations sont un grand événement dans l'histoire de l'Eglise des Gaules. Un certain nombre d'écrivains du temps en ont raconté les causes, les phases, les résultats ; même les oppositions. Dans l'examen attentif de leurs récits, nous croyons avoir trouvé la preuve par les faits que Taranous jouait, dans les croyances de la Gaule, au sujet des Fléaux ou des calamités publiques excitées par les puissances du mal, le même rôle que Thor, dans la mythologie scandinave.

III.

La Peste.

En étudiant ces récits, je suivrai, non l'ordre chronologique, mais celui qui convient à ma thèse. Le premier est emprunté à

Grégoire de Tours, témoin oculaire, qui habitait alors Clermont, près de Gallus, son oncle (*Hist. eccl. Fr.*, IV, 5).

« Pendant que Gallus était évêque de Clermont, la peste qu'on appelle *inguinaire* exerçait ses ravages en diverses contrées et spécialement dans la province d'Arles, qu'elle dépeuplait. Gallus tremblant, non pas tant pour lui que pour son peuple, priait le Seigneur nuit et jour, pour que son peuple ne fût pas détruit, lui vivant. Alors, dans une vision de nuit, un ange du Seigneur lui apparut, dont les cheveux et les vêtements étaient aussi blancs que la neige, et cet ange lui dit : « La miséricorde divine a écouté avec faveur tes supplications pour ton peuple. Ne crains plus ; ta prière est exaucée et voilà que tu seras avec ton peuple garanti de cette calamité. Personne n'en sera victime, toi vivant. Pour le présent, sois rassuré; mais, après huit années, tu sortiras du siècle. » Cette prophétie s'est accomplie comme l'ange l'avait dit. L'évêque réveillé rendit grâces à Dieu, pour l'avoir réconforté par un messager céleste; et il institua alors les Rogations que maintenant les Arvernes accomplissent à pied, au chant des psaumes, depuis Clermont jusqu'à la basilique de Saint-Julien, à une distance de 360 stades. En ce même temps, sans qu'on sache comment, les murailles des maisons et des églises parurent marquées de signes et les paysans appelaient ces lettres des Thau. Or, pendant que la peste dévastait les contrées voisines, elle épargna la cité arverne, grâce à la prière du bienheureux Gallus. D'où j'estime que le crédit n'était pas petit, du pasteur qui obtint, par la protection de Dieu, le salut de ses ouailles. »

Voici le texte de la phrase où Grégoire fait mention des Thau :

« Tunc etiam in subita contemplatione parietes vel domorum vel ecclesiarum signari videbantur. Unde a rusticis haec scriptio Thau vocabatur. »

La place qu'elle occupe dans le récit indique que, pour Grégoire, l'apparition des signes était en connexion avec les cérémonies pour conjurer la peste. Toutefois on ne peut pas dire qu'il y ait vu une manifestation payenne. Ç'a été pour lui un miracle comme les signes de protection que tracent les anges sur les maisons d'Israël. Mais les détails que son hon-

nêteté nous a conservés autorisent à y voir toute autre chose.

Ainsi Grégoire ne nous cache pas que l'apparition des signes fut une surprise pour les habitants : *subita comtemplatione :* d'où il suit que les signes avaient été tracés en secret pendant la nuit, non par les citoyens qui en ignoraient le nom et la signification, mais selon toute probabilité par les *Rustici,* qui n'en ignoraient ni le nom, ni la signification. Cela suffit à démontrer que le *Thau* n'était pas un signe chrétien. Ducange y voyait cependant une représentation de la croix. « *Thau,* vel *Tau, crux veteribus Gallis.* » C'est aussi l'opinion du dernier et plus fidèle traducteur de Grégoire : « Au premier bruit de peste, dit-il, les chrétiens traçaient une croix sur leurs maisons, pour les garantir du fléau. » Ce n'est qu'une simple assertion dont la preuve, en dehors de ce passage, reste à donner. Si le Thau avait été une croix, Grégoire l'aurait su et dit ; le Thau n'aurait pas été une surprise pour lui et pour les Arvernes : les Arvernes de la cité, chrétiens en plus grand nombre que les Rustici, auraient pris les devants pour un acte chrétien ; ils n'auraient pas hésité à appliquer le nom au signe.

Le Thau n'appartenait pas non plus aux cultes de Rome payenne. Il appartient donc sans contestation au paganisme gaulois. C'était un dessin (*signari*), même un caractère d'écriture (*scriptio*), c'est-à-dire le Ταῦ grec. Le grec était familier aux populations du Midi qui employaient les caractères grecs pour les légendes monétaires et les inscriptions en langue celtique.

Le Tau grec était devenu gaulois. Virgile dit : *Tau gallicum.* Virgile, au début de l'empire, sait ce que c'est que le *Tau;* Ausone, à 400 ans de date, ne le sait plus, ni les professeurs de Burdigala, à qui il le demande, ni, à plus forte raison, Grégoire et les habitants de la cité [4]. Tous étaient ou Romains ou imbus de l'éducation romaine ; mais les paysans étaient restés Gaulois et payens. Entre *Rustici* et *Pagani,* j'ai peine à voir une différence.

Petits propriétaires, métayers, esclaves, tous attachés à la terre, ils avaient peu de relations avec la ville ; l'Église ne disposait que d'un clergé trop faible pour évangéliser les populations éparses. Les *Rustici* se trouvaient dans les conditions

les plus favorables pour conserver les vieilles croyances, les vieilles superstitions. Par celles qui se réveillent encore aujourd'hui autour de nous à l'approche des épidémies, nous pouvons juger de la vivacité de celles d'autrefois.

Le Thau, inscrit pendant la nuit, à l'insu des habitants de Clermont, sur les murs des maisons et des églises, au moment même où l'évêque ordonnait les cérémonies propitiatoires adoptées par l'Église pour détourner les fléaux, présente incontestablement le caractère d'opposition que j'ai annoncé. Les *Rustici,* ne comprenant pas l'esprit des Rogations et n'y ayant aucune confiance, emploient le procédé qui leur a été transmis par la tradition, et inscrivent comme jadis le signe préservateur sur les maisons et sur les temples.

Nous retrouvons le *Tau gallicum* sur un petit monument que sa forme rattache à un groupe d'autels conservé au musée de Nîmes, de dimensions exiguës : (0,16-0,09; 0,20-0,12; 0,29-0,14).

Ces cinq autels sont anépigraphes, mais portent sur une de leurs faces un signe gravé. Sur celui qui nous occupe d'abord, le signe est un Tau sans relief, simplement esquissé, dont le dessin est produit non par des lignes, mais par des points. Le travail est sommaire et fait songer à la rapidité qui a présidé au dessin des *Thau* sur les murs de Clermont : probablement en deux coups de pinceau [5].

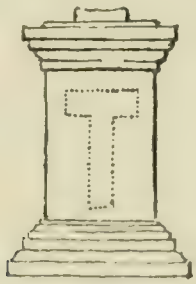

Fig. 1.

Il suffit de rapprocher ce petit autel des autres du groupe pour que la relation des figures saute aux yeux. Le *Tau gal-*

licum du premier est l'esquisse sommaire des marteaux figurés sur les autres.

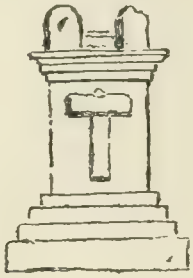

Fig. 2.

C'est l'arme avec laquelle Thor détruit les Iotnes et Taranous les fléaux, telle qu'elle est figurée, avec son manche court, sur la belle stèle du musée d'Avignon, représentant Taranous Silvanus, Taranous assimilé à Silvanus.

Il me paraît avec cela suffisamment démontré que le Dieu dont les *Rustici* arvernes appellent la protection contre la peste est le Dieu armé du marteau, ainsi qu'il arrivait, au rapport d'Adam de Brème, chez les Svéons menacés de la peste et de la famine.

Le Tau est reproduit par certains marteaux en pierre, que l'emmanchure ne traverse pas, la pierre n'ayant été creusée que jusqu'à la moitié du diamètre.

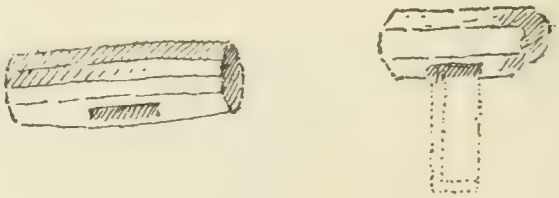

Fig. 3 et 4.

Ils ont été trouvés à Lacoste (Vaucluse) au nombre de quatre, sur un tertre de décombres, avec un petit autel à Silvanus, décrit par M. Allmer. Ce voisinage leur donne une date et comme un certificat de destination. Le manche, probablement en bois, a disparu. Il pouvait rester adhérent tant

que le marteau n'était pas employé ; mais la séparation se serait produite au premier choc. La pierre est d'ailleurs un calcaire grossier. Les quatre marteaux ne sont donc point des instruments de travail, mais des symboles, des amulettes, posés là pour appeler la protection du dieu au marteau, sur le monument, quel qu'il fût, dont faisait partie l'autel de Silvain.

Le marteau gravé sur cet autel a une forme particulière, en arc de cercle ; le manche ne semble pas en traverser la masse, et c'est encore un Tau.

Fig. 5.

Quoique les marteaux en plomb trouvés dans la source d'Uriage ne rappellent nullement le Tau, ils ont cependant de grandes analogies avec ceux de Lacoste. Le métal dont ils sont faits est de tous le moins propre à des instruments percuteurs. L'un d'eux, armé d'une sorte d'ergot ou d'éperon, accuse une fantaisie du fondeur. Ce sont des ex-votos. Il y aurait abus à considérer Taranous comme un Borvo, un Apollo Granus ; mais, de même que de nos jours les *Rustici* croient encore que certaines maladies sont données par des sorciers, les Gaulois d'il y a dix-huit cents ans pouvaient croire que les méchants esprits donnaient aussi des maladies aux hommes. En ce cas, les malades pouvaient invoquer le dieu au marteau, non comme guérisseur, mais comme ennemi des mauvais esprits. Une telle croyance a, avec celle de la cure de la peste, une affinité sur laquelle il est inutile d'insister.

Fig. 6.

(A suivre.)

J.-F. Cerquand.

NOTES

1. Une inscription gauloise, trouvée à Orgon (Bouches-du-Rhône) au mois de septembre 1886, par M. de Montessus, capitaine au 2e régiment d'artillerie, a mis fin, à peu près, à toute contestation sur le nom du dieu tonnant de la Gaule.

ΟΥΗΒΡΟΥΜΑΡΟC
ΔΕΔΕΤΑΡΑΝΟΟΥ
ΒΡΑΤΟΥΔΕΚΑΝΤΕΜ

Elle est gravée sur un petit autel votif employé jadis comme moellon dans la construction d'une chapelle. La chapelle, tombant de vétusté, a été démolie en 1886 et c'est parmi les décombres que l'a remarquée et signalée M. de Montessus. La transcription était assez fidèle pour que M. Deloye et Sagnier, l'un, conservateur, l'autre, administrateur du musée Calvat, d'Avignon, se rendissent aussitôt à Orgon, où ils firent l'acquisition du précieux monument, maintenant à l'abri des démolitions et des maçons, au Musée.

MM. Deloye et Sagnier envoyèrent, après l'avoir étudié avec soin, un estampage de l'inscription à MM. R. Mowat et Allmer qui ont inséré à ce propos, dans leurs Revues épigraphiques, d'intéressants et savants articles de philologie. La désinence inattendue de ΤΑΡΑΝΟΟΥ et de ΚΑΝΤΕΜ donne en effet ample matière aux discussions.

En ce qui concerne la mythologie de la Gaule, l'inscription d'Orgon a également beaucoup d'importance. En effet, non seulement le nom du Dieu tonnant y figure pour la première fois et apparemment sous la forme la plus voisine de la celtique, mais de plus le Dieu n'y est pas assimilé à un dieu romain : c'est-à-dire que pour l'auteur de la dédicace *Vibrumaros,* le culte de Taranous n'a pas cessé d'être un culte national. L'inscription, autant que je puis croire, est du second siècle de notre ère, et il est bon de constater que la population gallo-romaine admet, quoi qu'on ait dit, à cette époque, à côté des Romains d'origine ou d'éducation qui honorent les dieux de l'Olympe, des Gallo-romains qui assimilent l'Olympe latin aux dieux de la Gaule, et enfin des Gaulois orthodoxes qui nient l'assimilation.

Peut-être faut-il ajouter à ces trois directions religieuses, dès ce second siècle, des chrétiens en petit nombre. Cela fait quatre cultes qu'à chaque pas je retrouve dans cette étude, vivant paisiblement côte à côte.

2. *Adamus Brem.* Historia Ecclesiae Hamburg. c. 234 : « Omnibus itaque Diis suis attributos habent sacerdotes qui sacrificia populi offerunt. Si pestis aut fames imminet, Thor ydolo lybatur ; si bellum, Vodani ; si nuptiae celebrandae sunt, Fricconi. »

Id. ibid. : « Ceterum neniae, quae in ejusmodi libationis ritu fieri solent, multiplices et inhonestae ; ideoque melius reticendae. »

On ne connaît aucune représentation antique des dieux du Nord ; et les seules mentions qui en aient été faites appartiennent à des écrivains chrétiens, légendaires ou historiens. On admettra difficilement que l'erreur de leur part ait été volontaire. En ce qui concerne Thor, Adam de Brême montre lui-même comment elle a pu se produire. Il cite en effet (l. c , II, 44) une image de ce dieu qui fut brisée par le roi Vulfred, et que le peuple nommait la *pierre de Thor*, *Thorston*, mot dont se servent les Suédois pour désigner les instruments que nos paysans appellent de leur côté : *pierre de tonnerre*. Un tel mot, rencontré par les écrivains chrétiens dans un document ancien, pouvait se traduire par *imago*, *ydolum Thori*.

Je me suis demandé si *lybatur* était employé par Adam dans le sens de *sacrificium*, *ceremoniae ;* la grande part faite aux *libations* dans les documents eddiques m'a fait préférer ce dernier mot.

3. A ces rites publics, Tite-Live ajoute un rite pratiqué par les citoyens en leur particulier. « Ils ouvraient leurs portes à tous les passants, et connus et inconnus, reçus en hôtes, prenaient part aux provisions de toute sorte disposés dans la cour. Pendant les fêtes l'on s'entretenait avec politesse et bienveillance avec ses ennemis : on tâchait de mettre fin aux querelles et aux procès, on délivrait les débiteurs ; et on se faisait scrupule ensuite d'enchaîner de nouveau ceux que les Dieux avaient une fois affranchis. »

Un tel rite ne serait pas sans analogie avec celui qu'observaient les Gaulois ; mais il faut remarquer : 1° que l'historien n'en parle que comme d'un usage aboli : *ferunt*, dit-il ; c'est une tradition ; 2° que la délivrance des prisonniers, la réconciliation entre ennemis, donne à l'usage hospitalier qu'il décrit une élévation morale que les festins des Gaulois ne comportent pas. En conséquence, ce rite même, quelque analogie qu'il présente d'abord, ne peut être confondu avec ceux des autres cultes.

4. L'épigramme (*édition Amar*, p. 312) est composée de cinq vers :

« Corinthiorum amator iste verborum
iste, iste rhetor. Namque quatenus totus
Thucydides tyrannus atticae febris
Tau gallicum spinae ipsemet male illisit,
ista omnia, ista verba miscuit fratri. »

« Je n'y vois goutte, *merae tenebrae* », disait Butmann, et les autres commentateurs avouent n'y voir pas beaucoup plus. Scaliger cependant a essayé une restitution de ces vers désespérés. Seulement, partant d'un point de vue faux, il n'a pu, avec tous ses efforts, qu'augmenter, si c'était possible, l'obscurité. Ausone avait écrit (*Edyll.* grammaticomastix)

« Dic quid significent catalecta Maronis ? in his AL
Celtarum posuit, sequitur non lucidius TAV.
Imperium, litem, venerem, cur una notat RES ?
Est-ne peregrini vox nominis, an latii FIL ?
et quod germano mistum male letiferum MIN ?

Scaliger s'est persuadé que Virgile avait réuni dans la même épigramme

les deux monosyllabes gaulois AL et TAV, et même MIN qui termine le cinquième vers. Ausone ne dit pas cela, mais seulement que Virgile a employé deux mots gaulois, premièrement AL et ensuite TAV dans ses vers. Quant à MIN, la lecture des vers d'Ausone indique qu'il n'a aucune relation avec les deux autres mots. Sur cette donnée, Scaliger restaure le quatrième vers de l'épigramme :

Tau gallicum spinae ipsemet male illisit, comme il suit :
Tau gallicum min ipsum et al ei illisit.

Même avec cette liberté Scaliger n'aboutit à rien : car d'après Ausone, TAV gallicum devrait venir après AL, au lieu de le précéder.

Pour expliquer les monosyllabes — gaulois, il ne faut pas l'oublier — Scaliger se base sur une correction faite par lui au premier mot du premier vers, dont les variantes sont nombreuses aux manuscrits : *Corinthiorum, Evaudriorum, Hormethiorum.* Il remplace cette dernière par *hemitomiorum, coupés en deux*, parce que Quintilien, dans le IIIe livre des *Institutions,* a parlé des *decurtata verba.* Mais le IIIe livre est long et complexe, et lorsque Quintilien cite l'épigramme de Virgile, il ne parle plus des *decurtata verba,* mais de l'emploi des mots archaïques. Scaliger néanmoins poursuit son système. *Min, al* et *Tau* sont des mots écourtés, des mots latins mal prononcés par un Gaulois (Cimber) qui en mange la terminaison, qui dit *al* pour *allium, Tau* pour *taurum, Min* pour *minium.* Or l'ail, le sang de taureau et le minium sont, comme chacun sait, des poisons, et c'est avec ces poisons qu'Annius Cimber a fait méchamment périr son frère, « ista omnia, ista verba miscuit fratri ».

Après avoir bien retourné l'épigramme et ses alentours, voici ce que j'en ai pu tirer :

Un point est certain, c'est que l'épigramme a pour objet de ridiculiser et d'attaquer Annius Cimber, rhéteur, écrivain affectant d'employer des mots hors d'usage, et qu'on ne comprenait plus.

« Les mots propres, dit Quintilien, parce qu'ils sont anciens, sont plus nobles. Ils donnent au discours une sorte de sainteté, une beauté spéciale, qui n'est pas à la portée du premier venu. Mais il en faut user sobrement et ne pas aller jusqu'aux mots qui ne se comprennent plus. Certains mots plaisent par leur antiquité même, mais ne mettez dans leur emploi aucune affectation. Contre ce défaut, Virgile a fait des vers très à propos. »

Quintilien transcrit l'épigramme et ajoute :

« Une telle recherche est révoltante (odiosa cura). — Son plus grand inconvénient est que, sans se soucier d'être exact, l'écrivain ne cherche plus les mots qui vont à son sujet, mais ayant trouvé certains mots, cherche hors du sujet des choses auxquelles il puisse les adapter. »

Suétone (*Aug. Vita*, 86) paraît avoir eu ce passage sous les yeux lorsqu'il caractérise le style d'Auguste, « élégant et uni, aussi éloigné des expressions vulgaires et grossières que des surannées et qui sentent le moisi : (vitatis sententiarum ineptiis atque inconcinnitate et *reconditorum verborum,*

ur ipse dicit, foetoribus »). Il avait un égal mépris pour le clinquant des novateurs que pour les amateurs des vieux mots : (« Cacozelos et antiquarios pari fastidio sprevit »). Il critiquait Tibère de rechercher les termes hors d'usage st surannés : (« Nec Tiberio parcit, et exsoletas interdum et *reconditas voces* aucupanti »). Il disait à Antoine : Tu prends pour modèles, tantôt *Annius Cimber* et Veranius Flaccus, tantôt les 'Asiatiques aux phrases arrondies et vides. » Ces *recondita verba,* ces *reconditae voces,* expressions propres à Auguste et appliquées soit à Cimber, soit à ses imitateurs, nous fournissent le mot qui dans le premier vers de l'épigramme de Virgile, doit remplacer le mot *Corinthiorum* ou les autres, également obscurs :

« Reconditorum amator iste verborum ».

Annius Cimber était-il rhéteur et gaulois? L'épigramme donne bien *rhetor*, mais *rhetor* peut s'appliquer à un maître d'éloquence, à un orateur, même à un écrivain d'un genre particulier ; et le mot est évidemment pris en mauvaise part. Il semble qu'il n'y ait pas à hésiter sur le choix. Au troisième vers Cimber est nommé le Thucydide breton (*Britannus* remplace *tyrannus* dans quelques manuscrits), c'est un historien, mais déclamateur. Quant à l'origine de Cimber, Cicéron (*Philipp.*, V) nous renseigne suffisamment : « J'allais, dit-il, oublier (parmi les lieutenants d'Antoine) la lumière et l'honneur de cette armée, C. Annius Cimber, fils de Lysidicus, un vrai Lysidicus lui-même (il y a un jeu de mots sur le double sens que comporte le nom), car il viole tout droit, si ce n'est qu'une fois il s'est servi du droit pour tuer son frère. — Lumen et decus illius exercitus poene praeterii : C. Annium Cimbrum Lysidici filium, Lysidicum ipsum (graeco verbo) ; quoniam omnia jura dissolvit ; nisi forte jure Germanum Cimber occidit » (autre jeu de mots). Cicéron (*Philipp.*, XIII, 12), renouvelle cette atroce accusation par une ironie analogue : « Dans le camp d'Antoine on compte deux anciens préteurs, l'un Annius philadelphe, l'autre Gallius l'imbécille. » Annius philadelphe, c'est, par antonomase, Annius meurtrier de son frère, comme l'indique encore l'épithète *innocens,* attribuée à Gallius, en opposition à *philadelphus*. On peut soupçonner que le frère d'Annius est ce Cimber Tillius qui joua, d'après Suétone, le premier rôle (primas partes egit) dans le meurtre de César. Les deux Cimber suivaient donc deux partis politiques hostiles. Tillius, celui de Brutus, Annius, celui d'Antoine. Les meurtriers de Caesar furent tous condamnés, dit Suétone. C'est alors qu'Annius trouva une occasion favorable d'assassiner son frère légalement, ainsi que le fait entendre Cicéron. Il fit un mélange de ces mots antiques « qui donnent au discours une sorte de sainteté » et envoya à Antoine la dénonciation empoisonnée

« ista omnia, ista verba miscuit fratri. »

Voilà ce qu'on peut tirer de plus probable des renseignements trop rares sur le triste personnage qu'a flétri Virgile comme écrivain et comme homme. Cimber, fils de Lysidicus, était romain, peut-être d'origine grecque ; il

n'était pas rhéteur dans le sens propre du mot ; il avait suivi la carrière des emplois publics et était arrivé à la préture. Son frère, ami de Brutus et de Cassius, était aussi sans doute un homme considérable.

L'historien de la Bretagne, d'où qu'il eût tiré ses renseignements, savait ce qu'était le *Tau gallicum ;* mais ses lecteurs pouvaient l'ignorer ; il en faisait parade, conformément aux principes de son école, si bien indiqués par Quintilien ; il en assommait les gens.

5. Il faut joindre aux autels anépigraphes de Nîmes une série considérable, et non épuisée encore, d'autels où figurent une inscription et un marteau Ils sont tous dédiés à Silvanus, qui dans le S. O. de la Gaule paraît avoir été spécialement assimilé à Taranous. Il n'y a aucune nécessité pour notre thèse d'en dresser la liste. Je veux seulement faire remarquer que les marteaux sculptés sur ces monuments revêtent une très grande variété de forme, depuis celle du maillet, qui est sans doute la primitive, jusqu'à celles qu'affectent les ex-voto d'Uriage, où la fantaisie s'est donné pleine carrière.

GENTILICES EN *IUS* EMPLOYÉS AU FÉMININ DANS LA GÉOGRAPHIE DE LA GAULE.

[Pour remplir un blanc que laisse forcément la mise en pages, nous insérons ici une note supplémentaire à l'article qui a paru dans la livraison précédente, p. 153-167.]

ATTEIA.

Ateia, dans une charte de l'année 907 concernant l'abbaye de Saint-Martin de Tours, désigne Athée, Indre-et-Loire (Mabille, *La pancarte noire,* p. 218, cf. p. 183). *Ateia*, dans une charte du XIIe siècle (Léon Maître, *Dictionnaire topographique du département de la Mayenne,* p. 6) est aujourd'hui Athée, Mayenne. On trouve aussi ce nom au pluriel : *Ateias* dans des chartes, en 877 et en 880 ; ces deux mentions s'appliquent à deux localités différentes : l'une du département de l'Yonne, l'autre de la Côte-d'Or ; la première concerne Athée, commune de Tonnerre (Quantin, *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne,* p. 5) ; la seconde est Athée, près d'Auxonne (Garnier, *Nomenclature,* p. 13, n° 46). Aties, 1131, aujourd'hui Athies, Aisne (Matton, *Dict. top. du dép. de l'Aisne*) semble n'être qu'une autre notation d'*Ateias*. *Ateias* lui-même doit s'être prononcé primitivement avec un *t* double, autrement cette dentale ne subsisterait pas aujourd'hui. Ateia est donc la forme féminine d'un gentilice *Atteius*.

Comme exemples de l'orthographe par double *t,* nous citerons deux épitaphes trouvées à Rome. L'une est celle de C. Atteius Antiochus, l'autre, celle de Atteia Fortunata (*C. I. L.*, VI, 12573, 12577). Mais l'orthographe ordinaire est *Ateius* par un seul *t*. De la *gens Ateia,* le membre le plus connu est le jurisconsulte C. Ateius Capito, consul *suffectus* l'an 5 après J.-C., et mort en 22. Il laissa un ouvrage de droit intitulé *Conjectanea* et qui contenait au moins neuf livres.

ANCIENS NOËLS BRETONS

Traduction [1].

IX [2]

128 Noël ! chantons et fesons fête !
C'est la nativité de Jésus;
Honorons la Dame de tout bien;
Noël ! chantons, ne tardons plus.

129 Rendons grâce à l'Enfant joyeux
Qui est venu nous racheter de peine,
En sortant du corps de la douce Marie
Par laquelle nous sommes réjouis.

130 Il est à Bethléem maintenant
Le petit Enfant nouvellement né,
Oui, sûrement dans une étable,
Dans le lieu où vivent les bêtes.

131 Doucement et courtoisement, cette Vierge,
Quand le petit Enfant fut né,
L'enveloppa dans du foin vert,
Et elle le mit dans son giron.

132 Et puis, de son lait précieux
Qui avait une vertu surnaturelle,

1. Voir le commencement de cet article aux pages 1-49 du présent volume.
2. L'air de cette [pièce]-ci est populaire.

ANCIENS NOËLS BRETONS

Texte.

IX[1]

128 Nouel ! quenomp ha greomp joa !
Da natiuite a Iesus !
Maestres an Tensor enoromp ;
Nouel ! quenom, ne tardomp muy.

129 Rentomp gracçaou dan Map laouen
So deuet don daspren a penet
A corff, hep mar, an goar Mary
Maz oump dreyzy rejouysset.

130 Ema en Bezleem a breman
An Map byhan neuez ganet,
En un presep net a detry,
En lech maz idy an milet,

131 Flour ha courtes, an Guerches man,
Pan o'an Mabic bihan ganet,
En dastumas en touez fouen glas,
Hac en laquas en he goasquet.

132 Neuse, gant he laez precius,
Aioa vertuzus dreyst musur,

1. An ton so'commun a houmman.

Un certain temps, — ô grand mystère! —
Marie le nourrit, c'est certain.

133 Devant Joseph parfaitement bon
La sage Vierge l'emmaillota,
Et l'honneur ne fut pas petit
Qu'il fit à la mère qui l'enfanta.

134 Cet Enfant, certes, nous racheta;
Et très horriblement versa son sang,
Sur la montagne, devant les Juifs
Qui, sans pitié, l'accablèrent de coups.

135 Avec des fouets et des barres de bois,
Très cruellement ils l'ensanglantèrent;
De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête,
Ils lui déchirèrent la chair et la peau.

136 Et ils le mirent sur une croix de bois,
Où il fut si rudement étendu [ses jambes
Qu'il ne resta aucune articulation de ses bras et de
Qui ne fut disloquée à cause de notre péché.

X[1]

137 Il est né le Dieu, le Maître et le Roi de toute Créature;
A cause de notre péché il est venu — ô bonheur! —
Faire pénitence pour payer notre rançon,
Pour nous enlever tous au malheur où nous étions:
Ainsi, réjouissons-nous, pleinement, de toute façon,
Noël! crions, chantons, tant que nous pouvons chanter,
En l'honneur du vrai Roi de la terre,
Qui, par affection,

1. Noël dont l'air est populaire.

Vn spacc a amser, mister bras,
Mary en maguas, a tra sur.

133 Dirac Iosep, mat ha natur,
An Guerches fur en mailluras,
An meuleudy ne voe byhan
A geureu dan mam en guanas.

134 An Map man certen hon prenas,
Ha peur dyfflas a scuillas goat,
Dyrac Iuzeuien, en menez,
Hep nep truez en labezat.

135 Gant scourgezaou ha barraou coat,
Quezquen dyfflat en en goatsont ;
A plant an troat bet bar an pen,
Quic ha crochen en dispensont.

136 Hac en lequesont[1] en croas pren
Mas voe quezquen tenn astennet
Ne mennas joendr en garr na brech
Na chenchas lech dre hon pechet.

X[2]

137 Ganet eo Doue, Maestr ha Roue pep noeancc ;
Dre hon pechet ez eo deuet, caezret chancç !
En penitancc da auancc hon rancçon,
Flam don lamet a morchet maz edoamp :
Rac se pep guis, fournys, reyouysomp ;
Nouel ! gueluomp, canomp, drez quelhomp son,
Da Roue'n tyr guiryon ;
Dre affection,

1. *Pour* y en lacas.
2. Nouel pe a heny an ton so commun.

Pour nous délivrer
Est descendu en enfer,
Oui, certes, au fond de l'abîme
Pour porter la peine de notre crime
Et pour nous racheter.

138 Les Prophètes, livrés aux peines les plus rudes,
Poussaient des cris, et, suppliant,
Gémissant, songeaient qu'il fallait
Que chaque âme, rejetée en arrière, pleurât
En mille tourments sûrement et souffrît
Dans les ténèbres, subitement, à cause d'une pomme.
Le Roi de la terre pour nous sauver
Est maintenant né;
Il nous a été envoyé
Et il est venu — de quelle façon admirable! —
Porter remède aux humains;
Et pour que les habitudes changent
Entièrement chez ses Serviteurs.

139 Une fille vierge, courtoise, pleine de raison,
Certes, comblée de mille perfections,
Fut le moyen que prit le Roi du Ciel pour venir
Jusqu'à nous; et si nous le voulons, nous sommes
— Quelle qu'ait été notre erreur par l'effet de la fatale pom-
Réconciliés par Marie avec le Roi tout-puissant. [me —
Quand nous étions tous perdus
Par la faute d'Adam, puni
A cause de ses péchés;
Voici venir l'Enfant, à l'heure
Où nous sommes, dans le monde,
Pour nous tirer de blâme
Et de tous nos péchés.

140 La nuit de Noël, douce et pure, sans mentir,
L'innocente Marie enfanta très respectueusement
Notre vrai Seigneur, sans lumière allumée,
Ni sans être souffrante, aussi pure que le pur cristal,

Don dyprisoniaff
So deuet en lym,
Hep goap, dan abym,
Da douen poan hon crym
Ha don redimaff.

138 An Proffedet, en penet caletaff,
A ioa en cry, hac y oz suppliaff,
Oz hiruoudaff, oz songaff bezaff ret
Cacc pep eneff diadre[f] da leuffal
E mil tourmant, suramant, ha scandal
Dre un aual, ractal, dan teualtet.
Roue'n tyr don miret
So breman ganet;
Diguacçet entromp
Ha deuet, caezret guis,
Remet dan bedis
Ha ma chencho guis
Fournys de guysion.

139 Un mérch guerches, courtes, leun a raeson,
Carguet detry a pep perfection
A voe moyen da Roue'n Tron da donet
Rez entrezomp; mar queromp ez omp ny
— Dr'en aual glas mar bras vo'en fantasy —
Ouz Roue'n velly gant Mary alyet.
Pan voamp oll collet
Dre Adam blammet
Dre fet pechedaou;
Deuet en Map a pret
Breman, voar an bet,
A blam don lamet
Net a pechedaou.

140 Nos Nedelec, doucc ha chuec, n'en de gaou,
Mary dinoas a ganas peur hasaou
Hon guir Autraou, hep goulaou enaouet,
Na bezaff trist; quen fin mistr ha cristal,

Elle enfanta notre Roi particulier,
Sans maison ni palais, entre des animaux.
Par l'haleine des bestiaux,
Il fut seulement réchauffé.
Pour le tenir chaudement
— Sauf du lait pour le nourrir —
Aucun vêtement très bon
Assurément ne fut trouvé
Pour l'emmailloter convenablement.

141 Quand il naquit, il n'en faut pas douter,
L'air et la ville vinrent à briller très vivement,
A s'illuminer, en premier témoignage.
A minuit, quand la nuit était presque close,
Dans le ciel une étoile très pure
Fut aperçue, sachez-le bien.
Les Bergers, je l'atteste,
Providentiellement firent fête,
Comme l'Ecriture l'assure
En visitant, — voyez-vous —
Le Roi du monde, quels cris !
Quels cris de joie en marchant
Dans la nuit noire, à travers les rues [de la ville] !

142 Et quand Gaspar vit la grande étoile
Ainsi que Melchior, au Dieu Roi du ciel, notre ami
Et Balthasar, ces trois rois, ces trois amis parfaits,
Apportèrent très joyeusement, certes,
L'or, la myrrhe et l'encens, trésor et précieuse offrande;
A notre vrai Créateur, dans l'espoir de retour.
Un jour, — bienheureuse destinée! —
Ce fils nouveau-né
Nous tirera tous
De la tempête et de la misère
[Où nous sommes] par la faute de notre père Adam
Et de notre mère Eve;
Il nous tirera de blâme.

Ez ganas hy hon Roue ny special
Hep ty na sall, entr'en aneualet.
Gant azlan loeznet
Rez e goarezet.
Clet de goasquedaff,
— Sauff laez de maezur —
Nep dillat natur
Ne cafset quet sur
Pur de mailluraff.

141 Pan voa ganet, ne fel quet e douetaff,
Ez deuez an ear han caer da bout sclerhaff,
Da goulaouaff, da veza quentaff test.
Da hanter nos, pan voa hogos closet,
En gouabren un steren quezquen net
A voe guelet, estimet, credet prest.
Pastoret, me dest,
Dre didin, ez grent fest,
Dre ma test an Istoar.
Da guelet, — chetu, —
Roue'n bet, caezret hu ! —
Drez deuent, ez grent hu,
En nos du, dr'en ruaou[1] !

142 Ha pan guelas an steren bras Jaspar
Ha Melchyon da Doue Roue'n Tron, hon car,
Ha Balthasar, try roe, try car parfet,
A dygacas gant joa bras hac a scler
Aour, myr, esancc, cheuancc hac offrancc quer,
Don guir Crouer en esper a cher net.
Vn dro, guen hon bet !
An Map man ganet
Net hon remedo
A tempest estlam
Dre hon tat Adam
Hac Eva, hon mam ;
A blam hon lammo.

---

1. *Probablement pour* ru kear.

XI[1]

143 Chantons et soyons fervents! Noël au Roi des Anges
Qui est venu en ce monde aujourd'hui dans la misère;
Jésus, par grand'pitié,
Avec désir et amour
Est venu, — oh! la belle condition —
Avec foi nous sauver.

144 Offrons nos chants et nos prières de tout cœur à Marie,
Qui enfanta sans douleur notre Roi véritable,
Le Roi du ciel en un lieu sombre
Entre deux animaux;
Ce ne fut ni en salle
Ni en palais de roi.

145 Joseph, tout naturellement fut très émerveillé
Quand il vit dans le clos l'Enfant, sur du foin vert:
Mais l'Ange lui révéla,
Qu'il était né — oh! la belle achoison! —
Ce Fils de l'homme, qui nous racheta
Certes avec grand bonheur.

146 Sitôt que vint dans ce monde le vrai Roi des saints,
Vinrent jusqu'à sa demeure, du côté de l'Orient,
Trois rois, et non de faux [rois],
Lesquels dans leur sagesse
Honorèrent le Roi des mers
En lui offrant des largesses.

147 Et les Bergers, heureux, gambadant, très joyeux,
Pressés, doux et humbles, instruits par l'Ange blanc
Et par la clarté de l'étoile,
Dans le pays au-dessus de leurs têtes,

1. Sur l'air de *Courtoises dames.*

XI[1]

143 Quenomp ha bezomp hael! Nouel da Roue'n Aelez
A so deuet en bet man breman en bihanez;
Jesu dre meur truez,
Gant choant ha carantez
A so deuet, — caezret stat! —
Gant feiz don euezat.

144 Greomp can ha letany da Mary cordial
A ganas hep casty hon Roue ny special,
Roue'n neaff e lech teffal
Entre daou aneual;
Ne voa quet nac en sal
Nac en pales real.

145 Josep, dre guir effet, a voe net souezet bras
Voar an fouen glas, en quel, an Buguel pan guelas:
An Ael a reuelas
Bout ganet, — caezret cas! —
Map den nep hon prenas
Gant joa bras, a tra sur.

146 Pan voa deuet en bet man buhan guyr Roue an sent
Ez deuez plen bet' en ty dyouz party'n Orient
Try roue, ha ne voe fent;
Hac y dre hoz squient
Roue'n mor a enorent
Pan proffent larguentez.

147 Han Pastoret, haetus, ebatus, joaius ten,
Tiz ha cuff hac vuhel, dre reuel an Ael guen
Han sclerder an steren
En bro a dyouch ho pen

1. Voar ton *Courtes itroneset* (cf. Noël IV).

[Vinrent] pour voir, croyez-le bien,
Le Roi du monde [couché] sur du foin.

148 Après sa sainte naissance, il fut battu cruellement;
Sa chair, à cause de nous, fut horriblement flagellée.
Oui, Jésus — oh! la belle cure! —
De plein gré, par son plaisir,
Mourut certainement
Pour nous rendre tous heureux.

149 Prions, n'y manquons pas, pour qu'après les choses de ce [monde,
Nous allions ensemble, par la grâce du Saint-Esprit,
Tous sans exception
Sans faute, grands et petits,
Et bien loin de Satan,
Dans la gloire du Roi des Saints.

XII [1]

150 Noël! Noël! A la Nativité,
Au fils du Roi du ciel, en langue bretonne,
Chantons avec ardeur, sans nous lasser :
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi. »

151 Du corps d'une fille en sa virginité
Le fils de Dieu est né dans ce monde,
C'était annoncé anciennement.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi. »

1. Noël sur l'air de *O Gloriosa Domina.*

Da guelet, credet ten,
Roue'n glen voar an fouen pur.

148 Goude glan maz ganat en cannat dynatur,
Maz scourgezat eusic e quic, voar hon sygur.
Iesu net, — caezret cur! —
E grat, e plijatur,
A maruas, a tra sur,
Maz omp pur eurus.

149 Pedomp, ne fellomp quet, goude fet an bet man
Maz ehomp entromp net dre grac an Speret glan
Commun, guytibunan
Hep sy, bras ha byhan,
Ha pellhaf dyouz Sathan,
Dauet [Doue] Roue'n sent glan.

XII[1]

150 Nouel! Nouel! Da Nedelec,
Da Map Roue'n Tron, en brezonec,
Quenomp choantec, hep dieguy:
Ganet eo Doue, hon guyr Roue ny.

151 A corff un merch en he guerchdet
Map Doue en bet man so ganet;
Coz profecyet ez aedy.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

1. Nouel voar ton *O gloriosa Domina.*

152 Par Gabriel il fut annoncé
Quand Jésus, le Roi du ciel, fut conçu,
[Il fut annoncé] à la bonne Vierge qu'il allait être en [elle.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi, »

153 A Bethléem, sans nul retard,
Dans une écurie sans aucun abri
Il naquit, n'en faites pas de doute.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi. »

154 Certes, Jésus plein de miséricorde,
Lui, le Roi des saints, dans la pauvreté!
Dans la peine, dans la misère! quel abaissement!
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi. »

155 Ce ne fut ni en châteaux, ni en donjons
Que naquit le Dieu, le roi des peuples,
Mais dans une crèche, notre Seigneur.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi. »

156 Sans aucune souffrance, — quelle chance!
Cette vierge l'enfanta saintement;
Elle n'eut ni douleur, ni mal.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi. »

157 Trois rois d'Orient
Pour offrir des dons à Dieu, le vrai roi des saints,
S'acheminèrent jusqu'à sa demeure.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi. »

158 Le roi Melchior, le sage,
Offrit de l'encens qu'il présenta
Au Dieu parfait, quand il arriva.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi! »

159 Le roi Gaspar, sans nul fracas,
Offrit de l'or, sans crainte de blâme;
Au petit Jésus, notre véritable ami.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi! »

152 Dre Gabriel ez reuelat,
Iesu Roue'n eff, pan conceuat,
Dan Guerches mat e bout gat y.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

153 En Bezleem, hep nep remet,
En merchaucy dyabry net
Ez voe ganet, na lequet sy.
Ganet eu Doue hon guyr Roue ny.

154 Certes Iesu leun a truez,
Hac enff Roue'n sent en paurentez,
En poan, byhanez, pebez bry!
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

155 Ne voe e questell, tourrellaou
Ez ganat Doue, Roue an ploueaou,
Hoguen en craou, hon Autraou ny.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

156 Hep anquen en bet, — guelhet cas!
An Guerches man glan en ganas ;
Ne deffoue gloas na noas casty.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

157 Rouanez try dyouz Oryent,
Da proff da Doue, guyr Roue an sent
A deuez gant an hent bet' en ty :
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

158 An roue Melchyon, raesonnet,
A proffas esancc auancet
Da Doue parfait, pan voa deuet dy.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

159 An Roue Iaspar, hep saffar tam,
Aour a proffas, ne fellas blam,
Da Iesu flam, hon guyr amy.
Ganet en Doue, hon guyr Roue ny.

160 Le roi Balthasar, sans dire mot,
Fit une belle offrande [tesse.
De myrrhe; c'était le [signe] de sa profonde tris-
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

161 Et Hérode, — qui, certes était rebelle —
Les pria doucement, par malice,
De revenir chez lui à leur retour:
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

162 S'ils avaient pris leur droit chemin vers lui,
Il les eût fait tuer, hélas!
Hérode était malade d'envie.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

163 Hérode, en apprenant la bonne nouvelle
Qu'ils étaient passés sans nul accident,
Devint enragé de colère.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

164 Les petits enfants, alors sans pitié
Il les tua tous; — quelle folie ! —
Les enfants à la nourrice ! Quels cris !
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

165 Jésus mourut sur une croix de bois,
Où il souffrit qu'on l'étendît,
Et c'est pour nous qu'il s'y plaça.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

166 Pour nous, comme un saint ami,
Il souffrit une langueur incomparable
Hélas ! sans nul doute, sur le Calvaire.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

160 Roue Baltasar, hep saffar tam[1],
A proffas spes dre doneson,
Myr; se voa don e melcony.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

161 Ha Herodes, — certes hesent[2] —
Ho pedas sacçun, dre un fent,
Pan dystrosent deuzyent de ty:
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

162 Maz az yent reiz an hent dezaff,
Ez grase, syouaz! ho lazaff:
Herod a ioa claff gant auy.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

163 Herodes, peur dreao pan cleuas
Ez oant tremenet hep quet noas,
A arraigas gant fantasy.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

164 An mybyen, chetu, dytruez
A lazas oll; pebez follez!
Hac y voar ho laez! pebez cry!
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

165 Jesus a maruas en croas pren,
Hac a gouzaouas e asten,
Ha dre hon pen ez aez enn y.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

166 Euyd omp, santel euel car,
En deffoue un languys dyspar,
Allas! hep mar, e Calvary.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

1. *Lisez* son.
2. *Aujourd'hui* amzint.

167 Nous tous qui avons été baptisés dans la foi,
Si nous croyons en Dieu, le Roi du monde,
Nous sommes tous sauvés sans faute.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

168 Prions, tous jusqu'au dernier,
Qu'après notre vie de ce monde,
Nous allions heureusement au ciel.
« Il est né le Dieu, notre vrai Roi ! »

XIII

169 Joyeusement chantons, entre nous, n'y manquons pas,
Tous tant que nous sommes, avec consolation, peuple du [monde,
En toute humilité, et d'un cœur généreux:
Noël ![1]
A la douce Marie louanges à foison;
A cette bonne Dame, notre véritable avocate,
A cette sainte Reine du palais céleste.

170 Cette Vierge fut engendrée si sainte,
Si parfaite et si digne était son origine;
[Elle était] si bonne, si brillante, si supérieurement par- [faite,
Si excellente et vaillante de toute façon,
Que rien assurément ne fut formé d'aussi pur qu'elle,
Rien d'aussi humblement sublime, n'en doutez pas.

171 A cause de sa bonté et de son humilité,
Fut envoyé un messager vers elle,
Avec commission de la cour céleste,
Devant sa face, par faveur de message.
Si bien qu'elle s'émerveilla, n'en doutez pas,
Quand elle vit Gabriel devant elle.

1. Ce mot semble devoir revenir après les trois premiers vers de chaque couplet.

167 Quement so en Feiz badezet,
Gant cridyff en Doue, Roue an bet,
Ez omp oll saluet, hep quet sy.
Ganet eu Doue, hon guyr Roue ny.

168 Pedomp, commun, guytibunan,
Goude hon oll fet an bet man,
Maz ayimp glan dan letany.
Ganet en Doue, hon guyr Roue ny.

XIII

169 Lauen quenom entromp, na fellomp quet,
Guytybunan, gant dyboan, pobl an bet,
Dre vuheltet parfet, a caudet hell :
Nouel !
Dan goar Mary meuleudy a lyes !
An Itron mat, hon guir aduocades,
Glan Rouanez an pales celestel.

170 An Guerchez man quen glan a voe ganet,
Quen anteryn ha din oryginet,
Quen mat, quen net, quen parfet a detry,
Hac excellant ha vayllant pep andret,
Dre he[1] quen pur ne voe assur furmet
A vuheltet goarnisset, na gret sur[2].

171 Dren madelez han humblez a nezy
Ez dycaçat un cannat dauet y
En gueffrydy an ty celestyell,
Dyrac he facc dre gracc a legacy.
Maz voe meurbet maruaillet, na ret sy,
Pan guelas hy diraz y Gabriel.

1. *Probablement pour* Nep tra.
2. *Lisez* sy.

172 Alors l'Ange quand il la vit si humble,
Sans gabe ni bruit la salua poliment
Avec des paroles choisies ; et lui parle ainsi :
« Chaste Marie, noble fille, ne t'effraie pas,
Car dans ton corps béni est vraiment descendu
Jésus le Roi du monde, pour recevoir le jour.

173 Le fils de Dieu le Père, de son plein gré,
Jeune fille, prend en vous une chair, image
De sa puissance même, de sa condition propre. »
Quand elle entendit, elle consentit à la chose,
La Vierge brillante, parfaite et vénérée,
Dévotement, très agréable et sainte.

174 Elle porta, sans mal, avec patience,
Dans son corps très chaste, pendant quelque temps,
Jésus, le Roi des astres, notre souverain Sauveur.
Nous ne trouvons pas un seul instant où elle déchut;
Fille et Vierge, Reine de courtoisie,
Au dessus toutes [les femmes], elle demeura certainement.

175 De sorte que, sans mentir, l'Enfant vint à bien,
Dans la nuit de Noël, plein de douceur et de suavité:
C'était le terme fixé pour sa naissance;
Et à l'heure même qu'il avait choisie
Il naquit, croyez-le, entre les humains,
Dans un lieu bas, sans honneur, sans beauté.

176 Quand il naquit, avec mille louanges,
Vinrent ensemble le voir, n'en doutez pas,
Trois rois du côté de l'Orient,
Pour lui rendre visite et honneur;
Et les pieux Bergers, sans regarder à la peine,
Chantaient tous avec consolation.

177 Et ensuite, lorsqu'il lui plut, humblement
Il vécut, mais ne voulut pas [vivre] longtemps;
Et quand vint l'heure — comprenez sa leçon —

172 Neuse an Eal vuhel pan he guelas
Hep goap na brut astut he saludas
A comsaou bras; hac a lauaras sur:
« Mary dynam, merch flam, na estlam quet,
Rac ez corff guen ez eo cren dysquennet
Iesu Roue'n bet, da bout net ganet pur.

173 Map Doue an Tat, e grat, e pligadur,
A commer quic en och, merchic, figur
E gallout pur, e statur naturel. »
Pan ententas, dan cas ez voe assant
An Guerches sclaer antyer ha reuerant,
Deuotamant cals plesant ha santel.

174 Hy en dougas, hep noas, gant habaster
En he corff flam dynam, un spacc amser,
Iesu, Roue'n ster, hon saluer souueren,
Ne contom pas un pas ne goazhas hy;
Merch ha Guerches, Maestres a courtesy
Dreyst pep heny ez manas hy dyen.

175 Maz deuez, hep fabl na goap, an Map a plen
Nos Nedelec, doucc ha chuec ne voe quen,
Voe an termen a certen de guenel
Ha dan heur se maz care de dyuys
Ez voe ganet, credet, entr'en bedys,
En lech dysprys, dizcoantys, a isel.

176 Pan voa ganet, parfet gant meuleudy,
Ez deuez gueffret de guelet, ne gret sy,
Rouanez try dyouz party Orient,
De visitaff ha de enoriff glan;
Han Pastoret parfet, hep sellet poan,
Guytybunan gant dyboan ez canent.

177 Ha goude se, quentre caras, asquet
Plen ez reonas, pell bras ne fallas quet;
Ha pan voe pret, — ententet e quentel, —

Couché sur une croix, il mourut assurément
Par amour pour l'homme, dans l'angoisse, un vendredi,
Notre Rédempteur, notre éternel Sauveur.

XIV[1]

178 Noël bien humblement à Dieu le Père sans hésitation !
Et à son fils, notre Dieu, notre appui, notre Créateur ;
Et, à l'Esprit-Saint tout-puissant,
Le Sauveur des siens.

179 Depuis cinq mille sept ans dans l'angoisse et le doute,
Etait la race d'Adam ; elle était horriblement punie,
Pour avoir mangé la pomme, elle souffrait une peine dure ;
Elle restait dans l'effroi.

180 La porte du Paradis jour et nuit était close ;
A aucune espèce de gens la porte n'était ouverte ;
Tous les trépassés étaient dans l'abandon,
Oui tous gémissaient.

181 Certes, sans ménagement, dans l'enfer en masses
Ils étaient jetés pour souffrir et gémir dans la flamme ar-
Pour un seul péché, ils étaient retenus en prison, [dente ;
Dans la douleur, dans l'abyme.

182 Et par la grâce toute divine de la Trinité
Jésus, par un effort de sa bonté, est venu
Se faire homme, dans l'angoisse et la douleur,
Pour que nous ne fussions pas tous perdus.

183 Quand vint dans Marie notre Roi, le Messie,
L'ange Gabriel le lui annonça :

1. *Noël sur l'air* Ut queant laxis.

A chuen en croas ez maruas a tra scler
Dre caret den, gant ancquen, dezguener
Hon Dasprener, hon Saluer eternel.

XIV[1]

178 Nouel vuhel mat [da] doue'n Tat hep atfer!
Ha de Map, hon Doue, hon appoue, hon Crouer,
Ha dan Speret sant omnypotent antyer;
Saluer e querent.

179 Seyz pemp mil blyzyen en anquen ha penet
Ez voe hat Adam; iffam ez voe blammet,
Rac dybri naual en diffoue poan calet,
E saouzan manet.

180 Porz an Barados deiz nos a yoa closet;
Da nep seurt cosquor an nor ne dygoret;
An ol anaffoun a ioa abandonnet,
Ha tout hyrvoudet.

181 Certes, hep espern, en Iffern a bergnaou
Ho quacet en poan ha queynuoan dan tan glaou;
Euyt un pechet, dalchet en arretaou,
En glachar, voar naou.

182 Ha dre gracc diuin anteryn an Dryndet
Ez eo deuet Iesus, dre e gracyusdet,
De nem laquat den, en ancquen ha penet,
Na vemp oll collet.

183 Pan deuez e Mary, hou Roue ny, Messias,
An Eal Gabriel dezy en reuelas;

1. Nouel voar ton *Ut queant laxis.*

Celle-ci était Vierge, lorsqu'elle enfanta ce Fils,
Et pure elle resta.

184 Et l'Ange blanc lui dit en accomplissant son message :
« O Marie bénie, ô heureuse que tu es ! crois ceci :
Tu concevras et tu enfanteras le Dieu
Qui est vraiment notre Roi. »

185 — A Dieu, dit-elle, Marie est consacrée ;
Je suis sa servante, comme tu le dis qu'il soit fait ».
Alors le Roi du Ciel est conçu en elle,
Surnaturellement formé.

186 Dans une étable à bêtes, il naquit certainement
Auprès de Joseph dans une simple crèche ;
Sûrement sans maillots, ni langes, dans une étable froide,
Dès sa jeunesse dans la douleur !

187 Hélas ! gens du monde, songez, ne faites que cela ;
[Songez] à la peine qu'il eut, — laquelle était pour nous, ce [Dieu-homme
Jusqu'à ce qu'il mourût cruellement, couché sur la croix
Par notre faute. Amen !

XV

188 Noël au Roi des cieux joyeusement !
Que chaque vrai chrétien chante en l'honneur du Christ !
Il est temps que chaque homme se livre à la joie ;
Jésus est venu nous réjouir.

189 Il est né le Dieu, le vrai Roi des peuples,
Pour notre amour il est venu ici-bas ;
Rendons grâces au bon Seigneur ;
Jésus est venu...

Guerches voa houman an Map man pan ganas,
Ha glan ez manas.

184 Maz comse'n Eal guen dezy pan quemenne :
« Mary beniguet, guen da bet, ha cret se :
Te a conceuo un dro a gano Doue
So guiryon hon Roue. »

185 — Da Doue, emezy, Mary so dediet;
Me so e matez, dr'en leuerez, bezet. »
Neuse Roue an euff so enn y conceuet,
Dreyst natur furmet.

186 En craou an loeznet ez voe ganet certen
Hogos da Iosep, en un presep hep quen ;
Sur hep mailluraou na trezyaou, en craou ien,
Iaouanc en anquen !

187 Allas ! tut an bet, contemplet, na gret quen,
En poan en deffoue, — euyd omp voe, — Doue den

Bete maz maruas dyfflas en croas a chuen,
Dre hon blam. Amen !

XV [1]

188 Nouel da Roue'n effaou, laouen
Ganet [2] da Christ pep guir Christen !
Pret eo da pep den laouhennat ;
Deuet eo Iesus don joayushat.

189 Ganet eo Doue, guir Roue'n ploueaou,
Dre hon caret eu deuet ouz traou ;
Rentomp graccou dan Autraou mat.
Deuet eu Jesus...

1. Nouel voar ton *Vexilla Regis.*
2. *Lisez* canet.

190 Nous étions dans la douleur, sans soutien,
Si le Fils [de Dieu] Dieu, et homme, n'était venu
Vers nous pour nous donner toute joie.
Jésus est venu...

191 Du corps d'une Vierge, notre sainte maîtresse,
Féconde par le Saint Esprit,
Il est né dans ce monde.
Jésus est venu...

192 Marie belle au-dessus de toute mesure,
Aimable au-dessus de toute créature,
Fut pour nous l'image du bonheur.
Jésus est venu...

193 En un lieu dégoûtant, en une étable
Est né, sans nul doute, notre Seigneur;
Voilà, peuple, de bonnes nouvelles !
Jésus est venu...

194 Par un ange blanc fut ordonné
A des gens d'honneur, à des bergers,
De venir bientôt le voir.
Jésus est venu...

195 Trois rois d'un pays lointain, après un pénible voyage,
Vinrent certainement jusque là,
Avec des richesses à offrir au Roi du monde.
Jésus est venu...

196 Quand ils vinrent jusqu'à la bienheureuse Marie,
Ils louèrent Dieu, le vrai roi du monde;
Ils furent guidés par une étoile.
Jésus est venu...

190 Edoamp en hyruuot, hep souten,
Pan na deuzye Map Doue ha den
Daued omp plen don laouhennat.
Deuet eu Iesus...

191 A corff un Guerches, Maestres glan,
Carguet meurbet an speret glan,
Voar an bet man en enganat.
Deuet eu Iesus...

192 Mary gratius dreyst musur,
Hegarat dreyst pep crouadur,
A voe deomp figur eur mat.
Deuet eu Iesus...

193 En lech disacçun, en un craou,
Ez ganat, hep faot, hon Autraou;
Chetu, tudaou, quehezlaou mat!
Deuet eu Iesus...

194 Dr'en Eal guen ez voe quemenet
Dan tut a enor, pastoret,
Donnet de guelet a pret mat.
Deuet eu Iesus...

195 Try Roue gant trauel a pell bro
A deuez certen bet eno
Da proff da Roue'n bro, gant ho glat.
Deuet eu Iesus...

196 Pan deuzont y bete[1] Mary guen,
Ez meulsont Doue, guir Rouen an glen:
Dre un steren ho quelennat.
Deuet eu Iesus...

1. *Lisez* bet.

197 Or, Hérode que le dépit transportait,
Détestait le Fils de Marie :
L'envie le tourmentait.
Jésus est venu...

198 Et de tout côté les petits enfants impitoyablement
Perdirent la vie, voyez-vous :
Sans miséricorde on les massacra.
Jésus est venu.

199 Marie, la mère de Jésus, se retira
En Egypte, et s'y sauva :
A son fils, dans le malheur, elle tint bon.
Jésus est venu...

200 Pour nous, grands et petits,
Il souffrit en ce monde la douleur,
L'affliction et la peine, depuis sa naissance.
Jésus est venu...

201 Couché sur une croix, sur la montagne,
On cloua Jésus sans pitié,
Et sa vie finit.
Jésus est venu...

202 Le Paradis était fermé,
La porte en a été ouverte par Jésus ;
Avec son sang il l'a racheté et bien payé.
Jésus est venu...

203 Nous tous, Léonnais, sans tristesse,
Prions Jésus, dans sa grande miséricorde,
De nous donner aussi une bonne mort.
Jésus est venu...

204 Et notre bonne Dame, notre avocate,
Prions-la aussi bien souvent :
Elle est mère et Vierge dans la cour du Père.
Jésus est venu nous réjouir.

---

197 Ha Herodes dre frenezy,
A ioa dyguar ouz Map Mary;
Edoa affuy ouz e gryat.
Deuet eu Iesus...

198 An Mybyen peptu hep truez
A collas, chetu, ho buhez;
Hep trugarez ho labezat.
Deuet eu Iesus...

199 Mary, Mam Iesu, a tuhas
En Egypt, hac em acuytas:
De Map allas ez dalchas mat.
Deuet eu Iesus...

200 Euyd omp ny, bras ha byhan,
En deffoue penet en bet man,
Trauell ha poan, a pan ganat.
Deuet eu Iesus...

201 En un croas a chuen, en menez
Ez tachat Iesu dytruez,
Hac e buhez a finuezat.
Deuet eu Iesus...

202 An Barados a ioa closet,
Gant Iesus e'o nor dygoret;
Dre e goat prenet, paeet mat.
Deuet eu Iesus...

203 Entr'omp, Leonys, hep trystez,
Pedomp Iesu, dre meur truez,
Da reyff deomp yuez finuez mat
Deuet eu Iesus...

204 Han Ytron mat, aduocades,
Yuez pedomp y alyes;
Mam ha Guerches e les an Tat.
Deuet eu Iesus don joaiushat.

XVI[1]

205 Noël! Noël! Noël! Noël!
Il naquit doucement et humblement
L'Enfant à [son] heure, la nuit de la Nativité.

206 Jésus, le fils de Dieu, le vrai Roi des Saints,
Nous préserva de tout souci,
Jésus, le vrai Roi des saints, à [son] heure.

207 Son corps, son sang, bellement, sans regret,
Tous ses membres, notre doux Seigneur
Les employa avec ardeur à nous sauver.

208 Par son amour divin, l'Innocent,
De chagrin, de molestation et d'effroi
Nous tira tous par véritable amour.

209 Oui, nous avons été tirés de toute espèce de langueur,
Par Dieu, le Roi du monde, au cœur aimant:
Jésus nous a bien vite secourus.

210 Hélas! dans l'angoisse et la sueur glacée,
Et l'extrême fatigue, avec beaucoup de douleurs,
Il nous a rachetés par la froide mort.

211 Pour nous tous, petits et grands,
Sur la croix de bois il s'étendit,
Sur la croix il souffrit ses douleurs.

212 Il y fut lié si rudement
Que, de la tête aux pieds, il était tout en sang,
Ce Roi du monde, à cause de nos crimes.

1. Noël dont l'air est populaire.

XVI[1]

205 Nouel! Nouel! Nouel! Nouel!
Ganet voe en enff[2] hac vuhel
Map e quentel, nos Nedelec.

206 Jesu, Map Doue, guir Roue an sent,
Hon gueureu salo a pep baluent,
Iesu, guyr Roue'n sent, e quentel.

207 He corff, e goat, caezr, hep aezrec,
E holl mempraou hon Autraou chuec
A laquas choantec don recour.

208 Dre carantez diuin, Dynam,
A queuz ha molest ac estlam
Hon lamas flam dre guir amour.

209 Lamet omp franq a pep langour
Gant Doue, Roue'n bet, a caudet flour,
Jesu presour hon sycouras.

210 Allas! en angoes ha chues yen,
Hac en scuys stanc, gant meur ancquen,
Dre an maro ien hon dazprenas.

211 Euyd omp glan, bihan ha bras,
En croas pren en em astennas,
En croas ez gouzaffas gloasaou.

212 Quen ten enn y ez voe gryet,
A pen dan troat maz voe goadet,
Roue an bet, dre hon pechedaou.

1. Nouel pe a heny an ton so commun.
2. *Lisez* cuff.

213 Il fut attaché outrageusement avec des clous,
Tiré, au point que l'on comptait ses articulations;
Par tous les membres on le cloua.

214 En tous ses membres des plaies profondes,
A la tête, au front et au cœur.
De toute manière on l'accabla.

215 Quand il fut étendu sur la croix de bois,
Sur la montagne, ses deux bras disloqués,
Pour nous tous il pria.

216 Et Marie, sa mère, tressaillant
De regret et de douleur, en le voyant,
Avait le cœur grandement affligé.

217 Jésus mourut d'une mort cruelle;
Il inclina sa tête divine
De douleur, en nous rachetant.

218 Le cœur de Marie était navré;
D'un glaive de douleur il fut traversé,
Quand on le descendit vers elle.

219 Et versant des larmes amères,
Elle contemplait les blessures
Les traces des clous, les grands trous.

220 Hélas! quand il était en croix sur la montagne,
Il ne resta ni dans ses jambes ni dans ses bras
Une seule goutte de sang qui ne fût tarie!

221 Par la douleur de votre Passion,
Jésus, pardonnez à tous les Bretons,
Surtout au peuple Léonnais.

(A suivre.)

---

213 Staguet voe outraig gant tachaou,
Tennet, maz contet e joentaou;
Dr'en oll mempraou en enclaouat.

214 En oll mempraou, goulyaou don;
En pen, en tal, hac en calon.
En pep facçon en estonnas[1].

215 Pan voa en croas pren astennet,
Oz crech, e dyoubrech dylechet,
Euyd omp geuffret ez pedas.

216 Ha Mary, e mam, estlammet
Gant ceuz ha trauel, oz sellet,
A voe he caudet ceuzet bras.

217 Iesu a maro garo a maruas;
E pen diuin a anclynas
Pan hon prenas, gant dyufflaster.

218 Calon Mary a voe gryet;
Gant clezu a ceuz esteuzet,
Pan voe dysquennet de metaou.

219 Hac, en un gouelaff gant caffaou,
Ez selle hy an goulyaou,
Roudaou an tachaou, toullaou bras.

220 Pan voa en croas, allas! ouz cnech,
Ne chommas barr en guarr na brech
Goat un bannech na dysechas!

221 Dre an casty ho Passion
Iesu, pardonnet pep Breton,
Dreyst pep nation Leonys.

---

1. *Lisez* estonat.

NOTES

ON

WELSH CONSONANTS

BY DR. M. NETTLAU

(Suite[1])

---

56. Irrational syllables containing *m* are : yn 'myddangos, *C. f'ew. T.*, p. 56, mae' myddangos, yn rhwbeth mygenach p. 258 (yn mgenach p. 309; amgen), yn myddanos p. 481 (ymddangos). Cf. mysangu to trample, a standing metathese for ymsangu (but what is maesing ?); on this word and other synonyms see *Y Cymmr.*, IX, p. 81, n. 1.

57. Real metatheses of r and l seem to exist in the following words, a part of which is peculiar to certain dialects.

I. VOWEL + L, R + CONS. : Latin pullicantus becomes pylgain in SouthW., plygain in NorthW., as stated by D. S. Evans, *Ilythr.*, Rhŷs, *Arch. Cambr.*, *loanwords* s. v. pullicantus, Spurrell, *gramm.*[3] 99; pylgain in Glamorgansh., *YGeninen* III, p. 19; cf. pilgeint *B. of Carm.*, p. 8, 35, 37. — Hughes 1822 : NorthW. crybwyll — SouthW. coffhau ; Sp. : cyr- cor- cry- cre-bwyll; *B. of Carm.* Sk. 28 kirpuill, *B. of Tal.* kyrb6ylletor Sk. 45, kyrb6ylleis, a gyrb6yllei *B. of Herg.* col. 633; nyscrybwyllir yno *Ll. Gw. Rh.* p. 31, a rygyrbwyllassei p. 2, etc. — dyrchafael and drychafael occur both in Middlewelsh manuscripts; certain SW. texts seem to prefer drychafael, but in most of the greater texts both are used so indiscriminately that statistics of the frequency of their occurence seem to be the only means to trace some rules in this

1. Voir t. IX, p. 164; t. X, p. 105.

matter. Cf. arderchauel *A* p. 15; a dirchafuẏ *B. of Carm.*, Nr. 18; *L.* p. 167 dyrchauel — *R* dẏrchauael — *I, O, P, Q, S* drychafel; *L* p. 215 drychauel; *S* p. 544 drychafael; *T* = *Harl.* Ms. 958 has dẏrchauel f. 4 b, but drẏchauel nearly always besides this case, as also *V* (*Harl.* Ms. 4353); *Ll. Gw. Rh.* dyrchauawd p. 247, dyrchafyssant p. 123, etc., darchauel p. 246. Sal. *N. T.* derchafael f. 400 b, darchefwch f. 123 a; drychafyssant f. 382 a, drychafont, drychafasant (Huet). Add. Ms. 14986 drychef f. 27 b, ac yn ychel d*r*chefwch f. 29 a (cf. 14974, f. 75 a i b*r*nhawnfwyd: f. 78 b dan byrnhawnvwyd); Add. Ms. 14973 (Rees Prichard) ymddrachafo f. 85 b, pan drachafer f. 89 b; *CyC.*, 1672: derchefwch p. 513, derchafiad etc., gan eu drycha tu ar mynydd (marg. derchafu) p. 116, etc. — Occasional metathese: naskadranhao: kadarnhau Ms. L. f. 94 b. — ffyrlling and ffryllyng (feordling), Powel. — Cf. also pylor: pluor: powdr gwn and pluor: dwst: powdr in W. Lleyn's *vocabulary;* yn dwst ac yn blwr *Ll. Gw. Rh.* p. 3. golud and gloud, Spurrell, *gramm.*[3] 99.

58. II. L, R + VOWEL + CONS.: prydnaẃn, *B. of Herg.* col. 745 a phrynha6n, col. 726 a phrynha6ng6eith; Add. Ms. 12193 (1512) pyrnhawn f. 16 a, 16 b (four times); Salesbury, *dict.* Kino echwydd ne pyrnhawnfwyt, nonemeat; *Y Gwyl.* 1823, I, p. 141 pyrnhawn is printed several times from a Ms. of Angharad Llwyd; on Ms. 14974 see § 57. — Addit. Ms. 14913 Gryffydd f. 84 b, Gyrffydd ib. (1609). — ysco-luethu Ms. *B* of *Brud y Tyw.* p. 124: ysclyfaethu, *B. of Herg.;* ysglyfaeth Sp. — entrych and entyrch Davies, *dict.* — trydedd or tyrdedd. *Byegones* 1883, p. 234. — dorstau, dorsta6 for drosta6 in Mss. *E* and *S*, see *Y Cymmr.* VIII, p. 130. — trwstan, alicubi twrstan, infelix, infaustus Davies, *dict.*

59. r seems to be in certain positions of weak articulation in the spoken language since it is often omitted in popular texts; cf. wth (wrth) often in *Yr Arw.*, common in Neath; ty'd for tyred, tyr'd, *Yr Arw.;* see Sweet, p. 428–9: sádwn in Neath satwn, siswn but plur. sis*ú*rna; but garddwn (= arddwrn), pl. garddäna (the unstressed form was her generalized); kwlit (coverlet). Merionethsh., *C. f'ew. T.* wrth gw's (of course), Rhisiat; yny palment (also Addit. Ms. 31061 f. 49 a);

S. C. yn arfe'u I p. 292. petris (Powel) = pertris *Ll. Gw.* p. 125, cf. also partrissot *Didr. Casgl.* p. 234, 238, patrissot p. 235 (*Odericus' travels*). — In Mss. of the 16th-18th cent. these colloquial forms also occur, though a part of them evidently can not be discerned from scribal errors; cf. Add. Ms. 14986 (16th cent.) onestwydd f. 27 a, benin f. 33 b, y po*r*thor f. 37 a, ymadd (ymladd) f. 37 a, Sioseff barmathia f. 20 b — bamathi f. 21 b; Add. Ms. 14973 dvw Mawth f. 61 a (1628); Add. Ms. 14919 pudan f. 139 a, o gythrevliaid f. 139 b — y kythevliaid f. 140 a (a Ms. of *Purdan Padric*); Add. Ms. 15038 mastr pothor f. 60 b = y Meistr Porthor in Ms. 14973 etc. Every single example may be doubted at, taken separately, but taken together they prove the same tendency as in the modern language, to pronounce indistinctly or to drop chiefly the unstressed r and l.

60. Some groups of consonants containing r and l are either separated by svarabhakti or altered in various ways by metatheses, assimilations etc. Especially the alterations of some dentals are of interest. The examples which I collected are:

r-l: rl becomes rll (cf. also the English loanwords garlleg, ffyrlling, Powel), liable to become ll: in the compounds with the preposition gor- rll and ll arise; cf. gullevin, gulleugin *L. Landav.*; yg golle6iga6l eiga6n *B. of Herg.*, col. 31; gollewin and gorllewin Sp., cf. also dr6y othrymder Ms. S f. 66 b, hep othrymder f. 86 a; gorymgu (ch later inserted) in Add. Ms. 19709, f. 11 a; in modern compounds the destitution of the second element has been introduced by analogy, cf. gorlif etc., D. S. Evans, *llythr.*, § 124, 3. — SouthW. allwys = arlloesi, see *Beitr.* § 106. — any dallenasoch, Sal. *N. T.* — erllynedd and ellynedd, anno praeterito Davies *dict.*, cf. yrllyned, *B. of Herg.* col. 757 (3), yr llened, col. 757; eleni ib.; léon. hevlene: cornouaill. hellene, *R. C.* VII, p. 309, VIII, p. 504; leni: blynydd reminds of trefi: trefydd, and the 2nd sing. pres. in -i and -ydd etc.; leni is probably a casus obliquus of blynydd, but this is for blyddyn (blyddynedd, D. S. Evans, *dict.*, corn. blithen, bret. blizenn); blwydd, blwyddyn, blwyn (ene uuluyn, Ms. *A* of the *Laws*, pp. 3, 9), blwynydd, ir. bliadain have the original diphthong *ei kept,

which became *i in case of the accent being on the termination of this old n-stem. The metathesis of d and n can only have given blynydd, so -i in eleni is an analogical imitation of the declension of those nouns in -ydd which are old stems in -jo-. From this we may conclude that they had -i in this casus obliquus. elenid seems to contain a deictic affix like ucho, uchod, iso, isod. — Sweet p. 429 gives gerllig for gellaig, ellaig (pears); it may be a wrongly reconstructed form, since other ll sprang really from rll.

61. *r-b. r-p:* rff is also liable to become ff: cf. ŷ kŷuaffei, *Cleop. B.* 5, f. 80 b; daffar: darparu, W. Lleyn's *vocabulary;* goffwyses (gorphwysais) is mentioned in *Y Gwladgarwr* (Aberdare), 6, 10, 1860.

rf: daru for darfu is frequent in the NorthWelsh dialects, cf. be haru chi hyiddiw = pa beth ddarfu i chwi heddyw, *Yr Arw.* 17, 7, 56; be haru ti, *C. f'ew. T.* p. 337. — o Gnafron for o Gaernarfon occurs, *Yr Arw.* 30, 10, 1859.

62. *fr:* In a certain part of Ms. *A*, in which sh and h for th are often used, kereis p. 57, kereiht p. 77, kereishiaul p. 58 etc. occur besides keuerit, p. 63 and kefreiht ib. — cyfrysedd Sp.; cywyrsedd, dimet. crwysedd (Sp.), contentio Davies *dict.* — llwfr and llwrf coward, *Byegones* 1883, p. 234, Sp.; *Hanes y ffydd,* 1677, *gloss.* NorthW. llyrfion (plur.) = digalon, diog; *Ll. y Resol.* NorthW. llyrfder = gwangalondid.

fl: On NorthW. taflu: SouthW. tawlu see § 97. — NorthW. taflod = SouthW. tawlod f. a loft, Rhŷs, *Arch. Cambr. loanwords* s. v. tabulatum. — cofleidia and cowleidia, Sal., *N. T.* — côl for cofl in Williams' (Pant y Celyn) *hymns,* cf. *Y Traeth.* 1870, p. 413; côl in SouthW., Hughes 1822. — Sp. has gwarthafl and gwarthol, stirrup; in MiddleWelsh texts cf. warthafleu *B. of Herg.* col. 812, gwarthauleu, yny warthafyl etc. *Ll. Gw. Rh.* p. 56, 68, 127. gwarthol may contain the suffix -ol, cf. penwag and pennog herring, but this assumption is not necessary. — syflyd and sylfyd, to move, to be moved, Richards *dict.* — *Yr Amserau:* mi cywlogodd 9, 10, 1849; ib. brecwest; cwleustra, cwarfod, tawlud, wel ene, camddewnyddio, 23, 1, 1850; cweithu (cyfieithu) 27, 8, 1851; cwarwod 31, 12, 1851.

63. *rth :* I cannot explain the following words quoted here from W. Lleyn's *vocabulary,* whence they are given in the dictionaries : aelgaeth, aelgeth, aelgerth : gên, clicied gên (the cheekbone, the jawbone) ; elgeth : aelgeth : gên, boch ; Davies *dict.* aelgerth, aelgeth, aelgaeth, elgeth, mentum, maxilla ; elgeht, *corn. vocab. ;* bret. elguez *Cathol.,* elgez.

rd : SouthW. cerdin = cerddin, see § 39. — Engl. murder : dimet. mwrddwr (Powel). — Final rd became rt (the same).

tr : final tr becomes t : e. g. cebystr Zeuss, *Gr. Celt.*[2], p. 176 ; L. Morris, Add. Ms. 14944, f. 56 a : cebystr vulgo cebyst in Anglesey a sheat, a part of the plough ; elsewhere a stilt ; the sense of halter is only preserved « in an obsolete curse : y cebyst am eich gwddw, the halter about your neck ! » Also final *thr* and *dr* become th and d ; cf. Sal. *N. T.* f. 8 a marg. odieth, angwanec, f. 7 b o ddyethr (onid) ; *Yr Arw.* fewyth 13. 11. 56 ; arad etc. Thr is also transposed into rth : cf. *S* = Addit. Ms. 22356 e6yth(r written above th).) f. 115 b, na nai nac e6rth f. 115 a ; y*thr*aid dy ewyr*thr* ũ *d*wyf, Stowe 672, f. 183 b ; the cynghanedd requires ewythr, but ewyrth the scribe evidently had in mind. *Y Drych crist.,* 1585 : mywn gwlad dierth D1 ; talmithr : tamyrth (sic) : ebrwydd W. Lleyn ; hence Davies *dict. :* obsolete talmithr, corrupte talmyrth improviso, repente, subito ; oddieithr and oddigerth, Rowlands *gramm.*[4], p. 116 ; ewyrth, ewrth, dierth occur in all modern dialects ; also oddigerth. — Cf. also maleithr, malerth, blain, kibe Sp. *dict.*

64. The groups *dl* and *dn* are variously altered ; the dentals afford the most interest, since d changes often with dd ; some of these dd are SouthWelsh and perhaps the early development of the svarabhakti into a full vowel in the Southern dialects is the cause of this change, d being posed at an early period between vowels and regularly becoming dd. These phenomena are very frequent in Breton, cf. e. g. Welsh hydref — cornouaill. miz edro, miz here — vann. miz ezre — léon. miz here (Troude) etc. ; much examples are given in Ernault's article in *Revue Celt.* V, pp. 124-8.

65. Cf. E. Lhuyd, *Arch. Br.* s. v. tenax : gwydyn, SouthW.

gwyddyn (gwydn, gwyddn tough, clammy Richards, *dict.*) — gwadn, gwaddn base sole, Sp. ; godentruit, planta, Corn. *vocab.* — cadno, the SouthWelsh word for fox, *Cleop. A* 14 (Ms. *W*), f. 102 a, kadno f. 90 a; cadnaw, cadno, dimet. canddo Davies *dict.;* L. Morris, Add. Ms. 14923, f. 134 a SouthW. cadno, cedni = NorthW. llwynog, -od; the same is stated in *Y Gwyl.*, 1828; Jones, *Hist. of. Breconsh.* I, p. 2: cadno, pronounced canddo is the only word for fox used in SouthWales; *Ll. Achau* 1602, p. 19 kadno where also y wadd occurs, (cf. *Y Geninen* III p. 19 : Glamorgansh. y wadd = Northw. twrch daear (mole).)

66. The same alteration of dn as in cadno took place in the name of the town of Brecon Aberhonddu. Cf. the following references for the names of these rivers : Nicholas, *History of Glamorganshire,* 1874, p. 40 prints from a document : et memorandum quod filii Morgan Cadewalthan (= Cadwallawn) habent Glynrotheni; ib. p. 134 (from the 17th-18th cent. *Glamorganshire-pedigrees,* ed. by Th. Phillipps) : Glynrondde ; Glynroddney in Merricks *Hist. of Glam.,* ed. Th. Phillipps, p. 25, the well knowm Rhondda Valley. Hodni and Honddu are evidently identic with *Rhodni, Rhonddu, see § 48. Cf. the article on Llanthony Priory in Monmouthshire (by G. Roberts, *Arch. Cambr.* I, 1, p. 201-245 where Landevvi Nanthotheni, Nanthonddye (Leland, V, p. 69) etc. are given ; bet hodni, *L. Landav. ;* Lantodheni (Ms. *R. B.* Lanthodheni) Gir. Cambrensis, VI, p. 9 ; ib. (*Roll's edition*) p. 20, note : the river Hodni or Honddu ; Aberhodni or Aberhonddu, the city of Brecon (cf. o Dre Aberhonddi, L. Dwnn, *Her. Vis.* I, p. 112). L. Morris in *Celtic Remains* (ed. by D. S. Evans) quotes from poets : *Hodni* a'i *fraint* — *byd nef fry* (Huw Cae Llwyd); *Rhyd ynglynn* — *Rhodni yngwlad* (Llewelyn Goch). *Edn Aber Hodni obaith, Gwaith L. Gl. Cothi,* p. 6.

67. Hoedl life, « the ancient said hoeddl » Richards *dict.* probably taken over from Davies *dict.* which I cannot ascertain at this moment. The older poets indeed ordinarely use hoeddyl, anaddyl, ceneddyl, chweddyl, etc. Numerous examples could be given from Add. Ms. 14869. — Y wethel, Ms. *Tit. D* 22 (see *YC.* III); Addit. Ms. 14921 chweddel f. 46 b;

achweddl, achweddl = chwedl Davies *dict.;* chweddl is said (and proved by the texts to be quoted) by D. S. Evans, *llythr.* to be Southw.; cf. *CyC.* 1672 chweddel p. 198, camweddle p. 419; chwedleua, to speak occurs *B. of Herg.,* col. 801; ymddidan (marg. hwedleua) Sal. *N. T.,* a chwedleyawdd f. 381 b (Huet); L. Morris, Add. Ms. 14944: chwedleua sermonem cum aliquo habere, to discourse etc., dimet. dialect f. 62 a; Add. Ms. 14923: SouthW. chwedleu, whedleua to discourse = NorthW. siarad, ymgomio f. 133 b; dd is totally lost in the Gwentian dialect, cf. pan boi yn weleia, *Y Bed.* 1849, VIII, p. 147 (Monmouthsh.); a pha beth i chi'n wlya, *Y Tyw. a'r G.* (Llanelli) 1856, p. 94; peidwch aros i wleua (Glamorgansh.) = p. a. i siarad (Northwales), *Y Geninen* III, p. 19; wedes wrtho am beidio wleua yn y ffordd hyna sha fi, *Y Fellten,* 28 b, 1871; whedlia 14, 1, 47, *Yr Ams.;* u, i for eu as in crulon, lluad etc.; in Neath: wlya and gweddal (chwedl); on the latter see Sweet.

68. dd in the interior of words is also lost in cered for cerdded, cf. Addit. Ms. 14986 (16th cent.) kered ipt., f. 16 a; *Seren Gomer* 1851: cerwch p. 99 (Glamorgansh.); also in *Y Bed.* VIII, p. 174; ipt. cerad, *Yr Arw.* 30, 10, 59; Sweet gives ker, kerad, kersoch. Perhaps dd was first dropped in the ipt. cerdd, go!, a form of this verb perhaps oftener used than others, and *cer was thence transferred by analogy in the interior of the word; for final rdd becomes commonly r, cf. i'n cyfwr ni, *Yr Arw.* 24, 2, 59 (cyfwrdd, cyhwrdd, cwrdd), y ffor bach hono, y ffor 26, 2, 57; ffor 'hyny *C. f'ew. T.;* bwr, pl. bärdda, i ffwr, pl. ffyrdd, Sweet p. 429, 436. Cf. also ager and agerdd aestus, vapor Davies *dict.* and the old Elidir coscoruaur .i. magnae familiae, Ms. Vesp. A 14, f. 11 a (*de situ Brech.;* cosgorddfawr).

69. On *ddl* cf. SouthW. anvollon (ll is not Welsh ll) = anfoddlon, E. Lhuyd, *Arch. Br.* p. 226 c; also in *Y Traeth.* III, p. 8 Northw. boddlon = Southw. bo'lon; cf. *S. C.* yn folon I, p. 212, bolon, anfolon (Aberdare); wy'n folon, *Y Bed.* VIII, p. 108. — bodlon: Sal., *N. T.* dda iawn, marg. vodlondda, bodlon, *Y drych chr.*, f. 44 b; *Yr Amserau* 2, 8, 1849; boddlawn, corrupte bodlon, Davies, *dict.:* ffy'londeb,

C. few. T. p. 338 (ffyddlondeb); ffytlon, Ms. *Cleop. B.* 5, f. 55 a, ffythlondeb f. 104 b.

70. Final l in -dl, -gl -bl is commonly dropped; also r in -dr. Cf. anadl (léon. alan, vann. anal), banadl (kyn uelynet a blodeu y banadyl, a comparison often used in the Mabinogion, cf. cols. 558, 559, 689, 824; léon. balan, vann. belan, banal; on mac'h-bonal: léon. baz-valan, see *Rev. Celt.* VIII, p. 30); danadl (urtica): *danal of which I have no examples. and danad, cf. banad Sp., morddanad (white horehound in Cardiganshire, L. Morris Add. Ms. 14944, add. to Davies *botanolog.*); g6reid y dynat coch, *Medd. Myddfai, B. of Herg.* § 12 (roots of the red nettle). Add. Ms. 14912, f. 89 b marrubiu*m* rubeu*m* y mordynat koz; f. 93a urtica: dynhaden. E. Lhuyd, *A. Br.* p. 230 b: Kadwalad, amherod; possib (possible); he gives: Northw. banhadlen, banadl, Southw. banhallen, pl. banal; of *danal I have no example, but it is the form from which dalan sprung, cf. dalan poethion (mentioned by Schuchardt, Augsburger *Allgemeine Zeitung*, 1876, p. 2554 b); banhaddlen: Add. Ms. 14912, f. 37 b ryw bren yssyd debic yr banhatlen; cf. ib or g6ynt y anaddyl f. 64 a, hiddyl f. 58 a; t = dd.

71. So danadl, danad and dalan occur; Davies *dict.* has dynadl, dynad urtica; the etymological connection of this word with the following ones from other Celtic languages is not clear to me: Ir. Neanaid .i. neantóg O'Cl., nenaid Corm. *B,* see Windisch *dict.;* neanaidh, neantóg, neant and neantóg Lhuyd, *Arch. Brit.,* mairbhneanntóg, deadnettle, blind nettle P. O'Conor; deantóg. feantóg, neantóg O'Reilly[1]; gaelleanndag, feanndag, eanntag, conntag, ... teag, ianntag Armstrong s. v. nettle; deanntag (Shaw), more frequently written ionntag; eandag, in some parts of the Highlands feandag: ionntag, neanntag, id.; eanntag, deanntag, eanntagach, Mac-

1. I have searched several of the Irish medical Mss. to find other forms of this word but did not succeed. Cf. e. g. de uritica .i. do*m*neandtoig, ... brochan neanta, ros na nenta, ... duillebur na nenta (Ms. *H* 2, 17, 292a) and the gloss nena .i. dubach uel nenat .i. nentocc (Ms. *H* 4, 22, 316 a). At any rate I am certain never to have found dentog, fentog or *entog in one of these Mss. nor in other glossarial collections.

leod 1853 ; feanndag, -aige, -an f. id. Manx undaagagh, ondaagagh. Breton linhadenn ; in Sarzeau lêrad (= leinad), *Rev. Celt.* III, p. 55 ; Cornish linhaden, linaz (*Voc.*, Lhuyd). It can hardly be assumed that Welsh danadl arose by means of dissimilation from *nanadl. (ir. nenaid), since ir. deantóg besides neantóg contains also d; I think therefore that the Irish forms are combinations of the equivalent of Welsh danadl and of the old nenaid ; danadl, if connected with dant, would require an Irish word commencing with *dēt-, which was by the influence of *nent altered into *dent- ? Is linhadenn for *dinhadenn ? Or are the words for flax and nettle mixed up ? Eanntag and feanntag would present smaller difficulties, if they were noth occurring in Irish *and* Gaelic both and in Manx too. — Welsh dialects show interesting forms : drynid, d*r*ynitan in Neath, dyne*n*tyn in parts of Carmarthenshire : a most curious form, pointig perhaps to the former existance in Welsh of a form like Irish nenaid. — The most obvious explanation seems to be to hold deanntog, danhadlen, (linhadenn ?) to stand for *neanntog, *nanadl, (*ninhadenn) ; only the occurrence of *d* in *both* Irish and Welsh must then be held to be of a purely accidental character, which I am not yet prepared to believe. Certainly the dialects still contain forms which may throw light on this question as dyne*n*tyn evidently does in a certain degree.

72. *gl, bl* : corwg, a cakase of mutton, Cardigansh., L. Morris Addit. Ms. 14944, f. 54 a (trunk, carcase Sp.), cwrwg or corwgl, a carcase of meat, Cardigansh., ib. f. 56 a. mwswg, mwswgl, mwswn, mwsogl (moss, Sp.). *C.yC.*, 1672 perig p. 136, dysgib, mwnwg in rhyme with golwg p. 8 (cf. mỳnwgỳl *Ms. Cleop. B* 5, f. 24 b, mwnwgl (marg. wddwg) Sal. *N. T.* f. 28 b, ei wdhwg neu ei fynwgl, *Y drych cr.* f. 17 b, tûth milgiaidd, kefngochwys, mynyglflew, garw allt etc., Add. Ms. 31055 f. 36 a (*Araith Gwgan*) ; Rhaesus, *gramm*, 1592 mänägyl, pl. mänägleu et septentrion. dialecto mwnwgyl). Sweet p. 429 : hiddig, perig, rhisg, posib, but anadl, banadl, etc.

73. Other groups containing liquids are occasionally altered, cf. seldrem a bundle, « some say sedrem » (Richards, *dict.*) ; S = Add. Ms. 22356 ar 6r el6issic f. 100 a, egl6ys ib. ;

Add. Ms. 15038 tervyn *yngynion* y brenhinodd o gwlen a dechre ynglynyon y *grolith* f. 62 a (englynion, croglith); Add. Ms. 14986 enlyn (englyn) f. 8 b, arglwydd and arlwydd Davies *gr.* p. 198; E. Lhuyd, *Arch. Br.* s. v. dominus: SouthW. arlwydd (corn. arluit Voc., arluth P.; f. arludes Voc., cf. in Add. Ms. 14921 (Gwent. dialect): argwyd (sic) f. 32 b, h-aglwydd f. 15 a — arlwydd f. 44 b, arlwyddes f. 49 a, yr lwydes (= i'r arglwyddes) f. 50 a, lwyddes also f. 49 a (thrice), f. 49 b., at yr lwyddes f. 4 b. Other forms occuring in this dialectal text are: crisnogaeth f. 17 a (st-n), cf. Add. Ms. 14973 (1640) crisnogaid f. 69 b, yn grisnogaidd f. 100 b, etc.; mārfol f. 2 a: marolaeth f. 11 b; elwys (as in *S*) f. 16 a; yslys f. 11 b (ystlys f. 12 a); in the end of words: mwnwc f. 11 a, mywc (sic) f. 33 a, yn bossyb f. 26 a, dierth f. 6 a, 56 b, dinyst f. 19 a, ffenest f. 15 b etc. — masnach trade, in some places masgnach (Richards, *dict.*, from Davies), cf. Add. Ms. 14986 (16th cent.) masgnach f. 27 b; *Pwy in mysg* ein *pen masgnach*, Iolo, Add. Ms. 14944, f. 123 a; grwnach = grwgnach Sp. etc.

74. In the following words metatheses, omissions etc. of r and l occur: crwybr, al. cwybr Davies, *dict.*; cf. Powel in a note to the text printed from *Ms. Tit. D* 22 in *Y C.* III: crwybr scum, a honeycomb, in parts of SouthW. hoarfrost (llwydrew — NorthW. barug) — llewych and llewyrch, Davies *gramm.* p. 197; Gr. Roberts *gramm.*, p. 71: llewrch tros lewych; mein llywychedic *B. of Herg.* col. 658; *Ll. y Res.*: NorthW. llewych = llewyrch. — bretheirio belche Sal. *dict.*; bretheirio, brytheirio, bytheirio Davies *dict.*, E. Lhuyd, *Arch. Br.* s. v. ructo: dimet. brytheirio; blytheirio Sp.; gan fytheirio *S. C.* III p. 604. Chwefror and chwefrol, see § 23. ysgrawling and ysglowring, Richards *dict.* Alistodlus Add. Ms. 14913, f. 71 a; Alesdottlys, *Y Brython* 1860, p. 4 (from a 16th cent. Brit. Mus. Ms.); — moron, sing. moronen et corrupte mororen, pastinaca, pastinago, cara radix, Davies, *dict.*; serrigl, id. quod nunc sienigl, lacerus, contritus, ib.

(*A suivre*). NETTLAU.

THE FER DIAD EPISODE

OF THE TAIN BO CUAILNGE.

(*LL.* 82 a 21 — 88 b 52.)

I have collected the texts or variants of the principal Dublin and London Mss. of the *Tain Bo Cuailnge* and the *Togail Bruidne Da Derga* and propose to publish in a number of articles these materials and the conclusions as to the composition of these texts which they enable us to draw.

It is known that Prof. Zimmer has stated elaborately and exhaustively his opinion on the composition of these and other texts of *LU.* (Kuhn's *Zeitschrift,* XXVIII, pp. 416-689). I shall first expose in what points of principle I disagree with him with regard to the *Tain Bo Cuailnge,* without going into details here and without anticipating what the result of my examination of the other Mss. of this text is.

The work he did can be divided into two parts. First he compared the *LU.* and *LL.* texts, deducted *LL.* from *LU.* and pointed out that the surplus materials in *LU.* were, when also told in *LL.* in another way, other versions or when not occurring in *LL.* additions from another source. Besides these plain, mechanical results he sometimes identified different episodes with different persons etc. in *LU.* and *LL.* on account of some internal similarity. I do not think he is always right here. If there had once existed a perfectly uniform, artistically arranged text of the *T. B. C.* and we knew that our

Mss. represented corrupted versions of this ideal text, then such reasoning from a more or less esthetic standpoint might be required. But all probability is against this. We know so little of what amount of Irish traditions existed still when these texts were first written down, and how much had already been lost or corrupted and confused then and later on down to the time of our Mss., that we have no right beforehand to identify episodes the present similarity of which may as well be the *consequence* of some later esthetising and refining labours spent on our text. Zimmer f. i. identifies Cuchulinn's (*LU.* 67 b 17–25) and Sualtam's (*LL.* 93 a 31 etc.) warnings to the Ulstermen (*l. c.*, pp. 480-81). The *LU.* passage corresponding to *LL.* 93a is not kept, but in the *Yellow Book of Lecan* (*H.* 2, 16) an account about like that in *LL.* of Sualtam's warning and death is given to which is added: « ciasi b*e*rad alailiu is i*n*na cotlud roboi so f(or)si*n*dliaic 7 is de do*r*ochair f(or) asciath oc diuchtrad ». Would Zimmer have assigned this version of Sualtam's death on the « stone of the hostages » to the third source which be admits sometimes or, as in so many other cases, to the x- version? In the second case he would not have identified both episodes. Cuchulinn sends Loeg to the Ulstermen after the killing of Loch, and according to Ms. *H.* 2, 12 he wanted to send him there also during the fight with Fer Diad (see below, 73). We might as well identify all these four reports. In my opinion the old sources contained all these materials and the only artificial work we are able to trace is that the author of the *LL.* version omitted the first account (*LU,* 67 b) believing it probably to be to similar to the second.

The second part of Zimmer's work are his efforts to prove that a certain scholar whom he even names (Flann Mainistrech) composed the *LU.* texts, in our case the *T. B. C.* text by combining and amalgamating two different separately existing versions, namely the λλ version (as I shall call the *LL.* version « used » in *LU.*, which is not identic with that contained in *LL.*) and the x- version, differing in almost every point from the λλ version; in some cases he used other Mss. sources too. It is another thing to state the palpable fact

that such and such differences exist between the *LU.* and *LL.* texts and another thing to explain the genesis of the *LU.* text relying ourselves in this work on the *LL.* text; for the fact must first be proved that the *LL.* text can be used at all for this purpose. This question depends on whether the remarks of Zimmer (pp. 549-551) on the language of the x- version are deemed sufficient characteristics of the difference of both « texts » (*LL.* and x- versions) or not[1]. For otherwise, Zimmer's λλ version is not the *LL.* text, and is not kept, neither is the x- version. So he composes *LU.* from two imaginary sources, one of which is assumed to have contained but about the *LL.* text. If we *knew* that two *such* Mss. existed, nothing would be more simple than his demonstration of it. But as we know nothing about that, his demonstration is nothing more than the merely speculative statement of one out of the many abstract mechanical possibilities. The compiler assumed by him might just as well have found this or that amount of amalgamation of different versions already done in the Ms. or the Mss. he used, and subsequent redactions may have destroyed traces of composition, which perhaps one column of a fortunately kept Ms. might have reveiled to us.

The fact which I wondered at long since is not that *LU.* contains different versions or what appear to be combined versions, but that *LL.* contains only *one* « version » or, as it is better to say, tells every thing only in one way. This apparently uniform version contains in my opinion more individual work than *LU.* Does anybody really believe this homogene, uniform *LL.* version to be old and to prove anything as to the original composition of the *Tain?* We must, I should think, assume, that when these texts were first written down, the Mss. assumed soon the character of an ac-

1. So instead of assuming with Zimmer the occurrence of cocloth ní Fergus etc. to be characteristic of the x- version (p. 550), we might as well assume that the author of the LL. text choose not to use this phrase when he found it in his sources; in support of this may be mentioned that in the *Siege of Howth LL.* 115 b 31 has: cocuala Cuch(ulainn) whilst Ms. *Harl.* 5280, f. 55 b reads: Coclos ni Cucul(ainn). So the absence of this phrase is perhaps a better characteristic of the *LL.* text than its occurrence is one of the x- version.

cumulation of different accounts of the single episodes, doublets, confused and contradictive reports, the natural attributes of every collection of materials in these credulous and naive times. We cannot belief that an uniform version like the *LL.* text has been collected *then* by people competent to judge authentically what belonged to the same « version » and what not, and that such a text should have been handed down to us nearly (cf. Zimmer, p. 557) not influenced by other Mss. sources. And not only this, but that also another text, being in nearly all parts, we must say, purposely the contrary or the negation of the *LL.* text, has been kept unaltered in the same way, namely Zimmer's x- version. The slightest proof we might require for this is that the existence of *versions* be proved at all. Versions of *every episode* existed of course, but no versions of the whole text, requiring every single episode to be told in the same way, from a certain internal reason. What is now seducing to farreaching conclusions, the uniform character of the *LL.* text, is clearly nothing of old, but a secondary, purely individual artistic production. Here esthetic considerations may set in to try to find out why the *LL.* man selected in every single case just his and not another version of every part of the text from the larger materials his Ms. or Mss. contained. As to the *LU.* man, he condensed and simplified the more copious materials of an older Ms. or of Mss. and was anxious to make his work as short as possible, for we can by no means assume from mere good naturedness that the other versions of parts which he tells similar to *LL.* contained no different materials and that he omitted nothing. Mss. *Eg.* 93 and *H.* 2, 12 contain facts not recorded in *LL.* and *LU.* (and *Yellow Book of Lecan).*

This is my standpoint in this question, before I acceed to the examination of the other *T. B. C.* Mss. I do not say that Zimmer's results *must* be wrong but I disagree with his method of looking at the Irish texts as if they were the deliberate work of artists in which case it would be natural that the simple account of things was older and more genuine than an apparent conglomeration of doublets etc.

The Ms. standing next to *LU.* is Ms. *Eg.* 1782 from which

Eg. 114 is copied. Ms. *H.* 2, 16 (*Lec.*) is of the *LU.* character but independent from it. I know no exact copies of *LL.*; the young Mss. containing a modernised *LL.* text as *Stowe* Ms. 984, *Add.* Ms. 18748, *Eg.* 209 show some small *LU.* or *Lec.* influences. A third class of Mss. is represented by Mss. *Eg.* 93 and *H*, 2, 17 (the latter of which I could not yet copy); they agree, often verbatim, partly with *LL.*, partly with *LU.* but show on the whole *LL.* influences besides many points in which they stand alone. It is a pity that they are only fragments. Ms. *H.* 2 12 contains a part of the Fer Diad episode differing from *LL.* and the other Mss. (see below). The Fer Diad episode is besides kept in a number of Mss. (see d'Arbois's *catalogue*) of which I copied Ms. *Eg.* 106. The few extracts I made from the *Franciscan Convent* copy show that these young Mss. too do not agree amongst themselves.

For the Fer Diad episode then I used Mss. *H.* 2 16 *(Lec.)*, *H.* 2, 12, *Eg.* 209 and 106.

The following articles shall contain: 2. the *B. of Lecan* and *Eg.* 1782 texts, 3. the *Eg.* 93 and *H.* 2, 17 texts, 4. the younger *LL.* texts, 5. on the Mss. of the Togail Bruidne Da Derga.

---

[1]. *Eg.* 106 : Comhrac Fhir Dhia et Chon ccoluinn. Bhadur cheithre holl choigidh Eirion*n* ón luán ría samhuin go céud aoin iarniombolg ré hu*cht* acheile. 7 Cú choluin*n* mhac Subhaltaigh. 7 gan *cet* foghla na dibhfeirge acasan ar coig*edh* Uladh Et Ul(aidh) uile san cheis naoidh(en). 7 Conall Cernach comhromhach accríochuibh anaithnidh allmhur*dhá* ag tabhach ciosa. 7 cána Ul(adh). Ba mór ámh dúagh Et dochar Con ccoluin*n* frisin ré sin oír ní raibhe lá na adh(aigh) gan comhrac nertmhur naimhdighe doro*cht*uin. ó fheroibh Eirion*n*. gon(adh) an*n* rómharbh Cailitin con(a) shea*cht* mácoibh ficiod Et ro mharbh Fraoich m(ac) Fiodh(aigh) Et móran de*cht*aibh Et daítheas(aibh) nach airi*mh*ther an*n* so.

Bá dúr et ba doil(igh) ré Meidhbh Et hOilioll an ní sin.

[2]. *LL.* 81 a 21-31. — *Lec.* : ∾. (21 ciafer bad tualai*ng* di*ng*bail C. c. dib. adb(er)tsadar 7 ronertsadar 7 ronaidsetar ceithri coicid hE(renn) cia bad choir dothabairt forath in*n*aigid *Con.* c. Atrubartadar uili corbe incongenchnesach ahirr*us* Do*m*n(a)*n*d. in feidm na(ch)fuilingther 7 inbairi*n*d lecc bratha aderb chomalta dil dichra fodeis*in;* 30 cid nidar leoso*m* bai aiciseom asechna 7 ai*m*degail fair daig co*n*gnaidhi i*m*bi no*con*isgebdis air*m* na ilfæbair).

Eg. 106 : =; 22 tar eís gach neithe dhiobhsin dodhenamh. Adubhrad*ar* maithe bfher nEiren*n* daitheasg aoinfhir go*r*bhe —; 25 oir asag aón bhuime do ron*n*sad cerdcha goile. Et gaisgé dfhoghluim (*Eg.* 209 a bfoghlaim a ccearda goile et gaisgidhe); 29 barr gaisgidh (*Eg.* 209 iomarcadh); 30 gidhedh on bá tuairgain darach gho do dhorn(aibh). 7 bá lamh aneád nathrach. Et ba leím na leab( ) ar leomh(ain) do chur(adh) no do chathmhil(idh) isin chruin*n*e taobh amuigh do C. c. te*cht* do chumhrac no do chomhlan*n* ré F*er* Día gi bé áth no abhoin*n* no in*n*bher forasaithf*edh* asgiath.

Eg. 209 : =.

[3]. *LL.* 81 a 32-45. — *Lec.* : ∾. (34 daig — 36 V; 37 filid 7 æs dana 7 æs glamtha gruaidi arachend *con*nder*n*tais a ærad 7 a aithised 7 a aínfialad conafagad inad achi*n*d forbith cotisad ipupall Med(ba) 7 Aililla for tana; 43 hisi*n* uamu*n* aimderctha doib; 43 daig — 45 V).

Eg. 106 : = (37 iar*as*... ar ollamhnuibh an dun(aidh); 38 go nd*er*ndaois ghlamh(adh) et aghríosadh, a aór(adh) 7 aathaísiugh(udh)).

Eg. 209 : = (37 draoighthe et ollamhnadh an dunagh; 38 a ghlamadh et aidhrugha [*cf.* 45 aoidhre = aire]. et athaisiugha — 41 oin et aimnhe et easbhuidhe. muna ttisiugh leo; 41 mur — 42 nomaide V *in Eg.* 106 *and* 209).

[4]. *LL.* 81 a 45-81 b 3. — *Lec.* Tucad F*in*d abair i(ngen) Med(ba) 7 Aill(illa) f(or) a leath lai*m*. isi ind [Find]abair si*n* nogobad laim ar cach cuach 7 arcach copan dFhir Diad. isi no beired teora poc fria cach copan dib si*n* do. isi no dailed ubla firchubra darseolach alened fair. is(edh) adberead si ba (*col.* 610) he aleandan 7 atoga tochmairc do fheraib intægail Fer Diad. INtan robo saithech subach so[t]arbailig Fer Diad is and

adb(er)t Med(b). maith aile a Fhir Diad *in*fetairseo ciafath maradgoired isi*n* pupullsa. nadedarsa on om ar Fer Diad *acht* degmaithi fer nEri*n*d and. cid ecoru mobeithse and anas cach deg læch. naded o*n* am or Med(b). *acht* dathobairt charp(at) t*ri* .uii. c(u)*m*al dait 7 ti*m*tha*cht* dafher deac 7 cutru*m*a Maigi Murthemne domi*n* Moigi Au 7 bith aCruachai*n* dog*r*es 7 fin do dail f(or)t and. sairi dochlai*n*di 7 docheniuil dog*r*es ganchain cenchobach. moduileand dealc oirsea duit ifailet .x. fichit u*n*ga 7 .x. fichit leath u*n*ga 7 .x. fichit crosach 7 .x. fichit cetramthan. Fi*n*dabair mi*n*gensa 7 ingen Aililla do oen mnai dait 7 comaid domsliasaidsea diaris aleas airsi*n* anuas fogeba.

Eg. 106 : = ; (45 anúair dochon*n*airc Meadhbh. 7 Oilioll é. do ghabh luthghaír mór lánadhbhal íad. Et dochuir*etar* m*ar* araibhe antaois f*ál*ma. Et fritheoilte é (46); 47 Et mar fuair Meadhbh. Et F(er) D(iad) ar chaoí mheisge. Et mheraighthe. ro fhúraile*t*ar comhadha móra dhó ará dhul do chomhr(a)c ré C. c. .i. thri (*as in Lec.*) she*cht* ccomhal do dheargór; 51 gan chiós gan chain no chosnamh creiche. no cean*n*ach do b*eith* aramhac na ar aua go bruin*n*e brátha (1); 3 agarabhaduir iomarc(adh) do bhuaídhuibh fair).

Eg. 209 : = (51 g(a)*n* chios gan cain. gan chabhlach. gan dunagh. gan sluaghadh. gan eigin dail do fein. no da mhac (1); 49 carp(a)t thri sheacht ccomhail (*LL.* cethri).

[5]. *Lec.* (nadeiris [..] orcach). is mora na comada si*n* 7 nahaiscedha si*n*. is fir on or Fer Díad. is admora 7 cid admora chena a Med(b). is acot so fo deisi*n* faicfidther ma dula domsa inaigid mochomalta dochomrac.

Eg. 106 (*after the first poem, LL.* 81 b): Asmór na comhadha sin ar cach. gidh mor ar Fer Dia as ag Meidhbh bheid uaimsi Et ní haccamsa ré dul do chomhr(a)c re C. c. .i. ré mó chomhdhalta Et mfer cad(aidh) 7 cu*m*ui*nn* Et comhghaisgidh.

Eg. 209 : = *Eg.* 106 (*after the first poem*); ..... ni budh hagamsa air chamhr(a)c do dheana*mh* le mo chomhdhalta et re mfear cadaid *etc.*

[6]. *Eg.* 209 : (*after 5*) et a dubhairt an laoigh : (*This poem occurs also in Eg.* 106 *in the place of the poem in LL.* 82 b).

1. Feaidhm is mo. on feidhm is mo. camhrac le Cuchulain*n* chró. truagh nach deich (*Eg.* 106 dha) ccead dfearaibh fail. tig (do thuitf(edh)) a mo (um) dhail fa dhó.

2. Truagh an treas. on t*ru*agh an treas. do bhearas me et cu na ccleas. teasgfamaid fuil (2) et feoil (1). gearrfamaid cuirp et cuis(cnes).

3. Truagh adhe. on t*ru*agh a dhe. toighea*cht* (tea*cht*) do mhnaoi eattra*m* is e. leith mo chroidhe (chroidhesi) an cu gan chol. et leith croidhe na coin me.

4. Dair mo sgiath. on dair mo sgiath. da marbhaim (marbhthar) cu ath cliath. saithfe me mo chloidheamh caol. tre mo chroidhe (trém thaobh trém chroídhe) tre mo (trém) chliabh. (*str.* 5 *in Eg.* 106).

5. (*Eg.* 106 : 6) Dair mo cholg. on dair mo cholg. da marbhaim (marbhthur) cu ghlin*ne* bolg. ni mhuirfeat duine da eis. noch a tabhair beidhm tair bhorb (bhord).

6. (*Eg.* 106 : 4) Dair mo laimh. on dair mo laimh. da marbhaim (marbthur) cu ghlin*ne* sgail (an sgaíl). muirfeat Meadhbha cona sloigh. et ni bhus mo (nísa mho) dfearaibh fail.

7. Dair mo gho. on dair mo gho. da marbhaim (marbhthur) cu ath cro. adhlacfar (adhluicair) mi se an*n* a feart. bhus hionan*n* lea*cht* dha*mh*sa is dho.

(8. *not in Eg.* 209 : Fearr liom arm. ón fearr liom ar*m*. dom mharb(adh) san ghleó gharbh. na eág do chum h[ ] na con. do bhiathadh gach sgol sgach badhbh).

9. Abair fris. on abair fris. ris an ccoin go ccaoimh cnis gur tharngair Sgathaighe gan sgath. mise air ath do thuiteam leis.

10. Mairg do Mheidhbhe a deirm (ón mairg doMheadhbh). ro imir a ccluidhthe forain*n* (oruin*n* an deilbh). mise do chur cean*n* a cccean*n*. is Cuchulain*n* is tean*n* teidhm (asfearr feidhm. feidhm).

[7]. *Lec.* A firu t*ra* orsi or Medb t*ri* choir ni*n*dlaig 7 imcosaidi is fir inbriathar asb(er)t C. c. marna cloised Fer Diad it(er). Ce guth eis(idh)e aMedb or Fer Diad. adrubairt [..iarom] orsisi impad furail leis dothuiti*m* siu ina airigid gaiscid leis isi*n* choiced irragadh. nir bo coir doso*n* arad o*n*. daig ni he mo t*ri*amnass na mo midlochos riam allo nach i*n*naichdi rothidir

orm. Toi*n*gimsa 7 rl-a corobmisi c(etna) fher roficfa isi*n* maiti*n* imbarach cohath inchomlai*n*d. dotria buaid 7 bend*acht*ai*n* or Medb 7 ferr leamsi*n* na t*ri*amn[as] 7 midlochos dofagbail occot daig condolb cach mod amed fodesi*n*. Cid coro dosom sochur Ul(ad) dodenam arapa amathar dib i*n*das duitsiu sochar choicid *Con*nacht daig at m(a)c rig Con*nacht* adcæmnacair.

Eg. 106 : = *Lec.* (... thuigi*m* ar sí *gor*ab fior na briathra adub(air)t C. c. créd íad briathra si*n* ar F*er* D. Adub(air)t nach b(adh) leis do thuitimsi angaoibh aghoile Et aghaisgidh. Níor choír ..... uair ní hí mo mhet*acht* na mó mhiolaochdha*cht*. ro fhidir fhormsi aria*mh*. Et ní abruimsi aleith*ét* si*n* leision. uaír ní fhuil sé agam ré radh rís..... chomhraicfes ... fri*s*. a*cht* gidh doil(igh) liom é ..... as ferr ... na timé na taircuisne do dhenamh dhuit orrt f(ei)*n*. uaír as bághach nech inathir feín. 7 gidh cora dhosa les Ul(adh) do dhenamh inadhuitsi les *Chon*n*acht*).

Eg. 209 : = *Lec.* (.....a naradhaibh a ghaisgidhe is an tir a ttiaghadh. nior choir ..... mo mheatachtsa no mo mhiodhlaoch*us* ..... luidheamse fo marmuibh goile ..... sochar Uladh ..... *etc.*, = *Eg.* 106).

[8]. *Eg.* 106 (*after* 7) : As an*n* sin ro chuir M. F(er) Dia ar chaoi mheisge. Et mheruighthe.

[9]. *LL.* 81 b 3-42 = *Lec.* = ISamlaid robadar som oc naidm acor 7 andala 7 dori*n*gset laid and. Rotfia *etc.* (8 *only* atted uas cach anail is coir dait agabail (9); 11 bid huas dam atheid*m*; 12 ni hulaig ni hurisa afhulang is amnas anurrand is tairpthech (13); 14-20 V; 22 doradsad; 23 nachad fuirfe daig rofes co*m*uirfe in fher (24); 26 i[ar]fiadhnaisi int[s]luaig. danamtora mard[ar]c cen copcein coco*m*nart rachad isi*n*cho*m*rac. coCoi*n*culai*n*d cruaid; 29-32 V; 33 cerb cai*m*e; 35 gairgnert tuc da*m*thor is tairced med ro[t]fairced dam; 36, + 29-32 Geb brugaid geib oirgni 7 oes na bairdne rod fiaso cenacht. fonaise ..... Gebadsa naratha dothobairt frim lama gebad ecnaire oChoi*n* culai*n*d chruaid + 37-40, 37 IStusu; 38 dro*m*lach rotfia uai*m* fado*m*nach. niba 38 + 41, 42).

Eg. 106 : ∾ (*after* 4.) : IS cumha ró bhaoí dhá radha 7 adubhairt na briathra so síos an*n* :

Rod fia lúach mór don mhuigh : ar chomhrac con an chleas-

rúigh. is bíaidh Fion*n*abhair dhuit de : amheic Damhain m(i)c Daíre. Da bfhaghuin*n* Fion*n*abhair do mhnaoi : Crúachá is Mágh Aoí nanéas. asa fanamhuin gach ré nuaír : na triall uaibh go coin na ccléas. Ionan*n* gaisgeadh dhamhsa is dó : ar Fer Día ni hiomurghó. ionan*n* buimeadha ró oil [ ] : is aga ndernabhair foghluim. Ní deagla an domhuinaígh : ainghen Eoch-(aidh) Fheidhligh fhail. nach deunuin*n* comhrac risin ccoin : *acht* mo chroidhe ar na ghuin dá ghrádh. Dogheubhoir a laoígh na lan*n* nglan*n* : eich aigneadh uallach iodhan. do gheubhoir fearon*n* Et fon*n* : is gan fhanamh ón ecomhlan*n*. Muna bheith aslach Mheidhbhe on magh : is tengtha na nglamh dar ngriosadh. ní rachuin*n* ar chomhaidh cruidh . do chomhrac úaibh remionmhuin.

Ameic Damhain na ngrúadh ngeal : da ccoisgthea cú na ccuradh. mairfidh dó clú seal ní as sia : ar tt*echt* dhuit ó áth Fhir Diá. Ród.

Eg. 209 : =; 29-42 V (5 mor maidne; 70 a niu go di an bhraith; 8 a throith guin is gabhail; 12 budh amhnus a nurraim; 14 nocha radha air a dhala eich ana a do bhearthar id lamha a Fhir Dia a nagha; 16 is duine; 16 seach gach cean*n*ach cana; 18 gacha ratha uaibh do; mairidh; 19 geibh eiste; 19 dom reisge la muir et tír; 22 dot lamha; 23 neach ro ttuilfe; cuince; 24 ro feasa go mairbhthe; 28 congna me camhrac re Cuchulain*n* 7 rl-.).

[10]. *After 5, 7, 8 in Eg.* 106 (*and 5, 6, 7 in Eg.* 209) :

Eg. 106 : Et roghabh a bhríathar fair a bfhiaghn*uis*e chaigh fa chomhrac ré Coin ccoluin*n*. uair ba mhaith ré Meadhbh *dá* ndech(aidh) *Fer* D(ia) na chois sin fiaghn*uis*e dho bheith aicé air. ion*nus* go mbeith ré rádh aice go mádh eagla no uamh(an) do bheradh fair dol nachois.

[11]. *LL.* 81 b, 43-50. — *Eg.* 106 : 43-46 V; Roghabh F(er) D. rátha et urr(aidh)e ar M. um na comhadha ró gheall do dia ttug(a)dh C. c. lais. Et tug M. sin dó go ró ull( ).

Eg. 209 : 43-46 = LL.; 46-50 = *Eg.* 106 (43 IS an*n* sin roghaibh Meadhbha ratha et urradha air Fear Dia um camhrac le seisear (44) — da ttuitfadh Cuchulain*n* leis).

[12[. *LL.* 81 b 40-82 a 9 — *Lec.* : ~ Robai læch amra do Ultaib hifiadhnaisi na coraide*cht*a sin 7 robeis(idh)e Ferg*us*

m(a)c Roig. Tanic Fergus co[a]pupall. Truag limsa ingni*m* dognither isi*n* maidinsea imbarach or Ferg*us*. Cia gni*m* andsi*n* for lucht na pupla. mo deg daltan C. c. domarbad. maith aile cia nad maiden*n* on. ni(nse). acho*m*alta dil dichra fodeisi*n* .i. Fer Diadh m(a)c Dam(ain). Cid nab(er)id mobendachtai*n* ar Ferg*us* 7 tæt nech uaib corrobud 7 conairchisecht do Choi*n*chulai*n*d d*us* i*n*facbad i*n*nath isi*n* maiti*n* imbarach. Dar ar cub*ais* f(or)siad cid tusu fen nobeith forath incho*m*lai*n*d nochoricfamis do ti*n*saigid conici. Maith a gilla for Ferg*us* geib du*n* ar neocha 7 i*n*dill incarp(at). Atracht ingilla 7 rogab na heocho 7 roi*n*dill in carp(at). Tangadar rempo cohath inco*m*lai*n*d ait i*m*bai C. c. Oenchairp(at) chucai*n*d sun*n* aCuchacan or Loegh. daig is amlaid bai ingilla 7 adrui*m* friathigerna do bered leth brand aig*echt*a 7 fichillachta fora thigerna fer f(or)aire 7 forco*m*eta for cheithri airdib hEri*n*d osi*n* amach. Ci*n*d*us* carpad an*n*si*n* ale or C. c. Carp(at) imbarrigraith romoir *con*achuiingib dronordaib *con*atarbclar u*m*aide *con*a fheir[t]sib credu*m*aib *con*acreit croes tana croes tirim cleas aird coleda cloc at[c]ai*n* curata for dib echaib duba denmecha s[...]trigsigh sogobaltach sodai*m* inag*r*indib allib afhen. Oen oclach rigda rosclethan buchu[i]nsclaig in charp(at). Ulcha dualach deghablanach fair *con*soiched darmæth ichtar amæth imlen*n* sis/*col.* 612/sel seachtair *con*naingebad. l. loech illo doi*nin*di 7 dertai*n* bith fo thromfhoithi*n* aulcha i*n*noclaich. Cro*m*sciath gel scab al(ainn) brec fair cot*ri* radaib rodenma cotoilfedh osair chosair cethora ndroing ndeichenbair fathairr lethar in sceith fil foro thairr sceo thaul[]lethan i*n*noclaich. Claid(eb) fota fæburchruaid d(er)glethan hitruall fichthi fithi fi*n*darcait uaschroeb(aibh) achuis chathchalma. Sleg thren thredrui*m*nech cofethan 7 cofonascaib arcaid bai*n* oengil ace tarsi*n* carp(at). Niduilig aithni for C. c. mopoba Ferg*us* dothæt and corrobad 7 conairchisecht damsa re ceithri coicedaib Er(enn) uile. Doriacht Ferg*us* 7 tarblai*n*g asacharp(at).

7 ferais C. c. failti fris. fochen dothiachtain amopopa a Fhergais bar C. c. IS tairisi li*n*d i*n*n[f]ailti for Ferg*us* (*LL.* 81 a 52-82 b 2)is tairisi daidse[a] o*n* or C. c. Diatoichle lat[ ] ena inmag rodbiaso cadan coleith araile. Dia toichle iasg aninb(er)aib) rodbia eo coleith aroile glac biroir 7 glac fochlachta

7 glac themar 7 deog usqi. Fuair gainmidi inadeghaid isi*n* thoglaga in chuidhsi*n* ar Ferg*us*. isfir on is cuid foglada acu*m*sa f(or) C. c.

Daig atasa on luan iarsa*m*fai*n* cosi*n* tansa nidechadsa aidchi naidide*cht*a ictren fastud fer nErend artai*n* bo Cuail(gne) donchursa (*LL.*, 82 a, 13-15).

Damad dosi*n* tismais ar Ferg*us* robad ferdi lin*n* afagbail 7 nido tangamar. Cid nichena motangabar or C. c. diai*n*disi*n* daitsiu læch dothæd doco*m*rocc 7 doco*m*lond ardochendso isi*n*maiti*n*sa i*m*barach for Ferg*us*. fi*n*dam 7 clui*n*eam uait dō for Cuchul(ainn). Dochomalta fadein .i. Fear Diad m(a)c Dam(ain). dararmbreithir am nochon a*n* andail isdech lend noragmais ar C. c.

Eg. 106 : = *LL.* (8 dar mochubh*ais* amh ar C. c. ni hé b(adh) maith liom do the*cht* do chomhr(a)c f*r*iom).

Eg. 209 : = *LL.* (51 go harm a mbi Cuchulain*n* da insin*n* dho an Fear Dia bheith thoigheacht do chumhrac leis (52); 9 ni a ndail comhr(ai)c is maith lin*n*e an Fear sin do thoigheacht).

[13]. *Lec.* : 7 nochon ará o*m*un cena *acht* armet ag*r*ada lind. is coir ecla de or Ferg*us* daig cnes congnai i*m*bi occo*m*roc frifer nochon nosgabaid air*m* nafæbair.

Eg. 106 : Et ní ar aeglasa na ar auamhai*n* a*cht* arméd aghráidh liom. Et as beag n(a)ch ferr liomsa mé f(ei)*n* dothuiti*m* leis an laoích sin ina athuitimsion liomsa. Na haboir n(ach) b( )fa egla ort ar Fergh*us*. oír as coír egla et uamhan do bheith roímh chomhr(a)c Fhir. D. oír ata c*r*ios chom*dha*ingen chath bhuadhach codhna uime Et nocha gabhaid airm naid iolfhaobhair ré huaír deabhtha na dibfheirge é. oír as bragh leomhain Et as maidhm dibfheirg é. Et as barran*n* brátha. Et is ton*n* bhaidhte biodhb(adh) é.

Eg. 209 : et[ni]air uamhain ach ar a gradh et air ansacht. is coír uamhain roímhe ..... uair ati cneas coineagna uime et nidhearg(a)d reanna no faobhair fair.

[14]. *Lec.* : naraidsiu it(er) on or C. c. daig luigi*m* luigis mothuath coroboigithir fri boigsibi*n*d for lar aba cach nalt 7 cach naigide fodeis mochloid(ib)sa dianataiselbai oenfecht damsa forath.

Eg. 106: Nahabair id*ir* a Fherg*ais* ar C. c. oír luidhimsi fom airmuibh gaisgidh nách b(adh) luaíthe boígsibhin*n* alár buin*ne* na gach alt. 7 g(ach) aidhé dé fódheís mochloidhimhsi dá ttega dhamh aráth an chomhruic é.

oír ní ghabhan*n* brég daingen d*rú*adh riomsa ré marb(adh) do ghrés. uaír isu*m* eolachsa archlesoibh draoígha*cht*a F*ir* D. oír as cían ós aithn(igh) dhuin*n* acheile. agUath(aigh). Et ag Aoífe. Et ag Sgath(aigh).

[15]. *LL.* 72 a 11 (ní marcach) — 17 — *Eg.* 209 =.

[16]. *LL.* 82 a 17-18. — *Lec.:* isamlaid robatar ag aradsi*n* 7 dori*n*gsed i*n* laid and.

Eg. 106: leíg ás adhaltaín air F*er*gh*us*. ní m*ur* f[ ] ttainig do *Chon*na*cht*uibh F(er) D. m(a)c Damhain dreichd(eir)g. 7 adub(air)t an laoídh ann.

Eg. 209: et is amhluidhe do bhi da radh. nar bhi eagla Fir Dia bu doilgeas leis. ach a ghradh. et do bhi Feargas ag agallamh leis um neartmhaire Fhir Dia. go ndubhradar an laoigh eotorra.

[17]. *LL.* 82 a 19-43. 20: *LL.* atá sund chucut ra ferg = *Eg.* 209 ta sunn chugad re feirg: *Lec. Fuil* sund chucad re feirc; *Eg.* 106 *súl* tí chugad aran leirg.

23: *LL.* ní ruc*us* ... t*r*aig = *Eg.* 209 ni tugas ... troith; *Lec.* niberim ..... troig = *Eg.* 106 sní bheirim troigh.

24: *LL.* Amnas — cródeirg = *Eg.* 209 (.... dolos ...); *Lec., str.* 5, *l.* 1, 2. IScalma allam dialai fe[i]rg allos aclaid(ib) cruaid d(eir)g; *Eg.* 106, *str.* 5, *l.* 1, 2 Amhnuis lamh an laoích go bfheirg: alosa chloidhim chroidheirg. *Str.* 3 *in Lec.:* Nido tobairt t*ri*amnaid leath a Chu c. clothmiadach. cneas *con*ignai ím F(er) nD. nand*roi*g. r'sna geb cath *no* com-lond (*Eg.* 106 cnes chodhna. *Eg.* 209 neart coineagna).

26: *Str.* 4 in *LL., Eg.* 209 = *Str.* 6 in *Lec., Eg.* 106.

27: *LL.* nochon eco*m*lo*n*d; *Eg.* 209 ni ba heagca*mb*lan*n;* *Lec.* ni ba hanborrlond; *Eg.* 106 ní bá hanbfhorlan*n*.

28: *Str.* 5, *l.* 1, 2 in *LL., Eg.* 209 = *Str.* 3, *l.* 1, 2 in *Eg.* 106 (Amhnus an fer as géar gal: nocha nurúsa athraoithadh(adh) *where Lec. has:* Ni do tobairt *etc., see l.* 24.

29: *LL.* ni*n*geib rind = *Eg.* 209 nighaibh rin*n;* *Lec.* nigon rind (= *Eg.* 106).

31 : *Str.* 6 *in LL., Eg.* 209 = *Str.* 4 *in Lec., Eg.* 106, *see l.* 26.

32 : *L. and LLec.* ferggach ; *Eg.* 106 *and* 209 : frithir.

35 : *Str.* 8 *and* 9 *in LL (with the letters b and a added in the margin to mark that they ought to be transposed)* = *Str.* 8 *and* 9 *in Eg.* 209, *but str.* 9 *and* 8 *in Lec.; in Eg.* 106 *Str.* 8 *and* 10 *do not occur.*

37. *LL.* Atiursa brethir co*m*baíg. gon co*m*maithse oci*m*marbaíg ; *Eg.* 209 At bearsa breith go mbaidh. cean go mbiusa air iomarbhaidh ; *Lec.* Dober mo cobais cenchai*n acht* nimaithse di*m*arbaig ; *Eg.* 106 Do bheirim briathair go mbaidh : gion go mbéudsa ag iomurbhaidh.

38 : *LL.* is ; *Eg.* 106 *and* 209 go*r*ab ; *Lec.* com[b]a-.

41 : *LL.* Rafail gní*m* is mó bardlaím ; *Lec.* Ita fedm ismo adlaim ; *Eg.* 106 Oataoí ag tabhairt do lamh ; *Eg.* 209 O a ti ag gabhail do laimh.

[18]. *Lec.* Asahaithlisi*n* cid i*m*mo*n* tanacais amopopa a Fergais or C. c. is isi*n* mothoisc or Ferg*us*. Maith sen 7 solad f(or) C. c. nach nech aile doferaib hEr(enn) tanic f*r*isi*n* toisc *acht* mani daildis ceit*ri* coicid hEr(enn) uile inoen[f]*echt* nephni lem robad re nen læch dam.

[19]. *Eg.* 106. Doghluaís Ferg*us* roimhé *con*achabradaoís fir Eirion*n* go m(adh) diambrath no dia ttreigion*n* do bhíadh sé da mbeith sé ni b(adh) sia na si*n* ag agallamh *Con*cculain*n*. Et do cheileabr(adh) cach dá cheile dhiobh.

[20]. *LL.* 82 a 44. *Lec., Eg.* 106, *Eg.* 209 =.

[21]. *Lec.* im*us*[?] 7 imth*us*a Conculi*n*d. Cid ni dogenaso inocht or Loeg. Cid on it(er) or C. c. isamlaid doraga Fer Diad doti*n*dsaigidso fonuamaisi fhigi 7 b(er)tha 7 fhoilci 7 fothraicthi 7 .iiii. coicid hE(renn) lais dofhegad incho*m*lai*n*d. Robail domsa do dulasu cohait afuigbithea incorug(u)d cetna f(or)t cotici fail hi fil *Emer fholtchai*n coCairthen*n* Cluana Da Dam hi Sliab Fuait. T*ani*c C. c. i*n*naichisi*n* dī conicisi*n* 7 rofai re banchele fodeisi*n*. Aimth*us*a osi*n* amach nocho mad ches[t]naighther sund colleic.

Eg. 106 (*after LL.* 82 b 34). Iomthusa Chon. c. tar eís Fer*gh*a*is* dimth*echt* uadha adub(air)t ré Laoigh m(a)c Rí an ghabhra. créd as coír dhuin*n* do dhenamh anois a Laoígh *ar*se.

do fhedursa sin a[r] Loígh. Asamhl(aidh) roichfes F(er) D. dothion*n*suighe fa nuamhaisi foilce. 7 fothruigthe. 7 robail liomsa thusa do dhul m*ur* abf(uil) *Eimher* i(nge)*n* Forghoill Mon(aigh) m*ur* abhfhuighir aleitheíd c(et)na sin. As coír sin do dhenamh ar C. c. Ro ghluais C. c. a nadh(aigh) sin go Dún Dealgan. Et dorin*n*edh umhal fhos(aidh). 7 fritheoilté dhó. Et robhadur an*n* go deir*edh* oidhche. (*Then follows LL.* 82 b 38 *etc.*)

[22]. *LL.* 82 a 45-51. — *Lec.* Acht imt*us*a Fhir Diad ta*n*ic coapupull.

Eg. 106 = *LL.* (44 Iomth*us*a F(ir) D. do bherar gósaird. 7 do luidh roimhé dha phuball. Et din*n*is doibh cuir. Et ratha doghabail do M. fair uma dhol dochomhrac ré C. c. Et din*n*is doibh m*ur* an c*cet*na na cuir do ghabsun ar M. um na comhada do gheall sí dhó do chomhall f*ris dá* ttuit*edh* C. c. leís.

Eg. 209 = *LL.* = *Eg.* 106 (..... um camhrac le seisear trenfhar air na mharach no camhr(a)c le Cuchulain*n* a naonfhar da mfusa leis .....

[23]. *LL.* 82 a 52-82 b 6. — *Lec.:* ∾. ro bo cendgruganach mertnech lucht pupaill Fir Diad inaidchisi*n*. demi*n* leo bhaili ico*m*recdais da uaitne chomlai*n*d int[s]ægail co*m*bad co*m*thoiti*m* doib *no* dī i*n*ni robiad de co*m*bad he atigerna fen do fæthsad an*n*. Daig *no*cho soreídh co*m*rac fri *Con.* c. for tanaich.

Eg. 106, *Eg.* 209 = *LL.* (2 da uaíthneagha. Et iorghuile bfher n Eirion*n* *in Eg.* 106 *and* 209; *l.* 6 V *in Eg.* 209).

[24]. *LL.* 82 b. 7-11. — *Lec.* Batar imsni*m*a mora for menmai*n* Fhir Diad inai[d]chi si*n* *con*areilcset cotlud do. Ba dia imshnimaib mora intairces do setaib do 7 i*n*di*n*gen dolegud uad arapa co*m*ru[i]cc fri hen fher. manidernad comrac frisi*n* noenfher si*n* dī comrac frisna se curadaib (*col.* 614) arnabarach. IMsni*m* robo moo aicisom andas si*n* danataiselbad oenfhecht forath doChoi*n*.c. demin lais nobiad co*m*m*us* achi*n*d nacha anma aici bodein asahai[th]li 7 aatracht Fer Diad moch t*ra*th arnabarach. Maith agilla foreisim geib dun arneocho 7 i*n*dill incarp(at).

Eg. 106 *and* 209 : = *LL.*

[25]. *LL.* 82 b 11, 12 = *Eg.* 106 *and* 209 (*Eg.* 106 ..... ag toirmiosg an tsiobhuil somh. et a dub(air)t ró b(adh) f*er*r dhuin*n* an(adh) na dhol an*n* sin *ar*se ; *Eg.* 209 ..... go madh fearr dhuibh fuir(e)ch no dhol an*n*.

[26]. *Lec.* darambreithir em f(or) ingilla. ni lia molas duind te*cht* intur*us*a [so] and asan(em)dula.

Eg. 106. uair ní mó mhol*ais* dhuin*n* dhol an*n* na dhiomol*ais*.

Eg. 209. oir ni mo mholaim dhuit e. no a dhiomolaim air se.

[27]. *LL.* 82 b, 13 = *Eg.* 106 bí do thosd á ghiolla ar F(er) D. oír ní fhuil feidh*ir* ag toirmiosg an tsiob(ail) si*n* umuin*n*.

Eg. 209 = bi thocht a ghiolla ..... uair ni ghabhaim toirmeasg o chach um an tsiubhalsa.

[28]. *Eg.* 106 : uair an geall(adh) thugam*ar* do M. 7dOilioll abfhiaghn*ui*se bhf*er* nEiren*n* as nár lin*n* dol na chois, uair adeurthaoí go m(adh) uamh(an) nó imegla do bheuradh ora*m* é, 7 dar mo chubh*ais* ámh ní mór nach ferr liomsa mé f(ei)*n* do thuiti*m* ré C. c. ina a thuitimsi*n* riomsa don chursá. 7 da ttuitf*edh*. C. c. riomsa aráth an chomhr(ai)c. tuitf(edh) M. 7 úrmhór bhf*er* nEirion*n* liomsa do bhríogh an gheallta do bhenadur dhíomh. 7 mé archaoí meisge. 7 meruighthe 7 adubhairt an laoí an*n*.

Feidhm as mó *etc.*, (*see 6*).

[29]. *LL.* 82 b 13-25. = *Lec.* robaiso*m* icacallai*m* in*n*darad 7 dorigni in laid mbicc and acgresacht anarad : Tiagam *etc.* (15 corcosno*m* ; 16 forscara ; 17 trecherd ; 19 dund (*cf.* *Eg.* 106, [25] dhuinn) ; 19 ni bareid barm[b]agar ; 23 Ecoir am(ail) raidhi ..... nocho dluig ali ...).

[30]. *LL.* 82 b 26-28. — *Lec.* ~ ; *Eg.* 106, *Eg.* 209 = *LL.* (*Lec.* Rogob ingilla na heocho 7 roi*n*dill incarp(at) 7 tancadar rempo asi*n* longport imach) ; *Eg.* 106, 209 : súl do lán fhoills(igh) an lá fair.

[31]. *Lec.* a gilla for Fer Diad nícoir i*n*denmhait dula cencelebrad do fheraib hEr(enn). impo dund agaid aeach 7 incharp(ait) for feraib hEri*n*d. ro impo in gilla aiged nanech 7 incharp(ait) o*tri* fri feraib hEr(enn). I Sand dorala Medb ic

sriblad afuail forurlar inpupaill. incotlud do Ail(ill) *in*nosa or Medb. naded amh ar Aill(ill). ingluin*e* docliamai*n* nua accelebrad duit. anedh dognisom on ar Ail(ill). is(edh) ecin f(or) Medb *acht* luigi*m*sa aluigend mo tuath natic arnacosaib c(et)na chucaibsi in fer dogni incelebrad ut. Araba matairemar da deg cleamnas dī or Ail(ill) *acht* cotæthsad C. c. lais fo lin*n* ce mad chomthoti*m*. ane robad ferrdi lin*d* Fer Diad do thernom.

Ta*n*ic Fer Diad remi co hath incho*m*lai*n*d. fega lat agilla or Fer Diad in fil C. c. forsi*n* nath. nad fil am or ingilla. fega lat comaith dun or Fer Diad. ni brod bec afolach C. c. ait ambiad foringillai. IS fir agilla nochocualaid C. c. deg loech *no* deg fer dothiachtai*n* ina agaid cosi*n* n[d]iu fortain bo Cuail(gne) 7 inthrath adchualaid foracaib i*n*ath.

Mor in liach C. c. doecnach ina[fe]gmais. daig in c(u)*mai*n latsu intan tucsabair in cath do German Garbglas (*cf. LL.* 88 a 46) uas eochair imlib mara Toirrian rofhacbaiseo (*col.* 615) doclai(deb) ocnasluagaib corobe C. c. romarb c. loech icarochtain 7 tucastair daithe 7 in cumai*n* lat carabamar anaidchisin ari*n*gilla. nad[f]edar or Fer Diadh. do thig rechtairi Scathaigi oringilla 7 dochodaisiu cosoi*n*d[ ] sogenda remond isi*n* teach art*us*. dob(er)t intaithech beim donduæl treben*n*ach dait himidbach dodro*m*a cotarlaic irchor dit dar i*n*dor*us* imach. Tanic C. c. isteach 7 dob(er)t beim daclaid(ibh) donduaithech *con*nderna da nordai*n* de. misi roborechtaire daib eret ro badbair isi*n* baili dambad inlasi*n* niepertha co*m*bad adferr doloech an*n*a C. c. Ecoir in dernais agilla for Fer Diad daig niticfai*n*d aram*us* inchomlai*n*d dambad art*us* adbertha f*r*im.

March 18, 1889.

Max Nettlau.

(A suivre).

MÉLANGES

I.

NOTES SUR LE VOYAGE DE MAEL DUIN.

P. 449. « The incident of the lady drawing back her departing lover by means of a thread » se trouve aussi dans Campbell, t. III.

P. 450. La ressemblance entre l'incident du chapitre XII où les brebis changent de couleur selon qu'elles se trouvent en deçà ou au delà d'une barrière avec un incident du Mabinogi de Peredur est beaucoup plus grande que ne le donne à entendre M. Stokes.

P. 450. Le Sanct Brandan publié par Schröder diffère sensiblement du saint Brandan publié par Jubinal. Voir mon *Grail Legend*, p. 264.

P. 487, c. XVI. L'île où l'on mange un mets magique auquel chacun veut trouver le goût qu'il préfère et dont la jeune fille tutélaire possède un petit « vessel » dont le contenu enivre pendant un laps de temps à la fin duquel on se réveille loin d'elle, rappelle le château ou se montre le Graal. Voir mon *Grail Legend*, c. IX.

P. 489, c. XVII. Cette aventure est plus ou moins une variante de la précédente. Elle ressemble d'une manière frappante à plusieurs des contes que j'ai cités dans le chapitre IX de mon *Grail Legend*, notamment à Campbell, n° X, *The three soldiers*. Là comme ici, le héros et ses compagnons arrivent dans une maison solitaire, conversent avec des jeunes filles qui leur donnent à boire et à manger et dont ils sont séparés

à la fin par le fait que le héros adresse intempestivement la parole à l'une d'elles. S'il n'avait pas parlé, elles auraient été délivrées de leur enchantement. C'est bien un conte pareil, quoiqu'un peu remanié dans un sens chrétien, qui est au fond de ce récit.

M. Stokes fait bien d'insister sur la parenté des voyages de Mael Duin et de saint Brandan. J'ai signalé (p. 264 de mon *Grail Legend*) de curieux rapprochements entre le voyage de Brandan et la légende du Graal. Il est donc fort intéressant de constater qu'il y a aussi des rapports entre cette légende et un ouvrage qui appartient manifestement au même cycle que le Brandan.

Alfred Nutt.

II.

AMLIW.

En gallois, la particule *am* = **ambi,* en composition, se présente parfois avec l'idée de *variété, diversité,* comme l'a remarqué Silvan Evans dans son *Welsh Dictionary*; l'éminent grammairien cite, entre autres exemples, *amryw, amliw.* A mon grand étonnement, j'ai entendu, au mois de septembre dernier, employer tout justement le mot *amliw* par une personne du Faouët (Haute-Cornouailles, sur les limites du vannetais, dans le Morbihan), avec le même sens qu'en gallois : *de couleurs diverses, multicolore.* L'expression est courante dans la zone de Faouët. Je ne l'ai jamais entendue ailleurs et je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée dans aucun texte.

J. Loth.

III.

LA 2e PERSONNE DU SINGULIER DU PRÉSENT DE L'INDICATIF ACTIF (GALLOIS *YDD,* CORNIQUE *YTH,* ARMORICAIN *EZ* OU *ES*).

Dans ses intéressantes observations sur les verbes gallois (*Y Cymmrodor,* IX, I, p. 56 et suiv.), M. Max Nettlau, après avoir fait remarquer qu'Evander Evans dans ses *Studies in Cymr.*

Philology avait, le premier, reconnu la terminaison *ydd* du gallois, comme une 2e pers. sg. correspondant à la terminaison cornique ordinaire *yth, eth,* et armoricaine *ez,* suppose avec raison, ce semble, que les deux terminaisons galloises en *-i* et en *-ydd* pour cette personne (*ceri, gwneydd*) sont des doublets propres aux thèmes verbaux en j-, comme *i* et *ydd, edd,* le sont pour les thèmes nominaux en *jo-, jā*. Ni M. Evander Evans ni M. Nettlau n'ont remarqué que la terminaison *ez* ou mieux *es* est commune à tous les dialectes armoricains; or la spirante dentale sonore en syllabe finale est tombée dans tous, moins le dialecte de Léon; ce qui, en passant, prouve une fois de plus combien il est dangereux de citer des formes armoricaines sans connaître les traits principaux au moins des dialectes de Vannes et de Léon.

S'ensuit-il que le rapprochement *à priori* si naturel des terminaisons galloise et cornique avec l'armoricaine soit condamné? Je le crois au contraire très fondé. La loi qui veut que toute spirante dentale sonore, en syllabe finale, tombe dans les dialectes de Vannes, Cornouailles et Tréguier, n'a pas son effet, lorsque la syllabe finale est suivie d'un mot commençant par une consonne, mot formant corps plus ou moins étroitement avec le mot précédent: ex. cornique *bythqueth,* vannetais *biskwac'h,* ailleurs *biskwas;* en moyen armoricain *bezgoaz, biscoaz. Byth* a fini par devenir *bis* en armoricain et amener la provection de *gw* à *qw*. Il est probable que la spirante sourde dans *bith* était devenue sonore devant *gweth* et que c'est sa situation de finale qui l'a assourdie de nouveau. Un phénomène analogue s'est passé pour le *oz* du moyen breton, pronom possessif de la 2e pers. du plur.; il est resté encore *hous* en haut-vannetais devant les voyelles. En bas-vannetais de même, on dit bien *malwac'h (malloz), benwac'h (bennoz)* quand ces mots sont isolés, mais dans la forme *malédiction de Dieu, bénédiction de Dieu,* on dit souvent *malež Tou.* C'est un phénomène de ce genre qui se sera passé pour la terminaison de la 2e pers. du sg. Il n'aura eu lieu d'abord que devant la *nota augens* te (ti), puis il se sera généralisé; la spirante devenue sourde devant *te* aura évolué en *s*.

J. Loth.

IV.

UXISAMA, SENA, VINDILIS, SIATA, ARICA.

La géographie de l'Armorique gallo-romaine, déjà fort maltraitée dans l'antiquité, grâce surtout aux scribes, est devenue de nos jours, chez certains historiens et archéologues, un véritable chaos. Les îles ont été particulièrement éprouvées. Il s'est abattu sur elles une véritable tempête d'hypothèses et de controverses. On admettait généralement, en adoptant l'ordre évidemment géographique de l'Itinéraire d'Antonin, qu'Uxisama ou *Uxantis* était Ouessant, *Sena,* Sein, *Vindilis,* Guedel ou Belle-Ile, *Siata,* Houat et, probablement, *Arica,* Hédic. M. Le Men, le premier, bouleversa tout, sous l'empire de je ne sais quelles rêveries moitié linguistiques, moitié archéologiques, aussi fondées les unes que les autres. M. Longnon, pour l'amour de la fameuse théorie de l'*exacte* et *hermétique* superposition des *évêchés* sur les *civitates,* lui emboîta le pas : on transporta *Sena* à *Ouessant,* parce qu'on était gêné par les textes qui mettaient *Sena* en face du territoire des Osismii : si Sena était Sein et par conséquent, la côte, en face, osismienne, le pénible échafaudage de la *superposition* s'écroulait : il n'y avait plus de *civitas Corisopitum* devenant évêché de Quimper, et il se trouvait que la *Civitas Osismiorum* s'était superposée non plus à un, mais à deux ou au moins à un évêché plus trois quarts d'évêché. Quant à Uxantis, on la fondait avec *Sena,* sur la foi de la variante *Uxantisina.* M. Desjardin, à l'autre extrémité de la péninsule, voulant à tout prix que la bataille navale entre César et les Vénètes eût eu lieu du côté du Croisic et du bourg de Baz, n'hésita pas à transformer toute cette zone en archipel vénétique, et fit de Siata, le Croisic, et de Guérande, Arica. On a opposé à toutes ces bizarres hypothèses, au nom de l'histoire et de l'archéologie, d'excellents arguments. MM. de la Borderie et de la Monneraye en ont fait justice (on trouvera la discussion résumée, avec quelques arguments à l'appui de la thèse de M. de la Bor-

derie, dans mon travail sur l'Emigration bretonne). La cause est jugée historiquement. Je veux aujourd'hui rechercher les formes véritables des noms de ces îles et montrer avec quelle facilité on peut identifier les noms anciens avec les noms modernes.

I. — Uxisama. Cette forme est donnée par Strabon, l. I, c. 74. On trouve ce nom à l'accusatif τὴν Οὐξισάμην (s'accordant avec νῆσον, féminin) et au génitif τῆς Οὐξισάμης. Pline (*H. nat.*, IV, 16(30), dit *Axantos*, l'Itinéraire d'Antonin, *Uxantis*. Les formes *Axantis, Uxantis,* ne concordent nullement avec le nom breton d'Ouessant. La vie de saint Paul-Aurélien, écrite au IXe siècle, l'appelle *Ossam* (insulam). On trouve *Ossa* dans un pouillé de Léon du XVIe siècle : on l'appelle, actuellement, en Cornouailles et à Ouessant, *Eussa*. Ces formes peuvent très bien se rapporter à *Uxisama*.

Le second volume du *Grundriss der vergleichenden Grammatik* de Brugmann, pp. 158, 159, suivant la doctrine de Thurneysen, fait venir les superlatifs irlandais en *-em,* et bretons en *-am,* d'une combinaison du comparatif en *-is* et du suffixe -m*mo;* l'irlandais *dilem* = *dilis*-m*mo-,* comme le latin *pulcerrimus* = *pulcersimo* = *pulcrsemo* = *pulcr-is-emo*; le vieux gallois *hinham,* le plus vieux, supposerait un plus ancien *senisam* = **sen-is*-m*mo*. La raison que donne M. Thurneysen de la présence d'un *s* dans ces formes n'est pas sans réplique pour le breton[1] ; il remarque que la ténue ancienne reste intacte devant ce suffixe. Or, ce phénomène se produit en gallois devant l'accent, et l'*h* en est l'indice. Cependant, l'unanimité ici de tous les dialectes bretons, surtout si l'on considère qu'en léonard, par exemple, l'accent a dû abandonner le suffixe *-am, af* de très bonne heure, puisque dans ce dialecte *am* échappe à la nasalisation, est une sérieuse présomption pour la présence d'un *s* ancien. *Uxisama* vient à l'appui de cette théorie. Il y avait, en Espagne, d'après Ptolémée, une ville d'*Uxama* (Uxama Barca) qu'on peut traduire, avec M. Rhys, *la haute ou la plus haute Barca* (Celtic Britain, 2e éd., p. 280). *Uxama* est identique au superlatif gallois

1. Il me semble qu'on peut aussi expliquer autrement les formes irlandaises en *-em*.

uchaf, le plus haut. Une forme Uxama eût donné pour Ouessant, en vieux breton *Ucham,* en moyen breton *uchaf* ou *euchaf, ucha,* et actuellement *uchan, ucha.* Uxisama, au contraire, se sera, de très bonne heure, réduit à Ux'sama. L'*s* aura été protégé par l'*x* ou l'*x* par l'*s* (par un phénomène analogue Isaca, Isca, aujourd'hui *Wysc*). Uxisama serait donc une sorte de superlatif de *Uxama* et signifierait *Uxama* la plus haute ou la plus au nord. Il me semble que *nessa, nessan,* le plus proche, *le prochain,* s'explique de même : une forme *nexamo* = **nex*mmo, eût donné *necham, nechaf; nessam* suppose **nexisamo* = **nexis*mmo. L'irlandais *nessam* s'explique, au contraire, parfaitement par *nex*mmo et peut être identifié avec l'ombrien-osque *nesimo* = *necsimo.* En résumé, les formes bretonnes supposent *Uxisama.* Du même coup, la situation d'Uxisama est certaine; en douter, serait un outrage au bon sens[1].

II. — Sena. Le nom de *Sena* apparaît pour la première fois chez Pomponius Mela, III, c. vi : Sena in britannico mari Osismiacis adversa littoribus. J'ai montré par des exemples tirés des géographes anciens que l'*Oceanus britannicus* désignait la mer entre la Grande-Bretagne et la Loire, voire même jusqu'aux Pyrénées (*L'Émigration bretonne,* p. 53) : ce terme est facilement explicable par une erreur de cartographie commune aux géographes et historiens de l'antiquité. Géographiquement, *Sena,* étant, dans l'Itinéraire, entre Uxantis (Ouessant) et Vindilis (Belle-Ile, comme nous le verrons), ne peut être que l'île actuelle de Sena. Au point de vue onomastique, le nom ancien *Sina* ou *Sena* n'a rien de commun avec l'ancien nom breton : *Seidhun* (Cart. de Landévennec); insula *Sizunt* (Cart. Corisop., Bibl. Nat. 9891, fol. 43 recto, xive siècle). Le nom du cap et de la paroisse en face, sur le continent, reproduit le nom de l'île : *Budoc-cap-sidum* (*Mém. de la Société arch. d'Ille-et-Vilaine,* XVII, p. 18, XI), *Bodoc-cap-Sidun,* Cart.

1. Le côté faible de cette théorie pour *Uxisama,* c'est qu'on peut supposer que les Bretons émigrés ont pu se trouver au ve-vi^e siècle en présence d'une forme *Ussama.* On pourrait aussi objecter que *nessam* a pu être formée sur *nes.*

Coris. 9890, fol. 2 verso, 1220, *Bozoc-cap Sizun;* Cart. Coris. 9891, fol. 24 verso, 1296; *Buezec-Cap-Suzun,* Cart. Coris. 9892, fol. 56 recto, 1331. Il est évident que Sena n'a rien à faire avec *Seidun.* Sena a dû rester dans les documents officiels. Quant à son évolution en *Sein,* elle est impossible phonétiquement, au point de vue breton, ainsi qu'au point de vue français. *Sein* est une orthographe quelconque forgée sur *Sena,* à moins que ce ne soit une tentative pour représenter la prononciation bretonne. L'écriture *Suzun* a dû précéder de bien peu la prononciation *Sün,* actuellement en usage. La chute de la spirante dentale a dû être plus prompte entre deux voyelles *ü. Sun* a dû sonner à peu près comme *sun̄, sīn̄,* aux oreilles françaises. Un portulan du XVIe siècle, reproduit par M. Desjardins dans sa *Géographie de la Gaule,* I, pl. VI, donne, non point *Sein* ni *Sain,* mais *Saim :* serait-ce pour *Saun* ou *Saiun* (= *se-ün*)? (M. Desjardins a mal lu sa propre carte).

III. — VINDILIS. La situation géographique de Vindilis entre *Sena* (Sein) et *Siata* (sans l'ombre d'un doute, *Houat*) s'applique clairement à Belle-Ile. Avec un ensemble surprenant, tous les géographes ont vu dans Vindilis, Belle-Ile, et cela parce que cette île est appelée *Guedel* dans le Cart. de Redon, à l'année 1026, Guezel en 1146, et Guezel dans les Actes de la canonisation de saint Vincent-Ferrier (XVe s.). Or, nos connaissances actuelles en phonétique bretonne ne nous permettent en aucune façon de supposer que Vindilis ait pu évoluer en *Guezel*[1]. Vindilis, en supposant ĭ bref, eût donné Guennel ou Guentel, suivant l'accentuation ; avec ī long dans *-di-* on eût eu Guennil ou Guentil. Il me semble qu'une très légère correction peut tout arranger : il faut lire *Vidilis,* et nous avons régulièrement *Guedel, Guezel.* Le scribe de l'Itinéraire aura commis une erreur fort commune dans les manuscrits en lisant *Vindilis* au lieu de *Vidilis.* On a rapproché à tort le nom de Guezel, d'une commune en face sur le continent, *Guidel :* l'ī est long et on prononce nettement *d.* Une forme plus ancienne est *Guidul,* ce qui suppose, au IXe siècle, *Witol.*

1. A moins qu'on ne parte d'une forme gallo-romaine *Vidilis.*

IV. — Siata. La forme intermédiaire entre Siata et Houat est *Hoiat :* Hoiata insula, dans la vie de saint Gildas, écrite au xie siècle (Boll. saecul. I, p. 139). La marche de Siata à Hoiat est la même que de *īsarno-* au vieil-armoricain *hoiarn,* plus tard *houarn. Hoiat, Hòuat* est à *Sīata,* comme *hoiarn, houarn* est à *īsarno.*

V. — Arica. Il est assurément impossible de faire sortir Hédic d'Arica. D'abord, quelle est la prononciation bretonne du nom de cette île? Je tiens de M. l'abbé Buléon, qui l'a entendu prononcer par les habitants, que l'on prononce *Hedic* ou *Edic* (*-ic* prononcé à la façon du haut-vannetais *-éc* avec *c* iotacisé). *Hédic* dont l'*h* ne présente pas plus de difficulté que celui de *ac, hac,* remonte mathématiquement à une forme *Atīca.* Il est manifeste que le scribe a mal lu, par une erreur encore facilement explicable. La prononciation actuelle montre que la forme *Hezic* qu'on trouve dans les archives du château de Kerfily n'est pas exacte. Hœdic, orthographe actuelle, est une mauvaise plaisanterie des étymologistes du cru qui veulent voir dans Hedic un diminutif de *Houat : Hœdic,* la petite *Houat !*

Il faut donc lire : *Uxisama, Sena* (nom breton Sidun, Sizun), *Vidilis, Siata, Atica ;* ce sont les îles de Ouessant, Sein (nom breton Sizun, Sün), Guedel puis Guezel (Belle-Ile), Houat, Hédic. J'espère avoir prouvé encore une fois que la linguistique celtique peut être utile à quelque chose, même en histoire et en géographie, ce qu'on a toujours de la peine à faire comprendre à certains historiens français.

J. Loth.

V.

LE *LLECHWAEW* GALLOIS ET LE *LIA LÁIMHÉ* IRLANDAIS.

On rencontre l'expression *llechwaew* trois fois dans le récit de Kulhwch et Olwen[1], une fois dans celui de Peredur : Kul-

1. Mabin., éd. Rhys-Evans, p. 118, 119.

hwch a réussi à pénétrer dans le palais d'Yspaddaden Penkawr pour lui demander sa fille. Au moment où il sort avec ses compagnons, Yspaddaden leur lance un des trois *llechwaew* qui étaient à portée de sa main. Les écrivains gallois ont tous traduit par *dard, javelot.*

Plusieurs semblent avoir lu *lluchwaew* qui en effet signifie *lance de jet, javelot.* Il est bien invraisemblable que le copiste auquel le mot *lluchwaew* devait être familier l'ait changé trois fois de suite dans le même passage en *llechwaew.* Si le mot, comme c'est probable, existe réellement, il ne peut être traduit que par *lance de pierre plate.* On ne peut songer à voir dans *llech* la même racine que dans le verbe *llechu,* être aux aguets, en embuscade, se cacher. On conçoit en effet très bien un mot composé pour désigner deux termes fréquemment associés par l'usage, mais ce ne peut être ici le cas, si on attribue à *llech* ce sens. L'existence d'une *arme de pierre* chez les Gallois me semble d'autant plus vraisemblable qu'une arme du même genre a été en usage, à l'époque historique même, semble-t-il, chez les Irlandais. O'Curry cite de nombreux textes irlandais où il est question d'une arme de pierre, désignée sous divers noms, mais le plus souvent sous celui de *lia láimhé,* pierre de main, ou de *leacán laoich milidh,* la pierre semi-plate du soldat. Elle se portait souvent cachée dans le creux du bouclier (O'Curry, *On the manners,* II, p. 277). Elle est décrite avec une précision qui ne laisse rien à désirer dans un curieux poème cité par O'Curry; c'est une invocation à l'arme elle-même par le druide Ceanmhor au moment de combattre Lurga, un des chefs des druides du roi Cormac Mac Airt. Je me contente de relever les expressions : *pierre plate, pierre étroite, pierre épaisse, mince*[1], etc.

L'usage de cette arme est d'autant plus remarquable que toutes les armes mentionnées dans la poésie épique irlandaise sont en métal; de même chez les peuples bretons. On a déjà constaté, il est vrai, la persistance de certaines armes ou outils en pierre chez différents peuples en possession du fer et du

1. O'Curry, *On the manners,* II, p. 280, 281. La traduction parait sur certains points défectueuse.

bronze et n'employant guère que ces métaux. Les nombreux noms propres bretons-armoricains en *maen*, pierre, sont probablement un souvenir de l'époque lointaine où le *trait de pierre* était encore employé, en particulier dans : *Maen-uuethen*[1], qui combat avec la pierre; *Maen-finit*[2], qui lance la pierre; *Finit-uuethen*, qui combat en lançant ou avec la fronde; *Maen-uuoret*, qui défend avec la pierre ou pierre qui défend ; *Maen-uuolou*, pierre brillante, etc. C'est un legs sans doute des populations qui ont précédé les Celtes. Une étude minutieuse des fouilles des dolmens du Morbihan, par exemple, amène à cette conclusion que les populations qui inhumaient, dans cette partie de l'Armorique, sous dolmens, ne se servaient que d'armes de pierre. Le bronze a été trouvé en assez grande quantité dans cette région, mais presque toujours à la surface du sol, très rarement, sous dolmens. Les statistiques sur les monuments mégalithiques de la Bretagne ont été faites très légèrement, les fouilles mal étudiées et les conclusions aussi hâtives que fausses.

Le récit transforme le *llechwaew* en une arme de fer; on parle même de l'enclume sur laquelle elle a été forgée, mais cela ne prouve qu'une chose, c'est que le sens du mot était inconnu à l'époque de la rédaction du récit, et l'instrument depuis longtemps hors d'usage. Dans Peredur, c'est un *addanc*, animal fabuleux, qui en fait usage.

J'ajouterai que Yspaddaden Pen Kawr me paraît offrir des traits de ressemblance caractéristiques avec le *Balór* des Irlandais : celui-ci sert même à expliquer l'autre. Pourquoi en effet Yspaddaden a-t-il habituellement les paupières rabattues sur les yeux? Sans doute parce que, comme Balór, il avait le *mauvais œil*. Ce n'est pas la seule ressemblance qu'offre le récit gallois. Balór est tué par son petit-fils Lug; Yspaddaden par son neveu Goreu (le meilleur). Il est remarquable aussi

1. *Ueten* est pour *uuethen;* cf. *Weitnoc* et *Wethenoc,* Cart. de Red.; *Wethien* et *Weidien,* ibid. (*Gueithgen,* Cart. de Landaff, p. 136). Pour *gueith* évoluant en *guueth*, cf. *Gueth Ronan* ou la bataille de Ronan (Dom Morice, *Preuves,* I. p. 367, 368), gall. *gweith.*

2. *Finit* paraît dérivé d'une racine *spend,* lancer; cf. *ffonn* et *sonn.* Il est vrai que le gallois, pris à part, peut représenter le latin *funda.*

que Lug tue Balór avec son *lic-tailme,* mot à mot *pierre de fronde.* Les légendes galloises et irlandaises ont d'ailleurs des liens plus étroits qu'on ne croit. Le récit de Kulhwch fait mention d'un Kubert, fils de Daere; c'est probablement une erreur, et il faut supposer *Curoi* au lieu de Kubert. *Corroi* est l'objet d'une élégie de Taliessin portant le titre de *Marwnad Corroi m. Dayry* (Skene, *Four ancient Books,* II, p. 198). L'auteur de ce poème n'a pas pris sa légende dans les livres, comme le montre sa transcription du nom du meurtrier de Corroi, *Cocholyn* (*Cuchulain*). Il est probable aussi que le *Lludd Law ereint* de Kulhwch doit être pour *Nudd law ereint* ou Nudd à la *main d'argent* (*ereint* = **argentios*), qu'il faut identifier avec le *Nuada* à la main d'argent, le célèbre chef des Tuatha Dé Danann. Je ne rappelle pas la légende des enfants de Llyr qui est aussi galloise qu'irlandaise. Dans certains cas, on est en présence d'emprunts aux légendes irlandaises, dans d'autres, comme pour Yspaddaden, on retrouve des débris du patrimoine commun des Gaëls et des Bretons.

J. Loth.

VI.

SUR UNE FAUTE D'UN COPISTE DE L'*HISTORIA* DE NENNIUS.

Dans la partie de la compilation de Nennius connue sous le titre de *Genealogia,* on remarque le passage suivant: Tunc Dutigirn (vers 547-559) in illo tempore fortiter dimicavit contra gentem Anglorum. Tunc Talhaern Tataguen in poemate claruit *et Neiren* et Taliessin (apud Petrie, *Mon. hist. Brit.,* p. 75 c). Au lieu de Neiren, il n'y a pas le moindre doute qu'il ne faille lire *Aneiren,* le poète bien connu. Cette faute me semble établir avec certitude que le compilateur avait sous les yeux un original breton: *Talhaern... aneiren*; il aura pris *a* pour la conjonction *ac, a* et l'aura transcrite par *et,* tandis que c'est la première syllabe du nom du poète. Un autre passage de l'*Historia* me semble encore plus probant. Chap. LXVI: Ida filius Eobba tenuit regiones in sinistrali parte Humbri maris XII annis et junxit arcem id est Dingueirin et *Gurbir-*

nerth (var. *gurdbirneth*) : quae duae regiones fuerunt in una regione, id est, Deur a Berneth, anglice Deira et Bernicia. Ce passage est éclairci par un autre inséré dans la *Genealogia* (Petrie, p. 85 B) : Ida filius Eobba tenuit regiones in sinistrali parte Britanniae, id est Umbri maris et regnavit annis XII et *uncxit* (lis. junxit) *Dynguayrdi Guuerthberneich* (var. *guerth-Berneihc*). Le compilateur me semble n'avoir pas compris le texte breton qui portait : [il joignit] *Dingueirin guurth Breneich,* c'est-à-dire il joignit D.... à Breneich, ce qui fit que ces deux régions furent réunies en une seule. Ici le breton n'a même pas été traduit, et le compilateur a pris *guurth Bryneich* pour un nom propre. La *généalogie* n'est pas de source bretonne, mais on y a annexé des faits bretons (sur cette question, v. De la Borderie, *Nennius*, et Heeger, *Ueber die Trojanersage der Britten,* Munich, 1887). J. Loth.

VII.

DARGUID, DERWYDDON, CYFARWYDDON.

Dans mon vocabulaire vieux-breton, j'ai analysé *darguid* en *tu* + *are* + *vĭd, qui sait avant, prophète,* et rapproché ce mot du gallois moyen *derwyddon.* Cette opinion a été généralement adoptée. On pouvait seulement hésiter entre *darguid* et *dorguid.* La forme *derwyddon* ainsi que le sens du mot suffiraient à faire préférer *darguid,* mais il y a un mot gallois dont la composition des plus transparentes doit faire disparaître toute hésitation, c'est *cyfarwyddon.* Ce mot est évidemment composé de *com* + *are* + *vĭd...;* or, il est employé dans les Campeu Charlymaen du rév. Robert Williams avec le sens de *sortilèges, enchantements :* y brenhin a dywat vot yn tebic gantaw y mae trwy *gyvarwydon* y gwnaethoed ef hynn ; « le roi dit qu'il lui semblait que c'était par des sortilèges qu'il avait fait cela (il s'agit des exploits des compagnons de Charlemagne). Nyt tebic y welaf i y hwary namyn y *gyvarwydon* (XVII, p. 16, 17). Dans le même chapitre, ceux qui accomplissent ces exploits fabuleux sont qualifiés de *hudolyon,* enchanteurs.

J. Loth.

VIII.

Monsieur,

Dans le dernier numéro de la *Revue Celtique,* vous dites : « une localité du nom d'Aculia dans le pays des Vosges est mentionnée en 713 par une charte de l'abbaye de Wissembourg », et vous regardez cet Aculia comme le féminin du gentilice Aculius. Me permettrez-vous de retirer ce nom de votre liste, en rappelant qu'il n'est pas isolé dans les *Traditiones Virziburgenses,* qu'on trouve dans ce recueil encore à la date de 713 : *super fluvio Aquila, super pluviolas Aquilas, sub ambas ripas Aquilas,* et qu'il s'agit de la petite rivière du Bas-Rhin, l'Eichel, sur laquelle je me suis étendu dans un mémoire : la Marche d'Aquilée, *Bull. de la Soc. des Mon. d'Alsace,* 1884, et dont M. Box vient de décrire le cours dans sa *Notice sur le pays de la Sarre,* Metz, 1889.

On ne trouve de mention de ce cours d'eau (comme de beaucoup d'autres) sous sa forme latine que dans les textes du moyen âge, mais on peut tout de même y retrouver l'élément celtique (*gil* « eau »), car, comme l'a dit Ernest Desjardins, les sociétés, avant même d'être organisées, ont nommé les sources et les rivières qui satisfaisaient aux premiers besoins de l'homme et à ses usages les plus variés, et ces antiques appellations sont conservées[1].

P. Ristelhuber.

---

1. La rédaction de la *Revue Celtique* ne prend pas la responsabilité de l'étymologie contenue dans ce paragraphe.

BIBLIOGRAPHIE.

Zimmer, **Keltische Beitraege I.**

Professor Zimmer's paper in the 32nd vol. of the *Zeitschrift für Deutsches Alterthum,* pp. 196-334, has been dealt with by Mr Alfred Nutt in the *Archaeological Review* for December 1888 in some of its literary aspects. I here propose to criticise some of Z.'s linguistic contributions in that paper. The staple of my criticism will be a list of corrigenda.

While every Celtic scholar fully acknowledges the good work which we owe to the professor at Greifswald, a work that is not impaired by the vehemence of his criticism on each one of them, perhaps one may be permitted to regret that the ebullitions of his temper do not subside with advancing years.

The weaker elements of his work, apart from his temper, cannot be dismissed so lightly. In the interests of his chosen audience, students of Teutonic philology and literature, once more Zimmer must be taken to task for carelessness in transcribing, for tampering with texts to secure translations, for hasty conclusions, for fanciful and flimsy conjectures, for want of critical tact and judgment. This general caution on his work is not needed by Celtic scholars, so frequently has it been urged by Stokes, O'Grady, Jubainville and others.

In this paper I shall first deal with Z.'s treatment of his texts, secondly with his translations, and lastly with his list of loanwords from Teutonic languages.

First, as to the texts. Most of these had been already published in facsimile, and it was easy to transcribe them with-

out serious blunders. Yet Z. in printing them has committed grave inaccuracies. Some of these may be merely misprints (I have taken care to omit obvious misprints), others are due to carelessness in transcribing; but a large number remains to show the arbitrary manner in which Z. is accustomed to deal with his sources. He leaves out words, or alters them at his pleasure, he extends contractions wrongly, and all this without a word of warning. The following is a list of the more important mistakes.

P. 205, l. 4 : *foroeglass*. Fcs. forroeglass.
l. 5 : *gedofaethaistesu*. Fcs. gedofaeth*ais*.
P. 206, l. 6 and 7 : *dechois*. Fcs. dechoiss.
l. 26 : *Osalt*. Fcs. 'Osalt.
l. 29 : *hiforcipul*. Fcs. hiforcepul.
P. 208, l. 23 : *cenfinna*. Fcs. ce*ch* finna.
l. 20 and 31 : *fairge*. Fcs. fairgge.
l. 31 : *assachlocond*. Fcs. asachlocond.
l. 35 : *tibra*. Fcs. tibre.
l. 39 : *nanfuigiub*. Fcs. na*ch* fuiciub.
P. 209, l. 9 : *mainbad*. Fcs. m*en*bad.
l. 27 : *isintulaich frit*. Fcs. isi*n*tulaig fritt.
P. 210, l. 4 : *mochomlund*. Fcs. mochu*m*lond.
l. 16 : *sund abudni*. Fcs. sunda budni.
l. 17 : *na Germane*. Fcs. nag*er*mane (*no* nagleorain*ne*).
P. 217, l. 4 : *adalta laa*. Fcs. adalta .i. m*ac* nat*ri* fi*n*de*m*na laa.
l. 8 : *roshūgī*. Fcs. rośúg(i).
l. 20 : *assrōna*. Fcs. asróna.
l. 21 : *so accobraite*. Fcs. soaccobraite.
P. 220, l. 7 : *nan Gall : co Amlaib*. Fcs. nangall .i. co Amláib.
P. 221, l. 11 : *ralotar rompu*. Fcs. ralotar sin rompu.
l. 15 : *barridnachtatar*. Fcs. barridnachtatars*o*m.
l. 22 : *techta coacharddib*. Fcs. techta uad coacharddib.
l. 24 : *dano 7 raglinnigit*. Fcs. da*na* et rohellamaigit allonti leos*o*m da*na* 7 raglinnigit.
alonga. Fcs. allonga.
l. 31 : *mac Uth*. Fcs. mac uth*idir*.
l. 37 : *atracht*. Fcs. at*ra*acht.
l. 38 : *atrachtatar*. Fcs. at*ra*achtatar.

P. 222, last l.: *indliter carpait 7 chethirrīad.* Fcs. indlit*er* car-p*ait* ch*et*h*i*rriad.

P. 223, l. 4: *coDūn drechsolus.* Fcs. codun ṅdrechṡolus.

l. 17: *longport.* Fcs. longphort.

P. 232, l. 7: *jugilavit.* Ms. iugulauit.

P. 240, l. 4: *nainsi.* Fcs. naninsi.

l. 17: *dondūn amal.* Fcs. dondún iarsin amal.

P. 257, l. 1: *olse.* Fcs. olsi.

l. 24: *dollud.* Fcs. dolluid.

l. 37: *isdēōl.* Fcs. isdeól.

P. 261, fin. *Benna Boirche.* Fcs. Benna Bairche.

P. 274, l. 9: *Fingin.* Fcs. fingin .f., [*i. e.* fáthliaig].

P. 305, l. 14: *ināig.* Fcs. innáig.

l. 22: *arcrōcotaig.* Fcs. ar cró cotaig.

P. 309, l. 35: *fosnessa sleig culind hicoiss coturargab.* Fcs. f*or*-nessa sleig culind isi*n*glin*d* hicoiss concu-laind cotúrargab.

l. 37: *insleig niarnaide.* Fcs. insleig niar*um*.

l. 38: *conērmadair.* Fcs. *con*érrmadair.

l. 39: *taraais.* Fcs. taraaiss issanglend.

P. 311, l. 5: *iclassaib achulad condechaid.* Fcs. iclassaib achu-laid conndechaid.

P. 323, l. 15 and note l. 8: *diatairnic.* Fcs. diatairiuc.

Any scholar who deals thus arbitrarily and carelessly with his texts must be expected to come to grief in his translations. The frequent misreadings and omissions lead to serious mistakes. But such mistakes are pardonable compared with those mis-translations based on « conjectural readings », as Z. would call them. In trying to extract some meaning from passages obscure to him, Z. passes off the merest guess-work as a bona fide translation, reminding one sometimes of the Irish trans-lators of bygone times; in almost every instance of the kind he violates grammar and common sense.

P. 197, note: *go hindraic* « würdig ». Translate « faithfully ».

P. 205, l. 9: *étaige allmarda ingantacha* « wilde ungeheuer-liche gewänder ». Transl. « strange outlandish garments ».

P. 207, l, 4: *teora mǽla foraib* « drei glatzen auf ihnen »!

Transl. « three cropped heads on them ». Here Z. confuses *mǽle* (*móile,* L Br. 175[b], 30) « baldness » with the nom. pl. of the fem. *mǽl* « a cropped or polled head », a word still used in Gaelic. In LL. 68 a, when the fifty yellow lock that adorn the head of Cuchulaind from one ear to the other (cóica urla fegbuide ón chluáis go 'cheile dó) have just been described, the narrator proceeds: mǽl gle find fair mar bo ataslilad « a shining fair cropped head on him, as if a cow had licked it ». Ib. l. 11: et rasudiged *in* m*a*c et*er* da choiss *Con*ch*obuir* et rogab *in* rí ic sliachtad a máile, « and the boy was set down between Conchobar's two feet, and the king began to smoothe his cropped head ».

Ib. *tri lénti* « drei mäntel ». Transl. « three shirts ».

P. 210, l. 31: *oldás gesca ralach rodírge* « als die äste hoher eichen ». Transl. « than the branch of a very straight oak ».

P. 211, l. 5: *contibed-som a mangfáitbiud gaire* « und er lachte sein hirschkalbgelächter der freude ». Transl. « and he would laugh his deceitful laugh ». Here Z. confuses *mang* « a fawn » with *mang* « deceit ».

l. 3: *na rúadráma* is translated by « der roten ruder » instead of « der starken ruder ». An absurd explanation of this mistranslation is given in the notes.

P. 212, l. 1: Owing to his misreading *cen finna* (instead of *cech finna*) Z. has translated this whole passage wrongly. The meaning is « like the tether of an untamed bull was each hair, sedgy, rough, tossed » (samalta comchubrech daim amriata cech finna sesenidi imluati acarb). The simile is not unusual in Irish literature. Cf. ba remidhir slabradh iairnn cach finna da fult, LBr. 279b, 74.

l. 8: *óic* is here and throughout the paper rendered by « jüngling » instead of by « krieger ». Compare the use of Lat. *iuvenis*.

l. 19: *in mag* « den ort » instead of « die ebene ».

l. 21: *atbiur fom sciath* « ich sage dir unter meinem

schilde » instead of « bei meinem schilde ». For the use of *fo* in oaths see O'Don. Suppl. s. v. *soiscel,* Cath Finntr., note on l. 149, and Trip. Life, p. 432, 14.

l. 23 : *co fesser in me a chomlond* « damit ich erfahren werde, ob mir sein kampf (gilt) » ! Transl. « that I may know whether his fight will break ». *Me* is the subjoined form of the 3rd sg. of the s-fut. of *maidim.*

P. 213, l. 5 : *ni labair dana frisin co Láeg* « er erwiderte ihm, dem Laeg, nichts ». Translate : « auch darauf erwiderte er dem Laeg nichts ».

l. 9 : *cairet imrecaim do sét?* « warum hast du deinen Weg unternommen? » Translate : « wohin geht dein weg? » *Imrecaim* is the 3rd (not the 2nd) sg. s-aor. of *immecmaingim.*

Note. *collá* to explain which Z. brings in « Paddy and his pig », is simply the Imperative of *com-la.* Cf. *escomla.*

P. 216, l. 8: Transl. « I and great Goll of the plain. Goll fell upon the shore, and this is his head which thou seest in my hand ».

P. 218, l. 4 : *is tú doroacht* « du bist es, den ich ertappte » ! Transl. « du bist es, zu dem ich gekommen bin ». Cf. « is dot indsaig*id* tancamair, cia roncraidis », Tochm. Emire, Stowe MS. 4. 2, fo. 84 a, 2. This refers to the assignation which Derbforgaill, the daughter of Ruad, king of the Isles, had with Cuchulaind. Their meeting is related in the *Tochmarc Emire,* Stowe MS, 4. 2. fo. 84 a, 1. Betham 145, p. 126. Harl. 5280, fo. 24b, 1. Z. does not know this and draws one of his usual hasty conclusions. See p. 248.

P. 219, l. 3 : *ni ba soaccobraite ón* « dies war nun nicht erwünscht (angenehm) ». Transl. « sie war darum nicht begehrenswerter ».

P. 225, l. 20 : *for sruthair na Máile Chind Tiri* « über die strömung am eingang der bucht ». Transl. « across the stream of the Mull of Kintyre ».

P. 223. *Leódús* is the isle of Lewis, *insi Cadd* are the Shetlands, lit. isles of Caithness, while Z.'s *Insi Gáid* are Cadiz!

P. 224. The *Sciggire* (O. N. *skeggjar*, so called from *skegg* «. beard ») are the inhabitants of the Faroe Isles. See Cleasby-Vigfusson, s. v.

P. 225, l. 4. After *veranstaltet* insert « und ihre Vorräte wurden dann von ihnen bereitet ».

P. 240, l. 26 : *dodeochaid Cúch. iarsin ina lunga* « C. bestieg darauf seine schiffe ». Transl. « C. then went in his ship ».

l. 27 : *is iat robo lucht óenlunga dó* « folgendes (sic) war die mannschaft eines seiner schiffe ». Transl. « The following were in the same ship with him ».

l. 30 : *do thig Ruáid ríg na n-insi.* Z. reads *na insi,* probably not knowing that *insi* is a Gen. Plur. Transl. « to the house of R., king of the Isles ». His note that a sentence *must* have dropt out thus falls so the ground.

P. 227, l. 9. After *wol nun* insert « o meine Seele » (*a m'anim*).

P. 241, l. 11 : *na bí sund for a cind na n-ecland* « und es findet sich hier kein recke, der ihnen entgegentrete » ! Transl. « Do not stay here awaiting the outlaws ». I should like to hear the learned professor parse this sentence. His translation implies a mistake as bad as if in Latin a schoolboy were to confuse *ne sis* with *non est.*

l. 12 : *tarassair and iarum for a cind* « er trat ihnen nun darauf entgegen ». Transl. « He remained there awaiting them ».

P. 245, l. 14: *a fhir ocharimmil chuicid Ulad* « o held der uferzackigen provinz Ulster ». Very imaginative, but wholly wrong. *Fer* does not mean « held », *ocharimmel* is not an adjective (cf. bratt glefind immi co n-acharimlib argit oengil, LL. 267 b, 31), and the epithet « uferzackig » would least apply to Ulster of all the provinces of Ireland. Transl. « oh man of the march of the province of Ulster ! »

P. 306, l. 6: Here the proper name Dam is translated by « ox ».

l. 11: *danaisc ar mummi go m-blad ar cró cotaig is óentad* « es knüpfte unsere ruhmvolle pflegemutter unsere blutfreundschaft und einheit ». Z. mistakes the Genitives *cotaig* (Nom. *cotach* m.) and *óentad* (Nom. *óentu*) for Accusatives, and invents a compound *cróchotach*. The use of the verb *nascim* forbids us, I think, to translate *cró* by « blood ». I would rather adopt Stokes' rendering (Tog. Troi, II, 560) « a bond of league and union », taking *cró* « hoop, ring », in a metaphorical sense. Cf. the similar use of *cengol*, e. g. LBr. 276, marg. inf. That the Irish made treaties by mixing blood there can be no doubt, but it is equally certain that they did not borrow this practice from the Norsemen, as Z. wants to make out. The following passage refers to a league between the Húi Néill and the Cianachta which S. Cairnech ratified about A. D. 500: dogniter iarum codach annsin eturru 7 cumaiscid Cairnech a fuil i n-oenleastar dib linib 7 scrib*hus* amail doronsat in codach annsin. H. 2. 16, p. 316, cited by Petrie, *Tara*, p. 97 note. The practice prevailed in the Highlands down to the last century. See Martin, *Western Islands*, p. 109. Nor is it confined, as every body knows, to the Celtic and Teutonic races.

l. 12: *etir fini find-Elga* « unter den *findelga*-verwandten ». Transl. « among the tribes of fair Elg ». *Elga* is the gen. of *Elg* (.i. *Eire*, Ireland, Egerton 88, fo. 69 a, 1).

P. 310, l. 2: What with his deliberate omission[1] of the words *isin glind* (twice) and *Conculaind*, and several grammatical mistakes of the worst kind, Z. has

1. The omission of these words can scarcely be owing to carelessness in transcribing. Surely it is customary to indicate and explain the omissions of important words from the *professed* transcription of a MS.

wholly distorted the meaning of this passage. Translate: « The spike of a holly-tree in the glen pierces Cuchulaind's foot, so that its point went up to his knee. He draws it out. « Do not go, o Fer Baeth, till thou seest the find I have found ». « Throw it from thee », said Fer Baeth. Thereupon Cuchulaind threw the spike after Fer Baeth, so that it struck the hollow of the two sinews of his neck, and passed through his mouth in front. And he fell backward into the glen ». Here, among other things, Z. translates *fónúarsa* « which I found » by « sofort », taking *úar* as the Dat. or Acc. of *úar,* which is *úair! Sleig culind* he translates by « der unten spitze speer » (as if *cúl-ind*). For *culend* « holly », W. *celyn,* cf. LL. 64 a, 8. Rawl. 502, fo. 60 a, 1 : gonit coin cuilinn caiss « twisted hollybushes wound hounds. »

P. 311, l. 6. This passage has to be modified in the same way as the last one.

P. 318, note: *ina caipaib ciach* « in ihren nebelkappen ». Except in the very worst Mss. of this and the last century a spelling like *caipaib* for *caipib* or *capaib* is unheard of. *Caipaib* is from *cáep* f., a wellknown word. Transl. « in their masses of mist ».

P. 324, l. 1 : « wenn er aufhöre » (Z. reads *dia tairnic*). Transl. « for his provision », « zu seiner Verpflegung » (*dia tairiuc*).

Lastly, I would offer the following remarks on Z.'s list of Teutonic loanwords as well as on some of the Irish words, the meaning and etymology of which Z. discusses incidentally.

P. 245, *allmuir* should not be compared with *ailethir*. It represents the M. W. *allmyr* and denotes people from beyond or over the sea, not from another sea.

P. 272. *Amor* « wail, lament » seems a genuine Celtic word like the cognate W. *afar*. It occurs in the *Tochm. Emire,* Stowe 4. 2, fo. 82 a, 2 : *rochualatar na fir a n-amhor ina noi umaidi* « the men heard their lament in their brazen boat ».

P. 273. *ammor* also seems a genuine Irish word. In spite of Z.'s assertion to the contrary, it does occur in the tales of the heroic cycle, apart from the compound *smirammair*. LL. 54 a, 33 : tucad chucu a n-ena 7 a n-dabcha 7 a n-iarnlestair, a milain 7 a lóthommair 7 a n-drolmacha. « Their mugs (*ian*) and their vats and their iron vessels, their urns and their slop-pails and their pitchers were brought to them ». Cf. LBr. 213[b], 45 : lothomur in taige aiged co n-us*ce* na haidche remi ind « The slop-pail of the guest-house with the water in it of the night before ».

P. 275, note. « Das im fcs. deutlich geschriebene *popp* ist kein wort ». *popp* or *papp* means « a sprig », and though not found in the glossaries, is of frequent occurrence in the texts : e. g. cona n-dullib oír, cona papib cristall, Alex. 582. *con*árfacsat déis cruithnechta na pupu oenchoire do finemain, LBr. 127 a, pappe 7 blatha na finemna, LBr. 38[b]. The word is still living in the Highlands and the Isle of Man as *pab, bab* « a tuft, tassel ». It is the Lowland Scotch loanword *bab* « a posy, nosegay ».

P. 278. That Irish *ailén* should have been borrowed from the O. N. *eyland* seems very questionable. It is unlikely that the diphthong *ey* should have become short *a* in the Irish word, for the *i* merely represents umlaut.

P. 279. *Borg* is not directly borrowed from any of the Teutonic languages, in which the word (O. N. *borg*, A. S. *burh*) is feminine. The Irish *borg* (Gen. and Nom. Pl. *buirg*) on the other hand is always masculine. It is the Low Lat. *burgus*.

P. 289. *Birer* « ist vielleicht ein nordisches wort = einem bjórhár « bierhaar »? lautlich steht nichts im wege ». Perhaps not, but the meaning might shock a fastidious palate.

P. 293, note : « a stacks », the Professor's English for « a stag's ».

The following undoubted Teutonic loanwords may be added to Z.'s list.

assan F. « hose », gl. caliga, Ir. Gl. 72, borrowed like W. *hosan* F. from the oblique case of A. S. *hosa* F. (gl. caliga vel ocrea, Wright's Vocab. I, 81, col. 2).

beór F. « beer », from A. S. *beór*. The word has become feminine like so many old neuters. The Gen. *béori, beoiri* occurs LBr. 215 b, 14. 215 a, 42.

bordd, bord.

(1) « the margin between the rim of a vessel and the liquid », e. g. *ar borddaib dabach,* LL. 256 a. *dar borddaib* (sc. *na dabcha*), ib. 254 b, 11.

(2) « board, table », e. g. dobered praind for bord, LBr. 233 b, 40. Borrowed like W. *bwrdd* from A. S. or O. N. *bord.*

conung « king », from O. N. *konungr*. O'Don. Three Fragm. pp. 126, 1. 228, 21.

fuindeog F. « window », from A. S. *windeáge* N. As the modern form shows, the word must have been borrowed at a time when final *g* had already become *gh.*

iarla « earl », from O. N. *iarl.*

scot « sheet », in *lín-scot* « linen sheet » (Atkinson, Pass. and Hom. Ind. s. v. *lín* III), from O. N. *skaut.*

stáic « steak » (Rev. Celt. VIII, p. 369) from O. N. *steik.*

starga « shield » (LL. 265 a, 18), from O. N. *targa,* with prosthetic *s* as in *stúag, stuigen,* etc. The Welsh borrowed their *tarian* from the oblique case.

I take this opportunity of adding a new explanation of the curious word *ierngúala* (Wind. Wörterb. s. v. *gúal*), which I owe to a private communication of Stokes. He suggests that *ierngúala* (which is masc., Gen. *Oc ól ind ierngúali* LU. 121 b) is a loan from a Teutonic « afteryule », A. S. *se æftera geóla* (Skeat, s. v. yule). The usual explanation (LL. 107 b, 11, 258 b, 18. Egerton 1782, fo. 70 a) rests on a fanciful popular etymology of the word, connecting it with *gúal* « coal » (gen. *tene guail,* LL. 258 b, 17. *co n-dath guail,* LBr. 258 b, 62).

Kuno Meyer.

Liverpool, April, 1889.

Cours de littérature celtique, par H. d'Arbois de Jubainville et par J. Loth, tome IV; les Mabinogion, par J. Loth, tome II.

Dans la dernière livraison, p. 257-258, nous avons rendu compte du tome III de ce recueil qui est en même temps le tome I des *Mabinogion* traduits en français par M. Loth. Nous sommes heureux d'annoncer la publication du volume qui contient la fin de cette traduction. On y trouve les trois contes d'Owen et Lunet ou la dame de la fontaine (p. 1), de Peredur ab Efrawc (p. 45), et de Gereint ab Erbin (p. 111), accompagnés tous trois de notes critiques (p. 173). Le volume se termine par un appendice qui comprend les morceaux suivants :

1° Les triades historiques et légendaires des Gallois (p. 201). Ces triades sont de diverse provenance qu'indiquent les titres sous lesquels elles sont rangées : triades des chevaux du Livre noir de Caermarthen, p. 203 (publié par M. Skene, *Four ancient Books of Wales,* t. II, p. viii); triades du Livre Rouge, p. 207 (publié par MM. Rhys et Gwenogfryn Evans dans leur édition des *Mabinogion,* p. 297); triades du ms. de Hengwrt 537, p. 254 (Skene, *Four ancient books of Wales,* II, p. 454-465); triades de la *Myfyrian archaiology of Wales*, p. 257 (2e éd., p. 390-494).

2° Généalogies (galloises) de la fin du xe siècle, p. 302 (tirées du ms. Harléien 3859).

3° Extraction des hommes du Nord, p. 325 (traduit d'après Skene, t. II, p. 454-457, qui reproduisait le ms. Hengwrt 536).

4° Division du pays de Galles en *cantref* et en *cymmwt* au temps du dernier roi des Gallois, 1246-1282, p. 327 (d'après *Myfyrian archaiology,* 2e éd., p. 735).

5° *Annales Cambriae*, p. 345 (reproduction du texte de M. Egerton Phillimore dans *Cymmrodor,* IX, I, p. 152-169, d'après le ms. Harléien 3859).

Ce volume se termine par un index général des noms propres contenus dans les deux tomes.

La traduction de M. Loth présente les mêmes qualités que dans le volume précédent; nous insisterons encore sur son exactitude et sur sa précision ; l'apparente négligence du style est le résultat de la fidélité rigoureuse à laquelle M. Loth s'est

astreint, se refusant partout le facile plaisir de corriger par des embellissements les défauts de l'original.

N. Quellien. **Chansons et Danses des Bretons**. Paris, chez Maisonneuve, 1889; 1 vol. in-8, III-300 p.

Cet ouvrage est divisé en trois parties : notes de voyage, p. 1-56; chansons bretonnes populaires, avec traductions et commentaires, p. 57-238; airs notés, p. 239-296.

Un critique sévère, M. A. Le Braz, a trouvé que dans la première partie « les observations intéressantes ne manquent pas » et que dans la seconde M. Quellien « a enrichi la collection de nos chants populaires peut-être d'une vingtaine de documents » (*Annales de Bretagne,* IV, 543-546). C'est aussi mon avis.

Les principaux défauts signalés dans cette publication par M. Gaidoz (*Revue critique,* XXIIIe année, n° 17, p. 334-339; n° 18, p. 353-360) et par M. A. Le Braz sont : trop peu de concision et de précision dans le style; mauvais choix dans les documents nouveaux et manque d'indications de sources imprimées, pour les autres; emploi du mot « barde » pour désigner les poètes populaires actuels de la basse Bretagne.

Concision et précision, c'est en effet un idéal à proposer à tous ceux qui exposent le résultat de leurs recherches scientifiques. M. Quellien aurait facilement augmenté la valeur de son œuvre, sans la rendre plus volumineuse, en serrant davantage le tissu de son style, et en remplaçant certains commentaires ou développements personnels par des textes pris dans la tradition. Il en a recueilli plus qu'il n'en donne; on peut trouver qu'il réserve trop pour l'avenir, et que poussé sans doute par l'honorable scrupule de *mettre du sien* dans son livre, il ne s'efface pas assez devant la muse populaire. Le meilleur moyen de ne plus s'exposer à voir blâmer ses choix, c'est de n'en faire aucun, et de publier tout, je veux dire tout ce qu'il a de nouveau.

Il fera son profit aussi des critiques relatives à l'absence ou à l'insuffisance de ses indications bibliographiques. Il eût pu se dispenser de rééditer tout au long des versions orales de pièces déjà éditées sur feuilles volantes ou autrement. Ces réim-

pressions ne sont pas dénuées de tout intérêt : elles permettent de constater la popularité de certaines poésies d'origine plus ou moins littéraire, et les changements de toutes sortes que subissent celles-ci en passant par des bouches souvent illettrées. De plus, la littérature bretonne des feuilles volantes est très rarement accompagnée de traductions. Malgré cela, l'auteur pouvait se contenter de noter les variantes les plus importantes, pour courir de préférence après l'inédit.

Quant à la désignation de « bardes » donnée aux auteurs et aux chanteurs actuels de poésies bretonnes, elle peut donner lieu à des idées très fausses, contre lesquelles M. Gaidoz a protesté à bon droit. Mais l'éminent critique reconnaît que ce mot est employé, sous sa forme armoricaine *barz*, par les « bourgeois » et les « demi-lettrés qui écrivent des vers bretons »; d'un autre côté, ces poésies de bourgeois ou de demi-lettrés deviennent quelquefois populaires, comme le constate M. Quellien, p. 16. Je ne crois donc pas que l'expression de « barde breton » soit fausse en elle-même.

Les textes publiés par M. Quellien sont en général bien écrits et bien traduits. Cependant on peut signaler quelques fautes ; comme *goud-ouz-oc'h,* vous savez, p. 86, 88, pour *goud ouzoc'h* (littéralement « savoir vous savez, cf. *Rev. Celt.,* IX, 245); *d'am dostik,* tout près, p. 132, pour *damdostik* (*dam-* est un préfixe, composé de deux prépositions); *taol a rent diwar 'n hez ho tan* ne veut pas dire « ils jetaient d'eux *leur* feu », p. 118, mais « du feu », lisez *diwarnezo tan; n'a ra ket taillo demezel* (lisez *na ra*) ne signifie pas « elle ne (se) fait pas une taille de demoiselle », p. 223, mais « elle ne fait pas de grimaces comme une demoiselle », cf. *Barzaz Breiz,* 166; *peur,* p. 167 = « tout à fait », et non « à peu près ». *Ann-obstant miz oc'h,* quoique vous soyez, p. 74, est noté comme une expression extraordinaire, on lit pourtant *enostant ma,* p. 228; cf. *Rev. Celt.,* IX, 383. La remarque sur *tri mab Heri,* les trois fils de Henri, p. 195 = *Rev. Celt.,* VI, 501, me paraît n'avoir aucun sens conciliable avec les faits de la grammaire bretonne.

Ce n'est pas seulement dans la dernière partie qu'il est question de musique. L'auteur s'en montre constamment préoccupé; là est l'originalité, et sans doute le principal mé-

rite de son œuvre. Mon incompétence m'interdit de le juger à cet égard : je ne puis que constater le zèle louable dont il a fait preuve pour compléter en cela le recueil de M. Luzel, et pour noter des airs de danse sans paroles. Sur l'histoire de la musique bretonne il n'est pas toujours de l'avis de ses rares devanciers ; il combat, par exemple, des opinions de M. Bourgault-Ducoudray, p. 18, 32.

Il est à souhaiter que M. Quellien ne se décourage pas, comme quelques-uns de ses collaborateurs en pays bretonnant, dont il parle p. 46 ; mais qu'il continue à explorer et à faire connaître à tous les trésors cachés du folklore breton.

E. Ernault.

Galatarum res in Graecia et Asia gestae usque ad medium secundum saeculum ante Christum, thèse de doctorat présentée à l'Université d'Amsterdam le 17 janvier 1888, par Hendrik van Gelder. Amsterdam, J.-H de Bussy, 1888, in-8°, 302 pages.

Ce travail est divisé en sept chapitres qui traitent : 1° des Gaulois avant leur entrée en Grèce ; 2° de leurs premières expéditions en Grèce, 281-279 av. J.-C. ; 3° des Gaulois dans la péninsule grecque de 278 av. J.-C. au deuxième siècle de notre ère ; 4° des Gaulois en Asie jusqu'à leur défaite par Attala, 278-225 ; 5° de la Galatie (étudiée au point de vue géographique) et des mœurs des Galates ; 6° de l'histoire des Galates jusqu'à l'époque où Cn. Manlius, vainqueur, leur impose les conditions de la paix 225-188 ; 7° de l'histoire des Galates sous la domination romaine jusqu'à la fin de leur autonomie, 188-25 av. J.-C.

Le sujet de cette thèse est à peu près le même que celui de l'intéressante « Histoire des Gaulois d'Orient » de M. Robiou, qui remonte à 1866 ; l'auteur de la thèse a donné à la chronologie plus de soin que M. Robiou et il a gagné par là plus de clarté dans son exposition ; d'autre part, il a profité des progrès de l'érudition moderne et il connaît ainsi mieux que le savant français une partie des questions qu'il traite.

Nous ne trouvons pas chez M. van Gelder le chapitre sur

les Cimmériens par lesquels commence M. Robiou, qui croit à l'équation Cimmerien = Cymro, c'est-à-dire Gallois. Cela ne veut pas dire que le premier chapitre de M. van Gelder qui traite des origines soit en tout parfait ; ainsi, p. 4, il fait dire à Tacite que les Osi sont des Gaulois, quand le grand écrivain nous apprend que les Osi étaient illyriens : *Cotinos gallica, Osos pannonica lingua coarguit non esse Germanos* (Germania, 43), et dans le même passage, il conserve pour le nom des *Cotini* la vieille orthographe *Gotini*, aujourd'hui rejetée. Il paraît, p. 11, vouloir faire supporter aux Senons vaincus par les Romains une partie de la responsabilité des dévastations commises en Grèce et en Asie par les Gaulois qui, de Pannonie et d'Illyrie, se précipitèrent sur la péninsule des Balkans et de là en Asie Mineure, au troisième siècle avant notre ère : *Videntur Senones cuncti, e Boiis haud pauci, inhospitam Italiam dereliquisse trans Alpes in Pannoniam, in Illyridem abiisse.* Il renvoie à Strabon ; or, que dit le célèbre géographe ? Il dit que les Romains finirent par exterminer entièrement, ἐξέφθειραν ὕστερον τελέως, les Senons et chassèrent, ἔξελασαν, les Boies, qui allèrent s'établir dans la région Danubienne (liv. V, c. 1, § 6, éd. Didot, p. 177, l. 17-20). M. van Gelder étend aux Senons détruits ce que Strabon affirme des *Boii* fugitifs.

Le plus étrange est p. 4, une citation de César, *De bello gallico*, VI, 24, qui aurait parlé des *Volcae Tectosages* établis en Germanie, *in utraque Mari fluvii ripa* ; cette indication topographique ne se trouve pas chez César. Le jeune auteur a donc travaillé beaucoup trop vite et n'a pas pris le temps de lire les textes qu'il cite. Mais il a eu de bons maîtres ; on le voit par exemple au début de son étude sur les expéditions des Gaulois en Grèce de 281 à 279 ; il se préoccupe de savoir à quelle source a puisé Pausanias, notre principal auteur aujourd'hui sur ce sujet. Dans l'opinion de M. van Gelder Jérome de Cardie, écrivain contemporain de cette guerre, est l'historien auquel on doit faire remonter la première rédaction du récit abrégé par Pausanias. L'école a laquelle appartenait M. Robiou avait une méthode différente : « La tradition nationale recueillie par Pausanias racontait... » (*Histoire des Gaulois d'Orient*, p. 40). La tradition nationale ! On se con-

tentait alors de peu en France pour expliquer comment s'étaient composés les récits des historiens grecs.

M. van Gelder comprend qu'il faut chercher à être plus précis. Qu'à l'avenir, il prenne la peine de bien comprendre et de bien copier les auteurs grecs et latins sur lesquels il s'appuie et il pourra devenir un historien. Tel qu'il est, son livre est sur nombre de points supérieur à celui de M. Robion. Seulement on fera bien de ne pas s'en servir sans vérifier les citations d'auteurs anciens sur lesquels il prétend appuyer ses doctrines.

H. d'A de J.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Un gouverneur inconnu de la Gaule. — II. Nouvelle édition des *West-Highland Tales*. — III. Le gaélique d'Ecosse suivant le journal *The Citizen* de Chicago. — IV. Publication du mystère de saint Guennolé par M. Luzel. — V. Une rédaction de la vie de saint Guennolé dans un ms. du XIIIe siècle au Musée Britannique. — VI. Gloses irlandaises inédites publiées par M. Whitley Stokes. — VII. Etude de M. A. Nutt sur le *Mesca Ulad* édité par Hennessy. — VIII. Deux stèles funéraires (dont l'une avec inscription ogamique), deux sépultures par incinération et la croyance aux fées en Irlande. — IX. Récits légendaires irlandais et bretons dans la *Revue des traditions populaires*. — X. Les gentilices romains d'origine non latine en Gaule. — XI. Mémoires de M. Cartaillac sur l'orfévrerie d'or gauloise et de M. Hoernes sur la nécropole de Hallstatt (Autriche). — XII. Publication nouvelle sur trois stèles funéraires déjà connues datant du IXe siècle (?) et appartenant au pays de Galles. Découverte de trois stèles inédites dans la même région. — XIII. M. S. Reinach et les Gaulois dans l'art antique. — XIV. Le poète gallois Dafyd ap Gwilym. Corbilon ne serait-il pas Saint-Nazaire ?. XV. Le journal l'*Irish Echo* de Boston. — XVI. Critique par M. Whitley Stokes du livre de M. R. Atkinson : *The passions and the homilies in the Leabhar breac*. — XVII. L'histoire la plus ancienne de l'Irlande par M. Charles de Kay dans le *Century Magazine* de New-York. — XVIII. Les *obélisques* ibères d'Aristote sont-ils des cromlechs ? — XIX. Acquisition d'une inscription lépontienne du Tessin par le musée de Milan.

I.

M. Cagnat, professeur d'épigraphie latine au Collège de France, et dont le nom est bien connu des lecteurs de la *Revue*, nous a signalé dans les *Notizie degli scavi*, 1889, p. 9, une inscription intéressante, parce qu'elle nous fait connaître les noms d'un gouverneur de la Gaule inconnu jusqu'ici. C'est Cn. Pullius Pollio, proconsul de la Narbonnaise, légat d'Auguste dans la *Gallia comata* et en Aquitaine. Ce nom ne se trouve pas dans la liste des gouverneurs de la Gaule sous Auguste qu'a donnée Ernest Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. III, p. 246, 247.

II.

Nous apprenons avec plaisir qu'il va paraître une nouvelle édition des contes des hautes terres occidentales d'Ecosse, *West Highland Tales*, par Campbell. On trouve encore en librairie les tomes III et IV de ce recueil, mais les tomes I et II sont depuis longtemps épuisés.

III.

Le journal irlandais *The Citizen* qui paraît à Chicago, Etats-Unis, contient dans son numéro du 15 juin un article où est traitée la question de savoir à quelle date chez les Gaels d'Ecosse la langue littéraire a cessé d'être identique à l'irlandais littéraire. L'auteur de cet article prétend que la révo-

lution d'où a résulté la séparation actuelle des deux langues s'est produite subitement au milieu du siècle dernier et qu'elle a eu une cause politique. Suivant lui, la notation adoptée en Ecosse serait arbitraire, ne représenterait pas la prononciation réelle, et comme exemple il donne la notation de l'article au génitif pluriel : « Livre des droits » s'écrit en gaélique d'Ecosse *Leabhar nan Ceart,* tandis qu'en Ecosse on écrit *Leabhar na gceart*. La différence principale des deux notations consiste dans le second *n* de l'article gaélique *nan*. Ce second *n* n'existe pas en irlandais dans cette formule, et on ne le trouve dans aucun texte, quelque ancien qu'il soit, quand le mot, que l'article précède, commence par la lettre *c*. Cet *n* ne peut donc être que préhistorique, dit l'auteur irlandais de Chicago, qui paraît ne pas ignorer la grammaire celtique. La question pour nous est de savoir si, en Ecosse, la prononciation aurait rétabli cet *n* par analogie, puisque l'*n* final de l'article se maintient en irlandais devant *d, g* et les voyelles.

IV.

Le bulletin de la Société archéologique du Finistère pour l'année 1889 (tome XVI, livraisons 2 à 5) contient le texte et la traduction du mystère de saint Gwennolé, texte breton, et traduction en français. Il a existé de ce mystère une rédaction du XVIe siècle que Le Pelletier a cité trente-cinq fois dans son dictionnaire de la langue bretonne, 1752; mais l'auteur de l'édition que nous annonçons n'a eu à sa disposition qu'une copie moderne, cet auteur est M. Luzel, dont les travaux sur la littérature bretonne sont si justement estimés; son édition du mystère de saint Gwennolé arrive à point, au moment où viennent de paraître deux éditions de la vie latine du célèbre abbé breton : l'une par le Père de Smedt, l'autre par M. de La Borderie.

V.

En annonçant l'édition de la vie de saint Gwennolé, dans les *Analecta Bollandiana*, par le Père de Smedt, chronique d'octobre dernier (tome IX, page 496), j'ai commis une grosse omission dont je fais amende honorable au savant jésuite ainsi qu'aux lecteurs de la *Revue Celtique*. Je n'ai pas dit qu'outre le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris lat. 5610 A, le Père de Smedt s'est servi d'un manuscrit du Musée Britannique Cotton. Otto. D. VIII, qui, bien que postérieur de plusieurs siècles à celui de Paris, contiendrait dans la pensée du savant éditeur une rédaction plus ancienne. En tous cas, cette rédaction est beaucoup plus courte. Dans l'édition due au P. de Smedt, la différence des caractères typographiques permet de distinguer : 1° ce qui est commun aux deux manuscrits, 2° ce qui ne se trouve que dans celui de Paris. Si je ne me trompe, M. de la Borderie considère le texte de Londres comme un abrégé de celui de Paris qui est, comme on sait, peu différent de celui de Quimper. Il est difficile de nous prononcer sur cette question avant de connaître les raisons que le savant breton croit avoir pour ne pas admettre l'hypothèse du P. de Smedt.

VI.

M. Whitley Stokes a publié dans l'*Academy* du 25 mai dernier, pp. 361-362, de fort intéressantes gloses irlandaises extraites d'un manuscrit du Vatican, fonds palatin 68. C'est un manuscrit latin écrit par une main irlandaise au IXe ou au Xe siècle; ces gloses sont au nombre de seize.

VII.

L'abbé Duchesne vient de faire paraître un volume d'un haut intérêt pour toutes les personnes qui désirent connaître l'histoire de la liturgie chrétienne chez les populations celtiques; ce volume est intitulé : *Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne.* Il a paru chez Thorin, 7, rue Médicis, à Paris. On y trouvera par exemple, aux pages 148 et 149, une savante appréciation du missel de Stowe et de l'antiphonaire de Bangor.

VII.

Dans l'*Archæological Review* de mai 1889 (tome III, pages 206-214), M. Alfred Nutt a publié une très intéressante étude sur l'édition du *Mesca Ulad* donnée par Hennessy et dont il a été rendu compte dans le présent volume, pages 244-247. Suivant M. Nutt, les deux fragments publiés par Hennessy appartiennent à deux rédactions différentes. La doctrine de M. Nutt sur ce point spécial se rattache à la doctrine générale de M. Zimmer sur les sources les plus anciennes de la littérature épique irlandaise.

VIII.

Le journal de l'Association historique et archéologique d'Irlande, n° 77 (tome VIII, p. 503), contient une note sur une pierre ogamique que M. Charles Elcock a trouvée dans le comté de Cavan et qui lui semble n'avoir pas été signalée jusqu'ici ; cette pierre est connue sous le nom de *Cloch Stucha* et les gens du pays croient que c'est une stèle funéraire : « Un grand homme », dit-on, « a été enterré sous cette pierre ». Malheureusement, il paraît que l'inscription ogamique est illisible. — M. Thomas O'Gorman n'a pas été beaucoup plus heureux pour une tombe chrétienne qu'il a trouvée dans le cimetière de Meelick, au comté de Mayo : il n'a pu lire que les trois premières lettres du nom du défunt : GRI. Il suppose qu'il s'agit d'un certain saint Grégoire qui vivait dans les premiers siècles du christianisme (*ibidem*, page 495). — La notice, par le colonel Vigors, sur une tombe à incinération trouvée près du village de Royal Oak, comté de Carlow, me paraît plus intéressante, c'est une contribution importante à l'histoire la plus ancienne de l'Irlande (*ibid.*, p. 491). — Le n° 79, t. IX,

p. 19, contient un mémoire de M. French sur une découverte analogue à Adamstown, comté de Wexford ; et p. 59, un recueil de notes colligées par le Rev. Brenan, qui attestent la persistance de la croyance aux fées chez les paysans irlandais.

IX.

Dans la *Revue des traditions populaires* d'avril 1889 (tome IV, p. 217-224), M. Loys Brueyre a terminé la publication de la traduction en français du mémoire inédit de M. David Fitzgerald sur quelques récits légendaires irlandais. — Dans le numéro de mai, tome IV, p. 276-281, de la même revue, M. Buléon a donné cinq récits légendaires recueillis à Carnac (Morbihan) ; le héros de ces cinq récits est le personnage mystérieux connu sous le nom de Collé-Porh-en-Dro. — Dans le numéro de juin 1889 (tome IV, p. 338), M. Le Carguet a inséré la légende bretonne des chats et des rats incendiaires.

X.

Les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, bulletin de janvier-février 1889, contiennent, pages 27 à 29, une note sur les gentilices romains d'origine non latine dans les noms de lieu de la Gaule.

XI.

On remarque, dans la *Revue d'Anthropologie* du 15 mai 1889, tome IV, p. 274-292, une étude sur « l'or gaulois », par M. Emile Cartailhac. Cet article est accompagné de dix-neuf figures intercalées dans le texte, représentant divers bijoux trouvés dans la Bretagne continentale, dans la Côte-d'Or, la Haute-Garonne, le Tarn, la Marne, l'Alsace, etc. Il peut donner une idée générale de l'orfévrerie gauloise avant la conquête romaine. — Trop courte est malheureusement l'intéressante notice de M. Maurice Hoernes sur le cimetière de Hallstatt, en Autriche, et sur les notions historiques qui résultent des fouilles exécutées dans ce cimetière, même livraison, pages 328-336. Cet article contient une notice bibliographique et de courtes indications, principalement statistiques. Ainsi : « sur neuf cent quatre-vingt-treize tombeaux, quatre cent cinquante-cinq contenaient des os calcinés, cinq cent vingt-cinq des squelettes entiers ; dans treize, les corps semblaient avoir été en partie brûlés et en partie enfouis entièrement. A Watsch (Carniole), on a fait de pareilles observations, mais l'incinération y prédomine considérablement : sur deux cents tombeaux, il n'y en a que dix à squelettes. Une autre différence consiste en ce que le mobilier funéraire (à Watsch, régulièrement plus riche chez les squelettes et surtout contenant des armures qui, généralement, manquaient dans les tombes à crémation), ne permet à Hallstatt aucune profonde distinction entre les sépultures si diversement arrangées. Probablement, à Watsch, l'inhumation était l'usage plus récent et adopté d'abord par les gens riches et puissants. Il n'est pas nécessaire de supposer, avec le prince de Windischgraetz, qu'en cet endroit deux différentes nations ont vécu ensemble, l'une, la

subjuguée, brûlant ses morts, tandis que l'autre, le peuple dominant, les ensevelissait sans crémation. Dans cette supposition, à Hallstatt, les tombes à inhumation appartenaient plutôt à la race conquise, tandis que celles à crémation contenaient les restes de la race régnante. Car, d'une manière générale, les squelettes sont accompagnés d'un mobilier un peu moins riche que les cendres ; les objets de parure en or, les armures en bronze et en fer proviennent le plus fréquemment des tombeaux à incinération, les vases en bronze en proviennent presque exclusivement. Ce n'est que l'ambre jaune qui domine chez les squelettes. » (Page 330). Dans l'opinion de l'auteur, la civilisation de Hallstatt n'est pas celtique, mais illyrienne, et c'est une invasion gauloise qui l'a détruite.

XII.

L'*Archaeologia Cambrensis* d'avril 1889 contient, p. 118-126, une étude de M. J. Romilly Allen sur trois stèles funéraires qui existent encore à Llantivit major, Clamorganshire. Ces monuments sont pourvus d'inscriptions qui nous font connaître les noms des personnes sur les tombes desquelles ils ont été élevés, ou aux tombes desquelles ils ont été destinés.

Le numéro 1 a des inscriptions sur deux faces. L'inscription gravée à l'Est nous apprend qu'elle a été posée par les soins d'un certain Samson : *Samson posuit hanc crucem pro anima ejus.* La face occidentale contient quatre noms, chacun dans un cartouche séparé. Iltel, Samsonis regis, Samuel, Elizar. Iltel est précédé d'une croix, Samuel et Elizar sont chacun suivis d'une croix ; aucun signe n'accompagne dans son cartouche le nom du roi Samson. On doit, ce me semble, reconnaître dans ce monument la continuation de l'usage romain suivant lequel on voit si souvent quelqu'un faire graver une épitaphe pour des parents morts et pour lui-même encore vivant : *vivus sibi* (le « vivant » est le roi Samson). La même observation pourrait s'appliquer au numéro 3 (?). Le numéro 2 a été élevé par les soins d'un certain Houelt pour Res, son père. Le numéro 3 a été dressé et gravé par ordre d'un certain abbé Samson, pour lui, pour le roi Iuthahel et pour un certain Artmal Tec. On attribue ces monuments au neuvième siècle. L'article de M. Romilly Allen est accompagné de cinq planches. Ces monuments ont déjà été reproduits dans le *Lapidarium Walliae* de Westwood, planches 3, 4, 5, 6, 7 ; et une étude sur eux se trouve dans le texte du même ouvrage, p. 9-14. Les planches de M. Romilly Allen sont un peu meilleures que celles de Westwood.

Ce qui est plus intéressant, c'est (p. 176-177) la découverte de trois stèles avec inscriptions à Egremont et Llandilo, South-Wales. Les inscriptions consistent simplement en noms propres : 1° Naniacui ; 2° Andaseta ; 3° Coiniagni filii Caveti. Des deux noms propres contenus dans la dernière inscription, l'un est un dérivé du gentilice Connius qui n'est pas rare sous l'empire romain ; et ce dérivé a été formé à l'aide du suffixe *-gnus* étudié par M. Rhys, *Lectures on Welsh Philology,* 2e éd., p. 31. L'autre, Cavetus, parait prochainement apparenté au Cavo de l'inscription de Llanfor (Rhys,

Lectures on Welsh Philology, 2e éd., p. 374). Andaseta... semble un composé dont le premier terme serait identique au premier terme d'Andagelli de l'inscription de Gelli-Dywyll (Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, p. 388) et au premier terme *Ando-* du nom d'homme Ando-rourus conservé par une inscription de Vézénobres, Gard (*C. I. L.*, XII, 2891).

XIII.

Les numéros de la *Revue archéologique* de janvier-février et de mars-avril 1889 (troisième série, t. XII, p. 11-22 ; 187-203) contiennent la continuation du savant mémoire de M. S. Reinach sur les Gaulois dans l'art antique. Nous voyons avec regret l'excessive lenteur avec laquelle paraît cette instructive publication ; c'est le premier travail d'ensemble dont aient été jusqu'ici l'objet les nombreuses représentations de Gaulois éparses dans une foule de monuments de l'art grec et romain et dans un grand nombre de collections publiques et privées, françaises ou étrangères.

XIV.

Les *Annales de Bretagne* ont publié dans leur numéro d'avril la traduction par M. Le Gal d'un mémoire de M. Cowell sur le poète gallois Dafydd ab Gwilym, 1328-1400 (t. IV, p. 387-419). — On trouve ensuite un mémoire de M. Léon Maître qui prétend prouver que l'*emporium* gaulois de Corbilon n'est autre que Saint-Nazaire. Corbilon était situé sur la Loire. Quand Polybe voulut avoir des renseignements sur la Bretagne afin de contrôler ceux que donnait Pythéas, il s'adressa à des ambassadeurs que les habitants de Corbilon avaient envoyés à P. Cornelius Scipio Africanus le jeune, probablement vers l'année 134 avant J.-C. Nous le savons par Strabon (livre IV, c. 2, § 1 ; éd. Didot, p. 158, l. 1-9; Teubner-Meineke, t. I, p. 259, l. 10-19; cf. Polybe, édition Didot, t. II, p. 115-116). Ni César, ni aucun auteur postérieur n'ont parlé de cette localité. — Dans cette livraison, M. Loth a continué la publication de sa chrestomathie, dont nous parlerons avec détail quand le tirage à part aura paru.

XV

Le journal *The Irish Echo* paraît toujours mensuellement à Boston. Une partie de cette feuille continue à être occupée par des réimpressions. Les leçons d'O'Curry sur les matériaux manuscrits de l'ancienne histoire d'Irlande et les vieux romans celtiques, *Old-Celtic romances*, de Joyce en font principalement les frais. Le plus utile est un cours élémentaire d'irlandais moderne à l'usage de ceux qui veulent apprendre cette langue sans maître.

XVI

La *Philological Society* vient de publier la critique par M. Whitley Stokes de la savante et utile publication que M. Robert Atkinson a intitulée : *The*

Passions and homilies from Leabhar Breac, text, translation and glossary. Les critiques de M. Whitley Stokes portent un peu sur le texte et sur la traduction mais principalement sur le glossaire.

Commençons par le texte. M. Whitley Stokes regrette que M. Atkinson n'ait pas employé le caractère italique pour les lettres qui dans le texte original sont indiquées par des signes abréviatifs et qui par conséquent restent souvent douteuses. Je partage complètement ici la manière de voir du savant critique. Mon avis n'est pas le même quand il reproche à M. Atkinson d'avoir séparé les différents termes des composés : la principale utilité d'un texte facile comme celui des « passions » et des « homélies » est de servir à l'instruction des commençants, et pour eux il sera toujours utile d'employer les signes typographiques à l'aide desquels on peut rendre distincts au moins les différents éléments d'un composé syntactique.

Quant à la traduction, M. Whitley Stokes y a relevé un certain nombre de contre-sens ; les contre-sens dans les traductions sont un défaut inévitable et celui qui les corrige rend à l'auteur comme au lecteur un service dont ils doivent tous deux être reconnaissants.

L'étude sur le glossaire est divisée en huit articles :

a. mots qui n'existent point.
b. cas obliques donnés pour des nominatifs.
c. signe de la longue mis sur une voyelle brève.
d. omission du signe de la longue.
e. deux articles pour le même mot.
f. confusion de deux mots différents qu'on a réunis dans le même article.
g. traductions erronées.
h. étymologies fausses.

Ceux qui possèdent un exemplaire du livre de M. Atkinson feront bien de reporter ces corrections en marge. Par là ils augmenteront beaucoup la valeur scientifique du volume. Mais je me permettrai de plaider en certains cas pour l'auteur les circonstances atténuantes. Ainsi une partie des mots imaginaires se trouvent dans le manuscrit et ils doivent leur existence à un phénomène phonétique : la confusion du *d* et du *g* « aspirés » dont la prononciation était identique, au quatorzième siècle comme aujourd'hui : ainsi *iarnaige* « de fer » représente exactement le même son que *iarnaide* qui est la bonne leçon ; *fuigell,* mauvaise leçon pour *fuidell* « reste », donne lieu à la même observation, etc.

XVII.

M. Charles de Kay a publié dans le *Century Magazine* de New-York, janvier et février 1888 et mars 1889, trois articles sur l'histoire la plus ancienne de l'Irlande païenne et chrétienne. Son style est clair, élégant et facile ; de jolies gravures accompagnent le texte. On pourra regretter que l'auteur paraisse attribuer une valeur historique aux récits par lesquels commencent l'histoire d'Irlande de Keating et les Annales des Quatre Maîtres. Au siècle d'Auguste, les Romains ont cru descendre d'Enée ; au moyen âge on

a donné aux Francs une origine troyenne, mais il y a longtemps que l'érudition a fait justice sur le continent européen de ces patriotiques rêveries. Il est regrettable que l'état d'esprit qui les a produites persiste encore chez tant d'Irlandais.

XVIII.

La *Revista archeologica* de Lisbonne, nº de mai, juin et juillet 1889 contient un article de M. Borges de Figueiredo qui croit reconnaître des cromlechs dans les *obélisques*, ὀβελίσκους de la *Politique* d'Aristote (livre VII, c. 2) : le célèbre philosophe parlant des Ibères « race belliqueuse » dit que chez eux l'usage est de planter autour de la tombe de chaque guerrier un nombre d'*obélisques* égal à celui des ennemis que le mort a tués. M. de Figueiredo n'est pas le premier qui ait remarqué ce texte et auquel l'idée soit venue que ce passage d'Aristote pourrait justifier l'attribution des monuments mégalitiques aux Ibères. Seulement la difficulté est de savoir ce que désigne le mot grec ὀβελίσκος, *obélisques (?)*. Ce peut être une broche quelconque, d'une matière quelconque, par exemple de bois, et il n'y a aucune preuve que ce soit une pierre levée.

XIX.

L'*Archivio storico Lombardo* du 31 mars 1889 contient en regard de la page 200 la photogravure d'une inscription pré-romaine de la Gaule cisalpine qui vient d'être acquise par le musée national d'archéologie de Milan. Cette inscription, trouvée à Stabbio, canton du Tessin, a déjà été publiée par MM. Fabretti, Poggi et Castelfranco, le premier dans son troisième supplément aux inscriptions antiques de l'Italie (p. 73, planche 1, fig. 2), le second dans le *Bullettino di corrispondenza archeologica*, 1875, p. 201 ; le troisième dans le *Bullettino di paletnologia*, 1879, nºs 1 et 2. Telles sont les indications bibliographiques données par l'*Archivio* ; elles ne sont pas complètes, car cette inscription a été aussi éditée par Gamurrini dans son supplément au *Glossarium italicum* de Fabretti, pl. I, nº 1 ; et enfin par Carl Pauli, *Die Inschriften nordetruskischen Alphabets*, Leipzig, 1885, pl. I, fig. 17. Suivant M. Pauli, il faut lire *Komoneos Varsileos* (c'est la lecture de Fabretti). *Komoneos* est un prénom, *Varsileos* un nom de famille, et les deux mots désignent un défunt de la tribu des *Lepontii* laquelle aurait été celtique (p. 9, 72-74, 92, 94, 95, 96 de l'ouvrage précité de C. Pauli).

Paris, le 3 juillet 1889

H. d'Arbois de Jubainville.

CORRIGENDA

p. 239, l. 22, *for* eisbuith, *read* eisbr*ith*.
l. 29, *for* indised, *the ms has* (*wrongly*) indise*t*.
p. 240, l. 1, *for* ingen, read ing*ine*.
l. 12, *for* atchomairc, *read* at*h*comaire.
l. 29, *for* cumachtai, *read* cum*hach*tai.
l. 32, *for* ol, *read* al.
p. 241, l. 13, *for* dolbic, *read* dolleig.

W. St.

Le Propriétaire-Gérant : E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

TARANOUS ET THOR

ADVERSAIRES DES FLÉAUX.

Voir le premier article, p. 265 et suivantes. — Les notes sont rejetées à la fin de l'article.

IV.

La Guerre.

Soixante-dix ans avant Gallus, Sidoine Apollinaire avait inauguré les Rogations dans la cité Arverne (474). La Gaule, abandonnée par l'empire, tentait un dernier effort. Ewaric, roi des Wisigoths, se préparait à ajouter l'Arvernie à son royaume de Toulouse, quand Glycérius trouva habile de rejeter sur la Gaule les Ostrogoths qui avaient envahi l'Italie. Ewaric prit à sa solde les Ostrogoths, et vint avec eux assiéger la ville. Ecdicius s'y était jeté avec dix-huit cavaliers, et c'était la seule troupe régulière qu'il pût opposer aux Goths. Avec eux il réalisa des prouesses telles qu'en ont chanté plus tard les romans de chevalerie. Sidoine, de son côté, prêchait d'exemple à ses ouailles, partageait leurs dangers et leurs privations, se montrait avec son beau-frère, à la fois soldat et capitaine, ainsi qu'il le dit lui-même. Il écrivait à Mamert de Vienne : « Quoique notre courage n'ait reculé devant aucune témérité, nous n'attendions notre salut ni de nos murailles entamées par l'incendie, ni des palissades pourries, ni des défenses usées par la poitrine des sentinelles ; nous fondions notre seul espoir

sur les Rogations instituées par toi, accueillies avec enthousiasme par nos Arvernes qu'elles soutiennent encore contre les menaces de nouvelles épreuves [1]. »

Les Rogations de 474, qui avaient si heureusement su associer l'esprit religieux au patriotisme, ne pouvaient être l'objet d'une opposition payenne. Sidoine le constate, et en le constatant, nous apprend qu'une telle opposition a eu lieu autrefois. Quoique les Rogations de Mamert datent de cette année même 474, l'Église avait de tout temps célébré des *supplications*. « C'était, écrit Sidoine, des cérémonies désordonnées, tièdes, sans grande assistance et irrégulières, que troublaient les chants des festins. » Il ajoute avec assez d'irrévérence, malgré les réticences de son texte : « Le but de ces supplications était d'obtenir surtout le beau temps ou la pluie, au risque de mécontenter ou les jardiniers ou les potiers de terre. » Puis, revenant aux festins bruyants, des payens sans aucun doute, il ajoute : « Pendant les Rogations actuelles, nous jeûnons, nous prions, nous psalmodions, nous pleurons (nos fautes). » Et il finit en invitant son ami Aper à venir partager avec lui cette fête du repentir.

La lecture de la lettre de Sidoine montre sa préoccupation de donner tout son relief au contraste des deux rites : les chrétiens s'humilient, les payens boivent : *Thoro lybatur*. Il s'agit, il est vrai, des supplications pour la pluie et le beau temps. Nous reviendrons sur ce point lorsqu'il en sera temps, et nous poursuivons la piste de la guerre Fléau.

Quand nous disons aujourd'hui : *le fléau de la guerre, la guerre est un fléau,* nous ne l'entendons pas au sens qu'eût donné à de telles propositions l'Église du ve siècle. Alors le fléau venant de Dieu devait avoir un caractère surnaturel. C'est ainsi que Salvien avait considéré l'invasion dès le commencement, et la parole qu'il porte aux Vandales qui, en deux ans, avaient dévasté la Gaule et envahi l'Espagne, résume bien sa pensée : « l'œuvre que nous accomplissons n'est pas la nôtre ; c'est la volonté divine qui nous pousse et nous talonne : *Ipsi denique fatebantur non suum esse quod facerent, agi enim se divino jussu ac perurgeri.* Mais cette doctrine absolue de Salvien ne fut pas admise ; elle aurait paralysé tout effort.

Peut-être a-t-elle atténué la résistance au commencement. Lorsque Mamert institua les Rogations (452-474), les terreurs de la grande invasion avaient bien diminué. Les Vandales, les Alains, les Suèves n'avaient fait que traverser la Gaule ; les Huns, à peine arrivés au bord de la Loire, avaient fui. Les Goths et les Burgondes, ceux-ci surtout, s'installaient sur la Garonne et le Rhône, dressaient des codes, vivaient familièrement avec les vaincus, montraient de la vénération aux Evêques. Vus de près, ils perdaient l'aspect fatal des fléaux de Dieu. On voyait qu'ils faisaient la guerre avec les moyens ordinaires : la guerre cessait d'être un châtiment divin pour rester une misère humaine. Dès lors, l'opportunité des Rogations pour repousser la guerre ne paraissait plus. Et de fait les Rogations de cette catégorie sont de rares exceptions. Il y en a un seul exemple sous les Mérovingiens, un seul pendant le règne guerrier de Charlemagne. Les Rogations de Clermont, les premières de toutes, puisqu'elles sont contemporaines de Mamert, paraissent le produit d'un enthousiasme subit et irréfléchi, sans influence sur l'avenir. Il faut chercher ailleurs les raisons d'ordre surnaturel qui justifient les exceptions[2].

Nous les trouvons dans les Rogations par lesquelles Charlemagne inaugura la guerre Avarique (791). Il n'y avait pas songé dans ses guerres contre les Saxons, les Lombards, les Maures ; il n'y songea plus après ; et la solennité dont il voulut les environner montre quelle importance il y attachait. Il nous en a conservé le programme dans une lettre à Fastrade. L'armée et le peuple devaient prendre part aux jeûnes, aux processions ; les prêtres et les clercs avaient un rôle déterminé ; les dispenses étaient rares et devaient être justifiées, puis rachetées par des aumônes. La France occidentale était associée à la pénitence ordonnée. Les grandes Rogations de la peste de Rome ont seules un aspect aussi imposant, quoique moins universel.

C'est qu'il s'agissait des Avars, de ces cousins des Huns qui avaient hérité du fâcheux renom d'Attila et de ses bandes. Après des fortunes diverses, les Avars s'étaient emparés des lieux où Attila avait jadis élevé son palais de bois près du Da-

nube, avaient soumis les contrées centrales de la Germanie jusqu'à la Thuringe. Là ils s'étaient heurtés aux Francs d'Austrasie. Battus une première fois, ils revinrent à la charge : « Sigebert marcha contre eux avec son armée et une multitude de vaillants guerriers. Mais, au moment de combattre, les Huns, habiles dans les arts magiques, évoquèrent aux yeux des Francs diverses apparitions (fantasias) et les mirent en déroute » (Gr. Tur., *Hist. Franc.*, livre IV, c. 29).

Rapprochez des Avars magiciens les Huns d'Attila, nés, comme le disaient les Goths, de l'accouplement des sorcières et des démons, rappelez le titre de Fléau donné à Attila par les légendaires, et les Rogations de 791 sont expliquées. En 410, les Burgundes s'étaient résolus au baptême pour attaquer les Huns, sans avoir à craindre leurs prestiges de sorcellerie. Charlemagne en 791 est encore animé du même esprit. Les Rogations le mettront à l'abri des apparitions qui ont mis en fuite l'armée de Childebert, et sans souci de ce côté il tombera sans crainte sur les Avars[3].

Grégoire de Tours nous laisse ignorer la nature de ces apparitions, de ces fantômes qui glacèrent le courage de l'armée austrasienne. Mais on ne peut douter que les Gaulois et les Francs qui la composaient n'y reconnussent les Pouvoirs du mal appelés par les prestiges de leurs ennemis. La croyance aux prestiges de sorcellerie des armées ennemies est commune en ce siècle. Grégoire de Tours nous en donne un exemple très curieux en ce sens que les deux armées en présence, Goths et Francs, pris d'une même frayeur, s'éloignent l'une de l'autre sans en venir aux mains[4].

Il est présumable que Sidoine Apollinaire attribuait aux Goths une puissance de ce genre, et que c'est pour ce motif qu'il institua les Rogations de Clermont. Les Visigoths n'étaient pas payens comme les Huns : ils étaient Ariens, titre pire aux yeux de beaucoup d'Evêques de ce temps.

Là où nous trouvons les Puissances du mal agissantes, nous pouvons chercher le dieu qui a pour fonctions de défendre les hommes contre leurs agressions, ou sinon le dieu, du moins quelque trait qui le caractérise. Ce trait existe, suffisamment clair, dans le surnom *Martel* donné à Karl, père du roi Pépin.

On a fait cette observation que le surnom Martellus paraît pour la première fois dans un document du commencement du XIe siècle, c'est-à-dire près de 300 ans après l'événement (1029-732). D'où on tire la conclusion que le surnom n'a pas été donné à Karl pour sa victoire sur les Maures, mais pour ses victoires en général. Dans ce cas le surnom n'aurait pas une origine populaire, c'est-à-dire perdrait toute signification mythologique.

Il est vrai qu'Isidore de Béja, l'historien contemporain, dans le beau récit qu'il a écrit de la grande bataille, ne mentionne pas le surnom ; mais Isidore est goth, probablement, et ne connaît pas le nom. Son abréviateur, Roger de Tolède, dit : Carolus dictus Marcellus. D'ailleurs, le texte d'Adémar ne laisse aucun doute sur la question : « Le prince Karl apprenant que les Sarrasins, après avoir pillé et brûlé la basilique de Saint-Hilaire, arrivaient en hâte pour renverser la maison de saint Martin de Tours, arrangea son armée, se jeta sur eux près de Poitiers, détruisit leur camp, coucha leur armée par terre et de sa main tua Abderame leur roi. *C'est depuis ce temps* que *tous* commencèrent à l'appeler Martel : Et extunc omnes coeperunt eum cognominare Martellum. *Ex tunc* se rapporte bien à la bataille, et *omnes* désigne assurément le peuple.

Le titre d'honneur accordé au prince Karl par la voix populaire est devenu un outrage dans les mains du clergé, ou plutôt d'une partie du clergé. Charles Martel avait dépossédé de leurs sièges Eucher d'Orléans et Rigobert de Reims, hostiles à sa cause. Entre Orléans et Reims se créa bientôt une légende dont on retrouve à cette époque plusieurs analogues. « Eucher, écrivait Hincmar, fut ravi en esprit dans l'autre monde. Entre autres choses que lui montra l'ange qui le guidait, il vit Carl tourmenté dans les enfers. Les saints qui assistent aux conseils de Dieu ont décidé que sa condamnation précéderait le jugement dernier et que sa peine commencerait avant la résurrection des morts. Aussi les démons ont-ils ravi son corps ; sa tombe est vide à Saint-Denys, ainsi que s'en est assuré Eucher lui-même. » Sans doute on ne pouvait nier la victoire de Poitiers ; mais le mérite n'en était point à Karl ; il avait été, comme Nabuchodonosor, comme Attila,

l'instrument de la colère de Dieu. L'acte accompli, il rentrait dans son néant. Il n'est plus Martellus; il est Malleus, comme les fléaux de Dieu : *Malleus orbis*, *Malleus universae terrae*. Tel est le symbolisme du titre, que des écrivains ecclésiastiques ont appliqué à Karle. L'un d'eux est poète, et il exulte à la pensée que le nouveau fléau de Dieu, son œuvre accomplie, a été rejeté, condamné et damné :

« Ce grand écraseur a été ensuite écrasé lui-même ; en même temps qu'il écrasait les ennemis, il écrasa l'Eglise ; et maintenant un juste châtiment l'écrase à son tour. Des mots *tundi* et *tundere* il a tiré son nom actuel Tudites ; c'est Malleus pour le peuple. Il a été à la fois le Malleus de lui-même et de l'univers écrasé. »

La traduction ne vaut pas le texte :

« Et quia contusor tantus, contusus et ipse
Deinde fuit, qui dum Christi contunderet hostes
Ecclesiam tutudit, nunc carcere tunditur idem
Poenali merito. A tundi seu tundere verbo,
Nota magis laïco sermone vocabula sumpsit,
Dictus Tudites : vulgari malleus ore :
Ille sui simul et contusi malleus orbis. »

Je ne puis m'empêcher de penser que ce symbolisme né dans l'ombre des cloîtres n'a été si injuste et si violent que par antagonisme à celui qu'avait imaginé le peuple, non sans un retour vers les croyances payennes. Le patriotisme d'un Sidoine Apollinaire lui aurait montré les fléaux de Dieu dans ces nouveaux Ariens, dont la propagande par le sabre était autrement redoutable que celle des premiers. Le peuple du moins l'a compris ainsi. Les Sarrasins lui rappelaient mieux que Karl les fléaux des siècles précédents. En remontant à des souvenirs plus lointains, mais non effacés, il retrouvait les Puissances du mal dans ces cavaliers au teint noir qui, à peine descendus des Pyrénées, avaient poussé leur razzia diabolique jusqu'à Arles, Lyon et Autun, tuant, pillant, brûlant et disparaissant aussitôt avec leur butin. Par suite, le vigoureux guerrier qui avait martelé les Sarrasins prenait peu à peu la figure du Dieu dont les traditions populaires redisaient encore, dans les métairies écartées, les exploits sur les ennemis des hommes. Telle

est la vraie origine du symbolisme populaire qui a associé au nom du prince franc celui du marteau de Taranous.

V.

Suite de la guerre. Les Puissances du mal en action contre les hommes.

Il faut nous contenter de cette image, d'ailleurs suffisamment nette, de l'adversaire des Puissances du mal, et rechercher comment, de leur côté, résistent et attaquent ces mêmes Puissances ; il nous a, en effet, été possible de constater leur présence parmi les Huns, mais elles n'ont pas agi sous nos yeux.

Cette fois le lecteur doit se transporter bien loin de la Gaule, à Delphes, où l'espoir d'un riche butin a entraîné Brennus et ses compagnons. Pausanias nous a laissé le récit de l'attaque, où le réel et le surnaturel se mêlent comme dans une bataille d'Homère.

« L'engagement avait à peine eu lieu, que le Dieu témoigna sa colère par les prodiges les plus significatifs. Toute la partie du sol occupée par les Gaulois s'agita violemment et sans interruption tout le jour ; le tonnerre grondait ; les éclairs se succédaient sans relâche ; la foudre frappait les uns ; le bruit empêchait les autres d'entendre les ordres. Le feu du ciel renversait les groupes de guerriers et les consumait tout armés. Les Figures des héros apparurent en ce désordre.

« La nuit fut plus rude encore pour les Gaulois. Le froid se fit plus rigoureux, la neige tomba en abondance. Des pierres énormes arrachées du Parnasse roulaient sur eux comme si elles les prenaient pour but et les écrasaient, non pas isolément, mais par compagnies entières, là où ils s'étaient réunis pour la veille ou pour le repos.

« Au point du jour, l'armée grecque harcela l'arrière-garde gauloise pendant que les Phocidiens, suivant les crêtes du Par-

nasse, lançaient leurs traits sur les fuyards, sans courir eux-mêmes aucun risque.

« Brennus et ses compagnons, l'élite des Gaulois pour la force et le courage, protégèrent la retraite jusqu'à ce que Brennus tombât grièvement blessé. On l'emporta à demi mort, et aussitôt ses compagnons lâchèrent pied comme les autres et ne s'arrêtèrent plus qu'à la nuit close. Alors se voyant sans chef et sans défenses, ils furent saisis d'une de ces terreurs aveugles dont on attribue la cause à Pan. Cela commença par un petit groupe de guerriers affolés qui s'imaginèrent entendre le galop des chevaux et le tumulte d'une poursuite. Leur égarement gagna tout le reste. Ils reprennent leurs armes, se mettent à leurs rangs de bataille, en face les uns des autres, et s'attaquent mutuellement sans s'apercevoir qu'ils parlent même langue, portent même costume et se couvrent de mêmes boucliers. De loin, des bergers furent témoins de ce qui se passait et avisèrent les Phocidiens.

« Brennus avait survécu; il pouvait guérir; mais la crainte du ressentiment des Gaulois, ou plutôt la honte d'avoir conseillé cette désastreuse expédition l'accabla. Il se saoula de vin et se tua ainsi. »

Aux yeux des Grecs, les prodiges qui amènent la défaite des Gaulois sont dus aux divinités protectrices de Delphes. Aux yeux des Gaulois il n'en peut être ainsi. En admettant que le nom d'Apollon ne leur fût point inconnu, ils n'avaient sans doute jamais entendu parler d'Yperochos, de Laodocos, de Phylacos, de Pyrrhus et de Pan. Les figures qui leur sont apparues et qui ont commencé la déroute, comme les *phantasiae* mêlées aux Huns ont effrayé les Austrasiens de Sigobert, n'ont pu leur rappeler que les Puissances malfaisantes liguées avec les Grecs. En effet, les Grecs restent indemnes au milieu des désastres, et les prodiges frappent les Gaulois seuls; feux du ciel, froid, faim, lapidation, terreurs nocturnes. Le fait ou le prodige le plus remarquable est ce tremblement du sol sous les pieds des Gaulois, qui épargne les Grecs. Deux jours et deux nuits se passent pendant que les prodiges se succèdent avec une intensité croissante : le découragement, puis le désespoir arrive ; et lorsque Brennus, moins accessible peut-

être aux terreurs religieuses, est tombé, toute résistance cesse et la débandade commence.

Parmi les prodiges quelques-uns appartiennent dès maintenant aux Puissances malfaisantes, les fantômes, la faim, le froid, la lapidation; les autres apparaîtront dans la suite. Ce ne sont pas les Iotnes qui manquent à la bataille de Delphes, mais bien Taranous; nulle part en effet n'apparaît le défenseur des hommes; les Gaulois sont absolument abandonnés. Si le Dieu a fait au commencement retentir son tonnerre, il s'est plus tard retiré. Peut-être a-t-il été vaincu, comme il le sera un jour? Peut-être dort-il? Peut-être est-il irrité? Le massacre de la troisième nuit s'expliquerait ainsi, par la nécessité d'apaiser le dieu, de l'éveiller, de l'évoquer. Les Gaulois semblent, en effet, dans leur folie meurtrière, procéder à un sacrifice humain, dans les proportions grandioses que César nous a dites. Et Brennus procède également à un sacrifice, lorsqu'il vide, avant de se tuer, cette dernière coupe de vin que la pitié des hommes octroie à ceux que leur justice a condamnés.

Les Grecs, qui ont échappé aux prodiges du jour, n'ont pas été témoins des terreurs de la nuit. Il suit que le récit de Pausanias, quoique emprunté à des documents grecs, est fondé, en définitive, sur les dépositions des prisonniers gaulois, c'est-à-dire que ce récit nous conserve les impressions mêmes des Gaulois pendant la bataille. La bataille sans doute est historique, mais il est très probable que le récit surnaturel est purement mythologique.

On peut, à ce point de vue, le comparer au récit que nous donne Grégoire de Tours d'une bataille qui eut lieu en 537, entre les fils de Clovis, dans la forêt de Brotonne.

« Childebert et Theudebert levèrent une armée et se préparèrent à marcher contre Chlotachaire. Celui-ci, averti de leur projet et ne se sentant pas assez fort pour résister, se retira dans la forêt d'Arelaunum, y fit faire de grands abattis d'arbres et se remit pour le reste à la miséricorde divine. La reine Chrotechilde, informée de ce qui se passait, se rendit au tombeau du bienheureux Martin, s'y prosterna en oraisons et y veilla toute la nuit, priant Dieu qu'il ne s'élevât point de guerre intestine entre ses fils. Cependant les deux rois étant

arrivés avec leurs hommes cernèrent Chlotachaire pendant la nuit, disposés à le tuer le lendemain. Et voilà que, le matin venu, une tempête éclata où ils étaient, emporta les tentes, dispersa les bagages et mit partout le désordre. Des éclairs, accompagnés de tonnerre et d'une pluie de pierres, descendaient sur leurs têtes. Ils se jettent à terre, tournent le visage contre le sol couvert de grêlons. En vain ils s'abritent sous leurs boucliers, ils ne sont pas préservés de la mitraille des pierres, et craignent en outre d'être consumés par le feu du ciel. Les chevaux s'échappent çà et là jusqu'à une distance de vingt stades et beaucoup furent perdus. Enfin, meurtris par les pierres et toujours prosternés, ils demandent pardon à Dieu de leurs mauvais desseins contre leur sang. Sur l'armée de Chlotachaire il ne tomba pas une goutte de pluie, aucun tonnerre ne retentit ; on ne sentit aucun souffle de la tempête. » (*Hist. eccles. Fr.*, III, 28)[5].

L'analogie entre les deux récits est telle que, le second n'ayant pu être copié sur le premier, il faut que tous les deux se rattachent à une forme plus ancienne, d'origine mythologique. Et c'est sur cette forme que les Gaulois, à 800 ans de distance, saisis d'une même superstitieuse terreur, ont modelé les deux batailles commencées pendant une tempête. Le fait surnaturel le plus curieux est l'immunité de l'une des armées pendant les épreuves de l'autre. Après cela vient la chute des pierres, ou plutôt la lapidation. Si déjà à Delphes le caractère surnaturel se manifestait par la précision divine qui portait les pierres sur les groupes épars des Gaulois, dans la forêt de Brotonne, nous voyons que les soldats sont frappés sous le bouclier. Les feux du ciel paraissent également dans les deux récits distingués de la foudre. Dans la forêt, nous ne voyons pas, il est vrai, le sacrifice homicide du défilé du Parnasse ; mais les Gaulois de Childebert et de Théodebert sont chrétiens ainsi que les Francs. Ils prient, s'humilient et se reconnaissent justement punis.

VI.

Les débordements.

La mythologie norraine distingue dans leurs causes et leurs effets l'inondation produite par l'envahissement des eaux de l'Océan, et le débordement des fleuves. L'inondation marine est du fait d'Iormungand seul et vise à la destruction du monde actuel; le débordement fluvial est un fléau passager, dû aux Iotnes en général. Il en était ainsi sans doute dans la Gaule payenne. Mais lorsque les légendes nous permettent de retrouver les mythes correspondants aux mythes norrains, le christianisme a sinon éteint, du moins fort obscurci la doctrine, en sorte que le serpent qui entoure la terre se montre, contre toute vraisemblance, resserré dans la Seine et le Rhône, et même dans leurs affluents. Ces légendes appartiennent au VIIe et au VIIIe siècle de notre ère. Les documents historiques que nous étudions maintenant appartiennent au Ve et au VIe ; ils évitent la confusion où sont tombées les légendes postérieures et ramènent la doctrine gauloise aux termes de la doctrine norraine.

Le premier cas de débordement se produit à Arles pendant l'épiscopat de Césaire (501-542). Deux des homélies qui ont été conservées de ce saint sont consacrées aux Rogations qu'il établit à propos de débordements répétés du Rhône. Je transcris les passages les plus intéressants pour notre étude :

« Voici qu'approchent, frères bien-aimés, les jours saints et spirituels (spiritales) qui apportent la médecine à nos âmes. Quiconque désire guérir les plaies de ses péchés ne devra pas en mépriser les salutaires médicaments. Est-il un seul de nous en effet qui, sur l'arène de ce monde, puisse se flatter de n'avoir reçu aucune blessure du diable ? d'avoir résisté nuit et jour à des milliers de démons ? d'avoir été assez bien armé pour déjouer toute leur habileté ? Or, frères très chers, puisque

le diable nous assaillit de tous côtés, soit par des coups, soit par des caresses plus redoutables que ses coups, tâchons d'avoir toujours sous la main et obtenons de Dieu les remèdes spirituels, c'est-à-dire les bonnes œuvres qui guérissent nos plaies. Suivons le conseil du saint apôtre qui nous dit : « Prenez le bouclier de la foi, la cuirasse de justice, le casque de salut et le glaive de l'esprit (*ad Ephes.*, 24, 2). Contre de telles armes défensives, les armes offensives du diable ne prévalent point. Il vient contre vous avec l'incrédulité, l'orgueil, la débauche, les persécutions, la colère, l'avidité, la gourmandise. Résistez-lui avec la foi, l'humilité, la chasteté, la patience, la pitié, l'abstinence. Dans tous les cas, opposez aux attaques du diable les armes contraires aux siennes. Ainsi vous mettrez en défaut son habileté. Ayons recours à l'arsenal que nous offre la miséricorde de Dieu, aux jeûnes, aux veilles, aux prières...

« Pendant ce triduum soyons tout à Dieu. Prions-le sans relâche de nous pardonner nos fautes, d'avoir pitié de nous et de nous délivrer de ces débordements répétés du fleuve. Tenons en effet pour certain que si nous mettions un terme à nos péchés, sa miséricorde éloignerait de nous les fléaux dont il nous punit. »

Voilà bien la doctrine de Salvien, la doctrine de l'Eglise mise en regard de celle des gentils. C'est aux Dieux de Rome et de la Gaule que pense Césaire quand il parle du diable, quand il oppose l'esprit aux appétits. Bientôt en effet il met ses auditeurs en garde contre les pratiques des gentils à l'approche du fléau. D'après ce qu'il vient de dire, le rituel chrétien sera en tout l'opposé du rituel payen. C'est ce qui arrive, et les allusions percent sous chacune de ses prescriptions et de ses défenses.

« Pendant ce triduum, ne pensez à aucun emploi servile de votre temps, et ne le perdez point en entretiens oiseux. Que ceux d'entre vous qui, pour honorer Dieu en vérité, viennent à l'église de bon matin et y restent jusqu'à la fin du jour, persévèrent dans cette louable pratique. Pour ceux qui arrivent tard et qui se retirent avant la fin des offices, qui, dans l'intervalle, se livrent à des propos frivoles, qui, au lieu de prendre part aux chants pieux, empêchent les autres de chanter et de

prier, ceux-là, je les engage à s'amender au plus tôt, s'ils ne veulent trouver la mort là où ils pouvaient se procurer la vie. *Qui tales sunt cito se corrigant ne sibi in loco praeparent mortem ubi invenire poterant vitam.* »

« Faites-vous apprêter des collations comme en temps de carême (conviviola). Ne versez pas le sang des animaux ; repoussez la coupe qu'on vous tend : *Nemo aut sanguinem tollat, aut potiones accipiat.* Cherchez dans la prière et la psalmodie un réconfort spirituel pour vos âmes plutôt que dans les festins une satisfaction grossière à vos appétits. Crachez comme un poison mortel les bavardages futiles et mondains. Ne vous laissez pas aller à ces rires désordonnés, aux éclats inconvenants et convulsifs (que donne l'ivresse ;) car Dieu a dit : malheur à vous qui riez. »

Ce ne sont point là des défenses vagues et indéterminées. Césaire vise évidemment des abus existants, qu'il voudrait faire cesser. Son langage plus coloré évoque à nos yeux les sacrifices, les festins, les chants dont, au témoignage d'Adam de Brême, les Svéons faisaient suivre les supplications à Thor. Car le sacrifice même paraît indiqué dans les trois mots un peu obscurs et vagues de Césaire : *Nemo sanguinem tollat.* Et sous chaque défense on sent l'allusion aux pratiques payennes. « Ne parlez pas en vain à l'église *comme les gentils ;* ne festinez pas *comme les gentils ;* ne chantez pas, ne buvez pas *comme les gentils.* »

Césaire, d'ailleurs, s'adresse aux gentils eux-mêmes ; c'est ce qui explique le vague de ses paroles : il ne veut pas blesser ses auditeurs, même payens. Toutefois c'est à eux que va le blâme sur ceux qui troublent les chants des fidèles par des conversations mondaines. Des chrétiens pénitents ne se permettraient pas de telles irrévérences. La présence des payens aux prédications des Evêques mérite bien d'attirer l'attention des historiens. Parmi les moyens de propagande employés par les missionnaires, la promiscuité des auditeurs fut d'abord une nécessité : l'usage s'en conserva parce que l'utilité en était manifeste. Pour les payens de bonne foi, les instructions familières des Evêques, les manifestations nouvelles de la piété, la direction des pensées, le langage, les actes sanctifiés, la charité

enfin des néophytes devenait un exemple et un stimulant. On se tromperait si l'on attribuait à ces temps les farouches antipathies religieuses qui ont affligé les temps modernes. Les convertis ne rompaient pas toutes relations avec leurs amis restés payens. Au moment où Césaire recommandait la décence aux gentils d'Arles qui venaient l'entendre à l'église, les gentils d'Orléans invitaient leurs amis et parents chrétiens à leurs sacrifices et aux festins qui suivaient, et les chrétiens acceptaient l'invitation (475).

Si les allusions de Césaire visent les festins et les chants qui caractérisent le culte de Thor, il faut se rappeler que Sidoine Apollinaire a relevé aussi à Clermont l'indécence de ces festins qui troublaient les *supplications*. « Maintenant, ajoute-t-il, nous jeûnons, nous prions, nous chantons des psaumes. *Jejunatur, oratur, psallitur*. » Sidoine prend donc, comme le recommande Césaire, le contre-pied des manœuvres de Satan.

Ces prescriptions des deux Evêques sont bien conformes à la doctrine de l'Eglise. Le concile de Tours, 567, déclare que l'abstinence et le jeûne sont ordonnés aux chrétiens *pour faire opposition aux fêtes des gentils :* « Les moines jeûneront tout le mois de décembre jusqu'à Noël. De Noël à l'Epiphanie tous les jours sont de fête, sauf pendant le triduum des litanies (Rogations) que nos pères ont établi aux calendes de janvier pour anéantir la fête accoutumée des gentils. « Excipitur triduum illud quo, ad calcandam gentilium consuetudinem patres nostri statuerunt privatas in Kal. Januar. fieri litanias. »

La fête du solstice d'hiver, de l'*anguilané,* par laquelle les Gaulois inauguraient l'année, appartenait, dans le Nord, au culte de Thor ; elle appartenait, en Gaule, on peut le conjecturer, au culte de Taranous.

Le concile d'Orléans, qui nous a montré les chrétiens mêlés aux gentils dans les festins des fêtes payennes, a en vain lancé l'excommunication contre ces fidèles trop tolérants. Trois siècles plus tard, en 858, alors qu'il n'y avait peut-être plus un seul adorateur de Taranous dans la Gaule devenue France, les fêtes payennes continuaient à faire obstacle aux Rogations chrétiennes, et Hérard, de Tours, édictait cette défense dans ses instructions *(capitula)*. « Nous voulons que les Rogations

soient célébrées avec attention et respect et qu'on en bannisse les entretiens et les jeux obscènes. Que personne, durant le triduum, n'aille, d'une maison à l'autre, prendre part aux festins et banquets (payens), et vider une coupe dans chaque maison : De diebus Rogationum ut reverenter atque studiose, absque turpibus jocis et verbis celebrentur. Ut nullus in eis prandia atque comessationes, diversasque potiones per diversa loca praesumat. »

« Quand un fléau est imminent, on boit à Thor », disait Adam de Brême. Autant en font les Gaulois.

Mais quoi ? Ces *prandia*, ces *comessationes*, ces tournées de buverie, ces paroles licencieuses, ces jeux obscènes, c'était de la religion ? Oui, c'était de la religion. Avant de livrer bataille aux puissances du mal, ne fallait-il pas restaurer le dieu, le fortifier, le mettre en belle humeur ? Ses fidèles qui devaient le soutenir dans la lutte prenaient des forces avec lui.

Un passage resté célèbre du livre *de gubernatione Dei* est celui où Salvien a prétendu retracer l'énervement des Gaulois de Cologne à la première invasion :

« La passion enragée du vin, dit-il, les avait amenés au point que les premiers de la ville ne se levèrent pas de table lorsque déjà les barbares avaient forcé les remparts. J'ai vu là des choses lamentables. Entre vieillards et enfants il n'y avait plus de différence. Mêmes bouffonneries, même légèreté, mêmes excès coupables dans la dépense, le vin, la débauche; et tout cela ensemble, jeux, ivresse, querelles sanglantes, licence sans frein. Des vieux qui avaient parcouru toute la série des honneurs, à qui il ne restait que le souffle, retrouvaient des forces pour boire; perclus des jambes, ils ne laissaient de hausser le coude; incapables de faire un pas dans la rue, ils essayaient de danser. Ceux que l'ennemi avait épargnés, la ville prise, succombaient à leurs propres excès. Et après cela ? Est-ce qu'il peut y avoir quelque chose après cela ? Qui pourrait sonder cet abîme de démence ? Un petit nombre de patriciens avaient échappé à la ruine. Pour remédier à l'anéantissement de Cologne ils demandaient à l'Empereur de rétablir les jeux du cirque. »[6]

Les historiens ont pris à la lettre cette tirade éloquente. Il

eût été plus juste de reconnaître une cérémonie religieuse dans ces festins qui ne pouvaient surprendre qu'un chrétien détaché du monde et du temps, et qui aspirait à Lérins. Au moment où s'approchent les fléaux avec les Puissances malfaisantes, les Gaulois invoquent le défenseur des hommes. Est-ce qu'on ne voit pas que ces enfants qui boivent, et ces vieillards qui dansent accomplissent un rite ? Et où sont les hommes faits, dont Salvien ne parle pas ? Les femmes aussi sont absentes ; elles auraient seules caractérisé l'orgie désespérée. Salvien savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ces festins *in extremis ;* mais pour Salvien le caractère religieux de la fête n'était pas une excuse. Sa haine pour le paganisme n'avait d'égale que sa partialité pour les barbares qui sont ariens. Ses jugements en ont été souvent faussés. C'est ainsi qu'il nous présente comme un pur acte de folie, de débauche et de lâcheté ce qui est acte de fanatisme, c'est-à-dire de religion.

Tels que les entend Salvien, les banquets de Trèves seraient une monstruosité unique dans l'histoire. L'invasion de la Gaule, si peu que nous en sachions, dément le récit du prêtre marseillais, non quant aux faits, mais quant à leur interprétation. Le désespoir aveugle et l'énervement ne sont pas concevables au début lorsque nous voyons des actes de vigueur, tels que la bataille de Châlons et le siège de Clermont, se produire après cinquante et soixante ans de résistance. Même le rétablissement des jeux du cirque demandé à l'empereur avait un caractère religieux. Aux plus beaux temps de la république romaine le Sénat n'agissait pas autrement que les Trévères et, pour repousser la peste, ordonnait des jeux de danseurs et des joueurs de flûte. Les Romains étaient donc fidèles aux souvenirs du vieux paganisme, comme les Gaulois aux habitudes traditionnelles de leurs fêtes religieuses. C'est ce que Salvien constate très bien quand il appelle ces retours des superstitions.

La nécessité d'épuiser ce qui concerne le festin de fête des Gaulois pour éloigner les fléaux nous a écartés de notre route ; nous revenons aux débordements des rivières et aux cérémonies qui accompagnaient le festin. Le document que nous allons utiliser ne paraissait guère propre à éclairer un point de mythologie. Mais un compte de dépense est de l'histoire.

Celui dont il s'agit concerne les dépenses que faisaient tous les ans l'évêque d'Avignon pour donner un repas aux gens de la rivière le jour qui précède l'Ascension, c'est-à-dire le dernier jour des Rogations. Par une exception qu'on peut croire unique, la procession se faisait ce jour-là sur le Rhône, et c'étaient les mariniers du port qui en étaient les acteurs les plus importants ; ils transportaient sur leurs barques les *reliques* et les *vertus,* dit le texte, des saints de l'église d'Avignon. Le compte, ou plutôt les trois comptes, se rapportent aux années 1364, 1365, 1366, mais ils portent la mention que le repas est de coutume, *consuetum,* ou de tradition, *ut est moris.* L'originalité de la cérémonie en recule en effet l'origine à l'origine même des Rogations, alors que la liturgie du triduum n'était pas fixée et restait à la disposition des Evêques. Les comptes, œuvre d'un maître d'hôtel consciencieux, notent la dépense par le menu, ce qui nous apprend que le dîner était maigre, et donne le chiffre de 200 comme celui des convives. Un seul registre qui nous a conservé ces renseignements est le seul qui ait échappé à la destruction des archives de l'évêché d'Avignon; tous les autres, antérieurs et postérieurs aux années 1364-1366, ayant disparu. Aucun autre document ne parle non plus de la procession sur le fleuve, en sorte que l'institution et la fin échappent absolument aux recherches, la tradition même restant muette. Toutefois il y a beaucoup à tirer du livre de comptes[7].

Remarquons d'abord qu'à Arles les collations, repas maigres, doivent être préparées à chaque foyer, et que Césaire laisse percer la crainte que les repas en commun dégénèrent en orgie. Hérard est aussi formel sur ce point. Mais le prélat, quel qu'il soit, qui a ordonné le cérémonial d'Avignon, est plus hardi. Non seulement il permet le repas en commun, mais il en paie la dépense, le fait préparer chez lui, par ses gens, et y convie la partie de la population la plus grossière de tout temps et que son ignorance a rendue la plus fanatique. Il est vrai qu'il a pris ses précautions contre les excès gaulois. La nourriture est mesurée, comme le vin ; mais il y a exactement ce qu'il faut de l'un et de l'autre, tant de pains, tant de poissons salés, tant de poissons frais, tant d'épinards. Le dîner, préparé à

l'Evêché, devait être servi non loin de l'Evêque, peut-être dans son palais même, grande garantie et aussi grand honneur pour les pauvres gens qui venaient de jouer un rôle en vue dans une grande cérémonie et qui se sentaient tenus de se montrer décents. On pourrait difficilement imaginer un procédé plus habile et plus honnête pour substituer sans violence l'esprit des Rogations chrétiennes à l'esprit des fêtes payennes qui avaient précédé. Après dix ans de cette pratique, les grossiers mariniers du port devaient oublier les orgies antiques, la gloutonnerie, l'ivresse, les rixes et les disputes, et les chants profanes.

Comme la collation maigre des Rogations suit parallèlement le repas excessif des gaulois payens, il semble qu'on doit conclure que la procession sur le Rhône reproduit en opposition ou en contraste l'antique cérémonie payenne. Nous savons en effet que Thor poursuivait dans les eaux les Iotnes auteurs des débordements; nous savons, d'autre part, que les Gaulois opposaient à l'envahissement des vagues l'épée et le bouclier. N'est-il pas naturel de penser que les chrétiens d'Avignon, conservant le rituel, se contentent maintenant d'opposer les forces spirituelles aux armes matérielles. Ils affrontent encore les flots débordés, mais leurs seules armes sont les chants et les prières pénitentes. Et à la place du dieu barbare qui se jetait au combat après s'être repu de victuailles et largement abreuvé de bière, voici les reliques, voici les vertus des saints portées paisiblement sur le fleuve ; voici l'esprit qui éteint la fureur des Iotnes.

Si tel est le sens des cérémonies avignonnaises des Rogations, il me semble qu'on peut, au moyen du singulier document que nous publions, reconstruire la cérémonie payenne que les Rogations ont abolies avec peine, puisqu'il en restait encore des traces au VIIIe siècle.

VII.

Les Fléaux météoriques et souterrains.

Les fléaux de cette catégorie se sont déjà montrés à Delphes et dans la forêt de Brotonne, mais au second plan, la bataille occupant le premier. A Vienne ils sont au premier plan, et c'est eux que conjure Mamert par l'institution des Rogations. L'historien de ce grand événement est Avitus, second successeur de Mamert sur le siège de Vienne, et successeur immédiat d'Isychius, son père. S'il n'est pas certain qu'Avitus ait été témoin des désastres qu'il raconte, il en avait été instruit bien évidemment par Isychius et par Mamert, son père spirituel, et au moment où il prononce l'homélie qui prescrit les détails de la fête prochaine, beaucoup de ses auditeurs, à ce qu'il nous dit, avaient été témoins et des fléaux et de la terreur excitée. L'émotion de son récit en atteste la sincérité. Après avoir revendiqué pour l'église de Vienne l'honneur de l'institution des Rogations, Avitus continue ainsi :

« Lorsqu'une ineffable nécessité courba vers l'humilité et la prière les cœurs alors rebelles des Viennois, notre église trouva dans la pratique des Litanies des secours plus assurés que ceux des magistrats (primatum). Je sais que beaucoup d'entre vous se rappellent l'origine des terreurs de ce temps, alors que des incendies répétés, de fréquents tremblements de terre, des bruits nocturnes et des apparitions fantastiques de bêtes sauvages présageaient la ruine de la cité. On voyait en effet des formes d'animaux errer au milieu de la foule. Etait-ce une illusion de la vue ou bien des prodiges réels ? Dieu le sait. Mais que ce fût l'un ou l'autre, il paraissait également extraordinaire que les cœurs farouches de ces bêtes se fussent apprivoisés à ce point, ou que de vains fantômes s'offrissent sous ces formes effrayantes aux regards des Viennois épouvantés. Dans le peuple comme dans la noblesse les avis étaient

partagés. Un petit nombre seulement n'osait se prononcer. Ceux-ci, pour dissimuler leurs craintes d'un danger réel, feignaient d'attribuer tout au hasard ; les autres, dans un esprit plus sain (*salubris*), interprétaient ces nouveautés abominables comme un signe de maux prochains. Qui en effet aurait pu ne pas redouter, au milieu des incendies, les feux de Sodome ? ou, sentant le sol osciller sous ses pieds, ne pas craindre la chute des palais dans la terre entr'ouverte ? Qui, en voyant — et chacun croyait bien voir — les cerfs naturellement timides se glisser par l'étroitesse des portes jusqu'aux larges espaces du forum, pouvait ne pas frissonner comme devant la menace d'une destruction qui ferait de la ville une solitude ?

« Au milieu des terreurs publiques et des inquiétudes particulières, on arriva aux solennités de la veille de Pâques. Tous attendaient la fête comme un secours assuré, comme la fin des fléaux (malorum). Elle arriva cette nuit vénérable dont les cérémonies avaient fait naître l'espoir d'un pardon universel. Tout à coup retentit le tonnerre avec un bruit croissant à chaque coup jusqu'au dernier dont l'éclat, comme d'un coup de fouet, eut une telle intensité que tout le monde se dit qu'après cela il ne pouvait arriver que le chaos. Le palais public, dont les hautes constructions couvraient le sommet de la citadelle, prit feu vers l'aube. A la nouvelle de ce désastre la joie de la fête est interrompue. Le peuple épouvanté quitte l'église, chacun craignant pour sa maison la chute de quelque poutre enflammée. Mais l'évêque saint Mamert resta inébranlable devant l'autel paré pour la solennité. Enflammant l'ardeur de sa foi, par un fleuve de larmes il enleva à l'incendie sa puissance, et peu à peu le feu s'apaisa. (Calorem fidei suae accendeus, flumine lacrymarum ignibus potestatem, incendio abscedente, compescuit).

« La terreur se calme, on rentre à l'église et l'éclat des cierges efface les dernières lueurs de l'incendie. L'Evêque résolut de n'apporter aucun retard au remède de la pénitence. Seul avec Dieu, dans cette veille de la fête de Pâques, il médita le plan des Rogations et régla les psaumes et les prières que maintenant chante l'univers chrétien. »

Deux points doivent être relevés dans cette scène historique,

si bien peinte par Avitus : d'abord les opinions diverses des Viennois sur les fléaux, ensuite les apparitions d'animaux.

Le premier groupe est celui des esprits forts, payens ou chrétiens. Avitus en parle non sans ironie. Leur scepticisme est un masque pour cacher leur effroi. Le second groupe professe la doctrine romaine qui admet les prodiges, non comme un châtiment, mais comme un avis de châtiments, que des rites particuliers peuvent éloigner. Horace (*Od.*, liv. 1, 2) argumente exactement comme Avitus. Avitus est indulgent pour cette doctrine, parce qu'elle repose sur la Providence. Elle est plus saine que la première, *salubrior*.

Mais le groupe de ceux qui ont vu les bêtes sauvages sur le forum, n'est certainement ni chrétien ni romain ; il ne peut être que gaulois. Remarquez que de détails entasse Avitus sur ces apparitions, de quelles précautions de langage il use pour excuser, si l'on peut parler ainsi, ceux qui ont vu et ceux qui n'ont pas vu, et quelle indécision il laisse planer sur le fait. Ce sont des figures de bêtes, *domestica ferarum species* (Grégoire disait *fantasias* à propos des êtres évoqués par la magie des Huns pour mettre les Francs en fuite.) « Etait-ce, dit Avitus, une illusion ou un prodige réel ? Dieu le sait. » Avitus le sait aussi, mais il ne lui plaît pas de le dire. Lorsqu'il parle, il y a peut-être plus d'un sénateur qui l'écoute et qui y croit. Pourquoi le blesser ?

Quels sont cependant les animaux capables d'inspirer de telles terreurs ? ces *silvestrium ferarum species ?* ces *immania corda ferarum ?* ces *phantasmata horribiliter ficta territorum conspectibus ?* Ce sont des cerfs, *pavidi naturaliter cervi*, des cerfs naturellement timides. Ou bien Avitus cède à une distraction, ou bien nous n'avons pas ici son texte exact.

Mais plus tard, Adon, qui fut aussi évêque de Vienne, raconte aussi le fait, en suivant exactement le texte d'Avitus, sauf en ce qui concerne les apparitions. Il n'oublie pas les cerfs, cervi naturaliter pavidi ; mais il y joint les ours et les loups : *ursi, lupi*. Grégoire de Tours omet les ours, mais mentionne les loups ; et il connaît l'homélie d'Avitus qu'il copie sur ce passage : « Cervorum atque luporum feritas portas ingressa, totam, ut scribit Avitus, urbem, nihil metuens, oberrabat. »

Un usage cérémonial, qui date sans doute de l'origine même des Rogations, voulait que pendant les processions des représentations d'ours et de dragons fussent portés au sommet d'une perche, pour rappeler l'événement d'où ces processions étaient nées.

Il n'y a pas à hésiter. Il faut rejeter le texte d'Avitus où la mention des cerfs est incompatible avec la peinture de l'effroi qu'ils inspirent, et il faut accepter les autres qui rétablissent l'harmonie entre les membres de la phrase d'Avitus. Les hésitations de l'historien sur la réalité des apparitions ne font que reproduire celles des Viennois. Ces loups, ou plutôt ces fantômes de loups que les uns voient, que les autres ne voient pas, c'est-à-dire qui paraissent et s'effacent, ont un caractère surnaturel évident : ils sont sorciers ou magiciens et dès lors s'assimilent aux fantômes que les Francs de Sigebert ont aperçus mêlés aux Huns, et qui les ont fait fuir de frayeur. Ils s'assimilent aussi aux Géantes sorcières d'Utgard, que les poèmes eddiques appellent des louves, en sorte que, dans la Gaule aussi bien que dans le Nord, les pouvoirs malfaisants peuvent se manifester aux yeux des hommes sous forme de loups. On explique aussi la frayeur des Viennois : car si les pouvoirs malfaisants ont pu quitter Utgard, c'est-à-dire échapper au Dieu qui les surveille, c'est parce que le Dieu a été vaincu et que le monde touche à sa fin. Or, c'est ce que dit précisément Avitus : « Au milieu des flammes s'allumant de tous côtés, qui n'aurait pas redouté les pluies de feu de Sodome ? Qui, sentant le sol osciller sous ses pieds, pouvait ne pas craindre la chute des palais dans les abîmes souterrains ? Qui aurait pu ne pas voir comme une menace de destruction et de solitude l'audace des animaux sauvages à pénétrer dans la ville ? »

Rien n'est plus d'accord avec ces conclusions que la parure, inexpliquée jusqu'ici, de la peau de loup qui, dans certaines représentations figurées, couvre la tête et les épaules du dieu au marteau. C'est un symbolisme identique à la peau de lion que porte Hercule. L'un a été vainqueur du lion de Némée, l'autre vainqueur des loups.

J.-F. Cerquand.

NOTES.

1. Sidonius Apro suo salutem, V, 14, cf. :

Quicquid illud est quod vel otio vel negotio vacas in urbem tamen, ni fallimur, rogationum contemplatione revocabere. Quarum nobis solemnitatem Mamertus pater et Pontifex, reverentissimo exemplo utilissimo experimento, invenit, instituit, invexit. Erant quidem prius (quod salva fidei pace sit dictum) vagae, tepentes, infrequentesque, utque sic dixerim, oscitabundae supplicationes, quae soepe interpellantum prandiorum obicibus hebetebantur, maxime aut imbres, aut serenitatem deprecaturae. Ad quas (ut nil amplius dicam) figulo pariter atque hortulano non oportuit convenire. In his autem, quas suprafatus summus sacerdos et protulit pariter et contulit, jejunatur, oratur, psallitur, fletur. Ad haec te festa cervicum humiliatarum, et sternacium civium sulpiriosa contubernia peto : et si spiritalem animum tuum bene metior, modo citius venies, quod non ad epulas, sed ad lacrymas vocaris.

Sidonius D. Papae Graeco salutem, lib. ep. VII, 1 :

Siquidem nostri hic nunc est infelicis anguli status ; cujus, ut fama confirmat, melior fuit sub bello, quam sub pace conditio. Facta est servitus nostra pretium securitatis alienae. Arvernorum, proh dolor! servitus : qui, si prisca replicarentur, audebant se quondam fratres Latio dicere, et sanguine ab Iliaco populos computare. Si recensiora memorabuntur, hi sunt, qui viribus propriis hostium publicorum arma remorati sunt ; cui soepe populo Gothus non fuit, clauso intra moenia formidini, cum vicissim ipse fieret oppugnatoribus positis intra castra terrori. Hi sunt qui tibi adversus vicinorum aciem tam duces fuere, quam milites. De quorum tamen sorte certaminum, si quid prosperum cessit, vos secundo solata sunt : si quid contrarium illos adversa fregerunt. Illi amore republicae Seronatum barbaris provincias propinantem non timuere legibus tradere ; quem convictum deinceps respublica vix praesumpsit occidere. Hoccine meruerunt inopia, ferrum, pestilentia, pingues caedibus gladii et maeri jejuniis praeliatores ? Propter hujus tamen inclytae pacis exspectationem, avulsas muralibus rimis herbas in cibum traximus : crebro per ignorantiam venenatis graminibus infecti, quae indiscretis foliis succisque viridantia, saepe manas fame concolor legit. Pro his tot, tantisque devotionis experimentis nostri (quantum audio) facta jactura est.

Pudeat vos, precamur, hujus fœderis, etc.

Sidonius D. Papae Mamerto salutem. Epist., VII, 1 :

..... Sed animositati nostrae tam temerariae, tam periculosae non nos ambustam murorum faciem, aut putrem sudium cratem, aut propugnacula vigilum trita pectoribus confidimus opitulatura ; solo tamen invectarum te auctore rogationum palpamur auxilio : quibus inchoandis instituendisque populus Arvernus, etsi non affectu pari, affectu certe non impari coepit initiari, et ob hoc circumfusis necdum dat terga rumoribus.

2. An 791. Ad Fastradam, Reginam conjugem.

Karolus gratia Dei — dilectae nobis et valde amabili conjugi nostrae Fastradae reginae, salutem.....

..... Scientem te enim facimus quia gratias Deo sani et salvi sumus. Missus quidem dilecti filii nostri Pippini, nomine ille, nobis nuntiavit de ejus sanitate ac domni Apostolici, vel de salvatione confiniorum nostrorum illis partibus positorum : unde valde laetificati extitimus. Et insuper retulit nobis qualiter illae scarae, quas prius de Italia jussimus pergere partibus Avariae, in illa confinia residendum, pervenerunt infra fines ipsorum X kalendas septembris, et inierunt pugnam cum eis ; et dedit eis Deus omnipotens pro sua misericordia victoriam ; et multitudinem de ipsis Avaris interfecerunt in tantum, ut dicunt, quod in multis diebus major strages de ipsis Avaris facta non fuit. Et exspoliaverunt ipsum vallum et sederunt ibidem ipsa nocte, vel in crastina usque hora diei tertia. Et acceptis spoliis reversi sunt in pace : et centum quinquaginta de ipsis Avaris vivos comprehenderunt, quos reservaverunt, ut nostra fiat jussio qualiter exinde agere debeant.....

Nos autem, Domino adjuvante, tribus diebus Litaniam fecimus, id est Nonis septembris, quod fuit Lunis die, incipientes, et Martis et Mercoris, Dei misericordiam deprecantes ut nobis pacem et sanitatem atque victoriam et prosperum iter tribuere dignetur et ut in sua misericordia et pietate nobis adjutor et consiliator atque defensor in omnibus augustiis nostris existat. Et a vino et carne ordinaverunt Sacerdotes nostri eos qui propter infirmitatem aut senectudinem, aut juventudinem abstinere poterant, ut abstinuissent : et qui redimere voluisset. Quod vinum licentiam habuisset bibendi ipsis tribus diebus, ditiores et potentiores homines in unaquque die solidum unum dedissent, minus potentes, juxta possibilitatem ipsorum, et qui amplius dare non poterat et vinum bibere volebat, saltem vel unum denarium donasset : eleemosynam vero unusquisque secundum propriam atque bonam voluntatem, vel juxta possibilitatem fecisset. Et Sacerdos unuquisque Missam specialem fecisset, nisi infirmitas impedisset : et Clerici qui psalmos sciebant, unusquisque quinquaginta cantasset, et interim quod ipsas Litanias faciebant, discalceati ambulassent. Sic consideraverunt Sacerdotes nostri, et nos omnes ita aptificavimus, et Deo adjuvante complevimus.

Unde volumus ut tu cum illis et illis vel ceteris fidelibus nostris considerare debeas, qualiter ipsae Litaniae ibidem factae fiant. Tu autem juxta quod tua infirmitas permittit, in tuo committimus arbitrio...

Gregor. Tur. lib. IV, 29 :

« Chuni vero iterum in Gallias venire conabantur : adversus quos Sigibertus cum exercitu dirigit, habens secum magnam multitudinem virorum fortium. Cumque confligere deberent, *isti magicis artibus instructi diversas eis fantasias ostendunt* et eos valde superant. Fugiente autem exercitu Sigiberti, ipse inclusus a Chunis retinebatur, nisi postea, ut erat elegans et versutus, quos non potuit superare virtute praelii, superavit arte donandi. Nam datis muneribus, foedus cum Rege iniit, ut omnibus diebus vitae suae nulla inter se praelia commoverent : idque ei magis ad laudem, quam ad aliquod pertinere opprobrium juxta ratione pensatur. Sed et Rex Chunorum multa munera Regi Sigiberto dedit : vocabatur autem Gaganus. (a. 569.) »

Greg. Tur. lib. III, 29 :

« Post haec Childebertus Rex in Hispaniam abiit. Quam ingressus cum Chlothachario Caesaraugustanam civitatem cum exercitu vallant atque obsident At illi in tanta humilitate ad Deum conversi sunt, ut induti ciliciis, abstinentes a cibis et poculis, cum tunica beati Vincentii martyris muros civitatis psallendo circuirent : mulieres quoque amictae nigris palliis, dissoluta caesarie, superposito cinere, ut eas putares virorum funeribus deservire, plagendo sequebantur. Et ita totam spem suam locus ille ad Domini misericordiam retulit, ut diceretur ibidem Ninivitarum jejunium celebrari : nec aestimaretur aliud posse fieri, nisi eorum precibus divina misericordia inflecteretur. Hi autem qui obsidebant, nescientes quid obsessi agerent, cum viderent sic murum circuiri, putabant eos agere quid maleficii. Tunc adprehensum unum de civitate rusticum, ipsi interrogant quid hoc esset quod agerent. Qui ait : « Tunicam beati Vincentii deportant, et cum ipsa, ut eis misereatur Dominus, exorant. » Quod illi timentes, se ab ea civitate removerunt. Tamen acquisita maxima hispaniae parte, cum magnis hi spoliis in Gallias redierunt. » (a. 552).

Le nom de Rogations (Litaniae, Rogationes) n'est pas écrit, quoique la cérémonie reproduise à peu près l'économie des Rogations : la pénitence, le jeûne, la procession autour des murs, le chant des psaumes. L'allusion aux Ninivites pénitents est fréquente dans les instructions des Evêques sur les Rogations. La tunique de saint Vincent qui figure dans la procession annonce d'ailleurs une cérémonie catholique dans Sarragosse au pouvoir des Goths ariens. Mais les femmes avec leurs cheveux épars, leurs manteaux de deuil, couverts de cendres, et leurs cris, me semblent un peu sortir du rituel adopté par la Gaule.

3. Cf. Socrat. VII, 30 ; Orose, VII, Jornand, 35, et Ammien Marcellin, 38, 6.

Les Burgundes habitaient d'abord au pied des monts hercyniens, où ils s'occupaient des travaux de menuiserie, etc., analogues à ceux des habitants actuels de la forêt Noire. Une portion du peuple pénétra en Gaule en 407 et se fixa à l'ouest des Helvetes. L'autre portion, restée dans son ancien cantonnement, y fut attaquée par les Huns qui la battirent et dévastèrent

le pays. Les Burgundes, poussés à bout, firent un meeting où ils déposèrent leur roi et leur grand-prêtre, puis ils demandèrent à l'évêque de Trèves de leur assurer la protection du Dieu des chrétiens, puisque leurs Dieux les abandonnaient. L'Evêque ordonna un jeûne de sept jours, après quoi il baptisa tous les Burgundes.

M. Aug. Thierry, qui raconte avec beaucoup d'agrément cette histoire de la conversion des Burgundes, regarde comme invraisemblable qu'elle ait compris toute la peuplade. Cependant les Islandais n'ont pas agi autrement en l'an mil. A la suite d'un meeting où la chose fut gravement discutée, ils renoncèrent à Odin et à Thor et se firent baptiser.

4. Cf. Grég. Tur., *Historia Francorum,* livre III, c. 29. « Childebert, roi, et Chlotaire entrèrent en Espagne à la tête d'une armée et assiégèrent Sarragosse. Les habitants se tournèrent vers Dieu avec humilité, se couvrirent de cilices, s'abstinrent de manger et de boire ; puis prenant la tunique du bienheureux Vincent martyr, ils firent le tour des murs en chantant des psaumes. A la suite venaient les femmes, vêtues de manteaux noirs, les cheveux dénoués et couverts de cendre, criant et pleurant comme si elles eussent mené le deuil de leurs amis. La ville toute entière avait si bien mis tout son espoir en la miséricorde du Seigneur qu'on eût dit qu'elle renouvelait la pénitence des Ninivites...

« Cependant les assiégeants, qui ne comprenaient pas ce que faisaient les assiégés, s'imaginèrent que cette procession autour des murs était une sorte de maléfice. Ils prirent donc un paysan et lui demandèrent ce que c'était qu'ils faisaient. Il leur dit : « Ils promènent la tunique du bienheureux Vincent, et avec elle ils prient le Seigneur d'avoir pitié d'eux. » Les Francs furent saisis de crainte et s'éloignèrent. Toutefois ils ne regagnèrent les Gaules qu'après avoir acquis la plus grande partie de l'Espagne d'où ils ramenèrent un grand butin. » (a. 542).

5. Une légende bretonne du IXe siècle (Albert le Grand, *Vie de saint Conveyon,* XII), reproduit encore, mais bien amoindris, quelques-uns des incidents mythologiques que nous venons de voir :

« Les Normands et Nortvègues entrèrent dans l'embouchure de Villaine jusqu'à Rhedon, bien résolus de saccager la ville et piller le monastère de Saint-Sauveur. En cette subite allarme et effroi, tous les Moynes éperdus de crainte ne pensaient qu'à quitter le couvent et à se retirer en quelque place forte pour évader la furie de ces barbares. Mais saint Conveyon les retint et ayant fait sonner le chapitre, les exhorta à subir constamment la mort, si besoin en estait. Puis les menant à l'Eglise, y passa la nuit avec eux en prères et oraisons. Sur le point du jour, les barbares jettèrent hors leurs chaloupes et batteaux pour mettre du monde à terre, ce qu'ils firent en moins d'une heure et se rangèrent en ordonnance pour marcher vers le couvent.

« Mais saint Conveyon et ses religieux redoublant de prières, le Ciel tout subitement commença à leur faire la guerre. L'air se chargea de nuages, une grêle pierreuse mêlée de foudres et d'éclairs les martelle. Les uns sont écrasés du foudre, les autres sont assommés de la gresle. Autres pensant se sauver vers leurs vaisseaux se jettent à la nage et sont engloutis dans la rivière, laquelle esmue extrêmement de ses vagues ronflantes attaque les navires de ces pillards, rompt leurs câbles et amarres, etc. »

6. Il faut lire là-dessus la fin du VIe livre de Salvien (de gubern. Dei) et spécialement la diatribe qui concerne Trèves. La phrase qui suit montre que Salvien ne méconnaît pas le caractère religieux des festins qu'il a décrits :

« Ludicra ergo publica. Trever, petis? Ubi, quaeso, exercenda? an super busta et cineres. super ossa et sanguinem peremptorum? Quae enim urbis pars his malis omnibus vacat? Ubi non cruor fusus, ubi non strata corpora, ubi non Concisorum membra lacerata? Ubique facies captae urbis, ubique horror captivitatis, ubique imago mortis. Jacent reliquiae infelicissimae plebis super tumulos defunctorum suorum et tu circenses rogas! Nigra est incendio civitas et tu vultum festivitatis usurpas! Lugent cuncta, tu laetus es! Insuper inlecebris flagitiosissimis Deum provocas, et *superstitionibus pessimis* iram divinitatis inritas! »

7. *Archives de Vaucluse, Fonds de l'Evêché d'Avignon,* GG. — Recueil des Comptes et dépenses de l'Evêché, ann. 1364-1366.

1°. — F° 18. Expense facte pro prandio facto Ribayreriis, qui portaverunt virtutes et reliquias ecclesie Avenionensis per flumen Rodani, in vigilia Ascensionis Domini anni praedicti 1364.

Et primo :	Expensi pro spinargiis,	XV sol.
	pro alecibus,	XXXII sol.
	pro juverto,	IIII sol.
	pro speciebus,	VII sol.
	pro C et L pomis,	VI sol.
	pro piscibus recentibus,	VII lib. X sol.

Item solvi pistori domini mei pro C. VI. (600) panibus computatis pro centenario. valent. IV lib. III sol.

Item prologuerio C. C. scissorium, CC. scutellarum, CC. gretzaletorum. XXV pigeriorum terrae, CCIIII gobeletorum vitri, et pro perditione et fraccione alicujus partis dictarum rerum, et pro loguerio duorum barralium vini pro tenendo et administrando vinum et pro portu et reportu dictarum rerum, XXXI sol.

Summa dicti tituli XVII lib. mon. currentis.

2°. — F° 57. Expense facte pro prandio Ribeyreriorum qui portaverun. virtutes et reliquias SS. ecclesie Avenionensis in vigilia Ascensionis Domini per flumen Rodani anno praedicto millesimo trecentesimo sexagesimo quinto :

Et primo : Tradidi die decima Nona Maii frati Raymundo Guiraudi, donato hospitalis Sti Benedicti (Benezet), et Johanni de Penestrione pro dicto prandio faciendo, videlicet pro piscibus et aliis necessariis in dicto prandio, exceptis pane et vino : XV flor. de cornu.

Item. Dicta die tradidi Johanni Florentini pistori dni Cardinalis Guillerni, pro CCC panibus ponderantibus quolibet XI uncias pro dicto prandio : III flor. de cornu.

Item Tradidi dicta die Vigilie Ascensionis Domini Magistro Geraldo Ozilli, notario meo, pro emendo vinum pro dicto prandio, scilicet pro quinque barralibus vigi quolibet XLVI pigeriorum vini, singulis pigeriis computatis et emptis precio XII denar. XI flor. crucis (quolibet) pro XXI sol.

Et ultra pro X pigeriis XVI sol. VII den.

Summa dicti tituli. XVIII flor. de cornu XI fl. de crozeta qualibet petia XXI sol. XVI sol. VII den.

3°. — F° 119. Expense facte pro prandio fieri consueto singulis annis per dictum dominum meum Avenionensem Episcopum Ribayreriis qui portant reliquias SS. in vigilia Ascensionis Domini per flumen Rodani.

Expense facte pro prandio Ribayreriorum et Nautoneriorum qui portaverunt virtutes et reliquias Sanctorum ecclesie Avenionensis in vigilia Ascensionis Domini per flumen Rodani, ut est moris, anno praedicto MCCCLIVI.

Et primo : Expendi dicta die vigilie Ascensionis Domini, que fuit dies XII mensis Maii praedicti anni per manus magistrorum Pontii Loberii et Guiraudi Ozilli, familiarium continuorum dicti Domini mei Episc. Aven. scilicet pro piscibus : VII flor. auri Reg.

Item. solvi pistori domus ipsius domini mei pro una saumata panis annone empto pro dicto prandio XI fl. et med. camere.

Item solivi pro speciebus VII sol. VII denar.

Item solvi pro spinargiis et aliis herbis emptis per manus dicti Petri coqui. XIV sol.

Item solvi pro CXXX pomis. XVI sol.

Item solvi pro loguerio vaicelle, iscutellarum, scissoriorum grazaletorum et ollarum de cupro et pigeriorum de terra, in quibus dabatur vinum et mensis I flor. reg.

Item solvi pro vaicella perdita et fracta XVIII sol.

Item solvi pro loguerio maparum, alios XVIII sol.

Item solvi pro portu et reportu omnium praedictorum, inclusis XVIII denariis datis Picardo et cuidam alteri Solhardo : VI sol.

Item solvi per manus dicti magistri Pontii Loberio pro oleo empta a Johanne Johannis Veyrerio XXIII sol. XI den.

Item dedi amore Dei et similiter pro ipsorum labore Petro et Terrisse ac Johanni, coquis dicti Domini mei, de consensu et ordinatione Magistri Pontii : XII sol.

Summa dicti capituli est : VIII fl. aur. Reg. II fl. et med. camere V lib. XI sol.

ISTOIR D'EUS A CREATION AR BET-MAN

AR FORMATION AN DEN HAC HE VUE

AR HENTAN PHILOSOF A VOA ADAM, HAC HE VARO

HA BUE AR PROFET HENOC HAC ELI

AN DILUJ

HA BUE NOE HAC HE VARO

(Suite).

Ar bevare proloc a comans [a].

Auditoret santel, m'ho supli humblamant
Da continuin hoas da vesan passiant,
Hac e voelet disclerian aman, en general,
1390 An istoiriou trajidic so hoarveet guesall.
Neuse e formas Doue ar Maro digar er bet,
Evit lahan Adam hac Eva he briet,
Ha quement a deuje james d'eus ho ligne,
Ha dimeus ho natur da comeret bue.

[a]. M. Luzel, avec une bienveillance dont nous ne saurions trop le remercier, nous a communiqué un manuscrit du Mystère de *la Création du Monde,* qui date de 1760. Ce n'est peut-être que la copie d'un autre manuscrit remontant à 1663, car nous trouvons cette date de 1663, et de plus celle de 1752, consignées sur l'un des feuillets. Les premières et les dernières pages sont malheureusement dans un état si lamentable, qu'il nous

HISTOIRE DE LA CRÉATION DE CE MONDE

LA FORMATION DE L'HOMME ET SA VIE

LE PREMIER PHILOSOPHE FUT ADAM, SA MORT

LA VIE DU PROPHÈTE HÉNOCH ET CELLE D'ELIE

LE DÉLUGE

LA VIE DE NOÉ ET SA MORT

(Suite).

Le quatrième prologue commence.

Pieux auditeurs, je vous supplie humblement de nous continuer encore votre patiente attention, et vous verrez se dérouler sur la scène, l'histoire des événements tragiques qui se sont autrefois accomplis.

Alors Dieu créa la Mort impitoyable et l'envoya sur la terre pour frapper Adam, Eve, et tous ceux qui de leur race et de leur sang naîtraient jamais à la vie.

est presque impossible de les déchiffrer. Ce manuscrit ne contient que le prologue du commencement et l'épilogue de la fin du mystère. Il présente, comparé à celui que nous empruntons à la Bibliothèque Nationale, quelques différences assez intéressantes à signaler : nous les reproduirons avec la traduction en regard.

1395 « Maro cri, eme Doue, deus breman da sevel.
« Da vont da bourmenin dre ar bet en antier.
« Te a laho an holl hep cavet nep true,
« Bete mont er pales da vit ar rouane. »
Ar Maro en deus eur horf a so scan ha lijer,
1400 Hac a ia dre ar bet en nebeut a amser.
Monet a ra dre vor quercouls a dre douar,
Biscoas ne voe guelet den quen cri ha digar.
« Ma Doue, eme-han, me a rent d'ec'h graço,
« D'am bout laquet er bet, ma hanvoet ar Maro.
1405 « Voar vor ha voar douar me a ielo, certen ;
« Birviquen evid-oun na ve pardonet den. »
« — Ar bet, eme Doue, a vo es ta mani,
« Me ra d'it ar pouvoir voar ar pes so en-hi.
« Rac-se lar da Adam, da Eva, he briet,
1410 « Em eus soign d'eus anhe, evit n'am guelont quet. »
Da vit hon tat Adam ec'h a prest da Hebron,
Hac Eva, he briet, a voa eno o chom.
Pa clevjont dira-he he-man o parlant[a],
Daoust d'ho faourente, ho defoa epouvant.
1415 « Ah! loen epouvantabl, te so hardi meurbet! »
Ho galono gant spont a voa epouvantet.
— Adam na sonje mui er bet nemert poanian[b]. —
« Te ra d'hon sperejo donet hoas da troublan. »
Ar Maro tamporel voa, me lar gant guirione,
1420 A deu da separin ar corf hac an ine.
Hi hac ho ligne holl a renquo mervel,
Pa arrio an amser, na vo quet a apel.
« Lar d'in, eme Eva, petra halles bean ?
« Pa clevan da gomso e teuan da spontan.
1425 « Nao ar sujet a teus da dont bete aman.
« Lequet ec'h eus da flecho ha d'am halon treujan.

[a]. Le scribe avait d'abord écrit sous la dictée : *Pa clevjont o parlant dira-he*. Il a ensuite effacé les mots *o parlant*, pour les rétablir à la fin du vers. Nous notons ces détails pris sur le vif du manuscrit, afin de bien établir que notre Mystère s'est transmis de mémoire.

[b]. Ce vers nous semble mieux à sa place à la suite du vers suivant, qui complète l'exclamation de terreur échappée à Adam à l'aspect de la Mort.

C'est évidemment aux lacunes survenues dans la mémoire de celui qui

« Mort cruelle, dit Dieu,
« lève-toi maintenant, va te promener à travers le monde en-
« tier. Tu tueras tout sans aucune pitié : tu iras jusque dans
« les palais emporter les rois. »

La Mort est douée d'une nature subtile et légère : elle parcourt l'univers en un instant, traversant les mers sans plus de peine que la terre, et jamais rien ne parut ni si dur ni si funeste. « Mon Dieu, s'écria-t-elle, je vous rends grâces de
« m'avoir mise au monde et appelée la Mort. Sur terre et
« sur mer j'irai, je vous le promets, et jamais auprès de moi
« personne ne trouvera grâce. » — « L'Univers, dit le Sei-
« gneur, sera ton domaine assuré, je te donne pouvoir sur
« tout ce qu'il renferme. Va donc trouver Adam et Eve, son
« épouse, et dis-leur que j'ai soin d'eux, bien qu'ils ne me
« voient pas. »

Sans tarder la Mort se rend à Hebron, vers Adam qui avait fixé là sa résidence avec Eve, son épouse. Quand ils l'entendirent parler devant eux, quelle que fût leur pauvreté, ils demeurèrent saisis d'épouvante. « Ah ! bête affreuse, tu es bien
« hardie ! s'écrièrent-ils le cœur glacé d'effroi. » — Adam ne pensait plus qu'à travailler sur la terre. — « Tu viens encore
« jeter le trouble dans notre esprit. »

C'était la mort temporelle, je le dis en vérité, qui amène la séparation du corps et de l'âme. Eux et leur race entière, ils devront tous mourir lorsque le moment sera venu, il n'y aura pas à en appeler de cette sentence. « Dis-moi, reprend
« Eve, que peux-tu bien être ? Lorsque je t'entends parler,
« je me sens saisie d'effroi. Dis-moi le motif qui te conduit
« jusqu'ici. Tu as décoché des traits qui ont transpercé mon
« âme.

dictait, qu'il faut attribuer les vers passés sous silence, et rétablis en marge par une autre main, exemple le vers 681 :

Hac hen dihollis cren en creis an Ifern don,

et aussi les vers écrits d'abord, effacés ensuite pour être transportés en meilleure place, comme au troisième acte, les six vers notés au v. 1248.

« O Doue, eme-s-hi, ha houi a permette
« E ve gant eul loen e collen ma bue ?
« Pa eo he-man ar Maro, epouantabl meurbet,
1430 « Eusin ra ma halon pa deuan d'he sellet. »
« — Me eo ar Maro, eme-s-han. Caer hoc'h eus est-
« Pa vo arri an heur, ractal en eum guefin. [tammin.
« Me ho lamo a boan, ho pet pasiantet ;
« N'ho po nemert tourmant entre veet er bet.
1435 « Panevert da pehet, eme-han, er jardin,
« — Eno e fachout Doue an Tat divin, —
« Na vijes quet breman o soufrin ar poanio,
« Hac e voas immortel, exant d'eus ar Maro. »

Adam a ies neuse da ober pinijen,
1440 Hac hen monet ractal en tu rivier Jourdren.
Er spas a tregont de e chommas d'he avis,
Hac he priet Eva en quichen dour Tigris,
En eun toul, er rohel, e voa he demeurans.
Bras voe ar supliço balamour d'an ofans.
1445 « Me ho supli, eme-han, a beurs Roue an Envo,
« Teulet ple ous Satan, mar guel, hen ho tromplo. »
Aman a voe hirvout, pa voe an disparti :
Hen a ies da Jourdren, hac hi da dour Tigri.
« Adieu, eme Eva, da pep contantamant !
1450 « Birviquen tre ma vin, ne bo nemert tourmant. »
Pa voa et d'an Tigris da ober pinijen,
Hac Adam e-unan da tal rivier Jourdren,
E teuas an aëraouant, hac a deuas en pen
D'he has da vit Adam da tal rivier Jourdren.
1455 An diaoul o laret e voa cannat Doue [a],
« Me so deut, eme-han, a he beurs ho pete,
« Evit ho suplian demeus a vouir galon [b],
« Da dont da vit Adam, ma eet da Hebron. »
« — Me ia, eme Eva. Gant reson e sentin,

a. Le scribe ayant ici effectué la syncope de *Lavaret* en *laret*, le vers n'a plus que onze syllabes. Nous nous contentons de cet exemple entre mille, à l'appui de l'observation que nous avons faite dans notre introduction.

O Dieu, continua-t-elle, est-ce que vous permettriez « à cette bête féroce de m'ôter la vie ? Puisque c'est la Mort, « l'épouvante l'accompagne, et mon cœur tressaille d'hor- « reur, lorsque je m'arrête à la regarder. »

— « Oui, c'est moi la Mort, dit-elle, vous avez beau vous « exclamer. Lorsque l'heure aura sonné, aussitôt j'apparaîtrai, « je vous tirerai de peine, prenez patience. Vous n'endu- « rerez que tourments tant que vous serez sur la terre. Sans « le péché, ajouta-t-elle, sans le péché que vous avez commis « au jardin, — là, vous avez encouru la colère de Dieu, le « Père tout-puissant, — vous n'auriez pas maintenant toutes « les peines à souffrir, vous seriez immortels, à l'abri des « coups de la Mort. »

Adam s'en fut alors faire pénitence, et aussitôt il dirigea ses pas vers le fleuve du Jourdain. Il prit la résolution d'y demeurer l'espace de trente jours, pendant qu'Eve, son épouse, resterait sur les bords du Tigre, où une grotte dans un rocher lui servit d'asile. Grand était leur châtiment à cause de l'offense commise. « Je vous supplie, Eve, dit Adam, de la part « du Roi des Cieux, prenez garde à Satan, s'il peut, il vous « trompera. » Les sanglots éclatèrent au moment de la séparation : il se rendit au bord du Jourdain, elle alla du côté du Tigre. « Adieu, s'écria Eve, adieu à tout contentement ! Dé- « sormais tant que je vivrai, je n'aurai que des peines. »

Ils partirent donc faire pénitence, Eve sur les bords du Tigre, et Adam vivre seul auprès du Jourdain. Sur ces entrefaites, le serpent se mit en tête d'envoyer Eve rejoindre Adam sur les rives du Jourdain. Le Démon déclarait être le messager de Dieu : « Je viens, dit-il, vers vous de sa part, pour vous aviser « de bon cœur, de vous en aller trouver Adam, car il est re- « tourné à Hébron. » — « J'y vais, répond Eve. Il est rai-

[b]. Un espace blanc, ménagé par le scribe après *Evit,* paraît attendre quelques mots qui ne se présentaient pas, au moment, à la mémoire de celui qui dictait.

1460 « Pa'n d-oc'h a beurs Doue, da vit Adam ec'h inn.
« Hen-nes, sur, a garan evit ma gouir briet,
« Me gret, gant Doue an Tat na vesin quet blamet.
Adam a grias fors voar an diaoul digar
A voa deut adarre evit tentin he bar.
1465 « Perac, eme Adam, e voa-hu sortiet,
« Pa ne voa en antier an tregont de closet ? »
Adam hen conjuras a beurs Roue an Tron :
« Lavar d'in, eme-han, pe sort ambition
« Ac'h eus a bep amser, ebars en hon andret ?
1470 « Rac ni n'omp quet caus d'it da vesan tourmantet. »
« — Me a lar, eme-han, pa deus d'am conjurin
« A beurs Doue an Tat a so adversour d'in,
« Hen en deus da crouet d'eus a lim an douar,
« Hac e pretantes mont da jouissan ar gloar. »
1475 Adam a pet neuse Doue, Roue an Tron,
Da sellet a drue ous Adam, he vignon,
Da rei d'eshan ar c'hras, ma halje en em difen
Ous an tentationo a dai d'eus an Ifern.
« Adam, eme Doue, n'es abandonin quet,
1480 « Mes soufrin a renques entre ma vi er bet.
« Tiegues a dilhi gant da briet Eva,
« Bete fin da vue te a vo en extrenvoa. »
« — Adam, eme Doue, quent evit ma varvi,
« Unan as bugale d'ar plas-hont a quissi,
1485 « D'ar Barados terestr, hac e quifi remet,
« Goude da soufrançio eur voes vi sauvetet.
« Teir grien as peso dimeus a un aval,
« Ma savo teir gueen diferant d'ar re all,
« Hac a formo eur groas da vont voar ar Halvar,
1490 « Da laquat map Doue. Neuse ec'h i d'ar gloar. »
Mont a rejont ho daou adarre da Hebron,
Oc'h houlen assistans digant Roue an Tron.
Eur malhur voe biscoas ma tepjont an aval,
Sujet voent d'ar poanio, ha cals d'eus ar re all.
1495 Ma comansas Adam neuse da hadan ed,
Eva da venajin evit preparin boet.
Grouiou, lousou mat, hac ive saladen,

« sonnable d'obéir puisque vous venez par ordre de Dieu. Je « pars donc rejoindre Adam. C'est lui assurément que j'aime « comme mon cher époux, et j'espère ne pas encourir le « blâme de Dieu le Père. »

Adam s'emporta contre l'Esprit mauvais qui avait de nouveau tenté sa compagne : « Pourquoi, dit-il, avez-vous quitté, « lorsque les trente jours n'étaient pas entièrement écoulés ? »

Adam conjura le démon au nom du Roi des Cieux : « Dis-« moi, demanda-t-il, quelle jalousie tu nourris de tout temps « à notre endroit ? Nous ne sommes pas cause si tu es dans « les tourments. » — « Je te l'avoue, puisque tu m'as con-« juré au nom de Dieu le Père; il est mon adversaire. Il t'a « créé du limon de la terre, et tu as la prétention d'aller « jouir de sa gloire. »

Adam prie alors le Roi des Cieux de jeter un regard de pitié sur lui, Adam, son ami, de lui accorder la grâce de pouvoir se défendre contre les tentations qui viendront de l'Enfer.

« Adam, dit le Seigneur, je ne t'abandonnerai pas, mais « il te faudra souffrir tant que tu seras au monde. Tu tien-« dras ménage avec Eve, ton épouse, et jusqu'à la fin de ta « vie tu seras un exilé sur la terre. Adam, ajouta Dieu, avant « la fin de ta carrière, tu enverras ici, au Paradis terrestre, « un de tes enfants, et tu trouveras le remède qui te procu-« rera le salut après toutes tes souffrances. Il te sera apporté « trois pépins d'une pomme qui donneront naissance à trois « arbres différents des autres : ils serviront à former une croix « à laquelle, sur la montagne du Calvaire, sera attaché le fils « de Dieu. A ce moment, tu entreras dans la gloire. »

Adam et Eve retournèrent tous deux à Hebron, demandant assistance au Roi des Cieux. Ce fut à jamais un malheur qu'ils eussent mangé la pomme.

Adam se mit alors à semer du blé : Eve faisait le ménage et préparait la nourriture. Racines, herbes choisies, salade, voilà

A voa ret da dibrin, pa ne voa netra quen.
Adam a damalas alies he briet
1500 Balamour ma voa hi a voa caus ha quiriec.
« Ne voa quet ar sort-se a debremp gueachall,
« Er Barados terestr pa depjomp an aval. »
Rac-se ho suplian, mar be ho charite,
Da dont d'hon iscusin, mar be ho polante.
1505 Anfin, auditoret, breman c'houi remerquo
Ar pes am eus laret, dre ar personajo.

Senne I.

Doue an Tat a crou ar Maro, hac a coms.

Me formo ar Maro a vo gardis meurbet[1]
Hac a laso Adam hac Eva, he briet,
Ha quement den james a deui d'eus ho ligne,
1510 Ha dimeus ho natur, da comeret bue.
Maro cri, me comant d'it breman sevel,
Ha mont da pourmenin dre ar bet en antier.
Te a laso an holl hep cafet nep true,
Bete mont er pales da vit ar rouane.
1515 Te obeisso ractal, pa vo d'it comandet,
Rac nà cos na iaouanc achap ne hallint quet.
Te a ielo en nos quercouls evel en de,
Evit hirvout, na cri, ne quemer nep true.
Te a peso ur horf a vo scan ha lijer,
1520 A ielo dre ar bet en nebeut a amser.
Te a ielo dre ar mor quercouls ha dre douar:
Biscoas na voe formet den quen cri ha digar,
Te a peo flechou hac a vo violant,
El lec'h ma antrei te laquai epouvant.

Voici les principales variantes qu'il nous plaît de relever entre les deux manuscrits.
1. Me a formo eur mal.

ce qu'ils étaient obligés de manger, puisqu'il n'y avait pas autre chose. Adam reprocha bien des fois à Eve, son épouse, d'en être cause par sa faute. « Nous ne nous nourrissions pas « de cette sorte jadis, au Paradis terrestre, lorsque nous « avons mangé la pomme. »

Je vous supplie donc, faisant appel à votre charité, de nous excuser, si vous le voulez bien. Enfin, Auditeurs, vous allez voir ce que je vous ai dit, mis en action par les personnages.

Scène I.

Dieu le Père crée la Mort.

Je créerai la Mort qui sera ce qu'il y a de plus impitoyable, et qui tuera Adam, Eve, son épouse, et tous les hommes qui de leur race et de leur sang naîtront à la vie.

Mort cruelle, je t'ordonne maintenant de te lever et d'aller te promener à travers le monde entier. Tu frapperas tout, sans jamais prendre pitié, et tu iras jusque dans les palais emporter les rois. Tu obéiras au moment où tu en recevras l'ordre, car ni vieux, ni jeune ne sauraient échapper à tes coups. Tu t'en iras le jour aussi bien que la nuit, sans te laisser toucher par les larmes ou par les sanglots. Tu auras une forme légère et subtile, tu parcourras l'univers en un instant, tu traverseras les mers aussi facilement que la terre, jamais rien n'aura été ni si cruel, ni si funeste que toi. Tu seras armée de traits d'une portée sans égale, et partout où tu entreras, tu sèmeras l'épouvante.

1. Je créerai un mal.

Ar Maro a coms.

1525 Ma Doue, ma C'hrouer, men a rent d'ec'h graço
D'am bout laquet er bet-man, ha ma hanvet Maro.
Voar vor ha voar douar men a ielo, certen,
Birviquen evid-oun na vo pardonet den [1].
Pa ret d'in ar pouar voar bue pep-hini,
1530 Pa arrio an heur, caer ho defo reculi.
Me ia da Hebron, da vit an tat Adam.
Hac he briet Eva, a so eno o chom,
Evit laret d'eshe bepret en em prepari,
An heur so incerten d'eus bue pep-hini [2].
1535 Me gret, pa em c'hlevint dirag-he o parlant,
Daouest d'ho faourente ho defo epouant,
Dre n'am anavont quet. Hou-man eo ar voes quentan
D'in, d'ar plas-se da vont d'ho bisitan.

Doue an Tat a coms.

Ar bet-hont en antier a vo es da mani,
1540 Me ra d'it ar pouar voar quement so en-hi.
Rac-se lar da Adam ha da Eva, he briet,
E-meus sonj aneshe, evit n'am guelont quet.

Senne II.

Adam hac Eva.

Antre ar Maro a ia d'ho hafet, ha neuse a coms.

Autro, terubl es oc'h mintin... [3]
Me so deut d'ho cafet a beurs hon Tat divin.

1. Na n'effe pardon den.
2. An heur so inconnu d'eus a varo pep-hin.
3. Salud d'ac'h, Autro.

La Mort.

Mon Dieu, mon Créateur, je vous remercie de m'avoir mise au monde et de m'avoir appelée la Mort. Sur terre et sur mer je m'en irai assurément, et jamais personne ne trouvera grâce auprès de moi. Puisque vous me donnez puissance sur la vie de chacun, lorsque le moment sera venu, on essaiera en vain de reculer.

Je vais à Hébron me présenter au père Adam et son épouse Eve, qui ont établi là leur domicile, leur dire de se tenir toujours prêts, qu'elle est incertaine l'heure où doit se terminer toute existence. Je crois qu'en m'entendant leur adresser la parole, malgré leur pauvreté, ils seront saisis d'effroi, parce qu'ils ne me connaissent pas encore. Cette fois est la première à moi d'aller en ce lieu leur rendre visite.

Dieu le Père.

Ce monde en entier sera désormais ton domaine ; je te donne pouvoir sur tout ce qu'il renferme. Tu diras à Adam et à Eve, son épouse, que je pense à eux, bien qu'ils ne me voient pas.

Scène II.

Adam et Eve.

La Mort entre et va les trouver.

Seigneur, vous êtes tout à fait matinal... Je viens auprès de vous de la part de notre Père céleste. C'est moi qui suis la

1. Personne n'obtiendra miséricorde.
2. L'heure est inconnue de la mort de chacun.
3. Salut à vous, Seigneur

1545 Me eo, certen, ar Maro, rac-se ma intentet :
Dre urs Doue an Tat es oun deut d'ho cafet[1].
Rac-se me eo ar Maro, ne pardonin da den.
Dre ma dorn, ma sut quer, c'houi a renquo mervel[2].

Adam a coms.

Ah loen epouant, te so gardis meurbet!
1550 Ma halon gant ar spont a so epouantet.
Me ne soufren aman, allas ! nemert poanio[a] :
Te deu hoas aman da troublin hon sperejo.
Birviquen, m'ho assur, ne ran joa er bet-man,
Pa'n d-e te, efroiabl, a rei d'in finissan[3].

Ar Maro a coms.

1555 Me eo ar Maro tamporel, me lar gant guirione,
A deui da separin da corf ha da ine.
Ha da priet Eva a renquo ive mervel[b],
Pa arrio an heur, na vo quet da apel.

Eva a coms.

Lavar d'in, tra digar, petra halles bean,
1560 Na petra a ra d'it donet bete aman ?
Pa glevan da comso, e crenomp gant eston[4].
Laquet ac'h eus flecho da antren em calon.
O Doue, ma Crouer ! He-man eo ar quelo d'imp-nin[5],
E ve gant al loen-man e renquomp finissian ?

1. Evit discleria d'ac'h e vo fin d'ho bue,
Palamour d'ho pec'het, an eil hac eguile.
2. A renquo tremen.
3. Tra efroiabl.
4. Pa clevan da comso, breman em eus eston,
O laret e teus flecho a treusio ma calon.
5. ..... Ha c'hui a permette
Ze vo gant al loen-man e quelfomp hon bue !

a. Le mot *tourmant* avait d'abord été dicté, puis il a été effacé par le scribe et remplacé par *poanio* qui rime avec *sperejo*.

Mort, n'en doutez pas. Ecoutez-moi donc. C'est sur l'ordre de Dieu le Père que je me présente à vous : c'est moi qui suis la Mort, et je ne ferai grâce à personne : c'est de ma main, mes pauvres gens, qu'il vous faudra mourir.

Adam.

Ah ! bête effrayante, tu es ce qu'il y a de plus cruel. Mon cœur est saisi d'effroi. Je ne souffre, hélas ! ici, que peines de toute sorte, et tu viens encore jeter le trouble dans mon esprit. Jamais, assurément, il n'y aura de joie pour moi en ce monde, puisque c'est toi, monstre affreux, qui mettra fin à mon existence.

La Mort.

Je suis la Mort temporelle, je le dis en vérité, je viens séparer le corps de l'âme. Eve, ton épouse, est aussi condamnée à mourir : lorsque sonnera l'heure, il n'y aura pas à en appeler.

Eve.

Dis-moi, chose sans entrailles, ce que tu peux bien être ? Qu'est-ce qui t'amène jusque dans ces lieux ? A t'entendre parler, nous tremblons et nous sommes stupéfaits. Tu as fait entrer tes traits dans mon cœur. O Dieu, mon Créateur ! voici pour nous une nouvelle, qu'il nous faudra mourir de la main de cette bête féroce !

1. Pour vous déclarer que votre vie prendra fin, à cause de votre péché, aussi bien pour l'un que pour l'autre.
2. Faudra trépasser.
3. Chose effroyable.
4. A t'entendre parler, maintenant je demeure stupéfaite, lorsque tu dis avoir des traits qui transperceront mon cœur.
5. ..... Est-ce que vous permettriez que ce soit cette bête féroce qui nous fit perdre la vie ?

b. Dans ce vers, après *a renquo*, le mot *couls* a été effacé et remplacé par *ive*.

1565 Penos houi e ar Maro, epouantus meurbet ?
Faian ra ma calon, pa deuan d'hen clevet[1].

Ar Maro a coms.

Ia, me eo ar Maro! Caer ac'h eus estlamin[a].
Pa vo arri an heur, timat en eum guefin.
Me as lamo a poan, ma po pasiantet ;
1570 N'as po nemert tourmant queit a ma vi er bet.
Panavert da pehet, as poa groet er jardin,
O terrin gourhemen Doue, an Tat divin,
Na vijes quet breman o soufrin ar poanio,
Hac e voas immortel, exant eus ar Maro.
1575 Rac-se me a lar d'ac'h a beurs ar gouir Doue,
E vo ho condition labourat nos ha de,
Ha pell vevoet hoas. Me a ia d'ho lesel,
An heur so incerten, me n'en d- ann quet a-bell.
En eum rejouisset, me ia divoar ho tro,
1580 Rac-se sonjet erfat eo me e ar Maro.

Ar Maro a ia quit.

Adam a coms.

En eum rejouissan... Allas ! ne quet!
Me a so er plas-man, nos ha de, o poaniet[2].
Maleur voe d'it an heur ma voas crouet, Eva !
Allas ! te a so caus ma s-omp en extrenvoa.
1585 Te debras an aval, hac hep goulen ous-in,
Neuse te am laquas couls ha te da dibrin :
Ha me dre ho caret, chetu me en miser,
Er plas-man, nos ha de, hac ive en danjer.
Hoas vo ret d'imp mervel, pa sonjomp nebeutan,
1590 Hep cafet nep remet, renonsin d'ar bet-man.

1. Euzin a ra ma calon p'an deuan d'he sellet.
2. ..... Nos ha de en penet.
Maleur voe d'in an heur ma voen crouet, Eva.

a. Ce vers se termine par les deux mots *estlamin* et *declamin,* écrits l'un au-dessus de l'autre par une main différente.

Comment ! c'est toi la Mort, tout ce qu'il y a de plus épouvantable ! Mon cœur défaillit rien qu'à l'entendre.

La Mort.

Oui, c'est moi la Mort. Tu as beau t'exclamer. Lorsque l'heure sera venue, vite je me trouverai là. Je te tirerai de peine si tu sais prendre patience. Tu n'auras que tourment tant que tu seras au monde. Sans ton péché, par toi commis au jardin, en transgressant le commandement de Dieu le Père tout-puissant, tu ne serais pas maintenant condamnée à souffrir : tu étais immortelle, à l'abri de la Mort.

Je vous déclare donc de la part du vrai Dieu, votre condition sera de travailler nuit et jour, et vous vivrez encore longtemps. Je vais vous laisser : l'heure est incertaine, je ne m'éloignerai pas beaucoup. Réjouissez-vous, je quitte vos parages, mais rappelez-vous bien que c'est moi qui suis la Mort.

Adam.

Me réjouir... Hélas ! je n'en puis mais ! Je suis ici jour et nuit dans la peine. Malheur à toi, Eve, pour l'heure où tu as été créée ! Hélas ! tu es cause si nous sommes en exil. Tu as mangé la pomme, sans me le demander, et tu m'as amené à en manger comme toi. Et moi, pour t'avoir aimée, me voici nuit et jour, ici, dans la misère et aussi en péril, car, de plus, il nous faudra mourir quand nous y penserons le moins, et, sans pouvoir y échapper, il faudra abandonner ce monde.

1. Mon cœur est saisi d'horreur lorsque je la regarde.
2. Nuit et jour en souffrance. Ce fut un malheur pour moi, Eve, que l'heure où je fus créé.

Eva a coms.

Guir eo, sur, ma friet, dre ma frajilite
E coiis en pehet, ha c'hui quercouls ha me[1].
Allas! me so breman voar ar bet o soufrin!
Dre ma vanquis quentan, houi a ra ar blam d'in.
1595 Adam, ma faradur, m'ho pet, n'am blamet quet,
Me eo, sur, an hinin a gle bout punisset.
Me a debras an aval hep ho consantamant,
Maleur bras e voe d'imp, dre ali ar serpant.
Ah! ma friet Adam, me ho pet, ma fardonet,
1600 Me am eus groet ar faut, allas! me so quiriec![2]

Adam a coms.

O ma friet Eva, heuliomp ar gourhemen.
Me ia breman ractal a da rivier Jourdren,
Er spas a tregont de e chommin d'am avis.
C'houi renquo mont ive da rivier an Tigris:
1605 Un toul so er rohel, a vo ho teumeurans.
Hon suplis a so bras, palamour d'an ofans.
Rac-se ho suplian, a beurs Roue an Envo,
Teulet evoes ous Satan, rac mar guel, ho tromplo,
Na ces na de, na nos, bep heur ha bep momet,
1610 O clasq coll hon ine, siouas! gant ar pehet.

Eva a coms.

Demeus a beurs Doue, me bromet d'ac'h, Adam,
Birviquen en nep guis ne goein mui en blam;
Hac e clefen mervel dre ar suplis violant,
Me resisto bepret ous drouc an aëraouant[3].
1615 Rac-se, me ho supli, dre lesen an natur,
Nin gle en em garet evel daou paradur.
N'en deus den nemerd-omp crouet voar an douar;
Ma oun bet miserabl dre sujet an aval[4],

1. ..... Ha c'hui a pec'has ive.
2. Allas! n'em blamet quet.
3. Me evoesseo bepret.
4. Ma z-omp en miser bras dre sujet un aval.

Eve.

Oui, certainement, c'est vrai, mon époux, par ma faiblesse, je suis tombée dans le péché, et vous aussi bien que moi. Hélas ! je suis maintenant sur la terre pour souffrir ! Parce que j'ai failli la première, vous m'en faites un reproche : Adam, mon époux, je vous en prie, ne m'accusez pas. Je suis, certes, celle qui mérite d'être punie : j'ai mangé la pomme sans votre permission, et ce fut un grand malheur pour nous, à l'instigation du serpent. Ah ! Adam, mon époux, je vous en prie, pardonnez-moi ; j'ai commis la faute, hélas ! c'est moi qui suis coupable.

Adam.

Oh ! Eve, mon épouse, obéissons au commandement. Je m'en vais à l'instant, sur les bords du Jourdain, et j'y resterai, à mon avis, l'espace de trente jours. Vous, vous irez sur les rives du Tigre : une caverne dans un rocher y sera votre demeure. Notre châtiment est grand à cause de notre offense. Je vous supplie donc, de la part du Roi des Cieux, prenez bien garde à Satan, car, s'il peut, il vous trompera ; il ne cesse ni jour, ni nuit, à toute heure, à tout moment, de chercher à perdre notre âme, hélas ! par le péché.

Eve.

Au nom de Dieu, Adam, je vous promets de ne jamais, en aucune façon, retomber en faute. Quand je devrais mourir dans les plus violents supplices, je résisterai toujours aux attaques de l'Esprit mauvais. Je vous en supplie donc, par la loi de la nature, nous devons nous aimer comme deux époux. Il n'y a personne autre que nous, créée sur la terre : si j'ai été misérable en mangeant la pomme, je suis devenue par ma

1. Et vous, vous avez aussi péché.
2. Hélas ! ne m'en blâmez pas.
3. Je me tiendrai toujours en garde contre.
4. Nous sommes en grande misère à cause d'une pomme.

Me so bet ar soursen dre ma frajilite,
1620 Am eus meritet poan, siouas ! d'hon bugale,
A deui dre hon natur, da vevan voar ar bet,
Ha, siouas ! dre ma voint concevet er pehet.

Adam a coms.

Guir eo, certen, Eva; mes pa'n d-eo promettet
Ar pardon evid-omp, ar joaio an Drindet[1],
1625 Dre he visericord ha dre he drugare,
E teui d'hon pardonin quercouls hon bugale.
Allas ! dispartian, ar voes-man, a so ret,
An amser a dinij a voa d'imp distinet.
Adieu, ma guir briet, Doue d'ho conduo,
1630 En traonen a Hebron arre nin n'eum voelo.

Eva a coms.

Adieu d'ec'h, ma friet, pa'n d-e an disparti,
Houi a ia da Jourdren, ha me d'an dour Tigri.

Adam a sorti.

Eva a ia d'ar rohel, hac a coms.

He-man an disparti ! Adieu d'am holl joaio !
Pa sonjin nebeutan, ar Maro a arrio;
1635 Dre lesen an natur a ra d'in da gredin,
Balamour d'am pehet, eur veach e varvin :
Ha pa consideran quercouls em bugale,
Quement a deui er bet, a varvo couls ha me,
A vo contribuant dimeus ho mam Eva,
1640 Pehinin dre he faut, a rai d'he extrenvoa.
Ha chetu ar rivier, me gleo moes an dour.
Me ho pet, ma Crouer, deut breman d'am sicour,
Ha da rein d'in an ners da dont da repoussin
Quement tentation en em presanto d'in.
1645 Ebars er plas-man e vo ma deumeurans,
Er spas a dregont de, daouest d'am holl ofans.

1. En quefren an Drindet.

faiblesse, la source des peines réservées aux enfants qui, de nous, sur la terre, naîtront à la vie, par cela même, hélas ! qu'ils seront conçus dans le péché.

Adam.

C'est parfaitement vrai, Eve. Mais puisque le pardon nous est promis avec les joies de la sainte Trinité, Dieu, par sa miséricorde et par sa bonté, nous fera grâce, à nous aussi bien qu'à nos enfants.

Hélas ! il faut cette fois nous séparer, le temps s'envole qui nous était accordé. Adieu, ma chère épouse, que Dieu vous conduise ! Dans la vallée d'Hébron nous nous retrouverons de nouveau.

Eve.

Adieu, mon époux, puisque c'est l'heure de la séparation. Vous allez, vous, du côté du Jourdain ; je vais, moi, sur les bords du Tigre.

Adam sort.

Eve se dirige vers le rocher.

Oui, voici la séparation ! Adieu à toutes mes joies ! Quand j'y penserai le moins, la mort viendra : c'est la loi naturelle, et elle me laisse à croire qu'à cause de mon péché, une fois il me faudra mourir. Et quand je songe à mes enfants, à tous ceux qui naîtront au monde, ils mourront comme moi et ils partageront le sort de leur mère Eve qui, par sa faute, en a fait des exilés.

Voici la rivière, j'entends le bruit de l'eau. Je vous en prie, mon Créateur, venez à mon secours, pour me donner la force de repousser toutes les tentations qui viendront m'assaillir. Dans ce lieu sera ma demeure l'espace de trente jours, à cause de ma faute.

1. Dans la compagnie de la Trinité.

Roue ar firmamant, breman ec'h oun er bet,
Ebars en paourente, balamour d'am pehet,
Reit d'in ar sclerijen, rac me sant ma speret,
1650 Quercouls ha ma ine, siouas! a so troublet.
Adieu a lavaran da bep contantamant,
Birviquen n'am bo mui er bet nemert tourmant.

Satan a coms, hac ia d'he haet.

Eva, mam evurus, arri eo an amser.
Me a so un El guen a beurs an Eternel,
1655 So deut da laret d'it, ma queres ma credi,
Achu eo an amser da chom en dour Tigri.
Doue, an Eternel, en deveus promettet
E eo bete vreman pardonet ho pehet.
Rac-se sorti hardi, ha que bete Jourdren
1660 Da cafet da priet; housin ne ra quen.

Eva a coms.

E leal, ma mignon, ahann ne flachin quet:
Gant Doue eternel eo d'in comandet,
Hac avertisset mat gant ma friet Adam,
Ma teujen da quitat, em bije cals a blam.
1665 Rac guesall er jardin, e sentis re vuan,
Pa voen eno tromplet ha tentet gant Satan[1].
Quen a voint achu, james ne sortian:
Neuse me a ielo da cafet ma friet,
So er rivier Jourdren, couls ha me, eur pennet[2].

Satan a coms.

1670 N'ho peset dout a-bet, me eo cannat Doue[3],
So deut expressamant a he beurs ho pete.
Guir eo pevar devoes a so cals ha nebeut,
Mes ho faut bete-henn a so d'ec'h pardonet.

1. Pevar de am eus c'hoas da chom er plas-man.
2. Couls ha me, en penet.
3. N'ho peset drouc er bet.

Roi du firmament, maintenant je suis au monde en proie à la misère, châtiment de mon péché, donnez-moi la lumière, car je sens mon esprit et mon cœur, hélas ! remplis de trouble. Je dis adieu à toute satisfaction, jamais à l'avenir je n'aurai plus que tourment sur la terre.

Satan va la trouver.

Eve, mère heureuse, le moment est arrivé. Je suis un ange du ciel, et je viens de la part de l'Eternel vous dire, si vous voulez m'en croire, que vous avez fini le temps de votre séjour sur les bords du Tigre. Dieu a promis que votre péché était à présent pardonné. Sortez donc hardiment, et allez au Jourdain rejoindre votre époux : il ne fait plus que se morfondre.

Eve.

En vérité, mon ami, je ne bougerai pas d'ici, cela m'est commandé par l'Eternel, et j'ai été bien avertie par mon époux Adam, que si je quittais ces lieux, j'en aurais beaucoup de reproches. Autrefois, au jardin, j'ai obéi trop vite, lorsque je fus tentée et trompée par Satan. Avant donc que les jours ne soient écoulés, je ne sortirai point : alors j'irai rejoindre mon époux qui, comme moi, reste quelque temps sur les bords du Jourdain.

Satan.

N'ayez aucune inquiétude, je suis le messager de Dieu, et je viens expressément vers vous de sa part. Quatre jours, il est vrai, sont peu et beaucoup. Mais votre faute vous est à présent pardonnée.

1. J'ai encore quatre jours à passer en ces lieux.
2. Aussi bien que moi, dans la souffrance
3. Vous n'aurez aucun mal.

Me so bet gant Adam, me lar d'ec'h guirione,
1675 Hac en deus ma fedet da donet ho pete,
Evit ho suplian dimeus a voir galon,
Da donet d'he cafet, he man et da Hebron.

Eva a coms.

Pa'n d-oc'h cannat Doue, ha dimeus an Envo,
So deut d'am honsolin a greis ma guir boanio,
1680 Me ia guen-ac'h ractal. Gant reson eo sentin,
Pa'n d-eo a beurs Adam e teut da laret d'in.
Hen-nes, sur, a garan evel ma guir briet.
Me gret gant Doue na vesin quet blamet.

Ma eont da cafet Adam.

Adam a coms.

Fors! Fors! Voar boes ma fen voar an diaoul digar,
1685 A so deut adarre evit tenti ma far!
Eva, ma faradur, perac out sortiet,
Pa ne voa en antier an tregont de closet?
Guesall bars er jardin, malurus, te he sromplas,
He laquat da dibrin dimeus un aval glas,
1690 A voa bet difennet ous-imp gant hor C'hrouer;
Quement-se a so caus er bet-man, d'hon miser.
Me deu d'as conjurin, a beurs Roue an Tron,
Ma teui da laret d'in pe sort ambition
A teus a bep amser, er bet, en hon andret?
1695 Rac nin n'omp quet caus d'it da vesan tourmantet.

Satan a coms.

Me a lar d'it, certen, pa deus d'am conjurin[1]
A beurs Doue an Tat, a so adversour d'in,
Me voa gant-han crouet ar caeran d'eus an Elle,
Ma teuis d'en em goll dre ma superbite.
1700 Strinquet e voen da soufrin en profont an Ifern,
Hep cafet nep esperans, na soulaj birviquen.

1. Maleur d'it, certen.

J'ai vu Adam, je vous le dis en vérité, il m'a prié de me rendre auprès de vous, afin de vous prévenir, en toute sécurité, de le rejoindre, il est déjà parti pour Hébron.

Eve.

Puisque vous êtes messager de Dieu, et que vous venez du Ciel, me consoler au milieu de mes peines, je pars à l'instant avec vous. Il est raisonnable d'obéir, dès que vous me le dites de la part d'Adam. Il est assurément celui que j'aime comme mon fidèle époux. J'espère que Dieu ne me réprimandera pas.

Ils vont trouver Adam.

Adam.

Malheur! malheur! Je le crie à tue-tête sur le démon implacable, qui est encore venu tenter ma compagne. Eve, mon épouse, pourquoi es-tu sortie lorsque les trente jours n'étaient pas entièrement écoulés!

Autrefois, au jardin, malheureux que tu es, tu l'as trompée, en lui faisant manger la pomme qui nous avait été défendue par notre Créateur. C'est là la cause de notre misère en ce monde. Je viens te conjurer au nom du Roi des Cieux, que tu me dises quelle jalousie tu nourris de tout temps, à notre égard, sur la terre. Nous ne sommes pas cause si tu es dans les tourments.

Satan.

Je vais te dire la vérité sans ambages, puisque tu m'as conjuré au nom de Dieu le Père. Il est, lui, mon ennemi. Il m'avait créé le plus beau des Anges, et je me suis perdu par mon orgueil. J'ai été précipité dans la souffrance, au fond des Enfers, sans rencontrer jamais ni espérance, ni soula-

1. Malheur à toi, certes.

Lamet voe diguen-in ma holl ijeoni[1],
Ha tolet en Ifern, en tan flam, da lesqui.
Ha te a voa crouet d'eus a lim an douar,
1705 Hac a pretant monet da jouissan ar gloar,
Pehinin a posseden guesall bars en Envo:
Ha me, dre ma malis, mar gallan, e teuio[2].
Quement a deui er bet dimeus da nation,
A veso birviquen dindan ma domination;
1710 « *Et nati natorum et qui nascuntur ab illis*[a] ».
Daouest d'ho holl squiant ha d'ho holl theoloji,
A deuio, mar gallan, d'am cotter da virvin[b], [3]
Savant hac ignorant, a bep sort calite,
Birviquen en nep guis ne vanquan voar 'neshe[4],
1715 Me gollo er stat-se quement a deui er bet.
« *Consolatio miserorum est habere pares*[c] ».

Satanas a sorti.

Adam a coms.

O Doue eternel, a so Roue d'an Tron,
Sellet d'eus a true ous Adam, ho mignon![d]
Reit d'in hoc'h assistans, ma hillin en em den[5]
1720 D'eus a tentationo a deu d'eus an Ifern!
Me so ur c'hrouadur hoc'h eus lequet er bet[6],

1. Ma holl caërni.
2. Ha me dre valis, a iel d'an tourmancho.
3. E deui, mar gallan, d'am gottier da lisquin.
E se omnia trassibunt, nos abimus ibi,
Et illi ibunt ignove ignovi, conditione porri. (*sic*)
4. Pa'n d- on bet ma-unan, collet gant ar pec'het.
5. ..... en em difen
Ous an tentation a deu d'eus an Ifern.
6. Me so ho crouadur a so lequet er bet.

[a]. Ce vers a été rétabli dans sa forme correcte par une main différente de celle du scribe. Celui-ci l'avait transcrit de façon à laisser voir que tous deux, lui et la personne qui dictait, ignoraient absolument la langue latine. Le voici tel qu'il se trouve, du reste, dans les deux manuscrits :

Et nati nator um et equi nos cuntur a billy.

C'est là une preuve manifeste du soin apporté par le scribe à fixer sur sa copie le son qui frappait ses oreilles.

gement. Toute mon excellence me fut enlevée, et je me vis jeté dans l'Enfer, pour brûler au milieu des flammes ardentes. Toi, tu as été créé du limon de la terre, et tu prétends aller jouir de la gloire que je possédais autrefois dans les Cieux. Mais moi, par ma malice, si je le puis, je me jetterai à l'encontre. Quiconque surgira au monde de ta race, sera à jamais sous ma domination; « et les enfants des enfants, et ceux qui naîtront d'eux, » en dépit de toute leur science et de toute leur théologie, viendront, si je le puis, bouillir dans ma chaudière : savants et ignorants, gens de toute condition, jamais en quelque manière je ne les manquerai, et dans cet état de choses je causerai la perte de tous ceux qui naîtront à la vie. « C'est la consolation des malheureux d'avoir des sem-« blables. »

Satan sort.

Adam.

O Dieu éternel, qui êtes le Roi des Cieux, jetez sur moi un regard de pitié et de compassion, donnez-moi votre secours, que je puisse triompher des tentations de l'Enfer. Je suis une créature que vous avez mise au monde, et qui serait, si je

1. Toute ma beauté.
2. Et moi pour ma malice, je serai plongé dans les tourments.
3. Tous viendront, si je puis, brûler dans ma chaudière. Voilà que toutes choses passeront, nous nous en irons là, et les autres y viendront aussi, lâchement les lâches, tous dans une condition pareille.
4. Puisque j'ai moi-même été perdu par le péché.
5. Que je puisse me défendre contre les tentations qui viendront de l'Enfer.
6. Je suis votre créature, et je suis placé dans le monde.

b. Le mot *cotter* est écrit au-dessus *gôter* par une main différente.

c. Ce vers latin a été bien reproduit par le scribe, si ce n'est qu'au lieu de *pares* il a écrit *paret*, rimant avec *ar bet*, comme ci-dessus, au vers 1715, *a billi* pour rimer avec *theoloji*.

d. A la marge du manuscrit, ce vers a été refait en ces termes, et l'écriture n'est pas la même.

Sellet deus a drue ac a compassion,

Hac a voa, ma carjen, exant eus a pehet.
N'en d-e quet en em glem a ran d'eus ma soufrans,
Nemert ma reet d'in bepret hoc'h assistans:
1725 Mes n'am condaonet quet evit un tam aval,
Da vonet d'an Ifern, me ha cals ar re all
A deui hoas ma goude, en danjerio er bet,
Hac a vo couls ha me, gant Satan tourmantet.
Mes, ma Doue, ma C'hrouer, ma ne deut d'am clevet
1730 Dre ho compassion, disesperin so ret.
Me a so, siouas d'in! breman voar an douar[1],
Gant pep sort tourmancho ma halon en glachar;
Hogon plijet guen-ec'h ma sellet a drue,
Ha dre hoc'h assistans me resisto ont-he.

Doue an Tat a coms.

1735 Adam, ma mignon quer, n'as abandoni quet,
Mes soufrin a renques entre ma vi er bet.
Te dalho tiegues gant da priet Eva,
Bete fin da vue te as po extrenvoa[2].
Cleo, ma mignon Adam; quent evit ma varvi,
1740 Unan as bugale d'ar plas-hont a quessi,
D'ar Barados terestr, hac e quefi remet;
Goude da trubuillo eur voes e vi salvoet.
Taer grien as peso dimeus a un aval[3],
Ma savo taer goeen diferant d'ar re all,
1745 Pere a so hanveet palm, cedrus ha cipres,
Da composin eur groas da pean da holl gles,
Pehinin vo savet voar lein mene Calvar,
Da laquat map Doue. Neuse e teui d'ar gloar.
Quement den evurus a heulio ma lesen,
1750 A veso an de-se tennet eus an Ifern.
Hen-nes a dioro persier ar Barados,
Ha dre he Bassion a rai d'ac'h guir repos[4].

1. Ma na reit sicour d'in, breman voar an douar.
2. Effi en extrenvoa.
3. Taer schusen.
4. A roi d'ac'h ar repos.

l'avais voulu, exempte de péché. Je ne me plains pas de ma souffrance, pourvu que vous m'accordiez toujours votre appui. Pour un morceau de pomme, ne me condamnez pas à aller en Enfer, moi et beaucoup d'autres qui seront après moi, exposés aux dangers du monde, et qui, comme moi, seront tourmentés par Satan. Mais, ô mon Dieu, mon Créateur, si vous ne m'exaucez pas dans votre clémence, il me faudra désespérer. Je suis, hélas! maintenant sur la terre livré à toute sorte de peines, mon cœur est en proie à la douleur, ayez la bonté d'abaisser sur moi un regard de pitié, et, avec votre assistance, je saurai leur résister.

Dieu le Père.

Adam, mon cher ami, je ne t'abandonnerai pas, mais il te faudra souffrir tant que tu seras au monde. Tu tiendras ménage avec ton épouse Eve, et jusques à la fin de ta vie tu seras un exilé sur la terre.

Ecoute, Adam, mon ami : avant de mourir, tu enverras un de tes enfants à cette place, au Paradis terrestre, et tu trouveras le remède à tes maux; après tes tribulations tu seras enfin sauvé. On te portera trois pépins d'une pomme, qui donneront naissance à trois arbres différents des autres : on les appellera palmier, cèdre et cyprès, ils serviront à faire une croix pour payer toutes tes dettes, une croix qui s'élèvera sur le sommet de la montagne du Calvaire, une croix à laquelle sera attaché le Fils de Dieu. Alors tu entreras dans la gloire. Tous les bienheureux qui auront suivi ma loi, seront, ce jour-là, tirés des Enfers. C'est ce Sauveur qui ouvrira les portes du Paradis, et qui, par sa Passion, vous procurera l'éternel repos.

1. Si vous ne me prêtez secours maintenant sur la terre.
2. Tu seras en exil.
3. Trois pépins.
4. Vous donnera le repos.

Senne III.

Adam hac Eva a ia da Hebron gant un tristidiges vras.

Adam a coms neuse.

Demp eta, ma friet, dimeus a beurs Doue :
Ret eo obeissan bepret d'he volante.
1755 Penos ec'h eomp-nin da derhel tiegues ? [1]
N'hon deus pot na pilic, siouas ! louer na botes,
Na nep sort binvio da labourat douar.
Me n'eum recomant d'ac'h breman, Roue ar gloar,
Da rein d'imp sclerijen bepret, da veintenin,
1760 Ma vo evit ho gloar bepret quement a rin !
Aman e man ar plas e lec'h ma reposin,
Me ho pet, ma Crouer, reit ho assistans d'in.
He-man vo ar menaj ! n'hon deus na loch, na ti !
Evit en nep amser ret veso o soufrin [2]
1765 Hep porpant na mantel, na nep sort couvertur.
Ah ! sellet a drue ous ho paour crouadur !
Hoas pa consideran, siouas ! n'hon deus netra,
Nemert pep paourente. Ha ! ma friet Eva,
Maleur voe d'imp biscoas pa debjomp an aval,
1770 Sujet voemp d'ar poanio, nin ha cals ar re all.
Hep na bara na quic e vo ret repuin :
An douar gant amser a deui da broduin,
Ha nin gant poan hon corf bepret a labouro.
Mes muian tra am doagn, pa n'hon deus binvio,
1775 N'hon deus na taladur, alar, souc'h na contel.
Reit hoc'h assistans d'in, m'hen goulen, ma Crouer !
M'ho pet, sellet ous-in er stat ma s-oun rentet,
Ha ma friet Eva, allas ! a so quiriec !

1. N'hon eus na pot, na pilic, sivoas ! loer na botes :
Penos e hellomp-nin derc'hel hon tiegues ?
2. Evit nep sort gual amser.

Scène III.

Adam et Eve s'en vont à Hébron sous le poids d'une grande tristesse.

Adam.

Allons donc, mon épouse, c'est sur l'ordre de Dieu, il faut toujours obéir à sa volonté. Mais comment ferons-nous pour tenir ménage ? Nous n'avons ni pot, ni poêle, hélas ! ni bas, ni sabots, ni aucun instrument pour travailler la terre. Je me recommande à vous, Roi de la gloire, donnez-nous toujours la lumière pour nous diriger, que ce soit à votre gloire que servent toutes nos actions !

Voici la place où je me fixerai ; je vous en prie, mon Créateur, prêtez-moi votre assistance.

En voilà un ménage ! Nous n'avons ni chaumière, ni maison. En tout temps il nous faudra souffrir sans surcot, sans manteau, sans aucun vêtement. Ah ! Dieu, jetez un regard de pitié sur votre pauvre créature !

Et encore, lorsque j'y fais attention, hélas ! nous ne possédons rien, une extrême pauvreté est notre partage. Ah ! ma chère Eve, ce fut à jamais pour nous un malheur de manger la pomme ! Nous avons été condamnés à la souffrance, nous et beaucoup d'autres. Sans pain, sans viande, nous devons nous nourrir : la terre avec le temps produira des fruits, et nous, nous travaillerons toujours en fatiguant notre corps.

Mais ce qui m'inquiète davantage, c'est que nous n'avons pas d'outils : nous ne possédons ni erminette, ni charrue, ni soc, ni couteau. Donnez-moi votre secours, je le demande, mon Créateur ! Je vous en prie, abaissez vos regards sur nous dans l'état où nous sommes réduits, et mon épouse Eve, hélas ! est la coupable.

1. Nous n'avons ni pot, ni poêle, hélas ! ni bas, ni sabots, comment pourrons-nous donc tenir notre ménage ?
2. Par toute sorte de mauvais temps.

Bepret em eus recours da voir Roue ar bet[a];
1780 Ar Maro a arrio, neuse vin diboaniet.
Mes ne houlennan quet, ma Crouer, ma Doue[1],
Ne en pep feson am eus diverret ma bue.
Me a deui da labourat er plas-man, de ha nos.
Goude fin ma bue reit d'in ho Parados.

Aman e reont an ti.
Hic faciunt[b].

Adam a coms.

1785 Ah! ma friet Eva, labourat a so ret
Ebars en pep micher, evit gonit hor boet.
Me a da arein douar, ha da hadan an ed,
Ha hui a oso d'in pa veso produet.

Eva a coms.

Adam, ma guir briet, me so prest da comans[2]
1790 Da labourat ive, herve ma fuissans.
Me renquo menajin herve ho polante,
Evit acomplissan gourhemeno Doue.

Adam a ra ar feson da labourat, hac a coms.

Eva, aseomp breman : poent eo, hep monet quen,
Poent bras, me gret, eo d'imp a dibrin hor meren:
1795 Per ha quistin ha craon-gallec,
Mouar ha lus a veso hon boet,
Gruio, lousou ha saladen,
Ret eo ho dibrin, pa n'en deus quen.
Ne voa quet ar sort-man a debremp beachall,
1800 Er Barados terestr, pa depjomp an aval.
Pemp cant leo diont-he Doue hon digasas:
Ha d'imp ha d'hon ligne ec'h eo ur maleur bras.

1. ..... Ma Doue, ma Crouer,
Demeus a nep fesson ma diverac'h ma amser.
2. ..... Me so prest hep repantans.

[a]. Les mots *an tron* ont été effacés et remplacés par *ar bet,* qui riment avec *diboaniet* du vers suivant.

J'aurai toujours recours au Roi de l'univers : la mort arriverr, et alors je serai délivré de mes peines. Mais je ne demande pas, ô mon Créateur ! ô mon Dieu ! qu'en aucune façon j'arrive à raccourcir ma vie. Je travaillerai ici, en ce lieu, nuit et jour, et à la fin de ma carrière donnez-moi votre Paradis.

Ils construisent une maison.

Adam.

Ah ! ma chère Eve, il faut travailler à tous les métiers afin de gagner notre nourriture. Je vais labourer la terre pour semer du blé, et vous, vous me le préparerez lorsqu'il aura été récolté.

Eve.

Adam, mon cher époux, je suis prête à commencer, à travailler aussi selon mon pouvoir. J'aurai soin du ménage suivant votre volonté, afin de mettre en pratique les commandements de Dieu.

Adam fait semblant de labourer.

Eve, asseyons-nous maintenant. Il est temps, avant de continuer, il est grand temps, à mon avis, de manger notre collation. Des poires, des châtaignes, des noix, des mûres, des lucets nous serviront de nourriture. Des racines, des herbes, de la salade, nous en mangerons, puisqu'il n'y a pas autre chose. Ils n'étaient pas de cette espèce, les aliments que nous avions autrefois au Paradis terrestre, lorsque nous avons mangé la pomme. Dieu nous a envoyés à cinq cents lieues de là : pour nous et pour notre race c'est un grand malheur.

1. Je ne demande pas, mon Dieu, mon Créateur, qu'en aucune façon vous abrégiez mon existence.
2. Je suis prête, sans aucun regret.

b. Le mot *domum* doit compléter ce texte latin : il ne s'est pas présenté à la mémoire de celui qui dictait.

Eva a coms.

Ah! ma friet Adam, en-se na sonjet quet:
Ret eo comeret poan gant ur basiantet.
1805 Birviquen en nep feson, n'am cleo den o tamant:
Evit gloar ma Crouer e soufrin passiant.

Adam a coms.

Sujet omp da clenvet, da bep afliction,
Ha hirvoet ha sehet, tomder ha ieneon.
Cals dimeus a glahar, allas! en eum presant d'in:
1810 Sujet omp er bet-man da bep sort melanconin [1].

Eva a coms.

Ha! ma friet Adam, na deut quet d'am repren:
Tentet voen gant Satan en quichen ar voeen
A voa bet difennet, dre ma voa immortel [2];
Enon e ofansis ma Doue eternel.

Adam a coms.

1815 Ha pep sort deliço a demp da possedin,
Ha breman pep miser, allas! en eum presant d'in...

Eva a coms.

Mesquet hon deus douar. Deut breman, pa gueret,
Da vit un nebeut greun evit semin hon ed.

Adam a ia da vit greun, ma laqua anhe, hac a coms.

En hano ma Doue, me ia da hadan.
1820 Ha guinis ha segal a liquin er plas-man,
Hac a-vont pis ha fao a vo lequet ive:
Un nebeut a bep sort a lequin aneshe.
Ma ro Doue he gras d'eshe da prosperin,
Hon beso seis quement mui evit a lequin. [3].

1. Da bep sort vileni.
2. ..... Ha dre ma voa mortel.
3. Mar be bolante Doue, e teuoint da produin.

Eve.

Ah! Adam, mon époux, ne pensez pas à cela. Il faut prendre de la peine avec patience. Jamais, en aucune façon, personne ne m'entendra plaindre; pour la gloire de mon Créateur, je souffrirai avec résignation.

Adam.

Nous sommes condamnés à la maladie, à toute espèce d'affliction, à la faim, à la soif, à la chaleur, à la froidure. Beaucoup de douleurs, hélas! se présentent à moi, et nous sommes assujettis en ce monde à toute sorte de chagrins.

Eve.

Ah! Adam, mon époux, ne venez pas m'accuser. J'ai été tentée par Satan, auprès de l'arbre qui nous avait été défendu par cela qu'il était immortel. Là, j'ai offensé l'Eternel.

Adam.

Nous avons perdu toutes les délices que nous possédions, et maintenant toute espèce de misères, hélas ! se dressent devant moi...

Eve.

Nous avons remué la terre. Venez à présent, quand vous voudrez, prendre un peu de grain pour semer notre blé.

Adam va chercher du grain et le sème.

En votre nom, mon Dieu, je vais semer. Je mettrai du froment et du seigle en cet endroit, et plus loin des pois et des haricots. Je sèmerai un peu de chaque espèce, et si Dieu leur fait la grâce de prospérer, nous récolterons sept fois plus que je n'aurai semé...

1. A toute sorte de vilenie.
2. Et parce qu'il devait causer la mort.
3. Si c'est la volonté de Dieu, ce blé produira bonne moisson.

Adam a continu [a].

1825 Chetu hadet an ed. Ret veso d'imp breman,
A voellan ma hellomp, donet d'he compesan,
Ha flourin an douar, hac he dibolotin [1],
Ma teuio guell-a-se da dont da prosperin [2].

Ma labouront ho daou assambles.

Adam voar he saoulin a coms.

Ma Doue, ma Crouer, c'houi so Roue d'an Tron,
1830 Me les breman ma ed en ho protection;
Distolet voar-n-ehan ho cras da brodui,
Mar be ho polante, ma Doue, me ho supli.
Ma Doue, me ho car dimeus a voir galon,
Gant guir humilite me a houlen pardon.

Doue an Tat a coms.

1835 Ma guir mignon Adam, clevet am eus da voes
Breman o reclamin da drevadigues [3].
Ma benediction a tolan voar da ed,
Hac a broduo d'it quement ho po hadet.

SENNE IV.

An Diaoullo a antre.

Satan a coms.

Harao! harao! Diaoullo cre,
1840 Berit, Astarot hac Asmode,

1. Ha dilousouin an douar.
2. Ha labourat hon daou, ha goude ez eomp d'an daoulin,
Da pidin hon Crouer hac hon. Autro divin.
3. Breman o exclamin voar da tristidigues.

[a]. Le scribe écrivant sous la dictée, n'a pas songé à marquer ici un temps d'arrêt, nécessaire à l'acteur pour remplir son rôle : il a repris immédiatement à la ligne : *Chetu hadet an ed*. Nous avons cru devoir, ici et dans les passages semblables, couper le dialogue, et nous avons intercalé les mots : *Adam a continu.*

Adam continue.

Voilà notre blé semé. Il nous faut maintenant, du mieux que nous pourrons, aplanir la terre, l'ameublir, enlever les mottes, afin que la semence réussisse plus sûrement.

Ils travaillent tous deux ensemble.

Adam à genoux.

Mon Dieu, mon Créateur, vous êtes le Roi des Cieux, je laisse désormais mon blé sous votre protection. Répandez sur lui votre grâce pour le faire fructifier, si telle est votre volonté, mon Dieu, je vous en supplie.

Mon Dieu ! je vous aime de tout mon cœur, et c'est avec une véritable humilité que je vous demande pardon.

Dieu le Père.

Mon bon ami Adam, j'ai entendu ta voix implorer à présent ta subsistance. Je donne mes bénédictions à ton grain, il te rapportera autant que tu as semé.

Scène IV.

Les diables entrent.

Satan.

Haro! Haro! Diables puissants, Berit, Astarot, Asmodée,

1. Et enlever les mauvaises herbes de la terre.
2. Travailler tous les deux, et ensuite nous mettre à genoux pour prier notre Créateur, notre divin Seigneur.
3. Maintenant s'exclamer sur tes tristesses.

Belsibut ha Lucibel,
N'en d-out quet mui ar caëran El ?
Gouneet en deus Adam he ed :
Poent eo d'imp sonjal eur secret
1845 Evit monet d'he avortin[a],
Ha d'hen ampech da prosperin.

Belsibut a coms.

Ret eo d'imp hadan drouc-lousou
Bars en he vesq, hen conquero,
Evit ma collo he holl boan,
1850 Ha quement a rai er bet-man.
Neuse en eum laquaï da nehin[b], [1]
Ha querquent en ale pehin.

Berit a coms.

Bet eo Adam voar he saoulin,
O houlen ous Doue er fin,
1855 Da prosperin d'ehan ed mat :
Ha dre-se eomp d'evoessat [2].

Astarot a coms.

Demp da hadan drouc-lousou
Partout, da conquerin ar vro,
Quent an den a deuio da laquat [3]
1860 En douar dimeus a ed mat.

Ma sortiont en eur ober seblant da hadan.

---

1. Neuse nin hen laquaï da nec'hin,
Ha querquent he halle pec'hin.
2 Ha dre-se ez omp divesat.
3. Quent ma teui den da laquat.

[a]. Une autre main a écrit le mot *gwallin* au-dessus d'*avortin*.
[b]. Le scribe a effacé le mot *pehin* qu'il avait d'abord écrit, pour ajouter à la suite *nehin*.

Beelzebut et Lucibel : tu n'es donc plus le plus beau des Anges ?

Adam a semé son blé. Il est temps pour nous de songer au moyen de le faire avorter et de l'empêcher de fructifier.

Beelzebuth.

Il nous faut semer de mauvaises herbes au milieu du blé, afin qu'il soit étouffé. Adam perdra ainsi toute sa peine et tous ses efforts en ce monde. Alors il s'abandonnera à la tristesse et sera bien vite sur le chemin du péché.

Berit.

Adam s'est mis à genoux pour demander à Dieu la faveur d'une récolte prospère. A nous donc d'y prendre garde.

Astarot.

Allons semer de mauvaises herbes partout pour couvrir le pays, avant que l'homme confie à la terre la semence du bon grain.

Ils sortent en faisant semblant de semer.

---

5. Alors nous l'amènerons à regretter sa peine, et aussitôt il pourrait bien pécher.
6. C'est pourquoi nous sommes en retard.
1. Avant que personne ne vienne semer en terre du bon grain.

SENNE V.

Adam hac Eva a antre da voelet ho ed en em pourmenin.

Adam a coms neuse.

O ma friet Eva, chetu dare an ed ! [1]
N'hon deus nemert sonjal penos he vo trohet.
Pa n'hon deus binvio evit dont d'hen trohan,
E vo ret d'imp breman donet d'hen dibennan [2],
1865 Pe d'hen dichosan tout. Clesquomp an esetan,
Ha neuse e hellomp ober ar buhanan.

Eva a coms.

Demp eta da comans. Me rai guellan hellin :
En hano ma Doue, demp da avanturin.
Aman ec'h eus lousou ous ar bot en eum gaet,
1870 Tolet evoes e voint en mesq an ed hadet [3].

Ma labouront.

Adam a coms.

Chetu aman a ed mat. Me ia d'hen disillan,
Ha houi a renquo, Eva, en eum laquat d'he osan;
Eur vessel d'eus a vroen am eus d'ac'h preparet,
Pa vo mat an avel, evit guentat an ed.

Ma tornont an ed gant eur gueneuden.

Eva ia da voentat, hac a comso neuse.

1875 Me ia en hano Doue, da comans he voentat.
Aman eus eur plas brao voar coste ar min plat.

Adam a coms.

Penos ? Ha possubl ve, Eva, ne ousoc'h quet
Ober propoc'h neus evit guentat ho ed !

1. Arsa, ma friet Eva.
2. Essat he dibennan.
3. Arabet eo ec'h aënt en mesq hon ed.

SCÈNE V.

Adam et Eve entrent pour voir leur blé en se promenant.

Adam.

O mon épouse Eve, voilà notre blé mûr! Il n'y a qu'à examiner comment le couper ? Nous n'avons pas d'outils pour ce travail. Il nous faudra détacher les épis ou bien déraciner les tiges. Cherchons le meilleur moyen, alors nous pourrons faire au plus vite.

Eve.

Commençons donc. Je ferai de mon mieux. Au nom de Dieu, mettons-nous à l'œuvre. Voici de mauvaises herbes qui pendent aux tiges de blé. Faites attention qu'elles ne soient semées parmi le bon grain.

Ils travaillent.

Adam.

Voici d'excellent blé. Je vais l'égrener, et vous, Eve, vous le nettoierez. Je vous ai préparé un crible de jonc : quand le vent sera favorable, vous vannerez le blé.

Ils battent le blé avec un bâton.

Eve se met à vanner.

Je vais au nom de Dieu commencer à vanner. Voici une jolie place à côté de cette pierre plate.

Adam.

Comment ? Est-il possible, Eve, que vous ne sachiez pas vous y prendre plus proprement pour vanner notre blé ?

1. Or ça, Eve, mon épouse.
2. Essayer d'en détacher les épis.
3. Il ne faut pas qu'elles soient mêlées à notre blé.

Disqueset ar creur-se d'in, ma tisquin d'ec'h un dra.
1880 Nehet bras oun guen-ec'h, pa ne ousoc'h netra.

An avel a so mat da voentat.

Eva a coms.

Deut aman d'in, Adam, breman ma essaïn
He voentat er feson ma teut da disqui d'in.
Ha dastumet ar greun, ma hellomp he clenquan,
Rac ne arrife glao da donet d'hen glebian.

Adam dastum an ed, Eva a voent.
Neuse ec'h eont en ho rout.

Adam a coms.

885 Demp gant an ed d'an ti : neuse a nebeudo,
Entre ma daou vin rous, pa guerin, m'hen malo.

FIN D'EUS AR BEVARE ACT.

Passez-moi ce crible, que je vous apprenne la manière. Je suis bien attristé de voir que vous ne savez rien.

Le vent est propice pour vanner.

Eve.

Donnez-moi le crible, Adam, que j'essaie à présent de vanner de la façon que vous venez de m'enseigner. Et ramassez le grain, que nous puissions le serrer, de peur qu'il ne survienne de la pluie pour le mouiller.

Adam ramasse le grain.
Eve le vanne, puis ils s'en vont.

Adam.

Portons le grain à la maison. Ensuite, petit à petit, entre mes deux pierres grises, quand il me plaira, je pourrai le moudre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

IRISH TEXTS

IN DUBLIN AND LONDON MANUSCRIPTS

(ADDITIONS TO THE PUBLISHED LISTS OF TEXTS).

I.

1. BRUIDHEN ATHA. *Ms.* H 2, 16, *col.* 951 : Bruigean Atha andso. Feacht do Find. h. Baiscni icind Cuirrig baiseom cenmnai frire cian — Robai dī cechtar nai for/952 'eicill acheili onuairsin amach cen robadar imbeathaid .i. Find 7 Fothad Conaindi. finit. (*Also in Stowe Ms. 992, see* K. Meyer, *Rev. Celt.* VI, p. 191, *like the two texts following upon itin Ms.* H 2, 16).

2. BRUIDHEN BEC NA-HALMAINE. *Stowe Ms.* 867 (*cf. f.* 192 a : finis per me Dauid Duiginanus. 4 sept. 1671) : *f.* 248a Bruighen b(e)c na-hAlm(ai)ne annso sios. Doronnadh fleadh phriomhadhbhal re Fionn ferrdha flaithemhoil o Baoisgne dfianaibh gusmara glanailli Gaoidhel. — *f.* 251 (*this part of the Ms. has suffered much and a part of the text on each f. is lost*).

3. CATH AIRTIG : Cath Airtig so (*B. of Lecan, ff.* 169 b 1–170 a 1, *see* d'Arbois, *cat.*). *H* 3, 18, p. 724 (*after* Bruidhen Da Choca) : [D]oronad comtinol oc Ultaib iertain ierndith Corbm(ai)c imbruidin Da Cocæ. Et dibertsat fou cumus Conaill Cernaigh arige — 725, *the end of a poetical piece beginning :* ARdotroi a Chuscraid coemainigh : *then follows :* Rofodail Cuscraid aferann doib iertain .i. dorat do Conall o tuaith Inbir co Cobæ .i. Cailli Conaill — 728 : IS dincath sin itbert Genann m(a)c Cathb(aith). Cath Airtich cuirsim ar lo. 7 rl-a. Finis ; *cf. B. of Lecan :* Cath Airtig so. Rofodail thra Cumscraid Meannd Macha m(a)c Concobor afherand diabraithrib.

.i. diclai*n*d Rud*r*aide 7 do cloin*n* Chonchobar archeana an*n*so. (*f.* 169 b 2). Dorad do Chonall Cearnach othuaid Inbir Colpa coCoba .i. cailli Chonaill C*er*naig aai*n*m iartai*n* — IS andsachath si*n* Airtig dodithaiged Do*m*nan*n*aid fodeoid. Doroised Ul(aid) diatig iarsi*n* co*m*orcosc*ur* leo. Fi*n*it; *these words preceed the final words quoted from Ms. H 3, 18 in that Ms.*

4. Cath Boinni = Ferchuitred Medba : Cath Boi*n*di andso (*B. of Lecan, ff.* 174 a 2–175 a 1, *see* d'Arbois, *cat.*).

Stowe Ms. (C, I, 2) : Ri rogabastair righi f(or) Er(inn) feacht naill .i. Eochaidh Feidhlech m(a)c Fin*n* m(i)c Rogein Ruaigh *etc.* — 7 nocharbe cena *acht Concubar* m(a)c Artuir m(i)c Bruidhe m(i)c Dungail m(i)c righ Albain anall 7 ise rotoit and la Maine An*n*dai m(a)c Oill(ill)a 7 Medhbha. Finit. *The beginning and the end of Fercuitred Medba* in *Ms.* Rawlinson B 512 *as given by* Stokes in *Trip. Life of Patriék, p. XIV show that* Cath Boinne *and* Ferchuitred Medba *are the same text; see also* Rev. Celt. VI, p. 189.

5. Compert Conchobhair : *Ms. H* 4, 22, *f.* 42 a (= *B. of Lecan, f.* 181 b 1).

6. Compert Conchulainn : *Ms. H.* 4, 22, p. 41 : [B]oi *Con*chub(ar) 7 maaithi Ul(ad) in Emain *no*thaithightis enluaith magh arEmuin nageilltis *conn*afacbatois cid mec*n*u nafer naluosa hital(amh) — *p.* 47 bruigis bí acroith i*n*allaile co*m*bo hoghl(an). Luid cossi*n* f(er) iar(u)*m*. Batorrach athara(ch) allam. bi*r*t m(ac). gabasí Cauilleand ce*r*d básí aaitti. marbæissim a*con* isside iar(u)*m* .....[1] co*m*boí iar(u)*m* asb*er*t so*m*. Bidmisi t*ra* do *cu* s(u)d abobba *com*ade rosgiuil sem iaru*m* Cucul(ainn). finit. ame*n*.

7. Leighes choisi cein. *Eg.* 1781, *f.* 147 a. Laithe naen docuadar mair Briai*n* Bhorai*me* mic Cein*n*eidid dothogb(ail) acísa 7 acanachis anIárm(u)*mai*n 7 ra*n*gadar cotegh hi C*r*onagai*n* correille 7 — *f.* 149 b, 2 7 darliu*m*sa is m(ai)th ata docos anois uair isdodoleighi*s* tán(a)esa 7 acsi*n* leigh*is* choise chei*n* co*n*uige si*n* 7 rl-a 7 me fe*n* M(a)c. CCC.

Stowe Ms. 867, *f.* 180 *sqq.* : Leighes choisi cein ann so sios; *this is a Ms. of* 1671 *containing also copies of several other texts*

1. *Ms.* astus bā gildæi occluichium ?

in Ms. Eg. 1781 *(the story of the abbot of Drimnagh, see below, a legend on David and a poor man, the story of Bec Fola).*

8. Aidedh Chlainne Uisnigh. Stowe *Ms.* 867, f. 186 a. Fleadh mhórchaoin mhoradhbhal do co*mh*móradh le *Con*qhobar m(a)c Fachtna Fháth(aigh) mic Rosa Ruaidh mic Rughraidhe anEmhain mo*r*áluin*n* M(a)cha f*echt* naill ion*nus* go*r*bhó subach somhemnach nasl(uaigh) 7 go*r*eirg*hed*ar aós ciuil. 7 oirfide 7 el(adh)na inchoig(idh) doghab(ail) andúan 7 andúchan*n* 7 and*recht* molta. 7 agcraobh coibhnesa. 7 angéug nginel(aigh). Et ísiadso an*m*an*n*a nabfhil(idh) rolabair an*n* si*n* .i. Cathb(ath) — *f.* 192 a. Agus is an*n* si*n* adubhairt Cathb(ath) na biad *Con*chubhar anEmhain Mhacha ina aon nduine dháshiol on bfionghail si*n* amach go bruin*n*e an bhrátha. 7 go foircion*n* anbhetha. 7 do fior*adh* an sgél si*n* or raibhe Eamhain ag Conchabhar na ag aon nduin*i* dha lorg on aimsir sin aleith *comadh* í Oidhe 7 Fell Cl(ai)*nni* hUisn(e)ch go nuige sin. finis per me Dauid Duiginan*us*. 4. Sept. 1671. *(As far as these extracts permit to form an opinion on this Ms. it seems to be a copy of the O'Flanagan version of this tale (the oldest known, for Ms. H 1, 6 bears the date 1758).*

In the catalogue of the Hodges and Smith'Mss. (R. Ir. Ac.) Aided Clainne Uisnech *is mentioned in Ms. 8 (pp. 368-436, 1770), « scarcely varying » e according to the author of the catalogue, from O'Flanagan's text.*

9. Noinden Ulad *Stowe Ms.* 872 (C, I, 2), *f.* 15 a 2: Noi*n*dean Ul(adh) cid dia da. ni(nse). b*r*iughu *cet*acha ata acomnaic. bai a*n*dith*r*iib 7 aroilgib — *until f.* 16 a 2 *(a perfect copy of the* L. L. *text).*

Stowe Ms. 869 (B, 4, 2), *f.* 127 b: Cidh dia mboi inces for Ultoiph. ni(nse). boi atech somæ di Ul(taibh) — *f.* 128 b is dohein roboi inces for Ultaiph. finis *(a perfect copy of the Harleian text; see* Windisch, Berichte der Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften, *phil.-hist. Classe, Dec.* 13, 1884).

10. Tochmarc Luaine 7 Aidedh Aithirne. Ms. H 2, 17, p. 464, *col.* 2: Tochmarc Luaine 7 Aided Aithirne. Bai *Con*c*u*b(ar) m(a)c Nesa ic(u)*m*a 7 itairrsi 7 [i]ndo*m*en*m*ai*n* dermair iarneg Derd*r*indi — p. 468, col. 1: Dodena cepoc su*nn*a. 7 dode*n*a aguba. 7 saigfet su*nn*a a*lecht*. 7 dode*n* acæ*m*fert.

Fert. Finit. (Easnadh tighi Buicet — *see* d'Arbois, *cat.* — *ends at p.* 464, *col.* 1).

11. Tochmarc Fearblaidhe, d'Arbois, *cat.; cf.* Franc. Convent *Ms. 16, p. 217*: Diombaoi Sémas mhac Torcuill arighe Alban. giolla saor idir *cr*uth 7 ceill 7 ceinel an Semas sin doshlio*cht* Cairbre Rioghfhada mheic *Con*oire abhunnadh cheinel. ein inghen do chloi*nn* aige Farbhluid ahain*m* dodearsgnoidh sidhein arm*n*aibh nacruin*n*e gucoi*m*iomlan ionacomhaimsir ar dheilbh *etc.* — *com*adh e bas C(erbaill) 7 F(erbhlaidhe) gunuige sin. finis.

12. Torugheacht Shaidhbe inghine Eoghain Oig.

Ms. H 1, 17, *ff.* 124-151, *according to the Catalogue of the T. C. Mss.*

13. *A tale on* an abbot of Drimnagh *who was changed into a woman etc.: Ms.* Rawl. B, 512, *art.* 72, *see* Stokes' *Trip. Life of Patrick, pref.* (anabdaine Drimenaigh).

Book of Fermoy, *f.* 72 a 1-f. 72 b 1 (in abdaine Drumanaigh), *see* Todd's *list of the contents of this Ms.*

Ms. Eg. 1781, *f.* 149 b 2: Aroile oglach robai anabdai*n*e Dru*m*anaid. trialltar leis fl*edh* mo*r* dode*n*u*m* — *f.* 150 a 2. 7 asi br(eith) rucadh doibh i*n*clan*n* doroin*n* ardó 7 i*n*m(a)c imarcaid boi an*n* dothob*air*t do*n*aircin*n*e(ch) arscath armbr(eith)e 7 arnalt*ro*ma 7 isaml(aidh) si*n* roscarsat 7 rl-a. *From this Ms. the text in the* Stowe *Ms.* 867 (*ff.* 183 a-184 a; 1671) *was probably copied.* (Aroile óglaóch úaignech robhaoi anabdhaine D*ru*maenaigh fe*cht* naill, 7 t*ri*alltar lais fl*edh* mo*r* dodhena*mh* — 7 anm(a)c iom*ar*cach baoi an*n* do thabhairt donoirchin*n*ech arsgáth armbreithe 7 ar nalt*ro*ma 7 is amhl(aidh) si*n* ro sgars(a)t 7 rl-a.

Add. Ms. 30512, *f.* 10 b: Aroil hóclách ro baéi anabdui*n*e Drui*m*e in ogh t*ri*alltar lais fl(edh) morcai*n* móradh[bal] dodena*m*. — *f.* 11 a 7 b*er*ar br(eith) etorra 7 airchin*n*ech C*r*oimglin*n*e. 7 is i br(eith) r(u)caidh etorra in clan*n* doroin*n* ar dhó 7 an m(a)c i*m*arc(aidh) baí an*n* dotab*air*t do*n* airchin*n*ech arso*n* analtr(o)*m*a. 7 isa*m*l(aidh) sin ro scarsad f*ri* aroile 7 rl-.

II.

1. Barlaam and Josaphat. *Ms.* Eg. 136, *f.* 57a: do sdair Barralaimh an*n*so. Ar grádh dia uile cumh*acht*aigh 7 anonoir Barralaim tin*n*sgnum an*n*so do sdair Barralam m*ur* dosgríobh Ioh(ann)es Damhasen*us* hí .....; *according to O'Curry's catalogue the Ms. was written about the year 1600 and the text is contained on pp. 119-153.*

2. *Chanson de geste* Fierabras (Fortibras *in the Irish Mss.*): *Ms.* H 2, 12, *third part, f.* 1 a 1: Incipit inuencio s(an)c(t)e crúcis .i. ti*n*dscai*nter* an*n*so fagbail nac*r*oiche no*í*m .i. an tres bl(iadain) .x. ar .xx. ar dá c(ét) refl(aithi)*us Con*stantin*us* impír naRo*m*ai an .ui. bl(iadain) dafl(aithi)*us* tancad*ar* ci*n*edhaigh i*m*dai dobarbaraib aroe*n*slidhidh arani*n*ad diarbohain*m* Dánubiu*m* arnanullmug(udh) doc(u)*m*catha i*m*ag(aidh) na Cr(ist)aidhed — *f.* 9 *(after ff.* 1 *and* 7 *a leaf is missing)*; *continued in*

Ms. H 2, 12, *third part, second section,* 2 *ff.*; — *f.* 2 b 2 *con*id hí Sdair tS*er*lois aclenma*in* coroi*ne* Cr(ist) 7 taisi nanæm conuici sin. *etc.* Finit. ISs(edh) dobaslán do ih-a acs*cri*b(adh) nasdaire so .i. mile blad(ain) [*sic*] 7 cet*ri* c(ét) 7 u. bl(iadain) décc. 7 t*ri* .xx. (= 1475) cosasanais so docuáid tort 7 día nasanaisi 7 aidhqi naheiscirgi arænlíth. Tadg úa Rigbardai*n* (*Teige O'Riordan, O'Don.*) qui sc*ri*bsit.

Ms. H 2, 7 (*a 15th cent. vellum Ms.*), *p.* 432, *col.* 1: Tindscainter andso faghbail nac*r*oithi naei*m* intr*e*as bl(iadain) dec ar .xx. *etc.* — 435 b 7 cibe nech cui*m*neocas anc*r*ch na*em* do gnath dogeba se roin*n* do b*eth*(aigh) marrtan(aigh) farre math(air) Cr(ist) an*n*sa lo deigi*n*ach. *Then begins the proper* Fierabras *story:* Apud s(an)c(tu)m Dionicium 7 c(etera) edon dogabar ac Si*n* Di*n*is 7 r- gach gnim artaib aile artestail namna diada deisg*ri*bdige .i. Elena m(atha)r *Con*stantin i*m*pir *etc.* — f. 456 b *(the end is illegible but the text is nearly complete).*

Ms. Eg. 1781, *f.* 1 a: fuair bas 7 adub*air*t mathair riu*m*sa eist riú*m* amic 7 tegeosgat duit ni dot*r*ocaire Cr(ist) *(the dialogue between Helena and Judas); f.* 2 a Apud s(an)cd(u)m Dionisiu*m* .i. dogabtar ac Sin Dinís art*est*ail na*m*na diadha so .i. El(ena) m(atha)r *Con*stantin i*m*pir — *f.* 18 b 2: cọtairrnig

Sdair S*er*(luis) moír aglenmaín coroi*ne* Cr(ist) 7 taíssí nanæmh. Fínít. amen. fi*n*ít.

Ms. H 2, 17, *pp.* 433-462 (*vellum Ms., 15th cent.*), *nearly the whole text; the beginning and the end are illegible.*

Ms. H 2, 12, *sixth part; 2 ff. of a 15th cent. vellum Ms.*

Ms. Eg. 106, *f.* 69 a: Toruigheacht na croíche naoimhthe son*n*. Apud sanctum Dominicum 7 c(etera) .i. do gabhadh ag S(anc)t(um) Denis attesdáil na mná diádha discreidach Eiliéna mathair Constantín impré — *f.* 87b gon(adh) ísin toruidhe*cht* nacroíche naomhtha gonuige sin. ar na sgriobhadh le Riosdard Tuiber anse*cht*m(adh) lá déug donathbhraoín. agus anbhliaghai*n* daoís an tighairna. 1717. och atai*m* tuirsech da sgriob(adh).

3. Octavian. *Stowe Ms.* 867 (1671), *f.* 240 a: Dobhi imper aghmar oiredha isi*n* Roi*mh* fe*cht* naill dar bhó comain*m* Octauin m*or* 7 ro bhaoi ben adhionghmhala aige .i. ingen righ na Romhánach. 7 do bhi sí aige aimsir fhada imchián. 7 nior gein*edh* m(a)c na inghen etarra risi*n* ré sin — ... (Sérl*us* m*or* imp*er* na nAlmain*n*each... Feilisda... Rolond*us*... Oliu*erus*...) — *f.* 248 : 7 docuaidh Octauin mór. 7 abhen 7 adhías m(a)c dochum na Rómhánach ahaithle na ngniomh si*n*. *co*madh ési*n* S(e)chrán na bainimp*iri*. 7 oilem(ai)*n* a. da. [*Ms.* dc] m(a)c *con*uige sin. finis.

4. Orlando and Melora. *Ms.* Eg. 106 (1717) *f.* 143 a: Feacht naóin día rabh ri Artuír mhic (*sic*) Uír mic Ambrois mic Uterpendragon .i. rí an domhain ina dhuín agus ina dheghbhaille fein .i. dúnadh an halla deirg agus is amhlath dobhí an rígh si*n*... — (Melóra, *Arthur's daughter* ... sir Mador... foraois na niongnaith... rid*ire* an err(aidh) guir*m*.,. ri na narsinga... seignior Mádora mic rígh na hIsbeirne... rígh na Babiloín... Uranuis .i. captín an ghárda... seignior Gabhín m(a)c deirbhshiarach righ an domhain... *f.* 163 b: .i. seignior Garet agus S*ir* Gaberís, S*ir* Branda mór mac righ nahEadaille. S*ir* Marrabhus mac rígh Eirin*n*. S*ir* Frol. S*ir* For et S*ir* Ector... S*ir* Bébus. S*ir* Bóbuis agus S*ir* Lanselot mac righ na bin*ne* brice. agus morán oile do rideireabh rochródha — (*ends thus:*) agus do dibreagh Seignior Mador mac rígh na hIsbeirne. 7 Meirlín an draoí go siorruígh suthain as dunach anhalla deirg air

bhthagail maitheamhnuis anma tre Melora. gonadh e sin e*ach*tra agus imthe*acht* Melora inghen rígh an domhain agus Orlando mac rígh na Teasaille aige sin.

Ms. H 3, 16 (1697), *pp.* 24-71 (*according to O'Donovan's catalogue*), *preceeded by* Merlino Maligno (pp. 1-24), *a text also kept in Mss. Hodges and Smith* 6 (1720), 4 (1745) *and other Mss.*

5. Richard and Lisarda, *(according to the same catalogue) in H 1, 10, a Ms. written in 1742 by Hugh O'Daly; a Spanish story; O'Donovan suggests that this and similar late stories were translated or at any rate brought to Ireland by Irish students at Salamanca University; so the story* « Adventures of the compassionate Wood-Kern by which word is intended to be expressed the Spanish banditto » (*in* H 1, 12, *ff.* 98-120).

6. The Theban War. Ms. Eg. 1781, *ff.* 87 a 1-120 a 1, *Ms.* H 2, 7, *pp.* 457 a-460 b (*not* Togail Troi, *as printed in* d'Arbois, *cat.*) *and the* Killbride *Ms., 2 last ff.* (*see* Rev. Celt. X, p. 177).

7. Turpin's Chronicle.

Book of Lismore, *ff.* 96 a 1-109 a 1 (*copied by both O'Curry and O'Longan* (R. I. Ac.).)

Ms. Eg. 1781, *ff.* 20 a 1-36 b 1.

Franc. *Ms.* 16 (*vellum, 15th cent.*) *ff.* 1-8 b 2.

Fragments occur in Ms. Eg. 92, *ff.* 15 a 1-16 a 2 (*f.* 12 b à: 1453) *and Ms.* H 2, 12, *third part* (1475): *4 ff.*

« The Triumphes of Charlemagne (a rather short tract) » *in* Liber Flavus Fergusiorum (1437), according to O'Curry, *lectures on the Mss. materials, p.* 531.

I have not seen « The Conquests of Charles the Great » *pp.* 1-170 *of n° 14 of the 26 modern Stowe Mss.* (E, V, 1, 1 sqq., *the last lot in the Bluebook list); these Mss. are written by Paul O'Longan,* in 1819 « for the use of James Roach in Cork » ; *amongst them are f. i.* Laoithe Oisin (*n°* 7, 382 *pp.*), the Fight of Fer Diad (*in n°* 9), Tochmarc Ferblaidhe (*n°* 2, *pp.* 109-160 : gombi sin Tocm*a*rc C(erbaill) 7 F(erblaidhe), the Book of Conquests, the bloody skirmish of Conall Cernach etc.

Max Nettlau.

April 30, 1880

LE DEBAT DU CORPS ET DE L'AME

EN IRLANDE

I.

Par la publication des *Passions and Homilies from the Leabhar Breac*, M. Atkinson a mis à la disposition des érudits non-celtistes des traités intéressant la littérature comparée du moyen âge chrétien aussi bien que la littérature irlandaise. Mais il n'a pas jugé à propos de reproduire les phrases latines intercalées dans le texte irlandais, parce que c'eût été faire double emploi avec les phrases irlandaises qui les traduisent. En rendant compte de l'ouvrage de M. Atkinson dans *Mélusine*[1], j'ai regretté cette suppression ; le texte latin, si mutilé qu'il soit, peut en effet aider à établir la filiation des versions du texte, ou même encore à restituer l'original latin.

Dans mes conférences de l'année 1888-89 à l'Ecole des Hautes-Études, j'avais choisi pour texte d'explication, ou *class-book* d'une de ces conférences, les versions (ou plus exactement les copies) que le manuscrit irlandais de Paris[2] fournit des textes publiés par M. Atkinson. L'un de ces textes est l'*Agallaim in cuirp 7 na hanma*, litt. « dialogue de l'âme et du corps » (ou « débat » si l'on préfère le terme de notre littérature du moyen âge) qui se trouve deux fois, en deux écri-

1. *Mélusine*, n° de janvier 1888, col. 23-24. — Dans cet article, j'ai donné une concordance (avec le ms. irlandais de Paris) des morceaux publiés par M. Atkinson.

2. Ce ms. forme le n° 1 du fonds celtique et breton de la Bibliothèque Nationale de Paris.

tures différentes, dans le ms. de Paris, manuscrit formé de cahiers de diverses provenances[1]. Les phrases latines qui se rencontrent dans ce texte sont assez nombreuses pour donner une idée du prototype latin que l'écrivain irlandais a eu sous les yeux. Au cours de l'explication, M. Dottin a pris la peine de détacher ces phrases du texte irlandais, et il les a copiées à part. Il nous paraît intéressant de publier ce texte latin qui appartient à l'histoire littéraire du moyen-âge. Les médiévistes seront peut-être étonnés des formes barbares du latin (*ainima* pour *anima*, *mailis* pour *malis*, etc.) ; le texte ne leur en sera pas plus difficile ; mais, au point de vue irlandais, il est intéressant de publier le latin des scribes irlandais tel qu'ils l'écrivaient, parce qu'on y voit (notamment pour l'harmonisation des voyelles) un décalque des lois phonétiques de l'irlandais.

L'originalité du texte irlandais est qu'il tient à la fois à la littérature des visions[2] et à celle des « Débats du Corps et de l'Ame »[3] et qu'on y voit clairement comment le dialogue ou débat du corps et de l'âme, avant de devenir un sujet par lui-même, n'était qu'un incident dans le récit général d'une vision.

1. 1° du fol. 12, recto, 2e col., au fol. 14, verso, 1re col. ; — et 2° du fol. 72, verso, 1re col., au fol. 73, verso (la fin manque). — On trouvera la traduction anglaise du texte irlandais dans Atkinson, p. 507 et suiv.

2. Sur la littérature des visions, voir notamment :

Fritzsche : *Die lateinischen Visionen des Mittelalters bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts* dans les *Romanische Forschungen*, t. II (1886) et III (1887).

H. Brandes : *Ueber die Quellen der Mittelenglischen Paulus-Vision* dans les *Englische Studien*, t. VII (1883).

H. Brandes : *Visio S. Pauli*, Halle, 1885.

A Graf : *A proposito della Visio Pauli* dans le *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, t. XI, fasc. 3, 1888.

3. Sur la littérature du « débat du corps et de l'âme » voir :

Kleinert : *Ueber den Streit zwischen Leib und Seele*, Halle, 1880.

Romania, t. XIII, p. 519.

Et G. Paris : *La Littérature française au Moyen Age*. Paris, 1888, p. 227 (§ 155) et 272.

Sur la littérature des autres « débats », voir :

Edelestand du Méril : *Poésies populaires latines antérieures au* XIIe *siècle*. Paris, 1843, p. 218, n.

Et surtout G. Paris, *Litt. franç. au Moyen Age*, § 110, p. 158 et 263.

La littérature bretonne du colportage, qui a conservé plusieurs choses anciennes, répand encore aujourd'hui plusieurs de ces « débats ».

Je n'ai pas réussi à retrouver l'original des phrases latines qu'on trouvera plus loin : je ne puis qu'indiquer le point d'attache de la version irlandaise, intermédiaire entre la littérature des visions et celle des débats. Elle partage ce caractère avec la *Visio Fulberti*, poème latin attribué au XIIe siècle[1]. La *Visio Fulberti* rappelle, en plusieurs endroits, le mouvement du dialogue de notre texte latin d'Irlande ; et, comme elle est versifiée, il n'est pas téméraire de supposer qu'elle est l'amplification en vers (œuvre d'un clerc bel esprit) d'un texte existant déjà en prose. Ce prototype en prose a disparu, mais l'Irlande nous en rend les principaux passages.

Le poète ancien du XIIe siècle attribue cette vision à un Français du nom de Fulbert *(Fulbertus Francigena)* : il est probable que ç'a été pour rendre son récit plus intéressant à ses auditeurs ou lecteurs qu'il l'a ainsi localisé et rendu personnel. Or, on a signalé des ressemblances entre ce texte latin et des textes anglo-saxons, qui traitent le même sujet de la même façon ; et comme ces textes anglo-saxons sont plus anciens et remontent au Xe siècle, M. Kleinert en a conclu que la *Visio Fulberti* est l'adaptation ou l'imitation des textes anglo-saxons. Le raisonnement ne nous paraît pas convaincant, car les textes qu'il compare entre eux peuvent dériver d'un prototype commun. Nous sommes ainsi amené à voir ce prototype dans notre texte latin en prose, et d'autant plus qu'avec cette hypothèse nous ne sortons pas des Iles Britanniques. Il est inutile de rappeler ici l'influence irlandaise dans les cloîtres et les écoles de la Grande-Bretagne.

Le texte latin contient une phrase attribuée à saint Augustin : nous l'avons cherchée dans ses œuvres, mais sans succès.

H. Gaidoz.

II.

La partie latine du débat du corps et de l'âme est publiée ci-dessous d'après trois copies : 1° ms. de Paris (Bibliothèque Nationale, fonds celtique, f° 12 r° b — f° 14 v° a), nous la désignons par P. ; 2° ms. de Paris, f° 72 v°

1. On en trouvera le texte dans Edelestand du Méril, *Poésies populaires latines antérieures au* XIIe *siècle*. Paris, 1843, p. 217 et suiv).

a — f° 73 v° 2, nous la désignons par *p;* 3° Leabhar Breacc, fac-similé, p. 251 b-253 b, nous la désignons par B. Nous avons pris comme base de notre texte la copie contenue aux feuillets 12 r° b — 14 v° a du manuscrit de Paris; nous n'indiquons pas dans le texte les abréviations du ms., mais nous relevons dans les notes toutes les variantes des deux autres copies. Les variantes orthographiques ou phonétiques sont transcrites en caractères ordinaires; les variantes importantes pour le sens, en petites capitales.

Là où la copie du manuscrit de Paris que nous désignons par P était manifestement fautive, nous l'avons remplacée dans notre texte soit par le passage correspondant de *p*, et dans ce cas les mots sont écrits en italique, soit par la leçon de B, et dans ce cas les mots sont transcrits en italique et précédés d'un astérisque; soit enfin par une conjecture, et dans ce cas les lettres, les mots ou les parties de mots restitués ou corrigés sont en italiques et entre crochets.

Quant à la valeur relative de ces trois copies, la partie latine de P et *p* est évidemment copiée sur le même texte; la version conservée par B, plus corrompue sur bien des points, est plus complète.

G. D.

f° 12 r° b; l. 19] Domine quis habitabit in tabernaculo[1] tuo aut quis requ[*i*]escet[2] in monte sancto tuo.

Qui *ingreiditur*[3] sine macula et operatur iustitiam, qui loquitur ueritatem in corde suo, qui non egit dolum in linga[4] sua nec fecit proximo suo malum et oprobrium[5] non accepit aduersus proximos suos.

[conid daco*m*all*ud* si*n* raidis isac*rist* isi*n*t sosc*el*a] dicens: Amen amen dico uobis, nisi[6] conuersi fueritis et eficiamini sicut paruuli, non intrabitis in regnum celorum.

Dicens[7] Augustinus: *unicuique*[8] anime[9] duo exercitus occurrunt[10] antequam migrat a corpore alter angelorum [f° 12 v° a] alter demonum

O ainima infelix[11].

1. tabirnaculo p.
2. requescet P. requiecit p. requiescat B.
3. igreditaur P. ingreditur B.
4. lingua B.
5. La leçon de B est inintelligible.
6. nissi B.
7. ut dixit Augustinus dicens B.
8. uncuce P. uniquique B.
9. ainime p. B.
10. ocurrunt p. B.
11. o anima infelix p. o ainima felix B.

Ubi es nunc, **nunquid*[1] hic habitas, audi nos pe*cc*ator[2]
Cur ces*s*as superbie.
Cur cesas[3] blasfemare.
Amasti mundum et mundus te decepit.
Cur non **contendas*[4] *mundum*[5] quem amasti.
Cur cibum non amas[6].
Cur epule *desunt*[7].
f° 12 v° b; l. 2] Quid oculi discordant, quid oculi *denudantur*[8].
Quid dentes denudantur.
Quid labia *pallent*[9].
Quid pedes gelidant.
Quid cor oprimatur.
Quid anhela ces*s*at.
Suirgite demones et **aripite*[10] arma, corpus cedite, domum frangite, animam **iugulate*[11], ad **tartara*[12] inferni et ad profundum deducite.
Deinde ainima ad labia uadit.
Et dicit[13] mors: hic sum, huc non inuenies.
Deinde ad *nares*[14] uadit.
Deinde uadit ad ocolos[15].
Et dixit mors: perge ad alium locum[16].
Deinde ad aures uadit.

1. nu*nc* uid P. nu*nc* quid p.
2. pecauit B.
3. sessas p. cessas B.
4. CONTEMPNAS P. p. Le mot correspondant dans le texte irlandais est *eirg* qui prouve que *contendas* est une meilleure leçon.
5. mundam P.
6. cur cibum amas p. Dans P cette phrase suit *cur ep. des.*
7. desen*n* P. desint B.
8. denutant*ur* P.
9. pullent P. B.
10. accipiti P. accipite p. Le mot correspondant dans le texte irlandais est *gabaid.*
11. uigilate P. p.
12. tart*ur*a P. p.
13. diccit p.
14. aures P.
15. oculos p. oc*ulu*m B.
16. ad aliu m loccum p. at aliu*m* loc*um* B.

f° 13 r° a]. Et dixit mors: noli huc uenire.

Deinde ad capitulum[1] uadit, pergit per illum et **stat*[2] super uerticem[3] et **circumspicit*[4] se mirabiliter[5] et **dicit*[6].

Quid[7] est istud pallium quod tenui circa me? non meum[8] est hoc *uestimentum*[9] neq*u*e de uestimentis meis in canditate prius apparui. Quis **comotavit*[10] **uestem* **meam*[11].

Demones dicunt[12] contra animam[13] et accusant eam[14] ualde. O ainima infeilix[15], respice[16] nos.

f° 13 r° b; l. 3]. A nobis tibi est uestimentum.

Quia Adam circa *se*[17] prius tenuit et Cain circa se tenuit et Iudas Scairiot[18] circa se tenuit **et* **Coephas* **princeps* **sacerdotum* **circa* **se* **tenuit* **uestimentum* **illud*[19].

Quid *plura*[20] dicamus? Non tu sola hoc uestimentum accepisti sed peine[21] acceperunt homines totius[22] mundi.

Dicunt demones: O ainima infelix, respice corpus tuum et domum tuam unde existi.

Deinde ainima penetet et dicit

[i. *rara*[23] *penetencia*]

1. Dans P le *p* est surmonté d'un *t*; dans p le *p* est surmonté d'un *t*, et la finale *itulum* est à moitié grattée; B: c*a*pit*o*lium.
2. sdat P p.
3. uerticim B.
4. sircumspexit P. circumspexit p.
5. mirabiliter manque dans B.
6. dixit P p.
7. c*ui*s B.
8. meam p.
9. uest*us* ment*um* P.
10. comodauit P p.
11. ue uestum meu*m* P p.
12. dicent p.
13. ai*nim*am B.
14. acusant eum p.
15. o anima infelix p o ai*nim*a *in*felix B.
16. respice in B.
17. set P.
18. Scarioth B.
19. Cette phrase manque dans P et caifas p*r*incipes sas*er*dotu*m* *cer*case te*n*uit uestimentu*m* illud p.
20. rura P.
21. pene B.
22. toci*us* p B.
23. rura p... i. aithrigi ainmi*n*ic P. — SERA pen*iten*tia i. mall aithrige B.

et dicit : ago deo penetentiam [1] de meis pecatis plurimis.

f° 13 v° a]. Deinde ainima ad celum [2] uadit.

Et demones in ob[*u*]ium [3] ei ueniunt et dicunt : o miseirrima [4] ainima, o infeilix, quo uadis et [5] quomodo ausa es pergere ad celum ?

Postea *reuertitur* [6] ainima ad corpus, acusans eum [7], dicens

dicens : o caro dura, o tamplum *diabolicum* [8]

nunc ego ad te redior [9] ut increparem tuam increduiletatem [10]

O caro dura, ci[*nis*] [11] putrida [12], o superba in qua diabolus [13] habitauit, o tenebrosa fouea, o **uenenosa uip*[*er*]*ia* [14] [f° 13 v° b] **serpentium* [15], o costodia [16] iræ [17] et superbie [18].

Ue mihi, habitacio tua mersit [19] me in infernum.

Et de tuis mailis [20] crucior et de tuis peccatis toircior [21] atque demergeor [22] in infernum

f° 14 r° a]. Maledicam tibi in secula seculorum **et* **frequentabo* **multis* **maledictionibus* [23].

Et corpus respoindit [24] anime dicens :

1. penite*n*tiam B.
2. scelum p.
3. obium P B. ouium p.
4. misserrima p. miserri*m*a B.
5. Les mots o i.q.u. e. manque dans p.
6. reu*ertiti* P.
7. eum manque dans B.
8. diapoliticum P diabo*l*um B.
9. reddior B.
10. increduletatem p. incredulitatem B.
11. p. B. manque. ci P.
12. putrita p.
13. diabulus B.
14. uenosa uipa P uenossa uipia p. uenenosa FISURA B.
15. serpenitium P *ser*penidiu*m* p sans doute pour *serpeintium*.
16. occustodia p. o *cu*stodia B ; dans P le premier *o* est surmonté d'un *u*.
17. ire p B.
18. superbiae B.
19. mercit B.
20. malis p. B.
21. torcior p. tortior B.
22. demergior B.
23. La phrase e. f. m m. manque dans P p.
24. respo*n*dit p. B.

O ainima[1] dura **et* **arida*[2] atque sicca sicut terra[3] sine aqua, o *miserabilis*[4], o deterior[5] cunctis mortalibus es.

Mansisem sicut uiniuersa[6] terra fragilisima[7] nisi te percepisem.

Deinde ainima *uadit*[8], et relinquit[9] maledictionem[10] [*et maledictionem*] portat[11] et *dicit*[12] corpus intra in manibus diaboli et **satilitium*[13] suorum.

f° 14 r° b; l. 36]. Exercitus angelorum uero[14] **uenit*[15] ad ainimam iusti et dicit.

f° 14 v° a; l. 6]. O ainima sancta, o germina fideilisima[16] o **sponsa*[17] regis o decor paradisi, o filia regis.

Canta carmen regi tuo nobiscum[18] **et* * *in* **perpetuum*[19].

Demones autem non nocebunt tibi.

Ueni in manus angelorum et archangelorum ut simul perg[*a*]mus[20] ad regnum illud sine ullo fine in secula seclorum[21] amen.

---

1. anima B.
2. Ces mots manquent dans P p.
3. int*er*ra B.
4. meisirabilis P.
5. dent*ri*or B.
6. univ*er*sa B.
7. *fra*gilisim*us* B.
8. uadid P.
9. relinquet p. reliq*ui*t B.
10. maledictio*n*em B.
11. p*or*dat p.
12. dixit P.
13. sadiloc*um* P. sadilicu*m* p.
14. u*er*o ang*el*os B.
15. veniat P p.
16. fidelsi*m*a B.
17. spons P.
18. nobiscam P.
19. la phrase e. i. p. manque dans P.
20. pergemus P. B.
21. seculorum B.

A PUZZLE IN IRISH PARSING

Is é leth atóibe ind aisnéis-sea co dú.

Scholars disagree about the parsing and literal meaning of this sentence, and Mr. Whitley Stokes says, that « perhaps the phrase will never be sufficiently explained, until it is taken in hand by Prof. Windisch, Prof. Ascoli, or Prof. Thurneysen »[1]. It has been thus translated:

Is è immorro leth atóibe ind aisnéis-sea lasin fáith co dú indepert.

1. The prophet has a parallel passage as far as the place where he said[2].

2. This is the parallel part of the declaration by the prophet as far as where he said[2].

3. This is one of the two contexts of this declaration of the prophet's as far as the place in which he had said[2].

4. One of the two connected passages of this declaration, which the prophet hath, is as far as the place where he had said[2].

5. This is (the) side that adheres to (i. e. the context of) this declaration of the prophet, as far as the place where he had said[2].

6. This is the direction in which this declaration of the prophet adheres (or to which it leans), to the place where he had said[3].

1. The *Academy*, April 6, 1889.
2. Mr. Stokes in « Three Mid. Ir. Homilies » pp. 3, 24; Tripartite Life » pp. 4, 430; *Academy*, April 6, 1889.
3. S. H. O'Grady, in *Academy*, March 30, 1889.

7. This narrative of the prophet is the context (or side of adherence) of the place where he said [1].

8. As found in the gospel of Matthew in continuation of the part where it is said [2].

9. The passage stands in connexion with what the prophet had said [2].

10. It follows immediately after the passage in which John said [2].

11. It is found in the sequel of what Christ said before [2].

There is also considerable divergence with regard to the parsing. *Leth* is the subject of *atóibe* (Stokes), it is not (O'Grady); *ind aisnéis* is the subject of *atóibe* (O'Grady), it is the accusative governed by *atóibe,* and is a Middle Irish corruption of *inn aisnéis* (Stokes); *atóibe* is a genitive = « of its side » (Stokes [3] in 1877), is a genitive, = « of adherence » (Mac Carthy), is a verb (Stokes and O'Grady), is the relative *a* + the verb *tóibe* (D'Arbois de Jubainville [4]). Each of the three Irish scholars adheres to his own views, and rejects the opinion of the others; and, as Mr. O'Grady says, « in the matter of the accidents and construction of *atóibim* some good powder has been burnt ».

Before I submit a new literal translation and analysis of the phrase, I will make some remarks on the other versions; omitting Mr Stokes' earlier efforts, which have been inserted merely to show the difficulty of the sentence, and Dr. Atkinson's versions, which are rather loose and show that he has not grappled with the difficulty.

1. The erudite editor of the *Revue Celtique* says the verb is *toibim*. I have looked in vain for such a word in Old and Mid. Irish, though I find *taoibhidh ris,* cleave unto Him (*Bible,* Joshuah, XXII, 5). On the other hand we have *co attoibtis* gl. ut inherescent, which supposes *attoibim, atóibim,* words which in fact gloss « lenteo » = lentesco = I adhere, from

1. Dr. Mac Carthy in « Transactions of the R. I. Academy », May, 1889, p. 197.
2. Dr. Atkinson, in « Todd Lectures », vol. II, pp. 442, 451, 466, 495.
3. Three Mid. Irish Hom., p. 135.
4. Rev. Celtique, April 1889, p. 263.

lentus, adhesive, whence also come *lentor* and *lentitia,* adhesivenesss; *Lenteo* is to lentesco as *hæreo* is to *hæresco,* and « lentet », which is found only once in the Latin dictionaries, means primarily and properly « it sticks », and figuratively, perhaps, « is impeded », « goes slowly ». So against *attoibim,* « je suis lent », are arrayed 1° *attoibtis, attoibim* and the other forms which I shall give further on, 2° the formidable triple alliance of Mr. Stokes, Mr. O'Grady and Dr. Mac Carthy, who do not detect the relative *a* in *atóibe.*

2. Of the latter Reverend gentleman's equation, *atóibe* = *atóibthe,* I say: 1° It is reprobated by Mr. Stokes and Mr. O'Grady. 2° It has not been supported by any like case of corruption. 3° It could not well be a phonetic form. *Th* is too tough and rough [1] to be suppressed twelve times by four different scribes; « it sticks » (*attoibi*), and, even when invisible in our phonetic books, it asserts its presence and power, as in « marfach », « marafadh », « maruffa », « dóvarafa » [2] = *marbhthach, dómharbhtha;* in our grammars [3] *lúbtha, treobhtha, snamhtha* are pronounced « lupatha », « treofa », « snáfa »; and *foirbthe* is written *foirfe* in the Children of Lir, Index. 4° It is hard to believe, that four scribes of the 11th, 14th and 15th centuries would have miswritten twelve times the 3rd sg. pres. Indic. for the gen. sg. of the verbal noun or infinitive of *atóibim.*

3. Against Mr. O'Grady's view Mr. Stokes sets six phrases, in which *leth* must be the subject. I will add eight more, such as, « is é leth is oentadach co dú », and « is í cói hitóibe co dú indecid ».

4. Mr. Stokes considers *ind aisnéis* as a corrupt form of *inn aisnéis* the accusative. But 1° he gives only one certain instance of such a corruption [4], 2° there are three instances of *inn, in* for the nom. fem. *ind* [5]; 3° in that case the *co* is

1. O'Don. Gram., p. 55.
2. The Irish Catechisms of Butler, Kirwan, O'Reilly, etc.
3. O'Don. Gram. p. 58, I. O'Molloy's Gram. p. 7.
4. B. of Lismore, fo 40 a: folios 1, 11 and 40, quoted by Mr. Stokes, are marked 42, 53, 82 in O'Curry's and O'Longan's transcripts.
5. Windisch's Woerterbuch, *v.* in; I think the two *inn* of the B. of Lis-

not easily accounted for, as he admits himself; 4° There is no known instance of *atóibim* governing an accusative. Like its gloss « hæreo » it takes the dative: « doib », « do thopur ». As in modern Irish we have « taobhaigh ris », « cleave to Him » (*Bible,* Josh., XXII, 5), so in Old and Mid. Irish we find *infra,* « atoibad frí », « atoibe co » : corresponding with *is oentadach fri, -co,* « hæret », « inhæret » ad (which gloss *atóibim*), and with its quasi-equivalents in French, « s'accoster à »[1], s'attacher à. In the modern language it also takes a direct object, but drops it's original meaning, as « taobhaidis a n-anmanna ris », « let them commit their souls to Him » (I. *S. Peter,* IV, 19), « taobhaim mo spiorad ann do lámhaibh », « into Thy hands I commend my spirit » (*S. Luke,* XXIII, 46); but then this meaning would not suit Mr. Stokes. 5° The transitive theory must be given up in presence of the six phrases like « is é leth atóibe co du ». 5° Lastly it is hard to believe, that the scribes of the *L. Brecc,* the *Tripartite Life* and *Egerton* 91 should miswrite *ind* for *inn* five times, and that the true form should be preserved by the more modern scribe of Lismore who writes « lasin bhfaidh » and « lethaoibi » which he corrects by *at* subscript.

My own view, which I submit, for approbation or reprobation, to these and other distinguished scholars, is : a) that *leth* is the subject of *atóibe* and connected with it by an unexpressed *a,* b) that *ind aisnéis* is the subject of *atóibe* by apposition with *leth* and connected with it by an unexpressed *.i.,* c) and that the sentence should run thus :

« Is é im*morro* leth attóibe (.i. ind aisnéis-sea lasin fáith) co dú indep*er*t remi. »

The intrusive, interjectional or parenthetical character of *aisnéis* will appear from my arrangement, in four groups, of twenty-three pertinent phrases, into which it sometimes enters and sometimes does not[2]. I have used parentheses in order

more. 42, 53, and the one *in* of *LB.* 61 b, which I quote, may be added to Windisch's three.

1. Ses homes se acosterent à lui, à un pilier s'est acostez, là où il se fu acostez. *Litré's* Dictionnaire.

2. Eleven of these are due to Mr. Stokes, one to Mr. O'Grady ; the

to bring into prominence the construction, « leth atóibe co dú ».

Let us compare typical examples of these groups.

A. Cech oen atóibe (.i. is oentadach) dóib, *LB.* 174.

B. Is é leth is oentadach co du inderbairt Lúcás, *LB.* 52.
Is é leath atoibe, (.i. as dlúith) co dú *in*erb*airt* Eóin, *LB.* 194.

C. Is é leth is aentadach (fri h-Isu) co dú inebairt, *LB.* 68.
Is é leath atoibe (.i. is œntadach) (fri h-Isu) co du *in*erbart, *LB.* 44.
Is é leth is aentudach frisin suiscel*aig* (frí Matha) i*n* tan atr*ub*a*irt, LB.* 45.

D. Is é leth is æntudach (i*n*d ais*neis*-se f*ri* Lúcás) co dú i*n*depert, *LB.* 55.
Is é leth atóibe (ind aisnes-sea lasin fáith) co dú i*n*dep*er*t, *LB.* 24.
It seems clear, 1° that the construction « atóibe co du », « as dlúith co dú » « is aentadach co dú », which is manifest in A and B, holds in C and D; 2° and that *fri h-Isu,* « la h-Isu », « ri Matha », « fri Matha », « la Matha », « ind aisnéis-sea la Matha », etc., are inserted parenthetically by way of apposition, specification, identification, or *idón*tification (!). They are not wanted, seem somewhat out of place; and are intruders, if not originally introduced by an *idón,* which has got crushed out and disappeared. I translate literally : « Now this is a part (this here utterance of the prophet's) which sticks to the spot where he had previously said » *or,* « Now this a passage (i. e. this utterance of the prophet's) which hangs on to the place in which he had previously said ».

I will now present 1° all the phrases which bear on our subject, and 2° all the glosses and tense-forms of *atóibim,* which have not hitherto been put together in any book or paper that I have seen.

rest have been added by me, one of which (LB. 61) has been overlooked by Mr. Stokes, though he printed it in his « Three Mid. Ir. Homelies », p. 24.

A. is airi atá atoibad inna cilli frí alaili[1], *Tripart. Life,* 90.
it é atá mou atoibet do thopur[2] ecna na Deachta, *LB.* 72.
cech oen atóibe (.i. is oentadach) doib, *LB.* 174.

B. is é leth is oentadach co du inderbairt Lucas, *LB.* 52.
is é leath atóibe (.i. as dlúith) co dú i*n*erb*air*t Eóin, *LB.* 194.

C. is é leth is aentadach (fri h-Isu) co dú inebairt, *LB.* 68.
is é leth is æntudach (fri h-Isu) co du inebairt, *LB.* 69 a.
is é leath atoibe (.i. is æntadach) (fri h-Isu) co du i*n*der-bart, *LB.* 44.
is é leth atóibe (la h-*Is*u) co du i*n*ep*er*t, *LB.* 248 a.
is í cói hitóibe (lasin suiscel*aig*) co dú i*n*decid Isarias *(sic), LB.* 107 a.
is é leth is oentadach (fri Matha) co du indebert, *LB.* 163.
is é leth is aentadach (fri Matha) co dú i*n*dep*er*t, *LB.* 40.
is é leth atoibe (.i. is aentadach) (ri Matha suiscel*aig*) co dú i*n*derna, *LB.* 49.
is é leth atoibe (la Matha) co dú i*n*erbairt, *LB.* 66 b.
is é leth is aentudach (frisin suiscel*aig*) fri Matha[3] i*n* tan atr*ub*air*t*, *LB.* 45.
is é leth atóibe (la Daniel) co du i*n*deb*er*t, *LB.* 72 a.

D. is é leth is æntudach (i*n*d aisn*éis*-se f*ri* Lucas) co dú i*n*de-pert, *LB.* 55.
is é leth is æntadach (ind aisn*éis*) co du i*n*depert, *LB.* 61 or 55.
is é leth atáibe (ind aisneis-sea la Matha) co dú inderbairt, *Egerton,* 91 fo. 30.
is é leth atóibe (i*n*[4] aisn*éis*-sea la h-Eoin, co du i*n*dep*er*t, *LB.* 61 b.
is é leth athaobi (inn[4] aisneis-sea la h-Eóin) co dú an-debairt, *B. of Lismore,* fo. 53 a.
is é leth atoibe (ind aisnés-sea lasin fáith) co dú indep*er*t, *LB.* 24.
is é leth ataebi (ind aisnéis-si lasin fáith) co dú i*n*erb*air*t, *Trip. Life,* 4.
is é leth atoibe (inn[4] aisneis-sea lasi*n* bh-fáidh) co dú i*n*-deb*er*t, *B. of Lismore,* fo. 42 a.
is é roscrib i curp sosc*el*a i*n*d aisnéis[4] noeim-si, (!), *B. of Lismore,* fo. 82 a. 1.

It may be necessary or useful here, to append the following notes on some of these sentences : 1° Dr. Atkinson renders *atoibet do thopur* by « who drink of the well » ; but in the Index to the Irish Homelies he shows some doubt by adding a(?). I translate : « It is they (the Seraphim) who most ad here (are closest) to the fountain of the wisdom of the Deity ». In support of my version I point to the glosses, which I shall give further on, and to *Isaiah,* VI, 1, and *Apocalypse,* XXII, 1 : « Vidi Dominum sedentem super solium... Seraphim stabant super[1] illud ». « Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum tanquam crystallum, procedentem de sede Dei ». — « Do chonnairc mé an Tighearna na shuidhe a g-cathaoir rioghdha. Ós a chionn shuas[1] do sheasadar na Seraphínigh. Agus do thaisbéin Sé dhom sruth glan d'uisge na beatha ag teacht amach ó chathaoir Dé », *Irish Bible.* The phrase from *LB.* 107 means : « This is a passage (of the Evangelist) which is connected with (refers to) a place where Isaias said ».

2. Mr. O'Grady translates « atá atoibad inna cilli frí alaili » « there [still] subsists a mutual interdependence of the one church upon the other ». Mr. Stokes says « mutual » is tautologous, and I fancy « interdependence » is not borne out by the glosses and the context. The *Tripartite Life* (pp. 90, 20) tells us that Guasacht was made Bishop of Granard, and his two sisters set up at Clonbrony : « wherefore there subsists an adherence of the church (of Clonbrony) to the other (of Granard), and it is the *airchennech* of Granard who ordains a head of nuns (prioress) in Clonbrony ». This version is based on Mr. O'Grady's, but seems more in harmony with all the glosses and with the context and with « taobhaidh ris », « adhæreatis Ei », « cleave unto Him », *Josue,* XXII, 5.

3. « Is é leth is aentudach (frisin suiscel*aig*) frí Matha in tan atr*u*b*ai*r*t* », may mean, « this is a passage which agrees (with the Evangelist) with Matthew when he said ; or the words may be frisin suiscele (*or* suiscel ?), and we may render,

1. *Cf.* is cuit atóibthe nam*má*, huare rombí cechtar de *sech* alaill, *Sg.* 29 b. 15, 18. *infra.*

« this is a passage which is near to, or in harmony with the gospel of Matthew when he said ». The whole seems put for a particular part of the Gospel.

4. The two *inn* and one *ind* (B. of Lismore fo. 42, 53, 82) and the *in* of *LB.* 61, favour Mr. Stokes opinion; but I believe they are corruptions.

The glosses are, 1. attoibim .i. lenteo, *Pr. Cr.* 56 b; 2. atóibim .i. lenteo, *Pr. Sg.* 145 a; 3. atoibi .i. herenti, *Ml.* 57 d. 4; atóibe, atoibe .i. as dlúith, .i. is oentudach, *LB.* 194, 174, 44, 49; 5. (a)toibmis .i. herere, *Ml.* 18 c; 6. co attoibtis .i. ut inherescerent, *Ml.* 63 b; 7. atoibiud .i. adhessione, *Ml.* 54 d; 8. is cuit atóibthe nam*má*, is airi asb*erar* « quasi ad aliquid », « quasi » .i. similitudinis; « quasi ad aliquid » asberar diib, huare rombí cechtar de sech alaill, *Sg.* 29 b. 15; 9. « Quasi semper adhaerens .i. is cuit atóibthe, huare rombí cechtar de sech alaill, *Sg.* 29 b. 18.

The meaning is: It is only some adherence, a « *quasi* » atoidad, adhæsio « secundum quid »; « ad aliquid » is said of them, because each of them is outside or beyond the other. *Sech* does not mean *secus,* which would imply *attóibud*, or being *hi toebtaid* (Saltair na Rann, 6575); *cuit* here and elsewhere means « some » and deserves a place among the « substantiva Pronominalia » in the next edition of Zeuss. With *is cuit atóibthe* compare « *cen chuit n-dignai* .i. cen taire no cen dímecin », without *any* reproach, that is, without reproach (*Félire,* CXIV); *is cuit frisligi* (Wb. 3 d. 4.), est aliquid adjacentiæ, « óir atá an toil a b-fogus dom » (Rom., VII, 18); *is cuit airicc*[1] (*Wb.* 3 d. 8), ní *cuit* broto acht is dogres, *Ml.* 32 c. *is cuit ir-imraito*[2] (Wb. 3 d 6), *cuit hóre* .i. cid do uair

1. Mr. Stokes renders « it is part he finds », I think *airicc* is the gen. of *airecc,* and glosses either a) « invenio » and means « something of a finding », « he dimly see », il entrevoit; cf. *airecc na n-thepstul* (*LB.* 154) the finding of the Apostles, *scela airicc*, *LB.* 231 a. Or b) it glosses « legem resistentem » and is gen. of *airecc,* desire, inclination, impulse = *aireac, meanman, O'Don. Suppl.* Das Gesetz der *Begierlichkeit* is the «lex resistens ».

2. Mr. Stokes reads « *cuitir* imraito » and does not translate. It means « some what of longer, abiding or intense thought »; *cf. ir.* -gl. *suthain* (O'Dav , p. 98), *ir-thorad* (Fél., LXI). The three degrees are: « cuit fresligi, cuit ir-imraito, « forbe ind imraito ». *Cuitir imraito* is equalled by « the

.i. etsi ad horam, (Wb. 16 b. 5). *Cuid* in modern Irish is constantly used pronominally, for « aliquid » aliqui, some, as *fear* is for some, and *meid* for « those who » as in « cuid díobh »; and even it looses its substantive and pronominal meaning, and vanishes into « un je ne sais quoi » which has no equivalent in any language known to me, as « ag cur do *chuid* éadaigh ort » putting on your clothes « d'a cuid clainne », to her children. It is pronominal in « ag bualadh *coda* aca agus ag marbhadh *coda* eile », « beating some and killing some », « do ghabhadar *ar fhear* díobh,do mharbhadar *fear eile* agus do ghabhadar do chlocaibh *ar fhear eile* », « they beat *one,* killed another and stoned another » (*Irish and Engl. Bibles,* Mark. 12, 5, Mat. 21, 35).

The tense forms are : *attoibim, atóibim,* 1st. sg. Pres. Indic.; *atoibi, atóibe, atoibe,* 3rd sg. Pres. Ind., *atoibet* 3 pl. Pres. Ind.; (*a*)*toibmis, attoibtis,* Secondary Pres. 1st. and 3rd. Pl.; *atóibad, atóibthe, atoibiud,* Nom., Gen. and Dative of the verbal noun. The glosses are : lenteo, hæreo, adhæreo, inhæreo, as dlúith, is oentadach. It is an intransitive verb and is followed by the dative with *do* and the accusative with *co* and *frí*.

Edmund Hogan, S. J.

---

ironslaught » (in this day's Dublin *Evening Telegraph* May, 23) for « their onslaught ». « The ironslaught was irresistible », for their onslaught.

MÉLANGES

I.

GWYR, GOAR

Une nouvelle explication de ces formes déponentielles énigmatiques : gall. *gwyr*, armor. *gwar* (vannet. *gwér*) « il sait », vient d'être proposée par M. Windisch et M. Zimmer[1]. M. Windisch identifie *gwyr* avec le védique *vidrē* « ils savent », M. Zimmer, avec le sanscrit *vidúr* : tous les deux, conformément à leur théorie sur les formes verbales en *-r*, y voient une ancienne troisième personne du pluriel. La seule difficulté dans cette identification consiste dans la disparition du *d* de *gwyr*. M. Windisch, pour l'expliquer, renvoie aux exemples de la *Gramm. celt.* de *d* disparus : *roy, roes ; dielw* « deformis », *mi ath roessum* darem te ; *y mewn* in medium. *Roy, roes, roessum*, doivent être laissés de côté (v. Zimmer, *Kuhn's Zeitschr.*, XXX, p. 217-221) ; *dielw* est non pour *di-ddelw*, mais pour *di-elw* « sans valeur, vil », à moins que ce ne soit une forme dialectale. Resterait *y mewn* qui paraît devoir être rapproché de l'irlandais *medón*. Cet exemple ne suffirait pas, mais, serait-il parfaitement probant pour la disparition de *d* entre deux voyelles, qu'il ne prouverait rien ici. C'est la disparition de *d* suivie d'*r* qu'il faudrait expliquer. Si on accepte en effet l'identification de *gwyr* avec les formes indiennes, c'est avec un vieux-breton **gwidr* que nous aurions à compter. Suivant M. Zimmer, *gwidr* aurait donné *goer, gwyr*, de même manière

1. M. Rhys a proposé de rapprocher *gwyr* de *ro-fitir*, en voyant dans *fitir* un déponent en *t*, théorie que l'auteur ne soutiendrait plus lui-même aujourd'hui (*Revue Celt.*, V, p. 42-43).

que **ogno, *ogro* ont donné en gallois *oen, oer,* en cornique *ôn*[1], en breton *oan (Kuhn's Zeitschr.,* XXX, p. 272-273). Pour le breton armoricain il n'y a pas, en apparence, de sérieuse difficulté phonétique : *tr, dr* évoluent, en effet, en *zr, er : motrep* = *mozreb* = *moereb ; patron* = *pazron, paeron,* etc. La seule objection que l'on puisse faire, sur le terrain armoricain, c'est que *gwĭdr* n'eût donné en vannetais et dans une partie de la Cornouailles, que *guer* (avec *u* français) : cf. *güér* « verre » = vitrum, en passant par *guezr. W* vieux-breton ne donne *gw,* en vannetais, que devant *a* ou devant un *ē* long (devant *ī* long, on a toujours *gu*) : ex. *gwann* « faible » ; *gwe* « sauvage » (léonais *gwez,* irl. *fiad*). L'objection ne serait pas insoluble, les formes fortes de la racine *veid-* ayant pu passer du singulier au pluriel. Mais l'explication de M. Zimmer se heurte, en gallois, à une difficulté qui me paraît insurmontable : les groupes *tr, dr* dans cette langue ne donnent jamais que *dr :* le breton *caer* « beau », moyen arm. *cazr,* a pour correspondant gallois, encore aujourd'hui, *cadr* = * cadros : cf. Belatu-cadrus. De *gwĭdr* nous aurions actuellement, en gallois, *gwydr.*

Une autre hypothèse me paraît possible.

M. Thurneysen (Kuhn's Zeitschr., XXVII, 174 remarq., et XXVIII, 151-153) a fait sortir l'irlandais *ro-fetar* de **videsar* et voit dans *ro-fetar* un indicatif aoriste en -s. M. Zimmer, sans contester que cette identification ne soit phonétiquement exacte, rejette cette hypothèse pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici (Kuhn's Zeitschr., p. 122) et explique ce temps en partant de formes d'aoristes en *-is-* de la 3e personne du pluriel. Les formes actives **e vidis-r,* moyennes *e vidis-nto* auraient donné en irlandais **fidisar, *fidiset,* d'où **fidsar, *fidset, *fitar, *fitet.* De la contamination de **fitar, *fitet* est née *fitetar,* forme régulière de la 3e pers. du plur. en vieil irlandais. C'est cette forme qui, avec les formes analogiques *ro-fitemmar, ro-fitid* nées d'elle, aurait produit, par formation analogique, le sing. : *rofetar,* je sais ; *rofitir,* il sait.

Il ne me semble pas impossible qu'en partant d'une forme

1. Le cornique *oan* n'est qu'une graphie anglaise pour *ôn,* et ne doit pas être identifié avec le léonard *oan.*

aoristique *e vidisr*, on ne puisse arriver à *gwyr*. De *vidisr* on a pu arriver à *vidsr* par la disparition de l'*ĭ* non accentué. La conservation d'un *s* entre deux voyelles, en vieux celtique, est possible, si l'*s* s'est trouvé, par la chute très ancienne d'une des voyelles flanquantes, en contact avec une consonne : ex. *Isaca*, *Isca*, auj. *Wysg;* cf. *cosp* « punition ». De *visr*, on arrive à *gwyr*. Je dois ajouter qu'une forme aoristique en *-s-* : *e vids-r*, soulèverait moins de difficultés. Ce qui corrobore singulièrement cette hypothèse, c'est que les formes en *s*, *z* du temps auquel appartient *gwyr*, *gouzoch*, *gouzomp*, *gouzont*, sont d'anciens aoristes, sans qu'il puisse y avoir, à ce sujet, le moindre doute. *Gouzoch*, en effet, n'est pas le moins du monde identique au gallois *gwyddoch*, comme l'ont cru MM. Rhys, Windisch et Zimmer ; l'*s* ou *z* breton est un *s* = *ds; gouzoch* est en effet usité dans toute la Cornouaille et en bas-vannetais, c'est-à-dire dans des zones où, actuellement, tout *z* sorti de *d* entre deux voyelles a disparu.

J. Loth.

II.

EGUETOU

La *Gramm. celtic.*, 2e éd., voit dans l'*eguetou* de la *Buhez S. Nonn*, la préposition *eguet* suivie du pronom suffixe : *na galses de quet eguetou sarmon* « ut non posses tu propterea sermocinari » (Gr. celt., p. 690). M. Ernault, dans son vocab. étym. du breton moyen, a traduit *eguetou*, comme *aguetou*, *eguentou* par *récemment*, *dernièrement* [1]. Il n'y a pas là-dessus le moindre doute, et je viens simplement confirmer sa traduction par des formes modernes. On dit encore dans le pays de Léon, notamment aux environs de Landerneau, *egentaou* dans le sens de *dernièrement*, *tout récemment*. La forme existe d'ailleurs également en cornique : *agensow*, *agynsow* « a while since, lately » (Williams, *Lexicon cornu-britannicum*). On peut se demander pourquoi on trouve tantôt *agetou*, *egentou*, avec ou sans *n*. C'est une loi générale du breton armoricain moderne

1. Le dictionnaire de Le Gonidec donne les formes *aketaou, agetaou, egentaou, ergentaou.*

que le *t* reste intact, si, par un transport de l'accent sur la syllabe suivante, l'*n* a disparu : vannetais, *enta* et *eta*, *ta ; etré*, *tré* = *entré*; *ketan* = *kentan ; getou* « avec lui » = *gentou*, etc.

J. Loth.

III.

FEC'H, FI = *C'HWEC'H, C'HWI*, EN BRETON DE PONT-L'ABBÉ.

Pont-l'Abbé est un petit port, à quatre ou cinq lieues au sud de Quimper. Le breton de la petite zone dont Pont-l'Abbé est le chef-lieu présente certaines différences assez sensibles avec le breton de Quimper même. Il m'avait semblé, il y a une quinzaine d'années, avoir entendu, à Quimper, des paysans de Pont-l'Abbé dire *fec'h* pour *c'hwec'h*, six. Un de mes auditeurs, M. Moener, qui a habité Pont-l'Abbé et y a des relations, m'a certifié le fait. Je supposais que ce cas de *f* (f français) = *sv* vieux celtique ne devait pas être isolé. M. Moener qui, lui-même, pour plus de sûreté, a communiqué à ses correspondants toute une liste de mots commençant par *c'hw* = *sv* vieux-celtique, n'a constaté qu'un autre cas de *f* = *sv :* on dit *fi* pour *c'hwi*, vous. Cette prononciation *fi*, *fec'h* s'étendrait jusqu'à Audierne, sur la côte. On a le droit de supposer que tous les mots commençant par *sv* vieux-celtique ont dû se prononcer *f* autrefois dans cette région et que le nombre a dû s'en réduire peu à peu sous l'influence de la prononciation des pays environnants. Mais pourquoi *fec'h*, *fi* auraient-ils été seuls épargnés ? Serait-ce à cause de l'emploi plus fréquent de ces deux mots ? Dans l'intérieur du mot, je n'ai relevé de particularité que pour *difuni* « éveiller » au lieu de *dihuni*. Cette prononciation existe, je crois, ailleurs qu'à Pont-l'Abbé, et peut s'expliquer autrement que celle de *fec'h*, *fi*. Des recherches minutieuses pourraient peut-être d'ailleurs amener, sur ce point, à de nouvelles découvertes dans la zone de Pont-l'Abbé. Un de mes amis me signale un autre ilot linguistique où, d'une manière générale, **sv* donnerait *f*. J'y fais faire des recherches.

J. Loth.

BIBLIOGRAPHIE.

Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by celtic heathendom, by John Rhys. London, Williams and Norgate, 1888, gr. in-8, 708 pages (The Hibbert Lectures, 1886).

L'auteur a voulu, comme le titre l'indique et comme il l'expose lui-même dans sa préface, ajouter un chapitre nouveau à l'histoire de la religion par l'exposition de la mythologie celtique. Mais cette mythologie, il fallait la retrouver et la reconstituer. Les textes des écrivains de l'antiquité, les monuments de l'époque gauloise ou gallo-romaine, nous fournissent de précieux mais trop rares éléments d'information. M. Rhys ne pouvait se dispenser d'en parler ; aussi a-t-il résumé à peu près ce que l'on sait sur les dieux gaulois, en y ajoutant quelques remarques étymologiques et des identifications de noms intéressantes. Mais c'est surtout dans les traditions irlandaises et galloises qu'il a cru pouvoir retrouver les matériaux nécessaires à la reconstitution du panthéon celtique ; c'est là son véritable sujet et ce qui fait pour nous le principal intérêt de son travail. Personne n'était mieux qualifié pour une pareille entreprise que l'auteur des *Lectures on welsh phonology* et de *Celtic Britain*, livre très discutable à plus d'un titre, mais témoignant en tout cas d'une rare connaissance des antiquités celtiques. Cette nouvelle œuvre témoigne aussi d'éminentes qualités : d'une connaissance approfondie de la linguistique, d'une érudition des plus variées, mise au service d'une imagination des plus ingénieuses et des plus fertiles, trop fertile même, à mon gré. On est entraîné à tout instant aux extrémités les plus opposées du monde matériel et du monde de la pensée ; c'est un défilé vertigineux de dieux et de déesses, de héros, d'hé-

roïnes de toute forme, de toute nationalité ; une suite ininterrompue d'hypothèses ingénieuses, paradoxales, se succédant ou plutôt se croisant en tout sens, si bien qu'on ne peut en envisager une sans se trouver sollicité par dix autres à la fois. Tout lecteur sera assurément de l'avis de M. Rhys, quand il se plaint d'un *embarras de richesses*. On est en présence d'une œuvre assurément singulière et remarquable, mais, en dépit d'heureuses et précieuses trouvailles, l'auteur a-t-il atteint son but ? Les épais nuages qui nous dérobaient l'Olympe celtique se sont-ils dissipés ? Ou n'avons-nous sous les yeux que le résultat des visions et des savants rêves d'un homme d'esprit, d'une poétique et ingénieuse érudition ?

Si M. Rhys n'a pas réussi dans la reconstitution hardie qu'il a tentée, la faute en est à la fois à son sujet et au système qu'il a suivi.

Un abîme sépare le monde vieux-celtique de l'époque où a été mise par écrit la matière mythique de l'Irlande et du pays de Galles. Le plus ancien manuscrit épique de l'Irlande est du XIIe siècle ; les plus anciens Mabinogion, les triades galloises, ont dû être rédigées, à les prendre en bloc, dans le courant du XIIe siècle et ne nous ont été conservées que dans des manuscrits postérieurs. Le christianisme a bouleversé dans les deux pays la religion et les traditions payennes. De plus, chez les Bretons surtout, les guerres pour l'indépendance ont forcément mis au premier plan les héros nationaux, au détriment des héros ou demi-dieux payens. Les plus favorisés parmi ces derniers se sont confondus avec les autres ou apparaissent sous des traits qui ne leur appartenaient sans doute pas. Il est la plupart du temps excessivement difficile, pour ne pas dire impossible, de faire l'analyse des composés hybrides, mythico-historiques, que nous présentent les traditions irlandaises et galloises. On peut rarement avec certitude les rattacher à un personnage du monde vieux-celtique. M. Rhys a eu cette bonne fortune pour le héros irlandais Nuada, chez les Gallois Nudd[1]. La forme vieille celtique de ce nom est Nōdens ;

1. M. Rhys corrige, avec raison, *Lludd Llawereint* en *Nudd Llawereint* ou Nudd à la main d'argent. *Llawereint* est identique pour le sens et la va-

or, c'est justement le nom d'un dieu auquel était consacré, à l'époque romaine, un temple dont on a retrouvé les débris à Lydney en Gloucestershire. Mais, en dehors de cette identification, que savons-nous ? Les traditions galloises ne nous apprennent à peu près rien sur Nudd, sinon qu'il a été emprisonné, ce qui est expliqué par les traditions irlandaises. Nous ne pouvons même pas savoir par ces traditions quelles étaient au juste ses attributions. En général, lors même que nous arrivons à identifier deux héros ou demi-dieux gaëliques et bretons, notre science s'arrête là. L'histoire ou les traditions qui les concernent sont la plupart du temps fort divergentes ; ici encore, le temps et le christianisme ont fait leur œuvre. M. Rhys a eu bien rarement affaire à des dieux aussi aisés à saisir que Nodens, si rarement qu'il en est arrivé à se contenter des plus faibles indices pour conclure à des identifications de dieux gaulois et de personnages de la légende néo-celtique. On voit apparaître dans les Mabinogion et les Triades un personnage du nom de Mabon, dont le trait le plus caractéristique est qu'il a été enlevé d'auprès de sa mère la troisième nuit de sa naissance. M. Rhys veut que ce soit un Apollon celtique. *Mabon* suppose en effet en vieux celtique *Maponos,* une des épithètes de l'Apollon gallo-romain ; on avouera que ce n'est pas suffisant, si on songe surtout que Mabon signifie enfant. C'est justement cette dernière particularité qui a décidé M. Rhys. En Dacie, en Transylvanie, dit-il, on adorait Apollon enfant (Deus bonus Puer Posphorus Apollo Pythius). Or, dans un poème de Taliessin, l'enfant Jésus est qualifié de Mabon. Il semble donc que les Celtes aient adoré un dieu enfant sous le nom de Maponos. Je ferai remarquer que dans ce poème de Taliessin dont le manuscrit est du XIIIe siècle, au plus tôt, le mot *Mabon* me semble avoir le sens de *l'Enfant*, tout simplement. Quelques vers plus haut, en effet, Jésus est qualifié de *rex meibon* (*meibon* pluriel de *map,* enfant) (Skene, Four anc. books of Wales, II, 174, 175).

leur des termes à *Argetlàm,* épithète de Nuada. J'ai proposé la même correction et la même identification dans le tome I, page 265, note 2, de ma traduction des *Mabinogion*. Je n'ai eu le livre de M. Rhys entre les mains qu'après l'entière impression de mes deux volumes.

Le héros principal du *Mabinogi* de Branwen, Bran, ordonne à ses compagnons de lui couper la tête et d'enterrer cette tête à Londres, la face tournée *vers la France*. Le *Mabinogi* ajoute qu'aucun fléau ne pouvait envahir l'île, tant que la tête resterait cachée en cet endroit. M. Rhys identifie Bran avec le dieu gaulois Cernunnos, parce que sur certains monuments de la Gaule, c'est la tête qui fait à peu près tout le dieu et qui absorbe le reste !

Ce qui déroute le plus le lecteur et est de nature à lui inspirer le plus de méfiance, c'est qu'il n'est pas le moins du monde fixé sur la valeur des sources employées par l'auteur. M. Rhys puise un peu partout, à pleines mains, dans les traditions galloises de toute époque. Si les Mabinogion et les triades ne suffisent pas, il se rabat sur les *Iolo manuscripts*, recueil très mêlé, formé de morceaux sans aucun lien les uns avec les autres, de valeur et d'époque diverses. On aurait voulu aussi savoir ce que pensait M. Rhys des poètes gallois auxquels il fait des emprunts[1]. Pour les Mabinogion même et les triades, un travail critique était indispensable. Outre les graves événements historiques qui ont si profondément troublé les traditions celtiques, les Bretons insulaires ont eu le malheur d'avoir produit Gaufrei de Monmouth, un des plus insignes faussaires et un des plus audacieux arrangeurs qui aient jamais paru. Dans quelle mesure Gaufrei et ses imitateurs ont-ils altéré la tradition, influé sur les Mabinogion et les Triades ? M. Rhys ne parait pas s'en être suffisamment préoccupé. Aussi s'est-il exposé à plus d'un mécompte. Je me contenterai d'en citer un exemple caractéristique. M. Rhys identifie Elen Luyddawc avec l'irlandaise Caer dans laquelle il voit une déesse de la lumière. Cette Caer était accompagnée d'une troupe de cygnes portant au cou une chaine d'argent. Elen, d'après les Triades, aurait

1. Je n'ignore pas qu'on ne peut exiger la même méthode en mythologie comparée qu'en histoire. Un conte populaire moderne peut nous éclairer davantage sur un mythe ancien que tel texte de l'antiquité grecque. Une comparaison bien faite vaut une démonstration. Mais quand il s'agit d'une littérature écrite susceptible de renfermer tant d'éléments divers que la littérature galloise du XIIe siècle et des siècles suivants, on a le droit de demander compte à l'écrivain de la provenance et de la valeur de ses sources.

conduit hors de Bretagne une des trois *arianllu* ou *armée d'argent*. Cette troupe, d'après M. Rhys, a dû être mythique comme celle de Caer. Lorsqu'on n'a plus compris le sens d'*arianllu*, on en a fait une troupe d'hommes armés. Pour conduire une armée, il fallait un chef. On a évincé Emrys ou Emrys-Myrddin, le dieu-soleil (M. Rhys, suivant en cela Gaufrey, voit dans l'Ambrosius de Nennius, Merlin), par amour-propre national, au profit de Maxen (forme peu correcte pour Maximus), vainqueur de l'empereur Gratien. Maxen a pris la place d'Emrys, dans le *Mabinogi* du songe de Maxen, auprès d'Elen Luyddawc, ce qui explique, toujours d'après l'auteur, pourquoi les généalogies du manuscrit Harl. 3859 font de Maximus un descendant de Constantin le Grand, Emrys étant généralement représenté comme un fils de Constantin. Tout d'abord, il ne me paraît pas le moins du monde prouvé que l'*arianllu* soit mythique. Il est fort possible en effet qu'*arian* signifie *brillant* comme dans beaucoup d'autres noms, par exemple *Argentocoxos*, *Argentoratum*, etc. *Lluyddawc* n'a pas le sens que lui attribue M. Rhys en ce qui concerne Hélène : c'est la traduction galloise d'*imperatrix* dans le sens de *chef d'armée*. Les généalogies du Harl. 3859 ne permettent pas d'en douter : Constantini magni map Constantii et Helen *Luitdauc* que de Britannia exivit ad crucem Christi querendam et inde attulit secum usque Constantinopolis (sic) et est ibi usque in hodiernam diem. Hélène a dû fortement agir sur les imaginations bretonnes. Elle était originaire de Bretagne ; d'après Bède (H. Eccl., I, 8) Constance aurait eu son fils Constantin *ex concubina Helena*, dans l'île. Le nom de *luyddawc*, mal compris, aura conduit à la supposer *chef d'armée*, d'autant plus facilement que son expédition à la recherche de la vraie croix était fort connue. Qu'il soit venu s'y mêler des éléments hétérogènes, cela n'est pas douteux ; c'est l'histoire de tous les héros les plus en chair et en os. La légende d'Hélène, telle que nous la trouvons dans les *Mab.* et les Triades, a dû d'ailleurs se former assez tard. On voit que les généalogies ne la connaissent pas ; or elles ont été écrites vers la fin du xe siècle, comme l'a établi M. Egerton Phillimore (*Y Cymmrodor*, IX, 1). C'est Gaufrei de Monmouth qui le premier l'a faite épouse de

Maxen (chez lui Maximianus). Quant à l'expédition de Maxime en Gaule et ses effets, il en est fait mention dans Gildas (De excid., X). L'établissement des Bretons, partis à sa suite, en Armorique, appartient à Nennius. Tous les autres traits de l'histoire du Maxen des Triades sont empruntés à Gaufrei. La prétendue tradition qui fait descendre Emrys ou Ambrosius de Constantin est encore de lui [1]. C'est lui qui a fait d'Ambrosius et d'Uter des frères de Constans et des fils de Constantin, frère, selon lui, d'Aldroen, roi d'Armorique. Dira-t-on que Gaufrei a suivi les Triades ? Le contraire ici est certain. L'idée de la fable de Constans et Constantin lui a été inspirée par un fait historique. En 407, un Constantin se fait empereur en Bretagne (Chronique de Prosper d'Aquit.). Il est tué à Arles (Bède, Hist. Ecc., I. 11). Suivant Orose (VII, 40) ce Constantin aurait fait général son fils *Constans* de moine qu'il était. Constans aurait été également, d'après Jornandes (*De Get. or.*, c. 32) de moine fait César et tué à Vienne. Or, le Constans de Gaufrei aurait été lui aussi fait moine par son père Constantin avant d'être mis sur le trône. Les Triades se sont bornées à transformer Constans en *Kustennin vychan* ou Constantin le Petit. Elles le font tuer par Vortigern [2].

La principale raison au fond qui a déterminé M. Rhys à remplacer, auprès d'Elen, Maxen, par Emrys, c'est qu'il voit dans Elen une déesse de l'aube, et dans Emrys-Myrddin un dieu-soleil. Emrys-Myrddin-Maxen étant un Zeus breton, il n'a pas hésité du même coup à faire de Vortigern un Kronos. Nous touchons ici au vice fondamental du système de l'auteur. M. Rhys considère les Mabinogion, les Triades et les poésies plus ou moins légendaires, au fond, comme des sources à peu près pures de la mythologie celtique. Ce qui les a troublées, c'est l'*evhémérisme :* on a transposé les mythes en histoire. Il suffit de retransposer l'histoire en mythes pour voir reparaître dans tout leur éclat les dieux et demi-dieux des Celtes, et s'évanouir les incohérences et les obscurités de la littérature

1. On la chercherait en vain dans Nennius.

2. Sur Maxen, Emrys, Vortigern, Elen, v. ma traduction des Mabinogion. Plusieurs des traits du Maxen gallois n'appartiennent pas au Maximus de l'histoire.

légendaire des Bretons et des Gaels. L'Elen de Gaufrei enlevée sur le mont Saint-Michel par un géant espagnol, c'est la lumière passant au crépuscule et se perdant finalement dans les ténèbres de la nuit (p. 161). Llew Llawgyffes est un dieu-soleil. Sa croissance rapide rappelle celle d'Apollon. Llew sur le bord de la cuve où il va prendre son bain peut être comparé au soleil entrant dans la mer. En allant à la recherche de Llew pour le ramener à la vie, c'est le soleil que Gwydion va ranimer pour éclairer le monde. La femme de Llew, Blodeuwedd, trompant son mari pour Goronwy, c'est l'aube, transition entre la nuit et le jour, partageant également son amour entre le dieu-soleil et les princes des ténèbres (pp. 384 et suiv.)[1].

Kulhwch et Gwri sont aussi des dieux solaires. Les vingt-quatre fils de la tante de Kulhwch tués par Yspaddaden représentent les vingt-quatre heures du jour, personnifiées également dans les vingt-quatre dames délivrées par Owen de la captivité du Noir Oppresseur (p. 494).

Gwri menant les chevaux à l'abreuvoir rappelle à M. Rhys la peinture si connue que fait Shakespeare de Phœbus abreuvant ses coursiers (p. 501 et suiv.).

Le triomphe de Conall Cernach, vengeur de Cuchulain, meurtrier d'Ailill, de Mesgegra, découpant le cochon de Mesroida et principal convive du célèbre repas, est la victoire du dieu-soleil ; le porc représente les ténèbres.

La semaine chez les Gallois porte le nom de *wythnos*, huit nuits ; en prenant pour base le jour de vingt-quatre heures, cela ferait sept jours et demi. M. Rhys retrouve cette semaine de sept jours et demi personnifiée dans une triade : une des trois charges de cheval est celle que porte Du Moro, le cheval d'Elidyr Mwynvawr : il porte du nord jusqu'à Penllech en Anglesey sept personnes et demie : le cuisinier Albeinwyn est le demi-homme : il *nage* avec les mains sur la croupe du cheval.

1. Pour M. Rhys, la forme primitive du nom de Llew est Lleu, ce qu lui permet d'identifier ce nom avec celui de Lug. Ses raisons ne me paraissent pas convaincantes. En tout cas, Llew ou Lleu a peu de rapports avec Lug.

Le cuisinier pour M. Rhys représente la nuit qui commence la semaine (p. 370-372). La semaine chrétienne prise comme période de huit nuits est personnifiée par les huit officiers de la cour d'Arthur, en comptant le portier Glewlwyd Gavaelvawr. Comme Glewlwyd et les siens dans deux autres passages ne font que cinq, cela représente la demi-semaine (p. 372, note).

Les neuf portiers aux neuf portes d'Yspaddaden ; les neuf sorcières de Gloucester personnifient l'ancienne semaine (p. 372-373), etc. Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. Je me hâte d'ajouter que ces identifications et personnifications sont souvent présentées avec beaucoup d'art et parfois d'une façon fort spécieuse. L'ouvrage entier a une sorte de couleur poétique fort attrayante : je crois que Wagner, s'il eût vécu, eût emprunté plus d'un sujet d'opéra à M. Rhys ; que dis-je ? il aurait pu mettre la moitié du livre en musique. Je ne veux pas insinuer par là que la science n'y trouvera pas beaucoup à prendre. Le linguiste rencontrera à chaque page des sujets d'étude et de précieuses indications. Au point de vue de la mythologie comparée, en dépit de la *solarisation* à outrance, une foule de comparaisons instructives et ingénieuses s'imposeront à tous les amis de ce genre d'études. Je signalerai, entre autres chapitres, celui qui est consacré à Gwydion. Les rapprochements que M. Rhys fait de ce personnage avec Woden et Indra sont non seulement hardis et séduisants, mais encore plausibles. Les différences seraient peut-être aussi nombreuses que les ressemblances, mais ces dernières sont de telle nature et amenées avec tant d'habileté qu'on ne voit qu'elles et qu'on abonde malgré soi dans le sens de l'auteur.

J. Loth.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Mort de M. Fustel de Coulanges. — II. Mort de M. French. — III. Achèvement de l'édition du manuscrit irlandais de l'Ambrosienne, par M. Ascoli ; continuation du glossaire irlandais du même auteur. — Achèvement de la traduction du livre de M. Bugge : *Etudes sur l'origine des langues scandinaves.* — V. Quelle est l'origine de la liturgie gallicane ? Réponse à cette question par M. l'abbé Duchesne. — VI. *Grammaire des langues romanes* par M. W. Meyer. — VII. *Trésor du vieux-celtique,* par M. Alfred Holder. — VIII. *Cours d'épigraphie latine* de M. R. Cagnat. — IX. Dicton gaélique publié et commenté par M. Donald Masson dans l'*Archaeological Review.* — X. L'irlandais moderne est-il un patois ? — XI. Critiques, par le Rév. Mac-Carthy et par M. Whitley Stokes, de l'édition de la *Vie Tripartite* donnée par M. Whitley Stokes. — XII. Critique par M. Whitley Stokes de l'édition des Annales d'Ulster faite par Hennessy. — XIII. *Calendar of ancient Records of Dublin,* par M. J.-T. Gilbert. — XIV. Demande de création d'une chaire d'irlandais à l'Université de Washington. — XV. Leçon publique faite à Dublin par le P. E. Hogan, professeur de langue irlandaise. — XVI. Les noms des dieux lusitaniens, par M. F.-A. Coelho. — XVII. Le congrès international des traditions populaires. — XIX. *The Highland Monthly.* — XX. Le *crannog* de Lisnacroghera. — XX. Mémoire de M. J. Loth sur la fable de l'origine troyenne des Bretons. — XXI. Une inscription ogamique inédite du pays de Galles. — XXII. La société pour la conservation de la langue irlandaise. — XXIII. Réponse de M. de Kay. — XXIV. La naissance de saint Brendan, éditée par M. Gaidoz. Textes irlandais publiés dans la *Mélusine.* — XXV. Chrestomathie bretonne de M. J. Loth. — XXVI. *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or,* par M. Paul Lejay.

I.

Le 12 septembre dernier, est mort à l'âge de cinquante-neuf ans M. Fustel de Coulanges, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des Lettres de Paris, ancien directeur de l'Ecole normale supérieure. C'est un des écrivains qui, dans notre siècle, ont traité avec le plus de talent les questions d'érudition historique. Son premier ouvrage — qui semble encore son chef-d'œuvre — est *La Cité antique, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome :* nous avons entre les mains la septième édition de ce livre, elle est datée de 1878. Malgré son titre qui nous apprend que l'auteur avait pour but l'histoire des Grecs et des Romains seulement, cet ouvrage jette une vive lumière sur les institutions de tous les peuples indo-européens. Il n'y est question de la Gaule que fort rarement. Quand Fustel de Coulanges a écrit ce livre, il n'avait pas encore fait de la plus ancienne histoire de la France l'objet de ses savantes recherches, et cependant le flambeau qu'il avait allumé éclairait des points obscurs jusque dans le domaine inconnu pour lui de l'érudition celtique.

On me permettra de rappeler un souvenir personnel. J'avais lu plusieurs fois, sans en comprendre le sens juridique, un passage de la vie de saint Columba, publiée par M. Whitley Stokes : le célèbre abbé irlandais, voulant faire prendre racine par sa famille monastique dans l'île d'Ecosse que les

éditeurs appellent Iona, enterre Odran un de ses moines sous les fondations de l'église qu'il bâtit. Sur la demande de Columba, Odran s'offre lui-même, son corps est placé sous terre, son âme a le ciel pour récompense[1]. L'idée qui aurait inspiré cet acte extraordinaire est étrangère au christianisme et antérieure à lui. Après avoir cherché longtemps cette idée sans être parvenu à la saisir, je l'ai trouvée exposée à la page 68 de l'édition citée plus haut du livre de Fustel de Coulanges :

« Les morts sont des dieux qui appartiennent en propre à une famille et qu'elle a seule le droit d'invoquer. Ces morts ont pris possession du sol; ils vivent sous ce petit tertre, et nul, s'il n'est de la famille, ne peut penser à se mêler à eux. Personne d'ailleurs n'a le droit de les déposséder du sol qu'ils occupent; un tombeau, chez les Anciens, ne peut jamais être détruit ni déplacé; les lois les plus sévères le défendent. Voilà donc une part de sol qui, au nom de la religion, devient un objet de propriété perpétuelle pour chaque famille. La famille s'est appropriée cette terre en y plaçant ses morts; elle s'est implantée là pour toujours. »

Il était impossible de mieux commenter le texte irlandais que Fustel de Coulanges n'avait pas connu. Son livre est rempli de vues merveilleuses comme celle-là, et cependant cet homme d'un si grand talent, on pourrait presque dire de génie, avait le défaut grave de ne jamais voir qu'un côté des sujets dont il croyait traiter l'ensemble; absorbé par l'étude des conséquences qu'a eues dans l'antiquité le culte des morts et des dieux spéciaux soit aux familles, soit aux cités, il a oublié tout le reste. Il a cru que le culte de Zeus était une nouveauté et il a complètement négligé le côté militaire, cependant le plus important de ceux qu'offre à l'étude la famille antique: il n'a pas vu que le rôle guerrier du père, du mari et du frère est le principe de leur monopole sacerdotal, qu'il est la vraie cause de leur autorité absolue sur l'enfant, sur la femme et sur la sœur.

Depuis quelques années l'objet des études de Fustel de Coulanges était la plus ancienne histoire de la France ; il a publié : 1° *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France.* 1re partie, l'Empire romain, les Germains, la Royauté mérovingienne, deuxième édition, 1877. — 2° *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* (1° le colonat romain, 2° du régime des terres en Germanie, 3° de la marche germanique, 4° l'organisation judiciaire dans le royaume des Francs). 1885. — 3° *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France.* La monarchie franque. 1888. — 4° *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France.* L'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne. 1889.

Dans ces quatre volumes, un certain nombre de questions celtiques sont traitées : ainsi le premier contient un livre intitulé : *La conquête romaine,* qui est tout entier consacré à une étude sur l'état de la Gaule avant sa conquête par César, et sur l'effet que cette conquête produisit. Dans le second volume, il y a un chapitre intitulé *La villa gallo-romaine*, et un des para-

1. *Three Middle-Irish Homilies,* Calcutta, 1877, p. 118.

graphes traite spécialement du domaine rural en Gaule. L'auteur ne connaît pas tous les documents relatifs à son sujet: ainsi, à la page 68 du premier des volumes que nous venons de citer, il avance qu'il n'y avait pas de statues dans la Gaule barbare avant la conquête, oubliant ainsi le passage où César parle des nombreuses statues, *plurima simulacra,* du dieu gaulois assimilé à Mercure [1].

A la même page nous lisons l'assertion suivante : « les Gaulois... s'em-« pressèrent d'apprendre le latin et se plurent à le parler. Cela s'explique si « l'on songe que la langue gauloise manquait de tous les termes que les arts « et la civilisation rendaient nécessaires, qu'elle ne savait exprimer aucune « des idées nouvelles et ne se prêtait pas aux goûts des générations pré-« sentes. » Quand on a ces lignes sous les yeux, on peut se demander sur quelle base s'appuie la conviction qu'avait l'auteur des lacunes du vocabulaire gaulois; il aurait eu entre les mains un dictionnaire gaulois composé par un des interprètes que César a employés pendant la guerre des Gaules, il ne serait pas plus affirmatif.

Dans les dernières années de sa vie, Fustel de Coulanges, atteint d'une maladie dont il prévoyait l'implacable et prochain dénouement, s'est hâté de publier sous forme de volumes le résultat de ses recherches sur les premiers siècles de la monarchie française ; l'idée maîtresse qui a dirigé sa plume est que la plupart des historiens se sont exagéré beaucoup l'importance historique du fait qu'on est convenu d'appeler invasion des barbares en général et conquête franque chez nous en particulier; en réalité, suivant lui, l'empire romain a continué sous les rois mérovingiens, et en imitant un mot célèbre, on pourrait dire qu'alors rien n'était changé en Gaule, il y avait seulement quelques gallo-romains de plus. Ce n'est pas ici le lieu de discuter quelle part de vérité contient cette doctrine absolue.

Cependant il nous est impossible de ne pas exprimer ici le regret que nous éprouvons en lisant dans un livre publié en 1888, par un savant français qui jouit d'une si légitime autorité, l'étrange théorie qui met les chartes fausses au niveau des chartes authentiques : « les démêlés des hommes sur les ques-« tions litigieuses nous sont aussi bien révélés par les chartes fausses que » par les chartes authentiques. Pour citer un exemple, nous possédons une « série de diplômes du monastère de Saint-Calais et de l'église du Mans ; « si altérés et si faux que puissent être plusieurs d'entre eux, ils pourraient « être d'une singulière instruction à celui qui, les rapprochant d'autres do-« cuments, voudrait étudier les rapports des évêques et des abbés dans « l'époque mérovingienne [2]. » Les diplômes faux de Saint-Calais ont été fabriqués au IXe siècle, c'est donc à l'histoire carlovingienne qu'ils appartiennent et non à celle des Mérovingiens. Il y a par exemple parmi ces actes un diplôme attribué à Childebert Ier et qui daterait du 20 janvier 515 ; il a été composé par un faussaire vers l'année 850; on y trouve la pensée de

1. *De bello gallico,* l. VI, c. 17. § 1.
2. *La Monarchie franque,* 1888, p. 23.

ce faussaire contemporain de Charles le Chauve ; on s'abuse quand on croit y trouver un témoignage mérovingien antérieur de trois siècles [1].

II.

L'*Irish Times* du 13 août dernier nous a appris la mort de M. French, bibliothécaire adjoint au Collège de la Trinité de Dublin. M. French connaissait à fond les importants manuscrits dont il avait la garde et les communiquait aux savants étrangers avec la plus charmante cordialité. Cet aimable subalterne sera vivement regretté par la plupart des visiteurs qui n'ont jamais vu ses chefs.

III.

Depuis la publication de notre dernière livraison, nous avons eu le plaisir de voir s'achever deux publications qui, pour les celtistes, présentent un grand intérêt. Le premier est l'édition par M. Ascoli du manuscrit irlandais de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, texte latin et gloses. Ce manuscrit forme la matière du volume V de l'*Archivio glottologico italiano,* qui a commencé à paraître en 1878 [2]. Il a donc fallu onze ans à M. Ascoli pour mener à bonne fin la grande et difficile tâche qu'il avait entreprise. Nous ne pouvons nous plaindre de cette prudente lenteur aujourd'hui que l'ouvrage est terminé.

A la suite du texte et des gloses, M. Ascoli a placé un essai de restitutions et de corrections. Cet essai est précédé d'une préface que l'auteur termine par l'expression de sa reconnaissance envers MM. Constantin Nigra et Whitley Stokes. Le premier l'a soutenu par ses encouragements après avoir généreusement abandonné à l'éminent linguiste une publication qu'il avait précédemment projetée pour lui-même. Le second, étant venu au mois de juin 1887 collationner le manuscrit, a autorisé l'insertion de ses restitutions et de ses corrections au milieu de celles de M. Ascoli. Celui-ci termine en adressant hardiment un salut à Henri Zimmer. Il compte sur la main robuste du savant professeur de Greifswald pour enrichir de compléments précieux le glossaire qui accompagne l'édition du manuscrit de l'Ambrosienne.

On sait en effet et nous avons annoncé que M. Ascoli joint au texte du manuscrit de l'Ambrosienne un *glossarium palaeo-hibernicum* qui, lorsqu'il sera terminé, formera — avec une édition déjà publiée des gloses du Priscien de saint Gall — le tome VI de l'*Archivio glottologico.* Aux trois dernières livraisons du tome V, qui comprend la fin du manuscrit de l'Ambrosienne, a été réuni le commencement de la seconde partie du tome VI, c'est-à-dire les premières lettres du glossaire. A l'heure qu'il est, cinq lettres

1. Julien Havet, *Questions mérovingiennes,* IV, *Les Chartes de Saint-Calais,* 1887, p. 22-34.

2. *Archivio glottologico italiano, diretto* da G.-I. Ascoli, volume quinto, Roma, Torino, Firenze, Ermanno Loescher, 1889, in-8, 663 pages.

ont paru. Ce sont les voyelles : *a e i o u*. Restent les consonnes. En effet, M. Ascoli n'a pas suivi l'ordre de l'alphabet latin. Il ne l'a pas remplacé par l'ordre de l'alphabet irlandais ; l'ordre qu'il a adopté est celui de la *Grammatica celtica,* avec de nombreuses modifications toutefois quand il s'agit des consonnes. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas aussi modifié l'ordre des voyelles ; l'ordre irlandais *a o u e i,* séparant les voyelles larges des voyelles minces, est beaucoup plus logique que l'ordre de Zeuss *a e i o u,* où ces deux séries sont confondues.

M. Ascoli place les dérivés et les composés à la suite de la racine ou du mot qui en tient lieu ; il en résulte que son travail lu de suite est fort intéressant, mais les recherches n'y seront possibles que lorsqu'une fois, l'œuvre étant achevée, l'index verborum aura paru. On ne peut pas deviner que l'article *cumang* « potentia » se trouve avec *techtaim* « possideo » parmi les composés de la racine IC.

IV.

Quelques jours avant la dernière livraison de l'ouvrage de M. Ascoli, nous recevions la fin de la traduction allemande du remarquable ouvrage que M. Sophus Bugge a intitulé : *Etudes sur l'origine des légendes scandinaves relatives aux dieux et aux héros* [1].

Il est fort intéressant de chercher quelle parenté peut exister entre la mythologie scandinave et la littérature épique de l'Irlande. Ceux qui, à l'avenir, essaieront cette étude, devront tenir grand compte du travail critique où le savant professeur de Christiania examine quelles sont les sources de la mythologie scandinave. Tandis que certains savants ont dressé la liste des mots que l'irlandais a empruntés au scandinave, M. Bugge trouve dans les textes scandinaves des mots empruntés aux langues néo-celtiques. Ainsi les mots vieil-irlandais *crois* « gourmandise » et *lind* « eau, lac », auraient pénétré dans des textes scandinaves [2].

V.

Nous avons déjà rapidement annoncé, p. 378, le livre de M. l'abbé Duchesne : *Origines du culte chrétien. Etude sur la liturgie latine au temps de Charlemagne* [3]. Le temps nous a manqué alors pour signaler une des thèses nouvelles contenues dans ce savant ouvrage. Dans l'opinion de l'érudit auteur, la liturgie gallicane a pour point de départ Milan et non Ephèse (p. 84), comme on l'a souvent soutenu jusqu'ici. Le rôle de la liturgie milanaise et sa diffusion s'expliquent par l'importance de Milan dans l'empire romain à la fin du IVe siècle et dans les premières années du Ve. Milan était alors en fait la capitale de l'empire d'Occident (p. 35). Les caractères orientaux

1. *Studien über die Entstehung der nordischen Götter- und Heldensagen* von Sophus Bugge. München, Christian Kaiser, 1881-1889, in-8, 590 pages.
2. Page 7.
3. Paris, Thorin, un volume in-8 de 504 pages.

de la liturgie gallicane seraient dus à l'évêque de Milan Auxentius qui était d'origine cappadocienne. Il occupa son siège pendant vingt ans, 355-374, et donna à Milan une liturgie qui fut conservée par saint Ambroise, son illustre successeur ; et ce fut à l'église de Milan que, suivant M. l'abbé Duchesne, les évêques de Gaule, fréquentant la cour impériale à la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, empruntèrent les usages liturgiques établis dans leurs diocèses pendant la période suivante.

VI.

M. W. Meyer, professeur à l'Université d'Iéna, a mis au jour la première livraison d'une grammaire des langues romanes en allemand dont la traduction française par M. Rabiet a paru à peu près en même temps que l'original allemand. Cette première livraison traite des voyelles [1]. Une seconde livraison relative aux consonnes terminera le tome premier. En attendant que nous puissions donner de ce livre un compte rendu détaillé, nous signaerons à l'attention des celtisants le § 20 consacré aux éléments celtiques dans les langues romanes. L'auteur y accepte, d'accord avec M. Ascoli (*Archivio glottologico,* t. X, p. 270-273) une influence celtique dans la formation du mot français *orteil,* et il trouve incertain que cette même influence puisse être reconnue dans le mot français *glaive.* « Il est toutefois très douteux », dit-il, « que le provençal *glaive,* à côté de *glazi,* soit une contamination du latin *gladius* due au celtique *gladevo-* » (p. 44-45). Dans la notation *gladevo-,* il y a deux fautes : la lettre initiale est un *c* et la consonne de la dernière syllabe un *b*, il faut écrire *cladebo-,* en irlandais *claideb,* en gallois *cleddyf.*

VII.

De ces publications déjà faites, nous ne séparerons pas le grand travail annoncé par M. Alfred Holder [2] et dont voici le prospectus :

« Il y a dans la littérature consacrée à l'histoire du langage une lacune depuis longtemps sentie ; c'est que nulle part on ne peut trouver réunies, après le choix que la critique exige, les sources d'où découle notre connaissance du vieux celtique ; et dans le vieux celtique nous comprenons, outre le gaulois, les divers éléments du langage qui sont les fondements communs des langues gaëlique et cymrique.

Après seize ans de travail, M. Holder se croit aujourd'hui en position de répondre à ce besoin généralement reconnu ; il peut mettre entre les mains des érudits un recueil alphabétique de tous les débris de la langue celtique ancienne.

Les sources dont il a fait usage sont, d'une part, les monnaies et les inscriptions des Celtes écrites quelques-unes dans la langue nationale ou en

1. Cette livraison, publiée à Paris chez H. Welter forme un volume in-8 de 256 pages.

2. *Alt-Celtischer Sprachschatz,* Teubner, Leipzig.

grec, le plus grand nombre en latin, d'autre part, les renseignements donnés par les écrits des auteurs grecs et latins, par les itinéraires et par les glossaires : tous ces documents fournissent une grande quantité de noms de lieux, de peuples et de personnes et aussi d'autres mots de la vieille langue celtique. L'auteur s'est toujours servi des meilleures éditions ; à défaut d'éditions, il a pu, grâce à des voyages répétés chaque année, étudier, dans les musées et dans les bibliothèques, les inscriptions et les manuscrits intéressants au point de vue de la langue celtique ; il a aussi utilisé les communications amicales de savants bienveillants, notamment celles des collaborateurs du *Corpus inscriptionum latinarum* pour les parties de ce grand ouvrage qui sont encore inédites.

Un recueil, comme celui dont nous proposons la publication, ne sera utile aux savants qu'à la condition d'épuiser tous les textes d'une période rigoureusement déterminée. L'auteur a, par un travail consciencieux, cherché à être complet pour une période qui, commençant aux temps les plus anciens, finit avec la dynastie mérovingienne. Les documents cités sont rangés à la fois par ordre chronologique et par ordre topographique, c'est-à-dire que, lorsqu'il s'agit d'inscriptions ou de monnaies, on les cite dans l'ordre des localités où ces monuments ont été découverts : on donne ainsi pour chaque nom propre ou autre mot une histoire qui repose sur des dates certaines ; d'autre part, au point de vue des études locales, il sera utile de connaître où chaque trouvaille a eu lieu. Notre publication rendra des services de toute sorte à ceux qui étudient l'antiquité sous un aspect spécial, qu'il s'agisse d'ethnographie, d'histoire locale, de géographie, de mythologie, etc. Le plan du *Trésor de la langue celtique ancienne* permettra aux linguistes de déterminer au moins approximativement la date et le lieu de chaque phénomène linguistique, tandis que jusqu'ici, dans beaucoup de livres destinés à l'enseignement, tous les exemples possibles provenant des pays les plus différents et datant des siècles les plus éloignés les uns des autres, sont ordinairement réunis pêle-même sans que le lecteur soit suffisamment éclairé sur les différences qui tiennent au lieu et au temps.

Pour la plus grande partie de l'Europe, c'est-à-dire le nord de l'Italie, la Suisse, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, les provinces rhénanes, la Belgique, la France, la péninsule ibérique, la Grande-Bretagne et l'Irlande, notre *Trésor* est le recueil des monuments linguistiques de la période celtique qui a précédé la période romaine comme la période germanique. Les textes cités, se trouvant complétés par d'autres documents qui autrement seraient négligés ou seraient oubliés, apparaissent dans leur vraie lumière et, comme tous les noms propres et autres mots celtiques, qui se rencontrent chez les écrivains de l'antiquité, sont étudiés à fond, des auteurs qui servent à l'enseignement, comme César, Tite-Live et Tacite, acquièrent par là un grand et nouvel intérêt.

Le *Trésor de la langue celtique ancienne* ne contient pas seulement des noms propres et d'autres mots : pour construire, si l'on peut parler ainsi, l'édifice de la grammaire celtique, on y trouvera des pierres à bâtir déjà taillées et prêtes à être mises en œuvre : des articles spéciaux sont consacrés

à chaque syllabe de dérivation, à chaque terme de composé, à chaque préfixe, à chaque suffixe; ces articles, placés là où l'ordre alphabétique l'exige, épuisent la matière. Les noms sont divisés graphiquement à l'aide de traits d'union, par ce procédé on renvoie tacitement aux articles grammaticaux.

Deux index terminent l'ouvrage : l'un est grammatical et a pour objet : 1° les langues apparentées au celtique qui lui sont comparées, 2° les dialectes néo-celtiques qui viennent du celtique ancien; l'autre est une table des noms de lieux modernes, à chacun desquels est ajouté le nom correspondant en celtique ancien.

L'ouvrage sera publié en dix-huit livraisons, dont chacune paraîtra tous les quatre mois et comprendra huit feuilles grand in-8 à deux colonnes; elle coûtera 7 francs (lire) 50 = 6 marks (shillings).

Aussitôt que la souscription à 200 exemplaires sera assurée, l'impression commencera. La première livraison contiendra la liste des souscripteurs et celle des abréviations employées dans l'ouvrage.

La souscription sera close le 31 mars 1890. A dater du 1er avril 1890, le prix de la livraison sera élevé à dix francs (lire) = 8 marks (shillings)[1] ».

Ce prospectus est suivi d'un spécimen auquel je n'adresserai qu'une critique. Au nom ethnique *Nemes, Nemetes,* le savant auteur juxtapose le dérivé latin *Nemetensis*. Il aurait dû, suivant moi, faire précéder ce dérivé d'un signe indiquant qu'il n'est pas gaulois tout entier. Je suis heureux d'annoncer la publication de cet ouvrage qui, une fois terminé, est appelé à prendre place dans les bibliothèques érudites à côté de la *Grammatica celtica*[1]. Depuis bien des années, avec la collaboration de MM. E. Ernault et G. Dottin, j'avais commencé la préparation d'un travail analogue. Mais je suis encore fort loin d'avoir terminé cette préparation, et la publication de M. Holder est, à en juger par son spécimen, fort supérieure à ce que je pourrais actuellement mettre au jour.

M. Alfred Holder est connu dans le domaine de l'érudition celtique par son édition critique des Commentaires de César, *De bello Gallico,* elle est intitulée *C. Julii Caesaris belli gallici libri VII ; accessit A. Hirti liber octavus.* Elle contient, outre un texte, de nombreuses variantes au bas des pages, et un index alphabétique de tous les mots, c'est-à-dire l'index de l'édition *Ad usum Delphini,* mis au courant et un peu plus en ordre. Ce savant ouvrage a paru à la librairie Mohr, Fribourg et Tubingue, 1882; il est par la faute de son éditeur beaucoup moins répandu en France qu'il ne le mériterait. M. Holder a donné la même année chez le même éditeur une *histoire ecclésiastique* de Bède, un Jordanes, un Einhard, un Nithard, etc. On connaît mieux en France les livres qu'il a publiés chez Teubner, à Leipzig : son édition critique d'Horace, en collaboration avec M. Keller, deux volumes in-8, 1878, et son recueil des principaux textes de la loi salique, six fascicules in-8, 1879-1880. La plus récente publication de M. Holder qui nous

1. On souscrit chez M. Bouillon, éditeur de la *Revue Celtique,* 67, rue Richelieu.

soit parvenue entre les mains est son *Festus Avienus,* Innsbruck, Wagner, 1887. Nous terminerons cette incomplète énumération en signalant son édition de la légende de l'*Invention de la Croix,* Leipzig, Teubner, 1890.

VIII.

M. René Cagnat vient de faire paraître la seconde édition, considérablement augmentée, de son cours d'épigraphie latine. Ce livre pourra être utile aux curieux qui cherchent dans les inscriptions gravées sous l'empire romain les noms propres d'origine gauloise, c'est-à-dire une importante catégorie des monuments de notre plus ancienne histoire. Ils y apprendront comment les inscriptions latines doivent se lire et s'interpréter. De loin en loin, ils y trouveront même des inscriptions intéressantes qui n'ont point encore trouvé place dans le grand recueil commencé par M. Mommsen. A la page 305 il est question de la marque du potier Catussa; elle « existe dans « un certain nombre de nos musées de France, à Dieppe, à Caen et ail- « leurs ». On sait que ce nom gaulois a servi de *cognomen;* Pompeius Catussa, originaire de Besançon, *civis sequanus,* figure dans une inscription de Lyon [1], et Vibius Catussa, dans une inscription de Seggau, en Styrie [2]. Un autre nom intéressant est celui de Toutissa, père du briquetier Merula. M. Jullian [3] a signalé déjà ce nom d'après des exemplaires de sa marque conservés au musée de Bordeaux. M. Cagnat en a trouvé un autre exemplaire au musée de Saintes (p. 301). Toutissa ne diffère que par le genre du Toutissos, père d'Andecamulos Toutissicnos, connu par l'inscription gauloise de Nevers.

IX.

Les derniers numéros de *The Archaeological Review* renferment quelques articles qui intéressent nos études. Dans le numéro d'août, p. 29, nous remarquons une note de M. Donald Masson sur les superstitions des habitants des hautes terres d'Ecosse. M. Donald Masson donne le texte et une traduction anglaise d'un dicton gaélique qui est encore quelquefois sur les lèvres des Highlanders. Voici le texte de M. Donald Masson :

Chunnaic-mi selicheag air lar lom,
  Chunnaic-mi searrach is earball rium,
Chac a chubhac air mo cheann :
  Is dh' aithnich-mi rachadh a bhlian' ad lium.

« J'ai vu un limaçon sur le sol nu; — j'ai vu un poulain, la queue tournée vers moi; — le coucou a fait caca devant moi : — et j'ai su que l'année serait mauvaise pour moi. »

La traduction anglaise de M. Donald Masson rend exactement le sens

1. Orelli, n° 4803; Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon,* p. 429.
2. *Corpus inscript. lat.,* t. III, n° 5392.
3. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux,* t. I, p. 448.

pour les deux premiers vers et pour le quatrième; mais quant au troisième vers, il a pensé qu'en reproduire littéralement le sens, « le coucou a fait caca devant moi », paraîtrait inconvenant « unfit » aux oreilles ou aux yeux de tout homme civilisé. Il a donc traduit par une périphrase « periphrastically », dit-il. Dans sa périphrase, il y a deux parties. L'une est la traduction de l'homme civilisé : « J'ai entendu le coucou. » Un grammairien difficultueux trouvera peut-être une impropriété d'expression, mais elle évite toute malpropreté. La seconde partie de la traduction proposée par M. Donald Masson est une glose. « J'ai entendu le coucou », dit-il, « *avant déjeuner*. » Les mots « avant déjeuner » sont une addition au texte gaélique, mais l'opinion reçue les justifie. Il y a une façon certaine de triompher du mauvais présage qui résulte de l'accident produit par la maladresse du coucou. C'est de ne jamais quitter l'abri protecteur du toit domestique sans avoir pris la religieuse et prudente précaution qui est de règle pour tout vrai Highlander. Cette précaution qu'il oublie rarement consiste à prendre *son* verre d'absinthe. Il y a eu tel pieux ministre de l'Evangile pour lequel cette absinthe, sauvegarde contre le mauvais présage du coucou, était aussi indispensable que la prière du matin.

Les observations de ce genre font la joie d'un certain nombre de celtistes. D'autres prennent plus d'intérêt à des remarques philologiques et trouveraient quelque plaisir à remarquer que dans *chunnaic-mi*, première personne du singulier du parfait signifiant « j'ai vu » et formant le début du proverbe gaélique, *chunnaic* tient lieu du vieil irlandais *condairc*, troisième personne du singulier pour **condarce*, comparez le grec δέδορκε de δέρκομαι et le nom d'homme gaulois *Condercus*, au génitif *Conderci*, comme on lit sur un *signaculum* conservé au musée de Toulouse [1].

X.

Depuis le mois d'août dernier, le journal *The Academy* est rempli de lettres, quelques-unes fort longues, toutes écrites sur la question de savoir quelle est la valeur scientifique de l'irlandais actuellement parlé en Irlande. La plupart de ces lettres ont pour auteurs des hommes d'une incontestable compétence. Ce sont M. Rhys, le savant professeur d'Oxford ; M. Standish O'Grady, auquel on doit la publication savante de tant de textes irlandais ; nos érudits collaborateurs, MM. Kuno Meyer et Alfred Nutt dont le dernier s'est acquis une si légitime autorité par ses travaux sur la littérature légendaire du moyen âge et sur la littérature populaire ; enfin M. John Fleming, directeur du *Gaelic Journal* de Dublin.

La cause de cette fécondité épistolaire est une boutade de M. Whitley Stokes. Celui-ci, dans l'*Academy* du 1er décembre 1888 (page 355, colonne 1), constate que le prétérit sigmatique est employé en ancien et en moyen irlandais avec sens de passé ; tandis qu'il est considéré comme un présent his-

1. *C. I. L.*, XII, 5690, 31.

torique (*an historical present*) par les gens qui parlent les *dialectes corrompus* appelés irlandais moderne. La question grammaticale posée en ces termes, à savoir quel est le sens du prétérit sigmatique, a laissés froids les membres de la *Gaelic Union*. Mais il leur a semblé que M. Whitley Stokes, lançant à la langue qu'ils parlent l'épithète de corrompue, leur donnait en quelque sorte à tous un soufflet sur la joue. M. John Fleming, directeur du *Gaelic Journal*, a levé le gant qu'on lui jetait ainsi, et de sa plus belle plume et de sa meilleure encre, il a noirci trois colonnes du journal l'*Academy*[1].

Suivant le point de vue auquel on se place, les appréciations varient. Pour certains, *dialectes corrompus* est synonyme de *patois*. Pour d'autres, l'épithète de *corrompue* ne convient qu'à quelque chose de malpropre; aux yeux des membres de la *Gaelic Union* un « dialecte corrompu » ne peut évidemment être qu'une collection d'objets dégoûtants. Mais certaines personnes ont des patois une tout autre opinion, et pour la végétation naturelle qui a donné aux patois leur vocabulaire et leur grammaire n'ont pas plus de mépris que pour la végétation naturelle qui fait grandir les chênes et les hêtres des parcs et des forêts d'Irlande, d'Angleterre et de France; tant pis pour ceux qui n'apprécient que les produits artificiels du jardinage, roses ou haricots.

Cependant il y a un fait qu'on ne peut méconnaître. Quelque grand que soit en général l'intérêt de l'étude des patois, il n'y a aucune raison spéciale pour nous faire étudier, nous étrangers à l'Irlande, l'irlandais moderne plutôt que le gaélique d'Ecosse, que le gallois ou que le breton de France. Ce qui assure à l'irlandais la supériorité sur les autres dialectes néo-celtiques, ce sont les formes anciennes de sa langue et l'incontestable originalité de sa vieille littérature. Tant que les membres de la *Gaelic Union* se borneront à nous donner des réimpressions d'ouvrages déjà publiés ou des traductions irlandaises modernes d'ouvrages latins comme l'*Imitation de Jésus-Christ*, ils n'ajouteront rien à nos connaissances sur la littérature de l'Europe au moyen âge, ni sur la langue et les croyances des populations celtiques avant cette époque.

M. T. O'Flannaoile est d'un avis différent.

« Les traités écrits en ancien et en moyen irlandais qui sont de temps en « temps publiés en Irlande et en Angleterre sont destinés évidemment aux « étudiants et aux antiquaires, et il est déraisonnable de compter que la « masse du public les recherchera ou les lira. Que les éditeurs nous don- « nent quelque chose des temps modernes et qui présente quelque intérêt « pour l'humanité... et alors je suis sûr qu'on aura à conter quelque chose « de nouveau: on parlera de livres irlandais qui se seront vendus[2] ».

C'est le succès commercial que paraît surtout estimer M. O'Flannaoile. Il y a des livres français qui se vendent, par exemple ceux de M. Zola; conclurons-nous donc que les membres de la *Gaelic Union* devraient écrire en irlandais du Zola? Il est probable que même la traduction irlandaise de

1. *Academy* du 24 août 1889, p. 120.
2. *Academy* du 12 octobre 1889, p. 239, col. 2.

l'*Imitation de Jésus-Christ* n'aura pas autant de débit que le moindre roman de l'auteur français. Quant à nous, qui n'ambitionnons pas son succès, nous préférons écrire des livres qui ne se vendent pas.

XI.

Dans l'*Academy* du 13 juillet, p. 25, le rév. Mac Carthy a publié les résultats de sa collation du manuscrit Rawlinson B. 512 à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, avec l'édition de la *Vie tripartite* de saint Patrice que nous devons à M. Whitley Stokes. Il y joint la collation d'un fragment des *Annales de Tigernach*, Rawlinson B. 488, avec l'édition donnée par M. Whitley Stokes en appendice à la *Vie tripartite*, t. II, p. 572. La plus grande partie de ces corrections portent sur des mots latins. Leur intérêt est par conséquent en général beaucoup moindre que s'il s'agissait de mots irlandais. Cependant le manuscrit Rawlinson B. 512 contient pour le texte latin quelques leçons intéressantes.

M. Whitley Stokes étant allé à Oxford vérifier l'exactitude des critiques du Rév. Mac Carthy, a reconnu qu'une partie d'entre elles étaient fondées, a constaté que d'autres ne l'étaient point et a trouvé dans le texte imprimé de la *Vie tripartite* d'autres fautes que le rév. Mac Carthy n'avait point remarquées. C'est l'objet d'une lettre qui a paru dans l'*Academy* du 10 août, p. 88.

XII.

Nous avons annoncé, p. 142, la publication par le regrettable Hennessy du premier volume des *Annales d'Ulster*. Cette édition est fondée principalement sur le ms. H. 1. 8 du collège de la Trinité de Dublin. Un autre manuscrit se trouve à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford : c'est le Rawlinson B. 489. Pour les premiers siècles des Annales, ces manuscrits sont deux copies d'un original perdu. M. Whitley Stokes a collationné l'édition de Hennessy avec le ms. Rawlinson. Il a publié les résultats fort intéressants de ce travail dans l'*Academy* du 28 septembre dernier, pages 207-208. Suivent une critique de la traduction (*Academy* du 5 octobre, p. 223-225), et un recueil d'observations sur les notes (*Academy* du 12 octobre, p. 240-241).

XIII.

M. J.-T. Gilbert, si connu par ses savants travaux sur l'histoire d'Irlande, dont le plus récent concerne la confédération irlandaise et la guerre de 1645-1646, a été chargé de publier un inventaire analytique des archives municipales de Dublin. L'*Irish Times* du 16 septembre 1889 nous apprend que le premier volume de ce recueil vient de paraître. Il est intitulé : *Calendar of Ancient Records of Dublin* in the possession of the Municipal Corporation of that city [1].

1. Cet ouvrage se trouve à Londres chez Bernard Quaritch, 15, Piccadilly.

XIV.

Le 8 octobre dernier, la Société pour la conservation de la langue irlandaise a, par une délibération, chargé son secrétaire d'entrer en relations avec les autorités de la nouvelle Université catholique de Washington pour lui demander la création d'une chaire de celtique dans cette université.

XV.

Le *Irish Times* du 19 octobre dernier rend compte d'une leçon publique faite au siège de l'ancienne Université catholique d'Irlande, University College, Stephen's Green, par le professeur de langue irlandaise qui est le Père E. Hogan, membre de la nouvelle Uuiversité royale d'Irlande si connu par ses travaux érudits, les uns déjà publiés, les autres en cours d'impression, sur le *livre d'Armagh*. Le savant jésuite, après avoir annoncé que son cours d'irlandais était commencé, a parlé des monuments les plus anciens de l'histoire d'Irlande, inscriptions lapidaires gravées en ogham et en caractères latins, manuscrits sur parchemin ; puis il a insisté sur l'intérêt qu'offre au point de vue de la linguistique et de l'histoire de la civilisation la langue la plus ancienne de l'Irlande. Sa leçon s'est terminée par un hommage rendu aux savants qui, hors d'Irlande, s'occupent de cette langue, et sans oublier les Français, il a surtout signalé le mérite des travaux de MM. Whitley Stokes, Ascoli et des savants allemands, parmi lesquels le premier rang est occupé par M. Windisch.

Je termine cette partie de la chronique en priant les lecteurs de la *Revue Celtique* de vouloir bien me pardonner le retard de sa publication. Ce retard a pour cause le travail extraordinaire que m'a causé la préparation de mon cours. J'ai même été dans l'impossibilité de rédiger complètement cette chronique, et pour la suite je laisse la parole à mon zélé collaborateur, M. G. Dottin.

H. d'Arbois de Jubainville.

Jubainville, le 30 octobre 1889.

XVI.

La *Revista Lusitana*, premier volume, nº 4, contient, p. 351-378, un article de M. F.-A. Coelho sur des noms de dieux lusitaniens. Quelques-uns de ces noms peuvent, comme l'a pensé M. Coelho, être d'origine celtique, par exemple *Bormanicus* (cf. Bormo), mais il nous semble difficile de recon-

Depuis l'époque où la *Revue Celtique* a commencé d'exister, M. Gilbert n'a pas seulement publié les *Facsimiles of national mss. of Ireland* dont nous avons rendu compte dans cette revue, t. VII, p. 264-265. Il a donné, dans la collection du maître des rôles : *Historic and municipal documents of Ireland from the archives of the city of Dublin* (1172-1320), 1870, et *Chartularies of Saint Mary's abbey*, Dublin, vol. I, II, 1884-1885.

naître des noms celtiques dans *Aernus*, *Coronus*, *Durbedicus* et *Cusuneneoecus*. D'après M. C., ce dernier nom serait composé d'un grand nombre d'éléments; à un thème *cuso-* serait venu s'ajouter le triple suffixe *un-en-oeco*. Il n'y a point d'exemple d'une pareille formation. On trouve, il est vrai, *Adiantunnena* (*Rev. Celt.*, VII, 114; VIII, 380) qui nous offrirait les deux premiers éléments du suffixe en question. Quant au troisième élément *oeco-* on ne peut guère conclure à son existence d'après des mots difficiles à expliquer comme *Vindo-roicus*, et quand bien même les trois éléments *uno-*, *eno-* et *oeco-* existeraient séparément dans des mots différents, on ne pourrait démontrer l'existence d'un suffixe celtique composé *un-eno-oeco* qui, d'après M. C., aurait servi à former le mot *Cusuneneoecus*.

XVII.

On trouvera dans la *Revue des Traditions populaires*, numéro d'août-septembre 1889, deux chansons de la haute Bretagne « la mort de l'âne » et « le soldat de Rennes » recueillies par M. Paul Sébillot. Le même numéro rend compte du Congrès international des traditions populaires qui s'est tenu à Paris le 29 juillet dernier. Un concert organisé par le bureau du Congrès a eu lieu le 1er août. On a pu y entendre un sonn breton, Sylvestrik, traduit par M. François Coppée.

XVIII.

Nous recevons les quatre premiers numéros d'une nouvelle revue publiée à Inverness et qui est intitulée *The Highland Monthly*. Les éditeurs se proposent de publier le plus souvent possible des chansons et des contes gaéliques inédits. Nous trouvons en effet dans les livraisons que nous avons sous les yeux des chansons en gaélique d'Ecosse accompagnées de traduction. Citons, par exemple, p. 148-156, Seurlus of Dovre, a gaelic norwegian ballad, publiée d'après trois manuscrits du siècle dernier. Le *Highland Monthly* fait une large part aux traditions populaires, et chaque numéro se termine par une ou plusieurs *notes and queries* sur des points de mythologie ou d'histoire légendaire.

Nous désirons vivement voir réussir cette nouvelle revue. Elle succède au *Gaelic Magazine*, mort, paraît-il, faute d'abonnés et dont nous regrettons vivement de ne pouvoir continuer l'instructive lecture.

XIX.

M. W.-F. Wakeman a publié dans la revue de Dublin intitulée : *The Journal of the royal historical and archaeological Association of Ireland* (vol. IX, 4e série, p. 96-106) un article sur le *crannog* et les antiquités de Lisnacroghera. (Voir sur la sorte d'île artificielle appelée *crannog*, la *Revue Celtique*, t. VII, p. 271-272). On a trouvé dans ce *crannog* deux fourreaux d'épées en bronze d'un beau travail et d'une ornementation soignée. L'article de

M. W.-F. Wakeman est accompagné de deux planches où sont reproduits (planche I) un des fourreaux d'épées et (planche II) différents autres objets découverts également dans le *crannog*.

XX.

Notre savant collaborateur, M. J. Loth, a publié dans la *Romania* (numéro d'avril 1889, t. XVIII, p. 281-283), un article sur la fable de l'origine troyenne des Bretons. Parmi les généalogies que contiennent les *Annales Cambriae*, aucune ne signale les Troyens parmi les ancêtres des Bretons. Trois de ces généalogies remontent aux Romains ; l'une comprend dans la liste des empereurs le nom de *Traianus*, corrigé à tort en *Troianus* par M. Egerton Phillimore, auteur de l'édition diplomatique des *Annales Cambriae* que nous avons annoncée dernièrement.

XXI.

Le numéro de juillet de l'*Archaeologia Cambrensis* nous signale (p. 224) la découverte faite, il y a quelques années, d'une inscription ogamique à Eglwys Cymun. Le centre de la pierre porte l'inscription latine AVITORIA FILIA CVNICNI. Sur l'un des angles sont écrits en caractères ogamiques les mots suivants : INIGINA CUNIGNI, sur l'autre AVITTORIGES. La note de M. G.-T. Treherne, auteur de cette découverte, est accompagnée d'une courte et fort intéressante dissertation de M. Rhys (p. 225-232) qui compare *inigina* à l'irlandais *ingen*, *Cunigni* à l'irlandais *Coinin*. Quant à *Avittoriges*, ce serait le génitif vieil irlandais d'un nominatif *Avittoria*. Le *g* ne serait qu'une notation de la spirante *y*. Rien n'est plus fréquent d'ailleurs que de trouver au génitif le nom de la personne à qui est élevée la stèle. Comparez à *Avittoriges* les génitifs des inscriptions latines suivantes : *Cunocenni filius Cunocenni hic jacit* (Hübner, n° 48), *Dervaci filius Justi hic jacit* (n° 50), *Latini ic jacit filius Magari* (n° 20), etc.

Le même numéro contient (p. 198) une notice de M. David Jones sur une inscription galloise du XVIIe siècle découverte à Michaelston-super-Ely; cette inscription est composée moitié en gallois, moitié en latin. La partie galloise est fort obscure. M. John Rhys a promis d'en donner une traduction avec commentaire.

XXII.

La Société pour la conservation de la langue irlandaise nous adresse son rapport annuel. En 1888, l'irlandais était enseigné dans 31 écoles et 443 élèves ont passé avec succès l'examen. En 1887, le nombre des élèves reçus n'était que de 371.

XXIII.

M. C. de Kay nous a envoyé une lettre en réponse à la critique adressée dans la précédente chronique à ses articles sur l'ancienne histoire d'Irlande. Nous publierons cette lettre dans notre prochaine livraison.

G. D.

Paris, le 30 octobre 1889.

XXIV.

POSTSCRIPTUM.

Nous avons oublié d'annoncer dans notre précédente livraison que M. Gaidoz a publié dans le *Recueil des textes étrangers,* édité par l'imprimerie Lanier, 14, rue Séguier, Paris, 1888, un texte en irlandais moyen avec traduction française. Ce texte a pour sujet la naissance de saint Brendan; il est contenu dans le Livre de Leinster, page 371, col. 1-2, du fac-similé.

Nous aurions dû signaler aussi l'achèvement du tome IV de la *Mélusine.* M. Ernault a donné dans notre précédent volume (t. IX, p. 406-408), un compte rendu du tome III et du commencement du tome IV, où il a signalé un grand nombre de morceaux que les celtistes pourront étudier avec fruit. La fin du tome IV présente, elle aussi, un grand intérêt pour les celtistes. Nous y remarquons deux textes irlandais inédits. Le premier, intitulé la *Recommandation du Vendredi,* est publié par M. Gaidoz (col. 133-135) d'après le manuscrit de Paris, fonds celtique n° 1 (f° 29, v° b). Il est accompagné d'une traduction française. Le second « Le roi David et le mendiant » tiré du ms. Egerton 92 (fol. 26), et complété à l'aide du Livre de Lismore (fol. 69), a été publié avec une traduction anglaise par M. St. O'Grady (col. 163-166).

XXV.

La *Chrestomathie bretonne* de M. J. Loth est sur le point d'être complètement imprimée. Elle va paraître à la librairie Bouillon. Ce sera un vol. in-8 de VI et 528 pages, il rendra l'étude du breton de France bien plus facile qu'elle ne l'a été jusqu'ici.

XXVI.

Nous terminerons ce postcriptum en annonçant un volume qui vient de paraître à la librairie de M. E. Bouillon, notre éditeur. Ce sont les *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or,* par Paul Lejay. Le nombre des numéros s'élève à 295 et le volume est terminé par dix index composés sur le plan de ceux du *Corpus inscriptionum latinarum.* Les noms gaulois s'y trouvent en grand nombre. Tel est *Sacrovirus,* qui nous offre la bonne orthographe du *cognomen* écrit *Sacrovir* par Tacite et sur l'arc de triomphe d'Orange. M. Lejay fait suivre chaque inscription d'un commentaire étendu et intéressant. On pourrait cependant y ajouter quelques observations. Ainsi, au sujet du nom de la divinité appelée au datif *Brigindoni,* on pourrait faire remarquer que ce nom divin est en même temps un nom de lieu. Un diplôme de Louis le

Débonnaire de l'année 834 nous apprend qu'il y avait dans le *pagus Atoariorum et Divionensis* un *locus* appelé *Brigendonis* [1]. Nous savons par une charte de l'année 974 qu'il y avait en Maconnais une localité homonyme, un *ager Briendonensis* [2]. Le *Brigendonis* dijonnais paraît être aujourd'hui Brognon, Côte-d'Or [3].

H. d'Arbois de Jubainville.

---

1. *Gallia christiana,* t. IV, Preuves, col. 131 a.
2. Bruel, *Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny,* t. II, p. 455.
3. Joseph Garnier, *Nomenclature historique de la Côte-d'Or,* p. 6.

TABLE

DES

PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS DANS LE TOME X

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1].

I. GAULOIS OU VIEUX-CELTIQUE[1].

Acciaca, Acciagum, 230.
Aculia, 359.
-acus, 154-159, 161, 162, 164, 169, 170, 174-176, 229, 230.
Ænus, 170.
Agedillus, 96, 101.
Agedomapas, Agedomapatis, 101, 136.
Agedomopas, 98-101, 103.
Aguliacus, 155.
al, 283, 284.
Albiacus, 156.
Anciacum, 157, 158.
Andagelli, 381.
Andarta, 165.
Andaseta, 381.
ande- particule augmentative, 165.
Andematunnum, 165.
Andorourus, 381.
Arcia, 160.
ardu- haut, 176.
Arduinna, 176.
Argentocoxos, 488.
Argentoratum, 488.
Ariacum, 159.
Arica, Hédic, 354.
Arriaca, 154, 159.
-arta ourse, 165.
Artaios, 166.
Artedunus, Artadunum, 160, 164.
Artiaca « ferme d'Artius », 154, 161, 162, 164.
Artiacus, 161, 162.
Articnos « fils d'Artos », 160, 167, 173.
Artiliacus, 164, 165.
Artigenos « fils de l'ours (divinisé) », 173, 174.
Artio, 166.
Artius, 160.
Artobriga « forteresse d'Artos », 160, 164.
Artos « ours », 160, 162-164, 166, 174, 175.

1. Cette table a été faite par M. Emile Ernault.

Atectorigiana, 97.
Augustobriga, 161.
Aventicum, 137.
Avitoriges, 506.
avvot « il fit? », 135.
Barbariacus, 176, 177.
Belatucadrus, 481.
Belisama, 170.
Belismius, 170.
Biliniacum, 230.
-bodiacos « celui qui appartient à la victoire », 168.
Boduogenus « fils de la volonté, du bon plaisir, peut-être du destin », 167.
Braina, 174, 175.
Braniacus, 175.
Brannogenium « domaine du fils du corbeau », 173.
Brannovices, 175.
Brano- corbeau, 174, 175.
Branodunum « château de Branos », 174.
-briga forteresse, 160, 161, 231.
Brigindo, 508.
Bucculiacum, 230.
Cæsarobriga, 161.
Caldiniacum, 230.
Caliniacum, 230.
Camulogenus « fils de Camulus », 167.
Camulus, 165, 167.
καντεμ, 282.
κάρνυξ trompette, 134.
Catussa, 500.
Cauliacum, 230.
Cavetus, 380.
Cavo, 380.
-cenna, 172.
Cernunnos, 487.
-cnos fils, 167, 232.
Cœliobriga, 161.
Komoneos, 383.
Condate confluent, 231.
Condercus, 501.
Congavata, 101.
Congennicus, 101.
Conginna, 101.
Congonetiacus, 101.
Congonius, 101.
Congonna, 101.
Congonnetodubnus, 98-101, 103.
Congonnus, 101.
Connius, 380.
Cotini, 374.
covinus « covin, char, cabriolet », 122, 128-130.
Crepiacum, 230.
Cunigni, 506.
Darentiaca, 154.
Divogena fille de Dieu, 167.
Divogenus fils de Dieu, 167.
Druticnos fils de Drutus, 167.
Eburobriga forteresse d'Eburos, 160.
Eburovices, 175.
Eniboudius vainqueur de l'Inn, 170.
Enigenus fils de l'Inn, 170.
Enignus fils de l'Inn, 177.
Enius, 170.
-es génitif singulier des féminins en *a*, 168.
essedum char, 122, 129, 130, 131, 235.
Flaviniaca, 230.
Flaviobriga, 161.
-genna fille de, 172.
-genos fils de (par une filiation mythologique), 159, 166-170, 172, 173.
-gnus comme -genos, 380.
Gobannilo ? 233.
Gobannitio, 232.
inigina fille, 506.
Isaca, Isca, 482.

Juliobriga, 161.
Litogenus fils de la fête, 168.
Litugena fille de la fête, 168.
Litugenus fils de la fête, 167.
Luciacum, 230.
Lugduno, 238.
Lugdunus, 238.
Lugoves, 137, 238.
Lugudunum, 238.
Luguselva, 238.
-magos champ, 174.
Maponos, 486.
matu- ours 166, 175.
Matuccius, 175.
Matuceni, 167.
Matuco, 175.
Matuconius, 175.
Matucus, 175.
Matugenia, 167.
Matugenos fils de l'ours, 166, 167, 173.
Matunus, 165.
Matuus, Matua, 175.
Medugenus fils de l'hydromel, 168.
Naniacui, 380.
Nanti, 229.
Nemetocenna, 172.
Nemetogena fille du temple, 172.
nemeton temple, lieu consacré, 172.
Nitiogenna, 172.
Nodens, 485.
Ουηδρουμαρος, 282.
Paterniacum, 230.
ratis fougère. 228.
Rectugenus fils du droit. 167.
Regniacus, 169.
Rena, 169, 177.
Rennius, 169, 170.
Renus amas d'eau, 169, 170, 177.
Rextugenos fils du droit, 135, 167
Sacrovirus, 507.
Sena Sein, 352-354.
Siata Houat, 353, 354.
sullias, 135.
Sumelocenna, 172.
Tanotalicnos fils de Dannotalos, 167.
Taranis, Taranus, 265, 266, 270, 281, 393, 398.
Ταρανοου à Taranus, 282.
tau, 278, 279, 283, 284, 286.
Teutates, 167.
Teutobodiaci (les) fils de la divinité qui préside aux victoires sur les peuples, 168.
Totatigen[u]s fils de Teutates, 167.
Toutatis, 167.
Toutissa, 500.
Toutissicnos fils de Toutissos, 167.
Tulliacum, 230.
Uriacus, 174.
Urogenius fils de l'auroch, 173.
Urogenonertus, celui qui a la force du fils de l'auroch, 173.
Uromagus champ d'Urus; 174.
urus auroch, 173, 174.
Urus, 174.
Uxama la plus haute, 351.
uxello- haut, 262.
Uxisama Ouessant, 350-352, 354.
Varsileos, 383.
Vindilis Belle-Ile, 353, 354.
Vitriacus, 230.

II. Irlandais.

(Voir 361 et suiv., 471 et suiv.)

aball pommier; arbre, 70, 71.
adnacim j'enterre, 83, 85.
ailén île, 368.
airecc désir, 478.
airichlim je prépare, 220, 228.
ais : o —, toute sa vie, toujours jusqu'alors, 78, 79.

all rocher, écueil, 57.
allmuir venu d'outre-mer, 367.
almaim aux troupeaux, 54, 55, 87.
ambor, ammor, bol, récipient, 228, 368.
amor lamentation, 367.
ana ... do, ce qu'(ils avaient couru) de (dangers), 94, 95, 263.
anál haleine, 57.
andorus devant, prép., 62, 63.
anteirt matinée, 61.
arco je demande, 176.
art pierre, 163.
art dieu, 165.
assan bas, chausses, 369.
atasfóbrat ils se mirent à, 57.
atchiat ils voient, ils semblent, 53.
athinndlad cuve 216, 228.
atom-athcomairc (sont à moi questions), tu m'interroges, 240-242.
atraig il se lève, 89.
attoibim j'adhère, 263, 472, 473, 478, 479.
aurderg connu, dont on s'aperçoit, 222, 228.
-bar-, -far-, vous, 64, 65, 67, 91.
baschrann (bois de la paume, de la main), marteau de porte, 92, 93.
bee n- femme, 224, 228.
beór de la bière, 369.
biathaim je nourris, 73.
blíadain année, 322.
bordd et bord, table, 369.
bordd et bord, bord d'un vase, 369.
borg bourg, ville, 368.
brathad, brafad, clin (d'œil), 57.
brug pâturage éloigné, 245, 246.
bruth masse de métal brûlant, 52, 53.
buiderath sorte de fougère, 220, 228.
cáep masse, 367.
cæra fínemna (baies de vigne), raisin, 74, 75.
caire chaudron, 170.
cell église, 141.
cenn (à) cause, 66, 67.
cern un plat, 85.
cethern, cetherd, bande, troupe de fantassins, 59, 85.
cimsach frangé, 64, 65.
cingim je vais, 228.
cingit coupes, 85.
claideb glaive, 497.
claidim je creuse, 83.
clúmadh plumer, 76, 77.
coibden armée, 224, 228.
coimde cuve, 85.
conung roi, 369.
cormchéol musique accompagnant les buveurs, 80, 81.
crannog, 505.
cró cercle, 366.
crois gourmandise, 496.
cú chien, 139.
cubur écume, 70, 71.
Cuchulain, 357.
Cúcummne, Cucuimne, 139.
culend du houx, 367.
cumcaim je puis, 85.
Curoi, 357.
dair saillir (une vache), 228.
Dairinis, 139.
-da(n)- le, pron., 246.
deantóg ortie, 327, 328.
diburned il descendit, 58, 59.
docuirim je jette, 91.
doforicim j'arrive à, 67.
domuiniur je pense, 75.
donfangid qui protège, 247.
dú droit, chose qu'on mérite, 222, 223, 228.
each buadha cheval de course, 62, 63.
eclaim, eclom recueillir, 76, 77.
eicid adresser la parole, 241, 243.
Elg Irlande, 366.

-em superlatif, 351.
enach chemise, 220, 228.
erbaid chargez de, 247.
errach faucon, ou aigle de mer? 90, 91.
erthu et erru, pour eux, 94, 95.
faisgim je presse, 71.
faithce pâturage situé près de la maison, 246.
-far-, -bar-, vous, 64, 65, 67, 91.
farraidh (un mal) touche, affecte (quelqu'un), 90, 91.
fetar je sais, 481, 482.
fiad sauvage, 481.
fo par, en jurant par, 364 ; fóthib sous eux, 54, 55.
fochrothadh secouer, 76, 77.
foiltne un cheveu, 79.
folangim je supporte, 55, 87.
folt cheveux, chevelure, 78, 79.
for sur, à, 50, 53.
forbrigh il grandit, 88, 89.
forcongur j'ordonne, 250.
friha dans, en, 57.
frisnérachtatar ils montèrent, 246.
fúataigim j'emporte, j'enlève, 93.
fuindeog fenêtre, 369.
fuinim je cuis, 89.
gafann jusquiame, 57.
gairdechad réjouir, 94, 95.
geslach ouvré, brodé? 64, 65.
giostal, giustal fait, exploit, 65.
goba forgeron, 232.
gormac fils de la sœur, 247.
grian gravier, sable, 54, 55.
iarla, comte, 369.
iasacht un prêt ; manque? 82, 83.
ierngúala sorte de boisson, 369.
il beaucoup 239.
indeóin enclume, 61.
indorus devant, prép., 63.
ingen fille, 506.
inna-n ... do, ce qu'(il avait fait) de (miracles), 95.
inneam richesse, 87.
inneonaim je frappe, 61.
is, isel, bas, adj., 262.
lamgesca rameaux, 74, 75.
langfiter entraves, 111.
leacán laoich milidh pierre semi-plate du soldat, arme, 355.
lenim je m'attache, 69.
lia láimhé pierre de main, arme, 355.
lic tailme pierre de fronde, 357.
lind eau, lac, 496.
línscot drap, 369.
longaim j'avale, 110.
lucht (les) gens, ceux (qui), 140.
Lug, 137, 238, 490.
mac gor fils qui prend soin de son père infirme, 247.
Mac-Mahon, 166, 173.
mǽl tête tondue, 363.
mǽle calvitie, 363.
magsliab plateau, terrain élevé? 62, 63.
maidim je brise, 364.
mairbhneanntóg sorte d'ortie, 327.
mang tromperie, 363.
mang faon, 363.
marb mort, 175.
math ours, 166.
mathghamhain (veau de l'ours), ours, 166.
mescaim je plonge? 78, 79.
mescaim je mêle, 79.
móir plus grand, 56, 57, 60, 61.
neip navet, 115.
neit combat, blessure ; dieu de la guerre, 229.
némed dépôt (d'une liqueur), 216, 228.
nenaid, neant, neantóg, ortie, 327, 328.

nessam le plus proche, 352.
nith blessure mortelle, 229.
Nuada, 357, 485.
ocharimmel frontière, 365.
óen un, 61.
óic guerrier, 363.
oll grand, 75.
-or- pour ro, particule du passé, 250.
ord marteau, 53.
órphell broderie, 64, 65.
plet épingle, attache, 82, 83.
pollere tablettes, 72, 73.
popp, papp, brindille, 368.
promadh explorer, 55, 78.
raith fougère, 228.
rian la mer, 169.
roirge de grande royauté? 224, 228.
roissim je balance, 87.
roscaichset ils le mangèrent, 64, 65.
rosnedhbair il les offrit, 250, 251.
rossocht arrêt, 86, 87.
Ruben, Ruibin, 139, 140.
-s prét. passif, 3e pers. sing., 89.
sab prince, 239.
sail saule, 71.
samhildânach qui a beaucoup de talents à la fois, 239.
scibeadh le cours (de la vie), 89.
Sciggire habitants des îles Féroé, 365.
-seic suffixe démonstratif, 92, 93.
seis, seist bruit, 61.
sénais il a béni, 141, 142.
senén (oiseau [qui vit] vieux), aigle, 74, 75.
senoir clerigh « un vieil homme de clerc », 72, 73.
sesbeim coup de rame, 60, 61.
sétim je souffle, 89.
siasair il s'assit, 64, 264.
sid demeure des êtres divins, 245.
sliachtad lisser, 76, 77.
sliogadh polir, lisser, 77.
smé je, moi, 85.
sní nous, 85.
sonn bâton, 356.
stáic tranche, 369.
starga bouclier, 369.
suan coiulta lourd sommeil, 51.
-t prétérit, 250.
tech maison, 249.
tellendaib? 82, 83.
tibed rire, 89.
tibedh (le flot) allait, frappait (contre), 88, 89.
togu je choisis, 246.
tóib côté, 263.
tóibud adhérer, adhérence, relation, 263, 472.
tor foule, troupe, 86, 87.
tuag nime arc-en-ciel, 58, 59.
tuargabaim j'arrive à, 67.
tucus il fut donné, 88, 89.
turtechta récits, 90, 91.
uasal haut, 262.
uilliu plus grand, 74, 75.
-us pronom suffixe de la 3e pers., 246.

III. Gaélique d'Écosse.

deanntag ortie, 327.
dubh noir, 137.
eanntag ortie, 327.
geal blanc, 137.
glas gris, 137.
nan des, 377.
neup, nèip navet, 115.
sneup navet, 115.

IV. Mannois.

napin navet, 115.

pab, bab, touffe, 368.
undaagagh ortie, 328.

V. Gallois.

(Voir 105-121 ; 320-329.)

a et, 357.
afar tristesse, 367.
afnatwy, ofnadwy terribie, 118, 119.
ager, agerdd vapeur, 326.
allmyr venu d'outre-mer, 367.
alsain sorte de chant, 112.
am- varié, divers, 348.
amminiog seuil, 117.
-an suffixe d'infinitifs, 118.
anadl haleine, 57, 327.
Anaugen fils de la musique et de la poésie, 168.
Aneiren, 357.
angladd enterrement, 111.
anterth matinée, 61.
arglwydd, arlwydd seigneur, 329.
arianllu armée d'argent ou brillante, 488.
Artbeu vif comme un ours, 163.
arth ours, 162, 163.
Arthmail roi des ours, 163.
bachgen enfant, 117.
banadl genêt, 327.
barug gelée blanche, 329.
benyw jeune femme, 117.
blwydd année, 322.
blynydd année, 322.
Bran corbeau, 487
bretheiro, bytheiro roter, 329.
broder frère, 118.
buches étable à vaches; étable (de brebis), 116.
bwrdd table, 369.
Cadewalthan, 325.
cadno, canddo renard, 325.
cadr beau, 481.
canhebrwng enterrement, 111.
canlyn, calyn suivre, 114.
Catgen fils de la bataille, 168.
cebystr, cebyst licou; échasse, 324.
cefndedyn, cyndedyn mésentère, 115.
celyn du houx, 366.
cerdded, cered marcher, 326.
cerddin sorbier sauvage, 112.
chwadan, canard, 108.
chwedleua parler, 326.
chwefror février, 105.
chwysigen vessie, 105.
chwythwm orage, 112.
claddaf je creuse, 83.
claddedigaeth enterrement, 111.
cleddyf, 497.
Cocholyn, 357.
Corroi, 357.
corwg, corwgl corps mort, 328.
coscor, cosgordd famille, 326.
cosp punition, 482.
criafon sorbier sauvage, 112.
crwtt, crwttyn jeune homme, 117.
crwybr écume; rayon de miel; gelée blanche, 329.
crwysedd dispute, 323.
cwart quart, 108.
cwarter quartier, 108.
Kwlit couvre-pied, 321.
cwndid chant, 113.
cwthwn, cwthwm orage, 112.
cyfarwyddon sortilèges, enchantements, 358.
cyfrysedd dispute, 323.
cymryd, cymyd prendre, 114.
cynfas, cyfnas toile, 115.
-d suffixe démonstratif, 323.
danadl, danad, dalan ortie, 327, 328.
dant dent, 328.
defaid (les) brebis, 116.
deg, deng dix, 110.

derwyddon prophètes, 358.
diffryd protéger, 114
drynid, dynentyn ortie, 328.
dwr eau, 138.
dwsing douzaine 112.
dyn jeune homme, 117.
dynad ortie, 327.
einion enclume, 61.
eleni cette année, 322.
ellyn, elhym rasoir, 112.
ellynedd l'an passé, 322.
eminiog montant (de porte), 117.
Emrys, 488.
eny o amser longtemps après, 117.
eples levain, 109.
ereint (main) d'argent, 357, 485.
erfin navets, 115, 116.
erllynedd l'an passé, 322.
ewin ongle, 110.
ffelwn wr, ffelwmwr homme félon, 111, 112.
ffonn bâton; arme de jet, 356.
flrewyll fouet, 110.
ffylowr ddylis fleur de lis, 121.
ffyrlling liard, 321, 322.
garlleg ail, 322.
gellaig, gerllig poires, 323.
-gen fils de, 168, 173.
geneth jeune fille, 117.
gordd marteau, 53.
graian gravier, sable, 55.
Gueithgen, 356.
Guerngen fils de l'aune, 173.
Guidgen fils de l'arbre, 173.
guurth à, 357, 358.
gwadd taupe, 325.
gwadn, gwaddn base, sol, 325.
gwarthafl, gwarthol étrier, 323.
gwasgu presser, 71.
gwefror février, 105.
gwinllan vignoble; champ (de navets), 115, 116.
gwyddoch vous savez, 482.
gwydyn, gwyddyn tenace, 324, 325.
gwyr il sait, 480-482.
gwysigen vessie, 105.
halsing sorte de chant, noël, 112.
heddig, huddygl radis, 116.
helygen saule, 71.
hinham le plus vieux, 351.
hiniog montant (de porte), 117.
Hodni, 325.
hoedl, hoeddyl vie, 325.
hoeth nu, 109.
hog, hogyn jeune homme, 117.
hol aller chercher, 109.
hosan bas, chausses, 369.
hwyaden canard, 108.
hwyddel, hwyfel saumon, 116.
hyldgwn cerisier à grappes, 116.
hydref octobre, 324.
hysbant poignet, 116.
-i, -ydd, suffixes nominaux, 322, 323, 349.
-i, -ydd, suff. de la 2e pers. sing., 322, 323, 349.
Icolas (saint) Nicolas, 109.
-leni année, 322.
llangc jeune homme, jeune fille, 117.
llawethair entraves, 110, 111.
llechu être aux aguets, 355.
llechwaew lance de pierre plate, 355, 356.
llefen levain, 109.
Llew, 490.
llewa avaler, 110.
llodes jeune fille, 117.
llowethir entraves, 111.
lluchwaew lance de jet, javelot, 355.
Lludd. 357.
lluyddawc chef d'armée, 488.
llwfr, llwrf lâche, 323.
llwydrew gelée blanche, 329.
llwynog renard, 325.

llysywen anguille, 110.
lwyddes dame, 329.
Mabon enfant, 486.
magnel, mangddel, machine de guerre, 114, 115.
maip navets, 115.
maleithr, malerth tumeur, gerçure, 324.
matcyn serviette, 115.
Maxen, 488, 489.
mehiniog montant (de porte), 117.
merch jeune fille, 117.
mewn milieu, 380.
morddanad marrube blanc, 327.
moronen, mororen carotte, 329.
morwun jeune fille, 117.
mwrddwr meurtre, 324.
muswg, mwsogl mousse, lichen, 328.
neplas levain, 109.
noeth nu, 109.
nol aller chercher, 109.
Nudd, 485.
-od pluriel, 118.
ofan, ofon, ofyn peur, 118.
ol trace, 109.
penfar, pennor muselière, 115.
penwag, pennog hareng, 323.
plentyn enfant, 117.
plymnwyd, plymlwyd lutte, bataille, 114.
possib possible, 327.
pylgain, plygain aurore, 320.
pylor, pluor poussière, 321.
pythewnos quinze jours, 110, 111.
rhawg longtemps après, 117.
rhedyn fougère, 228.
rhewydd sensualité, 110.
rhiniog montant (de porte), 117.
rhocyn jeune homme, 117.
Rhonddu, 325.
rhuddgwn, rhuddwernen, cerisier à grappes, 116.
rhuddigl radis, 116.
rhwyddel saumon, 116.
sain saint, 109.
saith sept, 110.
-san, -sen, suffixe, 118, 119.
seldrem, sedrem faisceau, 328.
serrigl, sienigl déchiré, 329.
shimie cheminée, 114.
siarad parler, 326.
simdde, simnai cheminée, 114.
surdoes levain, 109.
syflyd, sylfyd se mouvoir, 323.
talmithr soudainement, 324.
tarian bouclier, 369.
tri trois, 110.
trothwy seuil, 117.
trwstan, twrstan malheureux, 321.
twrch daear taupe, 325.
tyrpeg barrière, 115.
uchaf le plus haut, 352.
uchel haut, 262.
wrth gw's naturellement, 321.
Wysc, 352, 482.
wythnos semaine, 490.
-ydd, -i, 322, 323, 349.
ymgomio parler, 326.
ymsangu fouler, 320.
yn ol, 'n ol seion, après, il y a, 109.
yr hawg longtemps après, 117.

VI. Cornique.

agensow récemment, 482.
arluit seigneur, 329.
blithen année, 322.
bowdzhe étable à vaches; étable (de brebis), 116.
bythqueth jamais, 349.
devaz (les) brebis, 116.
elgeht menton, 324.
gahen jusquiame, 57.

godentruit plante du pied 325.
linaz ortie, 328.
-yth, -eth, terminaison de la 2e pers. sing., 348, 349.

VII. Breton armoricain.

agroazen églantier, 148.
-am superlatif, 351.
amgroaz, angroaz églantiers, 148.
amliw de couleurs diverses, 348.
anal, alan haleine, 327.
Anaugen fils de l'harmonie, 168.
Arthbiu vil comme un ours, 163, 164.
Arthmael prince, roi des ours, 163, 164.
Arthuuiu digne d'être un ours, 163, 164.
augrosent églantier, 147, 148.
avalenn pommier, 147.
banal, balan genêt, 327.
barz barde, chanteur ambulant, 372.
bennoz, benwac'h bénédiction, 349.
biskwas, biskwac'h jamais, 349.
Bran corbeau, 175.
Budien fils de la victoire, 168.
cazr beau, 481.
c'houevrer février, 105.
c'houezigell vessie, 105.
Congen fils du chien, 173.
cormelenn cormier, 147, 148.
damdostik tout près, 372.
darguid prophète, 358.
Dergen fils du chêne, 173.
Derien, Derrien fils du chêne, 173.
difuni, dihuni éveiller, 483.
dour eau, 138.
Dubrien fils de l'eau, 168, 170.
edro octobre, 324.
efflenn peuplier, 148.
eguetou, egentaou récemment, 482, 483.
-enn suffixe de noms d'arbres, 148.
enostant malgré, 372.
Eussa Ouessant, 351.
-ez terminaison de la 2e pers. sing., 348, 349.
fec'h, c'hwec'h six, 483.
fi, c'hwi vous, 483.
Finituuethen qui combat en lançant, ou avec la fronde, 356.
-gen, -ien fils de, 168, 173.
getou avec lui, 483.
goud savoir, 372.
gouzoc'h vous savez, 482.
Guedel, Guezel, Belle-Ile, 353, 354.
güér verre, 481.
guernenn aune, 147, 148.
gueth bataille, 356.
Guidul, Guidel, 353.
gwann faible, 481.
gwar, gwér il sait, 480-482.
gwez sauvage, 481.
Hedic, 354.
here octobre, 324.
hesent docilement, humblement, 41, 303.
hevlene, hellene cette année, 322.
hirinenn prunelier, 147.
hoiarn, houarn fer, 354.
Hoiarngen fils du fer, 168, 170.
Hoiat, Houat, 353, 354.
hous votre, 349.
-ien, -gen, fils de, 168, 173.
irvin navets, 115.
ivin ongle, 110.
jenevreg génevrier, 148.
Kemener tailleur, 114.
langroessêen églantier, 148.
linhadenn, lêrad ortie, 328.
lorenn laurier, 148.
-mael prince, 163.
maen pierre, 356.
Maenfinit qui lance la pierre, 356.

Maenuuethen qui combat avec la pierre, 356.
Maenuuolou pierre brillante, 356.
Maenuuoret qui défend avec la pierre, ou pierre qui défend, 356.
malloz, malwac'h malédiction, 349.
marv mort, 175.
mesenn gland, 147.
mesperenn néflier, 147.
nessa le plus proche, 352.
Ossa Ouessant, 351.
oz votre, 349.
perenn poirier, 147.
Ploermel paroisse d'Arthmael, 164.
prunenn prunier, 147.
quelvezeun noisetier, 147.
queresenn cerisier, 147.
rogedou orgies, 110.
scavenn sureau, 147.
Seidhun, Sidun, Suzun, Sun, île de Sein, 352, 353.
sperneun épine, 148.
taillo grimaces, minauderies, 372.
Weitnoc, Wethenoc, 356.
Wethien, Weidien, 356.

ERRATA DU TOME X DE LA *REVUE CELTIQUE*.

P. 174, l. 18 : *assiduae,* lisez *assidue.*
P. 183, 4e ligne avant la fin : *folloms,* lisez *follows.*
P. 228, l. 18 : *pratis,* lisez [*p*]*ratis.*
P. 247, l. 9 : *exangues,* lisez *exsangues.*
P. 374, l. 19 : ἔξελασαν, lisez ἐξέλασαν.
P. 375, l. 7-8 : *Robion,* lisez *Robiou.*
P. 377, l. 6 : *en Ecosse,* lisez *en Irlande.*

Le Propriétaire-Gérant : E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

For use in
the Library
ONLY